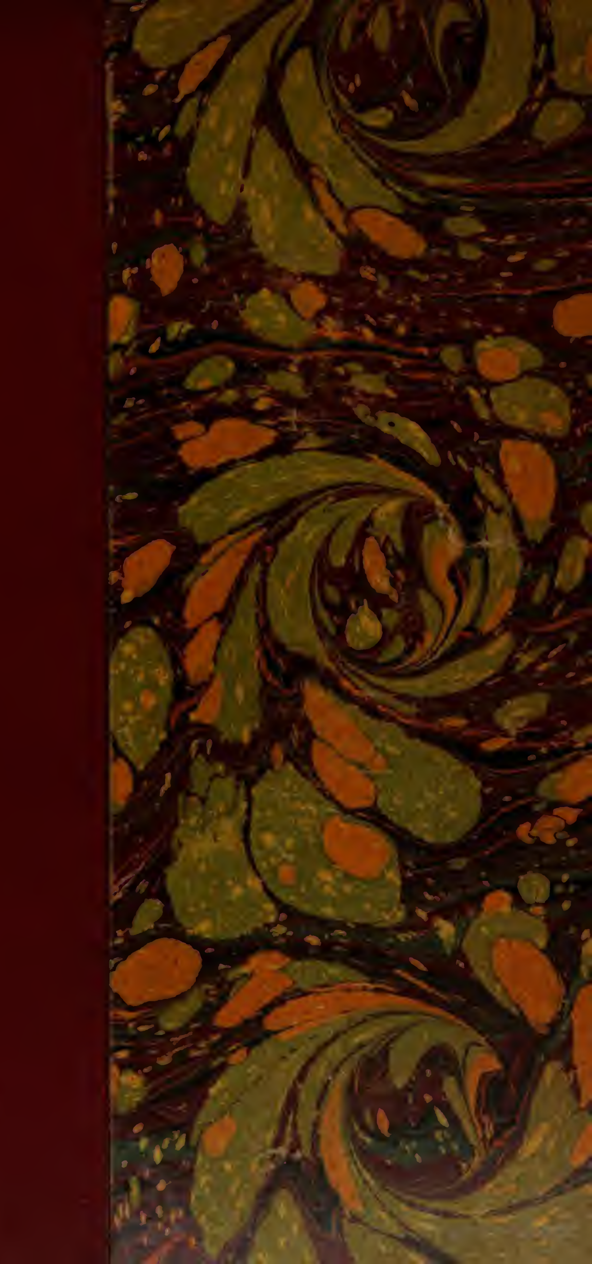



UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
900000
Digitized by Google



DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
DES BATAILLES.

TOME SECOND.

D—L

Cet Ouvrage se trouve aussi chez les Libraires suivans,

A PARIS,

MAGIMEL, ANSELIN, et POCHARD, rue Dauphine, nº 9;
LADVOCAT, Palais-Royal, galerie de bois, nº 197;
LEDENTU, quai des Augustins, nº 33.
FANTIN et Compagnie, quai Malaquais, nº 3;
REY et GRAVIER, quai des Augustins, nº 55.

Dans les Départemens et chez l'Etranger.

Agen, *Noubel.*
Aix, (Bouches-du-Rhône), *Terris*, *Lebouteux*, *Mourret.*
Ambert, *Seguin.*
Amiens, *Allo*, *Caron.*
Angers, *Pavie*, *Fourier-Mame*, *Mame.*
Angoulême, *veuve Bargeas.*
Arras, *Topino.*
Aurillac, *Vallet fils*, *Pélisson.*
Avignon, *Aubanel*, *Bonnet fils*, *Mouriès.*
Baionne, *Gosse*, *Bonzom.*
Besançon, *Girard*, *Gauthier*, *Déis.*
Beziers, *Pageot*, *Bousquet.*
Bordeaux, *veuve Bergeret*, *Melon.*
Bourg, *Bottier.*
Bourges, *Gille*, *Debrie.*
Brest, *Lefournier et Deperier*, *Égasse*, *Freund.*
Bruxelles, *Lecharlier*, *Demat.*
Caen, *Poisson*, *Blin.*
Calais, *Leleux.*
Cambrai, *Hurez*, *Hurez Champion*, *Giard.*
Carpentras, *Oddou.*
Chartres, *Hervé*, *Labalte fils.*
Cherbourg, *Boulanger.*
Clermont-Ferrand, *Thibaud-Landriot.*
Clermont-Oise, *Danicourt.*
Colmar, *Pannetier*, *Petit.*
Dax, *Baillau fils.*
Dijon, *Noëllat*, *Lagier.*
Douai, *Villette*, *Tarlier*, *Carpentier.*
Dunkerque, *Letendard*, *Bronner.*
Épinal, *Jouve.*
Évreux, *Ancelle*, *Despierres-Lalonde.*
Falaise, *Dufour.*
Gand, *Houdin*, *H. Dujardin.*
Grasse, *Gaillard.*
Grenoble, *Falcon*, *Durand père et fils.*
Havre, *mesdemoiselles Patry*, *Faure.*
Hesdin, *Thulliez.*
Lachatre, *Arnault.*
Laigle, *Glaçon.*
Laon, *Courtois.*
Lille, *Castiaux*, *Malo*, *Leleux*, *Vanakere.*
Limoges, *Bargeas.*
Lons-le-Saulnier, *Gauthier frères.*
Lorient, *Lecoat Saint-Haouen.*
Lyon, *Cabin*, *Maire*, *Chambet.*
Mâcon, *Angoyat.*
Mans, *Pesche*, *Belon.*
Marseille, *Mossy*, *Masvert*, *Chardon.*
Meaux, *Dubois-Berthault.*
Metz, *veuve Véronnais*, *Devilly.*
Montauban, *Rethoré l'aîné*, *Laforgue.*
Montpellier, *Séguin.*
Moulins, *Place et Bujon.*
Nancy, *veuve Bontoux*, *Senef*, *Vincenot.*
Nantes, *Busseuil jeune*, *Baudin aîné.*
Narbonne, *Caillard.*
Niort, *madame Orillat.*
Nismes, *Pouchon*, *Melquiond.*
Noyon, *Amoudry.*
Orléans, *Ratoré*, *Darnault-Morand.*
Périgueux, *Jardin et veuve Daluy.*
Perpignan, *Alzine*, *Ay*, *Tastu.*
Pézénas, *Robert.*
Poitiers, *Catineau.*
Puy (le), *Lacombe.*
Rennes, *Duchesne.*
Riom, *Salles*, *Thibaut.*
Rochelle (la), *Fumoleau*, *Pavie.*
Rodez, *Carrere.*
Rouen, *Frère aîné*, *Renault.*
Saint-Brieux, *Lemonnier.*
Saint-Malo, *Rottier.*
Semur, *Bordot*, *Berry.*
Strasbourg, *Levrault*, *Treuttell et Wurtz.*
Toulon, *Madelain*, *Aurel.*
Toulouse, *Gallon*, *Vieusseux.*
Tours, *Mame.*
Troyes, *Sainton fils.*
Turin, *Pierre Giraud.*
Valenciennes, *Giard*, *Wiart.*
Verdun-sur-Meuse, *Benit jeune.*
Villefranche (Aveyron), *Vedheillié.*
Vouziers, *Grandremy.*

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
DES BATAILLES,
SIÉGES, ET COMBATS DE TERRE ET DE MER,

QUI ONT EU LIEU

PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE;

Avec une table chronologique des évènemens, et une table alphabétique des noms des Militaires et des Marins français et étrangers qui sont cités dans cet ouvrage.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MILITAIRES ET DE MARINS.

Ici tout est merveille et tout est vérité.

TOME SECOND.

PARIS,
MENARD ET DESENNE, FILS, LIBRAIRES,
ÉDITEURS DE LA BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE ET DU CODE GÉNÉRAL FRANÇAIS,
rue Gît-le-Cœur, n° 8.

1818.

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
DES BATAILLES.

DALMATIE (CAMPAGNE DE L'ARMÉE).

1809. — AVANT la bataille de la Piave, où les Autrichiens perdirent dix mille hommes, l'archiduc Jean adressa la lettre suivante au maréchal duc de Raguse, qui commandait l'armée française en Dalmatie :

« Monsieur le duc,

« Le bruit des victoires remportées par mes armes sera sans doute parvenu jusqu'à vous. Six jours de combats consécutifs ont poussé l'armée française des bords de l'Isonzo au-delà de la Piave ; mon avant-garde a passé ce fleuve, et ne trouve d'autre obstacle à combatte que celui de dix mille hommes prisonniers à conduire, de l'artillerie et des charrois immenses qui couvrent les chemins. Le peuple, en Tyrol, s'est soulevé à l'approche des troupes autrichiennes, et a désarmé les corps bavarois répandus dans ce pays. Enfin, de tous côtés les plus brillans succès ont couronné nos efforts. Ces avantages, et l'assurance que l'armée que j'ai devant moi n'a plus de nouvelles réserves à me présenter, m'ont mis dans le cas de disposer d'une forte colonne que je vais diriger sur la Dalmatie. Dans cet état de choses, des hostilités de votre part seraient sans but ; le sang qu'elles coûteraient, inutilement versé, serait dès-lors perdu pour la gloire. C'est donc, monsieur le duc, dans les vues de votre propre intérêt, autant que par le désir de diminuer les maux de la guerre, que je viens vous demander de mettre bas les armes, avec le corps que vous commandez. Des conditions honorables, telles que le mérite la réputation de vos troupes, ainsi que le haut

rang que vous occupez, vous seront accordées ; mon intention est de venir au secours de l'humanité, et non point d'humilier des braves.

« J'espère donc, monsieur le duc, que vous répondrez d'une manière satisfaisante à l'ouverture que je viens de vous faire, et je désire vivement que vous me procuriez bientôt l'occasion de vous témoigner personnellement l'estime et la considération avec laquelle je suis, etc.

« Au quartier-général de Conegliano, le 17 avril 1809.

« *Signé* JEAN, archiduc d'Autriche. »

Pour toute réponse à ce message, le général en chef duc de Raguse mit à l'ordre du jour la proclamation ci-jointe :

« Soldats !

« Depuis trois ans nous gémissions dans le repos ; depuis trois ans, malgré nos vœux, nous sommes étrangers aux prodiges qui étonnent l'Europe : nos désirs sont enfin comblés ; un vaste champ s'ouvre devant nous.

« Une puissance, tant de fois vaincue, ose reprendre les armes ! De nouvelles victoires répondront à cette folle audace.

« Soldats ! nous éprouverons de grandes fatigues, de grandes privations, mais vous les supporterez avec courage ; car la constance qui les fait surmonter n'est pas moins nécessaire pour vaincre, que la valeur sur le champ de bataille. Vous serez dignes de vous-mêmes ; vous serez les dignes soldats du plus grand des empereurs.

« Soldats ! Napoléon-le-Grand vous regarde, et les récompenses dont il aime à combler ses armées, seront aussi votre partage, car vous les mériterez.

« Soldats ! nous marcherons bientôt, et si nous nous élevons à la hauteur de notre destinée, nous formerons dans peu la droite de la grande-armée.

« Préparez-vous au combat.

« De mon quartier-général d'Ostrovizza, 23 avril 1809. »

Le 27, le duc de Raguse réunit son armée auprès de Kuin. Plusieurs escarmouches eurent lieu avec les Autrichiens ; le général Soyez, qui était en observation à Ervenich, les força à se retirer. De forts détachemens ayant paru sur la rive gauche de la basse Zermagna, le colonel Cazeaux, avec un bataillon du dix-huitième d'infanterie légère, les rencontra sur les hauteurs du village d'Obrowatz, et, quoiqu'ils fussent supérieurs en nombre, il les battit, leur tua ou blessa quatre cents hommes, et leur fit trois cents prisonniers.

Une avant-garde autrichienne, forte de cinq à six mille hommes, qui débouchait sur le plateau de Bender, eut un engagement, sur la haute Zermagna, avec des troupes de la division du général Clauzel. Un bataillon du onzième, et les voltigeurs du huitième, chargèrent deux bataillons du régiment de Gluïn et un bataillon d'Ottochatz, et les précipitèrent dans un ravin, où ils en firent un grand carnage.

Le 5 mai, le gros de l'armée du maréchal était à vingt milles de Zara, prêt à se mettre en mouvement pour aller joindre l'armée du prince Eugène.

Après avoir défait successivement les Autrichiens dans les combats du mont Kitta, de Gradchatz, de la Liéca et d'Ottochatz, et avoir pris le général en chef Stoïsservich, les troupes du duc de Raguse arrivèrent le 28 à Fiume, où elles firent leur jonction, tant avec l'armée d'Italie qu'avec la grande-armée, dont celle de Dalmatie forma l'extrême droite. Le maréchal donna les plus grands éloges aux officiers et aux soldats qu'il avait commandés dans cette marche aussi glorieuse que rapide.

Première lettre du maréchal duc de Raguse à Buonaparte.

« Sire,

« J'ai l'honneur de rendre compte à votre majesté qu'ayant reçu du prince vice-roi la nouvelle que l'armée autrichienne d'Italie opérait sa retraite, je me suis mis en marche pour entrer en Croatie, le 14 de mai : le 16, nous avons trouvé l'ennemi dans les belles positions qu'il occupait il y a quinze jours, et nous l'y avons attaqué. Après un combat vif, mais court, toutes les positions du mont Kitta ont été emportées par la division Clausel. Nous lui avons tué trois cents hommes, blessé six ou sept cents, et pris cinq cents : beaucoup ont jeté leurs armes pour se sauver plus vite dans les rochers, de manière que quatre à cinq mille hommes ont été dispersés, et manquent à l'armée. Parmi les prisonniers se trouvent plusieurs officiers, et, dans le nombre de ces derniers, le général Stoïsservich, commandant en chef ici. La force du corps d'armée ennemie était de dix-neuf bataillons, tous régimens croates ou frontières : douze de ces bataillons seulement se sont trouvés à l'affaire, les autres ayant été détachés sur la basse Zermagna.

« Le lendemain 17, j'ai marché sur l'ennemi, qui occupait les retranchemens qu'il avait construits à Popina : à notre

approche, il évacua ces retranchemens, sans qu'il fût possible de l'entamer, à cause de la grande promptitude qu'il y mit. Le 17 au soir, je le suivis devant Gradschatz, et j'attaquai, avec mon avant-garde, l'arrière-garde qu'il avait laissée au débouché des montagnes, afin de favoriser la rentrée de deux bataillons qu'il avait à Ervenick; son arrière-garde fut battue, nous la chassâmes de toutes ses positions, et nous la suivîmes dans la plaine; alors l'ennemi la fit soutenir par toutes ses forces, et comme les bataillons qui devaient venir d'Ervenick étaient sur notre flanc, et que, par la nature du pays, ils nous occcupaient beaucoup de monde, et que, d'un autre côté, toute l'armée n'avait pas eu le temps d'arriver, il en est résulté que nous avons été dans le cas d'avoir dans la plaine un combat contre des forces très-supérieures, combat que nous avons soutenu avec opiniâtreté. Nous avons gardé toutes les positions que nous avions prises et tous les avantages que nous avions obtenus. Le combat a fini à dix heures du soir: l'ennemi a profité de la nuit pour évacuer, et au jour nous sommes entrés dans Gradschatz. Dans ce dernier combat j'ai été blessé d'un coup de feu à la poitrine; mais la blessure est légère, la balle n'ayant fait qu'effleurer, et je n'en remplis pas moins mes fonctions.

« L'ennemi a pris position entre Gradschatz et Gospich. Nous le suivrons aussitôt que l'artillerie et les approvisionnemens, que je n'ai pu amener sur les crêtes, et qui n'ont pu se mettre en mouvement que lorsque nous avons été maîtres de la grande route, nous auront joints. J'espère que ce sera demain, et que nous partirons au plus tard après-demain.

« Je ne saurais donner trop de louanges aux troupes qui ont combattu, savoir : les huitième d'infanterie légère, onzième et vingt-troisième de ligne, et aux braves et dignes colonels Bertrand, Bachelu et Minal, de ces régimens : le dernier a reçu sept blessures, dont heureusement aucune n'est très-grave; je dois également des louanges au général Clauzel, et faire une mention toute particulière du général Delzons, qui a puissamment influé sur ces succès.

« Le nombre d'hommes hors de combat, dans ces deux affaires, s'élève à trois cents.

« Je suis, etc.

« Au quartier-général de Gradschatz, le 18 mai 1809.

« Le duc de RAGUSE, général en chef de l'armée de Dalmatie. »

Seconde lettre du duc de Raguse.

« Sire,

« J'ai eu l'honneur de rendre compte à votre majesté de l'entrée en campagne de votre armée de Dalmatie, de la défaite de l'armée ennemie au mont Kitta, de la prise du général Stoïsservich, commandant en chef, et du combat de Gradschatz : je dois maintenant à votre majesté le rapport des opérations qui ont suivi.

« L'artillerie et les vivres que j'attendais de Dalmatie, m'ayant joint le 19, je me mis en marche le 20 pour Gospich; le 21, de bonne heure, j'arrivai à la vue de Gospich. L'ennemi était renforcé des colonnes d'Obrovatz et d'Ervenick, qui étaient fortes de quatre mille hommes, et qui ne s'étaient pas encore battues. Il avait reçu de plus deux bataillons du régiment de Bannat, et avait fait réunir toute la population en armes. Ses forces étaient doubles des nôtres. La position de l'ennemi était belle. Gospich est situé à la réunion de quatre rivières, de manière que, de quelque côté que l'on se présente, il est nécessaire d'en passer d'eux. Ces rivières sont toutes très-encaissées; on ne peut les passer que vis-à-vis les chaussées, et, dans cette saison, une seule est guéable. Je me décidai à ne pas attaquer de front Gospich, mais à tourner sa position de manière à menacer la retraite de l'ennemi. Pour atteindre ce but, il fallait passer une des rivières à portée du canon des batteries ennemies, établies de l'autre côté de la Licéa, ou traverser des montagnes extrêmement âpres et difficiles, où les Croates auraient pu résister avec avantage. L'ennemi occupant la rive opposée de cette rivière, il fallait l'en chasser afin de pouvoir rétablir le pont qu'il avait coupé. Deux compagnies de voltigeurs du huitième régiment, commandées par le capitaine Bourillon, ayant passé un gué, remplirent cet objet, attendu que l'ennemi, comptant sur sa position, était peu en force; elles occupèrent deux pitons qui touchaient la rivière. A peine ce mouvement fut-il exécuté, que l'ennemi déboucha par le pont de Belay, et marcha sur la division Montrichard, qui suivait la division Clauzel. Je donnai immédiatement l'ordre au général Clauzel de faire passer au général Delzons, avec le huitième régiment d'infanterie légère, la petite rivière qui était devant nous, afin d'occuper les mamelons dont s'étaient emparés les voltigeurs, et de les défendre avec la plus grande

opiniâtreté possible, s'il y était attaqué. Je lui donnai également l'ordre de rapprocher un peu les autres régimens de sa division, de manière à soutenir la division Montrichard, avec laquelle j'allais combattre l'ennemi qui débouchait.

« L'ennemi marcha à nous sur trois colonnes : j'eus bientôt disposé toute la division Montrichard, et, après être resté en position pour bien juger du projet de l'ennemi, je me décidai à faire attaquer la colonne du centre par le dix-huitième régiment d'infanterie légère, à la tête duquel marchait le général Soyez, tandis que le soixante-dix-neuvième régiment que commande le colonel Godard, et avec lequel se trouvait le général Montrichard, contenait la droite de l'armée ennemie : la charge du dix-huitième régimiment fut extrêmement brillante; il est impossible d'aborder l'ennemi avec plus de confiance et d'audace que ne le fit ce brave régiment : l'ennemi fut culbuté, et il perdit trois pièces de canon. Dans cette glorieuse charge le général Soyez fut blessé d'une manière très-grave. Je fis soutenir immédiatement le dix-huitième régiment par le cinquième, sous les ordres du colonel Plauzonne, qui marcha sur la colonne de gauche de l'ennemi, et la fit replier : l'ennemi s'opiniâtrant, envoya de puissans renforts qui exigèrent de notre côté de nouveaux efforts. Le soixante-dix-neuvième régiment, qui avait suivi la droite de l'ennemi, s'était réuni à notre centre en faisant le tour d'un monticule qui l'en séparait. Je plaçai en deuxième ligne le quatre-vingt-deuxième régiment, sous les ordres du général Lannay et du colonel Bouté, et en réserve un bataillon du onzième régiment que je détachai de la division Clauzel. L'ennemi ayant fait un nouvel effort, le soixante-dix-neuvième régiment le reçut avec sa bravoure ordinaire, et un bataillon le chargea tandis que le quatre-vingt-unième en faisait autant : cette charge fut si vive, que l'ennemi se précipita dans la rivière et s'y noya en grand nombre. Tout ce qui avait passé aurait été détruit, si douze pièces de canon de l'ennemi, placées sur l'autre rive de la Licéa, n'avaient mis obstacle à ce qu'on le poursuivît davantage : cet effort termina la journée. A notre gauche, le général Lannay, qui marchait à la tête du soixante-dix-neuvième régiment, et du quatre-vingt-unième, y fut grièvement blessé. Pendant que ces affaires se passaient, l'ennemi détacha six bataillons pour attaquer les positions qu'occupait le huitième régiment d'infanterie légère. Ce corps, un des plus braves de l'armée française, que commande le colonel Bertrand et

que le général Delzons avait très-bien posté, résista avec beaucoup de persévérance : après plusieurs tentatives inutiles pour enlever sa position de vive force, l'ennemi s'occupa à la tourner. Il allait être en péril, lorsque j'ordonnai au général Clauzel d'envoyer au général Delzons les trois bataillons du onzième régiment sous les ordres du colonel Bachelu, pour non-seulement soutenir et assurer le huitième régiment; mais encore pour prendre l'offensive et menacer la retraite de tout le corps ennemi qui l'avait tourné : le général Delzons fit le meilleur emploi de ses forces, et le onzième régiment soutint, dans cette circonstance, son ancienne réputation, et en moins de trois quarts-d'heure, l'ennemi perdit de vive force ou évacua toutes ses positions : ce succès mit fin au combat.

« Pendant la nuit, on s'occupa avec la plus grande activité à rétablir le pont qui avait été coupé. Mon intention était de le passer avant le jour avec toutes mes forces, pour me trouver le plutôt possible sur la communication de l'ennemi, ne supposant pas qu'il retardât un seul instant sa retraite. Les travaux du pont furent plus longs que je n'avais pensé, et le transport de mes blessés fut tellement difficile, qu'à midi les troupes n'étaient pas encore en état d'exécuter leur mouvement. D'un autre coté, l'ennemi avait fait un mouvement offensif avec quatre ou cinq mille hommes, en remontant la Licéa. Cette confiance de l'ennemi semblait devoir provenir de l'arrivée prochaine du secours qu'amenait le général Knezevich, et que l'on disait à peu d'heures de marche. Cependant la division Montrichard passa le ruisseau sans être inquiétée, et aussitôt que la tête de mes colonnes se montra à l'entrée de la plaine, l'ennemi se disposa à la retraite, rappela ses troupes qui avaient remonté la Licéa, et vint se former devant nous, avec sept bataillons et une grande quantité d'artillerie, pour battre les débouchés par lesquels nous devions pénétrer des montagnes dans la plaine. Le général Delzons, à la tête du vingtième régiment, gagna autant de terrain qu'il put sur les bords du ruisseau; et à peine le colonel Plauzonne, qui commande la brigade du général Soyez, depuis sa blessure, eut-il formé les cinquième et dix-huitième régimens, qu'il marcha à l'ennemi et le força à la retraite. Nous gagnâmes en un instant assez de terrain pour former l'armée sans danger. Ce combat est fort honorable pour le colonel Plauzonne et pour le cinquième régiment. La nuit qui

survint nous empêcha de profiter de ces succès, et au jour nous ne vîmes plus l'ennemi.

Le 23, nous entrâmes à Gospich. Le 24, nous marchâmes sur Ottochatz, et nous rencontrâmes l'ennemi à la position d'Ians, qui se retira à notre approche. Le 25, nous arrivâmes devant Ottochatz, où était encore l'arrière-garde de l'armée ennemie, forte de six bataillons, l'artillerie et les bagages. Les ponts étant coupés, nous tournâmes tous les marais d'Ottochatz. Le général Delzons, à la tête du huitième régiment, soutenu par le vingt-troisième de la division Clauzel, chassa l'ennemi de toutes les positions qu'il occupait, pour couvrir la grande route. Ce combat fut brillant pour le huitième régiment, comme tous ceux qui l'avaient précédé; et le général Delzons, suivant son usage, conduisit cette affaire avec beaucoup de talent et de vigueur. Il y a reçu une blessure qui, j'espère, ne l'empêchera pas de reprendre bientôt son service. Si le général Montrichard ne s'était pas trouvé de trois heures en arrière, l'arrière-garde de l'ennemi était évidemment détruite, l'artillerie et les bagages pris. Dans la nuit, l'ennemi s'est retiré en toute hâte sur Carlestadt : quelques bagages sont encore tombés entre nos mains.

« Le 26, nous sommes entrés à Segna, et le 28 à Fiume, où l'armée se rassemble le 29, et d'où elle partira le 31, pour rejoindre l'armée d'Italie.

« L'ennemi, dans cette courte campagne, a eu environ six mille hommes hors de combat : il a eu un très-grand nombre de déserteurs. Nous avons combattu ou marché tous les jours pendant quatorze heures, et les soldats, au milieu des privations, des fatigues et des dangers, se sont toujours montrés dignes des bontés de votre majesté.

« Je devrais faire l'éloge de tous les colonels, officiers et soldats, car ils sont tous animés du meilleur esprit; mais je ne puis dire trop de bien des colonels Bertrand, Plauzonne et Bachelu, qui sont des officiers de la plus grande capacité.

« Je dois aussi beaucoup d'éloges au général Clauzel, et me louer du général Tirlet, commandant l'artillerie; du général Delaure, chef de l'état-major, et du chef-d'escadron Amiot, commandant la cavalerie.

« Nous avons eu, dans ces trois différentes affaires, quatre cents tués ou blessés.

« Tous nos vœux seront comblés, sire, si ce que nous avons fait obtient les suffrages de votre majesté.

« Je suis, etc.

« Le duc DE RAGUSE, général en chef.

« Au quartier-général, à Fiume, le 30 mai 1809 ».

DANTZICK.

1807. — Pendant que l'Europe était fatiguée par des querelles sanglantes, la Prusse resta long-temps dans la neutralité. L'accroissement de ses richesses, la prospérité de son commerce, un grand respect pour sa puissance militaire, son alliance recherchée par les souverains, tels furent les résultats heureux du système qu'elle avait adopté. Mais elle trouva sa perte dans le poids trop pesant de son bonheur et de sa gloire. Ne consultant plus ses intérêts, elle prêta l'oreille aux séductions de l'Angleterre, s'allia avec les Russes, et arma contre la France. Les Prussiens, vaincus à Jéna, à l'approche de Napoléon, voient leurs soldats dissipés dans une infinité de combats. Par-tout l'armée du Grand-Frédéric éprouve des échecs. De Postdam, Napoléon donne des lois à la Prusse, et entre triomphant à Berlin. Frédéric-Guillaume est forcé de prendre la fuite et de se retirer en Russie; les débris de son armée cherchent encore à défendre les places qui lui restent dans la Poméranie; mais les Français sont déjà près de Dantzick, après s'être emparés de ses meilleures provinces. Quinze mille Prussiens et six mille Russes formaient la garnison de Dantzick : cette ville dut nécessairement faire une vigoureuse résistance, étant si bien défendue, et ayant d'ailleurs une artillerie nombreuse, des munitions considérables et des magasins immenses. Pour conserver de grandes et belles propriétés, et des richesses sans nombre, les bourgeois se seraient peut-être rendus sans chercher à se défendre; mais ils n'étaient plus les maîtres. Kalkreut, dirigeant des sorties sur le quartier des Polonais, chercha d'abord à inquiéter les Français : ces incursions continuelles, fatiguant le général Dombrowski, il marcha sur Dieschau, l'emporta, le 13 février 1807, après avoir fait reculer les Prussiens; enleva trois canons, tua deux cents hommes, fit six cents prisonniers, et força les troupes qui l'avaient obsédé à rentrer dans Dantzick. Tous ces avantages, vivement disputés, n'en furent que plus glorieux pour Dombrowski : ce général est blessé à la jambe, après avoir eu deux chevaux tués sous lui; il voit à ses côtés son fils, avec

un bras fracassé ; cependant, il continue le combat ; et, oubliant en quelque sorte qu'il est père, ce n'est qu'après avoir vaincu qu'il s'informe de son fils. Les jeunes Polonais, formés en six semaines à la tactique et à la discipline militaire, prouvent aussi aux Prussiens qu'ils ne sont pas à mépriser. Les manœuvres de ces jeunes gens sont si promptes, que, sous ce rapport comme sous celui de la valeur, ils peuvent rivaliser avec les vieilles troupes. Dantzick voit bientôt sous ses murs des Saxons et des Badois, joints au dixième corps de la grande armée, commandé par le maréchal Lefebvre ; sous ses ordres est le général Savary ; le général Lariboissière commande l'artillerie, et les travaux du génie sont dirigés par le général Chasseloup-Laubat. Le 14 mars, la place fut totalement investie. Pour forcer la garnison à rentrer dans les murs, on fut obligé de livrer plusieurs combats. Cette garnison, quoique bloquée, pouvait communiquer librement avec la mer, et le maréchal Lefebvre s'occupa sur-le-champ de rompre cette communication, parce qu'autrement le siége aurait pu devenir interminable. Les Prussiens furent culbutés et forcés d'abandonner leurs positions, par le général Schramm, qui passa de l'ile de Notgat dans le Frich-Haff ; ils perdirent aussi trois cents hommes. Trois mille assiégés ayant tenté, le soir, de reprendre un poste dont ils sentaient l'importance, furent de nouveau repoussés avec perte d'un canon et de plusieurs prisonniers. Ils ne furent pas plus heureux dans une sortie générale. La garnison, repoussée de toutes parts le 24, perdit deux canons ; le colonel Cracau, fameux chef de partisans prussiens, se trouva parmi quatre cents prisonniers. La position du maréchal Schramm, dans la presqu'ile, ayant été fortifiée par des redoutes garnies de deux rangs d'abattis, le blocus fut resserré, et le maréchal fit occuper la tête des villages d'Holzenberg et de Schiditz, en avant des ouvrages de Bischofberg. Deux tranchées, l'une en avant de Hackelsberg, et l'autre vers Bischofberg, furent, dans les premiers jours d'avril, ouvertes presque en même temps. On poussa des deux côtés les travaux avec la plus grande activité. Les ouvrages et les murs des assiégés étaient sans relâche foudroyés par une artillerie formidable, et leurs édifices et leurs maisons écrasés et incendiés par les bombes et les obus. Il ne se passa rien de remarquable pendant le premier mois : des deux côtés la canonnade était continuelle. On repoussait les assiégés dans toutes les petites sorties qu'ils tentaient. Tout ce que le courage et le génie peuvent sug-

gérer pour la défense d'une place était cependant mis en usage ; mais des troupes valeureuses, dirigées par les officiers les plus instruits de l'Europe, abondamment pourvues de munitions, cernaient exactement la ville, et tous les efforts possibles pouvaient bien retarder, mais non empêcher sa reddition. Une île, située entre la Vistule et le canal, gênait la communication entre la presqu'île et le corps principal de l'armée : le général Lefebvre résolut de s'en emparer dans la nuit du 5 au 6 mai ; il tira de l'armée assiégeante huit cents hommes, qui, guidés par l'adjudant-commandant Aymé, furent chargés de cette expédition. Douze barques, pouvant chacune contenir vingt-cinq hommes, furent mises à l'eau vers les dix heures du soir. Comme cette faible expédition s'avançait à la rame, elle fut foudroyée par deux coups de canon à mitraille, et par la mousqueterie des postes ennemis ; mais les pontonniers rament avec une nouvelle activité, et il ne fallut que cinq minutes pour effectuer le débarquement. La première redoute fut attaquée et emportée à la baïonnette par cinquante grenadiers de la garde de Paris, ayant à leur tête le capitaine Avis, aide-de-camp du général Drouet ; Aymé, adjudant-commandant, se précipita sur la redoute de gauche, et le chef de bataillon Armand se porta sur les retranchemens de la pointe de l'île. Les têtes des colonnes françaises poussent à la baïonnette les Russes qui défendaient l'extrémité de l'île, et qui furent obligés de se retirer après avoir fait un feu assez mal dirigé ; ils rentrèrent dans la plus grande redoute, pêle-mêle avec les Français, dont le premier cri fut *Vive Napoléon!* Le général Gardanne, arrivant avec une colonne, coupa toute retraite au reste des Russes, qui continuaient à se retirer vers leurs retranchemens : on fit prisonnier tout ce qui échappa. Un débarquement, composé de Badois et de la légion du Nord, s'effectua à l'instant où le succès était complet sur la gauche. Ces nouvelles troupes se portent aussitôt sur la droite, et enlèvent les retranchemens qui défendaient la redoute de Kalkschants ; la gauche, en même temps, était attaquée par les Saxons : il ne leur fallut qu'un instant pour s'en rendre maîtres, et s'emparer de l'île entière. On prit ce jour-là aux Russes dix-sept canons et neuf cents hommes, on leur en tua deux cents. On vit un soldat français renouveler le beau dévouement de d'Assas. Une colonne de Russes ayant pris un chasseur du deuxième régiment d'infanterie légère, nommé Fortenas, se met à crier :

« Ne tirez pas, nous sommes Français; » et menace de tuer le prisonnier, s'il dit un mot. « Faites feu, mon capitaine, s'écrie Fortenas, ce sont des Russes! » Les alliés sentaient bien que Dantzick, n'ayant pas reçu de secours depuis deux mois qu'il était assiégé, devait être dans la plus grande détresse; ils étaient bien dans l'intention de commencer la campagne au printemps prochain, pour secourir une place dont ils connaissaient toute l'importance; aussi, dans un conseil de guerre, que convoqua Alexandre, la délivrance de Dantzick fut particulièrement discutée. On pouvait forcer les Français à découvrir cette place, en passant la Passarge, et en leur livrant une bataille générale; mais comme c'était s'exposer à une défaite totale, on convint de secourir Dantzick par mer. Deux divisions russes et quelques régimens prussiens, sous les ordres du général Kamenskoi, débarquèrent à Pillau, et furent transportés, sur soixante-six bâtimens, à l'embouchure de la Vistule, au port de Dantzick, où ils étaient protégés par le fort de Weischelmunde. Aussitôt que Napoléon fut instruit de ce débarquement, il ordonna au maréchal Lannes de se joindre au général Oudinot, et de se porter avec lui au secours du maréchal Lefebvre. L'ennemi était à peine débarqué quand ils arrivèrent. Les Russes, éloignés de la ville à-peu-près d'une lieue, étaient forcés, pour y arriver, de traverser les lignes des Français; ils firent en conséquence leurs préparatifs d'attaque, le 13 et le 14 mai. Neuf régimens russes débouchèrent, le 15, du fort de Weischelmunde. Deux redoutes, construites vis-à-vis de ce fort, couvraient le général Schramm, qui était en bataille, ayant à sa gauche les Polonais, au centre les Saxons, et à sa droite le deuxième régiment d'infanterie légère et le régiment de Paris. Cette affaire, dans laquelle on montra beaucoup d'acharnement, fut décidée par le douzième régiment d'infanterie légère et un bataillon de Saxons que le maréchal Lefebvre avait envoyés de la rive gauche, et qui prirent l'ennemi en flanc. De toute la division du général Oudinot, il n'y eut qu'un seul bataillon qui put donner. Les Prussiens perdirent au moins deux mille cinq cents hommes. La garnison de Dantzick ne tenta pas le plus léger mouvement pendant cette action; placée sur des remparts démolis et sur des bastions délabrés, elle vit ses espérances s'évanouir. Cinq mille Prussiens et Russes, qui venaient de Kœnigsberg, débarquèrent en même temps à Pillau; ils longèrent la langue de terre qu'on appelle le Nehreung, et

arrivèrent à Kalberg. A leur approche, les premières grandes gardes de cavalerie légère des Français, voulant les laisser s'engager, se replièrent jusqu'à Furstenwerder. L'ennemi s'avança jusqu'à l'extrémité du Frischaff, s'attendant à pénétrer par là jusqu'à Dantzick; mais l'infanterie française pouvait filer sur ses derrières, en passant sur un pont qui avait été jeté sur la Vistule, à Furstenwerder; il n'osa pas s'engager dans les défilés. Le général Beaumont, aide-de-camp du grand-duc de Berg, avait reçu de Napoléon l'ordre de les y attaquer. Le 16 mai, au point du jour, le général de brigade Albert déboucha avec deux bataillons de grenadiers, deux régimens de chasseurs à cheval et un régiment de dragons; et, apercevant les Prussiens, il les attaqua, les culbuta, les poursuivit pendant onze lieues, l'épée dans les reins, et leur enleva quatre pièces de canon. Tout espoir sur ce point est encore enlevé à Dantzick. Malgré tant de revers, les alliés ne se rebutent pas; et, voulant tenter tous les moyens possibles pour relever le courage de la garnison, ils cherchent au moins à introduire quelques provisions dans la place, puisqu'ils ne pouvaient y faire entrer des forces considérables. Une belle corvette anglaise, de vingt-quatre canons, chargée de poudre et de boulets, et portant cent vingt hommes d'équipages, s'avance à pleines voiles dans la Vistule, afin d'entrer à Dantzick. Les Français, quand elle fut à la hauteur de leurs ouvrages, la mirent dans l'impossibilité de manœuvrer, en faisant pleuvoir sur elle une grêle de balles et de boulets. Les grenadiers de Paris se précipitent dans la Vistule, et prennent cette corvette; les matelots, d'ailleurs, ne pouvant tenir contre la foudre qui les écrasait, amenaient leur pavillon. Les assiégés avaient placé une batterie sur une plate-forme en charpente, située sur la place d'arme du chemin couvert; une mine la fit sauter le lendemain. On opéra la descente et le passage du fossé, le 19 mai, à sept heures du soir. Le 21, le général Kalkreut, voyant qu'on montait à l'assaut, demanda à capituler; il obtint les mêmes conditions qu'il avait lui-même accordées autrefois à la garnison de Mayence. On pouvait emporter en entier le Hakelsberg, mais les assiégés pouvaient encore se défendre pendant quinze jours, au moyen d'un fossé large et rempli d'eau courante. On accorda les honneurs de la guerre à la garnison, à qui l'on permit aussi d'emmener deux canons de fer et leurs caissons. De son côté, elle s'obligea de ne servir ni contre la

France, ni contre ses alliés, pendant une année, et on la conduisit jusqu'aux avant-postes de son souverain, qui étaient à Pillau. Cette capitulation était sans doute très-honorable. Le général Kamenskoi, qui d'abord s'était mis à l'abri sous le canon de Weischelmunde, se rembarqua promptement quand il vit les Français prêts à lancer des boulets rouges sur sa flotte. Tandis qu'on réglait les articles de la capitulation, la garnison du fort, qui tenait encore, sortit de la place et se rendit aux Français, pour quelques mécontentemens qu'elle crut avoir à reprocher au gouverneur. Napoléon ne s'était pas encore emparé d'une ville aussi importante que Dantzick. Si l'artillerie française n'avait renversé ses remparts, cette place pouvait tenir bien long-temps; et, ce qui le prouve, c'est qu'on y trouva huit cents pièces de canon, des magasins de munitions immenses, des amas énormes de vivres, d'objets d'habillement et d'équipement. On eut bientôt réparé cette place du premier ordre; et comme Thorn appuyait le centre et Prague la droite de la grande-armée, elle devint l'appui de l'aile gauche. Le général Lefebvre, dont on admira l'intrépide activité dans cette entreprise, montra dans l'attaque tout le feu d'un jeune homme. Le soldat qui ouvrit les tranchées dans une terre glacée, qui vit souvent les neiges combler ses ouvrages, ou un dégel subit les renverser, obtint une juste admiration. Des marins de la garde de Napoléon passèrent avec une audace incroyable sous le feu de la forteresse de Graudents, en conduisant sur la Vistule des bateaux chargés de canons, de poudre et de boulets. Toute la précision de l'artillerie, toute la supériorité du génie parurent à découvert dans cette affaire, où tous les corps français montrèrent qu'ils étaient dignes de la réputation éclatante dont ils jouissaient dans l'Europe entière. Tous les soldats reçurent une gratification, et les militaires qui s'étaient distingués plus particulièrement par des actions d'éclat obtinrent la décoration de la légion d'honneur. Le maréchal Lefebvre fut créé duc de Dantzick, afin de perpétuer la mémoire de cette grande entreprise. Les annales françaises n'avaient point encore offert l'exemple d'une récompense aussi éclatante. Napoléon voulut imiter les anciens, qui donnaient à leurs généraux les noms des lieux ou des peuples dont ils faisaient la conquête. Un guerrier qui, depuis les champs de Fleurus, n'avait cessé de combattre et de vaincre, et qui venait d'ajouter à ses exploits la prise d'une des places les plus importantes de l'Allemagne,

au bord de la Baltique, était sans doute bien digne d'une telle distinction.

13 *janvier* 1813. — Le général comte Rapp ayant pris le commandement du dixième corps, des mains du maréchal duc de Tarente, le 13 janvier 1813, ne tarda pas à être serré et bloqué par l'armée russe dans Dantzick. Divers engagemens eurent lieu, et tous furent favorables aux Français. Les Russes procédaient avec lenteur, parce que toutes leurs troupes n'étaient pas encore arrivées. Ils firent sommer le général Rapp, qui répondit qu'il ne traitait qu'à coups de canon. Le 5 mars, ils attaquèrent sur toute la ligne; mais ils furent repoussés par-tout avec une vigueur égale à leur attaque. Dans cette journée, qui décida une partie du succès, le général Bachelu se distingua par des mouvemens ordonnés avec beaucoup de précision et de valeur. Les Russes perdirent près de deux mille tués, et six cents prisonniers, avec quelques canons, qui furent amenés dans la place. Les ennemis, depuis ce moment, ne firent aucune tentative contre les Français. Mais le 24 mars, le général Rapp ordonna une attaque générale contre les Russes; ils furent chargés vivement, et repoussés sur presque tous les points, avec une perte considérable. Les soldats français, presque tous jeunes, et qui ne comptaient pour la plupart aucune campagne, rivalisaient avec les vieilles troupes, et combattaient corps à corps avec les grenadiers russes de la Moskowa et de Mojaisk. Parmi plusieurs traits de bravoure, on doit citer le suivant, qui paraît fort singulier. Le tambour Matuzalick, du troisième régiment polonais, se battit à coups de baguettes avec un grenadier russe, et le fit prisonnier. Le 27, quelques postes furent enlevés aux Russes, et les Français acquirent de nouveaux succès. Le jour de Pâques, après cent jours de blocus, le général Rapp fit défiler la parade au-delà de ses avant-postes, à sept mille hommes d'infanterie et de cavalerie, dans la plaine située entre Stries et Oliva, à cinq quarts de lieue de la ville, et à une portée de pistolet de la ligne ennemie. Leurs armes n'étaient point chargées; ils devaient recevoir les Russes à la baïonnette, s'ils avaient attaqué; huit pièces de canon, placées derrière la petite rivière de Stries, protégeaient les Français, et devaient tirer sur les Russes en cas d'attaque. Le 27 avril, le comte Rapp fit une sortie sur le Nehreung. Il donna le

commandement de ses troupes au général Bachelu, et suivit lui-même son mouvement à la tête d'une réserve. L'ennemi fut attaqué et repoussé avec une vigueur inexprimable. Le général Bachelu le poursuivit à douze lieues de Dantzick; il s'établit à la hauteur de Schœnbaum, où les Russes n'osèrent pas l'attaquer; il y resta quatre jours, pendant qu'on enlevait de la partie du Nehreung, qui avait été envahie, des bestiaux, des fourrages et des comestibles. Alors le général Rapp ordonna la retraite, et l'ennemi, consterné de ce coup audacieux, ne songea pas à l'attaquer, et le suivit de loin. Le général Bachelu se couvrit encore de gloire dans cette expédition; il fut bien secondé par le colonel baron Farine, qui exécuta des charges très-brillantes Cependant, pour réparer les pertes que les Russes avaient éprouvées, soit par les armes, soit par une fièvre épidémique, qui faisait beaucoup de ravages des deux côtés, le duc de Wurtemberg, commandant en chef l'armée du blocus, demanda beaucoup de renforts, qu'on lui envoya successivement. Mais les renforts, la plupart de troupes prussiennes, n'avaient pas encore vu le feu, et ne connaissaient pas la manière de la garnison. Le général Rapp ordonna une attaque générale, et employa près de quarante pièces, presque toutes de douze, pour effrayer ces nouvelles levées, qui n'étaient pas encore faites au bruit de l'artillerie. Les mouvemens s'exécutent avec rapidité et précision : les troupes sont formées, font retentir le nom de celui qui les mena si souvent à la victoire; en même temps l'artillerie est démasquée, elle fait un feu épouvantable, enlève des rangs entiers, brise l'artillerie de l'ennemi, dont les masses sont bientôt dans la plus grande confusion, tandis que les Cosaques sont repoussés avec une grande perte, sur-tout du côté du général Husson. Les Russes se retirèrent, et firent ensuite un mouvement vers la gauche pour attaquer le général Grand-Jean. Aussitôt, le comte Rapp se porta sur le point menacé avec cinq pièces de réserve, tandis que le onzième de polonais, caché derrière un mamelon, tomba sur une nuée de Cosaques, qu'il força à la retraite, après lui avoir tué quelques hommes, et fait vingt prisonniers. Cependant, l'artillerie du général Heudelet s'était avancée de quatre cents toises, depuis le commencement de l'action, et continuait à faire un feu terrible contre l'ennemi, caché derrière Wonneberg, Borgfeld et Miggau, après qu'il eut abandonné son camp de Pitzkendorf. Le général Rapp fit cesser le feu à

sept heures du soir sur toute la ligne, et se retira sans être suivi par les Russes. Le lendemain, 10 juin, en vertu de l'armistice entre Napoléon, l'empereur Alexandre et le roi de Prusse, les hostilités cessèrent devant Dantzick. Les Prussiens et les Russes perdirent, dans cette affaire, plus de deux mille hommes, et eurent un nombre considérable de blessés.

DANUBE (Passage du).

4 juillet 1809. — La prise de l'île Lobau, le 30 juin 1809, par les Français, et les fortifications immenses que le général comte Bertrand avait fait élever pour la défense de cette île, le rendaient maître de toute la rive gauche du Danube. Napoléon, qui dominait déjà sur la rive droite de ce fleuve, par l'occupation de Vienne, était également maître de l'Autriche et d'une forte partie de la Hongrie.

Cette position de l'armée française, qui lui présageait des victoires, le détermina à la réunir dans l'île Lobau, pour déboucher sur l'armée autrichienne, tourner tous ses ouvrages, et lui livrer nne bataille générale.

Ce plan, conçu par un des premiers capitaines du monde, et qui devait être exécuté par la plus belle et la plus courageuse armée de l'Europe, ne pouvait manquer d'avoir des résultats avantageux.

En conséquence, Napoléon porta son quartier-général le 1er juillet 1809, à quatre heures du matin, à l'île Lobau, qui avait déjà été nommée île Napoléon. On avait armé de dix mortiers et de vingt pièces de dix-huit une petite île à laquelle on avait donné le nom du duc de Montébello, et qui battait Enzersdorf; une autre île, nommée l'île Espagne, fut armée de six pièces de position de douze, et de quatre mortiers.

Entre ces deux îles du Danube, on fit établir une batterie égale en force à celle de l'île de Montébello, et qui battait également Enzersdorf. Toutes ces pièces de position devaient, en deux heures, raser cette petite ville, en chasser l'ennemi, et en détruire les ouvrages. L'île Alexandre, armée de quatre mortiers, de dix pièces de douze, et de douze pièces de six, devait battre la plaine pour y protéger le déploiement de l'armée, après le passage du Danube.

Le 2 juillet, un des aides-de-camp du duc de Rivoli

passa, avec cinq cents voltigeurs, dans l'île du Moulin, et s'en rendit maître. Après avoir fait armer cette île, il la joignit au continent par un petit pont qui communiquait à la rive gauche. En avant, il fit construire une petite flèche qu'on appela redoute Petit. Le soir, les redoutes d'Essling en conçurent de la jalousie, ne doutant pas que ce ne fût une première batterie qu'on voulait faire agir contre elles. Elles tirèrent dessus avec la plus grande activité. C'était précisément l'intention que les Français avaient eue; en s'emparant de cette île, ils voulaient y attirer toute l'attention de l'ennemi, pour le détourner du véritable but de l'opération.

Le 4 juillet, à dix heures du soir, le général Oudinot fit embarquer, sur le grand bras du Danube, quinze cents voltigeurs, qui avaient à leur tête le général Conroux; le colonel Baste, avec dix chaloupes canonnières, les fit transporter, et on les débarqua au-delà du petit bras de l'île Lobau.

L'ennemi voulant s'y opposer, ses batteries furent bientôt écrasées, et il fut chassé des bois jusqu'au village de Muhlleuten. A onze heures du soir, les batteries dirigées contre Enzersdorf reçurent l'ordre de commencer leur feu. Les obus brûlèrent cette infortunée petite ville, et en moins d'une demi-heure, les batteries ennemies furent éteintes.

Le chef de bataillon Dessales, directeur des équipages des ponts, et un ingénieur de marine avaient fait construire, sur le bras de l'île Alexandre, un pont de quatre-vingts toises, d'une seule pièce, et cinq gros bacs. Le colonel Sainte-Croix, aide-de-camp du duc de Rivoli, se jeta dans des barques avec deux mille cinq cents hommes, et débarqua sur la rive gauche. Toute l'infanterie passa au pas accéléré sur le pont de quatre-vingts toises. Le capitaine Bazelle fit aussi jeter un pont de bateaux. A deux heures après minuit, il y avait quatre ponts sur le Danube, et l'armée française avait débouché la gauche à quinze cents toises au-desous d'Enzersdorf, protégée par les batteries, et la droite de Vittau. Le corps du duc de Rivoli forma la gauche; celui du comte Oudinot le centre, et celui du duc d'Auerstaedt la droite. Le corps du prince de Ponte-Corvo, celui du vice-roi et du duc de Raguse, la garde et les cuirassiers formaient la seconde ligne et les réserves. Une profonde obscurité, un violent orage, une pluie, qui tombaît par torrens, rendaient

cette nuit aussi affreuse qu'elle fut propice à l'armée française.

Le 5, aux premiers rayons du soleil, on reconnut quel avait été le projet de Napoléon, qui se trouvait alors avec toute son armée en bataille, sur l'extrémité de la rive gauche de l'ennemi, ayant rendu tous ses ouvrages inutiles, tourné ses camps retranchés, et obligeant les Autrichiens à sortir de leurs positions, et à venir lui livrer bataille à trois quarts de lieue de leurs redoutes, dans le terrain qui lui convenait.

DÉGO.

15 *avril* 1796. — A Montenotte et à Millésimo, Buonaparte venait de vaincre Beaulieu. On croirait qu'après de tels revers un vieux général se serait occupé uniquement de chercher des moyens pour assurer sa retraite; mais Beaulieu était bien loin de penser ainsi. Quand il pouvait couvrir d'un stratagème l'action la plus téméraire, il cessait de la regarder comme telle. Dans la nuit qui suivit trois jours de défaite, il résolut de surprendre son ennemi. Il s'imagine qu'un général de vingt-six ans, que des Français, sur-tout quand ils sont vainqueurs, doivent pécher par un excès de confiance; et mettant de côté ses propres fatigues, il ne s'occupe que des leurs, et fonde sur elles toutes ses espérances. Prenant toutes les précautions nécessaires pour une embuscade, il se glisse, avec sept mille hommes qu'il a choisis, jusqu'au village de Dégo, et charge à la baïonnettes les Français qui sont en désordre. Sur-le-champ on bat la générale par-tout, et Masséna, l'audacieux Masséna attend à peine que quelques troupes se soient rassemblées, pour attaquer à son tour Beaulieu. Trois fois il cherche à prendre d'assaut les hauteurs occupées par les Autrichiens, on le repousse trois fois. Un coup mortel venait d'atteindre le général de brigade Causse, à l'instant où il chargeait les impériaux; il aperçoit Buonaparte qui venait d'arriver, et, prêt à rendre le dernier soupir, il se ranime, en quelque sorte, et demande si Dégo est pris: Les positions sont à nous, répond Buonaparte: En ce cas, repartit Causse, je meurs content. Cependant l'affaire, qui avait commencé au point du jour, n'était pas encore terminée; le général Victor, commandant la quatre-vingt-dix-neuvième de ligne, reçoit de Buonaparte l'ordre de la former en colonne d'attaque serrée, et de marcher sur le front de l'ennemi;

pendant ce temps-là l'adjudant-général Lannes s'était avancé dans la gorge gauche d'une redoute, avec la huitième demi-brigade, qu'il était parvenu à rassembler. La position de Dégo fut enlevée, par ce mouvement, aussi bien exécuté que combiné, à Beaulieu, qui se retira après avoir perdu, tant en prisonniers qu'en tués et blessés, la moitié de sa petite armée. Il n'avait plus de retraite vers l'armée piémontaise; il prit avec précipitation les routes d'Acqui et de Gavi, pour se réfugier sous les murs de Tortone. Il espérait que le pape et le roi de Naples lui enverraient là quelques secours. Buonaparte n'eut pas plutôt chassé Beaulieu, qu'il s'occupa de réunir à son armée la division Serrurier, et d'attaquer les Piémontais à Céva. L'adjudant-général Lannes avait déployé de grands talens à Dégo; Buonaparte, en demandant pour lui au gouvernement le grade de général de brigade, n'oublia pas de signaler la bravoure que Murat, son aide-de-camp, et le général Vignole avaient montrée, dans une journée qui, commencée par une surprise de la part des Autrichiens, fut terminé par un avantage remarquable remporté sur eux.

DELMESINGEN.

22 *mai* 1800. — En 1800 les Autrichiens entreprirent d'arrêter le cours des succès de l'armée du Rhin, dont ils étaient jaloux. Ils venaient d'être chassés d'Erbach, qui est sur la rive droite du Danube, et cependant ils y retournèrent; leur cavalerie traversa le fleuve à un gué un peu au-dessous de cette ville; et pendant ce temps-là on s'occupait du passage de l'infanterie et de l'artillerie, en rétablissant le pont: on faisait aussi filer de la cavalerie, en assez grand nombre, par Donnau-Rieden, Tischingen et Opfingen. Après avoir tourné Ersingen, cette cavalerie se porta vers Ascheletten que les Français occupaient. Les impériaux emportèrent d'abord Delmesingen, où ils avaient dirigé leurs premiers efforts; mais la bravoure des Français, et leurs savantes manœuvres, les en chassèrent bientôt. Le 22 mai, ils furent rejetés, d'un côté sur Donnau-Rieden, de l'autre sur Ersingen, et, après avoir perdu un nombre considérable d'hommes tués ou blessés, et trois cents prisonniers, ils repassèrent le Danube dans le plus grand désordre.

DEMENHOUR.

8 *mai* 1799. — Il éclata contre les Français qui étaient en Egypte, vers le milieu d'avril 1799, une révolte d'un genre tout-à-fait nouveau. Des Arabes sont réunis par un homme débarqué à Derneh, et venant du fond de l'Arabie. Cet homme se donne pour l'ange el Mahdy, annoncé par le Koran. Quelques jours après, deux cents Maugrabins, qui semblent conduits par le hasard, se rangent sous ses ordres. Cet imposteur, sachant que l'ange el Mahdy devait descendre du ciel, atteste que sa descente s'est effectuée dans le désert. Il sait cacher avec art l'or qu'il prodigue tout en se disant pauvre. Pour toute nourriture il trempe tous les jours ses doigts dans une jatte de lait, et se les passe sur les lèvres. Il égorge soixante hommes de la légion nautique, qu'il surprit à Demenhour, où il s'était porté. L'imagination de ses disciples s'exalta après ce succès. Il promet d'empêcher la poudre des Français de prendre, en jetant sur leurs canons un peu de poussière. Il assure encore qu'il fera tomber les balles de leurs fusils aux pieds des vrais croyans. De pareils miracles sont attestés par un grand nombre de témoins. Le chef de brigade Lefebvre, voyant les partisans de l'ange el Mahdy devenir à chaque moment plus nombreux, sent qu'avec quatre cents hommes, qu'il a amenés de Rhamanié, il lui sera impossible de rendre le bon sens à tous ces hommes aveuglés par le fanatisme; il range sa petite troupe en bataillon carré, il attaque ces insensés qui viennent se jeter sur ses canons, et se font tuer toute la journée. Les morts se montaient à plus de mille, et le nombre des blessés était considérable; ces illuminés ne connurent qu'à la nuit l'erreur dans laquelle ils avaient été entraînés. Arrivé à Demenhour, le général Lanusse passe au fil de l'épée quinze cents hommes, et brûle Demenhour; un monceau de cendres indiquait la place où il fut. Les disciples du saint sont poursuivis et mis en fuite: el Mahdy lui-même prouva bien qu'il n'était qu'un simple mortel; car il fut grièvement blessé, et ne se sauva qu'en prenant promptement la fuite.

DENIA.

19 *janvier* 1812. — Aprés la prise de Valence, en Es-

pagne, toute la province, jusqu'au cap Martin, se soumit aux armes françaises. Les habitans de Denia vinrent au-devant de l'armée le 19 janvier 1812. Le général Habert trouva dans cette place soixante-neuf pièces de canon, et une grande quantité de cartouches.

DENNEWITZ.

5 *septembre* 1813. — Le prince de la Moskowa, ayant pris le commandement de l'armée française, avait débouché par Neündorf et Interbock, pour attaquer l'armée des souverains alliés, qui occupait les hauteurs de Dennewitz, tandis que le septième corps marchait sur Rohrbeck, et le douzième sur Onha. Par cette marche, le prince de la Moskowa refusait la gauche, et se trouvait en mesure de soutenir le quatrième corps, qui devait tourner Interbock par sa droite, et, de cette manière, masquer le mouvement qu'on projetait sur Dahma, afin de se mettre en mesure contre l'armée ennemie, qui débouchait en grande hâte sur Dennewitz. Le général Morand s'engagea bientôt avec l'avant-garde ennemie, qui fut renversée par des prodiges de valeur. La cavalerie française, du général Lorge, chargea l'ennemi; mais, sa manœuvre n'ayant pas été conduite avec assez d'habileté, elle fut renversée et ramenée en désordre, ce qui aurait jeté la confusion parmi les Français, sans la bonne contenance de leur infanterie, qui rétablit bientôt l'ordre et le combat. Le quatrième corps fut engagé tout entier, à cause des renforts continuels que recevait l'armée ennemie; et l'on combattait avec un égal succès de part et d'autre, lorsque le septième corps, qui s'était fait attendre, arriva enfin. Aussitôt le général Morand reçut ordre de renouveler la charge avec sa division, tandis que le général Régnier devait charger la droite de l'ennemi. Cette manœuvre, exécutée avec beaucoup de vivacité, avait eu beaucoup de succès, et avait enlevé du terrain à l'ennemi, foudroyé par la mitraille de soixante pièces de canon, qui portèrent le désordre au milieu de ses masses dans les bas-fonds entre Golsdorf et Welmersdorf. Dans ce même moment, arriva le douzième corps, qui entra vivement en action, et refoula la droite de l'armée ennemie sur son centre, séparé de sa gauche par le quatrième corps. La bataille n'était plus incertaine; et la victoire appartenait aux Français, lorsque le désordre se met tout-à-coup dans deux divisions du septième

corps ; ce corps est bientôt replié lui-même, et entraîne une partie du douzième. Dès-lors l'état des choses fut entièrement changé. L'ennemi, profitant de ce succès inespéré, jeta des masses entre le quatrième et le douzième corps, qui cependant résistèrent avec vivacité, et firent des prodiges de valeur ; le prince de la Moskowa, voyant qu'il était forcé à la retraite, fit les plus sages dispositions pour l'opérer en bon ordre. Il ordonna au quatrième corps de se rapprocher insensiblement de la droite du douzième, et fit occuper par son artillerie l'intervalle qui les séparait ; mais le douzième, dont une partie avait été entraînée par le septième, se retira avec un peu de confusion, précédé du septième, sur Schweinitz, tandis que le quatrième corps se portait, en faisant bonne contenance, sur Dahma, où il ne tarda pas à être suivi par l'ennemi. Cette journée, qui d'abord avait été si favorable aux Français, leur coûta, par un revers inattendu, une perte de huit mille hommes, et de douze pièces de canon ; mais les coalisés achetèrent la victoire par une perte au moins égale.

DEPPEN.

5 *février* 1807. — Quoique vaincue, en 1805, à la bataille d'Austerlitz, la Russie, une année après, s'unit à la Prusse contre la France : bientôt les bords de la Vistule revirent Napoléon. Malheureux, l'année précédente, sur les rives du Danube, l'empereur de Russie ne fut pas heureux sur celles de la Vistule. Napoléon, après le combat de Bergfried, est informé que, tandis que l'armée russe continuait de rétrograder sur les routes de Lendsberg et d'Arensdorff, le flanc gauche des Français a débordé une colonne russe, qui n'a pas encore passé l'Alle. Le 5 février 1807, il ordonne au grand-duc de Berg, et aux maréchaux Soult et Davoust, de suivre l'ennemi : en même temps, une division de cavalerie, commandée par le général Lasalle, une division de dragons, et le corps du maréchal Ney, reçurent l'ordre de passer l'Alle, et d'attaquer les divisions de l'ennemi, qui étaient coupées. Huit à dix mille hommesde cavalerie russe se trouvèrent en présence du grand-duc de Berg, à l'instant où il arrivait sur les hauteurs de Waterdorff. L'ennemi fut culbuté dans plusieurs charges de cavalerie. Le corps de cavalerie, qui avait été coupé, était en même temps canonné, d'une manière vigoureuse, par le maréchal Ney. Les Russes trouvèrent la mort sous les baïonnettes

françaises : et cherchant vainement à se faire un passage, on les culbuta au pas de charge, et, dans leur déroute, qui fut complète, canons, drapeaux et bagages furent abandonnés. Le sort de leur avant-garde effraya les autres divisions russes; et elles battirent en retraite. Les Français, avant la nuit, avaient fait, sur l'ennemi, des milliers de prisonniers, et pris seize pièces de canon. Tous les projets des Russes furent déconcertés, par la rapidité de ces mouvemens; et, tandis qu'ils se trouvaient coupés, la cavalerie légère enlevait leurs magasins sur l'Alle, et leurs dépôts de Gustadt et de Liebstadt. C'est ainsi que les Français se préparaient à remporter cette fameuse victoire d'Eylau, après laquelle ils rentrèrent dans leurs quartiers d'hiver, et reprirent leurs cantonnemens.

6 *juin* 1807. — Les puissances belligérantes avaient, pendant l'hiver, entamé des négociations. Après la prise de Dantzick, les armes furent reprises par la Prusse et la Russie, qui avaient constamment rejeté les propositions les plus justes et les plus raisonnables. Le sixième corps de la grande armée fut attaqué, le 6 juin, par les alliés, à Deppen sur la Passarge, où il était campé. Les troupes françaises, dès le premier choc, culbutèrent les Russes, qui, de leur propre aveu, perdirent, dans cette journée, cinq mille hommes, tant tués que blessés. Le gain de la bataille fut dû à l'intrépidité du maréchal Ney, à l'énergie qu'il communiqua à ses troupes, aux talens militaires qu'il déploya, et à la précision que mit dans ses manœuvres le général Marchand. On ne peut nier que les Russes montrèrent un grand courage; mais à quoi pouvait-il servir, étant dirigé par des hommes de peu de génie, qui avaient en tête des militaires expérimentés et accoutumés à la guerre?

DERUMBANO.

8 *février* 1797. — L'armée autrichienne avait été battue; Murat, en poursuivant, sur l'Adige, ses avantages, repoussa de nouveau les avant-postes, et fit deux cent trente-sept prisonniers au village de Derumbano, qu'il emporta le 8 février 1797.

DEUX - PONTS.

22 *septembre* 1793. — Vers la fin de 1793, le général Hoche,

après avoir débloqué Landau, voulut purger les frontières de la France des étrangers qui s'en étaient emparés. Il envoya, de Bliescastel à Hornbach une colonne destinée à attaquer l'ennemi. Aucun obstacle ne s'étant présenté sur la route, le général Taponnier arriva à Hornbach, où il enleva une position que les Autrichiens voulurent lui disputer, et qui était d'une certaine importance pour les Français, parce que, de là, les convois destinés pour Hornbach pouvaient être inquiétés par les Autrichiens. Avec cinq bataillons, une conpagnie d'artillerie légère, et quelque cavalerie, le général Hoche fit encore chasser l'ennemi des hauteurs de Millebach. Les Autrichiens n'eurent pas plutôt vu deux pièces mises en position, qu'abandonnant le champ de bataille, couvert de morts, ils prirent la fuite, et se retirèrent sur une colline, où ils avaient des retranchemens entourés de seize pièces d'artillerie. De tels obstacles ne pouvaient être vaincus sur-le-champ par les Français, qui n'étaient qu'en petit nombre, et qui n'avaient que très-peu d'artillerie; ils se replièrent donc pour le moment; mais, le lendemain, ils revinrent en force. Dès le matin, le général Hoche, s'avançant avec toute sa colonne, trouva ce pont, si important, sans défense, et abandonné par l'ennemi, qui s'était également retiré de Deux-Ponts le 22 septembre 1793. Si Hoche ne trouva pas de difficulté à entrer dans cette ville, les avantages qu'il venait de remporter n'en furent pas moins glorieux pour lui, car ils furent le résultat de ses manœuvres savantes, et des succès que les soldats avaient obtenus dans les affaires d'Hornbach.

DEVA.

28 *juin* 1795. — L'armée des Pyrénées-Occidentales n'avait pas été très-heureuse au commencement de la campagne de 1795. Le général Crespo commandait une armée espagnole de dix à douze mille hommes, qui étaient couverts par la Deva. Moncey, général en chef, fit passer cette rivière à ses troupes. Un corps sous les ordres du général Raoul, marchant en colonnes serrées, la traversa à gué, malgré le feu croisé de plusieurs batteries qui tiraient sur lui. Au premier gué, le soldat, ayant de l'eau jusqu'au cou, parce que le sable mouvant qui avait coutume de le former avait été emporté, et ne pouvant passer, s'avança sans changer l'ordre de sa marche vers un autre endroit où il traversa la rivière

avec intrépidité. Les Espagnols, postés à Motries, furent aussitôt attaqués; et voyant qu'on marchait sur eux à la baïonnette, ils abandonnèrent leurs retranchemens où ils laissèrent neuf pièces de canon. On fit deux cents prisonniers; quelques hommes seulement furent blessés, mais le champ de bataille resta couvert de morts. Les Français employèrent le temps, pendant lequel ils conservèrent ce poste, à préparer sur la gauche à Closna, et sur la droite en avant de Tolosa, leurs mouvemens ultérieurs. Mais Crespo leur épargna la peine de les exécuter, et se retira sur Villaréal.

DEVELTOVO.

28 *juin* 1812. — Aucun espoir de paix entre la France et la Russie n'existant plus depuis quelque temps, l'armée française prit l'offensive et s'avança pour attaquer les avant-postes ennemis. Le 22 juin 1812, la campagne s'ouvrit par la proclamation suivante :

« Soldats ! la seconde guerre de Pologne est commencée. La première s'est terminée à Friedland et à Tilsitt : à Tilsitt, la Russie a juré éternelle alliance à la France et guerre à l'Angleterre. Elle viole aujourd'hui ses sermens. Elle ne veut donner aucune explication de son étrange conduite que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion. La Russie est entraînée par la fatalité ! ses destins doivent s'accomplir. Nous croirait-elle donc dégénérés ? Ne serions-nous donc plus les soldats d'Austerlitz ? Elle nous place entre le déshonneur et la guerre. Le choix ne saurait être douteux, marchons donc en avant ! passons le Niemen ! portons la guerre sur son territoire. La seconde guerre de Pologne sera glorieuse aux armes françaises comme la première; mais la paix que nous conclurons portera avec elle sa garantie, et mettra un terme à cette orgueilleuse influence que la Russie a exercée depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe. »

L'armée française se mit en mouvement. Les Russes furent repoussés sur tous les points, laissèrent Wilna au pouvoir de leurs ennemis, et ne commencèrent à se défendre que dans la journée du 28. La rencontre eut lieu à Develtovo, la canonnade s'engagea, et, après quelque résistance, l'armée russe, chassée de position en position, repassa la Vilia avec tant de précipitation qu'elle ne put brûler le pont. Ce pre-

mier succès coûta à peine soixante hommes à la France.

DIERDORFF.

17 *avril* 1797. — Le général Hoche, commandant l'armée de Sambre-et-Meuse, venait de passer le Rhin à Neuvied, lorsque six mille Autrichiens formant la réserve de l'armée ennemie furent rencontrés à Dierdoff, par le géneral de division Ney, le 17 avril 1797. Avec moins de cinq cents hommes, ce général soutint le combat pendant quatre heures, et donna le temps d'arriver à l'infanterie de la division Grenier, et à la réserve de cavalerie. Les généraux d'Haupoult et Oswald, avec ces troupes réunies, culbutèrent les ennemis, par une charge de cavalerie. Six cents hommes tués, blessés ou prisonniers, formèrent la perte des Autrichiens dans cette affaire.

DIERNSTEIN.

14 *novembre* 1805. — Dans l'automne de 1805, Napoléon, vainqueur à Ulm, poursuivit avec la rapidité de la foudre ses succès sur les Autrichiens. Il étonne chaque jour les ennemis, déconcerte leurs plans, et les attaque si souvent, que leur courage est forcé de céder : le combat de Diernstein mérite d'être remarqué parmi tous les autres. Le 14 novembre 1805, le maréchal Mortier, dès la pointe du jour, se porta à Diernstein, croyant n'y trouver qu'une arrière-garde; mais trente mille Russes y étaient restés pour défendre un défilé par où leurs bagages devaient passer. Mortier n'avait que quatre mille hommes, et avec si peu de forces, il tint tête à l'armée russe, depuis six heures du matin jusques à quatre heures du soir, et mit en fuite tout ce qui osa lui résister. Ayant pris le village de Loiben, on songeait à se reposer; mais les Russes cherchèrent à cerner les Français, en faisant passer deux colonnes par des gorges difficiles; ils voulaient, par ce moyen, venger les pertes qu'ils avaient faites et qui consistaient en six drapeaux, six pièces de canon, neuf cents prisonniers et deux mille morts. Cette manœuvre n'échappa point au maréchal Mortier, qui, entouré par l'ennemi, sur quatre lignes de profondeur, forma sa troupe en colonne d'attaque afin de le percer. Les compagnies de fusilliers demandent à marcher les premières. Les grenadiers en ont assez fait aujourd'hui, disent-elles, nous voulons prouver que nous

ne sommes pas les soldats d'Ulm. Entouré par les Autrichiens, Mortier se précipite sur eux et se fait jour à travers leurs lignes. Pendant ce temps-là, un corps russe avait complètement été mis en déroute par le neuvième d'infanterie légère et le trente-deuxième de ligne, qui lui avaient pris deux drapeaux et tué quatre cents hommes. Quoique la perte des Français n'égalât pas celle des ennemis, car ils eurent quatre mille hommes tués, cependant elle fut considérable, aussi ce fut en même temps une journée de gloire et de carnage. Les quatrième et neuvième régimens d'infanterie légère, les centième et trente-deuxième de ligne s'y couvrirent de lauriers immortels. On y admira les talens et la conduite du général Gazan. Tous les projets des alliés furent déconcertés par ce combat; car pouvaient-ils désormais se mesurer à nombre égal avec des hommes qui les avaient battus, n'étant qu'un contre six?

DIERSHEIM.

Du 20 *au* 26 *avril* 1797. — Au printemps de 1797, l'armée de Rhin-et-Moselle, fatiguée par les pénibles travaux de la campagne de 1796, jouissait à peine depuis trois mois d'un repos dont elle avait si grand besoin, quand les victoires non interrompues de Buonaparte en Italie vinrent ranimer l'ardeur de ses chefs. Au moment où Buonaparte, après avoir franchi les gorges du Tyrol, s'avançait avec rapidité pour dicter la paix à l'Autriche, on regarda comme indispensable un mouvement général des troupes françaises vers l'intérieur de l'Allemagne, et sur-tout, un nouveau passage du Rhin. En un instant le fleuve fut reconnu, et les moyens de le passer furent trouvés. Une armée allemande, placée sur les bords du Rhin, tenant avec des troupes et des batteries, tous les postes aux environs de Kelh, rendait fort épineuse cette entreprise, toujours très-difficile. Les généraux ennemis connaissaient l'audace des Français, et devaient continuellement être en garde pour ne pas se laisser surprendre; s'ils s'apercevaient qu'on fît le plus léger mouvement, ou qu'on rassemblât quelques barques, ils soupçonneraient infailliblement le dessein de Moreau, et chercheraient à porter sur le point menacé des forces capables de le défendre. Les eaux du Rhin étaient considérablement diminuées par une excessive sécheresse; on n'avait pas de bateaux: ainsi tout

se réunissait pour déterminer les Français à chercher un nouveau terrain, d'où ils traverseraient ce fleuve : la prudence voulait aussi qu'ils prisssent ce parti. Il fallait encore trouver une rivière navigable, affluente au Rhin, et sur laquelle serait un nombre de bateaux de commerce suffisant pour transporter une armée; autrement on ne pouvait se flatter d'effectuer un nouveau passage. On ne rencontrait ces avantages que dans l'embouchure de l'Ill, près Kilstett. On pouvait trouver de grandes ressources dans l'arsenal de Strasbourg, qui n'en était pas éloigné. D'ailleurs, ne voyant aucun mouvement dans l'état-major de l'armée, l'ennemi devait rester sans défiance. De leur côté, les Autrichiens avaient fortement défendu les approches de cette partie du Rhin, qui était la seule par où l'on pût conduire une flotille. Les plus petites nacelles naviguant de ce côté, étaient aperçues par un de leurs postes, à une distance de plus de trois cents toises, avant d'arriver dans le grand courant; ils avaient posé des sentinelles sur le plus petit gravier, et deux canons placés en batterie enfilaient directement le lit du fleuve. Le général Moreau ne fut pas rebuté par tant d'obstacles. Connaissant le courage de son armée, pourvu qu'il parvînt à dérober à l'ennemi le point qu'il aurait adopté sur son rivage, il était sûr de tout surmonter. Le passage fut fixé au 20 avril. Depuis Brisach jusqu'au fort Vauban, on devait ce jour-là faire entendre le canon. Le grand point était d'attirer, par de fausses attaques, l'attention des ennemis au-dessus et au-dessous de l'endroit où devait s'effectuer le passage. Deux mille hommes devaient être portés sur un gravier voisin de Diersheim, par quarante bateaux sortis de la rivière d'Ill. Le village de Diersheim n'est séparé que par des petits bras guéables, d'un bois et du territoire allemand. Jusqu'à ce qu'on eût achevé de construire un pont de bateaux, la flottille devait alternativement reprendre sur la rive française une pareille quantité d'hommes, et les déposer dans le même endroit.

Sous différens prétextes, les troupes françaises, dès le 18 avril, rapprochent leurs cantonnemens du lieu où l'on devait s'embarquer ; le mouvement des corps de l'armée ne pouvait pas paraître surprenant à cause de la revue générale, que passait l'inspecteur à Brisach. Ces manœuvres cependant donnèrent de l'inquiétude aux Autrichiens, qui sortirent de leurs cantonnemens. Mais uniquement occupés de Brisach, où huit à dix mille hommes se trouvaient rassemblés, ils ne son-

geaient nullement à Strasbourg. On conduisit vers cette ville soixante bateaux qu'on enleva sur l'Ill, et qui le lendemain, à deux heures après midi, partirent pour se rendre, avant trois heures du matin, au lieu de l'embarquement. Quelque lente que pût être la navigation, les barques devaient être à la Wantzenau à une heure. Une forte tempête s'élève vers le déclin du jour : au bruit du tonnerre se joint un vent violent, directement opposé à la marche de la flottille ; l'obscurité de la nuit était telle, qu'on ne put distingner les passes. Parmi les bateaux, les uns dérivent, et ce ne fut qu'à la faveur des éclairs qu'on parvint à dégager, et à remettre en route, plusieurs autres qui s'étaient engravés. L'eau ayant assez baissé pour qu'aucun bateau ne pût flotter sur un gravier qu'il fallait nécessairement traverser ; la marche se trouva beaucoup plus retardée qu'on ne l'avait cru. Dix bateaux n'étaient pas encore arrivés à Kilstett, à quatre heures du matin. Vers les cinq heures seulement, il y en eut vingt-cinq qui, à mesure qu'ils abordaient, furent chargés de troupes.

On avait mis sur une seule barque, des rames prises dans les magasins de Strasbourg, et destinées à la manœuvre des barques qui, servant ordinairement sur l'Ill, n'en avaient pas. Cette barque, trop chargée, s'était engravée, et quelques efforts que purent faire les soldats, qui, à l'exemple de Moreau et de Desaix, s'étaient mis à l'eau ; ils ne purent jamais la dégager. Le temps pressait, et l'expédition entière était retardée par cet accident ; le signal du départ devait être donné au point du jour. On fut obligé de débarquer ces rames à trois quarts de lieue du point de l'expédition, et de les envoyer chercher par un bataillon qui partit au pas de course. Les soldats firent le trajet, et rapportèrent les rames en moins d'une heure. Il était six heures passées quand on déboucha. Depuis long-temps on entendait le canon des fausses attaques inférieures et supérieures, ce qui éveilla l'attention de l'ennemi sur toute la rive. Ces fausses attaques se réduisaient à des coups de canon, tirés depuis le fort Vauban jusque vers Brisach. Cependant quelques troupes de la soixante-seizième demi-brigade, devaient être jetées par l'une d'elles, sur une île qui est en face de la batterie de Béclair. Trois bateaux seulement avaient été réservés pour cette opération. Qui croirait, qu'avec de si faibles moyens, ces braves aient pu débarquer, et se maintenir sur la rive

droite du Rhin assez long-temps pour causer à l'ennemi une sérieuse inquiétude ? Le général Duhesme commandait la véritable attaque; il avait mis sur trente-trois bateaux ses troupes, dont il avait formé trois divisions. La première était dirigée par le général Vandamme; Duhesme commandait en personne la seconde, et la troisième était aux ordres de Davoust. A six heures le départ eut lieu. Dans le bras qu'il fallait parcourir pour arriver au grand Rhin, il n'existait presque pas de courant : aussi la flottille n'approchait que lentement. Les Autrichiens, l'ayant aperçue au sortir de l'Ill, firent sur elle un feu que les Français supportèrent assez long-temps sans y répondre. La mitraille tomba sur eux comme la grêle, aussitôt que la flottille fut arrivée en face de la batterie autrichienne, qui enfilait le grand courant. Les chefs de colonnes, voyant périr leurs soldats sans qu'ils pussent se défendre, et sentant la nécessité de chasser l'ennemi du rivage, dirigent toutes les embarcations vers un gravier qui s'étendait vis-à-vis Diersheim. Il fut évacué bien promptement par trois cents Autrichiens qui l'occupaient. Un bataillon de la soixante-seizième et deux compagnies de grenadiers débarquent, et commandés par l'adjudant-général Heudelet, et les aides-de-camp Grobrecht et Savary, se forment avec rapidité sur la grève; et sous le feu de l'infanterie ennemie, et d'une batterie qui les prenait en flanc, ils s'avancent au pas de charge et sans tirer un seul coup de fusil. Deux petits bras séparaient du continent le gravier où ils étaient; ils les passent à gué, et pendant ce temps, la centième débarque, se forme et vient à leurs secours. On renvoie tous les bateaux à la rive gauche, chercher de nouvelles troupes. Les soldats, sans s'inquiéter de se voir enlever ainsi tous moyens de retraite, n'en combattent qu'avec plus d'intrépidité. Pendant que les troupes, à mesure qu'elles débarquent, sont formées par les généraux Duhesme et Davoust, et disposées à emporter Diersheim, le général Vandamme s'établit et se maintient derrière la digue du Rhin. Il est attaqué par les Autrichiens avec des troupes bien supérieures en nombre. Se rendre, se noyer dans le Rhin, ou repousser un régiment tout entier, voilà la position où il se trouve. Duhesme fait battre le pas de charge; son tambour reçoit la mort à ses côtés : alors saisissant la caisse, Duhesme bat la charge avec le pommeau de son épée, et marche au combat à la tête de sa colonne. Un coup de feu dans ce mo-

ment, lui fracasse la main, et le force de céder le commandement au général Vandamme. Diersheim est d'adord emporté par les Français, qui s'emparent aussi d'un bois voisin. Aidés par six compagnies du régiment de Dalton, les Autrichiens reprennent le village; mais le général Davoust les en chasse à son tour. La droite des Français s'étendait alors vers Honau; le village de Diersheim était occupé par le centre, et les digues du Rhin appuyaient leur gauche. Quatre bataillons et quelque cavalerie accourent en hâte du camp de Boderswirh, et joignent les Autrichiens, qui attaquent de nouveau à onze heures, et portent leurs efforts sur le centre des Français. Un nouveau débarquement s'était effectué; mais une colonne ennemie se dirigeant sur Honau, le long des bords du Rhin, cherchait à tourner leur droite. La dix-septième demi-brigade, restée en réserve, repousse avec vigueur les Autrichiens sur le Rhin; cependant sur la droite nous sommes forcés d'abandonner un retour de la digue, qui couvrait notre flanc. Toute cette ligne pouvant être prise à revers par l'artillerie que l'ennemi placerait sur ce point, il était de la plus haute importance de l'empêcher de s'y établir. Les généraux Desaix et Davoust, exposés à un feu violent de mousqueterie, et ayant à manœuvrer dans des marais, firent de tels efforts, qu'ils s'établirent de nouveau sur cette digue. Les Autrichiens culbutés, sont rejetés en désordre dans le village d'Honau, et perdent deux cents prisonniers. Un officier autrichien osa dans cette charge, défier Desaix; au moment où ce général s'avançait vers lui, un Autrichien l'ajuste et lui traverse la cuisse avec un balle. Desaix eut la générosité de se traîner jusqu'à ce soldat, d'arrêter les baïonnettes, qui de toutes parts se dirigeaient sur lui, et de l'arracher à la mort en le déclarant son prisonnier. Un chef aussi distingué, que ses vertus et ses talens militaires avaient déjà justement rendu célèbre, forcé de s'éloigner momentanément de l'armée, y laissait un grand vide. Le génie audacieux et entreprenant de Desaix, l'avait rendu la terreur des ennemis. Il avait été présent à toutes les batailles, à la prise des forts et des retranchemens, à toutes les attaques, à toutes les surprises. Aussi un prisonnier autrichien, qui l'avait suivi dans toutes ses actions, disait à des soldats français : « Votre Desaix n'a donc jamais dormi ? Si cela continue, disait un grenadier, je me brûle la cervelle; cet homme est toujours devant moi. » Il avait plus que personne

contribué au passage du Rhin. On ne pouvait, sans déployer de grands moyens, forcer les Autrichiens, placés à notre droite et sur leur gauche, dans des positions fortifiées très-avantageusement par la nature. Quelques tirailleurs français s'étaient d'abord avancés à Freystet, et en avaient été repoussés au pied d'un rideau assez élevé. Les Autrichiens occupaient un moulin situé sur la Holchenbach, et avaient placé sur le rideau qui domine la plaine et le Rhin, quatre batteries de pièces de campagne. L'accès en était impossible, à cause des décharges à mitraille qu'ils faisaient sans discontinuer; ils empêchaient aussi, par ce moyen, tout passage sur la Holchenbach, et gênaient l'établissement d'un pont sur le Rhin. Les Français ne pouvaient pas déployer leurs troupes dans la plaine, et étaient forcés d'attendre leur cavalerie et leur artillerie légère, avant de quitter leurs positions. Vingt-cinq chevaux, et une pièce d'artillerie légère, pouvaient à peine tenir sur un pont volant qu'on venait de jeter, et qui était un faible moyen de transport; car les Français n'avaient, quand la nuit arriva, que quatre cents chevaux sur la rive droite du Rhin. Ils n'avaient aussi que quelques pièces de bataillons, dont une partie était démontée à trois heures. Les Autrichiens, recevant continuellement des troupes fraiches, et ayant toute leur cavalerie et une nombreuse artillerie, avaient nécessairement un très-grand avantage.

Les Autrichiens, dans cette situation si favorable, tentèrent une troisième attaque sur Diersheim; l'artillerie des Français, après un feu aussi vif que bien soutenu, fut démontée par celle de l'ennemi, qui brûla vingt-une maisons à Diersheim: les Autrichiens pénètrent alors dans le village, où l'infanterie se livra un combat des plus acharnés. Les troupes françaises cédèrent un moment, et se retirèrent jusqu'au-delà de l'église. La supériorité de l'artillerie ennemie les accablait, l'incendie du village les incommodait beaucoup, et des tourbillons de fumée et de flammes les environnaient de toutes parts. Arrivé d'Honau, avec deux bataillons frais, le général Davoust attaque de nouveau Diersheim: quelques détachemens de cavalerie prennent le village en flanc; lui-même se présente au front; l'infanterie se ranime, et Diersheim est encore aux Français. On attaque en même temps les Autrichiens sur les deux ailes, on les culbute, et on les rejette dans la plaine, où ils eurent bien de la peine à se rallier: on les fit aussi replier sur la droite. Mais on ne poussa pas les avantages

plus loin faute d'artillerie et de cavalerie, l'infanterie d'ailleurs était harassée de fatigue. Les Français en étaient là, à cinq heures du soir, le jour de leur débarquement, tant que les troupes qui se trouvaient sur la rive droite du Rhin ne purent avoir ni artillerie ni cavalerie. A défaut du pont, leur position ne fut pas rassurante, mais on travaillait avec une activité surprenante à l'établissement d'une communication assurée. Notre gauche fut encore une fois attaquée par les Autrichiens, à l'entrée de la nuit, pendant qu'on s'occupait à construire le pont. Nos troupes furent saisies d'une terreur panique et plièrent un moment. Les Autrichiens s'approchèrent tellement pendant un instant, que le feu de leur mousqueterie arrivait jusqu'au pont. Ce succès ne fut pas de longue durée, car les Français les repoussèrent bientôt: les pontonniers redoublèrent d'ardeur après ce court désavantage. Le succès le plus complet était assuré si l'on pouvait, avant le jour, faire passer le fleuve aux troupes qui arrivaient; déjà un corps considérable de l'armée commandé par le général Dufour, quatre demi-brigades d'infanterie, deux régimens de cavalerie et deux compagnies d'artillerie légère, étaient sur les bords du Rhin, et le général Boursier les suivait de près avec la réserve de cavalerie. A deux heures du matin, le pont fut terminé; les troupes y défilent aussitôt, et se placent en suivant le plan de bataille que Moreau a tracé. Le général Dufour commande l'aile droite qui s'étend d'Honau à Diersheim; Diersheim et le bois vis-à-vis du pont sont occupés par le centre aux ordres du général Vandamme, et notre gauche devait s'étendre vers Freystet; elle était formée de la brigade Lecourbe. Le général Boursier avait ordre de former sa cavalerie sur le gravier, et de l'y tenir jusqu'à ce qu'elle pût déboucher. Pendant la nuit, seize bataillons, vingt escadrons et vingt-cinq bouches à feu, sont rassemblés par les Autrichiens, que commande le général Starray. Ils attaquèrent, le 21 avril, à six heures du matin, les villages d'Honau et et de Diersheim. Après avoir eu quelques succès, ils furent obligés de céder aux troupes fraîches que les Français venaient de recevoir: l'attaque la plus vigoureuse fut celle du centre. Trois batteries considérables prenaient en tête et sur les deux flancs, à portée de mitraille, le village de Diersheim, et faisaient sur lui un feu si terrible, que les canons français furent encore une fois démontés. Le village alors fut assailli par les colonnes autrichiennes. Une partie

des troupes françaises soutenait les efforts des ennemis, tandis que leur flanc gauche était attaqué par une autre partie, sortie du village par le côté droit. Ce dernier corps fut chargé par une nombreuse cavalerie autrichienne, que la cavalerie française chargea à son tour. On a peine à se faire une idée de l'affreuse mêlée qui suivit ce double choc; elle fut longue et quelque temps incertaine. L'ennemi ramena plusieurs fois la cavalerie française jusque dans les jardins de Diersheim. Dans ces charges destructives, Moreau et Vandamme eurent leurs chevaux tués sous eux. Un escadron du neuvième régiment de hussards fit, avec quelques pelotons de cavalerie et de dragons, une charge heureuse qui décida le succès. Les Autrichiens reprirent les positions qu'ils avaient le matin. Les Français ne purent encore en ce moment poursuivre l'ennemi à cause de la grande infériorité de leur cavalerie. La perte considérable en hommes, du côté des Autrichiens, détermina à la retraite les généraux Starray et Immeus qui avaient eux-mêmes été blessés. L'action du matin ayant dérangé l'ordre de bataille des Français, ils le reprirent pour l'attaque. On dirigea la principale sur le centre, entre Lings et Hobine, la droite sur Litzenheim, et la gauche sur Freystet. On plaça dans le bois de Diersheim une réserve de quatre bataillons : ce mouvement offensif commença à deux heures. On n'éprouva aucune résistance de la part des Autrichiens, qui étaient en retraite; on culbuta et l'on défit entièrement, près de Lings, le régiment d'Alton. Une colonne de cavalerie, commandée par le général Vandamme, poussa jusqu'au-delà d'Offembourg et de Gengembach; le général Dufour marcha sur Kelh et sur Corck. De l'infanterie défendait le pont de Kintzig qui était coupé; des dragons servant d'éclaireurs, font un détour et s'approchent de Kelh, prennent ce fort qui, à la vérité, n'était pas alors en état de défense, et font prisonniers cinquante impériaux qui le gardaient. Les Autrichiens, peu de temps auparavant, avaient assiégé, pendant deux mois, le fort de Kelh, y avaient dépensé une immense quantité de munitions, et y avaient perdu dix mille hommes de leurs meilleures troupes; pendant la nuit, la droite de l'armée française fut placée entre Kelh et Neumulh; sa gauche entre Bischoffeim et Freystel; son avant-garde sur la Renchen. Quatre mille prisonniers, parmi lesquels se trouva le général O Relly, avec beaucoup d'officiers, plusieurs drapeaux, vingt canons, les équipages et la chan-

cellerie de l'état-major autrichien, furent le fruit de cette journée si mémorable. Ce fut ainsi que le Rhin, cette barrière regardée jadis comme insurmontable, fut franchie pour la seconde fois près de Kelh. Les deux passages de ce fleuve, quoique présentant des traits absolument différens dans l'exécution, formeront dans l'histoire deux époques mémorables. Le général Moreau, après ces grands succès, voulant repousser les Autrichiens, d'abord derrière le Neker, et ensuite derrière le Danube, s'occupa de rétablir l'ordre de bataille, et de donner aux troupes des généraux qui les connussent. Il y eut près de Biberach et de Lorh quelques affaires d'avant-postes, et l'on força le passage de la Renchen. Un courrier, arrivant de l'armée d'Italie, et annonçant que la France et l'Autriche venaient de signer les préliminaires de la paix, arrêta, le 25 avril, l'armée de Rhin-et-Moselle qui, pour suivre le cours de ses avantages, continuait sa marche victorieuse. Afin de faciliter les subsistances, une grande partie de l'armée repassa le Rhin aussitôt. Telle fut la fin d'une campagne qui ne dura que trois jours, pendant lesquels, huit combats furent livrés, une bataille donnée, et le passage aussi audacieux que surprenant d'un grand fleuve effectué. Cette campagne devait, par ses succès brillans, grandement contribuer à forcer l'empereur d'Allemagne à faire la paix; mais à l'entrée de Buonaparte dans l'Autriche, il lui était réservé de vaincre et de pacifier cet empire.

DIETTICKON.

Du 22 au 26 septembre 1799. — La reprise du mont Saint-Gothard, et de tous les cantons de la Suisse, avait terminé la dernière campagne de l'armée du Danube; mais il lui restait encore à combattre les Autrichiens et les Russes, dont les lignes s'étendaient le long de la Limath, de la Linth et de l'Aar. Il n'était pas dans toute l'Helvétie une ligne plus forte, soit pour l'offensive, soit pour la défensive. Des montagnes hautes, et du plus difficile accès, bordent les rives droites de ces rivières plus ou moins larges, mais toujours profondes, qui coulent dans différens endroits avec la rapidité des torrens. Les Russes avaient sur la rive gauche de la Limath, proche Zurich, une tête de pont qui, soit qu'ils voulussent attaquer ou qu'ils se contentassent de se défendre, leur fournissait des moyens qu'on ne trouve pas

ailleurs. Cette tête de pont était défendue par soixante mille Austro-Russes, que Masséna voulait en chasser avec des forces bien inférieures. La France était menacée par une entreprise formidable. Trois armées combinées devaient, sous peu de jours, réunir leurs efforts pour écraser la Suisse, qui était devenue le boulevard de nos opérations militaires, et qui, si souvent attaquée, avait toujours été défendue avec tant d'opiniâtreté; heureusement que ce projet n'était pas ignoré de Masséna. Le prince Charles, on ne pouvait guère deviner pourquoi, abandonna tout-à-coup Zurich, et se porta, avec l'élite de son armée, du côté où Muller faisait une fausse attaque sur Philisbourg, tandis que, traversant les rochers, les montagnes et les précipices, Suwarow quittait, à son grand regret, l'Italie, et s'avançait à marches forcées sur Zurich. Cette ville se trouva par conséquent gardée, pendant un certain intervalle, seulement par les généraux Hotze et Korskakow. Au commencement de septembre 1799, le centre de l'armée des alliés était faible et sans appui. Un général aussi vigilant et aussi intrépide que Masséna, devait nécessairement s'apercevoir de ce faux mouvement; aussi il se garda bien de paraître vouloir en profiter et de troubler l'opération; mais, rassemblant toutes ses forces, il espère que tout ce qu'il a perdu en quatre mois de combats lui sera rendu en quatre jours. Il se charge lui-même de l'attaque de Zurich, et laisse au général Lecourbe le soin d'arrêter les progrès de Suwarow. Connaissant l'ardeur, la bravoure et la constance de ses soldats, plein de confiance en l'heureuse harmonie qui régnait parmi tous les corps, ayant tant de fois éprouvé le zèle et la valeur de tous ses officiers généraux et particuliers, et la noble émulation qui les portait tous à élever la gloire nationale et à faire triompher la France, Masséna se crut assuré de la victoire, et ne se trompa pas. Le confluent de la Limath, de la Reuss et de l'Aar, et l'anse de Dietttickon sur la Limath, étaient les seuls points de passage que présentait la ligne ennemie. On trouvait de très-grands inconvéniens et très-peu d'avantages sur chacun de ces deux points. Si le premier offrait, par la Reuss et l'Aar, la facilité de transporter les bateaux nécessaires au passage, on ne pouvait débarquer sur la rive opposée que sur deux points très-étroits. Ces lieux étaient si bien marqués, on avait si bien désigné la ligne à suivre par les bateaux, que l'ennemi les avait rendus inabordables, en plaçant des batteries hors de la

portée du feu de la rive gauche. Une position formidable et presque inaccessible, qu'il fallait emporter même en se formant sur la ligne opposée, venait encore augmenter les difficultés qu'offrait ce passage, et dont on peut facilement se former une idée. Par Diettickon, on ne pouvait ni transporter les bateaux ni les mettre à flot; il n'y aboutissait aucun ruisseau, et il était impossible d'y ramasser les bateaux nécessaires à la construction d'un pont, sans que l'ennemi s'en aperçût. La rive gauche de la Limath, sur tout son développement, était bordée par une plaine découverte, dans laquelle on distinguait, de la rive droite, un homme de la tête aux pieds; il fallait transporter sur des voitures, et même porter à bras, pendant un espace assez long, les matériaux et les bateaux nécessaires; mais aussi on pouvait envelopper cette anse, dont la forme était demi-circulaire, et protéger les travaux du passage par une artillerie formidable. Le général Masséna choisit définitivement ce point. Voulant faire soupçonner que son intention était de tenter le passage au confluent des trois rivières, il masqua ses desseins en feignant de diriger vers Brugg ses préparatifs les plus sérieux. Il ordonna en même temps de faire une fausse attaque au confluent des trois rivières, et d'effectuer un passage sur la Linth.

Le prince Korskakow occupait, sur les hauteurs près de Zurich, et sur les deux rives de la Limath, une position qui était le centre de la ligne générale de défense, et où s'étendaient les trois corps de la grande armée des alliés, depuis le poste de Waasen, entre le lac de Walenstadt et la Linth. Les derrières du centre et de la droite des ennemis étaient coupés, dans leur direction la plus courte, par le cours de la Glatt et de la Thur, parallèle à celui de la Limath, et Korskakow pouvait défendre pied à pied l'entrée des deux vallées. Si, dès le commencement de l'action, le général Masséna parvenait à l'en déposter, il le séparait entièrement du général Jellachich, et lui enlevait tous moyens d'opérer sa jonction avec Suwarow, par les cantons de Schwitz et de Glaris; ce fut aussi par-là qu'il commença ses manœuvres. Les derrières de l'ennemi étant menacés, son centre pouvait être attaqué avec plus de confiance.

Après avoir arrêté son plan de campagne, Masséna fit venir les divisions Lorge et Ménard, et la réserve commandée par le général Klein, ce qui forma un corps de quatorze mille

hommes, qu'il réunit autour de Diettickon. Les généraux Lorge et Ménard devaient, avec leurs divisions, passer de vive force; les grenadiers et un gros corps de cavalerie qui formaient la réserve, étaient chargés de couvrir cette opération, et de s'opposer aux sorties que la division de Zurich pourrait faire sur la rive gauche de la Limath; le général Mortier devait aussi attaquer en même temps le village de Volisausen, et le général Ménard faire toutes les démonstrations d'un passage prochain, au confluent de la Limath, sur Brugg. Le général Soult avait aussi à exécuter le passage de la Linth, entre les lacs de Zurich et de Wallendstadt. Pour faire taire les batteries des Russes sur la Reuss, le général Ménard commença, le 25 septembre 1799, à cinq heures du matin, à faire sur elles un feu terrible d'artillerie. On mit en mouvement tous les bateaux de cette rivière et de l'Aar, comme pour tenter un passage; et de toutes parts on apercevait des têtes de colonnes qui semblaient n'attendre que le signal pour passer la Limath. La plus grande partie de l'armée russe fut tenue en alerte par ces démonstrations.

On préparait dans le silence, à Diettickon, des moyens efficaces et réels d'attaque, pendant qu'à l'embouchure de la Limath on se contentait de l'apparence. On ne put pas approcher à plus de cinq cents toises les bateaux, que l'on conduisit sur des voitures. Pendant la nuit on plaça autour de l'anse de Diettickon vingt pièces d'artillerie qui pouvaient foudroyer, sur la rive opposée, tous les ennemis qui s'y présenteraient. Les postes français, même les plus voisins, ne s'aperçurent absolument de rien, tant cette opération fut faite en silence. Les bateaux les plus gros furent portés à dos, vers le rivage, par les pontonniers, auxquels s'étaient joints trois mille soldats; il en est que cent hommes ne portèrent qu'avec peine. Ce transport nocturne ne fut pas aperçu par les postes voisins des Russes. On donne le signal quand le jour est prêt à paraître, et, en un instant, des bateaux et des troupes couvrent le rivage. Les nombreux postes russes qui enveloppaient l'anse, sur la droite, firent une décharge générale de mousqueterie, à l'instant où l'on mettait à l'eau les premiers bateaux; mais dès que les premiers coups de fusil se firent entendre, tout ce qui se trouva sur le rivage opposé fut écrasé par l'artillerie française. Les soldats, conduits par le général Gazan, qui commandait l'avant-garde,

redoublent d'ardeur et se précipitent sur les ennemis. On chassa des bords de la rivière les postes russes ; ceux-ci se réunissent dans la position la plus resserrée de l'anse, et veulent s'y défendre avec les troupes postées dans le camp et sur le plateau de Farh, qui s'étaient réunies avec eux Sans canon et sans cavalerie, la tete de l'avant-garde française, arrivant à peine, attaqua ce poste. Huit mille hommes, successivement passés, en moins de deux heures, par l'infatigable activité des pontonniers, vinrent au secours de cette avant-garde, qui chassa les Russes du bois, du plateau de Farh, et leur enleva un camp tout tendu. On tua ou l'on fit prisonniers deux bataillons de grenadiers russes, qui gardaient ce poste. Le pont commencé au point du jour était terminé à sept heures et demie ; le reste des troupes le passa et se porta sur la rive gauche de la Limath.

Korskakow avait alors réparti son armée sur deux points, dont l'un était Zurich et l'autre Freudenau, au-dessus des confluens. Pour battre ce général, dont les troupes étaient bien supérieures en nombre, il fallait attaquer les deux corps séparément, et les empêcher de se réunir. Bontemps reçut en conséquence, de Masséna, l'ordre de marcher avec sa brigade sur Diettickon et Degentorff, et d'occuper ainsi les principaux revers de la Glatt, et les communications de Regensberg à Zurich. Pour mettre la gauche du général Bontemps à l'abri de toute attaque de la part des Russes, campés à Vittingen et Freudenau, le général Quétard porta sa brigade sur Vurtorft, le reste demeura en réserve au pont de Diettickon. Le général Oudinot devait soutenir le général Gazan, chargé d'attaquer Hoüg, et la partie orientale du Zurichberg. Toutes les forces des Russes étaient réunies entre Regensberg et Zurich. Elles y furent attaquées avec impétuosité par le général Gazan, qui, par une manœuvre habile, tourna le village de Hoüg et s'en empara. Alors, de Vurenloos jusqu'au Zurichberg, le combat s'engagea. Pendant que les Russes étaient rejetés sur la rive gauche de la Glatt par les généraux Bontemps et Quétard, qui firent des efforts prodigieux, le général Gazan, avec une partie de sa brigade, attaquait et prenait à la baionnette les hauteurs qui se trouvent entre Hoüg et Hassalteren, puis, se joignant avec Oudinot, ils attaquent ensemble les faubourgs de Zurich et la partie orientale du Zurichberg. Ce combat dura depuis dix heures du matin jusqu'au soir : on se fait difficilement une idée de l'acharnement qu'on y mit de part et d'autre. Les faubourgs et la po-

sition des ennemis restèrent au pouvoir des Français. L'artillerie légère s'y distingua; ou, pour mieux dire, toutes les troupes s'y couvrirent de gloire. Le terrain resta jonché de morts et de blessés; mais, parmi les morts, on comptait à peine un Français sur trente. Le village de Vollishoffen, situé devant Zurich, sur la rive gauche, fut aussi attaqué par le général Mortier, qui fit payer cher aux Russes les efforts qu'ils firent pour se maintenir dans ce poste; il les mit en déroute, au moyen d'un bataillon de grenadiers de la réserve, et les força de rentrer dans la place. Deux de leurs généraux furent blessés; et ils essuyèrent une grande perte. Les Français avaient, entre les lacs de Zurich et de Vallenstadt, des succès aussi brillans, et qui n'avaient pas été moins pénibles. Le général Soult passa dans cet endroit la Linth, que défendaient plus de quarante redoutes et des ennemis nombreux. Il avait été impossible de leur cacher ce passage, où les Français déployèrent tant de valeur. Tandis que le camp des Russes était attaqué, et que leurs redoutes étaient prises par le général de brigade Lochet, commandant huit cents hommes; tandis que ce général, pour faciliter le passage des troupes du général Laval, faisait rétablir le pont de Grynau, deux cents nageurs portant des lances, des pistolets et des sabres, et que l'adjudant-major Delaur avait réunis sur Schœnis, traversaient la rivière, battaient la charge, répandaient la terreur dans le camp des Autrichiens, enlevaient les postes qui défendaient les points par où devait s'effectuer le passage, et, par ce moyen aussi hardi qu'extraordinaire, donnaient la facilité de mettre les barques à l'eau, et de jeter des bataillons de grenadiers sur la rive droite. Pendant l'exécution de tous ces mouvemens, le commandant Lapisse, à qui on avait confié l'attaque du centre, faisait, d'une rive à l'autre, un feu terrible qui contenait l'ennemi, et paralysait les renforts qui lui arrivaient de toutes parts. Lorsque le jour commença à paraître, les Autrichiens revinrent de leur surprise; et six compagnies de grenadiers, qui étaient déjà passées sur leur rive, craignirent d'être enveloppées par les colonnes d'attaque qu'ils formèrent. Ces grenadiers s'emparèrent trois fois du village de Schœnis, et en furent repoussés trois fois. Cependant, les pontonniers mettaient une activité inconcevable au passage de la Linth qui continuait rapidement. Malgré l'inconcevable acharnement des ennemis on se maintint à Schœnis. Le général autrichien Hotze reçut, en même temps, une balle à la cuisse et un coup de feu à l'estomac, dont il mourut; à ses côtés fut

tué son chef d'état-major. Quoique cet évènement eût mis du désordre parmi les Autrichiens, cependant ils tinrent encore quelque temps auprès de Kalten-Brunenn. Toute l'infanterie française, qui se trouvait sur ce point, était passée à neuf heures du soir. On ne put que le lendemain établir un pont volant, pour faire passer l'artillerie et la cavalerie. Le général Soult, voyant que les troupes du centre ne pouvaient plus être d'aucune utilité, en restant dans leur première position, ordonna au chef de brigade Lapisse de se porter, avec deux bataillons de la cinquante-sixième, vers Utznach. Il fallait encore, pour s'y rendre, passer le pont de Grynau, qui se rompit aussitôt que quelques soldats furent dessus. Voulant profiter de cet accident, une réserve de Russes, qui venait au secours des Autrichiens, forma une colonne d'attaque, et chargea avec une grande audace les Français qui se trouvaient sur la rive droite. Le chef de brigade Lochet fit sentir à cette troupe, qu'elle était dans la nécessité de vaincre ou de mourir. Elle reçut avec sang-froid la charge des Russes; le désordre s'étant mis dans leurs rangs, après un feu terrible, nous fîmes à notre tour une décharge, tellement à propos, que tout le corps russe fut tué ou mis en déroute; on lui prit un drapeau et trois cents hommes, parmi lesquels se trouvait un colonel. La terre était couverte de morts. Peu de temps après, on emporta à la baïonnette le village de Kalten-Brunenn, où l'ennemi tenait encore; mais il se retira en désordre pendant la nuit à Wesen et à Lichtensteig, laissant quatre cents prisonniers.

La défaite d'un corps russe, réuni sous Zurich, et du corps autrichien, qui défendait la Linth, termina la journée du 25 septembre. Ayant abandonné leurs positions vers la jonction de l'Aar et du Rhin, les ennemis firent un détour, et vinrent se joindre aux troupes qui étaient derrière Zurich. Par suite de ce mouvement, des forces considérables se trouvèrent, au point du jour, réunies sur les hauteurs qui dominent cette ville. Les Russes, pour regagner la route de Vintherthur, attaquèrent dans la matinée les avant-postes français, et les forcèrent à se replier sur les hauteurs, entre Hoüg et Hassalteren. L'occupation de Zurich devenait à chaque moment plus indispensable, au moyen de l'attaque que les Français réunis allaient faire en même temps sur la Linth et sur la Limath. Masséna devait avoir une grande supériorité, et se croire en état d'exterminer les restes de l'armée austro-

russe, avant que les Bavarois et le corps de Condé les eussent rejoints. Masséna envoya donc un parlementaire aux magistrats de Zurich; on tira sur lui des postes russes, et son trompette fut blessé. Masséna, sentant combien il lui importait d'occuper Zurich, et ne pouvant douter que tous ces retards tendaient à faire remettre jusqu'au lendemain l'attaque de cette ville, ordonna au général Klein, qui commandait l'avant-garde, d'attaquer sans délai. La gauche et le centre étaient dirigés par les généraux Lorges, Gazan et Bontemps, et la droite, sous le feu du corps de la place, par le général Oudinot. Sur la route de Wintherthur, le combat fut aussi long qu'opiniâtre, et le succès long-temps balancé. Les Russes faisaient évacuer leurs équipages de Zurich, et n'avaient plus qu'une position qui pût assurer leur rentrée, aussi firent-ils les derniers efforts pour la conserver. A plusieurs reprises, les Français s'emparèrent de cette position, et en furent repoussés ; mais enfin, les Russes entièrement culbutés par une charge vigourense et définitive, furent mis dans une déroute complète, et se sauvèrent en désordre, n'emmenant avec eux qu'une seule pièce de canon.

Aussitôt après ce combat, on resserra la ville de plus près, et l'on s'occupa de l'attaquer des deux côtés. Le faubourg était déjà au pouvoir du général Oudinot, qui, s'avançant avec une forte colonne vers la porte de Baden, la fait enfoncer à coups de canon et entre de vive force. Les Russes qui défendaient les postes, furent égorgés, et l'ennemi fut poursuivi à travers les rues : il était alors à-peu-près midi. A l'instant où le général Oudinot forçait la porte de Baden, le général Klein se portait du côté opposé, et entrait par la petite ville qu'il trouva sans défense. Les Russes, dans la résistance qu'ils firent à l'entrée de la grande ville, n'avaient cherché qu'à sauver une colonne de leurs bagages qui était engagée dans les rues. Les vainqueurs s'emparèrent des équipages, des magasins, des blessés, des femmes, et d'une partie du train de l'armée ; l'artillerie, les munitions, et un très-grand nombre de prisonniers, que les Russes abandonnèrent en fuyant, tombèrent aussi en leur pouvoir. Les Français se rendirent encore maîtres de la caisse militaire, qui fut prise et reprise plusieurs fois pendant le combat. Il ne périt qu'un petit nombre des habitans de Zurich, mais la ville fut nécessairement en proie aux désordres qui accompagnent et suivent une action meurtrière. Un pasteur vertueux,

dont le zèle ardent, et l'imagination vive et féconde, pouvaient seuls, dans ce jour de deuil, porter des consolations aux habitans de Zurich, leur fut enlevé par une fatalité bien déplorable, ou plutôt par la férocité d'un soldat. Au moment où chaque particulier, glacé de terreur, était forcé de se renfermer dans sa maison, le célèbre Lavater sortait de la sienne. Son ministère lui faisait un devoir de chercher les moyens d'adoucir les vainqueurs, et de sauver tous ceux dont les jours étaient menacés, soit qu'ils fussent citoyens ou soldats. Une mission remplie avec tant de courage devait avoir un heureux résultat; ses discours éloquens recevaient une nouvelle force de sa figure vénérable, rendue encore plus auguste par le nombre de ses années. Entouré de vainqueurs et de vaincus, il offrait aux premiers des rafraîchissemens et cherchait à mettre les seconds à l'ombre de sa protection, lorsqu'il fut enlevé à la religion et à l'humanité par un coup parti d'une main barbare. Ce malheur fut douloureusement senti par toute l'armée.

Quoique les Français eussent parfaitement réussi la veille, dans l'attaque qu'ils avaient faite à la droite, sur Kalten-Brunenn, les Autrichiens, profitant de la nuit, voulurent tenter de reprendre ce poste. Dix huit cents hommes pénétrèrent jusqu'à Bencken. Ce mouvement fut bientôt connu du général Soult, qui ordonna à trois bataillons de les cerner. Ils furent obligés de mettre bas les armes, et d'abandonner cinq pièces de canon et un drapeau. Le chef de bataillon Godinot attaqua Wesen; les ennemis se défendirent avec beaucoup d'opiniâtreté dans cette ville, qu'ils occupaient avec neuf cents hommes et huit pièces de canon. Mais la position fut enlevée, après un combat très-vigoureux, par deux bataillons, dont l'un la tourna par la hauteur d'Ammon, tandis que l'autre l'attaquait de front. Huit cents hommes, huit pièces de canon, un drapeau et vingt caissons tombèrent au pouvoir des Français. L'ennemi, d'un autre côté, était poursuivi, et fut atteint à Lichtensteig, où on lui prit encore quelques hommes, et un canon. Tandis que les chaloupes canonnières se rendaient par eau à Rapperschwil, un détachement considérable s'y était porté d'Utznach, et y trouva des canons, des voitures, et sept chaloupes canonnières autrichiennes. Il y en avait une armée de treize canons. Dans ces deux dernières journées, où les ennemis eurent trois mille hommes tant tués que blessés, la division Soult fit trois mille

cinq cents prisonniers, prit trois drapeaux, vingt canons, et grand nombre de caissons. Ce désastre combla le désespoir de Suwarow. Une armée, qui depuis le commencement de la campagne avait été triomphante, et avait couru de victoire en victoire, battue maintenant, avait perdu, avec ses meilleures positions, un général habile. Suwarow défendit à Korskakow de reculer sous peine de la vie, et se vanta de réparer bientôt ses fautes.

Masséna rendit à la patrie des services bien importans, pendant cette belle opération militaire, qu'on ne saurait trop admirer. Il y déploya de très-grand talens. D'un coup-d'œil sûr, il apprécia le danger dans lequel il se trouvait, le prévint, et repoussa l'ennemi, qui se regardait déjà comme vainqueur. Traverser la Suisse, envahir la Franche-Comté, surprendre Besançon, et marcher ensuite sur Paris, tel était le projet de Souwarow. Hotze et Korskakow devaient être renforcés par des Bavarois et les émigrés du prince Condé, qui s'avançaient. Suwarow lui-même passait le Saint-Gothard. L'armée du Danube aurait été dans une position fâcheuse, si le général russe avait eu le temps de gagner les derrières de l'aile droite des Français; car, n'étant plus appuyée par cette aile, elle se trouvait entièrement séparée du corps du Valais, et aurait été forcée d'abandonner presque toute la Suisse, et de se jeter derrière l'Aar. La position que lui aurait offert le Jura était bien plus étendue et plus difficile à défendre que celle de l'Albis; on eût été forcé de rester sur la défensive; et tout cela arrivait dans un moment où les Français venaient d'éprouver une suite de revers continuels, de perdre toutes les places fortes d'Italie, d'être ramenés des bords de l'Adige, sous les murs de Savone, d'être battus à Novi, et chassés de Mantoue. Tortone n'avait pu être sauvé par Moreau; le prince Charles avait pris Manheim, et la descente des Anglais au Helder donnait les plus vives inquiétudes. De tous côtés, la situation militaire des Français était faite pour jeter dans le découragement. L'armée d'Helvétie seule se présentait aux ennemis avec une attitude imposante, et pouvait, seule, leur porter des coups décisifs; mais si elle ne débutait pas par un succès, tout était perdu avec elle. La situation des affaires, dans l'intérieur, était encore plus alarmante que celle de l'armée. Ainsi, la nécessité de vaincre était devenue impérieuse. Le succès des plans du général russe était assuré, la confiance du soldat français était anéantie, celle de l'ennemi relevée, la Suisse tombait au pouvoir de la coalition,

et les désordres de l'intérieur étaient portés à leur comble, si nous eussions éprouvé le plus léger échec en Suisse. Mais par le passage, si heureusement exécuté de la Limath et de la Linth, les plans des alliés furent entièrement déconcertés, la coalition fut dissoute, et la France, sur le penchant de l'abîme, commença à espérer son salut, tandis que Buonaparte, accourant à son secours du fond de l'Egypte, arriva assez à temps pour la sauver. Ainsi, l'armée du Danube, victorieuse à Zurich, mérira la reconnaissance de la France entière.

DIEU (L'ILE).

30 *septembre* 1795. — Le comte d'Artois promettait, depuis le mois de juillet 1795, d'amener un grand nombre d'Anglais et d'émigrés au secours de Charette. Montant la frégate *le Jason*, il mit à la voile de Porstmouth, le 25 août, et cingla d'abord avec son expédition, composée de cent quarante bâtimens de transport, vers la baie de Quiberon, où vingt-cinq vaisseaux de guerre anglais étaient déjà. Charette avait présenté un plan de descente dans un conseil de guerre : on examina si on l'exécuterait, ou bien si l'on se porterait vers Noirmoutiers, pour tâcher de s'en emparer. Les républicains avaient accumulé tant de forces sur ces rivages que l'exécution des deux projets fut regardé comme impossible. De nouveaux renforts devant arriver d'Angleterre, on résolut de les attendre à l'Ile-Dieu. Sept à huit cents émigrés et quatre mille hommes de troupes britanniques y furent débarqués le 29 septembre. L'Ile-Dieu est située à trois lieues sud-est de la côte de Saint-Jean-de-Mont; ce n'est qu'un rocher de granit, dont la superficie présente une étendue d'une lieue et demie. On aborde difficilement dans son port qui est peu sûr. Les habitans trouvent à peine de quoi se nourrir pendant quatre mois, dans les productions d'une légère couche de terre végétale. Les femmes cultivent le terrain pendant que les hommes sont occupés de la pêche. On n'y trouve ni eau de source, ni pâturages, ni bestiaux. Les chevaux manquant d'eau, la mortalité se mit parmi eux. De nouveaux transports d'émigrés vinrent joindre les Anglais qui, au lieu d'attaquer sur-le-champ, se fortifièrent à l'Ile-Dieu. Le marquis de Rivière, premier aide-de-camp du comte d'Artois, fut d'abord envoyé vers Charette, et courut les

plus grands dangers pour parvenir jusqu'à lui. Dans le cas où Charette n'aurait pas de forces assez considérables pour seconder son débarquement, le comte d'Artois l'engageait à lui désigner sur la côte, depuis Bourganeuf jusqu'à Aiguillon, un point où il fût possible de débarquer des munitions, des armes et de l'artillerie. Pendant qu'on perdait son temps en messages, les républicains augmentaient leurs forces, et de nouvelles difficultés entravaient les communications; les agens du comte d'Artois étaient venus trop tard dans la Vendée: on reçut aussi trop tard, à l'Ile-Dieu, les réponses de Charette. Un bruit vague, seulement, apprit au comte d'Artois que ce général avait été forcé, par les républicains, de se retirer dans l'intérieur de la Vendée, et qu'il avait abandonné les côtes. Présumant que le comte d'Artois était exactement informé de toutes les dispositions relatives à la descente, Charette s'était deux fois mis en mesure pour s'approcher de la côte avec son armée. Les officiers vendéens, n'étant retenus par aucune considération, partirent de Belleville, et rassemblèrent leur armée au temps fixé; ils en formèrent plusieurs colonnes, et se mirent en marche. Ils avaient réuni quatorze à quinze mille hommes, dont deux mille de cavalerie: jamais leur armée n'avait été aussi nombreuse. Ils furent obligés sur la route de mettre le pain en réquisition, car le rassemblement s'était fait avec tant de précipitation qu'on ne s'était pas occupé des vivres. Cette armée arrivait à Nesmy, et il ne lui fallait plus qu'une marche pour se rendre à la Tranche, quand Charette fut joint par Grignon de Pouzanges, que le comte d'Artois avait expédié vers lui. Il venait annoncer que les Anglais, pour le moment, se contentaient de se placer en observation à l'Ile-Dieu, et que leur intention était de différer le débarquement. Charette, accablé par ce message, répondit: « Allez dire à vos chefs que vous m'avez apporté l'arrêt de ma mort. Aujourd'hui je commande quinze mille hommes, demain il ne m'en restera pas quinze cents. En manquant à leur parole, vos chefs m'ôtent tout moyen de les servir; je n'ai plus qu'à fuir, ou à chercher une mort glorieuse: mon choix est fait, je périrai les armes à la main ». Le major-général anglais, Doyle, lui envoya un sabre sur lequel étaient écrits ces mots: *Je ne cède jamais!* Ce présent ne parut pas du tout le flatter. Il fallait empêcher le découragement total de l'armée, et pour y parvenir, les chefs de la Vendée répandirent qu'ils n'étaient venus sur les côtes

que pour faire une tentative contre Saint-Cyr. Cependant cette expédition manquée porta un coup mortel aux Vendéens, et dut leur démontrer que, dès ce moment, ils ne devaient plus attendre aucun secours ni de Anglterre, ni même des princes, s'ils se laissaient encore diriger par elle.

DINANT.

27 *mai* 1794.—La petite ville de Dinant fut prise, le 27 mai 1794, par le général Jourdan. Au moment où l'armée de la Moselle se portant vers Charleroi, avait pour but de forcer les impériaux dans la Belgique, de les chasser de tous les points où ils avaient rassemblé plus de forces, et par conséquent où ils devaient faire plus de résistance, on avait attaché quelque prix à la possession de Dinant.

DOLÉE.

1er *janvier* 1801.—Le vainqueur de Marengo offrait la paix à l'Autriche; quoique toujours vaincue elle la refusa. En conséquence le lieutenant-général Moncey se porta sur Dolée, aussitôt qu'il eut chassé les Autrichiens de la Chiusa. Pendant qu'une division longeait les hauteurs pour couper la retraite à l'ennemi, le général Boudet s'avançait dans la vallée. Le général de brigade Schilt, croyant pouvoir y attaquer les Autrichiens avec sécurité, perdit quelques prisonniers, et fut forcé de se retirer. Il fit ensuite prendre position à une partie de ses troupes sur la rive droite de l'Adige, et le reste fut placé sur une élevation qui domine la route de la Chiusa à Dolée. L'ennemi fut ébranlé par quatre pièces de canon que le général Boudet avait fait placer sur une position, où on les avait montés avec beaucoup de peine. Un parlementaire arriva à l'instant où l'on se préparait à enlever de vive force la position des Autrichiens. Ceux-ci, profitant d'un moment de répit, évacuèrent promptement Dolée, et l'on y entra sans résistance, le premier janvier 1801. Le général Schilt, pendant cette action, eut une affaire à dix heures du soir, avec les ennemis, auxquels il enleva à la baïonnette, presque sans perte de sa part, un poste situé à la Corona, et fit cinq cents prisonniers.

DOMINGO (Santo-).

Du 25 *février au* 29 *mars* 1805. — La partie française de Saint-Domingue ne paraissant pas suffisante aux Nègres révoltés, ils songèrent, en 1805, à s'emparer de la côte orientale qui avait autrefois appartenu aux Espagnols Le général Ferrand, qui la gouvernait, s'était concilié l'estime et la bienveillance des anciens habitans espagnols, par la sagesse et la modération avec laquelle il administrait. Ce gouverneur, ayant été prévenu de l'intention des Nègres, se prépara à leur résister avec vigueur : il fournit Santo-Domingo de vivres et de provisions, répara les murailles, garnit les remparts d'artillerie, et fit demander aux gouverneurs des autres établissemens français, dans les Antilles, les secours dont il avait besoin. N'étant entouré que d'un petit nombre de braves, il sent bien qu'il lui est impossible de protéger les campagnes et de défendre la ville. Le massacre des malheureux habitans de la partie française était encore récent dans la mémoire des blancs de la partie espagnole. Le même sort leur était réservé, et cette idée seule devait électriser leur courage. Point de milieu, il fallait ou se défendre ou bien perdre ses propriétés, obéir à des maîtres barbares, et peut-être périr dans d'affreux tourmens. Après leur avoir fait connaître leur véritable position, Ferrand les rassemble à Santo-Domingo; il forme trois bataillons de milice : il en arme une partie de fusils; mais comme il n'y avait que peu d'armes dans l'arsenal, il fut obligé de donner des lances aux autres. Bientôt il sortit du cap dix-huit mille noirs, qui se portèrent sur le Mirebalais. De-là, huit mille se dirigèrent sur Saint-Jean. Le 25 février, le chef de bataillon Wiet fut attaqué, par des forces infiniment supérieures, dans le poste de Puerto, où il fut massacré avec tous ceux qu'il commandait. Les rebelles se dirigeant ensuite sur Santo-Domingo, rien ne put un seul instant retarder leur marche. A la nouvelle de leur prochaine arrivée, femmes, enfans, vieillards, esclaves, la population entière, cherchant un asile contre la fureur des noirs, vint se réfugier à Santo-Domingo. Le gouverneur employa les hommes propres au travail à terminer des ouvrages commencés autour des murs; il fit abattre les arbres, couper les bananiers, et comme les ennemis auraient pu se loger au bourg de Saint-Carles, situé à une demi-lieue de la ville, il

en fit démolir les maisons ; il mit sur tous les bâtimens qui se trouvaient dans le port un embargo général ; il fit acheter et verser dans les magasins publics toutes les provisions et les vivres embarqués à bord ; il fit transporter à Higuey, qui est la partie la plus septentrionale de l'île, les Nègres esclaves qui pouvaient être nuisibles à la tranquillité publique. Les milices furent chargées, conjointement avec les troupes de ligne, de la garde des postes ; on donna à tous des cartouches, et l'on fit boucher les portes inutiles. Ce fut le 5 mars que les noirs parurent, en sommant le gouverneur de se rendre ; ils menacèrent la ville d'un sac implacable, si leurs volontés n'étaient pas exécutées avant vingt-quatre heures. Le général Ferrand, voulant leur faire connaître qu'il était déterminé à se défendre jusqu'à la fin, et enlever, tant aux troupes qu'aux habitans, tout espoir et toute possibilité d'évacuer la ville, fit sortir de la rade tous les bâtimens marchands, et les chargea de transporter les femmes, les enfans et les vieillards hors de la colonie. La ville fut par-là débarrassée de bien des bouches inutiles ; mais qui croirait que les Anglais furent assez barbares pour piller impitoyablement tous ces malheureux à leur sortie du port ? Les Nègres commencèrent au loin leurs travaux, et, dans leurs attaques, employèrent beaucoup de précautions ; ils n'avaient pas de canons, mais comme il n'y en avait pas un grand nombre dans la place, et qu'on ne pouvait pas en mettre dans tous les endroits où ils eussent été nécessaires, quelques rues furent enfilées par la mousqueterie des noirs ; il est vrai qu'on y conduisit sur-le-champ de l'artillerie, et qu'on les repoussa de ces postes. L'avantage resta toujours à la garnison, dans les fréquentes sorties qu'elle fit ; elle montra beaucoup de valeur en général, et quelques soldats en particulier firent des actions d'une intrépidité peu commune. Les brigands avaient pris, à quelques lieues de la ville, une grande barque qu'ils tenaient échouée près de leurs retranchemens ; comme elle était pour eux un moyen de communication, il était important de la leur enlever ; mais comment trouver un nageur habile qui voulût se charger de cette opération difficile ? Un nommé Simon Miolle, chasseur de la cinquième légère, s'offrit à tenter cette entreprise si périlleuse. Aussitôt qu'il en eut obtenu la permission, il s'arme simplement d'un couteau et se munit d'une corde, se jette à l'eau, traverse la rivière, met la chaloupe à flot, l'amarre à sa corde, et, toujours en nageant, la conduit

sous les murs de la place. Des deux côtés on se battait avec un acharnement qui tenait du désespoir, quand on aperçut une escadre de dix vaisseaux qui se dirigeait vers le port, en ordre de bataille. Les assiégés, à cette apparition, reprirent de l'espoir et de la confiance; les noirs, au contraire, furent jetés dans le trouble et la confusion. Pendant ce moment de terreur et d'irrésolution, le général fit une sortie avec quatre cents cinquante hommes, qui, commandés par le chef de brigade Baron, se portèrent vers le bourg de Saint-Carles. Les Nègres éprouvent une perte considérable; cependant ils défendent leurs retranchemens avec opiniâtreté, ne les quittent que pied à pied, et toujours en se battant courageusement. Les troupes firent un mouvement rétrograde en voyant leur commandant blessé mortellement. Les Nègres apprirent encore une fois, par leur perte, combien est terrible la valeur et l'impétuosité des blancs, quand des chefs habiles les dirigent, et quand les ennemis ne se dérobent pas à leurs coups en se cachant dans des mornes ou sur des rochers inaccessibles. Des troupes fraîches, de l'artillerie et des munitions débarquèrent, le lendemain 29 mars, à Santo-Domingo. Les noirs ne crurent pas alors pouvoir continuer le siége, et comme ils avaient laissé la partie française sans défense, et hors d'état de tenir contre un coup de main, ils craignirent une diversion de ce côté-là. Ne regardant cette entreprise que comme retardée, les chefs jurèrent de revenir bientôt la terminier. L'incendie, le viol, le massacre, la dévastation et le pillage marquèrent tous leurs pas pendant leur retraite. Cette retraite ressemblait parfaitement à une déroute, et le général Ferrand aurait bien désiré pouvoir arrêter leurs excès barbares en les harcelant; mais il n'avait pas de cavalerie. S'il eut la douleur de ne pouvoir empêcher tant de maux, il eut la satisfaction bien grande d'avoir conservé un établissement très-intéressant pour la France; et la jouissance la plus douce pour son cœur fut d'avoir préservé les habitans de ce malheureux pays de la férocité de tant de tigres, ne respirant que le sang et le carnage, et ne cherchant qu'à inventer de nouveaux tourmens pour faire périr les blancs, dont les douleurs et la déchirante agonie était pour eux le spectacle le plus agréable.

DORDRECHT.

21 *janvier* 1794. — Le lac Biesbos est entre Gertruydemberg et Dordrecht. En 1421, soixante-douze villages de la province de Hollande furent engloutis par la mer qui rompit ses digues. Des barques, maintenant, naviguent à l'aise dans un endroit qui fut autrefois un terrain bien cultivé. Le général Bonneau, commandant la division de l'armée du Nord, dans l'hiver si rude de 1794, traversa cette petite mer sur la glace. Ce fut ainsi qu'il s'empara de Dordrecht, le 21 janvier. Cette petite ville, située dans la Hollande, fait un commerce considérable. Les habitans, en voyant des hommes qui, pour acquérir de la gloire, et faire triompher leur patrie, étaient insensibles à toutes les intempéries de l'air et des saisons, et bravaient un froid si rigoureux, n'osèrent pas se défendre.

DOUÉ.

4 *août* 1793. — Près de Doué, petite ville d'Anjou, voisine du Pont-de-Cé, la cavalerie républicaine rencontra, le 4 août 1793, celle des Vendéens qui, étant plus faible, se replia sur Doué. Pendant la nuit, Lescure fut appelé au secours de Laroche-Jacquelein; mais, dans cette même nuit, quatre cents hussards et trois mille hommes d'infanterie furent envoyés sur Doué, par le général Rossignol, qui méditait une attaque contre cette ville. Elle devait être soutenue par un corps intermédiaire, et l'armée entière avait ordre de se tenir prête à marcher. Le succès fut complet; car les Vendéens, ne recevant pas de renforts, furent surpris, et perdirent trois cents hommes dans le combat. Après avoir fouillé Doué, on s'en retira, parce que ce coup de main n'avait pour but que de dégager Saumur. Les républicains, qui depuis quelque temps avaient éprouvé différentes défaites, avaient besoin de ce succès pour se ranimer.

DRANSE (LA).

21 *juin* 1815. — Une partie de l'armée française, dont le quartier-général était à Chambéri, se tenait en présence des troupes ennemies, qui s'étaient fortifiées sur le pont de

la Dranse, en avant de Thonon, ville sur le lac de Genève. Le général Desaix reçut ordre de tourner l'ennemi, et envoya, contre lui ; un bataillon du quarante-deuxième régiment de ligne, et, en même temps, le colonel Beauchaton, avec un détachement de son régiment, le cinquante-troisième de ligne, s'avança par Thonon, le 21 juin 1815, à sept heures du matin. Le colonel fait tirer un seul coup de canon, et marche droit au pont. Les voltigeurs s'élancent aussitôt au pas de charge, sans tirer un seul coup de fusil. Cette attaque, brusque et impétueuse, déconcerte l'ennemi, sa position est enlevée, ses barricades renversées ; il prend la fuite, et le pont est débarrassé. Alors, un détachement de cinquante-huit dragons a pu déboucher; et cent cinquante hommes, cinq officiers ont déposé les armes. Un nombre bien plus considérable a été tué ou blessé. C'est encore un exemple à ajouter aux nombreux exemples qui doivent apprendre à nos ennemis combien est irrésistible l'impétuosité de la valeur française.

DRESDE.

26 *août* 1813. — L'armée française se trouvait en présence des armées russe, autrichienne et prussienne, commandées par les souverains alliés, devant Dresde qu'elle occupait. Napoléon entra dans la ville, le 26 août 1813, au matin. Vers les quatre heures après midi, les armées alliées, qui couronnaient toutes les collines environnant Dresde, à la distance d'une petite lieue, par la rive gauche, se mirent en mouvement au signal de trois coups de canon. Aussitôt six colonnes, précédées chacune de cinquante bouches à feu, descendirent dans la plaine, et se dirigèrent sur les redoutes du camp retranché, que le maréchal Gouvion-Saint-Cyr avait garni de tirailleurs, ainsi que les palanques qui entourent les faubourgs. La canonnade s'engagea sur-le-champ d'une manière effrayante. Les batteries des Russes faisaient un grand ravage dans les fortifications. Bientôt une batterie française fut éteinte, et les ennemis se précipitèrent au pied de la palanque des faubourgs, où ils firent les plus grands efforts. En même temps, on dirigeait les obusiers dans la ville, et quelques bombes commençaient à y tomber; la plus grande partie des troupes françaises étaient engagées. Le succès semblait devoir couronner l'attaque des ar-

mées coalisées. Napoléon, voyant que c'était le moment de faire un grand effort, ordonna au roi de Naples de se porter, avec le corps de cavalerie du général Latour-Maubourg, sur le flanc droit de l'ennemi, tandis que le duc de Trévise se portait sur le flanc gauche. Les quatre divisions de la jeune garde, commandées par les généraux Dumoutier, Barrois, Decouz et Roguet, débouchèrent alors deux par la porte de Pirna, et deux par la porte de Planen. Le prince de la Moskowa déboucha à la tête de la division Barrois. Les attaques impétueuses de ces divisions changèrent bientôt la face du combat. Repoussés avec vigueur, et culbutés sur tous les points, les ennemis se retirèrent sur leurs hauteurs, le feu s'éloigna du centre à la circonférence, et bientôt on ne tira plus que du haut des collines qui sont devant Dresde. La nuit, qui ne tarda pas à venir, le fit cesser entièrement. Dans cette attaque, qui promettait le plus grand succès aux souverains réunis, ils perdirent un grand nombre de morts et de blessés, qui restèrent sur le champ de bataille, et deux mille prisonniers. Les Français firent une perte assez légère; mais ils eurent quelques généraux blessés. Ce combat eut un heureux résultat pour l'armée française, en ce qu'il força les ennemis à la retraite, et prépara de nouveaux lauriers aux vainqueurs.

DRISSA (LA).

15 *juillet* 1812. — Les Russes étaient réunis dans leur camp retranché de Drissa, au nombre de cent à cent vingt mille hommes. Instruits qu'il serait facile de disperser la cavalerie légère des Français, ils jetèrent un pont à la hâte, et firent passer dix mille hommes, infanterie et cavalerie. Le général Sébastiani, attaqué à l'improviste, fut repoussé d'une lieue, avec une perte d'une centaine d'hommes tués, blessés ou prisonniers. Les Russes rentrèrent dans leur camp.

31 *juillet et* 1er *août* 1812. — Les corps russes du général Wittgenstein, et du prince Repnin réunis, avaient pris position au-delà de la Drissa, et s'étaient portés en avant pour attaquer le duc de Reggio par le flanc. Le maréchal, avec le deuxième corps, prit position derrière la Drissa. Le 1er août, les généraux russes résolurent de présenter la bataille, et firent passer la Drissa à leurs

troupes pour se ranger devant l'armée française. Le duc de Reggio, voyant le mouvement de l'ennemi, fit toutes ses dispositions pour le repousser avec avantage. Il attendit que la moitié du corps russe eût passé la rivière, et quand il vit près de quinze mille hommes et quatorze pièces de canon engagés au-delà de la Drissa, il démasqua une batterie de quarante pièces qui, pendant une demi-heure, fit pleuvoir une grêle de mitraille à portée de l'ennemi. En même temps s'avancèrent au pas de charge, la baïonnette en avant, les divisions Legrand et Verdier, qui augmentèrent le désordre parmi les Russes, déconcertés par le feu de la batterie, et les rejetèrent dans la Drissa. La conduite brave et le sang-froid du général Legrand, dans ce combat, méritèrent le plus grand éloge de la part de ses chefs. Le résultat de cette affaire fut bien funeste aux Russes et glorieux pour les Français. Les premiers laissèrent sur le champ de bataille tous leurs canons et caissons, près de quatre mille hommes tués ou noyés; et au pouvoir des Français trois mille prisonniers, parmi lesquels un grand nombre d'officiers, et un aide-de-camp du général Wittgenstein. C'est ainsi qu'avec une rapidité étonnante les Français s'approchaient de la capitale de la Russie : toutes les fois que l'ennemi se présentait à eux en bataille, une victoire succédait à une victoire.

DUROCA.

17 *décembre* 1812. — Durand, réuni à Villa-Campa et à Gagan, s'était porté avec trois mille hommes et son artillerie sur le château de Duroca, tandis qu'un corps d'observation de deux mille hommes, sous les ordres du colonel Torrès, occupait Encina-Corva et le défilé de Puerto-Carinena. Le général Séveroli se porta d'Atmunia sur Carinena pour faire lever le siége. Le 17 décembre 1812, ayant formé sa division en deux colonnes, il attaqua la position d'Encina-Corva. L'ennemi fut abordé franchement à la baïonnette par les quatre-vingt-unième et premier de ligne italien, et chargé par le neuvième de hussards. Il fut culbuté du premier choc, et laissa un grand nombre de morts et de blessés. On lui fit deux cents prisonniers, dont sept à huit officiers. Le général Séveroli profita de cet avantage pour tourner rapidement le Puerto et occuper la Venta-Saint-Martin. Gagan tenta inutilement de surprendre les Français pendant

la nuit : il fut repoussé avec perte. Cette nuit même le général Séveroli occupa Magnas, et le lendemain il arriva à Duroca. Le capitaine Perrot, du quatre-vingt-unième régiment, commandait dans le château; il avait opposé la plus vive résistance aux efforts des Espagnols, et mérita les éloges de ses chefs qui en firent une honorable mention. Le général Séveroli se mit à la poursuite de l'ennemi, et l'atteignit à Almunia; il le trouva en position dans la ville et le faubourg, appuyé aux bois qui avoisinent. La cavalerie espagnole fut repoussée dès l'abord, sans attendre la charge. L'infanterie française en deux corps, avec l'artillerie au centre, marcha sur celle de l'ennemi. La résistance fut vive comme l'attaque : un enclos crènelé servait à arrêter les efforts des Français; mais il est bientôt enlevé à la baïonnette par le commandant Serrogeane. Ce succès mit le désordre dans toute la ligne ennemie; les Français en profitent, bientot la déroute est générale. Les Espagnols perdirent dans cette affaire près de quatre cents hommes : on leur fit une centaine de prisonniers. On ne saurait donner trop d'éloges aux mesures sages du général Séveroli, et aux soldats qui exécutèrent avec beaucoup d'ensemble et de valeur les ordres qu'ils avaient reçus.

DUNKERQUE.

Septembre 1793. — Quand le gouvernement britannique nous déclara la guerre, en 1793, son ambition, qui convoitait Dunkerque, le porta à faire attaquer cette place par terre et par mer. Le port ayant été bloqué, la ville ne tarda pas à être assiégée, sous le commandement du duc d'Yorck. Mais les Anglais, ayant été battus complètement à Hondscoote, au mois de septembre, levèrent le siége de Dunkerque avec tant de précipitation, qu'ils abandonnèrent leur artillerie, leurs bagages et leurs munitions, le 9 septembre. *Voyez* HONDSCOOTE.

DUSSELDORFF.

8 *septembre* 1795. — Les armées françaises s'étant emparées de la Hollande et de la Belgique, les rives du Rhin devinrent, en 1795, le théâtre de la guerre. Pendant trois mois, deux cents mille hommes s'y observèrent; toutes les ressources du génie,

toutes les ruses de l'art militaire étaient mises en usage par les chefs qui cherchaient mutuellement à se deviner, à se prévenir, et à porter la guerre dans le pays de leurs adversaires. L'armée du haut Rhin, qui s'étendait depuis Huningue jusqu'à Manheim, était commandée par Pichegru, qui dirigeait en même temps les mouvemens de l'armée de Sambre-et-Meuse et du Nord. Jourdan était à la tête de cette armée, stationnée sur les rives du Rhin, depuis Manheim jusqu'en Hollande. Le lieutenant-général Kléber, ayant sous lui les généraux Grenier, Championnet et Lefebvre, commandait l'aile gauche. Les impériaux, sur le haut Rhin, étaient commandés par le vieux général Wurmser, et tous les postes en descendant le fleuve, étaient occupés par Clairfait. L'armée des Prussiens gardait le cordon de neutralité que formaient leurs frontières, et par lequel la droite des armées impériales se trouvait couverte. Par-tout le passage du Rhin paraissait devoir s'effectuer; à cette époque, la chute d'une masse énorme de papier-monnaie avait mis la France dans une détressse momentanée; il n'y avait pas de numéraire, tous les travaux étaient suspendus, les manufactures étaient languissantes, les ateliers déserts, et cependant on avait construit sur la rive du Rhin, avec beaucoup de célérité, une grande quantité de barques. Quand tous les préparatifs furent terminés, il se tint à Coblentz un conseil de guerre, dans lequel on arrêta les principales dispositions du passage, et dans ce même moment, on publia que le passage était différé. Au-dessous de Coblentz, entre Neuwied et un village qu'on appelle Weissen-Thurn, est une île qu'aucun des partis n'avait occupée; on sembla faire des préparatifs sur ce point, pour y attirer l'attention de l'ennemi. Douze cents grenadiers, ayant à leur tête le général Jacopin, s'emparèrent, dans la nuit du 18 août, de cette île, où ils se rendirent sur des batelets. Les impériaux, qui étaient sur la rive opposée, s'aperçurent de la présence des Français, par le bruit qu'ils firent en y élevant des retranchemens. Aussitôt, ils dirigèrent sur les travailleurs un feu d'artillerie et de mousqueterie, auquel répondirent les batteries françaises, et pendant le reste de la nuit on se battit avec opiniâtreté; mais quand le jour fut venu, la position resta au pouvoir des Français. On fit en même temps descendre de la Moselle deux ponts de bateaux qu'on y avait construits, et malgré le feu que faisaient les Autrichiens, taut de la forteresse d'Ereinbrestein, que de toutes les mon-

tagnes qu'ils avaient hérissées de canons, ces ponts entrèrent dans le Rhin. La marche des bateaux se découvrait facilement, à cause de la clarté de la lune; mais ils continuèrent de voguer, et arrivèrent dans l'île dont on venait de s'emparer, quoique l'ennemi n'eût pas cessé de faire pleuvoir une grêle de boulets et d'obus. L'ennemi, étonné d'une entreprise si hardie, vit avec jalousie les Français établis sur ce point, et en conçut de l'inquiétude : c'était là tout ce que désiraient les Français. En même temps, l'aile gauche de l'armée du Rhin agissait entre Dusseldorff et Duisbourg. Le petit territoire du pays de Berg, appartenant à l'électeur palatin, renfermé dans la ligne de neutralité que gardaient les Prussiens, se trouva sans défense. Le général Lefebvre rassembla ses troupes, et suivit en personne une centaine de nacelles, qu'il fit d'abord passer sur la rive droite du Rhin. Cette violation de territoire attira quelques plaintes de la part de l'officier prussien, qui commandait sur la ligne de démarcation. Je suis soldat, répondit le général français, je dois exécuter les ordres de mon chef : Kléber commande ici. Dix mille hommes d'infanterie, et trois pièces d'artillerie légère étaient déjà débarqués à trois heures du matin. L'officier prussien fit de nouvelles protestations à l'arrivée de Kléber. Celui-ci lui répondit, que les Français ne mettraient certainement pas le pied sur les états prussiens, mais que le territoire de Berg n'étant pas neutre, le général Jourdan avait ordonné de passer le Rhin à Eichelcamp. Aussitôt les troupes prussiennes furent retirées. Cependant, au premier signal, le général Lefebvre porta les troupes qui étaient débarquées les premières, dans un bois voisin, et fit commencer le feu de ses batteries. Accompagné seulement d'un adjudant et d'un guide, il alla derrière la petite rivière d'Auger à Haeckum, pour reconnaître la position de ce poste, qui était le plus prochain de ceux des Autrichiens.

On ne réussit pas dans cette première attaque; déjà une division de vingt-cinq mille hommes était au-delà du Rhin : on dirigea des troupes sur le village d'Haeckum, pour le tourner. Les Autrichiens résistèrent long-temps, dans un combat très-opiniâtre, qui se donna près d'une maison qu'on appelle Hakerhaisen; mais obligés de céder à la valeur et au nombre, ils se retirèrent sur Ruttingen. On leur prit quinze pièces de canon. La cavalerie française n'ayant encore pu passer le fleuve, on fit peu de prisonniers. Le général Gre-

nier traversait le Rhin, près d'Urdingen, au-dessous de Dusseldorff, et formait une autre attaque au moment où le général Lefebvre passait aussi le fleuve à Eichelcamp. Le passage de Ham, qui est au-dessus de Dusseldorff, fut ouvert par une attaque que fit à la droite le général Championnet, entre les deux rivières d'Auger et de Thurr; on voulait par-là forcer les Autrichiens à faire leur retraite par les montagnes, si l'on ne parvenait pas à la leur couper. Cette entreprise offrait les plus grandes difficultés. Une garnison de six mille hommes défendait Dusseldorff, déjà avantageusement fortifié. Un camp de six mille Autrichiens protégeait cette ville, cent pièces de canon couvraient les remparts de sa citadelle. Comment une division de huit mille hommes pouvait-elle se hasarder à passer le Rhin en face de cette place? Si l'ennemi se trouvait en force, cette aile droite, qui d'ailleurs était séparée de l'armée, courait grand risque d'être culbutée dans le Rhin. Championnet ne trouva pour effectuer ce passage, que cinquante-deux batelets, dans lesquels six cents hommes pouvaient à peine tenir à-la-fois; il eût été imprudent de se servir des bateliers du pays. On fut donc forcé de faire faire le service de pontonniers par des soldats, à qui l'on persuada qu'ils le connaissaient. Les soldats montrèrent un dévouement sans bornes, et quelque périlleuse que fût leur position, pas un seul n'eût voulu céder sa place. Trois compagnies d'un bataillon de l'Yonne, n'ayant pas de baïonnettes, on donna ordre au général Tilly, de les faire relever à Crevelt. Dès le soir, vingt-sept soldats se rendirent auprès du général, et lui dirent : « Général, vous avez dit que nous ne marcherions pas, parce que nous manquions de baïonnettes; nous avons cherché chez tous les armuriers, nous en voilà pourvus : vous ne nous refuserez pas la grâce que nous vous demandons de marcher avec nos camarades. » Ce dangereux passage fut retardé par un évènement assez singulier. En parcourant les bords du Rhin, afin de reconnaître les postes ennemis, Championnet aperçut au milieu du fleuve, vis-à-vis l'embouchure de la rivière d'Erfft, où ses bateaux devaient déboucher, un héron qui était immobile. Cet évènement eût été regardé par un général romain, comme un heureux présage; mais Championnet soupçonnant que le fleuve était peu profond sur ce point, ordonne à deux ou trois soldats de se jeter à la nage, et découvrit en effet, que quelques pouces d'eau seulement couvraient un banc de sable, long de près de cent

toises. Il fut obligé de faire remorquer ses batelets vers une rivière affluente au Rhin, près de Grimlinkausen, qui est à deux lieues plus haut. L'artillerie, qui devait protéger son débarquement, fut conduite sur les bords du fleuve, dans la nuit du 8 septembre. A sept heures du soir, les soldats défilent en silence vers les bateaux; on avait eu soin d'empailler les roues et toutes les pièces de fer : « Compagnons de mes périls, leur dit le général, demain au soleil levant, nous serons à Dusseldorff, ou nous serons morts glorieusement. » Quatorze compagnies de grenadiers montent sur les nacelles. La peine de mort est portée contre ceux qui, pendant le passage s'aviseraient de faire feu. Contenir assez son ardeur pour recevoir la mort, sans chercher à la donner, c'est chez le Français le comble de l'héroïsme. L'ennemi pouvait voir tous leurs mouvemens, car il était onze heures du soir, et la lune était levée depuis long-temps. Le courage et l'intrépidité des grenadiers s'augmentèrent encore par cette circonstance. Les Autrichiens aperçoivent les bateaux au moment où ils quittent le rivage français. Un coup parti fut le signal du combat. Les batteries et les bataillons allemands sont foudroyés par notre artillerie, rangée sur le bord opposé; on eût dit que les eaux du Rhin étaient embrasées. Il se mit dans la flottille un peu de désordre, qui fut causé, tant par la surprise, l'ardeur des combattans, et la nouveauté d'un combat donné sur un fleuve rapide, que par les cris des mourans, et l'obscurité qui succédait au feu de l'artillerie. Plusieurs bateaux dérivèrent, d'autres furent engloutis. On ne vit jamais un tableau des horreurs de la guerre, en même temps plus affreux et plus imposant, que celui que formaient alors les bombes et les obus, croisant sur le fleuve, et le feu de cent pièces de canon, tonnant avec précipitation. Le général Legrand arrive, aborde au rivage allemand, avec deux barques seules, et il crie, en se jetant dans le fleuve : *Camarades, suivez-moi!* Il est suivi par le capitaine Peenne, et quinze hommes qui doivent faire battre la charge : ensemble ils courent audacieusement aux Autrichiens. L'ennemi étonné, est enfoncé par nos soldats, qui poussent des cris de *Victoire!* On entend ces mêmes cris répétés sur les eaux.

Après que le reste de la flottille fut arrivé, les grenadiers chargent avec fureur; les impériaux sont poussés l'épée dans les reins jusque dans les bois, et on leur prend une batterie de quatre canons. Les soldats que la flottille était allée chercher,

entendant leurs braves camarades les appeler, contiennent à peine leur vive impatience, et voudraient s'embarquer tous à-la-fois, tant ils désirent partager la gloire et les dangers des grenadiers. Quoiqu'il fut arrivé aux ennemis des renforts avec lesquels ils pouvaient tenir quelque temps, les Français avaient conservé leur supériorité au moyen des débarquemens qui se succédaient continuellement. On fit pendant une heure entière un feu de mousqueterie des mieux soutenus. Le courage se ranime, les efforts redoublent à l'arrivée du général Championnet. Les chefs des Autrichiens veulent en vain rallier leurs soldats, qui sont déconcertés et s'ébranlent; la frayeur leur fait prendre la fuite, et leur défaite est achevée par la baïonnette. Le bois dans lequel ils étaient embusqués est abandonné, ainsi que le champ de bataille couvert de morts et de blessés. Plusieurs, jetant leurs armes, implorent à genoux la clémence des vainqueurs. Sur-le-camp, Dusseldorff, que l'on canonnait, et qu'on bombardait tout-à-la-fois, de la rive gauche du Rhin, est bloqué, et s'avançant sur le glacis à la tête d'un bataillon de grenadiers, le général Legrand somme d'une manière énergique le gouverneur de se rendre. Comme il cherchait à biaiser pour gagner du temps, on lui accorda dix minutes pour tout délai. Des obus et quelques boulets lui firent peur, et il rendit la place. Sept cents grenadiers français firent mettre bas les armes à deux mille soldats palatins qui gardaient Dusseldorff, et ils les virent défiler devant eux. Cette garnison fut prisonnière de guerre, mais on la renvoya sur parole, aussitôt qu'elle eut contracté l'engagement de ne servir qu'après avoir été échangée. On trouva dans la place cent soixante-huit pièces de canon, dix mille fusils et des munitions de guerre en abondance. Cette nouvelle parut presque incroyable aux généraux Jourdan et Kléber. Championnet s'occupa sur-le-champ du maintien de l'ordre dans la ville. Dès le moment de leur entrée à Dusseldorff, les soldats français conservèrent tant de soumission pour leurs chefs, et une discipline si exacte, qu'on les eût pris pour une garnison occupant depuis long-temps une ville de leur propre pays. On vit se réunir dans cette action tout ce qui peut faire honneur à une armée et à son chef. Des plans sagement conçus furent exécutés avec audace et précision; le soldat s'y distingua par son intrépidité, et les actes de bravoure furent si nombreux, que celui de Baltazard, sergent-major, enlevant aux

Autrichiens cinq canonniers et deux pièces de canon, et tuant tous les artilleurs qui servaient ces pièces, fut à peine remarqué. Le fameux passage du Rhin à Tolluys, sous le règne de Louis XIV, avait été exécuté avec autant de valeur; mais des combinaisons plus vastes, plus savantes et plus compliquées précédèrent celui de Dusseldorf.

DZIANA (LA).

5 *juillet* 1812. — Après le premier succès de Develtovo, le roi de Naples se mit à la poursuite de l'arrière-garde de l'armée russe. Il rencontra sa cavalerie en position sur la Dziana. La reconnaître, la charger, culbuter une ligne de dragons et de hussards russes, prendre deux cents hommes avec leurs chevaux : tout cela fut pour les Français l'affaire d'un moment. Le général Montbrun fit ensuite avancer ses cinq batteries d'artillerie légère qui, pendant plusieurs heures, portèrent le ravage dans les rangs ennemis. La perte des Russes fut considérable. L'avant-garde française prit position sur la Dwina, dix jours après l'ouverture de la campagne.

EBERSBERG.

3 *mai* 1809. — Après les victoires de Tann, d'Abensberg, de Landshut, d'Eckmühl et de Ratisbonne, le duc de Rivoli arriva le 3 mai 1809, à Lintz. L'archiduc Louis et le général Hiller, avec les débris de leurs corps, composant trente-cinq mille hommes, étaient en avant de la Trann; mais menacés d'être tournés par le duc de Montebello, ils marchèrent sur Ebersberg, dans le dessein d'y passer la rivière.

Ce jour même, le duc d'Istrie et le général Oudinot, se dirigeant sur Ebersberg, firent leur jonction avec le duc de Rivoli, et rencontrèrent, en avant de cette ville, l'arrière-garde de l'armée autrichienne. Les intrépides bataillons des tirailleurs du Pô et des tirailleurs corses, poursuivirent au pas de charge l'ennemi qui passait le pont, culbutèrent dans la rivière les canons, les chariots, huit à neuf cents fuyards, et prirent dans la ville trois à quatre mille hommes, qu'on y avait laissés pour sa défense.

La division Claparède, dont ces deux bataillons composaient l'avant-garde, les suivait précipitamment : elle eut à peine débouché à Ebersberg, qu'elle trouva trente-cinq mille

Autrichiens dans une position formidable. Le duc d'Istrie passait le pont avec sa cavalerie pour soutenir cette division, le duc de Rivoli ordonnait d'appuyer son avant-garde par le corps principal : ces restes de l'armée de l'archiduc Louis et du général Hiller se trouvaient perdus sans ressource. Dans ce péril extrême, les Autrichiens mirent le feu à la ville, qui est construite en bois. L'incendie éclata par-tout en peu d'instans; le pont fut bientôt encombré, et le feu gagna même les premières travées, que les Français coupèrent pour se conserver ce passage. Cependant la cavalerie et l'infanterie ne pouvant déboucher, la division Claparède, avec quatre pièces de canon, lutta seule, pendant trois heures, contre trente-cinq mille Autrichiens. Cette action d'Ebersberg est un des plus beaux faits d'armes dont l'histoire puisse garder le souvenir.

S'apercevant que la division Claparède était sans communications, l'ennemi s'avança trois fois sur elle; mais il fut toujours reçu et arrêté par les baïonnettes. Après un travail de trois heures, on vint enfin à bout de détourner les flammes et d'ouvrir un passage : le général Legrand, avec le vingt-cinquième d'infanterie légère et le dix-huitième de ligne, se porta vivement sur le château, qui était occupé par huit cents hommes; les sapeurs en brisèrent les portes, et l'incendie l'ayant gagné, tout ce qu'il renfermait dut y périr. Le général Legrand alla ensuite secourir la division Claparède, et le général Durosnel, qui venait par la droite avec un millier de chevaux, se rejoignant à lui, l'ennemi fut forcé d'opérer sa retraite en toute hâte. Au premier bruit de cet évènement, Napoléon avait marché lui-même par la rive droite avec les deux divisions Nansouty et Molitor.

L'ennemi, qui se retirait avec rapidité, parvint la nuit à Enns, brûla le pont, et continua sa retraite sur la route de Vienne. Sa perte consista en quatre pièces de canon, deux drapeaux et douze mille hommes, dont sept mille cinq cents prisonniers.

Cette brave division de l'intrépide Claparède prouva, en se couvrant de gloire, qu'elle faisait partie des grenadiers du vaillant Oudinot. L'impétuosité des bataillons de tirailleurs fixa également l'attention de toute l'armée. Le pont, la ville et la position d'Ebersberg, dit un historien, seront des monumens durables de leur courage. Le voyageur s'arrêtera, et dira : C'est ici, c'est de cette superbe position,

de ce pont d'une si longue étendue, de ce château si fort par sa situation, qu'une armée de trente-cinq mille Autrichiens a été mise en fuite par sept mille Français.

Le 4 mai, à Amstetten, dans une charge sur un régiment de hulans, dont cinq cents furent pris, le jeune Lauriston, âgé de dix-huit ans, et sorti depuis peu des pages, arrêta le chef des hulans : après un combat singulier, il lui fit perdre les arçons, le terrassa et le fit prisonnier. Napoléon lui accorda la décoration de la légion-d'honneur.

ECKMUHL.

22 *avril* 1809. — Tandis que les Français remportaient la victoire à Abensberg et à Landshut, le prince Charles, réuni au corps de Bohême, qui était commandé par le général Kollowrath, obtenait un léger succès à Ratisbonne. Mille soldats, qu'on y avait laissés pour en garder le pont, ne reçurent point l'ordre d'opérer leur retraite. Cernés par l'armée autrichienne, ces braves, ayant employé jusqu'à leur dernière cartouche, furent obligés de se rendre. Cet évènement fut sensible à Buonaparte, et il jura que, sous vingt-quatre heures, le sang de l'ennemi aurait coulé dans Ratisbonne, pour venger cet affront fait à ses armes.

Cependant les ducs d'Auerstaedt et de Dantzick tenaient en échec, vers Eckmühl, les corps de Lichtenstein, de Rosenberg et de Hohenzollern : on n'avait pas de temps à perdre. Le 22, au matin, Napoléon se mit en marche de Landshut avec les deux divisions du duc de Montébello, et du duc de Rivoli, les cuirassiers de Nansouty et de Saint-Sulpice, et la division wurtembergeoise. A deux heures après-midi, il arriva devant Eckmühl, où les quatre corps de l'armée autrichienne, formant cent dix mille hommes, étaient en position, sous le commandement du prince Charles. Le duc de Montébello déborda soudain l'ennemi par le flanc gauche, avec la division Gudin. Aussitôt débouchèrent les ducs d'Auerstaedt et de Dantzick, et la division de cavalerie légère du général Montbrun.

On vit alors un des plus beaux spectacles que puisse offrir la guerre : cent dix mille ennemis attaqués à-la-fois sur tous les points, tournés sur-le-champ par leur gauche, successivement dépostés de toutes leurs positions. Mais le détail de ces évènemens serait trop long; il suffira de dire que

l'ennemi perdit la plus grande partie de ses canons, un grand nombre de prisonniers, et fut mis en pleine déroute; que le dixième d'infanterie légère, de la division Saint-Hilaire, se couvrit de lauriers en débouchant sur les Autrichiens, qui, étant chassés du bois qui couvre Ratisbonne, furent jetés dans la plaine, et coupés par la cavalerie. Le sénateur Demont, général de division, eut un cheval tué sous lui. La cavalerie autrichienne, forte et nombreuse, voulut protéger la retraite de son infanterie. La division Saint-Sulpice l'aborda par la droite, celle de Nansouty, par la gauche; la ligne des hussards et des cuirassiers ennemis fut aussitôt mise en désordre, et plus de trois cents cuirassiers autrichiens furent faits prisonniers. A la nuit close, les cuirassiers français continuèrent leur marche sur Ratisbonne. La division de Nansouty rencontra sur sa route une colonne ennemie qui se sauvait; elle l'a chargea, et fit prisonniers trois bataillons hongrois, de deux mille hommes. La division Saint-Sulpice enfonça un autre carré, dans lequel faillit être pris l'archiduc Charles, qui ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

L'obscurité obligea enfin les Français à s'arrêter. Dans cette bataille d'Eckmühl, la moitié de leurs troupes fut à peine engagée, et cependant ils mirent les Autrichiens, supérieurs en nombre, dans la plus complète déroute, prirent tous leurs blessés; et, avec les deux tiers de leur artillerie, de leurs munitions, de leurs bagages, quinze drapeaux et vingt mille hommes.

On donna les plus grands éloges aux talens et à la bravoure que les généraux Lauriston, Oudinot, Marulaz, de Wrède, Molitor, Saint-Hilaire, Friant, Deroi, Lacour, Bertrand, et beaucoup d'autres, déployèrent dans ces combats.

ÉCLUSE (L').

26 *août* 1794. — En 1794, la division du général Moreau déploya, devant le fort de l'Ecluse, une intrépidité peu commune, après avoir cueilli de nombreux lauriers à l'attaque de l'île de Cassandria. Le soldat ne fut pas rebuté par les dangers qu'il rencontrait à chaque pas sur une digue que la mer couvrait deux fois par jour, et qui était le seul chemin par où l'on pût y aborder. Le feu croisé de l'en-

nemi ne l'étonna pas davantage. Avec des fascines seulement, on conduisit la sape jusqu'à portée de pistolet des batteries de la place. Ce n'était pas par des tranchées, mais à découvert qu'allaient aux batteries ces intrépides soldats, qui souvent étaient jusqu'à la ceinture dans l'eau et dans la boue. Rien n'égalait l'ardeur avec laquelle faisaient leur service les troupes qui échappaient aux maladies et aux fièvres continuelles qui accablaient une grande partie de l'armée. Le feu du canon n'y laissa pas une maison dans laquelle on pût habiter. Après vingt-deux jours de siége, la place se rendit. On y trouva encore cent cinquante bouches à feu, huit mille fusils, et cent milliers de poudre. La garnison, forte de deux mille hommes, déposa sur le glacis huit drapeaux et ses armes.

EHREINBREISTEIN.

Du 8 *décembre* 1797 *au* 10 *février* 1799. — Championnet investit Ehreinbreistein aussitôt que l'armée de Sambre-et-Meuse eut passé le Rhin, en 1794. L'activité avec laquelle la division aux ordres du général Marceau continua le siége devait faire espérer de prompts succès; mais lorsqu'après avoir été repoussé sur la Lahn, Jourdan fut forcé de repasser le Rhin, on abandonna ce siége. Les troupes françaises, qui étaient campées à Coblentz, traversèrent le Rhin le 8 décembre 1797, et se portèrent, par le Thal, derrière le fort d'Ehreinbreistein. De là on signifia au commandant de la place, M. de Sechter, que, conformément aux articles secrets du traité de Campo-Formio, les Français devaient occuper et garder cette place jusqu'à la paix. Sur le refus des impériaux, le blocus fut commencé par le général Hatry. Les plénipotentiaires de la France et de l'Autriche se firent pendant quelque temps la guerre avec la plume, relativement à cette forteresse. La disposition où étaient les Français de l'occuper, parut peu pacifique aux ministres de l'empire. On n'en continua pas moins le blocus. Les habitans de la ville recevaient des vivres; on ne s'en fut pas plutôt aperçu, que l'on coupa les chemins par où les paysans les apportaient. On arrêta des officiers qu'on soupçonna de les avoir favorisés. La place avait été ravitaillée; on accusa le commandant de Coblentz d'y avoir donné la main; il en perdit la tête, et se jeta dans un puits où il mourut. Il devint impos-

sible d'introduire des vivres dans Ehreinbreistein, et cette ville devait périr, sinon par le canon, du moins par la famine. L'Allemagne veut bien détruire cette forteresse, mais elle exige que les Français rasent les fortifications de Kelh et de Cassel. Les Français, qui étaient vainqueurs, y consentent, mais prétendent conserver les deux villes intactes. Le 4 février 1799, les Français occupèrent le Thal d'Ehreinbreistein pris par famine. La forteresse demande à capituler. La première demande du colonel Fabert fut de pouvoir sortir en laissant seulement, pour sauve-garde, trente hommes dans la place. La proposition fut acceptée par le général Dallemagne qui commandait le siége, et déclara en même temps que le blocus serait continué avec la plus grande exactitude. Il fut alors convenu que la garnison obtiendrait les honneurs de la guerre, et deux pièces de canon. L'occupation d'Ehreinbreistein fut l'objet d'une protestation du colonel Fabert; il prétendit qu'elle était contraire aux conditions de la suspension d'armes qu'on avait conclue avec l'empire. Le siége dura quatorze mois, après lesquels le général Dallemagne prit possession de cette forteresse, le 10 février. On y trouva cent cinquante canons, et quarante milliers de poudre. Cette acquisition était on ne peut plus importante, quoique les casernes, les mines et tous les autres bâtimens fussent ruinés. Les murailles furent promptement relevées, et les fortifications réparées. Cette ville, en protégeant Coblentz, donnait une entrée sur le territoire de l'Allemagne. Pendant le siége, les habitans du Thal furent réduits à un excès de misère à peine croyable : une livre de cheval se payait douze sous; on vendait un chat au-dessus de trois francs; un ménage, depuis long-temps, ne recevait, par semaine, que deux livres de viande; il n'y avait plus du tout de volaille.

EKAU.

19 *juillet* 1812. — Le général Grawert, commandant une division des troupes auxiliaires prussiennes, dans la campagne de Russie, fut attaqué par l'ennemi en avant d'Ekau. Quoique bien inférieur en nombre, sa division soutint pendant long-temps avec honneur un combat très-inégal. L'exemple des Français enflammait leurs cœurs du désir d'égaler leur courage. Les Russes furent bientôt obligés de quitter l'of-

fensive, et ne tardèrent pas à être enfoncés. Comme c'est au général Grawert, et à la division prussienne qu'est entièrement dû l'honneur de ce combat, nous n'entrerons point dans de plus amples détails.

ELBE (L'ILE D').

1796. — Quand, en 1796, les Anglais eurent été chassés de Livourne par les Français, dix-sept de leurs bâtimens, portant deux mille hommes de débarquement, vinrent se présenter à Porto-Ferrajo. Leur intention, disaient-ils, était d'empêcher que les Français n'occupassent cette île, dont eux-mêmes ne pensaient pas à se rendre maîtres. Cependant, après leur débarquement, ils s'emparèrent d'un vieux fort ruiné, se placèrent sur une élévation d'où ils dominaient la ville, et y formèrent une batterie de canons de gros calibre et de mortiers. A la seconde sommation, Porto-Ferrajo se rendit. Les habitans obtinrent de rester neutres. Les Anglais se procurèrent ainsi un port spacieux et sûr, d'où la navigation de la Toscane et de l'état de l'Eglise put facilement être interceptée.

1er *mai* 1800. — On chargea, en 1800, le général Thurreau d'occuper l'île d'Elbe. Six cents hommes, embarqués à Bastia, conduits par le chef de brigade Mariotti, se rendirent à Marciana. Tous les efforts des Anglais ne purent empêcher les Français de s'emparer, le 1er mai 1800, de Porto-Longone. Le général Thurreau investissait en même temps Porto-Ferrajo, qui se rendit bientôt après.

ELCHINGEN.

13 *octobre* 1805. — Aussitôt que Napoléon eut appris que les Allemands, les Russes et les Anglais s'étaient de nouveau coalisés, il leva le camp de Boulogne; les Français traversent l'Allemagne, et, après avoir repris la Bavière, se portent avec une étonnante rapidité à la rencontre de l'armée autrichienne. Elle était campée devant Ulm, et commandée par le fameux général Mack. Seize mille ennemis défendaient le pont et la position d'Elchingen. Napoléon, arrivé le 13 octobre 1805, donna l'ordre de s'en emparer. Le général Ney forme en colonnes serrées le soixante-neuvième régi-

ment, se met à l'avant-garde, et force le pont. Les Autrichiens furent déconcertés par l'ordre et le sang-froid avec lesquels il se déploya à portée de leur feu. Les autres Français, à son exemple, culbutent par-tout l'ennemi. On lui fit trois mille prisonniers, et le champ de bataille resta couvert de ses morts et de ses blessés.

ELME (Fort Saint-)

26 *mai* 1794. — En 1793, Collioure et le fort Saint-Elme furent livrés par la trahison. Le général Dugommier fut appelé à l'armée des Pyrénées-Orientales, pour y faire oublier ces malheurs, en y ramenant la victoire. A la bataille de Saint-Laurent-de-la-Mouga, le centre des positions espagnoles fut percé par suite des marches savantes et des manœuvres habiles du général français. Les places voisines de la Méditerranée se trouvèrent bientôt à découvert par l'évacuation du Roussillon. Il n'était qu'un seul côté par où l'on pouvait battre le fort Saint-Elme, placé sur un rocher, de toutes parts escarpé, entouré de murailles élevées et d'un large fossé. On ne pouvait songer à s'emparer de Collioure et de Port-Vendre avant d'avoir pris Saint-Elme, qui domine ces deux endroits. On ne pouvait y parvenir sans avoir de la grosse artillerie, et il fallait conduire cette artillerie sur le sommet des Pyrénées, par un sentier qu'un homme à pied ne suivrait que difficilement. Les Français, en peu de jours, ouvrirent dans ces hautes et rapides montagnes un chemin de plus d'un myriamètre; ils y traînèrent à bras des pièces de vingt-quatre et des mortiers de douze pouces, et y transportèrent des boulets et des bombes. Le fort fut canonné aussitôt que les premières batteries furent dressées. Les pièces espagnoles des remparts furent en peu de temps mises hors de service. Tandis que ce fort était foudroyé par les canonniers, le reste de l'armée gardait, en bivouaquant sur les montagnes les plus hautes des Pyrénées, les cols qui pouvaient fournir à l'ennemi les moyens de s'échapper; et, dans un temps pluvieux, par une température glaciale, supportait avec autant de patience que de courage, sur ces pics élevés, l'inclémence et la rigueur de l'air. Cependant, la garnison de Saint-Elme s'échappa à l'instant où ce fort, ne présentant plus qu'un monceau de ruines, était prêt d'être emporté d'assaut; cette garnison se renferma à Collioure.

ELTZ (L')

19 *octobre* 1796. — En traversant le val d'Enfer, l'armée de Rhin-et-Moselle venait, en 1796, d'échapper au prince Charles. Moreau songea d'abord à repasser le Rhin, à Kelh, et déjà il était à la hauteur d'Emmendingen, au-delà de l'Eltz; mais il fut obligé de renoncer au projet de passer la vallée de la Kintzig. Toutes les sommités environnantes étaient couvertes d'ennemis, et des pluies continuelles avaient rendu absolument impraticables les chemins, naturellement fangeux. Et d'ailleurs, comment une infanterie, sans chaussure, pouvait-elle se retirer d'une terre glissante? L'archiduc, pour s'opposer à ses progrès, marchait avec précipitation, et faisait venir à lui tous les corps par lesquels l'armée française avait été investie; il fut rejoint à Ettenheim, Nauendorf et Eltzach par celui du général Petrasch; le général Latour se dirigea, par la Kintzig, sur Ettenheim; le corps de Condé et de Frœlich se rendit à Neudstat, et le général Wolf s'arrêta dans les environs de Waldshut. Le prince Charles, avec toutes ses forces réunies, vint, le 19 octobre, attaquer les Français sur tous les points. Ce fut à Kœndrigen que l'action commença : le général Beaupui fut attaqué par le général Latour. On avait ordonné à l'avant-garde de l'aile gauche de se replier de l'autre côté de l'Eltz, lorsqu'elle serait attaquée : mais, cédant à son courage, le général Beaupui, dès le commencement de l'action, combattant aux premiers rangs, fut emporté par un boulet. Toute l'armée, qui l'aimait, le regreta sincèrement, et des évènemens bien fâcheux suivirent sa mort. Placée dans une mauvaise position, cette avant-garde continua le combat avec valeur, tandis qu'elle aurait dû faire retraite : l'ennemi fut bien des fois repoussé, et ces braves n'eussent pas abandonné le village où ils étaient, si le prince Charles ne fût pas survenu en personne avec ses meilleurs corps de grenadiers. La résistance des Français fut aussi vive que les attaques de Wurtensleben et de Petrasch, près d'Emmendingen. Un coup de mitraille fracassa le bras du général Wurtensleben, et ce ne fut qu'au moment où le prince d'Orange attaqua le flanc de l'avant-garde, qu'elle se retira sur ce point au-delà de l'Eltz. Les Français attaquèrent le corps de Nauendorf, à l'instant où il se disposait à attaquer lui-même. Waldkirck fut encore abandonné. Les Français, dans

cette journée malheureuse, perdirent six cents prisonniers et la position de leur avant-garde. On prit cependant quatre cents hommes aux Autrichiens. Mais comme, depuis la prise de Waldkirck, les Autrichiens dominaient la position du corps de bataille, on l'abandonna le lendemain. Le général Duhesme, en offrant au gouvernement les drapeaux pris à l'ennemi, et en lui rendant compte des opérations de l'armée, peignit de cette manière les sentimens du soldat pour Beaupui : « Ecrivains patriotes, orateurs chaleureux, je vous propose un noble sujet, l'éloge du général Beaupui ; de Beaupui, le Nestor et l'Achille de notre armée. Vous n'aurez pas de recherches à faire : interrogez le premier soldat de l'armée de Rhin-et-Moselle ; ses larmes exciteront les vôtres. Ecrivez alors ce qu'il vous dira, et vous peindrez le Bayard de la république française. »

ENFER (VAL-D').

11 *octobre* 1796. — Presque toutes les forces de l'Autriche entouraient le général Moreau, qui, toujours battant depuis les bords du Danube, se rendait lentement, avec son armée, vers les frontières de la France. Malgré les dangers, devenant chaque jour plus pressans, malgré le nombre des ennemis, qui chaque jour s'augmentait sur son passage, chaque jour, par de nouveaux combats, il parvenait à se frayer une route. Les plus grands capitaines avaient regardé comme impraticable la seule issue qui lui restait. Les approches n'en furent défendues que faiblement, car les Autrichiens étaient de l'avis commun. Cet horrible passage fut cependant tenté par Moreau ; il est vrai que l'impérieuse nécessité l'y contraignit. Une vallée sombre, étroite et resserrée, se terminant par des rochers à pics, séparés les uns des autres de quelques mètres seulement, se rencontre dans les montagnes Noires, depuis Neudstadt jusqu'à Fribourg. Cet affreux défilé, long d'un myriamètre, reçoit à peine, pendant le jour, quelques rayons de lumière ; au fond de cette crevasse roulent les eaux d'un torrent ; un chemin étroit, glissant et fangeux se trouve sur ses bords. Cet endroit est tellement horrible, qu'on l'a nommé le Val-d'Enfer. Le maréchal de Villars répondit à l'électeur de Bavière, qui l'invitait à franchir ce passage : « Cette vallée de Neudstadt, que vous me proposez, c'est ce chemin que l'on appelle le Val-d'Enfer. Eh

bien ! que votre altesse me pardonne l'expression, je ne suis pas diable pour y passer. » Cette route étant la seule par où pussent s'échapper les Français, cernés de tous côtés, Moreau ne balança pas, et tenta le passage : on ramena à Huningue, par les villes frontières, les munitions et les bagages. Les avenues du Val-d'Enfer, gardées par le lieutenant-colonel d'Apres, avec deux bataillons d'Autrichiens et un canon, sont forcées par le général Gérard, qui fit cent prisonniers : le colonel d'Apres reçut une blessure dangereuse. Les Français s'emparent de cet affreux défilé, après avoir poursuivi les Autrichiens jusqu'au-delà. L'ennemi pressait Moreau; pour lui dérober son mouvement, il ordonne au centre de sortir de la ligne et de traverser le Val-d'Enfer. Les autres troupes, pendant ce temps-là, sont couvertes par les deux ailes, qui se rapprochent insensiblement. Bientôt cette partie de l'armée, qui a franchi le défilé avec l'ennemi en tête, à dos et sur les flancs, vient présenter un front menaçant aux corps des généraux Latour, Nauendorf et Petrasch, dont elle est entourée. Son audace est suivie d'un succès complet, et l'armée entière, se trouvant alors en vue du Rhin, salue de loin le sol de la patrie. Après avoir couru des dangers sans nombre, pendant un voyage de cinquante myriamètres, elle apportait des drapeaux pris sur l'ennemi dans cette retraite aussi savante que merveilleuse.

ENGADINES.

Mars 1799. — En 1799, la gauche et le centre de l'armée d'Helvétie obtenaient des succès brillans; et, pendant ce temps-là, le général Lecourbe remportait aussi des avantages dans les Engadines, où il avait à combattre, non-seulement des soldats ennemis, mais les élémens, la famine et la privation des premiers besoins de la vie. Le général Casabianca se porta, le 13 mars, sur Bormio, après avoir traversé le haut-Engadin; dans le même temps, les troupes autrichiennes, que le général Lecourbe rencontra en force, à Silva-Plana, furent complètement battues, et perdirent deux canons avec deux mille prisonniers. Le 15 mars, Lecourbe se porta sur Finstermuntz et Martinsbruck : il attaqua l'ennemi avec vigueur dans le premier de ces endroits; mais la résistance qu'il éprouva, jointe à la fatigue extrême de ses soldats, qui n'avaient pas de pain, le détermina à la retraite. Il fut lui-même attaqué le 16, à Zernetz, à Shultz

et à Martinsbruck, où il attendait la brigade du général Mainoni, qui le suivait par échelons. L'attaque de Schultz, où était le général Mainoni avec trois compagnies de grenadiers, fut commandée par le général autrichien Landon, en personne. L'ennemi, tombant des montagnes par Scharlethal, surprit les Français; et le général Mainoni fut fait prisonnier à la suite d'une petite déroute qui eut lieu. Lecourbe, trop éloigné pour empêcher ce malheur, qu'il avait vu, se met à la tête d'un bataillon, marche sur Schultz, repousse l'ennemi vers Martinsbruck, reprend le village et fait trois cents prisonniers. Les canons, les magasins et les bagages des Autrichiens tombèrent en son pouvoir. Après avoir été complètement battu, après avoir perdu trois à quatre mille hommes, le général Landon se fit, au-dessus de Glurents, une trouée dans la chaîne des Français, et se retira dans la vallée de Venosa; le général Bellegarde, qui accourait à son secours, se trouva dans cet endroit. Les Autrichiens voulurent, dans les derniers jours de mars, chercher à reprendre les positions que les généraux Desolles et Lecourbe leur avaient enlevées; mais tous leurs efforts furent infructueux. Après les désastres de Schérer en Italie, les Français se retirèrent eux-mêmes de ces positions.

ENGEN.

3 *mai* 1800. — L'armée du Rhin se porta de Fribourg sur Loffingen, après avoir, en 1800, passé le Rhin à Reichlingen; se trouvant là réunie et en ligne, elle appuyait sa droite à Smelingen sur la Wutach. La gauche de Lecourbe était liée à la droite du corps de réserve auquel se joignaient aussi les troupes commandées par le général Saint-Cyr. On s'occupa le 2 de mai à former cette ligne, et à régler les mouvemens qu'exécuterait le corps du centre, pour s'y porter; ce corps, la veille, s'était avancé jusqu'à Neukirck, après avoir passé la Wutach. Les Autrichiens, ayant vainement gardé les débouchés de la Kintzig et du Val-d'Enfer, pour y attendre les Français, connurent enfin leur erreur, et, craignant que la position de Stockak ne fût attaquée, se hâtèrent de réunir la majeure partie de leurs forces, et de se porter de ce côté-là. Moreau, voulant tâcher de surprendre les Autrichiens dans leurs mouvemens, marcha sur-le-champ contre eux. Toute son armée fut portée en avant le 3 mai; l'aile droite, appuyée d'un côté sur la pointe du lac de Bodman, et de l'autre sur Aach, se dirigea sur Stoc-

kak ; le corps du centre se porta, avec la réserve de cavalerie, directement sur Engen ; le général Saint-Cyr devait passer par Tengen, et se rendre sur le même point. On espérait que, par ce mouvement, la gauche de l'armée ennemie serait forcée ; que, privée de l'appui du lac de Constance, elle se trouverait séparée des corps qu'elle avait dans les Grisons ; on avait aussi pour but de s'emparer de la ligne de Stockak à Engen. La majeure partie des forces du général Kray était réunie en avant de ce dernier village. L'avant-garde fut rencontrée, en-deçà du village de Wolterdingen, par la division Delmas qui la fit replier jusqu'au-delà : protégée par une nombreuse artillerie et par un gros corps de cavalerie, elle prit position, de ce côté, sur une élévation. Les divisions Delmas et Bastoul, et la brigade Bontemps engagèrent avec l'ennemi un combat qui fut aussi chaud que la mêlée de la division Richepanse, sur la gauche, entre Wolterdingen et Leibperdingen. Malgré leur grande infériorité, les Français emportèrent successivement les positions du bois de Welchengen, de Mulhausen, d'Echingen et de Hohenleben, que les Autrichiens défendaient avec acharnement ; et, à la nuit, toutes ces positions restèrent au pouvoir de l'armée française. Les batteries des Français avaient presque toutes été démontées ; deux pièces seulement pouvaient encore répondre à celles de l'ennemi, ce qui rendit extrêmement pénible la position du treizième régiment de cavalerie, qui resta long-temps exposé au feu des Autrichiens. Le général Jacopin trouva une résistance bien vive à Welchinged, où il s'était porté avec la quarantième, formée en colonne : une balle lui perça la cuisse pendant qu'il combattait avec valeur. Les ennemis, qui s'étendaient de Bodman à Walvis, furent rencontrés par l'aile droite, marchant de sa position d'Hohentwiel sur Stockak. Jetés devant cette ville, ils rassemblèrent des forces nombreuses en infanterie et en cavalerie, se firent soutenir par une formidable artillerie, et nous attendirent. Ils furent débordés sur leur flanc gauche par les manœuvres habiles du général Vandamme, au moment où une partie de la division Lorges, se portant sur Aach et Indelwangen, cherchait à tourner la droite. Le général Montrichard, qui formait le centre de l'aile droite française, chargea vigoureusement, avec sa division, le front de l'ennemi, pendant le désordre qu'avait mis à sa gauche le général Molitor, faisant partie de la division Vandamme. On culbuta alors, en arrière de Stockak, les Autrichiens, dont la perte fut considerable. Comme on entrait con-

fusément dans la ville avec eux, la cavalerie française partit à la course, pour occuper les hauteurs situées au-delà. Stockak fournit aux Français d'immenses magasins d'avoine, et un superbe établissement de boulangerie.

Après être parti de Stuélingen, le général Saint-Cyr avait eu différentes petites affaires à Saint-Ottilia, Zolhaus et Furstemberg. L'ennemi avait essayé de tourner la gauche du général Richepanse, qui était restée un moment sans appui, quand la brigade du général Roussel, formant la tête de la division Baraguey-d'Hilliers, arriva à son secours. Vers quatre heures du soir, les troupes autrichiennes de Nauendorff, occupant un plateau qui dominait Engen, avaient aussi été attaquées par cette même brigade. On défendit opiniâtrement la position qui, après avoir été prise et reprise à différentes fois, resta enfin, à dix heures du soir, au pouvoir des Français. Les Autrichiens, abandonnant le champ de bataille, sur lequel ils laissèrent trois à quatre mille morts, profitèrent de la nuit pour se retirer sur Moeskirk et Grombach. Neuf pièces de canon, trois drapeaux, plus de sept mille prisonniers, et toutes les positions, depuis Stockak jusqu'à Engen, furent le résultat de cette affaire.

ENGERAU.

3 *juin* 1809. — Les Autrichiens avaient jeté, sur la rive du Danube et vis-à-vis Presbourg, une division de neuf mille hommes, qui s'était retranchée dans le village d'Engereau : le maréchal duc d'Auerstaedt la fit aussitôt attaquer par le douzième régiment d'infanterie de ligne et par les tirailleurs de Hesse-Darmstadt. Le village fut emporté dans l'espace de dix minutes. Quatre cents hommes, un major, huit officiers, parmi lesquels était le petit-fils du feld-maréchal Beaulieu, furent faits prisonniers : le reste de son régiment fut tué ou jeté à l'eau. Ce qui restait de la division gagna une île et repassa le fleuve, le 3 juin 1809.

ENS (L').

1800. — Après avoir triomphé aux champs d'Hohenlinden, l'armée du Rhin, en 1800, continua sa marche vers l'Autriche antérieure. L'armée autrichienne, forcée d'abandonner les bords de l'Inn et de la Salza, se contenta de faire couvrir la Styrie par l'armée de Condé, et se retira précipitamment

à Lintz, en suivant la route de Saltzbourg. Moreau, l'ayant fait suivre le plus promptement possible par son armée, marcha lui-même contre elle. Vingt-cinq mille ennemis, qu'il laissait derrière lui, pouvaient être maintenus par l'armée d'Italie; il ne crut courir aucun danger en s'avançant jusqu'au-delà de l'Ens, et ne douta pas de pouvoir exterminer l'armée ennemie qui était devant lui, tant elle était délabrée: tout devait être terminé avant qu'elle eût pu concerter ses opérations avec les corps qui restaient sur ses derrières et sur son flanc droit. Il se contenta donc de laisser en arrière quelques troupes pour masquer leurs débouchés, et afin que ces troupes pussent facilement communiquer avec la France, le général Sainte-Suzanne manœuvra entre le bas Iser et le bas Inn. Après avoir investi Braunau, ce général devait s'étendre par degrés jusqu'à Ingolstadt, pour protéger le Danube, puis se joindre sur le bas Rhin avec l'armée du général Augereau. Le général Klénau marchait vers Nuremberg, pour le faire revenir à lui, Moreau fit attaquer en même temps Passaw et Ratisbonne: cette dernière ville fut prise. Ces dispositions étant faites, le centre de l'armée reçut ordre de se porter sur la chaussée de Lintz. Le général Richepanse était à l'avant-garde. Afin d'arriver à Gmunden et y passer la Traun, l'aile droite se porta à Mondsée en longeant le lac. Pour s'y rendre elle eut à traverser des montagnes, et des endroits affreux où l'on rencontrait à peine la trace de quelques sentiers: l'aile gauche marcha sur Ried. Le 26 novembre 1800, la division Richepanse qui, après avoir fait douze lieues dans un jour, vint sans se reposer prendre à portée de pistolet des postes ennemis, position à Herdorff, attaqua ces mêmes postes à la pointe du jour. Les hauteurs situées à la gauche de la route furent escaladées par la brigade du général Drouet, avec une si grande promptitude, que la droite de l'ennemi fut forcée d'abandonner cette position. Après ce mouvement, l'ennemi se retirait avec tant de précipitation que les brigades des généraux Sahuc et Lorret ne l'atteignirent qu'avec peine; cependant le courage donnant encore plus de vivacité que la peur, toute la division s'engagea, et les Autrichiens furent vaincus. Les Français prirent dans cette affaire mille prisonniers et trois canons.

Les Autrichiens étaient serrés de si près par le général Richepanse, que, sans avoir pu se former à Untermulhalm, ils se replièrent derrière des défilés et des bois qui se trouvent

après Frankenmark. Pour emporter cette position, les chefs de brigade Lefranc et Sarrut furent obligés de déployer toute leur intrépidité. Cependant l'ennemi se retira, abandonnant son camp, ses feux et ses marmites; mais il fut bientôt atteint par la division du général Richepanse qui ne quitta pas l'avant-garde. Dès le 18, qui était le premier jour de sa marche, l'ennemi ne cessant pas de battre en retraite, il ne fallut que le premier régiment de hussards pour faire quelques prisonniers. Cependant les Autrichiens se formèrent sur les hauteurs de Wokalpuck, et le combat s'engagea. Des ravins, des bois et des hauteurs, qui se trouvaient sur la droite des Autrichiens, leur donnèrent la facilité de prendre, avec leur artillerie et le feu de leur infanterie, des revers sur le flanc gauche des Français. Sans témoigner la moindre inquiétude, le général Richepanse, suivant la grande route, continue de marcher vers leur centre : les Autrichiens n'avaient plus que cette seule retraite. Ils voulurent, mais trop tard, faire replier leur gauche; les Français s'emparent de leur infanterie qu'ils ont coupée ou dispersée, et prennent trois canons. Richepanse, dont le combat avait à peine ralenti la marche, continue son chemin, et trouve à la droite de la petite ville de Schwandstadt quatre mille cavaliers ennemis qui l'attendaient. Ils avaient l'air de défier les Français d'avancer dans une plaine de plus de trois quarts de lieues qu'ils avaient devant eux. Leurs flancs étaient appuyés par une nombreuse artillerie. Avant l'arrivée de toute la cavalerie, l'affaire fut engagée par la quarante-huitième. Deux bataillons formés en colonnes serrés, et seulement appuyés de quatre cents chevaux, débouchent dans la plaine. L'une pour menacer à Schwandstadt, la retraite de l'ennemi, suit avec promptitude la grande route; l'autre, avec une audace à peine croyable, se porte sur le centre de la nombreuse cavalerie des Autrichiens. La nôtre, qui arrive en même temps, est disposée par Richepanse. On n'était éloigné que de trois cents pas de l'ennemi. Les Français ne répondent pas à la fusillade bien vive par laquelle on les accueille. La cavalerie autrichienne s'avance à deux cents pas pour commencer la charge; les Français, pour lui épargner la moitié du chemin, doublent le pas, et cette cavalerie, qui s'était d'abord avancée, fut tellement étonnée de la marche et de la contenance de l'infanterie française, qu'elle fait volte-face. Mais il en fut fait un horrible carnage par la cavalerie française, qui tomba

alors sur elle ; les officiers eurent beaucoup de peine à tenir leurs colonnes formées, tant l'infanterie brûlait de les suivre. Ces colonnes, en arrivant, s'avancent l'arme au bras, percent la mêlée et atteignent les bords de l'escarpement, formé par la rivière qui traverse Schwandstadt : la cavalerie ennemie, on ne conçoit pas trop pourquoi, s'y était adossée, et y perdit, tant en tués que blessés, environ douze cents hommes.

On eût dit que les brillans succès de la division d'avant-garde l'avaient délassée, car le 19, avant le jour, elle se remit en marche : pour lui résister, les Autrichiens formèrent leur avant-garde de hussards et de hulans qui n'avaient pas encore combattu ; ils n'osaient plus lui opposer des troupes qui n'avaient pu se montrer sans être culbutées. Le général Drouet, qui marchait à la tête de la colonne, les ayant rencontrés en avant de l'embranchement des routes de Ried et de Schwandstadt, la fusillade s'engagea ; on fait une vive canonnade, et l'on ne fut pas plutôt à portée que les charges de cavalerie commencèrent. Cette affaire eût sans doute été prolongée par une résistance opiniâtre ; mais les brigades Sahuc et Sarrut, après s'être déployées sur la gauche de l'ennemi, fondent sur lui, l'enfoncent, le jettent sur Lambach, et lui prennent douze cents cavaliers, parmi lesquels se trouvèrent le général autrichien Mezzeris, et deux colonels. On vit des grenadiers et des chasseurs français traverser Lambach et se précipiter sur les ennemis qui n'avaient pas encore passé au pont qui se trouve sur la Traun. Par une intelligence qui n'était comparable qu'à leur intrépidité, les premiers arrivés arrêtent l'ennemi au moyen de quelques voitures qu'ils rencontrèrent sur l'escarpement, dont le talus se prolongeait jusqu'au pont. Ils obstruèrent le chemin en faisant rouler ces voitures dans le défilé, et coupant ensuite la colonne, puis ils reprennent leurs fusils. Cavaliers et fantassins, tous pressés, mêlés, confondus, ne pouvant ni avancer ni reculer, périssent sous la grêle de feu qu'on fait pleuvoir sur eux. L'ennemi voulut en vain mitrailler les Français, avec des batteries qu'il plaça sur la rive gauche de la Traun ; mais rien ne peut les intimider, et ils ne cessent que quand les ennemis sont morts ou désarmés. Les Autrichiens qui avaient d'avance fait goudronner et fasciner le pont, y mirent le feu quand ils eurent passé la Traun : les Français l'éteignirent. Trois bataillons de manteaux rouges autrichiens, placés dans un bois très-

épais, sur le chemin de Wimsbach, furent attaqués par un bataillon de la vingt-septième demi-brigade qui se forma sur la rive droite de la rivière; et, après trois quarts-d'heure de combat, furent dépostés. On prit des magasins immenses, et la division entière vint camper à Wimsbach.

La majeure partie des troupes autrichiennes, espérant passer l'Ens à Steyer, s'était portée sur Kremsmunster, après avoir passé la Traun sur Lambach et sur Welz. Le général Richepanse reçut de Moreau l'ordre de se porter de ce côté-là le 20 novembre; le général Grouchi fut chargé de le soutenir, et, pendant ce temps-là, les impériaux devaient être culbutés sur Frochdorff, Patenbach et Red, par le lieutenant-général Lecourbe. Les Français, malgré tous les efforts des ennemis, prirent la ville basse de Kremsmunster; ils firent aussi douze cents prisonniers, et enlevèrent cinq canons. Le général Decaen fit rétablir le pont de Welz, dont il s'était emparé en même temps. Le courage et le dévouement des chasseurs de la vingt-unième légère, s'y déployèrent d'une manière bien honorable. Huit Autrichiens mirent bas les armes devant un carabinier, nommé Massé, qui le premier passa la Traun. La division entière l'ayant bientôt suivi, elle fit quatre cents prisonniers, et prit quatre canons. Les impériaux furent mis dans une déroute complète. Poursuivant un parti sur Lintz, un chef d'escadron rencontre un convoi; son escorte est sur-le-champ culbutée, et le brave officier ramène avec lui six cents prisonniers et six cents chevaux. Tout ce qui s'oppose au passage du général Grenier est renversé; après avoir encore fait trois cents prisonniers, ce général se porte sur Lintz et sur Ebsperg, et fait rétablir le pont sur la Traun. L'archiduc Charles, qui venait d'être chargé du commandement de l'armée autrichienne, fit demander un armistice, par le général Meerfeldt, à l'instant où l'on faisait les préparatifs pour suivre les avantages le lendemain. Le général Moreau, voyant que l'officier n'avait pas des pouvoirs suffisans pour traiter, fit continuer les mouvemens de l'armée sur l'Ens; il accorda seulement une suspension d'armes de quarante-huit heures. Le lieutenant-général Lecourbe prit en conséquence poste à Steyer, le général Decaen à Gonsdorf, et le général Grenier suivit la grande chaussée de Vienne qui traverse Ens. Par l'effet de ces dispositions, on fit cinq à six mille prisonniers qui se rendirent sans résistance; on prit vingt-deux pièces de canon, cent caissons, quatre à cinq mille voitures, et des magasins immenses.

On rétablit les ponts sur l'Ens. Cette ligne redoutable fut franchie, à Steyer et à Ens, sans que l'armée française tirât un seul coup de fusil; et les quarante-huit heures de la suspension d'armes ne furent pas plutôt expirées, qu'elle continua son mouvement. Après avoir passé l'Ippt et l'Erlaph, l'aile gauche s'avança, tout au plus, à vingt lieues de Vienne, et y plaça son avant-garde. Et afin que l'armée autrichienne, qui était en Italie, fût forcée d'abandonner les lignes qu'elle tournait par sa marche, l'aile droite se portait sur Léoben. Ce fut dans ce moment que le cabinet de Vienne ouvrit les yeux sur les périls imminens dans lesquels il se trouvait. Le prince Charles déclara alors que, quelles que fussent les dispositions de ses alliés, l'empereur était décidé à faire la paix. Le mot de *paix* arrêta la marche de Moreau; et l'on convint d'un armistice. L'armée avait assez fait et pour sa gloire et pour la patrie. En vingt jours elle avait conquis quatre-vingt-dix lieues de terrain; elle avait franchi les formidables lignes de l'Inn et de la Salza, la Traun et l'Ens. Nos soldats avaient ou pris ou vu périr sous leurs coups plus de quarante-cinq mille hommes. L'armée du Rhin, qui ne voyait plus devant elle aucun ennemi capable de lui résister, comptait parmi les trophées de ses victoires cent quarante-sept pièces de campagne, et une grande quantité de drapeaux.

ENZERSDORF.

5 *juillet* 1809. — Le passage du Danube par l'armée française, effectué le 4 juillet 1809, et qui avait pour but de tourner des ouvrages couverts de redoutes palissadées, fraisées, et armées de près de deux cents pièces de canon, si puissamment défendus, et soutenus par une armée qu'on évaluait à deux cent mille hommes, préparait aux Français une suite de victoires qui menaçaient l'Autriche d'une invasion certaine.

La bataille d'Enzersdorf se livra le 5 juillet 1809. Les Autrichiens avaient établi des ouvrages de campagne, dont la droite était appuyée à Gros-Aspern, et la gauche à Enzersdorf. Dès huit heures du matin, les Français commencèrent des feux de peloton qui inquiétaient vivement les Autrichiens; les batteries, qui tiraient sur Enzersdorf, avaient produit un tel effet, que l'ennemi consentit à laisser occuper cette ville par quatre bataillons. Le duc de Rivoli fit marcher contre elle son premier aide-de-camp Sainte-Croix; il somma la ville de se rendre; elle n'opposa point de résistance, il s'empara des fortifications, et fit prisonnier tout ce qui s'y trouva.

Le comte Oudinot cerna le château de Sachsengang que l'ennemi avait fortifié, fit capituler neuf cents hommes qui le défendaient, et prit douze pièces de canon.

L'ennemi avait pris position sur l'immense plaine d'Enzersdorf. Quoique confondu dans ses projets, revenu peu-à-peu de sa surprise, il voulut encore ressaisir quelques avantages dans ce nouveau champ de bataille; à cet effet, il détacha plusieurs colonnes d'infanterie, un grand nombre de pièces d'artillerie et toute sa cavalerie, tant de ligne qu'insurgée, pour essayer de déborder la droite de l'armée française; en conséquence, il vint occuper le village de Rutzendorf.

Napoléon fit alors déployer toute son armée; il ordonna au général Oudinot de faire enlever ce village, à la droite duquel il fit passer le duc d'Auerstaedt pour se diriger sur le quartier-général du prince Charles, en marchant toujours de la droite à la gauche.

Depuis midi jusqu'à neuf heures du soir, l'armée française manœuvra dans la plaine d'Enzersdorf, en occupa tous les villages; et, à mesure qu'elle arrivait à la hauteur des camps retranchés de l'ennemi, ils tombaient d'eux-mêmes, comme par enchantement. Le duc de Rivoli les faisait occuper sans éprouver aucune résistance. Ainsi, dans cette journée, l'armée française s'empara des ouvrages d'Essling et de Gros-Aspern, qui avaient coûté quarante jours de travail aux Autrichiens, sans leur être d'aucune utilité. L'ennemi voulut encore défendre le village de Raschdorf; le prince de Pontecorvo le fit attaquer et enlever par les Saxons. L'ennemi fut battu partout, et écrasé par la supériorité du feu des Français; et cet immense champ de bataille resta couvert de ses débris.

ERBACH.

18 *octobre* 1800. — Après avoir vaincu à Biberach, l'armée du Rhin, en 1800, continua de s'avancer dans l'intérieur de l'Allemagne. Le général Sainte-Suzanne, commandant l'aile gauche, occupa les bois d'Eshtetten et de Papelaw, en se portant en avant d'Erbach, dans la Souabe. A chaque pas il avait à combattre les Autrichiens, qui ne cessaient de lui opposer des obstacles. Plus de deux mille hulans, hussards et cuirassiers, avec six cents fantassins et dix pièces de canon, l'attaquèrent, le 17 octobre au soir, à l'instant où il venait de prendre position. L'attaque fut repoussée avec vigueur

par les Français, qui restèrent dans leur position; les pertes de l'ennemi furent considérables. Moreau fit appuyer son corps d'armée à gauche, parce qu'il ne pouvait plus douter que toutes les forces du général Kray ne fussent réunies à Ulm; il ordonna au lieutenant-général Saint-Cyr de laisser sur la rive droite de l'Iller une seule division; et comme toutes les forces de l'ennemi pouvaient assaillir le général Sainte-Suzanne, les deux autres divisions reçurent ordre de se tenir prêtes, et de se porter à son secours, en cas de besoin. Il pénétra parfaitement le dessein des ennemis.

Plusieurs colonnes de cavalerie autrichienne, le lendemain, dès quatre heures du matin, vinrent au grand galop se précipiter sur les grand'gardes et les avant-postes de la division commandée par le général Legrand; les Français, culbutés, ne purent les empêcher de pénétrer à Papelaw et Erbach. Alors le combat s'engagea, et les Français résistèrent avec avantage; pendant ce temps-là, le général Legrand faisait filer une forte colonne dans la vallée de Papelaw, en débordant sa gauche, qu'il avait déjà séparée de la division Souham. Les troupes françaises étaient, à neuf heures du matin, en position devant Donau-Riéden et Reussingen, n'ayant, dans leur mouvement rétrograde, cédé le terrain que pied à pied. La division du général Souham était en ce moment attaquée, sur ses deux flancs, par les impériaux; elle fut repoussée jusqu'à Gershausen par ceux qui, à la droite, l'avaient séparée du général Legrand; la gauche fut forcée d'abandonner Ach et Sunderbach, que défendirent long-temps les chasseurs du vingtième. L'infanterie autrichienne et wurtembergeoise essaya, mais en vain, à dédéboucher pendant une charge vigoureuse des Français. Le général Souham porta les troupes, avec lesquelles il fut obligé de se retirer de la vallée de la Blaw, à Blawbeuren; la droite se prolongeait en avant de Seizeime. L'ennemi portait particulièrement ses efforts sur la division de droite, voulant par-là mettre le général Sainte-Suzanne dans l'impossibilité d'être secouru par l'armée, et lui enlever l'appui du Danube. Les hauteurs d'Erbach étaient couronnées par une immense cavalerie, et les sommités qui sont entre Donau-Riéden et Teischingen étaient au pouvoir des tirailleurs autrichiens. L'infanterie française ne pouvait pas tenir long-temps dans la partie des bois qu'elle occupait encore entre Teischingen et Reissengen; déjà elle était dépassée par l'ennemi, qui sé-

parait les deux brigades de droite avec une de ses colonnes, qu'il avait fait avancer sur les hauteurs de Franstetten. Le général Sainte-Suzanne ne perdit pas l'espérance de se tirer d'une position aussi critique, quoiqu'il n'existât plus de communication entre ses divisions. Il avait souvent éprouvé qu'on peut, et qu'on doit même être audacieux avec les Français, qu'il était digne de commander. Son parti fut bientôt pris; il marche, pour rétablir la communication, avec la division de Souham, suivi de la brigade Drouet, que deux mille chevaux et quatre bataillons harcelaient depuis long-temps sur le front et sur les deux flancs; en même temps il ordonna au général Legrand, commandant la brigade de droite, de se replier en arrière de Teischingen. Ce mouvement imprévu réussit parfaitement : la jonction se fit, nos troupes se réunirent, et le combat s'étant rétabli sur tous les points, les Français font par-tout une vigoureuse résistance. La gauche de la cavalerie du général Legrand était soutenue par l'infanterie, placée sur des ravins et sur des lisières de bois, tandis que l'artillerie, s'opposant à ce que l'ennemi débouchât de Teischingen, protégeait la droite. Le général Souham s'était jusque-là soutenu avec sa division sur les hauteurs de Seissem; l'ennemi était contenu, dans le village de Sanderbach, par les manœuvres savantes du général Decaen. Les choses étaient en cet état, quand on entendit, sur la rive droite du Danube, le canon du général Saint-Cyr. Les Autrichiens commencèrent alors à se replier, dans la crainte qu'on ne leur coupât la retraite sur Ulm. Malgré l'épuisement et la fatigue que devaient nécessairement leur avoir causé douze heures de combat, les troupes françaises reprennent leur première vigueur, se mettent à la poursuite de l'ennemi, lui font des prisonniers, et rentrent dans les positions qu'elles avaient été forcées d'abandonner. Généraux, officiers et soldats, tous secondèrent parfaitement le général Sainte-Suzanne, qui, dans ce combat si inégal, soutint sa brillante réputation.

ERFURT.

15 *octobre* 1806. — Après la défaite de Jéna, l'armée prussienne, dispersée, se réfugia avec précipitation dans toutes les villes où elle crut pouvoir soustraire ses soldats aux coups des Français. Six mille hommes, en état de combattre, se

jetèrent dans Erfurt, où l'on conduisit aussi huit mille blessés. Erfurt, ville de la Thuringe, est riche, bien fortifiée, et renferme une population nombreuse. Une telle garnison ne trouva pas dans les magasins de quoi se nourrir; il n'y avait pas d'hôpitaux assez vastes pour contenir un si grand nombre de malades, et d'ailleurs on n'avait fait aucun préparatif de défense. Erfurt, dans cette position, fut cerné deux jours après la bataille de Jéna, par le grand-duc de Berg. Le gouverneur fut forcé, par la famine et le besoin, de rendre la place dès le lendemain. Parmi la garnison, qui fut prisonnière de guerre, étaient six généraux prussiens. On trouva dans la place cent vingt pièces de canon bien approvisionnées. Le succès avait paru si certain aux Prussiens, que n'ayant pas même pensé à la possibilité d'un revers, ils n'y avaient pas ramassé de blé, de manière que le pain manquait absolument.

ERNANI.

1794. — Pendant que le général Moncey se portait, avec une partie de l'armée des Pyrénées-Orientales, vers le port du Passage, les divisions Frégeville et Laborde s'avançaient sur Ernani pour s'en emparer. Les circonstances donnaient à cette position importante, par sa situation, une importance bien plus grande encore. Elle n'était qu'à une lieue de Saint-Sébastien. Restant aux Espagnols, elle pouvait être ravitaillée à leur gré; il était facile d'y faire entrer des secours avec promptitude, de manière que les Français qui en auraient fait le siége se seraient trouvés entre deux feux. En s'en emparant, au contraire, on ôtait à l'armée ennemie toute communication avec Saint-Sébastien, excepté par Bilbao qui en est à vingt-cinq lieues. Une grande force fut donc déployée par les Français, parce qu'ils s'imaginèrent que les Espagnols feraient tout pour conserver Ernani; mais ils s'étaient retirés sur les hauteurs où ils étaient en bataille. L'armée républicaine, qui s'attendait bien à les battre, fut transportée de joie en les apercevant. L'artillerie légère s'avance; les Espagnols, dès les premières décharges, tournèrent le dos, et, abandonnant leur position, prirent la fuite, et laissèrent les Français maîtres de Saint-Sébastien.

ESCAULAS.

20 *novembre* 1794. — Le général Pérignon fut nommé commandant de l'armée des Pyrénées-Orientales, après la perte de Dugommier, mort au sein de la victoire, sur les montagnes de la Mouga. Un premier succès avait produit l'enthousiasme dans cette armée, et il était important de profiter de l'ardeur des soldats. Pérignon fit en deux jours les reconnaissances nécessaires et les dispositions pour attaquer les Espagnols, auxquels il ne voulut pas laisser le temps de se fortifier dans une nouvelle position. L'ennemi avait des redoutes à Las-del-Roure, et au pont des Moulins : son camp était à Lierre. Pérignon résolut de porter son attaque principale de ce côté-là, à la droite. Une colonne fut chargée de tourner les Espagnols du côté de Cistella. Les redoutes de Passimilians et de Tipans devaient être attaquées sur le flanc et de côté, par deux colonnes parties du centre, et dont l'une aurait tourné les montagnes Noires, pendant que l'autre arriverait par la grande route. L'infanterie légère et le reste du centre avaient ordre de rester en réserve sur la grande route, et la gauche de ne faire que de légères escarmouches.

Le 20 novembre, à cinq heures du matin, le feu commença sur toute la ligne; la rapidité avec lequelle il se porta en avant, de position en position, annonça bientôt les progrès de la droite. On attaque avec les redoutes du centre, celles de Passimilians et de Tipans, et après une vive résistance, elles sont emportées. Les Espagnols cherchèrent à les reprendre; mais leurs efforts furent inutiles. Pour persuader à l'ennemi qu'on en voulait particulièrement à la gauche, on dirigea de fausses attaques de ce côté-là. On emporta les redoutes de Las-del-Roure et du pont des Moulins, après trois heures de combat. En vain le comte de La Union, général des Espagnols, chercha à les rallier; bientôt il trouva la mort au milieu des tirailleurs français, qui l'entouraient de toute part. Les Espagnols furent hachés, en voulant défendre leur camp de Lierre, qui fut forcé; le front et les flancs du camp étaient couverts par les redoutes de Lierre et de Sierra-Michena, qui furent aussi emportées. On tourna contre Figuières les canons des batteries qu'on prit, et qu'on désencloua. Animées par les progrès de la droite, la division de gauche et la brigade du général Victor redoublent leurs efforts, et les

redoutes de Saint-Clément et d'Espolla sont bientôt en leur pouvoir. L'artillerie légère, après avoir débouchée par la grande route, se présenta au pont des Moulins et derrière les positions d'Esterella et de Retargardia. Au moment où, près d'être tourné, le centre de l'armée espagnole se disposait à la retraite. Sa déroute fut alors complète, et sa perte immense. On avait fait aux Espagnols douze cents prisonniers quelques jours auparavant ; mais là, le soldat, se montrant inexorable, fit un tel massacre, qu'il resta sur le champ de bataille neuf à dix mille hommes ; rien ne fut épargné. Les Espagnols s'étaient donné le plaisir barbare de faire sauter par l'explosion de quelques fougasses, une centaine de braves républicains. Les Français, indignés, leur rendirent la pareille, en faisant sauter toutes les redoutes du centre. La ligne espagnole, faisant explosion presque en même temps, depuis Caminia jusqu'à Esterella, offrit après le combat le spectacle le plus affreux. Les bombes et les obus sortaient par milliers de ce vaste embrâsement, qui ressemblait parfaitement à des volcans multipliés. La déroute des Espagnols fut telle, qu'ils abandonnèrent leur camp, et se retirèrent sous Gironne, où ils furent plus d'un mois à se rallier. Cependant la prise de Figuières et de Roses, couronna ce succès éclatant il est vrai, mais qui, sans cela, n'eût point produit des avantages réels.

ESLINGEN.

21 *juillet* 1796. — Pour que leurs équipages et leur artillerie pussent défiler, les Autrichiens, qui reculaient devant l'armée de Rhin-et-Moselle, cherchèrent à s'arrêter quelque temps sur le Neker, et s'étaient à cet effet rassemblés et placés dans une excellente position, sur les hauteurs de Candstatt et de Feldbach, ayant leur droite appuyée sur la Reuss et la gauche sur Cæfilz. Eslingen était couvert par une forte avant-garde ; et un corps de Saxons placé en flanqueurs, près de Marbach, couvrait la droite. Le général Starray, chassé de la vallée de la Kintzig, était sur le point de grossir avec son armée celle de l'archiduc. Il était très-difficile d'emporter de front les positions de l'ennemi entre Candstatt et Eslingen ; cependant Moreau était décidé à les attaquer. Pour déborder son aile gauche, il fit un mouvement par sa droite ; mais les avant-gardes autrichiennes occupaient la rive gauche du Necker, et il fallait avant tout les en déloger. Le 21 juillet 1796, il fit donc attaquer Candstatt

et Eslingen ; le général Laroche avait été chargé par Saint-Cyr de l'attaque d'Eslingen. Les Français attaquèrent d'une manière si bien soutenue et si bien dirigée, que, malgré la défense opiniâtre des Autrichiens, et leur supériorité en nombre, ils furent obligés de plier avec une perte de huit cents hommes. Candstatt fut pris en même temps par le général Taponnier, qui fit trois cents prisonniers. Les Autrichiens furent contraints par Moreau à repasser le Necker.

ESPAGNE.

« Les dernières lois ont posé les bases de notre système de finances, disait Napoléon au corps législatif, le 25 octobre 1808. C'est un monument de la puissance et de la grandeur de l'empire. Nous pourrons désormais subvenir aux dépenses que nécessiterait même une coalition générale de l'Europe, par nos seules recettes annuelles. Nous ne serons jamais contraints d'avoir recours aux mesures désastreuses du papier-monnaie, des emprunts et des arriérés. J'ai fait cette année plus de mille lieues dans l'intérieur de mon empire. Le système de travaux que j'ai arrêté pour l'amélioration du territoire se poursuit avec activité. La vue de cette grande famille française, naguère déchirée par les opinions et les haines intestines, aujourd'hui prospère, tranquille et unie, *a sensiblement ému mon âme ; j'ai senti que pour être heureux, il me fallait d'abord l'assurance que la France fût heureuse.*

» Le traité de paix de Presbourg, celui de Tilsitt, l'attaque de Copenhague, l'attentat de l'Angleterre contre toutes les nations maritimes, les révolutions de Constantinople, les affaires de Portugal et d'Espagne ont diversement influé sur les affaires du monde. La Russie et le Danemarck se sont unis à moi contre l'Angleterre ; les Etats-Unis d'Amérique ont préféré renoncer au commerce et à la mer plutôt que d'en reconnaître l'esclavage. Une partie de mon armée marche contre celles formées ou débarquées dans les Espagnes. C'est un bienfait particulier de cette Providence, qui a constamment protégé nos armes, que les passions aient assez aveuglé les conseils anglais, pour qu'ils renoncent à la protection des mers, *et présentent, enfin, leur armée sur le continent.* Je pars dans peu de jours pour me mettre moi-même à la tête de mon armée; et, avec l'aide de Dieu, couronner, dans Madrid,

le roi d'Espagne, et planter mes aigles sur les forts de Lisbonne.

» Je ne puis que me louer des sentimens des princes de la confédération du Rhin. La Suisse sent tous les jours davantage les bienfaits de l'acte de médiation. Les peuples de l'Italie ne me donnent que des sujets de contentement.

» L'empereur de Russie et moi, nous nous sommes vus à Erfurt. Notre première pensée a été une pensée de paix; nous avons même résolu de faire quelques sacrifices, pour faire jouir plutôt, s'il se peut, les cent millions d'hommes que nous représentons, de tous les bienfaits du commerce maritime. *Nous sommes d'accord, et invariablement unis pour la paix comme pour la guerre.*

» J'ai ordonné à mes ministres des finances et du trésor public de mettre sous vos yeux les comptes des recettes et des dépenses de cette année. Vous y verrez avec satisfaction que je n'ai pas besoin de hausser le tarif d'aucune imposition : mes peuples n'éprouveront aucune nouvelle charge, etc. »

Le président du corps législatif, M. le comte de Fontanes, répondit en ces termes à Buonaparte, dans l'adresse votée par les législateurs :

« Sire, le corps législatif vient porter aux pieds de votre majesté l'adresse de remerciement que vote avec lui tout le peuple français. Les sentimens paternels contenus dans le discours que vous avez prononcé du haut du trône, ont répandu par-tout l'amour et la reconnaissance. Le premier des capitaines voit donc quelque chose de plus héroïque et de plus élevé que la victoire! Oui, sire, nous le tenons de votre propre bouche, ils est une autorité plus puissante et plus durable que celle des armes; c'est l'autorité qui se fonde sur de bonnes lois, et sur des institutions nationales. Les codes que dicta votre sagesse pénètrent plus loin que vos conquêtes, et règnent, sans effort, sur vingt nations diverses dont vous êtes le bienfaiteur. Le corps législatif doit sur-tout célébrer ces triomphes paisibles, qui ne sont jamais suivis que des bénédictions du genre humain. La législation et les finances! c'est là que se renferment nos devoirs, et c'est de vous que nous avons reçu ce double bienfait. Il vous fut donné de retrouver l'ordre social sous les débris d'un vaste empire, et de rétablir la fortune de l'état au milieu des ravages de la guerre.

» Vous avez créé, comme tout le reste, les vrais élémens du système des finances. Ce système, le plus propre aux grandes monarchies, est simple et fixe comme le principe qui le gouverne. Il n'est point soutenu par ces moyens artificiels, qui ont toute l'inconstance de l'opinion et des évènemens; il est impérissable comme les richesses de notre sol. Si quelquefois des circonstances difficiles nécessitent des taxes nouvelles, ces taxes, toujours proportionnées aux besoins, n'en excèdent pas la durée. L'avenir n'est pas dévoré d'avance. On ne verra plus, après des années de gloire, l'état succomber sous le poids de la dette publique, et la banqueroute, suivie des révolutions, entr'ouvrir un abîme où se perdent les trones et la société tout entière. Ces malheurs sont loin de nous; les recettes couvrent les dépenses; les charges annuelles ne seront point augmentées, et vous en donnez l'assurance au moment où d'antres états épuisent toutes leurs ressources. Quand vous immolez votre propre bonheur, celui du peuple occupe seul toute votre âme. Elle s'est émue à l'aspect de la grande famille (car c'est ainsi que vous nommez la France); et quoique sûr de tous les dévouemens, vous offrez la paix, à la tête d'un million de guerriers invincibles.

» C'est dans ce généreux dessein que vous avez vu l'empereur de Russie. Jadis, quand des souverains aussi puissans se rapprochaient des bouts de l'Europe, tous les états voisins étaient en alarmes. Des présages sinistres et menaçans accompagnaient ces grandes entrevues. Epoque vraiment mémorable! Les deux premiers monarques du monde réunissent leurs étendards, non pour l'envahir, mais pour le pacifier.

» Votre majesté, sire, a prononcé le mot de *sacrifices*, et nous osons le dire à votre majesté même, ce mot achève tous vos triomphes. Certes, la nation ne veut pas plus que vous de ces sacrifices qui blesseraient sa gloire et la vôtre, mais il n'était qu'un seul moyen d'augmenter votre grandeur, c'était d'en modérer l'usage. Vous nous avez montré le spectacle de la force qui domte tout, et vous nous réservez un spectacle plus extraordinaire, celui de la force qui se domte elle-même.

» Un peuple ennemi prétend, il est vrai, retarder pour vous cette dernière gloire. Il est descendu sur le continent, à la voix de la discorde et des factions. Déjà vous avez pris

vos armes pour marcher à sa rencontre ; déjà vous abandonnez la France qui, depuis tant d'années, vous a vu si peu de jours : vous partez, et je ne sais quelle crainte inspirée par l'amour et tempérée par l'espérance, a troublé toutes les âmes. Nous savons bien pourtant que par-tout où vous êtes, vous transportez, avec vous, la fortune et la victoire. La patrie vous accompagne de ses regrets et de ses vœux : elle vous recommande à ses braves enfans, qui forment vos légions fidèles. Ses vœux seront exaucés, tous vos soldats lui jurent, sur leurs épées, de veiller autour d'une tête si chère et si glorieuse, où reposent tant de destinées. Sire, la main qui vous conduisit de merveille en merveille au sommet des grandeurs humaines, n'abandonnera ni la France ni l'Europe, qui, si long-temps encore, ont besoin de vous. »

Du 1er juin au 30 août 1808. — La guerre d'Espagne, a dit un écrivain aussi brave qu'instruit, fera époque dans les annales du monde : elle étonna l'Europe, réveilla le génie et l'ardeur d'une nation énervée, et imprima un nouveau mouvement aux esprits et aux cœurs ; elle apprit aux peuples que les Français, jusqu'alors invaincus et la terreur de l'univers, pouvaient être battus par un nouveau système de défense, système affreux, il est vrai, puisqu'il détruit toutes les ressources d'un pays, et qu'il ne repose que sur l'incendie et la dévastation.

Cependant les hommes éclairés, partisans des idées libérales, et désireux de voir leur patrie régie par une constitution sage et positive, étaient très-nombreux en Espagne : ce royaume renfermait aussi beaucoup de personnes qui avaient accompagné de leurs vœux les différentes scènes de la révolution de France. Mais plus d'un tiers du territoire espagnol est possédé par le clergé séculier : les moines, presque tous, sans aucune instruction, et fanatiques au plus haut degré, exercent une puissante influence sur les classes inférieures du peuple, qui vivent dans une ignorance plus profonde en Espagne que par-tout ailleurs, et qui, sous une telle direction, n'ont fait de progrès, depuis plus d'un siècle, que dans le goût des pratiques superstitieuses et de l'oisiveté.

En 1807, Buonaparte avait vu avec peine que la guerre continentale qu'il venait de terminer n'avait pu détruire la puissance et le commerce de l'Angleterre. Ce conquérant

voyait avec anxiété le pavillon anglais flotter sur toutes les mers ; il regardait Lisbonne comme l'entrepôt général du commerce britannique, comme une colonie anglaise ; et il désirait ardemment cette conquête. Le 26 octobre 1807, la cour de Madrid approuva le traité de Fontainebleau. Le général Junot pénétra en Espagne à la tête de vingt-cinq mille hommes ; vingt mille Espagnols devaient servir comme auxiliaires : le 30 novembre il entra dans Lisbonne, évacué la veille par le prince régent.

Dans le même temps, une armée de quarante-cinq à cinquante mille hommes se réunissait auprès des Pyrénées, et était composée de légions formées à Versailles, à Grenoble, etc.; les soldats étaient des conscrits levés pendant l'hiver, à peine formés, mal habillés, et qui n'avaient encore de soldats que le nom ; les officiers qui commandaient les compagnies étaient, pour la plupart, des officiers rappelés, depuis peu, de l'inaction d'une longue retraite, où des jeunes gens sortis de l'école militaire. Telles furent les troupes avec lesquelles la France tenta la conquête de l'Espagne. Loin de faire respecter le nom français, ces phalanges, braves d'ailleurs, ne pouvaient soutenir la réputation que les guerriers s'étaient acquise.

Les évènemens successifs de l'Escurial et d'Aranjuez, qui frappèrent d'une atteinte profonde le respect dû au trône ; la convocation d'une junte, à Bayonne, pour discuter les bases d'une constitution ; l'enlèvement de Ferdinand VII, et les évènemens du 2 mai, à Madrid, où Murat, provoqué par une multitude en fureur, se vit contraint de repousser la force par la force : toutes ces circonstances mirent en jeu les passions, et portèrent au plus haut point d'exaltation les craintes et les espérances.

Les partisans de l'Angleterre étaient trop habiles pour ne pas chercher à mettre à profit cette situation des choses. Ils furent toujours très-actifs et très-puissans dans les ports ; leur influence se fit même sentir, dans tous les temps, à Madrid : ils avaient acquis plus de force par les circonstances générales du continent et par les sacrifices que ces circonstances exigeaient du commerce espagnol. Tous les projets de ce parti tendirent donc à faire naître la pensée d'abandonner l'alliance de la France pour se mettre en relation avec l'Angleterre, et ce vœu secret eut une part assez

oonsidérable dans les évènemens d'Aranjuez et dans ceux qui suivirent.

La majorité des propriétaires et des hommes paisibles qui constituaient la noblesse et le haut clergé, paraissait animée d'un autre esptit. Mais les amis de l'inquisition et les moines, qui craignaient de perdre leurs nombreux priviléges, s'unirent au premier parti : agités par la foule des agens que l'Angleterre entretenait en Espagne, ils firent soulever le peuple, l'excitèrent aux combats, mirent les armes à la main des prolétaites, et l'insurrection éclata vers la fin de mai, au moment où la junte se réunissait à Bayonne, et commençait ses opérations.

Des miracles furent solennellement proclamés à Valladolid, à Séville, à Valence, à Sarragosse, etc. Ces moyens, qui ne sont propres qu'à déshonorer la religion, et qui seraient impuissans sur les autres peuples de l'Europe, eurent les plus grands effets sur la nation espagnole, que la philosophie n'éclaire point de son flambeau. Sur les côtes, un parti nombreux, connu par sa haîne pour la France, et que l'on excitait à faire cause commune avec l'Angleterre pour obtenir la liberté de son commerce, encouragea les passions du peuple, et feignit de partager ses erreurs superstitieuses. Les plus affreux désordres devaient résulter de ces dispositions : ils eclatèrent presque en même temps dans les povinces méridionales, dans celles de Navarre, d'Estramadure, d'Aragon, dans les Castilles, et dans les provinces de Léon, des Asturies et de Galice.

Sans parler des scènes atroces et des meurtres épouvantables où se livra un peuple égaré par la haine contre un grand nombre de sesíchefs, nous signalerons les combats qui eurent lieu entre les insurgés et les Français, engagés malgré eux dans cette horrible guerre, et nous réserverons aux batailles plus mémorables de cette malheureuse invasion, des articles particuliers.

Le maréchal Bessières fit le premier marcher divers détachemens sur Logrono, Sarragosse, Ségovie, Valladolid et Saint-Ander. Ces colonnes, toutes peu nombreuses, obtinrent par-tout les plus grands succès, sans éprouver aucune perte notable.

Le général Verdier, ayant eu ordre de se porter, avec deux bataillons, contre la ville de Logrono, qui s'était mise

en insurrection et avait pris pour chef un tailleur de pierres, investit cette ville, le 6 juin, battit les insurgés, leur prit six pièces de canon, et remit à la tête des habitans les citoyens qu'on avait mis dans un cachot.

Le 7 juin, le général Frère marcha sur Ségovie : lorsqu'il fut arrivé à un quart de lieue de cette ville, il envoya un officier comme parlementaire, aux magistrats, pour les inviter à faire rentrer les insurgés dans le devoir. Leur nombre était de cinq mille hommes, avec trente pièces d'artillerie : ils ne laissèrent point avancer le parlementaire, et l'accueillirent à coups de canon. Le général ordonna aussitôt l'attaque; la place fut emportée de vive force; beaucoup d'Espagnols périrent dans le combat; un grand nombre fut pris, et l'on s'empara des canons.

Le même jour, le général Lasalle arriva de Burgos à Torquemada, où étaient six mille insurgés : il les fit attaquer par cinq cents chasseurs à cheval, qui les mirent en déroute et leur tuèrent douze cents hommes.

Ce général marcha le lendemain sur Palencia : à son approche, une députation, présidée par l'évêque, vint offrir la soumission de cette ville. Après avoir employé le 9 et le 10 à désarmer Palencia et la province de ce nom, le général Lasalle se dirigea, le 12, sur Duennas, où il fit sa jonction avec le général Merle, et d'où il continua sa marche sur Valladolid. Cette cité avait levé l'étendard de l'insurrection, et le général Cuesta, s'étant mis à la tête des mécontens, avait pris position à Cabeson, avec six pièces de canon et sept mille hommes : le général Lasalle les fit attaquer au pas de charge, par le général Sabatier, tandis que le général Merle faisait ses dispositions pour leur couper la retraite sur Valladolid. Le feu ne dura qu'une demi-heure : les Espagnols, complètement battus, se dispersèrent de toutes parts, laissant sur le champ de bataille tous leurs canons, quatre mille fusils, et environ mille morts. L'évêque de Valladolid, s'avançant avec son clergé au-devant du vainqueur, demanda et obtint le pardon des vaincus, qui furent désarmés. Des officiers municipaux de cette ville, de Ségovie et de Palencia se rendirent à Bayonne, pour solliciter la clémence de Joseph Buonaparte, et lui offrir l'hommage de la fidélité de leurs concitoyens.

Cependant, l'évêque de Saint-Ander ayant excité ses diocésains à l'insurrection, le général Merle se dirigea vers les

montagnes qui avoisinent cette ville, où se portait également le général Ducos. Le 21 il attaqua les insurgés avant Lantueno, les culbuta, leur prit deux pièces de canon, et leur fit éprouver une perte considérable.

Arrivé le 20 à Soncillo, le général Ducos y avait attaqué les mécontens, et les avait chassés de toutes leurs positions. Le 21 il les avait également mis en déroute, dans le passage de la Venta de l'Escudo, qui était défendu par quatre pièces de canon et trois mille hommes. Il entra, le 23, à Saint-Ander, avec le général Merle, qui y était venu par le chemin de Torre de la Vega.

Ainsi, en peu de jours, les troupes que commandait le maréchal Bessières avaient pris cent pièces de canon, cinquante mille fusils, et avaient désarmé plusieurs provinces.

Durant ces opérations, des troubles s'étaient aussi manifestés à l'extrémité méridionale de la Navarre, et en Aragon. Le général Lefebvre-des-Nouettes partit de Pampelune à la tête de trois mille hommes, que composaient en grande partie les lanciers polonais, et le premier régiment de la Vistule. Se dirigeant sur Tudela, où existait un rassemblement de quatre mille hommes venus de Saragosse, il les dispersa le 9 juin, et leur prit six pièces de canon. Après avoir fait rétablir le pont de l'Ebre, qui avait été brûlé, il marcha sur Mallen, où un nouveau secours envoyé aux mécontens par la ville de Saragosse avait pris position : il y arriva le 13, et une seule charge des lanciers polonais suffit pour culbuter les Espagnols, qui prirent la fuite, en abandonnant les cinq pièces de canon qu'ils avaient avec eux. Les choses se passèrent de même le 14, à Alagon, où les insurgés avaient quatre mille hommes : ils furent chassés et perdirent leur artillerie. Le 16, ils n'opposèrent pas plus de résistance dans les champs d'oliviers, et les faubourgs de Saragosse. Les combats d'Epila et de Monte-Torrero, des 23 et 27, eurent de semblables résultats.

Le général Verdier joignit le général Lefebvre devant Saragosse, et commença à investir la place. Du 2 au 12 juillet, divers corps d'insurgés furent battus à Almunia, à Catalayud, à Tauste et sous les murs de Saragosse. Le blocus de cette place, où étaient venus s'enfermer les mécontens qui avaient fait des efforts inutiles pour tenir la campagne, se trouva alors entièrement terminé.

D'autres rassemblemens se formèrent aussi en Catalogne, où commandait le général Duhesme, qui avait établi son quartier-

général à Barcelone. Il envoya le général Chabran occuper Tarragone, et donna ordre au général Swartz, d'aller soumettre tour-à-tour les insurgés à Manrèze, Bruck, Esparguera, Martoreil et Molinos del Ré. Ces succès obtenus, le général Duhesme fit réduire les mécontens qui s'étaient fortifiés sur la rivière du Lobréga; mais de nouveaux rassemblemens descendus des montagnes avaient coupé le chemin de Montgat et de Moncade, et occupé le petit château de Montgat, où ils s'étaient fortement retranchés. Ils furent attaqués le 17, et dissipés presque aussitôt, malgré leur nombre : le château de Montgat fut emporté d'assaut; les Espagnols perdirent beaucoup de monde, tous leurs drapeaux et vingt pièces de canon. Le général Lecchi, poursuivant les fuyards, arriva dans la ville de Mattaro, qu'on avait mise en état de défense : il l'attaqua aussi rapidement, s'en empara, et prit dix pièces de canon en batterie. Le général Duhesme dirigea la même colonne sur les défilés de Saint-Paul : il les attaqua le 19, et sans que ses soldats eussent presque besoin de s'arrêter, il les força, et prit dix pièces de canon. Ayant ainsi assuré pleinement ses communications, le général Duhesme rentra dans Barcelone.

Pendant ces opérations, une autre ligne d'insurgés s'était formée derrière la rivière de Lobrega, grossie par la fonte des neiges et par les pluies qui, depuis plusieurs jours, tombaient dans les montagnes. Ils avaient établi à Molinos del Ré une batterie de trois pièces de canon, qui balayait le pont de pierre, coupé en quatre endroits; tous les gués étaient retranchés jusqu'à l'embouchure du fleuve; la droite de l'ennemi s'appuyait à la mer; deux pièces de campagne attelées se promenaient derrière la ligne. Le 30 juin, les troupes se mirent en marche pour attaquer les mécontens : le général Goullus et le général de brigade Bessière se portèrent à l'embouchure du Lobrega, forcèrent le passage et rencontèrent la rive droite, en prenant à revers toutes les positions de l'ennemi, qui ne résista point et éprouva une perte considérable. En même temps, la division du général Lecchi enlevait le pont de Molinos del Ré, et s'emparait de trois pièces de canon. Les débris du rassemblement, battus de tous côtés, se retirèrent sur Martoreil : le général Lecchi les suivit l'épée dans les reins, les dispersa et occupa cette position. Ils perdirent beaucoup de monde, quatre mille fusils et trente pièces de canon de tout calibre.

Du côté de Figuières, des troupes de paysans armés voulaient intercepter les communications de cette ville : le général de division Reille s'y porta de Bellegarde, le 5 juillet, battit et dispersa les insurgés, ravitailla la place et renforça la garnison.

Tandis que ces évènemens se passaient dans la Biscaye, la Navarre, l'Aragon et la Catalogne, l'insurrection éclatait dans le royaume de Valence : le maréchal Moncey se mit en mouvement avec son corps d'armée. Le 21 juin, il rencontra les mécontens retranchés en grand nombre sur les belles positions qui environnent le village de Pesquera, et défendant, avec quatre pièces de canon, le pont sur la rivière de Cabriel et l'entrée du défilé : mais le défilé et le pont furent forcés aussitôt; les Espagnols perdirent leurs canons; cinq cents suisses et gardes passèrent dans les troupes françaises. Ayant rejoint leur principale armée, les insurgés se retirèrent à Las Cabreras, en avant de Sicte-Annas, où ils se retranchèrent dans une position qu'ils croyaient être inexpugnable. En effet, le 24, le maréchal Moncey les aperçut, occupant cette position très-escarpée et du plus difficile accès; mais attaqués soudain avec impétuosité, ils furent chassés de mamelon en mamelon, perdirent successivement toutes leurs positions, s'enfuirent en désordre, abandonnèrent douze pièces d'artillerie, leurs munitions et leurs bagages.

L'armée, continuant sa marche sur Valence, où une junte insurrectionnelle s'était formée, trouva les mécontens à une lieue et demie de cette ville. Ils s'étaient retranchés derrière le canal, et défendaient, avec cinq pièces de canon, le pont de la grande route qui est situé au village de Quarte, lequel avait été coupé. L'artillerie française prit aussitôt position; les troupes marchèrent en colonnes sur plusieurs points : en trois quarts-d'heure, les lignes furent enfoncées, le pont fut rétabli, le village enlevé, le canon pris, et les Espagnols dispersés.

Le lendemain, 28, dès la pointe du jour, le maréchal Moncey se porta sur Valence : les environs de cette ville sont couverts de jardins et de maisons, et coupés par une grande quantité de canaux; les faubourgs s'étendent jusqu'aux portes. Le maréchal ordonne d'attaquer : l'impétuosité française franchit tous les obstacles; les faubourgs furent enlevés, jonchés de morts et de mourans; et vingt pièces de canon furent prises. Mais les remparts, couverts par des fossés pleins d'eau, étaient à l'abri d'un coup de main. Le maréchal posa son

camp, en attendant l'arrivée de quelques pièces de grosse artillerie.

Le 30, on l'informa qu'une division de six mille insurgés prétendait tenir la campagne. Il s'avance aussitôt vers eux, se dirigeant sur la rive droite du Xucar : les hauteurs en sont attaquées et enlevées rapidement ; les mécontens sont dispersés ; ils perdent plusieurs pièces de canon, et sont menés battant jusqu'au col d'Almanza. Ils y furent forcés le 3 juillet : un grand nombre y trouva la mort.

Le maréchal Moncey, occupant Almanza, venait de rassembler la grosse artillerie pour attaquer Valence, et il allait marcher sur cette place ; mais les évènemens arrivés en Andalousie en décidèrent autrement. Dans ces divers combats, les mécontens perdirent beaucoup de monde, cinquante pièces de canon et trois drapeaux.

Cependant le peuple insurgé de Cuença s'était porté aux excès les plus violens contre un officier et plusieurs soldats français : le général de brigade Caulaincour eut ordre de se mettre en marche, et d'aller le punir. Parti de Tarançon, le 1er juillet, il arriva le 3 à Cuença. Quatre mille Espagnols avec deux pièces de canon, semblaient vouloir défendre les approches de cette ville : le général Caulaincour les ayant fait attaquer sur-le-champ, ils perdirent leur artillerie, et s'enfuirent dans les montagnes, laissant leurs armes et sept à huit cents hommes tués ou blessés.

Le général Dupont, parti de Madrid le 30 mai, se portait sur l'Andalousie : dans le commencement de juin, il avait traversé la Sierra-Morena, et s'était dirigé sur le Guadalquivir. En arrivant à Audujar, il apprit qu'une junte insurrectionnelle, établie à Séville, soulevait les provinces de Séville, de Cordoue, de Grenade, de Jaen, et qu'un rassemblement nombreux devait s'être formé près de Cordoue : il se mit aussitôt en mouvement. Dès le 6 juin, il avait occupé Moutoro, Carpio et Bugalence, sans avoir rencontré les mécontens ; mais il fut alors informé, par une reconnaissance dirigée sur Alcoléa, à peu de distance de Cordoue, qu'ils étaient en force sur ce point ; et qu'ils voulaient disputer le passage du Guadalquivir.

Le pont d'Alcoléa, très-long et d'un très-difficile accès, était en outre défendu par une tête de pont, par des batteries disposées sur une éminence, et par des troupes qui faisaient, d'une rive à l'autre, un grand feu de mousqueterie. La première attaque fut faite, le 7 juin, au point du jour. On s'a-

perçut que le pont n'était pas coupé : le général ordonna aussitôt l'attaque des retranchemens, dont les fossés avaient beaucoup de profondeur. La tête de pont, le pont et le village d'Alcoléa furent emportés sur-le-champ : les insurgés s'enfuirent dans le plus grand désordre, abandonnant leurs pièces et un grand nombre d'hommes tués ou blessés. Tout ce qui avait échappé à ce combat se retira sur Cordoue, sans oser tenir dans le camp que d'autres insurgés avaient en avant de la ville : il fut pris; et l'on y trouva des armes de formes bizarres, des piques et des fusils anglais.

Le corps d'armée étant arrivé devant Cordoue, le général Dupont fit mander le corrégidor, et envoya le prieur d'un couvent, pour inviter à ne point faire de résistance et à accepter le pardon offert par le vainqueur; mais ces mesures n'ayant point réussi, et dix-sept mille Espagnols, dont deux mille de troupes réglées, faisant feu de toutes parts; l'artillerie battit en brèche; les portes furent enfoncées, et la ville fut enlevée de vive force.

Le calme y étant rétabli, le capitaine Baste fut envoyé, le 19, avec une colonne de neuf cents hommes d'infanterie, cent cavaliers et de l'artillerie, pour faire des vivres à Jaen. Il se fit précéder par deux parlementaires, qu'on reçut à coups de fusil. Le lendemain, au lever du soleil, il attaqua le camp, qui était retranché, le château fort et la ville même. L'attaque fut très vive; toutes les positions furent emportées : les Espagnols perdirent sept cents hommes. La colonne française n'eut que cinq cents hommes blessés.

Cependant trois mille insurgés, s'étant portés sur la Sierra-Morena, interceptaient les communications avec Madrid. Le duc de Rovigo, revêtu du commandement après le départ de Murat, fit marcher sur cette troupe, composée de contrebandiers, le général Vedel, avec sa division et la division Gobert. Le général Vedel arriva le 26 juin, aux défilés de Pena-Peunor. Voir l'ennemi, l'attaquer, le mettre en déroute, ce fut l'affaire d'un instant. Les insurgés perdirent neuf cents hommes, toute leur artillerie et leurs munitions. La jonction du général Vedel avec le général Dupont fut ainsi opérée.

Les opérations du siége de Saragosse se poursuivaient avec activité; le maréchal Bessière venait de remporter la victoire de Medina-del-Rioseco : tous ces succès, et l'arrivée de Joseph à Madrid, devaient faire présager une prompte et heureuse issue aux affaires d'Espagne, lorsque le général Dupont,

qui avait reçu l'ordre d'aller s'emparer de Cadix, eut le malheur de voir couper sa communication avec Madrid, d'être séparé tout-à-coup des deux tiers de ses forces, et enfin de se battre, avec le tiers de son armée, contre vingt-cinq mille hommes, dans une position désavantageuse, après une marche forcée de nuit, et sans avoir eu le temps de prendre du repos. « Comme Sabinus-Titurius, a dit un écrivain, il fut entraîné à sa perte par un esprit de vertige; il se laissa tromper par les ruses et les insinuations d'un autre Ambiorix; mais, plus heureux que nos soldats, ceux de Sabinus moururent tous les armes à la main. »

Ce désastre arriva le 19 juillet, après une série d'évènemens que l'on n'a pu juger encore. Des troupes valeureuses, commandées par un chef si long-temps renommé, devinrent prisonnières des Espagnols, qui n'observèrent pas le traité. Les guerriers malheureux, dépouillés, maltraités, allèrent respirer l'air infect des pontons; insultés par la multitude, ils souffrirent tout ce que la vengeance peut inventer de plus affreux: un grand nombre périt de faim et de misère.

Par suite de cet évènement inattendu, le nouveau roi quitta Madrid le 1er août, et toute l'armée de Castille rentra dans des quartiers de rafraîchissement.

Du 27 octobre au 1er décembre 1808. — Les désastres arrivés à l'armée d'Andalousie apprirent à Napoléon que des rapports mensongers l'avaient trompé sur la situation réelle de l'Espagne; il sentit que de faibles légions n'étaient pas suffisantes pour conquérir la péninsule; il s'aperçut, mais trop tard, que le prince de la Paix, don Godoi, l'avait abusé, et qu'il ne lui avait pas peint fidèlement le caractère des Espagnols. Toutefois, ayant appris que les Anglais avaient eu des succès en Portugal, il persista dans sa conquête, et, s'étant assuré des intentions de l'empereur de Russie dans l'entrevue d'Erfurth, il fit marcher vers les champs espagnols les nombreuses troupes stationnées en Allemagne. Concentrés dans la Castille, les soldats attendaient leurs frères d'armes avec impatience; ils désiraient vivement, en vengeant l'affront de Baylen, faire repentir les Espagnols de leur arrogance. Accoutumés à obéir, ils ne calculaient pas les chances de la guerre: ils espéraient battre les insulaires, remporter de nouveaux succès, chasser l'orgueilleux ennemi du continent et conquérir la paix par la victoire. Les renforts désirés

arrivèrent enfin dans le courant de novembre; Buonaparte prit le commandement de l'armée et dirigea les colonnes sur Burgos.

Voici la position des corps principaux de cette armée au 25 octobre 1808 : le quartier-général à Vittoria; le maréchal duc de Conegliano, avec la gauche, bordant l'Aragon et l'Ebre, son quartier-général à Ralfalla; le maréchal duc d'Elchingen, son quartier-général à Guardia; le maréchal duc d'Istrie, son quartier-général à Mirauda, occupant le fort de Pancorba par une garnison; le général de division Merlin, occupant avec une division les hauteurs de Durango, et contenant l'ennemi, qui paraissait vouloir tomber sur les hauteurs de Mondragon.

Le maréchal duc de Dantzick étant arrivé avec les divisions Sébastiani et Leval, Joseph Buonaparte jugea à propos de faire rentrer la division Merlin.

Cependant l'ennemi ayant pris de l'audace et occupé Lerin, Viana et plusieurs postes sur la rive gauche de l'Ebre, Joseph ordonna au duc de Conegliano de marcher sur lui. Le général Watier, commandant la cavalerie, et les brigades des généraux Habert, Brun et Bazout, marchèrent contre les postes ennemis. Les Espagnols furent culbutés par-tout dans la journée du 27. Douze cents hommes cernés dans Lerin voulurent d'abord se défendre; mais le général de division Grandjean, ayant fait ses dispositions pour les attaquer, les culbuta, fit prisonnier un colonel, deux lieutenans-colonels, quarante officiers et les douze cents soldats, troupes qui faisaient partie du camp de Saint-Roch. Dans le même temps, le maréchal duc d'Elchingen marchait sur Logrono, passait l'Ebre, faisait à l'ennemi trois cents prisonniers, le poursuivait à plusieurs lieues de l'Ebre, et rétablissait le pont de Logrono. Par suite de cet évènement, le général espagnol Pignatelli, qui commandait les insurgés, fut lapidé par eux.

Les troupes de la Romana et les Espagnols prisonniers en Angleterre que les Anglais avaient débarqués en Espagne, et les divisions de Galice, formant une force de trente mille hommes, de Bilbao menaçaient le maréchal duc de Dantzick, qui, emporté par une noble impatience, marcha à eux dans la journée du 31, et les culbuta de toutes leurs positions au pas de charge. Les troupes de la confédération se distinguèrent, principalement le corps de Bade.

Le duc de Dantzick poursuivit l'ennemi l'épée dans les reins toute la journée du 1er novembre jusqu'à Guenès ; et entra dans Bilbao, où il trouva des magasins considérables. Les Espagnols perdirent beaucoup de monde en tués et en blessés.

Sur ces entrefaites, le corps du maréchal Victor, étant arrivé, fut dirigé de Vittoria sur Orduna. Dans la journée du 7, l'ennemi, renforcé de nouvelles troupes arrivées de Saint-Ander, avait couronné les hauteurs de Guenès. Le duc de Dantzick marcha à eux, perça leur centre : les cinquante-huitième et trente-deuxième régimens se distinguèrent.

Si ces évènemens se fussent passés en plaine, pas un ennemi n'eût échappé ; mais les montagnes de Saint-Ander et de Bilbao sont presque inaccessibles. Le duc de Dantzick poursuivit toute la journée les Espagnols dans les gorges de Valmaseda. Ils perdirent dans ces dernières affaires, en tués, blessés et prisonniers, environ quatre mille hommes.

Le duc de Dantzick se loua particulièrement des généraux Leval et Sébastiani, du général hollandais Chassey, du colonel Lacoste, du vingt-septième régiment d'infanterie légère ; du colonel Bacon, du soixante-troisième d'infanterie de ligne ; et des colonels des régimens de Bade et de Nassau, auxquels Buonaparte décerna des récompenses.

Dans la journée du 8, le général Sébastiani découvrit sur une montagne très-élevée, à droite de Valmaseda, où le duc de Dantzick venait d'entrer sur les traces de l'ennemi, l'arrière-garde des insurgés : il marcha sur-le-champ à elle, la culbuta, et fit une centaine de prisonniers.

Cependant la ville de Burgos était occupée par l'armée d'Estramadure, formée en trois divisions : l'avant-garde composée des gardes wallones et espagnoles, du corps d'étudians des universités de Salamanque et de Léon, formant plusieurs bataillons, divers régimens de ligne et plusieurs régimens formés depuis l'insurrection de Badajoz, portaient cette armée à environ vingt mille hommes.

Napoléon, ayant donné le commandement de la cavalerie au maréchal Bessière, donna le commandement du deuxième corps au duc de Dalmatie. Le 10 novembre, à la pointe du jour, ce maréchal s'avança à la tête de la division Mouton, pour reconnaître l'ennemi, qui était appuyé à un petit bois, à une lieue en avant de Burgos. Arrivé à Gamonal, le duc

de Dalmatie fut accueilli par une décharge de trente pièces de canon : ce fut le signal du pas de charge. L'infanterie de la division Mouton s'élança, soutenue par des salves d'artillerie. Les gardes wallones et espagnoles furent culbutées à la première attaque. Le duc d'Istrie, à la tête de sa cavalerie, déborda leurs ailes; l'ennemi fut mis en pleine déroute, trois mille hommes restèrent sur le champ de bataille : on y prit douze drapeaux, vingt-cinq pièces de canon et trois mille cinq cents prisonniers. Tout le reste fut dispersé, et l'infanterie française entra pèle-mêle avec l'ennemi dans la ville de Burgos, tandis que la cavalerie en poursuivait une partie dans toutes les directions. Cette armée d'Estramadure, qui était venue de Madrid à marches forcées, toute armée de fusils anglais et spécialement soldée par l'Angleterre, avait égorgé en chemin son infortuné général, le comte de Torres. La perte des Français consista en douze hommes tués et une cinquantaine de blessés. Un seul capitaine fut tué d'un boulet.

Ce succès, dû aux bonnes dispositions du duc de Dalmatie et à l'intrépidité avec laquelle le duc d'Istrie chargea à la tête des siens, fit aussi le plus grand honneur à la division Mouton : il est vrai que cette division se composait de corps dont le seul nom était depuis long-temps un titre d'honneur.

Après la prise de Burgos, où l'on trouva de nombreux magasins, Buonaparte passa, le 11, la revue de la division Bonnet, et la dirigea sur les débouchés des gorges de Saint-Ander. Cependant le duc de Bellune chargeait rapidement les restes de l'armée de Galice, aux ordres du général Blacke, qui se retirait par Villarcayo et Reinosa, point vers lequel le duc Dalmatie se mit aussi en marche.

Tandis que le duc de Dantzick poursuivait également le général Blacke en déroute complète, à la bataille d'Espinosa, par le maréchal Victor, le général Bonnet se conciliait l'affection des habitans de Saint-Ander. Il les gouverna avec tant de sagesse que, reconnaissans de ses soins, ils lui firent présent d'une épée d'or, portant cette inscription : *La ville de Saint-Ander, reconnaissante, au général Bonnet, son libérateur.*

On remarqua dans l'armée espagnole de singuliers contrastes. Des contrôles de compagnies étaient intitulés : régimens de *Brutus*, régimens *del Popolo;* c'étaient les compagnies des étudians; d'autres portaient des noms de saints;

c'était l'insurrection des paysans. On prit plusieurs drapeaux où l'aigle impériale se trouvait déchirée par le lion d'Espagne.

Toute la plaine de Castille, écrivait-on de Burgos, le 13 novembre, est déjà couverte de cavalerie française : l'élan et l'ardeur de nos troupes les portent à faire sans effort quatorze et quinze lieues par jour; les gardes avancées sont sur le Duero; toute la côte de Saint-Ander et de Bilbao est libre d'insurgés.

En proie à tous les maux d'une ville prise d'assaut, l'infortunée ville de Burgos faisait frémir d'horreur. Prêtres, moines, habitans, s'étaient sauvés à la première nouvelle du combat, menacés de voir les soldats de l'armée d'Estramadure se défendre dans les maisons, comme ils en avaient annoncé l'intention, pillés d'abord par eux, et ensuite par les vainqueurs, entrant dans les maisons pour en chasser les ennemis, et n'y trouvant plus d'habitans.

Dix mille hommes de cavalerie légère et de dragons, avec vingt-quatre pièces d'artillerie légère, s'étaient mis en marche, le 11, pour courir sur les derrières de la division anglaise que l'on disait être à Valladolid. Ces braves firent trente-quatre lieues en deux jours, mais leur espérance fut déçue : ils poussèrent six lieues au-delà de Palencia et de Valladolid, sans rencontrer les insulaires.

Le septième corps de l'armée d'Espagne, que commandait le général Gouvion-Saint-Cyr, commença aussi à faire parler de lui. Dans les premiers jours de novembre, ce général fit investir la place de Roses par les généraux Reille et Pino. Les hauteurs de Saint-Pedro furent enlevées par les Italiens, avec cette impétuosité qu'ils avaient au quinzième siècle, et dont les troupes du royaume d'Italie donnèrent tant de preuves dans la campagne de 1806. La garnison de Roses fit sortir trois colonnes protégées par l'artillerie des vaisseaux anglais : le général Mazuchelli les reçut à bout portant, et leur tua plus de six cents hommes. Le 12, les insurgés voulurent encore faire une sortie; ils trouvèrent les mêmes braves, et le général Mazuchelli en couvrit ses tranchées.

Les glorieux succès obtenus à Burgos, Espinosa, Saint-Vicente, Selva, et plusieurs autres avantages furent couronnés, le 23 novembre, par la victoire de Tudela. Le 26, le duc d'Elchingen se porta, par Tarraçone, sur Borja : l'ennemi avait mis le feu à un parc d'artillerie de soixante caissons que les insurgés avaient à Tarraçone. Le général Maurice-Mathieu

arriva, le 25, à Borja, poursuivant les fuyards échappés à la déroute de Tudela, et ramassant à chaque instant de nouveaux prisonniers, dont le nombre était déjà de cinq mille. Ils appartenaient tous aux troupes de ligne. Le nombre des pièces de canon prises s'élevait à trente-sept.

Après l'affaire brillante de Somo-Sierra, le quartier-général de Buonaparte fut établi, le 1er décembre, à Saint-Augustin, et le 2, le duc d'Istrie, avec la cavalerie, vint couronner les hauteurs de Madrid.

Décembre 1808. — Napoléon, ayant porté ses armes en Espagne, y obtint d'emblée les plus grands succès, commandant en personne une armée composée de guerriers les plus valeureux du monde. D'abord rien ne s'opposa à sa marche rapide. Dès que les Pyrénées furent franchies, il se regarda comme maître des vastes royaumes au-delà de ces monts chenus. Mais l'Espagnol, né fier, étonné de la rapidité avec laquelle le conquérant avait subjugué les Espagnes, revint sur lui-même, et cette conquête déjà terminée, lui fut disputée par l'orgueil des grands, par l'église même, pour laquelle Buonaparte ne cessa de montrer du respect. Le lecteur verra par la transcription du décret ci-joint, à quels genres d'épreuves il lui fallut passer, pour obtenir l'obéissance des peuples de l'Espagne.

« Napoléon, considérant que les troubles d'Espagne ont été principalement l'effet des complots tramés par plusieurs individus, et que le plus grand nombre de ceux qui y ont pris part, ont été égarés ou trompés; voulant pardonner à ceux-ci, et leur accorder l'oubli des crimes qu'ils ont commis envers nous, notre nation, et le roi voulant en même temps signaler ceux qui, après avoir juré fidélité au roi, ont violé leur serment; qui, après avoir accepté des places, ne se sont servis de l'autorité qui leur avait été confiée, que pour trahir les intérêts de leur souverain, et qui, au lieu d'employer leur influence pour éclairer les citoyens, n'en ont fait usage que pour les égarer; voulant enfin que la punition des grands coupables, serve d'exemple dans la postérité, à tous ceux qui, placés par la providence à la tête des nations, au lieu de diriger le peuple avec sagesse et prudence, le pervertissent, l'entraînent dans le désordre des agitations populaires, et le précipitent dans les malheurs de la guerre;

« Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Article 1er. Les ducs de l'Infantado, de Hijar, de Medina-Celi, de Ossuna, le marquis de Santa-Cruz; les comtes de Fernan-Nunez et d'Altamira, le prince de Castel-Franco, Saint-Pierre Cevallos, ex-ministre d'état, et l'évêque de Saint-Ander, sont déclarés ennemis de la France et de l'Espagne, et traîtres aux deux couronnes. Comme tels, ils seront saisis en leur personne, traduits à une commission militaire, et passés par les armes. Leurs biens meubles et immeubles seront confisqués en Espagne, en France, dans le royaume d'Italie, dans le royaume de Naples, dans les états du pape, dans le royaume de Hollande et dans les pays occupés par l'armée française, pour répondre des frais de la guerre.

» 2. Toutes ventes et toutes dispositions, soit entre vifs, soit testamentaires faites par eux ou leurs fondés de procuration, postérieurement à la date du décret, sont déclarées nulles et et de nulle valeur.

» 3. Nous accordons, tant en notre nom, qu'au nom du roi d'Espagne, pardon général et amnistie pleine et entière aux Espagnols qui, dans le délai d'un mois, après notre entrée à Madrid, auront mis bas les armes, et renoncé à toute alliance, adhésion et communication avec l'Angleterre, se seront ralliés autour de la constitution et du trône, et rentreront dans l'ordre, si nécessaire au repos de la grande famille du continent.

» 4. Ne sont exceptés dudit pardon et de ladite amnistie, ni les membres des juntes centrales et insurrectionelles, ni les généraux et officiers qui ont porté les armes, pourvu néanmoins que les uns et les autres se conforment aux dispositions établies par l'article précédent.

» 5. Le présent décret sera publié et enregistré dans tous les conseils, cours et tribunaux, pour être exécuté comme loi de l'état.

Signé NAPOLÉON. »

Second décret, donné au camp de Madrid, le 4 décembre 1808.

« Considérant que le conseil de Castille a montré dans l'exercice de toutes ses fonctions, autant de fausseté que de faiblesse : qu'après avoir publié dans tout le royaume la renonciation du roi Charles IV, et des princes don Fernando,

don Carlos, don Francisco et don Antonio à la couronne d'Espagne, et après avoir reconnu et proclamé nos légitimes droits au trône, il a eu la bassesse de déclarer aux yeux de l'Europe et de la postérité, qu'il n'avait souscrit ces divers actes qu'avec des restrictions intérieures et perfides.

» Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er. » Les membres du conseil de Castille sont destitués comme lâches, et indignes d'être magistrats d'une nation brave et généreuse.

» 2. Les présidens et procureurs du roi seront arrêtés et retenus comme ôtages ; les autres membres dudit conseil seront tenus de rester à Madrid, dans leur domicile, sous peine d'être poursuivis et punis comme traîtres ; sont exceptés néanmoins de la présente disposition, ceux des membres dudit conseil qui n'auraient pas signé la délibération du 11 août 1808, aussi déshonorante pour la dignité du magistrat, que pour le caractère de l'homme.

» 3. Le présent décret sera publié, enregistré dans tous les conseils, cours et tribunaux, pour être exécuté comme loi de l'état. » *Signé* NAPOLÉON. »

C'est ainsi que Buonaparte dictait des lois au peuple espagnol, qui paraissait résister à ce nouveau frein : la proclamation suivante annoncera le dernier plan qu'il avait arrêté pour obtenir une entière soumission à ses volontés.

PROCLAMATION.

« Espagnols, vous avez été égarés par des hommes perfides ; ils vous ont engagés dans une lutte insensée, et vous ont fait courir aux armes. Est-il quelqu'un parmi vous qui, réfléchissant un moment sur tout ce qui s'est passé, ne soit aussitôt convaincu, que vous avez été le jouet des perpétuels ennemis du continent, qui se rejouissaient en voyant répandre le sang espagnol et le sang français ? Quel pouvait être le résultat du succès même de quelques campagnes ? Une guerre de terre sans fin, et une longue incertitude sur le sort de vos propriétés et de votre existence. Dans peu de mois vous avez été livrés à toutes les angoisses des factions populaires. La défaite de vos armées a été l'affaire de quelques marches ; je suis entré dans Madrid ; les droits de la guerre m'autorisaient à donner un grand exemple, et à laver dans le sang les outrages faits à moi et à ma nation : je n'ai écouté

que la clémence. Quelques hommes, auteurs de tous vos maux, seront seuls frappés. Je chasserai bientôt de la péninsule cette armée anglaise, qui a été envoyée en Espagne, non pour vous secourir, mais pour vous inspirer une fausse confiance et vous égarer.

Je vous avais dit, dans ma proclamation du 2 juin, que je voulais être votre regénérateur. Aux droits qui m'ont été cédés par les princes de la dernière dynastie, vous avez voulu que j'ajoutasse le droit de conquête : cela ne changera rien à mes dernières dispositions ; je veux même louer ce qu'il peut y avoir eu de généreux dans vos efforts ; je veux reconnaître que l'on vous a caché vos vrais intérêts, qu'on vous a dissimulé le véritable état des choses. Espagnols, votre destinée est dans vos mains ; rejetez les poisons que les Anglais ont répandus parmi vous : que votre roi soit certain de votre amour et de votre confiance, et vous serez plus puissans, plus heureux que vous n'avez jamais été. Tout ce qui s'opposait à votre prospérité et à votre grandeur, je l'ai détruit ; les entraves qui pesaient sur le peuple, je les ai brisées ; une constitution libérale vous donne, au lieu d'une monarchie absolue, une monarchie tempérée et constitutionnelle : il dépend de vous que cette constitution soit encore votre loi.

« Mais si tous mes efforts sont inutiles, et si vous ne répondez pas à ma confiance, il ne me restera qu'à vous traiter en provinces conquises, et à placer mon frère sur un autre trône ; je mettrai alors la couronne d'Espagne sur ma tête, et je saurai la faire respecter des méchans ; car Dieu m'a donné la force et la volonté nécessaires pour surmonter tous les obstacles.

« En notre camp de Madrid, le 7 décembre de l'an 1808.

Signé Napoléon. »

La junte centrale de l'Espagne ne jouissait point d'une grande considération. Un peuple fier et mutin dédaignait ses décrets : à peine les provinces lui répondaient. Elle n'avait plus l'administration des finances, dont elle jouissait autrefois. La dernière classe du peuple l'influençait, et la minorité la gouvernait. On n'accordait plus de crédit à Florida-Blanca. Deux hommes méprisables dictaient des lois à leur gré et selon leurs caprices : le reste de cette assemblée se soumettait à leurs décisions. Dans toutes les affaires, ils em-

ployaient les mesures les plus violentes. Un rassemblement se formait sous les fenêtres d'Aranjuez, et tout le monde signait. Toutes leurs opérations étaient marquées au coin de l'extravagance et de la méchanceté. Dès qu'ils apprirent l'arrivée de Napoléon à Burgos, ils fabriquèrent une déclaration de guerre contre la France, toute remplie d'injures et de traits de folie. Ce que les honnêtes gens ont eu à souffrir de la dernière classe du peuple se concevrait à peine, si chaque nation ne trouvait dans ses annales le souvenir de crises semblables.

Le 11, le général de division Lasalle, poursuivant l'ennemi, arriva à Talavera de la Reina, où dix jours auparavant on avait vu passer les Anglais annonçant qu'ils allaient au secours de la capitale. Un spectacle affreux s'est offert aux yeux des Français. Un cadavre, revêtu de l'uniforme de général espagnol, était suspendu à une potence, et percé de mille coups de fusil. Une terreur panique ayant saisi une troupe espagnole, elle avait exercé sa furie sur leur général. Ce corps était celui du général don Benito San-Juan; ils ne l'avaient aussi indignement sacrifié que pour donner une raison à leur lâcheté. Ils n'avaient repris haleine à Talavera, que pour torturer leur infortuné général, qui a été, pendant une journée entière, le but de leur adresse atroce et de leur barbarie. Sur les bords rians du Tage, et dans un pays fertile, se trouve une vaste et belle vallée, au milieu de laquelle est situé Talavera de la Reina, ville considérable d'Espagne.

L'amnistie générale accordée par Napoléon produisit un bon effet. Elle suspendit du moins, pour un temps, les haines, et calma un moment les factions. A Léon et à Astorga, les évêques et ecclésiastiques donnèrent l'exemple de vertus évangéliques : douceur et patience. Buonaparte fit prononcer la destruction des droits odieux au peuple, et contraires à la prospérité de l'état. Il fixa le nombre et le sort des moines. Il parut dans ces momens que l'animadversion tournait contre les Anglais. Les paysans disaient qu'à l'approche des Français, les Anglais retournaient monter sur leurs chevaux de bois. En attendant les résultats de toutes ses opérations en Espagne, Napoléon passait la revue des troupes à fur et à mesure qu'elles approchaient du point qu'il occupait. Il nomma, à Madrid, le colonel des lanciers polonais Konopka, commandant de la légion d'honneur. Le corps commandé par

ce Polonais s'était déjà couvert de gloire dans toutes les occasions. On avait aussi remarqué la bonne conduite de la brigade de Dijon, à la bataille de Tudela.

Du 14 mai au 12 juin 1809. — Avant d'avoir pu opérer sa jonction avec le duc de Dalmatie, commandant du deuxième corps, qui venait de passer le Minho à Orense, le maréchal duc d'Elchingen, chef du septième, adressa le rapport suivant au ministre de la guerre, en date d'Oviédo, le 21 mai 1809 :

« J'ai l'honneur de rendre compte à votre excellence que l'expédition des Asturies avait été concertée avec le général Kellermann aussitôt après son arrivée à Lugo. Cette opération importante a été promptement terminée. Je partis le 13 de Lugo, avec le vingt-cinquième d'infanterie légère, les vingt-septième et cinquante-neuvième de ligne seulement, le troisième de hussards, le vingt-cinquième de dragons, huit pièces d'artillerie de montagne, portées à dos de mulets, deux cent mille cartouches de réserve et sept jours de biscuit. Cette division, commandée par le général Maurice-Mathieu, était divisée en quatre brigades aux ordres des généraux Lorcet, Labassée, Marcoguet et Bardet. Les troupes prirent position le même jour dans le val de Pédroso.

» Le 14, on campa à Navia de Suarna ; on échangea quelques coups de fusil en y entrant, et nous y fîmes vingt-cinq prisonniers. J'appris que l'armée dite de Galice, forte de trois mille hommes de troupes de ligne et d'une multitude de paysans armés, était campée à Fuensa-Grada et à Péguin. J'aurais pu, dès le 15, l'attaquer à revers, et le succès n'était pas douteux ; mais je préférai profiter de l'ignorance où l'ennemi était de mes desseins, pour gagner quelques marches, tomber tout-à-coup au centre de ses forces, et en rendre ainsi la réunion impossible. Il supposait sans doute qu'arrivé à Navia de Suara, je changerais de direction à droite, pour regagner la route de Villa-Franca, par le val de Neyra, et me diriger ensuite sur Orense.

» Le 15, je pris position à Tormaler. On dispersa, dans cette marche, un convoi de trois cents mulets, portant à l'armée ennemie de la farine, des fusils et des munitions. Les paysans qui restaient dans les villages nous prenaient pour des insensés d'oser engager des troupes dans les Asturies, par un

pareil chemin; la route, ou plutôt le sentier, était en effet impraticable.

» Le 16, je pris position à Caugas de Tineo. On y trouva des recrues destinées pour Fuensagrada : je les renvoyai dans leurs villages. On détruisit des fusils et des munitions.

» J'arrivai le 17 à Salas, et portai l'avant-garde à Comellana, où je devais passer la Narcea. Il n'existe point de pont sur ce torrent, que la fonte des neiges rend très-large et très-rapide. On y trouva heureusement deux petites barques qui pouvaient porter vingt hommes à-la-fois ; mais il n'existait point de gué pour la cavalerie; je me déterminai à faire ouvrir une digue pour procurer aux eaux un autre écoulement. Les troupes se livrèrent à ce travail pénible avec tant d'ardeur, qu'en trois heures la rivière baissa d'un pied, et la cavalerie et les bagages purent passer à gué. Des nageurs, placés de distance en distance, recueillirent six hommes que le courant entraînait. Quatre chevaux furent noyés.

» Ce n'est que le 17 que la Romana, dont le quartier-général était à Oviedo, apprit avec certitude que je marchais à lui. La garnison de cette ville était de trois mille hommes, composée du régiment de la Princesse, et des milices. Il se hâta d'envoyer douze cents hommes, avec deux pièces de canon, au pont de Pennaflor, et porta le reste de ses troupes à Gallegos, pour défendre également le pont sur la Nora. Ces deux détachemens étaient munis d'outils et de poudre pour faire, au besoin, sauter les ponts. Tranquille après ces dispositions, la Romana resta à Oviedo, et envoya aux généraux Mahy et Mantizabal l'ordre de rétrograder par Saline et Lapola de Mandé, pour nous couper la retraite.

» Le 18, à six heures du matin, l'avant-garde avait passé la Narcea, et se dirigeait sur Grado. A huit heures, toute la cavalerie et un bataillon du vingt-cinquième légère marchèrent pour la soutenir. L'ennemi, qu'elle avait trouvé à Grado, fut culbuté avec une extrême rapidité jusque près de Pennaflor. Toutes les hauteurs étaient couvertes de paysans, et le feu devint extrêmement vif de tous côtés.

» J'ordonnai au général Lorcet d'enlever le pont à la baïonnette; cet ordre fut exécuté avec la plus grande audace; ces deux pièces de canon furent prises, et l'on passa au fil de l'épée tout ce qu'on put atteindre d'ennemis. La cavalerie était en bataille dans une petite plaine, et maintenait nos communica-

tions; mais il fallut y renoncer, parce que je voulais profiter de la terreur de l'ennemi pour enlever le pont de Gallegos. En conséquence, je laissai le bataillon du vingt-cinquième pour gader le pont et les hauteurs de Pennaflor, tandis que le bataillon de voltigeurs d'avant-garde et cinquante hussards marchèrent sur Gallegos. Ce dernier pont fut assez bien défendu par le régiment de la Princesse; mais néanmoins il fut enlevé, ainsi qu'une pièce de douze. On poursuivit l'ennemi à une petite distance, et l'on revint se barricader sur le pont, pour y attendre la réunion des brigades. Cependant le passage de la Narcéa avait continué pendant tout le jour et toute la nuit; le 19, à six heures du matin, la division était en marche, sans avoir perdu un seul homme dans ce passage si dangereux. Les fuyards ennemis, auxquels s'étaient réunis plusieurs milliers de paysans, faisaient le coup de fusil sur toute la profondeur de ma colonne, depuis Gallegos jusqu'à Comellana : il fallait une compagnie pour porter les ordres d'une brigade à l'autre, quoiqu'elles fussent flanquées.

« La Romana, apprenant la défaite de ses troupes, s'enfuit d'Oviédo : les magasins et les plus riches maisons de la ville furent pillés, par les paysans et la populace. Ce pillage eut des suites funestes; ces malheureux, ivres d'eau-de-vie, entreprirent de défendre la ville, et firent feu dans toutes les rues, mais avec un tel désordre que nos soldats, fatigués de tuer, se contentèrent à la fin de les désarmer, et de les chasser de la ville.

« Le 19, à neuf heures du soir, la troisième et la quatrième brigades étaient dans Oviédo; l'avant-garde et la première brigade prenaient position à l'embranchement de la route de Gijon et d'Avilès, ainsi qu'à Coyès et Lugonès, sur la Nora.

« La Romana s'est embarqué à Gijon, le 19, à cinq heures du matin, avec les membres de la junte, sur une corvette espagnole : retenu en vue par les vents contraires, il a pu apercevoir l'entrée des Français.

« Le 20, les troupes entrèrent à Gijon : l'on a trouvé dans cette ville et à Oviédo plus de deux cent cinquante milliers de poudre, autant de plomb, beaucoup d'artillerie, de fusils et d'équipemens militaires; tout cela fourni par les Anglais. Deux brigantins de la même nation, chargés de divers effets, ont été incendiés par l'ennemi au moment de son départ; nos soldats sont parvenus à en sauver un.

« Aujourd'hui, une petite colonne d'infanterie, que j'avais

envoyée sur la Polade-Lona, a fait sa jonction avec la tête des troupes du général Kellermann, qui arrive ici ce soir : cette colonne a trouvé l'ennemi et l'a culbuté. Demain je pars d'ici, pour marcher contre l'armée insurgée, dite de Galice : je sais que les chefs sont extrêmement embarrassés ; j'espère disperser leurs troupes, et retourner dans mon ancienne position. Autant qu'on peut juger dans ce premier moment de la disposition des esprits, le peuple paraît las de la guerre : la Romana et les autres chefs sont détestés.

« Sans pouvoir maintenant nommer à votre excellence tous les officiers et soldats qui ont mérité des récompenses par leur dévouement ; je crois devoir vous faire connaître ceux qui se sont particulièrement distingués sous mes yeux. Le général Maurice-Mathieu a montré autant d'activité que de zèle à surmonter tous les obstacles ; il est rempli de capacité, couvert de blessures, et l'un des plus anciens généraux de division. M. Gorse, jeune officier d'artillerie, très-intéressant, s'est jeté à la nage tout habillé, pour sauver un maréchal-des-logis, qu'il a ramené à bord, après avoir failli périr lui-même. M. Messenari, capitaine de carabiniers au vingt-cinquième légère, a sauvé la vie à quatre hommes, qui auraient péri sans son dévouement. Le colonel d'artillerie Digeon n'a cessé de me donner des preuves d'activité, d'aptitude et de courage. Mais l'officier sur lequel j'appelle sur-tout l'attention de sa majesté et celle de votre excellence, est M. le chef de bataillon Villars, du cinquante-neuvième, qui commandait le bataillon des voltigeurs d'avant-garde : cet officier, l'un des plus braves soldats de l'empereur, a enlevé sa troupe avec une audace rare, et a reçu, sur le pont de Peunaflor, sa cinquante-cinquième blessure.

« Il est très-difficile d'apprécier la perte de l'ennemi ; elle doit avoir été énorme ; car toute la route, dupuis la Narcéa jusqu'à Oviédo, est jonchée de cadavres. Notre perte ne mérite pas la peine d'être citée ; nous avons retrouvé beaucoup de soldats du sixième légère et de plusieurs régimens du deuxième corps.

Signé, le maréchal duc d'Elchingen, NEY. »

Autre lettre du maréchal, au même ministre.

« Monseigneur, j'ai eu l'honneur de vous adresser, le 21 du mois dernier, un rapport sur l'expédition des Asturies ; il me

reste maintenant à vous rendre compte du retour de mes troupes en Galice, des obstacles qu'elles ont eus à vaincre dans leur marche, et des évènemens qui ont eu lieu dans cette vaste province pendant mon absence.

« Le 21, le général Kellermann arrivait à Oviédo, et ses troupes relevaient successivement les miennes à Gijon, Avilès, et dans les positions importantes de Pennaflor et Gallegon. Après avoir arrêté avec ce général les dispositions nécessaires pour le maintien de la tranquillité dans le pays, je me suis remis en marche.

« Le 22, je suis arrivé à Avilès, où le général Marcognet avait eu, deux jours auparavant, une belle affaire contre les insurgés, qui y ont perdu deux cents hommes, et dans laquelle le vingt-cinquième de dragons et le trente-neuvième de ligne se sont distingués. La marche de mes troupes s'exécutait, la gauche en tête; elle était ouverte par le colonel Ornano, avec un escadron de dragons, suivi du cinquante-neuvième de ligne, sous les ordres du général Bardet. Le colonel Ornano prit position sur la Nalon, avec quelques compagnies de voltigeurs, vis-à-vis Muroz : il avait ordre de réunir sur ce point le plus grand nombre possible de bateaux : une autre colonne remontait la rivière pour le même objet jusqu'à Pravia, d'où elle ramena dix barques chargées de douze mille rations de vivres, destinées a des troupes qui devaient venir nous disputer le passage. J'avais fait partir d'Avilès, sous les ordres du chef de bataillon Regnard, mon aide-de-camp, une petite flottille armée de quelques pièces d'artillerie, et de cent vingt hommes d'infanterie, pour longer la côte, ramasser les barques, et entrer successivement dans la rivière que nous avions à traverser.

« Le 23, les insurgés bordaient les hauteurs, à la gauche de la Nalon; quelques embarcations suffirent pour disperser ce rassemblement, qui perdit quarante à cinquante hommes. Le passage, commencé à trois heures du matin, fut terminé à dix heures du soir; les chevaux de la cavalerie traversèrent la rivière a la nage. L'arrière-garde, venant de Gijon, n'effectua son passage que dans la matinée du lendemain.

« Le 24, toutes les troupes étaient en marche dès le point du jour pour se diriger sur Luarca; un gué fut reconnu sur le Caneiro; et l'infanterie put passer sur un pont de chariots, sans etre inquiétée par l'ennemi. L'arrière-garde rejoignit la première brigade, et se trouva dès-lors réunie au reste de mes troupes. La flottille continuait de longer la côte, augmentant

toujours le nombre de ses barques : elle avait ordre d'entrer dans la Navia ; mais arrivée à la hauteur du cap de Saint-Pedro, elle fut attaquée par un corsaire et un gros chasse-marée, qu'elle força à prendre le large après un combat opiniâtre de trois heures.

« Le 25, à la pointe du jour, la colonne traversa Luarca; la tête était déjà sur la Navia, des milices et une multitude de paysans en défendaient le passage avec deux pièces de vingt-quatre, une de huit et une de six, servies par des canonniers de la côte. Cette troupe fit à notre arrivée un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie. Le colonel Ornano, détaché pour reconnaître la rivière, trouva un gué vis-à-vis Coanna : aussitôt les voltigeurs montèrent en croupe derrière les dragons, et l'ennemi, attaqué en flanc, précipita sa retraite; mais s'étant aperçu trop tard de notre mouvement, il éprouva une grande perte, et les dragons en sabrèrent un très-grand nombre. Tandis qu'on passait au gué, plusieurs nageurs, à la tête desquels se trouvait le capitaine du génie Tressard, traversaient la rivière sous le feu des batteries, poussant devant eux un coffre rempli de fusils et de gibernes, et bientôt cette poignée de braves gens se porta sur l'ennemi, qui, assailli de tous les côtés, se débanda et abandonna son artillerie. Dès-lors on put s'occuper du passage de l'infanterie, qui fut suivi avec une telle activité, qu'à neuf heures du soir il ne restait plus sur la rive droite que l'arrière-garde, qui traversa pendant la nuit. La flottille se dirigea sur Ribadeo, pour protéger notre passage de l'Eo.

« Le 26, les troupes furent divisées en deux colonnes; l'une se porta sur Castropol, et l'autre sur Lavega : on trouva un gué dans ce dernier lieu, et l'infanterie passa sur un pont de charrettes. J'appris à Castropol l'arrivée du duc de Dalmatie sur le Minho. Le 27, je dirigeai la plus grande partie de mes troupes sur Mondonedo : mon avant-garde fit des prisonniers à l'ennemi, dont la retraite avait lieu sur Meyra.

« Le 28, je rapprochai mes troupes de Lugo; la droite s'étendit jusqu'au-delà de Castro-del-Rey; je poussai des reconnaissances sur Meyra et sur Lugo, pour connaître la position de l'ennemi et l'état des affaires en Galice. L'officier envoyé à Lugo me confirma l'arrivée du deuxième corps, et m'instruisit du résultat des tentatives que l'ennemi avait faites sur cette ville et sur San-Yago, du 19 au 23. Le 29, les troupes restèrent en position, à l'exception du troisième de hussards,

avec lequel je me rendis à Lugo, pour conférer avec le duc de Dalmatie sur les mesures que nous avions à prendre pour disperser l'ennemi et déjouer ses projets. Les 30, 31 mai et 1er juin, mes troupes s'approchèrent successivement de Betanzos, afin d'être en mesure d'agir vigoureusement contre le corps de la Carera, qui occupait San-Yago. Hier, 2 juin, mon avant-garde est rentrée dans cette ville : l'ennemi s'est retiré sur Elpadron et Pontevedra.

« Pendant la marche pénible des troupes sur Oviédo et leur retour en Galice, depuis le 13 mai jusqu'au 26, elles ont été constamment en mouvement depuis quatre heures du matin jusqu'à neuf à dix heures du soir; elles ont eu à gravir des montagnes escarpées, et à traverser les chemins les plus impraticables que j'aie vus de ma vie; l'ennemi, dans quelque position qu'il ait été, n'a pu leur résister; enfin, il est impossible de montrer plus de dévouement au service de sa majesté que n'en ont manifesté dans cette circonstance tous les généraux, les officiers et les soldats. J'adresserai à votre excellence l'état de ceux qui se sont distingués sous mes regards, et qui ont droit à des récompenses.

« La perte que nous avons faite dans l'expédition des Asturies est peu importante. Nous avons délivré une grande partie du bataillon du sixième légère pris à Villa-Franca, et plusieurs centaines de soldats du deuxième et du sixième corps.

« J'ai l'honneur, etc. *Signé* NEY. »

« *P. S.* Le général Fournier, que j'avais laissé dans Lugo, avec trois bataillons et deux escadrons, s'est soutenu pendant quatre jours contre une armée de quelques milliers d'Espagnols, parmi lesquels il se trouvait des troupes réglées, commandées par le général Mahy, qui l'a fait inutilement sommer deux fois de se rendre, et s'est retiré avant l'arrivée d'un détachement du deuxième corps, lequel se porta, le 23 mai, sur Lugo. Pendant les quatre jours de combats presque continuels, livrés par le général Fournier, il n'a perdu que cent trente hommes tués ou blessés, parmi lesquels on a à regretter le chef d'escadron Lavie, du quinzième de dragons. On évalue à cinq cents hommes le nombre des morts de l'ennemi; celui des blessés doit être bien plus considérable. »

Lettre du général Bonet, au maréchal duc de Trévise.

« Monsieur le maréchal, le général Kellermann vous aura rendu compte de ma marche pour atteindre le corps de Balasteros. Parti le 8 juin de Cangas-d'Ouis, j'arrivai le 11 devant Torre-Lavega, où le Marquisito et Balasteros s'étaient réunis. L'ennemi ayant fait le matin un mouvement sur Saint-Ander, j'ordonnai qu'on le suivît, et malgré la fatigue des troupes, qui étaient sans pain, je me portai rapidement vers Saint-Ander. Tous les avant-postes furent culbutés à la baïonnette : à minuit, deux bataillons du douzième léger entrèrent dans la ville, où l'ennemi avait les régimens de la Princesse, d'Hibernia et d'autres troupes. Après deux heures de carnage, je fis prendre une position, les forces que j'avais à combattre étant supérieures en nombre. Au point du jour, mes dispositions étant faites, une colonne ennemie, forte de trois mille hommes, fut attaquée, et mit bas les armes.

« Le général Balasteros s'étant sauvé avec plusieurs chefs, j'envoyai battre la campagne pour balayer le pays : le Marquisito, qui s'était caché jusqu'à quatre heures, chercha à s'échapper ; mais ayant été poursuivi, son corps fut dispersé, tué et noyé en grande partie.

« Cette journée coûte cinq mille hommes à l'ennemi. Les régimens d'Hibernia et de la Princesse sont détruits. Nous avons trois mille prisonniers, dont cent cinquante officiers. En outre, six cents Français ont été délivrés à Saint-Ander, indépendamment de la garnison et de cinq cents malades qui se trouvaient dans la place. Je fais suivre le reste des ennemis sur Santonia.

Transfuge du camp de Boulogne, l'auteur de la *guerre d'Espagne* s'est plu dans cet ouvrage à calomnier tour-à-tour les généraux, les officiers et les soldats qui ont brillé dans les champs espagnols et portugais, de 1808 à 1814. Celui qui écrit cette note, et qui, dans un grade éminent, fit toutes ces campagnes, a réfuté le déserteur dans quelques pages historiques, dont tous les militaires échappés à la catastrophe qui termina la guerre de la péninsule, ont reconnu l'impartialité. Il se borne dans cet article à citer un passage de cette réfutation :

« La brillante expédition des Asturies eut lieu dans le courant de mai, et augmenta la réputation de l'intrépide maréchal Ney.

« Le 11 juin, la division Bonet, à peine forte de trois mille hommes, s'empara de Saint-Ander. Balasteros et le Marquisito, qui avaient réuni plus de douze mille fantassins et neuf cents cavaliers, furent chassés et culbutés : on leur fit trois mille prisonniers, dont cinquante officiers de divers grades.

« Les soldats français furent assez heureux dans cette affaire pour délivrer mille de leurs frères d'armes. Ces infortunés avaient été pris à Castel-Franca ; ils avaient traversé toutes les montagnes de la Galice, des Asturies et de Saint-Ander. Exposés à chaque instant à être égorgés par une populace effrénée, ils avaient souffert tout ce que l'imagination peut inventer de plus affreux. Plusieurs d'entre eux, hors d'état de supporter de pareils traitemens, avaient l'esprit aliéné : plus heureux que leurs amis, ils ne souffraient plus ; la joie ainsi que la douleur n'avaient plus de puissance sur leur âme. Cependant ils recouvrèrent peu-à-peu leur raison, et sentirent combien ils étaient heureux d'être échappés à la fureur des montagnards. »

ESPINOSA.

10 *et* 11 *novembre* 1808. — L'armée d'Estramadure avait été anéantie dans les plaines de Burgos ; celle de Galice eut à-peu-près le même sort à la journée d'Espinosa. Cette armée, de quarante-cinq mille hommes, sous les ordres des généraux Blacke et la Romana, se composait de l'ancienne armée espagnole qui était en Portugal et en Galice, des milices de cette province, de celles des Asturies et de la Vieille-Castille, de cinq mille prisonniers espagnols que les Anglais avaient habillés et armés à leurs frais, et débarqués à Saint-Ander, des volontaires de nouvelles levées, des régimens d'artillerie, des garnisons de marine, et de matelots des départemens de la Corogne et du Ferrol, enfin des corps que le marquis la Romana avait amenés du nord et débarqués au port de Saint-Ander. La plupart des drapeaux offrait une aigle déchirée par le lion d'Espagne.

Dans sa fatale présomption, cette armée manœuvrait sur le flanc droit de l'armée française, et voulait couper la communication par la Biscaye. Pendant l'espace de dix jours, elle fut poursuivie de gorge en gorge, de mamelon en mamelon. Enfin, le 10 novembre, arrivée à Espinosa, elle voulut

couvrir sa retraite, ses parcs, ses hôpitaux, ses magasins. Elle se rangea en bataille, et se crut dans une position inattaquable.

Le maréchal duc de Bellune culbuta aussitôt son arrière-garde, et se trouva, à trois heures après midi, devant son front de bataille. Le général Pacthod, avec les quatre-vingt-quatorzième et quatre-vingt-quinzième régimens de ligne, eut ordre d'enlever un mamelon situé en avant de la ligne de bataille qu'occupait la troupe de la Romana. La position était belle; les soldats qui la défendaient, les meilleurs du pays, et soutenus par toute la ligne ennemie. Le général Pacthod gravit, l'arme au bras, ces montagnes escarpées, et fondit sur ces régimens qui, naguère, servaient sous la bannière tricolore. Dans un clin-d'œil, ils furent rompus et jetés dans les précipices.

La ligne ennemie se porta alors en avant, et combina des attaques pour reprendre ce plateau : toutes les colonnes qui avancèrent disparurent, et trouvèrent la mort. La nuit obscure surprit les deux armées dans cette position.

Pendant ce temps, le duc de Dalmatie filait sur Reynosa, seule retraite de l'ennemi.

A la pointe du jour, le maréchal Victor fit déborder par le général de brigade Maison, à la tête du seizième régiment d'infanterie légère, la gauche de l'ennemi; de son côté, le duc de Dantzick accourut au feu et déborda sa droite.

Le général Maison, avec les braves du seizième, gravit sur des montagnes escarpées, presque inaccessibles, et culbuta les Espagnols. Le duc de Bellune fit alors avancer le centre; et l'ennemi, coupé et tourné, s'enfuit à la débandade, jetant ses armes, ses drapeaux, et abandonnant ses canons. La division Sébastiani poursuivit les fuyards dans la direction de Villarcayo, attaqua, tua, prit ou dispersa une division, et lui enleva son artillerie.

Le duc de Dalmatie s'empara, de son côté, à Reynosa, de tous les parcs, bagages, magasins, et fit une centaine de prisonniers. Le colonel Tascher en prit sept cents, à la tête d'un régiment de chasseurs.

Cependant l'ennemi, qui avait menacé les premiers guerriers de l'Europe avec une présomption si déplorable, était non-seulement tourné par Reynosa, mais encore de Palancia, par la cavalerie, qui déjà occupait les débouchés des montagnes dans la plaine, à vingt lieues de ses derrières.

Soixante pièces de canon, vingt mille hommes tués ou pris, le reste dispersé; douze généraux espagnols tués; tous les secours en armes, habillemens, munitions que les Anglais avaient débarqués, tombés au pouvoir des Français, furent le résultat de cette bataille. La terreur se glissa dans l'âme du soldat espagnol : il jeta sa veste rouge, au chiffre du roi Georges, son fusil anglais, et, sous l'habit de paysan, il chercha une retraite dans les hameaux, dans les cavernes. Le général Blacke se sauva dans les montagnes des Asturies; la Romana, suivi de quelques milliers d'hommes, se dirigea rapidement sur la marine de Saint-Ander.

La perte des Français fut peu considérale. Aux combats de Durango, de Guenès, de Valmaceda, qui précédèrent la bataille d'Espinosa, et dans cette journée même, ils n'eurent que quatre-vingts hommes tués et 300 blessés.

On brisa trente mille fusils, et l'on en prit trente mille à Reynosa.

Napoléon nomma le général de brigade Pacthod, général de divison, et accorda des décorations de la légion-d'honneur à plusieurs régimens.

ESSLING.

22 mai 1809. — Sept jours après la seconde entrée des Français dans la capitale de l'Autriche, Buonaparte avait fait jeter, sous la direction des généraux Bertrand et Pernetti, deux ponts sur le Danube, vis-à-vis Ebersdorff, à deux lieues au-dessous de Vienne. Communiquant entre eux par un îlot; ils furent construits en un jour, et cependant l'un avait plus de cent trente toises, l'autre plus de deux cent quarante : cette opération commença le 18. Dès le soir même, la division Molitor aborda l'île qu'on appelle Inder-Lobau, et culbuta plusieurs détachemens qui, lui disputant le terrain, voulait couvrir le dernier bras du fleuve. De l'île au continent, le colonel Aubry construisit, en trois heures, un troisième pont sur un canal de soixante-dix toises, entre Gross-Aspern et Essling.

Le 20, le colonel Sainte-Croix fut le premier qui passa sur la rive gauche, dans un bateau; la division de cavalerie légère du général Lasalle, et les divisions Molitor et Boudet passèrent dans la nuit. Le 21, Napoléon, accompagné du prince de Neuchâtel, des ducs de Rivoli et de Montebello,

après avoir reconnu la position de la rive gauche, établit son champ de bataille, la droite au village d'Essling, et la gauche à celui de Gross-Aspern, qui furent occupés sur-le-champ.

Le même jour, à quatre heures après midi, l'armée ennemie se montra, paraissant avoir le dessein de culbuter l'avant-garde française et de la jeter dans le fleuve. Le duc de Rivoli fut attaqué, à Gross-Aspern, par le général Bellegarde : il manœuvra avec les divisions Molitor et Legrand, et pendant toute la soirée, trompa l'espoir de l'ennemi dans toutes les attaques qui furent entreprises. Le duc de Montebello défendit le village d'Essling; le duc d'Istrie, avec la cavalerie légère et la division de cuirassiers Espagne, couvrit la plaine et protégea le village d'Enzersdorff : l'affaire fut très-vive; l'ennemi déploya deux cents pièces de canons et environ quatre-vingt-dix mille hommes.

La division de cuirassiers Espagne fit plusieurs belles charges, enfonça deux carrés, et s'empara de quatorze pièces de canon; mais un boulet tua le général Espagne, combattant glorieusement à la tête des troupes; officier brave, distingué, recommandable sous tous les points de vue. Le général Foulers fut grièvement blessé dans une charge.

Avec la seule brigade commandée par le général Saint-Germain, le général Nanzouty arriva, vers la fin du jour, sur le champ de bataille : cette brigade se distingua par des charges brillantes. Les Autrichiens cessèrent de combattre à huit heures du soir, et les Français restèrent les maîtres du terrain. Pendant la nuit tout le corps d'Oudinot, la division Saint-Hilaire et deux brigades de cavalerie légère, avec le train d'artillerie, passèrent les trois ponts.

Le 22 mai, à quatre heures du matin, le duc de Rivoli fut engagé par l'ennemi, qui, pour reprendre le village, fit successivement plusieurs attaques; mais bientôt ennuyé de rester sur la défensive, le duc attaqua à son tour, et culbuta les Autrichiens. Le général de division Legrand fut remarqué par le sang-froid et l'intrépidité qui le distinguent.

Le général Boudet, placé avec sa division au village d'Essling, était chargé de la défense de ce poste important.

Voyant que les Autrichiens occupaient un très-grand espace de la droite à la gauche, on conçut le projet de les entamer par le centre, et le duc de Montebello se mit à la tête de l'attaque; il avait à la gauche la division Oudinot, celle de

Saint-Hilaire au centre, et celle de Boudet à la droite. Le centre de l'armée autrichienne fut culbuté en un moment.

Le duc d'Istrie fit faire alors plusieurs belles charges, qui toutes eurent du succès; les cuirassiers chargèrent et sabrèrent trois colonnes de l'ennemi. C'en était fait de son armée, lorsqu'à sept heures du matin un aide-de-camp vint annoncer à Buonaparte que la crue subite du Danube ayant mis à flot un grand nombre de gros arbres et de radeaux, coupés et jetés sur les rives dans les évènemens qui eurent lieu à la prise de Vienne, les nouveaux ponts venaient d'être rompus. La crue périodique, qui n'a ordinairement lieu qu'à la mi-juin, par la fonte des neiges, avait été accélérée par la chaleur qui se faisait sentir depuis trois jours. Tous les parcs de réserve qui défilaient, une partie nombreuse de la grosse cavalerie, avec le corps entier du maréchal duc d'Auerstaedt, se trouvèrent en conséquence retenus sur la rive droite. Un si terrible contretemps décida Buonaparte à arrêter la marche des vainqueurs. Il ordonna au duc de Montebello de garder le champ de bataille, qui avait été reconnu, et de prendre position, en appuyant la gauche à un rideau dont se couvrait le duc de Rivoli, et la droite à Essling.

Cependant les munitions que portait le parc de réserve ne pouvaient plus passer. L'ennemi se trouvait dans une effroyable déroute, lorsqu'il apprit que les trois ponts étaient rompus : le ralentissement du feu de l'armée française et le mouvement concentré qu'elle opérait, lui avaient fait connaître cet évènement imprévu. Tous ses canons, ses équipages d'artillerie qui étaient en retraite, se reportèrent sur la ligne, et secondé par deux cents pièces de canon, depuis neuf heures du matin jusqu'à sept du soir, il fit des efforts inouis pour culbuter les colonnes françaises : inutiles efforts. Il attaqua trois fois les villages d'Essling et de Gross-Aspern; trois fois il les remplit de ses morts et de ses blessés. Les fusiliers de la garde impériale, commandés par le général Mouton, se couvrirent de gloire, et culbutèrent la réserve, composée de tous les grenadiers de l'armée ennemie, les seules troupes fraîches qui lui restassent. Le général Gros fit passer au fil de l'épée sept cents Hongrois, qui étaient déjà parvenus à se loger dans le cimetière du village d'Essling. Les tirailleurs, que commandait le général Curial, firent leurs premières armes dans cette journée, et montrèrent de la vigueur. Le général Dorsenne,

colonel commandant la vieille garde, la plaça en troisième ligne, formant un mur d'airain qui, seul, aurait pu arrêter tous les efforts de l'armée ennemie. Les Autrichiens tirèrent quarante mille coups de canon, tandis que les Français, privés de leurs parcs de réserve, étaient dans la nécessité d'épargner leurs munitions.

Le soir, ils demeurèrent les maîtres du champ de bataille, et l'ennemi reprit les anciennes positions, qu'il avait quittées pour l'attaque. Sa perte fut immense : on lui tua douze mille hommes, et, au rapport des prisonniers, il eut vingt-quatre généraux et soixante officiers supérieurs tués ou blessés. Le feld-maréchal Weber, quinze mille hommes et quatre drapeaux restèrent au pouvoir des Français, qui eurent onze cents tués et trois mille blessés.

Vers six heures du soir, le maréchal duc de Montebello eut la cuisse emportée par un boulet, et, au premier moment, on le crut mort. Porté sur un brancard auprès de Buonaparte, il lui fit des adieux touchans. Au milieu des sollicitudes de ce jour mémorable, Napoléon s'abandonna à la tendre amitié qu'il portait depuis tant d'années à ce brave compagnon d'armes. Des larmes coulèrent de ses yeux, et se tournant vers ceux qui l'entouraient : « Il fallait, dit-il, que dans cette journée mon « cœur fût frappé par un coup aussi sensible, pour que je « pusse me livrer à d'autres soins qu'à ceux de mon armée.» Le maréchal, qui avait perdu connaissance, revint à lui, aperçut Buonaparte, et l'embrassa, en lui disant : « Dans une heure « vous aurez perdu celui qui meurt avec la gloire et la convic- « tion d'avoir été et d'être votre meilleur ami. »

Le général de division Saint-Hilaire, qui était l'un des généraux les plus distingués de la France, fut blessé dans cette bataille, et le général Durosnel, aide-de-camp de Buonaparte, reçut également une grave blessure.

Les ducs de Rivoli et de Montebello montrèrent dans cette journée toute la force de leur caractère guerrier.

On vit chaque soldat déployer un sang-froid égal à l'intrépidité qui n'appartient qu'à des Français.

Le 23, Buonaparte ordonna que l'armée repassât le petit bras de la rive gauche, et il fit prendre position dans l'île d'Inder-Lobau. En apprenant cet ordre, l'étonnement des braves fut extrême. Vainqueurs, ils croyaient que le reste de l'armée allait les rejoindre. On eut beaucoup de peine à les persuader, quand on leur dit que les grandes eaux ayant rompu les ponts

et augmentant sans cesse, mettaient un obstacle invincible au renouvellement des munitions et des vivres, et que tout mouvement sur l'ennemi deviendrait insensé. Ce fut un malheur aussi grand qu'il avait été imprévu, que ces trois ponts formés des plus grands bateaux du Danube, amarrés par de doubles ancres et par des cinquenelles, enssent été rompus et enlevés; mais ce fut un très-grand bonheur que Buonaparte n'en eût pas été informé deux heures plus tard : l'armée, poursuivant l'ennemi, aurait épuisé tout le reste de ses munitions, et sa réserve, demeurée au-delà du fleuve, n'aurait pu les renouveler.

Napoléon donna le commandement du second corps au comte Oudinot, général éprouvé dans cent combats, où il montra autant de zèle et de savoir que d'intrépidité.

Le colonel comte de Czernichew, aide-de-camp de l'empereur Alexandre, avait été expédié pour Paris : il arriva à Vienne au moment où l'armée française en faisait la conquête, et, depuis cet instant, il fit constamment le service et suivit Buonaparte.

Ce conquérant avait fait appeler le docteur Franc, l'un des médecins les plus célèbres de l'Europe, dans l'espoir de sauver le maréchal duc de Montebello. Ses blessures étaient en bon état, mais la fièvre avait fait, en quelques heures, de funestes progrès. Tous les secours de l'art devinrent inutiles, et le héros mourut le 31 mai, à cinq heures du matin. Avant le jour, Napoléon s'était entretenu seul avec lui, pendant une heure.... Il ordonna que le corps du Bayard moderne fût embaumé et transporté en France, pour y recevoir les honneurs qui étaient dus à un rang élevé et aux plus éclatans services. Ainsi termina sa carrière l'un des meilleurs guerriers qu'ait eus la France, si féconde en grands capitaines. Dans les nombreuses batailles où il s'était trouvé, il avait reçu treize blessures. Buonaparte fut très-sensible à cette perte, que déplora la majorité des Français.

ESTERY.

20 *septembre* 1793. — Le général Sahuguet, à la tête de six cents Français, s'empara, sans qu'on fit la moindre résistance, d'Estery, ville d'Espagne. Une multitude sans courage abandonna, sans combattre, un magasin de cartouches et d'effets de campement, et prit la fuite devant une avant-garde composée seulement de trente grenadiers. Le poste

important d'Escalo fut encore enlevé aux Espagnols, quatre jours après, par le général Sahuguet, qui leur tua, blessa ou fit prisonniers beaucoup de soldats.

ETLINGEN.

9 *juillet* 1796. — Ce fut à Etlingen, petite ville du marquisat de Baden, entre Rasdstatt et Pfortzheim, que les Autrichiens se retirèrent en juillet 1796, après la bataille de Radstatt. Le prince Charles leur envoyait, sous la conduite des généraux Hotze et Werneck, des renforts qu'il avait tirés du bas Rhin et des environs de Mayence. Leur intention était d'attendre ces renforts à Etlingen, et d'y rassembler toutes leurs forces. Leur infanterie était à-peu-près égale en nombre à celle des Français; mais ces derniers avaient dix mille chevaux de moins Sept bataillons et douze escadrons saxons, qui marchaient sur l'Eltz à Wisbaden, devaient encore se joindre à l'archiduc. Il avait l'intention de faire remonter à ces troupes la vallée de l'Eltz, de les diriger sur la Murg, vers Forbach, et ensuite de les faire déboucher sur les derrières des Français, après avoir débordé sur leur flanc droit. Les hauteurs de Rotensolhé, près l'abbaye de Frawenalb, étaient occupées par un autre corps de dix excadrons et de douze bataillons, qui, pour marcher sur Gersbach, n'attendaient que l'arrivée des Saxons à Wisbaden. La cavalerie de l'armée autrichienne marchait dans la plaine, et le gros de l'armée suivait le pied des montagnes. L'archiduc regardait comme certain que Moreau, forcé de repasser le Rhin, n'avait aucun moyen de lui échapper. La vigilance du général français dérangea cependant tous ses projets. Moreau avait employé les trois jours qui s'étaient écoulés depuis la bataille de Radstatt à remplacer les chevaux et les munitions, à réparer l'artillerie, et à faire des reconnaissances, qui sont le prélude d'une grande action. L'archiduc menaçait d'attaquer les Français sur tous les points; mais ceux-ci avaient fait leurs dispositions avec tant de vivacité, qu'ils marchèrent à lui, le 9 juillet, et le rencontrèrent au moment où il se portait sur la Murg, bien décidé à attaquer le lendemain. Sa droite s'étendait sur le Rhin vers Dumersheim; la rivière d'Albe et l'abbaye de Frawenalb étaient occupées par sa gauche, ainsi que les hauteurs de Rothensolhé, sur lesquelles elle s'appuyait. Moreau voulait

refuser son aile gauche, et agir contre la gauche des Autrichiens seulement avec la droite de son armée. Delmas fut chargé de garder, avec deux demi-brigades, les passages de la Pféderbach; on lui défendit de passer cette rivière, et d'engager une action sérieuse. Saint-Cyr, après avoir laissé les troupes strictement nécessaires à Freudenstadt et au Knubis, devait marcher avec le reste pour joindre la division de gauche, dans la vallée de la Murg. Il était chargé d'attaquer avec ces forces la gauche de l'ennemi, et toutes ses positions, soit sur les montagnes, soit aux sources de l'Alb. Pour contenir les ennemis, qui seraient entre les montagnes et le Rhin, Desaix se dirigea vers Malsch, en suivant le pied des hauteurs. On plaça la réserve de cavalerie entre les villages de Muckesturun et d'Etlingen, parce que de là elle pouvait observer l'ennemi, et protéger l'attaque de Malsch. Le principal effort devant avoir lieu dans les montagnes, on en chargea le général Saint-Cyr, auquel se réunit l'infanterie de réserve. Cent cinquante hussards, commandés par le général Taponnier, n'ayant pas d'artillerie, furent détachés pour franchir les montagnes, gagner l'Eltz et déborder la droite de l'ennemi, après avoir marché sur Wisbaden. L'avant-garde des Saxons, s'avançant pour prendre position sur l'Eltz, fut rencontrée par l'avant-garde de ce détachement, qui l'attaqua vigoureusement, la culbuta, et lui prit un officier et quelques prisonniers. Les Saxons se retirèrent sur Pfortzheim, après cette légère escarmouche. Hernalb et Frawenalb devaient être occupés par l'adjudant-général Houël. Cet officier était aussi chargé de menacer la gauche de la position Rothensolhé, dont Desaix s'était réservé l'attaque. Il avait sous ses ordres les généraux Lecourbe et Lambert. Une artillerie nombreuse, des corps d'élite de grenadiers, d'infanterie et de hussards autrichiens, ayant ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité, défendaient ces positions. Ce ne fut aussi que par une bravoure et un acharnement inconcevables que les Français parvinrent à les forcer.

On repoussa facilement, malgré sa résistance, l'avant-garde qu'on rencontra à Hernalb; mais on ne pouvait emporter qu'avec une peine infinie le plateau de Rothensolhé; le penchant de cette montagne, l'une des plus hautes et des plus escarpées des montagnes Noires, est couvert de bois touffus, et d'un abord extrêmement difficile. Saint-Cyr ne l'attaqua

pas avec toutes ses troupes; mais il agit sagement en faisant successivement, sur différens points, des attaques qui fatiguaient l'ennemi. Les premiers efforts des Français n'ayant que peu de succès, l'ennemi devait devenir moins défiant; alors Saint-Cyr, profitant de l'occasion, espérait emporter la position avec une partie de sa colonne, qu'il avait eu soin de faire reposer. Quatre fois l'ennemi repoussa la quatre-vingt-troisième demi-brigade, qui quatre fois gravit la montagne. Une cinquième charge fut faite par deux demi-brigades fraîches qui avaient été réservées pour la tenter. Formées en colonnes d'attaque, des colonnes parvinrent sur le plateau. Après avoir mis dans leur marche autant d'ordre que le terrain pouvait le permettre, elles enfoncent, mettent en déroute les Autrichiens, les suivent la baïonnette dans les reins, leur tuent beaucoup de monde, et font douze cents prisonniers.

En même temps, Desaix attaquait l'aile gauche sur le village de Malsch; il en chassa d'abord les Autrichiens; mais bientôt ils revinrent avec des forces plus considérables, et forcèrent à leur tour les Français à l'évacuer; ceux-ci se retirèrent sur une hauteur qui se trouvait sur la droite, et qui était couverte de bois. Chaque armée ayant envoyé sur ce point toute l'infanterie dont elle pouvait disposer, ce village fut trois fois successivement pris et repris. Après s'être battus de ce côté-là, jusqu'à dix heures du soir, les Autrichiens restèrent maîtres du village, et les Français conservèrent les hauteurs et les bois. De part et d'autre on perdit beaucoup de monde. L'ennemi ayant une nombreuse cavalerie, l'avait déployée dans la plaine; son infanterie, en petit nombre de ce côté-là, était placée à Sasbach et dans les bois de Durmersheim. Les Français devaient éviter tout engagement avec une cavalerie si supérieure. Pour soutenir la gauche de l'attaque de Malsch, Desaix avait fait avancer la réserve de cavalerie et de l'artillerie légère; il l'avait placée dans une position très-resserrée, à l'abri d'un rideau, parce que, dans tous les cas, l'infanterie pouvait la protéger efficacement. Quoiqu'on eût sévèrement défendu à la cavalerie légère de s'avancer et de s'engager d'une manière sérieuse avec la cavalerie ennemie, quelques escadrons de hussards et de chasseurs prêtèrent le flanc à l'ennemi, par suite d'un faux mouvement qu'elle fit près de Muckensturn. Le prince Charles, voulant profiter de cette faute, pour tâcher de nous entamer, fit aussitôt avancer toute sa cavalerie : la charge fut com-

mandée par l'archiduc en personne; mais, placée dans un endroit où l'ennemi était loin de penser à la trouver, la réserve de cavalerie française se déploya avec tant de promptitude, l'artillerie légère la seconda si bien par la célérité de ses manœuvres et la vivacité de son feu, que les Autrichiens, qui, par leur grande supériorité, devaient regarder le succès comme certain, furent étonnés, s'arrêtèrent, et ne donnèrent plus, malgré leur immense cavalerie; ils n'osèrent rien entreprendre pendant le reste de la journée. Les Français n'avaient eu sur leur gauche aucune action décisive. A l'entrée de la nuit, chaque armée avait conservé son champ de bataille. Mais laissant à Etlingen une arrière-garde, le prince Charles se retira, pendant la nuit, sur Dourlach et Carlsruhe. La nouvelle des succès du général Saint-Cyr, et la certitude que son flanc gauche avait été découvert à Rothensolhé, le décida à cette retraite. Les Autrichiens furent découragés par cette journée décisive; et ces hommes qui, la veille encore, devaient détruire toute l'armée française et la forcer à repasser le Rhin, furent eux-mêmes dans la nécessité d'abandonner le champ de bataille. On leur avait tué où blessé beaucoup de monde, et on leur prit une pièce de canon et quinze cents prisonniers.

ÉTOILE (L').

20 *juin* 1794. — Le poste de l'Étoile, près de Bezalu, fut enlevé aux Espagnols peu de jours après la prise de Campredon, par le général Lemoine : il y trouva des tentes et des munitions; le lendemain il marcha sur Bezalu et s'en empara.

ÉTOUVELLE.

8 *mars* 1814. — Le lendemain de la bataille de Craone, l'ennemi fut poursuivi par le prince de la Moskowa jusqu'au village d'Etouvelle. Le général russe Woronzow, avec sept à huit mille hommes, gardait cette position, qui était très-difficile à aborder, parce que la route qui y conduit chemine pendant une lieue entre deux marais impraticables. Le baron de Gourgault, premier officier d'ordonnance de Napoléon, partit à onze heures du soir de Chavignon avec deux bataillons de la vieille garde, tourna la position, et se porta par

Challevois sur Chivy. Il arriva à une heure du matin sur l'ennemi, qu'il aborda à la baïonnette. Les Russes furent réveillés par les cris des Français, et poursuivis jusqu'à Laon.

EYLAU.

8 *février* 1807. — En abandonnant artillerie et bagages, en évacuant plus de vingt lieues de terrain, l'armée russe s'était sauvée à Pultusch et à Golymin, au milieu de l'hiver de 1807. Quatre divisions étant venues la renforcer, celles d'Essen, de Muller et de Wallonskoy, furent laissées sur la Narew, tandis que, devant se porter sur Thorn, les sept autres étaient dirigées par Kolno et Wilna, sur Gulstadt, Liebstadt et Ostérode. L'armée française, qui avait quatre corps concentrés sur la Vistule, un intermédiaire autour de Varsovie, et la division du prince de Ponté-Corvo sur Ostérode, était rentrée dans ses cantonnemens de guerre. Les Russes se portèrent sur Liebstadt : leurs avant-postes et ceux des Français se rencontrèrent. Le prince de Ponté-Corvo, ayant été prévenu à temps, mit autant de promptitude que d'habileté à réunir son armée vers Mortingen. Le 15 janvier, l'avant-garde russe fut culbutée, chassée l'épée dans les reins depuis Liebstadt, et perdit des prisonniers et des canons. Cette même avant-garde ayant été appuyée, le 27, par d'autres divisions russes, le prince de Ponté-Corvo fut forcé de commencer un mouvement de retraite. Cependant l'armée française ne quittait pas encore sa place, l'inaction la plus parfaite régnait parmi tous les autres corps, et tous les quartiers paraissaient être dans une très-grande sécurité. Napoléon attendait que l'ennemi dessinât davantage ses mouvemens, ou bien craignait de donner aux Russes des soupçons sur les dangers qui les menaçaient, en développant trop promptement ses forces. Cependant chaque jour les mouvemens des ennemis paraissaient plus assurés ; leur armée était déjà à Lobau, après avoir passé Ostérode. Le signal ayant alors été donné au quartier-général, en un instant tous les quartiers se lèvent, les troupes se réunissent et se dirigent de manière à tourner le flanc gauche de l'ennemi.

Il est à la guerre des évènemens qu'il est impossible de calculer. Le major-général avait envoyé par un de ses adjoints, au prince de Ponté-Corvo, des instructions contenant l'ordre de marche de l'armée française et l'aperçu des projets

de Napoléon ; elles contenaient aussi l'ordre de battre en retraite jusqu'à Thorn, afin d'attirer l'ennemi plus loin : les Cosaques prirent cet officier, qui n'eut pas le temps de déchirer ses dépêches. Ces dépêches firent connaître au général russe les dangers où il était, et l'instruisirent de ce qui ne devait lui être connu que deux jours après. Sachant que l'armée française devait se rendre à Allenstein, il s'y trouva le 3 février avec ses troupes rangées en bataille. On ne pouvait trop concevoir cet évènement, qui s'expliqua par lui-même, quand ont sut le lendemain que les dépêches de l'officier avaient été prises. L'ennemi, à ce qu'il paraît, avait intention de livrer bataille dans cet endroit où était rassemblée toute son armée ; mais il se décida à la retraite quand il eut appris qu'à la suite du beau combat de Bergfried, le maréchal Soult s'était emparé du pont, au moment même où tous les magasins de Gustatt avaient été enlevés par le général Guyot. On le suivit jusqu'à Deppen, l'épée dans les reins. On coupa la colonne prussienne du général Lestocq, qui n'avait pu rejoindre l'armée. Cette colonne fut rencontrée le 5 par le général Ney, qui avait passé le pont de Deppen, et qui la défit : l'ennemi, poursuivi pendant deux jours par le gros de l'armée française, perdit dans sa retraite beaucoup d'hommes, d'artillerie et de chariots. Les cuirassiers français firent le 6, au combat de Hoff, différentes charges qui, en détruisant entièrement l'infanterie de l'arrière-garde ennemie, causèrent des pertes considérables aux Russes.

On poursuivit jusque vis-à-vis d'Eylau, l'arrière-garde russe, qui pendant la nuit évacua Landsberg. On ne pouvait déboucher de la plaine à cause d'un plateau qui se trouve à un quart de lieue de cette petite ville ; le maréchal Soult ordonna de l'enlever. On culbuta trois régimens russes par qui il était défendu ; mais à l'instant même un bataillon du dix-huitième régiment fut mis en désordre par une colonne de cavalerie russe qui chargea l'extrémité de sa droite. Le général Klein s'en aperçut, et s'avançant avec sa division de dragons, le combat s'engagea dans la petite ville d'Eylau. On éprouva une résistance très-opiniâtre de la part d'un corps placé entre une église et un cimetière. Cependant, après un combat meurtrier de part et d'autre, on emporta la position. La division du général Legrand bivouaqua devant la ville, la division Saint-Hilaire à la droite, le maréchal Augereau dirigea son corps sur la gauche, le maréchal Davoust

continua de se porter sur la gauche de l'ennemi, avec l'intention de tourner sa position, dans le cas où il n'en changerait pas. Son flanc droit devait en même temps être débordé par le maréchal Ney. Les choses en restèrent là pendant la nuit. Napoléon ordonna à l'armée de rester en bataille sur le plateau d'Eylau. Le 8 février, dès la pointe du jour, quatre-vingt mille Russes, occupant un espace qu'aurait pu tenir une armée de trente mille hommes, s'avancent en colonnes hérissées d'artillerie, à une demi-portée de canon du village, et commencent sur la ville une horrible canonnade. On jugea par ces manœuvres vraiement étranges, que l'intention des Russes était de reprendre Eylau. Les maréchaux Soult et Lannes firent prendre position à leur artillerie, et à celle de la garde de Napoléon. Les Français, avec cent cinqnante bouches à feu, répandirent sur les masses serrées de l'armée russe la mort et le carnage. Les tirailleurs ennemis cherchaient à s'emparer d'Eylau, à l'instant où Napoléon y arriva. Il ordonna des dispositions au moyen desquelles toutes leurs attaques devinrent inutiles.

L'artillerie française enlevait aux Russes des rangs entiers : voulant se soustraire à ses coups, n'importe par quel moyen, ils tentèrent d'enlever la ville en se jetant sur la droite, et en attaquant par notre gauche la position du moulin à vent. Tout le choc de l'armée russe fut alors soutenu par quarante mille Français. Napoléon, dans cette circonstance critique, fit les dispositions les plus savantes. La division Saint-Hilaire reçut ordre de se réunir au maréchal Davoust, et de seconder ses efforts à l'extrémité de la droite des ennemis. Le corps du maréchal Augereau dut charger les tirailleurs ennemis qui s'avançaient jusqu'au bas du cimetière, appuyer la gauche du général Saint-Cyr, et former une ligne oblique depuis le village, jusqu'aux positions du maréchal Davoust. La gauche se trouva soulagée dès le commencement de ces manœuvres; mais une neige abondante et un brouillard épais étant survenus pendant une demi-heure, furent cause que la tête de la colonne du général Augereau se dirigea trop à gauche. Napoléon, aussitôt que la neige eut cessé, s'aperçut de la fausse direction que les colonnes avaient prises, et fut obligé de recourir à de nouveaux moyens; en conséquence, le grand-duc de Berg reçut ordre de se mettre à la tête de toute la cavalerie que commandait le maréchal Bessières, d'y réunir la garde à cheval, et de charger. Cet ordre fut

exécuté avec autant d'adresse que d'impétuosité. On culbuta l'infanterie russe, et l'on enleva une partie de son artillerie. Cette manœuvre, bien exécutée, fit changer la tournure des affaires. Les Russses, se trouvant acculés à des bois, furent forcés de s'étendre. Quatre à cinq mille hommes, formant une colonne, qui s'était égarée dans l'obscurité, filèrent sur les flancs de la colonne du maréchal Augereau, et cherchèrent à enlever le village par le côté du cimetière. Napoléon fait prendre au général Dorsenne un bataillon de sa garde, qui s'avance l'arme au bras : comme si elle eût eu devant elle la tête de Méduse, la colonne russe s'arrêta tout court. Les grenadiers, ayant reçu l'ordre de tirer, répondirent : Nous ne savons charger qu'avec la baïonnette. Cette même colonne fut ensuite chargée, avec une impétuosité sans exemple, par l'escadron de la garde, qui se trouvait près de Napoléon. La fausse direction de cette colonne fut aussi aperçue par le grand-duc de Berg ; il la fit charger en queue par le chef de brigade Bryère, avec deux régimens de cavalerie qu'il détacha. Il se sauva très-peu de ces quatre mille hommes. Le carnage que firent trois cents bouches à feu, tirant pendant douze heures, fut nécessairement horrible. Quand le maréchal Davoust, poursuivant toujours l'ennemi, arriva à la hauteur d'un bois qui était vis-à-vis de la ville, le combat était encore incertain ; mais dans ce moment culbutant la gauche de l'armée russe, qui occupait le plateau, il s'en empara, et à trois heures du soir couronna ses positions. L'ennemi l'attaqua trois fois, et trois fois fut repoussé. Le champ de bataille resta à l'armée française ; elle appuya sa gauche à la ville, et sa droite aux bois et au plateau, qui pendant toute la journée avait servi de position à l'ennemi. Dès ce moment, la victoire fut décidée. Pendant que d'un côté les Russes se mettaient en retraite, on vit à la gauche le maréchal Ney, poursuivant une colonne prussienne ; cette journée cependant avait déjà été assez féconde en évènemens. Cette colonne défila avec d'autant plus de promptitude, qu'elle était serrée de près. Les grenadiers prussiens, qui formaient sa tête, étant tous frais, accoururent pour soutenir la gauche de l'armée russe : enfin à la nuit, l'ennemi voulut prendre position au village de Schmoditten, espérant donner à ses blessés et à son artillerie le temps de défiler ; mais le maréchal Ney occupait ce village. Six bataillons de grenadiers russes, destinés à couvrir la retraite, en arrivant pour prendre position à ce même village, y trou-

vèrent le sixième d'infanterie légère et le cinquante-neuvième de ligne, qui commencèrent par faire sur eux deux décharges à bout portant, et qui, croisant ensuite les baïonnettes, les attaquèrent avec intrépidité, et les défirent en un instant. Dès ce moment, il ne resta plus à l'arrière-garde russe un seul corps entier, et sa retraite jusqu'à Kœnigsberg, ne fut plus qu'une véritable déroute. Tous les blessés de l'ennemi et seize pièces de canon restèrent sur le champ de bataille. Il périt bien des braves de l'armée française. Tous les généraux montrèrent un courage qui dut illustrer leurs noms. Les champs d'Eylau furent arrosés du sang de quelques-uns d'eux. Le maréchal Augereau, souffrant de plusieurs rhumatismes qui s'étaient portés sur différentes parties de son corps, attaqué d'une maladie qui lui ôtait presque la connaissance, n'entendit pas plutôt le bruit du canon annoncer le commencement de la bataille, qu'il se fit attacher sur son cheval, et n'écoutant que son courage, vola au grand galop à la tête de son corps. Il y fut constamment exposé au plus grand feu, et ne quitta qu'après avoir été légèrement blessé par une balle. Par cet accident, la colonne fut privée pour quelques momens de la présence d'un chef si digne de la commander.

Les généraux Desjardins, Heudelet et Lochet furent dangereusement blessés. Des boulets emportèrent le général Corbineau, les colonels Lacuée et Lemarois; en chargeant à la tête de son régiment, Bouvier, colonel du onzième de dragons, reçut une blessure à laquelle il ne survécut pas. Les soldats veulent enlever et porter à l'ambulance le capitaine des grenadiers de la garde, nommé Auzoni, qui, blessé à mort, était couché sur le champ de bataille; il sembla recouvrer un instant ses esprits, et leur dit : « Laissez-moi, mes amis; je meurs content, puisque nous avons la victoire, et que je puis mourir sur le lit d'honneur, environné de canons pris à l'ennemi et des débris de leur défaite. Dites à Napoléon que je n'ai qu'un regret, c'est que, dans quelques instans, je ne pourrai plus rien pour le service et la gloire de notre belle France.... A elle mon dernier soupir. » A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'il expire. L'armée victorieuse avait bivouaqué sur le champ de bataille, pendant la nuit du 8 au 9.

Le grand-duc de Berg, commandant l'avant-garde française, part le 9, dès la pointe du jour, et poursuit l'ennemi

sur tous les points; arrivé sur la route de Kœnigsberg, il la trouve couverte de morts et de mourans, de blessés, de caissons brisés et de canons démontés. Berthier, Soult, Davoust et Bessières, accompagnèrent Napoléon, qui monta à cheval vers le midi. Après s'être transporté sur le champ de bataille, et y avoir passé en revue plusieurs divisions qui s'y trouvaient encore, il parcourut toutes les positions que les Français ou les Russes occupaient la veille. La place de chaque bataillon, de chaque escadron, était dessinée en traces sanglantes sur la neige, par de longues lignes de cadavres russes, de blessés et de débris d'armes. Napoléon faisait questionner, dans leur langue, les blessés russes, et avait soin que ces malheureuses victimes de la guerre fussent pansées. Les chasseurs de la garde les transportaient sur leurs chevaux. Tel est le caractère des Français; terribles dans les combats, ils n'ont pas plutôt quitté les armes, qu'ils cherchent à cicatriser les plaies qu'ils ont faites, même à leurs ennemis.

Les Français restèrent dans la même position pendant neuf jours. L'ennemi s'était rallié derrière la Prégel et sous les murs de Kœnigsberg. On en fut instruit; mais Napoléon ne crut pas devoir aller plus loin : une foule de considérations, plus puissantes les unes que les autres, l'y déterminaient. Un affreux dégel était survenu, et retardait l'arrivée des convois et des autres provisions nécessaires à l'artillerie; la pénurie des vivres était extrême. Napoléon sentait bien qu'au lieu de s'éloigner de la Vistule il devait chercher à s'en rapprocher; comment d'ailleurs, dans une saison aussi dure, s'enfoncer dans des provinces éloignées, dans des pays sans chaussées? Il ne balança donc pas à rentrer dans ses cantonnemens. Voilà le tableau de la bataille d'Eylau. Il n'y eut que la moitié de l'armée française qui donna, et il lui fallut faire des prodiges de valeur pour ressaisir la victoire. On fit échouer tous les projets des Russes, qui avaient attaqué; on les battit, et si l'officier porteur des dépêches adressées au prince de Ponte-Corvo, n'eût pas été pris, on les eût entièrement détruits. L'ennemi ne devait connaître, que quarante-huit heures plus tard, ce que les dépêches lui apprirent. Si l'armée russe évita sa destruction, elle en fut redevable à un de ces évènemens que toute la prudence humaine ne peut ni prévoir ni arrêter. L'armée fut rejointe, quelques jours après la bataille, par le prince de Ponte-Corvo, et plusieurs divisions de cui-

rassiers. Sept mille Russes restèrent sur le champ de bataille; le nombre des blessés fut si grand, que, de leur aveu même, ils en avaient seize mille à Kœnigsberg. Les Français n'eurent pas plus de quinze à dix-huit cents hommes tués. Les Russes s'étant battus, rangés en bataille sur quatre à cinq lignes, et en colonnes serrées, il n'est pas étonnant que leur perte ait été aussi considérable. Les Français, moins nombreux, se battirent en lignes plus minces, et par conséquent durent moins souffrir par le feu de l'artillerie, qui joua le principal rôle dans cette action. Une proclamation, par laquelle Napoléon témoignait aux troupes toute sa satisfaction, leur apprit qu'elles allaient rentrer dans leurs cantonnemens, et la raison pourquoi. Cette proclamation était ainsi conçue :

« Soldats, nous commencions à prendre un peu de repos dans nos quartiers d'hiver, lorsque l'ennemi a attaqué le premier corps, et s'est présenté sur la basse Vistule. Nous avons marché à lui, nous l'avons vaincu, et nous l'avons poursuivi, l'épée dans les reins, l'espace de quatre-vingts lieues. Il s'est réfugié sous les remparts de ses places, et a repassé la Prégel. Nous avons enlevé, aux combats de Bergfrie, de Deppen, de Hoff, à la bataille d'Eylau, soixante-cinq pièces de canon, seize drapeaux, et tué, blessé et pris plus de quarante mille hommes. Les braves qui, de notre côté, sont restés sur le champ de bataille, sont morts d'une mort glorieuse; c'est la mort des vrais soldats! Leurs familles auront des droits constans à notre sollicitude, à nos bienfaits. Ayant ainsi déjoué tous les projets de l'ennemi, nous allons nous rapprocher de la Vistule, et rentrer dans nos cantonnemens. Qui osera en troubler le repos s'en repentira, car au-delà de la Vistule comme au-delà du Danube, au milieu des frimas de l'hiver comme au commencement de l'automne, nous serons toujours les soldats français, et les soldats de la grande armée.

FAENZA.

3 *février* 1797. — Le 3 février 1797, le général Victor s'avança, avec sa division, à Imola, première ville des états du pape. La rivière de Senio, sur laquelle l'armée de sa sainteté s'était retranchée, avait été garnie de canons. La canonnade n'eut pas plutôt commencé, que le général Lannes fit attaquer les tirailleurs ennemis par les éclaireurs de la légion lom-

barde, et ordonna aux grenadiers de cette même légion de se réunir en colonnes serrées, et d'enlever à la baïonnette les batteries des papistes. L'ordre fut exécuté avec rapidité, par une légion qui voyait le feu pour la première fois, et qui, malgré l'artillerie de quatre mille hommes retranchés, s'empara de quatorze pièces de canon. A Faenza, où se portèrent sur-le-champ les troupes françaises, on enfonça, avec deux ou trois coups de canon, les portes de la ville, que les habitans avaient fermées. Une populace égarée, sonnant le tocsin, s'imaginait pouvoir en défendre l'entrée. Cette ville, suivant les lois de la guerre, pouvait être mise au pillage, mais Buonaparte épargna ses malheureux habitans; il envoya vers eux cinquante officiers, qui leur firent sentir de quelle importance il était pour eux de se soumettre de bonne foi. Ils tinrent la parole qu'ils donnèrent d'être fidèles à la nation française, et de ne pas oublier sa générosité. Forli et Cezène furent ensuite pris par le général Victor, qui continua sa marche.

FAIOUM.

8 *novembre* 1796.—Après avoir été vaincu, en bataille rangée, à Sédiman, Mourad bey, sentant sa faiblesse, chercha à soulever contre les Français les habitans de la province de Faïoum, espérant, par ce moyen, reprendre l'avantage. Il envoie, dans tous les villages, des émissaires, qui engagent les propriétaires à ne pas payer de contributions aux Français, et à ne pas leur fournir les chevaux nécessaires au service de leur armée. Laissant seulement trois cent cinquante hommes à Faïoum, Desaix part et marche contre les révoltés. Mourad bey, ayant été instruit de son départ, voulut reprendre Faïoum. Il envoie en conséquence mille Mameloucks, qui, se joignant à mille autres, à plus de trois mille Arabes, et à une multitude de fellahs armés, se rendent, le 8 novembre, à onze heures du matin, auprès de cette ville, et en escaladent les faubourgs. La garnison était trop faible pour résister, et fit successivement retraite sur une maison qui servait d'hôpital. Le général Robin et le commandant de la ville, voulant éviter, dans les rues, des combats toujours meurtriers, et désavantageux au parti le plus faible, avaient réuni sur ce point tous leurs moyens de défense. Les Arabes s'avancent dans Faïoum, en marchant sur les toits, tandis que le reste des assiégeans se précipite dans les rues en foule, et sans garder aucun ordre. La réserve, qui

était placée aux fenêtres et sur les toits, les laisse approcher jusqu'à une faible distance, et fait sur eux une fusillade des mieux nourries. Pendant ce temps-là, deux colonnes débouchent de l'hôpital, et marchent, de rue en rue, la baïonnette en avant et battant la charge. Les Arabes sont, de toutes parts, saisis de frayeur. Il veulent tous fuir en même temps, et s'embarrassent mutuellement dans leur déroute, ce qui fut cause qu'on en fit un horrible massacre. Les Mameloucks furent poursuivis à plus d'une lieue de la ville par les Français, auxquels s'étaient réunis les habitans de Faïoum. Dans la ville seulement, deux cents Mameloucks furent tués, et un très-grand nombre blessés. La campagne était couverte de morts. Desaix ne fut pas plutôt instruit des dangers de sa petite garnison, qu'il vola à son secours; mais sa surprise fut grande en apprenant que les braves laissés à Faïoum avaient remporté une victoire si glorieuse et si inespérée.

FALSEZ.

19 *novembre* 1810. — Un corps de quelques milliers d'insurgés occupait, depuis assez long-temps, la position de Falsez, et inquiétait les opérations du siége de Tortose. Le général Suchet fit marcher sur ce corps, le 29 décembre, les généraux Abbé et Habert. Le premier fit son attaque par la grande route, tandis que le second cherchait à déborder l'ennemi par la droite. Les soldats français se précipitèrent dans les retranchemens, enlevèrent successivement trois camps, et entrèrent au pas de charge dans Falsez. Pendant ce temps, le général Abbé longeait les positions de l'ennemi. Il le devança avec ses voltigeurs sur la route de Reun. Surpris dans leur retraite, les Espagnols laissèrent la terre couverte de morts et de mourans. La déroute de l'ennemi fut complète; tous ses camps furent évacués, et près de quatre cents soldats restèrent prisonniers.

FAMARS.

Du Ier *au* 26 *mai* 1793. — Après la fuite de Dumouriez, le commandement de l'armée du nord fut confié au général Dampierre, qui rassembla les bataillons dans le camp de Famars. On se fait difficilement une idée de la position malheureuse où était alors l'armée. Les corps nombreux d'impériaux, de Prussiens, de Hollandais et d'Anglais, qui avaient chassé

avec tant de rapidité les Français de la Belgique, se trouvaient sur son front, et bientôt les places fortes du Nord de la France, presque toutes mal pourvues, allaient être assiégées. L'indiscipline, la défiance dans les officiers, les désertions et la nullité de l'administration militaire avaient entièrement désorganisé l'armée du nord. C'était sans doute donner une grande preuve de courage et de dévouement que de s'en charger dans un semblable moment. Plus de soixante dix mille ennemis menaçaient les frontières, et le général qui les défendait avec une faible armée de vingt-deux mille hommes devait bien mériter de la patrie. Laissant de côté les dissensions intestines, ne cherchant pas à examiner quel était le gouvernement actuel de la France, il résolut de la défendre, et il rallia avec promptitude l'armée en désordre. On ne saurait dire si l'ambition le porta à une entreprise aussi périlleuse. Il commença par former des camps retranchés à Cassel, près de Saint-Omer, dans la plaine du faubourg de la Madeleine, en avant de Lille, à Maubeuge, sous Charleroi, et dans la direction de Philippeville à Givet. Il fit lier tous ces corps, à partir de celui de Famars, par un cordon de cantonnement qu'il établit sur toute cette ligne. Dampierre, voulant que les mouvemens de l'ennemi ne lui échappassent pas, vint camper sous les canons de Bouchain. Par ce moyen, la Seille et l'Escaut se trouvaient devant lui; le camp de César, ancien *castrum* des légions romaines, dont les remparts existent encore, fortifié par l'art et la nature, lui offrait par derrière une retraite assurée. Une chaîne de postes, qui s'étendait depuis Maubeuge jusqu'à Menin, en avant de Mons et de Tournay, était occupée par les armées autrichiennes qui, le 9 avril, entrent sur le territoire français. Lille, Condé, Valenciennes et Maubeuge, sont tout-à-la-fois menacés. Plusieurs corps français avaient été attaqués et repoussés près de Condé. Cette ville est investie par les troupes aux ordres du prince de Cobourg, maître de Quarouble, d'Onnaing et de Wick. Les Français, que la défection de Dumouriez avaient nécessairement dû étonner, reprirent courage, et leur contenance annonça bientôt qu'ils étaient résolus à se défendre. A Fresne, à Curgies, à Vicogne et dans la forêt de Mormale, on livra différens combats, et quoiqne Dampierre eût certains désavantages, il marche de nouveau en avant, reprend son camp de Famars, et se rapproche de Valenciennes que l'ennemi menaçait. Les Français ayant repris l'offensive quelques jours après, les postes d'Orchies et de Lannoy tombèrent momentanément

en leur pouvoir. Les Hollandais devaient agir vers Dunkerque et vers la Flandre maritime, conjointement avec dix mille Anglais qui étaient débarqués à Ostende. Les troupes qui se rassemblaient au camp de Cassel furent opposées à ce corps d'armée. Dampierre et le prince de Saxe-Cobourg dirigèrent leurs principales opérations militaires sur Condé. Les frontières de la France n'étaient pas entamées, puisque l'ennemi n'était encore maître d'aucune place forte, et que les deux armées étaient sur leur territoire respectif. Des renforts étant arrivés à Dampierre, il tenta de dégager Condé; mais il perdit deux mille hommes dans cette affaire, où il fut battu et repoussé jusqu'à son camp de Famars. Des ordres mal compris et mal exécutés, un défaut d'accord entre les chefs, et des retards dans les mouvemens, firent manquer cette entreprise. Si le combat fut engagé sur tout le front des deux lignes, c'est que Dampierre avait espéré avoir du succès sur un point, et que son intention était de porter ensuite toutes ses forces sur ce même point. Une retraite facile était assurée aux Français par les places fortes qu'ils avaient derrière eux; si l'ennemi, au contraire, éprouvait un échec, n'ayant aucune position derrière lui, il devait être forcé de rétrograder. Deux mois de revers continuels n'avaient pas découragé l'armée française, qui voulait sa revanche. Après avoir hésité, donné et retiré quatre fois l'ordre d'attaque, Dampierre prit un parti définitif sous Quiéverain, et ordonna l'attaque la veille d'un jour où une affaire générale devait avoir lieu. L'armée autrichienne étant séparée en deux par le cours de l'Escaut, les Français ne devaient en venir aux mains qu'avec l'une des deux ailes. Dès la pointe du jour, Dampierre quitte le camp de Famars, fait sur les bords de l'Escaut une fausse attaque qui donne le change à l'ennemi; il se porte jusqu'à Quiéverain, après avoir renversé tout ce qui s'était rencontré sur son passage. En ne donnant pas à l'armée ennemie le temps de revenir de sa première frayeur, on était assuré de la victoire; Dampierre combattait avec succès, en personne, à l'aile droite. Ses efforts étaient secondés par l'aile gauche, qui s'était avancée en suivant la grande route de Valenciennes; mais malheureusement on avait négligé un point faible, et, ce qui arrive toujours en pareil cas, cette négligence le perdit. Pendant que quelques troupes du centre étaient dans l'irrésolution, et qu'un régiment chargé de les rejoindre ne s'avançait que lentement, l'ennemi les enfonça, et Dampierre fut forcé à faire retraite.

On eût dit que l'armée française revenait en temps de paix d'une manœuvre, tant il existait d'ordre et de calme pendant qu'elle rentrait dans les camps de Famars. Des commissaires, d'un caractère dur et absolument ignorans dans l'art de la guerre, ne furent touchés ni de ces tentatives malheureuses, ni de tant de sang inutilement répandu, et forcèrent le général à retourner au combat dès le lendemain. Dampierre tira des détachemens des garnisons du Quesnoy et de Landrecies; il les chargea d'inquiéter la gauche des Autrichiens, qui avait considérablement été renforcée, et résolut d'attaquer leur droite, après avoir passé l'Escaut. Cette droite devait être prise à revers par le général Lamarlière, au moment où le village de Raismes serait emporté de front par Dampierre à la tête de son avant-garde, et ayant à coté de lui le brave Kilmaine. Les bois, depuis l'abbaye de Vicogne jusqu'à Frasne et Dommet, étaient occupés par le général Clairfait, et le terrain que traverse la chaussée de Vicogne à Saint-Amand, l'était par les Prussiens. Des retranchemens, des abatis et des batteries garnissaient toute cette ligne; les généraux Lamarche et Hédouville eurent ordre de les attaquer pendant que Lamarlière, faisant attaquer sur Raisme la droite des coalisés, attaquerait lui-même entre Vicogne et Saint-Amand. La réserve ennemie, postée à Vicogne, fut attaquée par Dampierre lui-même; des bois servaient de retranchemens aux troupes qu'on eut à combattre jusqu'au soir. Dampierre, après avoir plusieurs fois tenté inutilement de faire forcer les abatis par les colonnes qu'il dirigeait lui-même, eut la cuisse emportée par un boulet; la blessure était mortelle. Le général Islers fit faire la retraite. Traversant, sous le feu des Autrichiens, une plaine découverte, trois bataillons de volontaires, qui étaient engagés dans le village de Raisme, se débandèrent; ils n'eurent pas plutôt entendu le général Islers qui leur criait : A vos rangs ! qu'ils reforment la ligne et soutiennent la retraite au pas de charge. On peut, d'après ces détails, se former une idée de l'esprit qui animait alors les troupes. Dans les revers, rien, parmi les nouvelles levées, ne pouvait suppléer à l'ordre et à l'instruction que le courage et la valeur remplaçaient parfaitement dans les succès. Le général Lamarlière, qui dirigeait en même temps l'attaque sur Saint-Amand, ne fut pas plus heureux : quatre fois les Français furent repoussés, après avoir chargé autant de fois sous le feu des batteries

allemandes : l'ennemi, d'après son propre aveu, perdit plus de mille hommes dans ces deux attaques. Suivant le système adopté alors, on ne regarda que comme des affaires d'avant-postes ces deux actions, qui ne furent réellement pas des batailles. Pour former cinq attaques sur un développement de plus de sept lieues, il avait nécessairement fallu morceler les troupes, et, suivant les apparences, c'est ce qui fit qu'on ne réussit pas. Un terrain très-favorable se joignait aux avantages déjà assez considérables de quatre-vingt mille hommes combattant contre quarante mille Français. Des bois retranchés avec des redoutes et des abatis couvraient toutes les positions des ennemis depuis Vicogne jusqu'à Saint-Amand ; l'Escaut et la Scarpe assuraient leur front, et Condé, investi et assiégé, ne pouvait leur donner aucune inquiétude. Dampierre avait montré un grand caractère dans les circonstances difficiles où se trouvait la France, et sa valeur seule l'avait mis à la tête des armées ; mais l'expérience et l'étude n'avaient pu le former au commandement qu'il prit trop jeune encore : il combattait au premier rang quand il fut frappé ; le lendemain on lui fit l'amputation de la cuisse près du champ de bataille, et il mourut. Il obtint les regrets qu'il méritait, et l'armée perdit en lui un militaire généreux, dont les destinées devaient être brillantes ; on plaça son corps au Panthéon ; son nom figure parmi les généraux les plus illustres de cette époque. La famille de Dampierre s'était rendue célèbre par son courage ; le désir de s'illustrer dans la carrière des armes se manifesta chez lui dès l'âge de quinze ans. « Ne ferais-je donc jamais rien pour mon pays ? s'écriait-il. Quand pourrai-je perdre un bras dans une bataille ? En 1772 la Cour s'opposa à ce qu'il allât combattre en Amérique : on lui refusa aussi la permission qu'il demanda de servir comme simple volontaire au siége de Gibraltar. Il servait dans les régimens des gardes ; ne pouvant obtenir un congé, il se rendait sécrètement en Espagne quand on l'arrêta à Barcelone ; on le reconduisit à Paris. Il continua de servir, quoiqu'il fût contrarié par l'opposition qu'on mettait au désir violent qu'il avait de se distinguer dans l'art militaire.

Un père de famille, pendant que Dampierre était en semestre, étant tombé dans la rivière, allait périr sous les glaçons qui déjà le couvraient : attirée par les cris des enfans, une foule de paysans accourut ; mais aucun d'eux ne se disposait à secourir le malheureux. Dampierre apprit cet

évènement dans un moment où il était couvert de sueur, parce qu'il dansait dans son château : s'oubliant lui-même, il quitte ses habits, se précipite dans l'eau, et, malgré la glace, plonge trois fois. S'apercevant que le courant avait entraîné l'infortuné qu'il cherchait en vain, il le suit plus rapidement encore qu'il n'avait été emporté, et l'atteint au moment où la roue d'un moulin allait l'écraser; il ne songeait pas qu'il pouvait être écrasé lui-même. Le froid avait tellement saisi le malheureux père de famille qu'on ne put le rappeler à la vie. Dampierre, privé du fruit d'un si rare dévouement, tourna toute sa sollicitude vers les enfans, et leur prodigua les secours et les consolations qu'il crut propres à adoucir le sentiment de leur perte et de leur malheur. Cet acte de générosité faillit lui coûter la vie, car il fut sur-le-champ attaqué d'une longue et dangereuse maladie. Dès ce moment, tous les habitans des campagnes voisines de sa terre, ne prononcèrent plus son nom qu'avec cette sorte de respect qui n'est dû qu'à la vertu, et que le rang seul ne saurait inspirer. Une populace effrénée venait de massacrer le maire de la ville de Troyes, et ne s'en serait peut-être pas tenue là; mais Dampierre, nommé président du département de l'Aube, sut par sa fermeté comprimer les tentatives. Ce ne fut pas le seul trait par lequel il honora cette place. Après avoir fait dans ce département tout le bien qui dépendait de lui, les habitans, persuadés que personne ne pouvait mieux que lui les représenter à l'assemblée législative, résolurent de l'y porter; ils voulaient encore en cela lui témoigner leur reconnaissance. Cette même populace, dont il avait réprimé les excès lors de la première sédition, vient inonder la salle des séances de l'assemblée électorale, à l'instant où le nom de Dampierre sortait de l'urne. Celui-ci, ignorant la cause de cette émeute, et ne craignant pas de se montrer aux mutins, accourt et apprend par des cris et des hurlemens que sa nomination est la cause du désordre, et à l'instant les sabres se croisent. L'homme qui, pour arrêter une sédition dirigée contre l'autorité publique, n'avait pas balancé à faire le sacrifice de sa vie, mit sans peine de côté toutes vues d'ambition, et déclara qu'il se rendrait, même à ses propres yeux, coupable d'un crime s'il parvenait à l'assemblée nationale sans avoir le vœu universel; ajoutant, par un désintéressement bien rare à cette époque, qu'il y avait dans le département un assez grand nombre de per-

sonnages distingués et capables de le représenter. En le voyant, quand il fut général en chef, parcourir les hôpitaux, y distribuer à pleines mains des bienfaits, chercher par sa douleur et sa sensibilité à calmer toutes les douleurs, à adoucir toutes les souffrances, on pouvait à peine croire que ce fût ce même homme qui, sur le champ de bataille, ne permettait pas même qu'on fronçât le sourcil. C'était dans la vertu unie à la valeur, et non pas dans un courage farouche et indomtable, que selon lui, consistait la gloire. Il fut particulièrement aimé du soldat qui ne cessait de lui prodiguer les noms de bienfaiteur et de père. Souvent en parcourant le camp pendant la nuit, il entendait les vieux soldats qui disaient sous la tente aux recrues : « Cela te va bien de te plaindre! crois-tu si nous n'avons pas aujourd'hui de pain, qu'il était possible de nous en donner? Notre général ne se repose que lorsque notre subsistance est assurée pour le lendemain. » Alors il éprouvait une émotion douce, et se retournant vers ceux qui l'accompagnaient, il leur disait : *Ils m'aiment!* et il trouvait dans ce sentiment la récompense la plus douce de ses travaux. Comme Turenne, il aima le soldat, comme lui, il fut emporté par un boulet. Le camp fut abandonné par l'armée entière, elle voulut voir pour la dernière fois, son général expirant au champ d'honneur. Quand son trépas fut annoncé, des sanglots interrompirent le silence morne qui régnait parmi toutes les troupes: les Autrichiens eux-mêmes ne voulurent pas troubler les soldats français pendant qu'ils rendaient les honneurs funèbres à Dampierre. Il eut pour successeur le général Lamarche. Les Français furent bientôt attaqués dans leur camp par les Autrichiens; ceux-ci espéraient, par un succès complet, forcer l'armée française à rétrograder vers la capitale : d'ailleurs selon eux, il n'était pas possible qu'une armée trois fois vaincue pût tenir dans ses positions; ils résolurent donc une attaque générale. Condé livré, Valenciennes investi et abandonné à ses propres forces, tel devait être le résultat de cette attaque. Le 23 mai, depuis Orchies, Saint-Amand et Vicogne jusqu'à Quesnoi et à Maubeuge, on attaqua tous les postes français à-la-fois. De fausses attaques seulement devaient occuper les deux extrémités de ce vaste champ de bataille, qui s'étendait à plus de dix lieues. Les généraux Latour, Yorck, Cobourg et Clairfait agirent en même temps avec quatre colonnes. Latour et Clairfait dirigèrent leurs

principaux efforts sur le camp de Famars, dont la prise entraînait la retraite de l'armée française; Le camp de Famars était situé entre Valenciennes et Maubeuge, l'Escaut couvrait son flanc droit, sa gauche était appuyée sur la rivière de Ronelle, son front était défendu par des redoutes, et un camp avancé avait été formé à Anzain, sur la gauche de Valenciennes. L'attaque, qui commença le 23 mai, au point du jour, dura jusqu'à la nuit, la valeur fut obligée de céder au nombre. La colonne commandée par le duc d'Yorck tourna, vers le milieu du jour, l'aile droite des Français, et le général Ferrari emporta les redoutes qui étaient en-deçà de la Ronelle. Le camp de Famars fut alors évacué, et on jeta un renfort dans Valenciennes. L'armée française se retira sous le canon de Bouchain, et le lendemain le général Clairfait emporta le camp d'Anzain. Alors commença le bombardement de Valenciennes.

FAVORITE (LA).

14 *janvier* 1797. — Dans les premiers jours de 1797, Buonaparte remportait à Rivoli une victoire signalée sur le général Alvinzi, pendant que le général Provera, commandant une colonne autrichienne, passait l'Adige de vive force à Anguiari, sous la protection d'une artillerie nombreuse. Ne pouvant résister à dix mille ennemis avec quinze cents hommes seulement, le général Guyeux, qui gardait ce poste, fut obligé de se replier sur Ronco. Le général Augereau, chargé par Buonaparte de suivre les mouvemens de Provera, était tout près de là. Aussitôt qu'il eut appris que la colonne commandée par ce général avait passé l'Adige, il se met en marche pour lui couper le chemin de Mantoue; ayant atteint son arrière-garde entre Anguiari et Roverbella, il ordonne aux généraux Lannes et Point de l'attaquer en flanc, tandis qu'il la fait prendre à revers par les généraux Guyeux et Bon, venant de Ronco. Le succès de cette attaque audacieuse fut complet : deux mille prisonniers et quarante bouches à feu restent sur le champ de bataille, et Provera, avec six mille hommes qui lui restaient, va se heurter devant Saint-Georges, vis-à-vis d'une division que commandait le général Miollis. Sommé de se rendre, le général français répondit : *Je sais me battre et non me rendre.* Buonaparte arrive à Saint-Antoine pendant la nuit, et le lendemain matin fait

attaquer Provera. L'intention de ce général, qui ignorait la position actuelle du général Alvinzi, était nécessairement de se rendre sous Mantoue, de faire faire une sortie par la garnison, et de se joindre avec elle. C'était l'unique moyen de se battre avec quelque avantage contre les Français; aussi Buonaparte, voulant s'opposer à cette jonction, fit tous ses efforts pour entourer la colonne de Provera. Il plaça le général Dumas en observation, à Saint-Antoine, devant la citadelle. Une heure avant le jour, le général Serrurier partit pour se rendre vers la Favorite, et, pendant ce temps-là, Provera était tourné par le général Victor, commandant la cinquante-septième et la dix-huitième demi-brigade. Au moment ou la garnison de Mantoue se disposait à entrer dans la Favorite, elle fut attaquée par la colonne du général Serrurier : d'abord le choc fut vif; quelque considérable que fût la sortie de la garnison, elle ne put joindre Provera, parce que tous ses efforts échouèrent auprès de la Favorite. Buonaparte envoya deux bataillons de renfort vers Saint-Antoine, dont les Autrichiens s'étaient emparés, et arrêta, par-là, les progrès de la garnison de Mantoue. La colonne du général Provera était, pendant ce temps-là, vivement attaquée et tournée par le général Victor. Cette colonne, dont une partie avait déjà mis bas les armes, fut entièrement tournée avec Provera lui-même, par une sortie très-bien entendue que fit, de Saint-Georges, le général Miollis. Arrivant fort-à-propos, la trente-deuxième et la soixante-deuxième demi-brigade forcèrent Provera de se rendre. On accorda aux officiers, seulement, leurs chevaux et ce qu'ils avaient sur eux. Six mille hommes d'infanterie et sept cents chevaux composaient cette colonne, qui laissa aux Français vingt-deux canons, tous ses équipages et ses caissons. Le corps des volontaires de Vienne se trouva parmi les prisonniers. On enveloppa aussi, et l'on fit prisonniers quatre cents hommes de la garnison de Mantoue. Veut-on connaître les sentimens que les Autrichiens inspiraient alors aux Français? Il faut entendre la réponse que fit la soixante-quinzième. On lui demanda si elle voulait des cartouches pour aller à l'ennemi : « Non, dit-elle; avec ces gens-là il ne faut que des baïonnettes. »

FELDKIRK.

Du 5 au 23 mars 1799. — Feldkirk est une ville de la Souabe,

dont la position est extrêmement importante pour un ennemi qui cherche à pénétrer en Allemagne ; mais elle devint tout-à-fait essentielle quand, en 1799, la guerre éclata entre la France et l'Autriche : Feldkirk était le point intermédiaire qui devait servir à lier les opérations de deux armées françaises agissant, suivant le système alors adopté, l'une en Souabe, et l'autre en avant de la Suisse. Il importait donc aux Autrichiens de défendre cette importante position, et aux Français de s'en emparer; aussi les deux partis tournèrent leurs efforts de ce côté-là. Masséna, voulant se porter sur Coire, chercha à contenir le général Hotze, en ordonnant une fausse attaque sur Feldkirk. Il fit encore attaquer vainement cette place, après s'être rendu maître du pays des Grisons. Cependant l'armée du Danube ne pouvait communiquer avec Masséna, ni par Bregentz, ni par Lindau, ni par la rive orientale du lac de Constance, ce qui rendit ce contretemps très-fâcheux pour elle : afin de ne pas se compromettre, Masséna devait seulement chercher l'occasion d'écarter la gauche de l'armée de l'archiduc Charles, et profiter de l'occasion favorable pour faire une attaque décisive contre Feldkirk, après avoir lui-même tourné le lac. En conséquence, l'aile gauche du général Jourdan fut portée en avant de Sigmarigen, son centre à Moeskirk, et sa droite s'étendit de Ueberlingen sur les bords du lac de Constance. Les Français, dans la nuit du 11 au 12 mars, assaillirent avec impétuosité les retranchemens de Feldkirk. Un pont fut jeté, sous le feu des Autrichiens, et deux retranchemens furent emportés; mais les Français, après avoir attaqué jusqu'à six fois, furent obligés de se retirer. Leur perte fut considérable. La ligne défensive de l'archiduc s'étendait de Feldkirk à Lindau; elle lui inspira assez de confiance pour le déterminer à s'avancer dans la direction de Stockak. Le général Jourdan qui ne regardait pas encore comme désespérée la tentative de Masséna sur Feldkirk, s'arrêta entre Hottenwiel et Duttlingen, dans une position assez resserrée, où il parut vouloir attendre les Autrichiens. Le général Hotze quitta alors la position de Feldkirk. Les attaques de Jourdan, sur les bords du Danube, faisaient une diversion qui détermina Masséna à attaquer de nouveau Feldkirk. Le général Jellachich emporta, l'épée à la main, des batteries que le général Oudinot était parvenu à établir sur des hauteurs qui dominent le flanc gauche de cette position. Masséna, voulant profiter du seul moment favorable qu'eut laissé, en rétrogradant avant la bataille de Stockak, le gé-

néral Jourdan, craignant d'ailleurs le retour du général Hotze, réunit à la division Oudinot un corps considérable de grenadiers, et fit encore attaquer, le 23 mars, la position de Feldkirk sur plusieurs points. Les impériaux repoussèrent encore cette attaque vigoureuse commandée par Masséna, en personne, et qui coûta beaucoup de sang. Ce ne fut qu'après avoir perdu, auprès des retranchemens ennemis, une grande partie de l'élite de son armée, que Masséna renonça à emporter la place. Il se retira dans le pays des Grisons, après avoir repassé le Rhin. Depuis la retraite de l'armée du Danube, le poste de Feldkirk était devenu bien moins intéressant.

15 *juillet* 1799. — Feldkirk et le pays des Grisons restèrent une année seulement au pouvoir des impériaux. Les armes françaises, au retour de Buonaparte, retrouvèrent leur ancienne gloire. Les armées furent réorganisées, des masses imposantes furent opposées, en Allemagne, aux troupes autrichiennes; et les forces de l'ennemi furent habilement tournées au passage du grand Saint-Bernard. Moreau fut chargé du commandement de l'armée du Rhin, composée de cent vingt mille hommes; Lecourbe, ayant occupé, l'année précédente, le pays des Grisons, reçut ordre de le reconquérir, à la tête de dix-huit bataillons. Le général Molitor marcha, avec sa brigade, sur Feldkirk, Mayenfeld et Coire, pendant que Lecourbe dirigeait ses principales forces sur Fuessen et Renti. Les Autrichiens, qui voyaient leur retraite menacée par Renti, non-seulement devaient craindre en restant à Feldkirk et dans la vallée du Rhin, mais ils devaient même être préparés à quitter ces deux points dès la première attaque qui serait dirigée contre eux. Moreau, pour empêcher que le général Kray ne fît aucun mouvement, porta en même temps sur l'Iser des forces considérables. En s'avançant sur Bénédict-Beuren, le général Montrichard appuyait le général Lecourbe, et tenait en échec les renforts qui, partis du Tyrol, pouvaient venir au secours de l'ennemi. L'opération de Lecourbe fut commencée le 11 juillet. Le général Gudin marcha, avec huit bataillons, sur les défilés du Lech, afin d'attaquer Fuessen et Renti, en s'étendant sur la gauche jusque sur l'Ammer et Loisack à Etal. Ce mouvement devait forcer le prince de Reuss à se dégarnir devant Feldkirk; car, si on lui eût coupé la retraite dans la vallée de l'Inn, et si la route de Mairan à Bolzano eût été la seule qui lui fût restée ouverte, il se trouvait séparé du

gros de l'armée autrichienne de huit à dix marches. Le général Gudin partagea sa division en trois colonnes, et ordonna à celle de droite, composée d'un bataillou et d'un escadron, de remonter la rive du Lech. Cette colonne, dans une charge vigoureuse, culbuta, sur Fuessen, deux bataillons et trois cents chevaux ennemis, qu'elle rencontra à Valhaupten.

Ce ne fut qu'après avoir surmonté de grands obstacles, que le général Puthod, commandant l'attaque du centre, parvint à sa destination. Une nombreuse infanterie couvrait un chemin passant entre deux montagnes escarpées et fermé par une ligne de retranchemens couverts d'artillerie. Trois cents hommes d'infanterie, avec trois pièces de canon, défendaient encore le château de Hohenswagen que l'ennemi occupait. Ce château fut enlevé par le chef de brigade Lochet, qui, par ce moyen, découvrit la gorge conduisant au fort de Pizwang. Le général Puthod entra pèle-mêle avec les Autrichiens à Fuessen, après avoir culbuté, avec quelques compagnies de grenadiers, tous les retranchemens qu'il avait rencontrés sur sa route. Les Autrichiens rallièrent et rangèrent en bataille quelques bataillons, avec lesquels ils voulurent empêcher les Français de déboucher; mais ils furent encore culbutés. Alors ils abandonnèrent leurs retranchemens, et un grand nombre de prisonniers. Le général Gudin aurait bien encore voulu s'emparer des postes de Renti et de Pizwang, mais il fut arrêté par le mauvais état des ponts qui se trouvent sur les chemins, et les retranchemens formidables qui couvraient le Tyrol. Il craignit d'ailleurs de compromettre le succès qu'il venait d'avoir, et dont la prise de neuf cents prisonniers et de trois pièces de canon avait été le résultat. Un bataillon autrichien fut rencontré à Saulgrab par le général Nansouty, commandant la colonne de gauche, qui le poursuivit jusqu'à Etal et fit sur lui cent cinquante prisonniers. Tandis que le lieutenant-général Lecourbe s'avançait avec sa gauche, trois colonnes, commandées par le général de brigade Laval, marchaient pour attaquer Immenstadt. On voulait par-là persuader aux Autrichiens que notre intention était de prendre Immenstadt et ensuite de tourner Feldkirk. La marche du général Gudin fut cause que le général autrichien Mercantin se retira. Soloniffen fut alors occupé par le général Laval, qui envoya sur Brégentz un bataillon destiné à renforcer le général Molitor, et à pousser sur Krambach et Smettezau; il fit aussi seconder l'attaque de Feldkirck par quatre compagnies qu'il jeta sur Dornbien, par Velhin. Plusieurs milliers de

paysans du Voralberg, et la légion suisse de Bachmann furent tenus en échec par ces faibles colonnes; par conséquent, le but qu'on s'était proposé fut parfaitement atteint. Le général Molitor divisa encore en trois colonnes les six bataillons avec lesquels il devait attaquer Feldkirk. Il dirigea la droite, composée de douze compagnies commandées par l'adjudant-général Dornemans, sur Reichnau, par le Kemkels. Un bataillon autrichien qu'elle y rencontra se défendit vigoureusement; cependant il fut forcé de faire retraite avec perte de quelques centaine de morts, de blessés et de prisonniers. Les Français eurent cinquante blessés, du nombre desquels fut le général Dornemans. Le même jour, cette colonne entra à Coire, et pénétra dans le pays des Grisons. Le général Jardon, qui commandait le centre, composé de trois bataillons, fit sa jonction avec les troupes du général Dornemans, passa le Rhin à Azmooz et se dirigea sur Feldkirk; mais comme il avait une longue route à faire, il ne put se rendre le même jour à sa destination. La troisième colonne, ayant à sa tête le général Molitor, se rendit sur la chaussée de Brégentz à Feldkirk. Huit bataillons impériaux, deux légions d'émigrés suisses, et une partie des milices du Voralberg, défendirent ce poste, sur lequel les Autrichiens ne s'étaient pas dégarnis. Les Français attaquèrent, malgré la disproportion des forces. Ils rejetèrent en un instant les avant-postes ennemis sur Hoëme; ils emportèrent également d'emblée une chaîne de retranchemens, qui commençait à ce point, et firent cent prisonniers. Ils enlevèrent encore, au pas de charge, des redoutes bien plus formidables, qu'ils trouvèrent à Goetzi. L'audace des Français aurait dû être ralentie par la chaleur du jour, la fatigue et une marche rapide, avant d'attaquer une ligne de retranchemens, qui étaient la dernière ressource de l'ennemi, et qui, s'étendant depuis Ranckwil jusqu'à la gauche d'Alturstatt, était défendue par douze pièces de canons et une nombreuse artillerie. Les Français auraient pu demander un peu de repos; mais ils marchent à l'ennemi, repoussent en un instant, derrière les lignes, tous les avant-postes, et l'on se canonne jusqu'au soir. Les Autrichiens, s'apercevant alors que l'attaque des Français n'était pas décidée, cherchèrent à déborder leurs ailes, et à reprendre l'offensive. La lassitude des troupes françaises était telle que l'ennemi fit même quelques progrès; mais le général Molitor, s'apercevant que son aile droite pliait, ramasse quelques braves qu'il réunit à un escadron du septième de hus-

sards, et le force à rentrer dans ses retranchemens. Le général Lecourbe se porte en même temps avec rapidité sur la gauche; quelques pelotons suffirent pour ramener l'ennemi jusqu'à Ranckwil. La charge se battait de toutes parts, et si ce combat, qui durait depuis la pointe du jour, n'eût cessé à la nuit, les dernières positions des Autrichiens seraient infailliblement restées au pouvoir des Français. La vigueur des dernières attaques persuada sans doute au général Jellachich que le général Lecourbe avait reçu des renforts, et, d'après cette persuasion, la place de Feldkirk fut évacuée. Les Français y entrèrent au point du jour. Ce fut ainsi que le général Lecourbe s'empara du pays des Grisons, de Feldkirk, de Coire, d'Immenstadt, et de Luciensteig, fit trois mille prisonniers et prit quelques canons. Les généraux Puthod, Laval, Nansouty et Jardon, secondèrent parfaitement les généraux Gudin et Molitor, qui, dans ces affaires, déployèrent autant de talens que d'intelligence. Tous les régimens français se montrèrent dignes d'eux-mêmes.

M. Jean-Jacques Poussin, de Paris, capitaine de la deuxième compagnie de grenadiers de la quatre-vingt-troisième demi-brigade, est un des officiers qui se distinguèrent le plus dans cette affaire. A la tête de sa compagnie seule, réduite à moins de quatre-vingts hommes, il soutint, pendant six heures, la charge du bataillon de Kaiser autrichien, fort de plus de dix-huit cents hommes, et appuyé de quatre pièces de canon. Enfin, M. Poussin parvint à le culbuter, et contribua par-là, en grande partie, au succès glorieux de cette journée. Il a obtenu, pour récompense, un sabre d'honneur.

FELICE-DE-CAUDINES (Saint-).

26 *janvier* 1812. — Le général Decaen, commandant en Espagne, après avoir envoyé à la défense de Tarragone la division Lamarque, qui culbuta l'ennemi sur les hauteurs d'Alta-Fouilla, se dirigea lui-même sur Vich, à la poursuite des insurgés. Ils disputèrent faiblement le passage des montagnes, et abandonnèrent l'amphithéâtre aux troupes françaises. Le général Beurmann arriva, le 26, sur les quatre heures du matin, à Saint-Felice-de-Caudines. Il venait d'indiquer la position que ses troupes devaient prendre, et l'on était occupé à placer les postes, lorsqu'une colonne ennemie tomba tout-à-coup sur ceux qui devaient observer le chemin par lequel on

devait arriver à cette position. Cette attaque inopinée fut loin de les effrayer; ils prirent si subitement l'offensive que, dans un espace de temps fort court, ils enlevèrent un drapeau, firent plus de cent prisonniers, et mirent le reste de la colonne dans la déroute la plus complète. La perte des Français fut évaluée à vingt-cinq hommes tués et à cent quarante-sept blessés.

FENESTRELLES.

11 *mai* 1794. — Les Piémontais furent chassés de Fenestrelles, le 11 mai 1794, par les Français, qui leur firent quelques prisonniers.

29 *juillet* 1799. — En attaquant Coni, Suwarow s'empara aussi de Fenestrelles, qu'il ne garda pas long-temps. Les Russes se servant de ce poste pour fatiguer les Français, le général Championnet se disposa à le reprendre. Ayant passé un poste avancé des Russes et les retranchemens de la droite du col de Fenestrelles, le capitaine Duclos se précipita sur ces mêmes retranchemens. Le capitaine Fabre, marchant directement de bas en haut, parvint au sommet extrêmement élevé du col de Fatières. L'ennemi prit la fuite, abandonnant ses vivres et ses munitions, aussitôt qu'il eut vu le capitaine Molinard, qui, avec cent vingt hommes, se jetait dans l'espèce de caponière qui sépare les deux cols. La perte des Français fut bien légère.

FÈRE-CHAMPENOISE.

18 *mars* 1814. — Le général Sébastiani, à la tête de sa cavalerie, rencontra le général Platow à Fère-Champenoise. Il le culbuta et le poursuivit jusqu'à l'Aube, en lui faisant des prisonniers.

FERRARE.

19 *juin* 1796. — Il y avait à Ferrare des munitions et cent quatorze pièces de canon en batterie; cependant, à la première sommation que fit une division de l'armée de Buonaparte, les troupes du pape évacuèrent la place.

25 *mai* 1799. — Les paysans insurgés, réunis avec un corps d'Autrichiens commandé par le comte de Klénau, que le général Suwarow avait, en 1799, chargé des opérations sur la rive droite du Pô, tenaient, depuis cinquante-deux jours, Ferrare bloqué. La disette se faisait sentir dans cette place; et le comte de Klénau, voulant profiter de la circonstance pour la prendre d'assaut, y fit conduire un train considérable d'artillerie, et s'y rendit lui-même avec deux mille hommes. Il entra dans Ferrare le 22 mai. Les insurgés de Toscane, d'après un article de la capitulation, ne devaient pas être admis dans la ville. Trente pièces de canon faisant un feu continuel, et un bombardement qui incendia plusieurs maisons, déterminèrent le commandant français, Lapointe, à capituler et à abandonner la citadelle où il s'était retiré avec l'intention bien prononcée de se défendre. Quinze cents hommes, qui formaient la garnison française, sortirent avec les honneurs de la guerre, et s'engagèrent seulement à ne pas porter les armes contre les impériaux pendant six mois. La forteresse fut occupée par le général Klénau : elle contenait quatre-vingt-dix bouches à feu, et de très-gros magasins.

FERROL (LE).

29 *février* 1809. — Arrrivé devant le Ferrol, le 24 février, le duc de Dalmatie fit investir la place, et l'on entama aussitôt des négociations avec les assiégés. Les autorités militaires, marines et civiles étaient disposées à se rendre; mais, à l'insu du peuple, soulevé et armé par des agens anglais. Le duc fit ouvrir la tranchée : du 24 au 25, différens mouvemens eurent lieu dans la ville. Le dix-septième régiment d'infanterie légère s'étant porté à Mugardos, le trente-unième étant aux forts de la Palma, de Saint-Martin, à Lagrana, et bloquant le fort Saint-Philippe, le peuple commença à craindre les suites d'un assaut, et écouta bientôt les conseils des hommes sensés. On parlementa le 26, et, le 27 la division Mermet et une brigade de dragons occupèrent la ville; la garnison fut désarmée; l'amiral Obregou, que le peuple avait arrêté pendant l'insurrection, fut replacé à la tête de l'arsenal. On trouva dans la ville onze mille fusils, et dans le port trois vaisseaux de cent douze canons, deux de quatre-vingts, un de soixante-quatorze, deux de soixante-quatre,

trois frégates, plusieurs corvettes, bricks et autres bâtimens; plus de quinze cents pièces de canon de tous calibres, et des munitions de toute espèce.

La première expédition de l'Angleterre, dans la péninsule espagnole, fut la plus désastreuse qu'elle eût faite depuis cinquante ans. Quarante mille hommes d'infanterie anglaise, sept mille chevaux, quatre-vingts pièces de canon, formaient la réserve de trois cent mille Espagnols qui ne purent résister six semaines à cent mille Français: Burgos, Tudela, Espinosa, Saint-Ander, Madrid, les provinces montagneuses de la Galice, la Corogne, le Ferrol, et l'escadre qui s'y trouvait, furent conquis en peu de jours.

FIGUIÈRES.

27 *novembre* 1794.—Le camp de Liers, établi sous le canon du château de Figuières, fut le refuge des Espagnols, après qu'ils eurent été vaincus par le général Pérignon, à Escaulas; ils y furent suivis avec tant de promptitude par les Français, qu'ils continuèrent à fuir de sept à huit lieues plus loin. Les soldats français investirent dès le soir le fort de Fernando, et se servirent, pour battre la place, des canons qu'ils avaient pris aux Espagnols. Tout est voûté, casematé et à l'épreuve de la bombe dans ce fort, qui n'est éloigné de la ville que de quatre cents toises, et qui est un des plus beaux de l'Europe: cependant il peut être enfilé par plusieurs endroits. Des éminences éloignées de trois cents toises environ, du corps de la place, et dont on ne pouvait se servir pour battre en brèche, la commandent au nord et à l'ouest. Le front du côté de l'ouest est totalement miné et contre-miné. Dix mille hommes formaient la garnison, et toutes les parties des remparts exposées à être enfilées avaient été fortifiées par des traverses. Le fort de Roses, situé à dix mille toises de l'ouest, fut attaqué en même temps. Cent mille hommes eussent à peine suffi pour assiéger en même temps Figuières, Roses et le fort de la Trinité, et garder tous les postes intermédiaires, et l'armée française n'était pas composée de vingt-cinq mille. Cependant les entreprises des Français ne pouvaient de longtemps trouver d'opposition dans l'armée espagnole, totalement désorganisée et saisie de terreur. D'ailleurs, les troupes chargées de la défense de Figuières étaient dans le plus grand désordre, et il ne régnait entre elles aucune union. Une

partie très-considérable de la garnison, devant servir de point de ralliement, sortit de Figuières, par ordre du comte de La Union, et se porta au camp de Liers aussitôt que l'armée espagnole eut été culbutée sur la gauche; mais les Français dans leur marche rapide avaient emporté ces mêmes troupes. Fort heureusement pour les fuyards, que les ponts-levis étaient baissés et les portes ouvertes; ils se jetèrent dans le fort, et si on ne se fût hâté de lever les ponts, les Français y seraient entrés dès ce moment-là. Des troupes de différentes nations, des débris de régimens, comprimés par la terreur, et tellement insubordonnés, qu'ils ne voulaient faire aucun genre de service, composaient toute la garnison. Le général Pérignon sentit bien de quelle importance il était pour lui de ne laisser à la garnison de Figuières, ni le temps de revenir de sa stupeur, ni le loisir de s'organiser. Il partagea donc l'armée des Pyrénées en deux, et fit investir Figuières par quinze mille hommes. Le général Pérignon obtint tout le succès qu'il pouvait désirer d'une sommation terrible qu'il fit au gouverneur. Dans un conseil de guerre, que convoqua le commandant espagnol André Torrès, la majeure partie des officiers ayant été d'avis de capituler, on envoya d'abord au général Pérignon, qui était à la Jonquière, deux parlementaires chargés de lui demander, au nom du gouverneur, un délai suffisant pour pouvoir écrire à son général, et recevoir ses ordres. Cette demande fut refusée par Pérignon, qui dit aux parlementaires : « Tout est disposé pour une attaque dont le succès est certain, et dont les suites seront terribles; l'armée française n'attend plus que le signal : allez porter cette réponse au gouverneur. » Les Espagnols étaient dans une telle frayeur, qu'ils ne s'aperçurent pas du petit nombre des Français et de la faiblesse de leurs moyens. Avec un peu de réflexion, ils auraient peut-être senti que les fortifications dont ils étaient en possession, leurs munitions et leurs vivres, les mettaient à même de faire une longue et puissante résistance. La crainte d'un assaut fit trembler le gouverneur, qui capitula le 27 novembre. En sortant de Figuières, dix mille soldats espagnols et portugais déposèrent leurs armes sur les glacis, et furent conduits prisonniers en France. La reddition de cette place dut surprendre, sans doute; mais elle parut tout-à-fait inconcevable, quant on eut trouvé dans son enceinte et dans ses magasins, deux cents pièces de canon, beaucoup de farine, de viandes salées, de vin, de

vinaigre, d'eau-de-vie, et une quantité considérable de poudre. L'approvisionnement de l'armée des Pyrénées et six cents mille livres en numéraire, eussent déjà donné un très-grand prix à cette conquête; mais elle devenait encore plus importante en ouvrant aux Français l'entrée d'un pays fécond en grains et en vin, qui assuraient leurs subsistances. On a toujours attribué l'étonnante reddition de Figuières, plutôt à la corruption, qu'à la terreur inspirée par les républicains. Le représentant Delbrel, commissaire près l'armée des Pyrénées, eut avec le lientenant-colonel Ortozouar, l'un des parlementaires espagnols, une conversation qui peint bien énergiquement la situation morale des troupes qui formaient la garnison de Figuières. La capitulation était signée. « Actuellement que tout est signé, lui dit le représentant, vous pouvez parler franchement; n'est-il pas vrai que vous manquiez d'artillerie pour la défense de la place? — Il y a deux cents pièces en batterie sur les remparts. — Vous n'aviez donc pas de munitions? — Nous en avions pour six mois. — Manquiez-vous de subsistances? — Tous les magasins sont remplis. — Votre garnison était donc trop faible? — Elle était de dix mille hommes. — Que vous manquait-il donc pour défendre la place? — Cela, en montrant son cœur : si j'avais eu seulement trois mille hommes de vos troupes, vous n'auriez jamais eu le fort. » Le roi d'Espagne fut tellement indigné de cette reddition, qu'il fit faire le procès au gouverneur de Figuières et aux officiers de l'état-major, dont quatre furent condamnés à mort. Les troupes de la garnison, ne conservant plus rien de leur antique valeur, ne purent être lavées par cette punition bien méritée sans doute, de la honte d'avoir si lâchement livré une place aussi formidable par elle même, et si abondamment pourvue de tout ce qui était nécessaire à sa défense.

3 *mai* 1811. — Le général espagnol, Campo-Verde, étant informé que le fort de Figuières avait été pris par un détachement de miquelets, se porta avec huit mille hommes aux environs de Figuières; il envoya aussitôt une colonne de deux mille hommes sur la montagne, au nord de Figuières, avec ordre d'attaquer les avant-postes du camp de Liers; il se porta lui-même avec la plus grande partie de ses forces jusqu'aux premières maisons de la ville, en débouchant du côté d'Avignon. Le général français, Baraguey-d'Hilliers,

fit sur-le-champ ses dispositions pour repousser les diverses attaques. Le colonel Petit fut chargé de défendre le camp de Liers; la garnison de la ville fut renforcée, ainsi que les troupes, des redoutes armées qui appuyaient la ligne de blocus. Le général d'Hilliers marcha à Campo-Verde avec quatre mille hommes; la première brigade commandée par le général Quesnel, et la deuxième par le général Clément. Cependant les Espagnols dirigeaient contre la ville une attaque vigoureuse, qui aurait eu un grand succès si le général français ne s'était porté aussitôt sur leur flanc : cette attaque les déconcerta et les mit en déroute; elle fut entièrement complétée par une charge brillante du vingt-neuvième régiment des chasseurs et d'un escadron du vingt-quatrième dragons. Cependant les Anglais avaient débarqué une colonne du côté de Roses pour aider le général espagnol; mais elle fut contenue par la garnison du fort, et se rembarqua précipitamment après le désastre de Campo-Verde, dont les troupes dispersées ne purent se rallier, et qui laissa sur le champ de bataille trois mille hommes tués, deux mille prisonniers, parmi lesquels cent vingt officiers, quatre drapeaux, et le convoi qui était destiné à ravitailler le fort de Figuières. Ainsi l'armée française de Catalogne soutenait sa gloire et rivalisait avec les autres corps d'armées d'Espagne.

19 *août* 1811.—Le fort de Figuières avait été livré aux Espagnols, qui l'occupèrent avec une garnison de plus de cinq mille hommes. Les Français voulurent reprendre ce fort et en formèrent le blocus dans le mois d'avril. Il fut fait devant la place de nombreux ouvrages de contrevallation et circonvallation, et l'on jugea qu'il suffisait de couper toute communication au-dehors aux troupes assiégées, et de les faire rendre par famine. Les Espagnols tentèrent, mais inutilement, de donner des secours aux assiégés; ils furent repoussés et le blocus devint sévère plus que jamais. Après trois mois le manque de vivres commença à se faire sentir; les rations furent diminuées; on rendit aux Français huit cents prisonniers, sans condition, pour diminuer le nombre des bouches; bientôt la garnison fut réduite à se nourrir de ses chevaux; cependant elle opposait toujours une résistance opiniâtre; des sorties fréquentes, d'un succès varié, prolongeaient la durée du blocus, et l'artillerie faisait un feu continuel, ainsi que l'infanterie. Dans le mois d'août la famine se fit sentir avec plus de rigueur. Les assiégés, manquant

absolument de vivres, étaient réduits à quelques onces de pain et un peu d'eau. Dans cet état d'épuisement le général Martinez, ne voulant point se rendre, et n'espérant aucun secours, se décida à se faire jour à la baïonnette et à tenter un coup de désespoir; mais outre qu'il fallait franchir une chaîne de redoutes fermées, liées entre elles par des retranchemens et couvertes par un double rang d'abatis, qui formaient une ligne formidable de circonvallation de plus de quatre mille toises de développement, qui enveloppait le fort de Figuières, il fallait encore échapper à la surveillance des Français, qui, instruits de la résolution de Martinez, par un de ses aides-de-camp, avaient redoublé d'activité, et étaient tout prêts à repousser les efforts de la garnison. Le maréchal duc de Tarente, qui commandait le blocus, avait pris les plus sûres mesures pour déjouer cette entreprise, et les généraux passaient les nuits dans les lignes. Enfin le 16, le général Martinez, après avoir épuisé jusqu'aux dernières ressources, mangé depuis les chevaux jusqu'au dernier insecte, tenta, à la tête de sa garnison, une sortie générale, et, malgré les obstacles de la ligne de circonvallation, arriva lui-même jusqu'aux premiers abatis; là il fut accueilli par un feu épouvantable, ses soldats tombèrent en foule les uns sur les autres, et voyant qu'ils périraient tous jusqu'au dernier avant de forcer cette ligne impénétrable, il rentra dans le fort après une perte de quatre cents hommes. Il tint encore deux jours dans cette affreuse situation, et le 19 août il se rendit à discrétion, ne demandant que la vie sauve. Sa garnison défila sans armes sur les glacis, encore forte de trois mille cinq cents hommes; elle avait perdu, pendant la durée du blocus, près de deux mille hommes. Au nombre des prisonniers se trouvèrent trois cent cinquante officiers, dont un maréchal-de-camp et quatre-vingts officiers supérieurs. On ne saurait décider si la défense fut moins belle et moins opiniâtre que l'attaque; mais il est bien glorieux aux Espagnols d'avoir soutenu pendant plus de quatre mois un blocus rigoureux et formé par des Français; il leur est bien glorieux d'avoir attendu les dernières ressources, d'avoir épuisé jusqu'au dernier morceau de pain avant de se rendre à leurs ennemis.

FINISTÈRE. (Cap-)

31 *mai* et 1er *juin.* 1794 — L'Angleterre ne désirant rien tant que de priver la France de l'expérience et des talens des meilleurs officiers de la marine qui avaient émigré, commença par les accueillir avec distinction, et les fit ensuite périr sur les côtes de Quiberon. On les remplaça par des hommes de mer, qu'on choisit dans la marine marchande. Ces hommes ne manquaient pas de courage, sans doute; ils étaient très-bons navigateurs, mais la science des évolutions navales leur était absolument étrangère. Des vaisseaux, des escadres, des flottes même, furent confiés à des jeunes gens de l'ancienne marine, qui, à la vérité étaient restés fidèles à la patrie, mais qui, ayant franchi avec trop de rapidité tous les grades, n'avaient ni l'instruction ni la longue expérience, qui, sur la mer sur-tout, peuvent souvent suppléer au courage. Un accord parfait entre les ordres des amiraux, et leur exécution, est indispensable pour vaincre sur cet élément. Le défaut d'instruction faisait souvent que les manœuvres ordonnées n'étaient pas exécutées par les capitaines de vaisseau. D'autres fois, les équipages, parmi lesquels il n'existait pas de discipline, refusaient tout simplement le service. Ce mélange bizarre d'ignorance et de courage devait nécessairement causer des revers dans les batailles, produire des actions héroïques, et amener des défaites; il s'ensuivait aussi que, dans les combats, quelques vaisseaux devaient avoir beaucoup d'avantages sur les autres. Des commissaires-représentans furent envoyés, par le comité de salut public, auprès des flottes comme auprès des armées de terre. Au commencement de 1794, on arma, à Brest, une escadre de vingt-six vaisseaux de ligne: Jambon Saint-André monta le vaisseau amiral. Un riche convoi arrivait de l'Amérique, escorté par deux vaisseaux de ligne que commandait l'amiral Nielly; et l'unique but de cette expédition était de le protéger. Le rendez-vous était aux îles de Coves et de Flores. Avec un peu de réflexion, on eût senti que, pour se rendre au point de réunion, il fallait chercher les moyens d'éviter les Anglais; qu'en attendant le moment favorable, on devait s'occuper de l'instruction des marins de cette escadre, leur faire faire des manœuvres et des évolutions, et ne s'exposer à un combat que dans le cas ou les Anglais viendraient s'opposer au retour. Il fallait alors dégager un convoi précieux, soutenir l'honneur du pavillon français, et

une bataille devenait indispensable. Mais on fut bien loin de se comporter ainsi. L'escadre française, en sortant de Brest, rencontra vingt-six vaisseaux le ligne anglais, commandés par l'amiral Howe. L'arrière-garde des Français fut attaquée le 29 mai 1794, par l'escadre légère de l'ennemi. L'amiral français, qui aurait dû chercher à la couper, et qui pouvait l'attaquer avec vigueur avant que le corps de l'armée anglaise fût arrivé, fit forcer de voiles à tous ses vaisseaux. La nuit survint; le vaisseau *le Révolutionnaire*, faisant partie de l'arrière-garde, avait été fort maltraité par les Anglais; et la voilure était en si mauvais état, qu'il ne put suivre l'armée, et s'en sépara. Les Anglais parurent le lendemain sous le vent, et l'amiral français ordonna à son escadre de se préparer à une action décisive. On y fût parvenu si l'on eût fait arriver l'armée tout entière en dépendant sur l'ennemi, si l'on eût déployé toutes les forces françaises, et si, en les serrant, on eût empêché l'ennemi de gagner le vent. Mais on se contenta de faire signal à l'avant-garde de serrer les ennemis au feu, et cette avant-garde fut désemparée. L'amiral français lui ordonna de virer vent devant; déjà les Anglais avaient reviré, et, nous primant de manœuvres, avaient gagné l'avantage du vent, et étaient venus combattre l'arrière-garde. L'avant-garde anglaise n'avait pas bien compris le signal qui lui fut donné de couper la ligne française; l'amiral Howe, s'en étant aperçu, vira de bord, sur les deux heures, et pénétra seul dans la ligne française, qu'il coupa à cinq ou six vaisseaux de son arrière-garde. Il montait *la Reine Charlotte*, vaisseau de cent canons. Il courut pendant quelque temps la même bordée que la flotte française, mais, ayant aperçu un vaisseau à trois ponts, qui, avarié dans ses agrès, s'efforçait de rentrer dans la ligne française; il s'éleva pour aller le canonner. On repoussa vigoureusement *le Bellerophon* et *le Leviathan*, vaisseaux anglais qui avaient voulu imiter la manœuvre de leur amiral; ils furent même obligés de se prolonger bord à bord de la ligne française jusqu'au-delà son arrière-garde, et restèrent jusqu'au 31 mai séparés de leur flotte. Les deux flottes, pendant ce temps-là, furent enveloppées par un brouillard extrêmement épais, qui les empêcha d'agir l'une contre l'autre, ne s'apercevant mutuellement que dans des éclaircies. Le 31 mai, les deux flottes étaient à-peu-près éloignées l'une de l'autre de sept milles, quand elles se découvrirent. La ligne française était formée; celle des Anglais le fut aussitôt. Comme la ligne ennemie était formée stationnaire, les Français craignirent

de perdre leur avantage en s'en approchant; par conséquent, ils tinrent le vent, et passèrent ainsi la journée. Pendant la nuit, les deux flottes se maintinrent en présence l'une de l'autre, et s'occupèrent des préparatifs du combat. Les Anglais étaient calmes et de sang-froid; la gaîté naturelle aux Français ne les abandonna pas. Le 1er juin, au point du jour, la flotte anglaise s'approcha, et tint le vent à la distance de trois milles. Le signal, de porter sur la ligne ennemie, fut donné, à sept heures, par l'amiral anglais; ses vaisseaux reçurent ordre de gouverner de manière à combattre bord à bord les vaisseaux qui leur étaient opposés. Howe, s'apercevant que le vaisseau français, qui était à l'arrière du vaisseau amiral *la Montagne*, serrait trop son intervalle de l'avant, et laissait un vide derrière lui, profite de ce moment, force de voiles, coupe la ligne, et fait en même temps le signal pour que chaque vaisseau porte dans la ligne française. L'amiral Howe put approcher *la Montagne* à la hanche par l'intervalle qui était perdu. Ce vaisseau ne parvint à présenter le côté à son ennemi, qu'après avoir soutenu, avec beaucoup de perte, une position si désavantageuse; alors les deux armées se trouvèrent mêlées et confondues. L'enthousiasme guidait dans le combat les soldats français, jaloux de ne céder en rien aux armées de terre; ils avaient arboré sur leurs vaisseaux des pavillons bleus, sur lesquels étaient écrits ces mots, en lettres d'or : *La victoire ou la mort!* Ils prouvèrent bien dans l'action qu'ils ne voulaient pas se parjurer. Ce combat, où l'on se battait à la portée du pistolet, fut long, et dut nécessairement être meurtrier. Les combattans étaient entourés d'épais tourbillons de fumée; on entendait au même moment les détonations terribles de mille bouches à feu. On ne rencontrait de toutes parts que des mâts renversés, des agrès coupés en mille morceaux; criblés de boulets, les vaisseaux présentaient des flancs entr'ouverts. Cinq vaisseaux anglais environnèrent, pendant deux heures, *la Montagne*, qui demeura invisible pour le reste de la flotte. Enfin, plusieurs vaisseaux français, ne pouvant plus gouverner, arrivèrent, et se trouvèrent hors de la ligne. Les deux armées eurent plusieurs vaisseaux démâtés où désemparés. *Le Vengeur* coula bas, au moment où il venait d'être amariné. Quand il disparut, les soldats qui couvraient le pont s'écrièrent : *Vive la république!* On voyait encore briller le pavillon tricolore sur un groupe de six vaisseaux français, désemparés, mais non vaincus, qui imploraient le secours de l'armée. « Il suffisait, dit M. de Kersaint,

pour les rallier, et pour prendre deux vaisseaux anglais démâtés, de virer simplement de bord. » Sans chercher à secourir ces vaisseaux, la flotte française gagna le port de Brest. Il ne fut pas difficile alors à l'amiral Howe de les faire amariner. La nouvelle d'un tel désastre ne pouvait sans doute que consterner le peuple; mais ce motif ne devait, dans aucun cas, déterminer le commissaire-représentant à faire un rapport faux, et à dire que ces sept vaisseaux étaient à la poursuite de l'ennemi. Ils ne le suivaient que trop, car ils furent présentés comme des trophées à la famille royale d'Angleterre, quand elle vint visiter, à son bord, l'amiral anglais qui était rentré à Portsmouth, aux acclamations publiques. Les généraux français n'osèrent entrer dans Brest, après avoir abandonné aux Anglais sept vaisseaux, cinq mille prisonniers, indépendamment de deux mille morts ou blessés, et ils mouillèrent dans la rade de Bertheaume. La flotte française était dans un découragement universel. Il est constant que les Français montrèrent dans cette journée un courage extraordinaire, et qu'ils eussent pu vaincre, s'il avaient été mieux commandés : ce fut au moins un motif de consolation, après cette affreuse catastrophe. Pouvait-on attendre autre chose que des malheurs, d'une flotte commandée par des hommes entièrement étrangers à la mer?

9 *juillet* 1805. — Les flottes combinées d'Espagne et de France eurent, le 9 juillet 1805, un peu au large du cap-Finistère, un engagement avec une escadre anglaise de quinze vaisseaux, commandée par l'amiral Calder. Le temps était très-brumeux au moment où les deux flottes portèrent l'une contre l'autre; chaque vaisseau voyait à peine son matelot d'avant, et cependant il s'engagea sur toute la ligne une canonnade extrêmement vive. On ne tirait qu'à la lueur du feu de l'artillerie, sans presque s'apercevoir. On démâta quatre vaisseaux anglais; mais deux bâtimens espagnols ayant dérivé pendant la nuit, tombèrent dans la flotte anglaise, qui s'en empara. Les Français, maitres du champ de bataille, ne purent déterminer les Anglais à se mesurer une seconde fois; deux vaisseaux furent envoyés dans les ports d'Angleterre pour y être réparés.

FLEURUS.

26 *juin* 1794. — La bataille qui s'engagea sur les champs

de Fleurus, en 1794, le lendemain de la prise de Charleroi, tiendra toujours un rang extrêmement honorable dans les fastes militaires de la France. L'armée autrichienne était commandée par le prince de Cobourg : elle était composée de quatre-vingt-dix mille hommes, en y comprenant les garnisons de Landrecies et de Valenciennes. L'armée française, qui lui était un peu inférieure en nombre, avait une artillerie bien plus formidable, et sur-tout infiniment mieux servie. Cependant la cavalerie des Autrichiens était plus nombreuse et même mieux exercée. Après la prise de Charleroi, l'armée française s'était placée dans une position demi-circulaire, en avant de cette place ; la Sambre appuyait ses deux ailes, son centre s'avançait au-delà du bourg de Gosselies. La division du général Marceau s'étendait à Velaine et Wanfersée ; celle de Lefebvre, un peu en arrière et sur la gauche de Fleurus ; celle de Championnet, au-delà d'Hépignies ; celle du général Morlot, en avant de Gosselies ; celle du général Kléber, en avant du moulin de Jumet et du village du Courcelles ; celle du général Montaigu, en avant de Trazégnies. La gauche, formée d'une brigade du général Daurier, se trouvait en avant de Wangenies, derrière Fontaine-l'Evêque ; le général Hatry était en réserve à la Ransart, avec sa division. Entre la Ransart et Wagnée, et derrière le bois de Lombue, était réparti le corps de cavalerie commandé par le général Dubois. Les hauteurs de Boigne, de Tongrin et du Point-du-Jour étaient occupées par la gauche de l'armée des alliés, dont le centre était le long de la chaussée des Romains. Sa droite était placée depuis Herlaincourt jusqu'à Anderlues. Cette armée, divisée en cinq corps, devait attaquer les Français sur tous leurs fronts. Le prince d'Orange commandait le corps à la droite ; le général Quosdanowisch était chargé du second ; le troisième était aux ordres du prince de Kaunitz ; le prince Charles commandait le quatrième, et le général Beaulieu le cinquième, qui formait l'extrémité de la gauche.

L'action commença à la pointe du jour, le 26 juin. Le prince d'Orange s'empara d'abord de la gauche du village d'Anderlues, vers lequel était l'extrémité de la gauche des Français, et pénétra sur leur flanc, jusqu'au château de Wesp ; il attaqua ensuite le général Daurier, qu'une brigade de la division Montaigu venait de renforcer. L'ennemi voulut d'abord prendre les batteries en flanc, puis chercher à les

enlever de front ; il fit ensuite charger avec sa cavalerie les soldats qui gardaient les pièces ; mais toutes ses tentatives furent inutiles, et les batteries françaises ne cessèrent de l'écraser avec la mitraille qu'elles vomissaient sur lui. Le prince d'Orange fit sa retraite aussitôt qu'on lui eut annoncé la prise de Charleroi. La division Montaigu n'avait pas eu le même succès. Les Autrichiens avait passé le Piéton ; et, après s'être formés en bataille entre le bois de la Gloriette et la cense de Mont-à-Goui, avaient refusé leur gauche, et s'étaient avancés en échelons vers Trazégnies. Les Français, après un combat très-vif et une canonnade qui avait duré trois heures, furent forcés, par la première ligne allemande qui marcha en avant, de reculer pour un moment. Bientôt le combat se ranime : à la suite d'une charge de cavalerie, l'infanterie donne de nouveau, et les Français reprennent leur première position. Un renfort d'artillerie et d'infanterie, envoyé par Kléber au secours de cette division, trouva, auprès du village de Courcelles, le général Montaigu en pleine retraite, et fut obligé de se retirer. La seconde ligne ennemie, étant venue au secours de la première, rejeta la cavalerie française sur son infanterie, marcha en avant ; et, après s'être emparée de Forchies et du château de la Marche, poussa sur la cense Judonsart. Ce fut ainsi que les Français furent forcés de se retirer sur Marchiennes-au-Pont et Charleroi.

Marchiennes-au-Pont avait été canonné par les coalisés, maîtres du bois de Moncaux. Mais bientôt le feu des ennemis fut obligé de cesser devant celui de l'artillerie de Kléber, qui avait porté sa division sur les hauteurs du Piéton. Kléber menaçait la gauche des Autrichiens, au même moment où Bernadote attaquait leur droite, et tous deux ne tardèrent pas à pénétrer dans le bois de Moncaux, d'où ils chassèrent les Allemands, et les forcèrent à se retirer d'abord sur les hauteurs de Forchies, et ensuite dans leur camp. Pendant que le général Quosdanowisch, maître de Frasne, se mettait en bataille en avant de la cense de Grand-Champ, des troupes françaises marchaient par Mellet et Thuméon, pour prendre les Allemands en flanc, tandis que, d'un autre côté, on les attaquerait de front. Le général Quosdanowisch, ayant devancé ces troupes, avait attaqué, sur la droite, la cense de Brunchaud ; après avoir repoussé les Français de ce poste et de celui de Mellet, il s'était établi sur des hauteurs d'où il pouvait canonner la division du général Morlot. Cette division,

qui était en avant de Gosselies, y fut bientôt attaquée. Les Autrichiens passèrent alors le Piéton; le général Morlot, s'en étant aperçu, se retira sur Gosselies. Le général Quosdanowisch aurait continué à s'avancer; mais le prince de Cobourg lui ordonna de se replier sur Frasne. Six escadrons de la division Championnet, qui occupaient la cense de Cheau, furent d'abord repoussés par l'avant-garde de Kaunitz, et obligés de se replier sur les retranchemens d'Hépignies, de Saint-Fiacre et de Wagnée; mais l'artillerie française ne tarda pas à arrêter la marche des Autrichiens, et à les assaillir de manière à leur faire sentir la nécessité de se retirer. On repoussa avec perte huit de leurs escadrons, qui cherchèrent en vain à tourner Championnet sur Wagnée.

Le comte de Kaunitz ayant été averti de la marche du prince Charles sur Fleurus, y conduisit aussi ses troupes. Il s'établit alors un feu croisé qui força les Français à quitter les hauteurs d'Hépignies. Les Autrichiens tournèrent en même temps sur la gauche les retranchemens de ce village, dont ils s'emparèrent. Le général Championnet s'avança cependant, mais ce fut précisément au moment où l'ordre fut donné au général Kaunitz de faire sa retraite sur Marbais. L'avant-garde du général Lefebvre fut dans cette journée attaquée et repoussée sur les redoutes par l'archiduc Charles. Reculant de position en position, les Français étaient enfin retirés dans les bois de Copiaux et s'y étaient couverts par des retranchemens. Ils se défendirent pendant quelque temps avec beaucoup de valeur; mais ils furent tournés par les impériaux. Leur cavalerie, qui s'était retirée derrière Lambusart, y fut aussi forcée avant d'avoir pu se former. Semblable à une citadelle, où les efforts des armées viennent échouer, la division de Lefebvre, toujours immobile, soutint sans se rompre, pendant cinq heures, le choc de la cavalerie et de l'infanterie des ennemis. S'il arriva aux autres corps de se replier à différentes reprises sur leurs retranchemens, ce ne fut que pour braver ensuite avec plus de fureur la mitraille et le feu qui pleuvaient sur eux. La plus vive résistance du général Marceau fut attaquée et forcée par le général Beaulieu, qui, après s'être assuré des passages de la Sambre, avait ramassé toutes ses troupes. Le général Marceau était en pleine retraite quand arrivèrent les secours que les généraux Hatri et Lefebvre lui envoyaient. Ce renfort cependant servit à arrêter un moment l'ennemi, et pendant ce temps-là Marceau

et Lefebvre rallièrent une partie des fuyards, les réunirent avec trois bataillons tout frais, et se portèrent sur Lambusart. Nos soldats furent un instant dans la terreur, le feu ayant été mis par une bombe à des caissons de poudre; on eût dit qu'un nuage de flammes enveloppait la division Lefebvre, et alors on entendit des bataillons demander l'ordre de la retraite, tant la frayeur s'était emparé d'eux. « Non, dit Lefebvre, point de retraite aujourd'hui. Nous retirer quand nous pouvons combattre avec gloire! non, non point de retraite. » Le courage des soldats est relevé par ces mots qui volent de rang en rang. La valeur de Lefebvre électrise les Français; leur courage se ranime et Lambusart est repris. Le canon de Charleroi éloigna en même temps plusieurs escadrons autrichiens, qui, ne pensant pas que cette place se fût rendue, s'étaient approchés jusque sous ses murs. On ne put jamais débusquer un corps d'infanterie française d'un bois où il s'était jeté pour inquiéter le flanc gauche des Autrichiens.

Tel était l'état des choses sur la droite des Français, lorsque le général Beaulieu se retira sur Gembloux. *Point de retraite aujourd'hui*, était le cri des Français qui s'étaient ralliés sur différens points et étaient plusieurs fois revenus à la charge. Cependant on avait forcé à la droite le général Marceau à repasser la Sambre, et à la gauche, Montaigu à prendre des positions en arrière; mais les généraux Lefebvre, Championnet, Morlot et Kléber se soutenaient avec avantage dans leurs positions qu'ils avaient conservées, et ne songeaient pas à faire retraite, quoiqu'ils en eussent reçu l'ordre. A six heures du soir on annonça au prince Cobourg la reddition de Charleroi : ce prince, considérant qu'une foule de braves périssait inutilement, et ne pouvant se dissimuler que les Français balançaient ses succès, prit le parti de la retraite, et la fit avec beaucoup d'ordre; mais il abandonna la victoire et le champ de bataille. Cette journée valut aux Français une seconde conquête de la Belgique. Un moyen nouveau dans l'art de la guerre, et qui ne s'est pas reproduit depuis, au moins avec avantage, en avait préparé le succès. Le général Jourdan fit élever au-dessus du champ de bataille un ballon qui était retenu à une hauteur médiocre, et d'où un aéronaute observait tous les mouvemens de l'armée, et indiquait au général les points sur lesquels il devait porter des renforts. Ce fut la seconde victoire remportée dans les champs de Fleurus par les Français. On n'a jamais connu,

ou plutôt on a toujours caché, la perte au juste des Français dans cette journée ; on sait seulement que les Autrichiens y perdirent dix mille hommes : on leur fit peu de prisonniers.

16 *juin* 1815. — L'armée française força la Sambre. Le 15 avant le jour, le général Reille, qui commandait le deuxième corps, attaqua l'ennemi, et se porta sur Marchiennes-au-Pont. Deux bataillons prussiens furent culbutés par la division de cavalerie légère du général Daumont. Charleroi se rendit au général Pajol, qui se porta ensuite vers Gilly, sur la route de Namur. Le premier de hussards, commandé par le général Clari, occupait déjà la route de Bruxelles, près de Gosselies. Le général Vandamme, commandant le troisième corps, déboucha sur Gilly ; il y fut suivi par le maréchal Grouchy, qui avait sous ses ordres la cavalerie du général Excelmans. Le quartier impérial était à Beaumont. L'armée ennemie occupait la gauche de la position de Fleurus. Telle était la disposition des deux armées, lorsque Napoléon ordonna l'attaque, à cinq heures après midi. Trois carrés ennemis furent rompus par les quatre escadrons de service de la garde, commandés par le général Letort, qui, frappé d'une balle au milieu de cette charge, est mort par suite de sa blessure. Trois régimens prussiens furent mis en déroute : près de deux cents prisonniers et quatre à cinq cents hommes tués, furent la perte de l'ennemi. Plusieurs généraux français poursuivirent l'armée prussienne sur la route de Bruxelles. Les Français occupèrent toute la position de Fleurus. Tels furent les préludes de la bataille dite de ce nom. Le 16 au matin, notre armée occupait les positions suivantes : l'aile droite commandée par le maréchal Grouchy, et composée des troisième et quatrième corps d'infanterie, et du troisième corps de cavalerie, tenait les hauteurs derrière Fleurus ; l'aile gauche, composée des premier et deuxième corps d'infanterie, et du deuxième de cavalerie, et commandée par le maréchal Ney, tenait les positions de Frasnes. Le sixième corps et la garde se trouvaient à Charleroi, où Napoléon avait placé son quartier-général. Dans ces positions, l'aile gauche marche vers les Quatre-Bras, par l'ordre de Napoléon, qui se porta à Fleurus avec sa réserve. Le corps du maréchal Grouchy s'ébranle, et, après avoir dépassé Fleurus, aperçoit l'armée ennemie, sous les ordres du feld-maréchal Blucher, occupant les plateaux du

moulin de Bussy, à sa gauche, le village de Sombref, et étendant sa cavalerie fort avant sur la route de Namur; la droite, composée de grandes forces, occupait le village de Saint-Amand, et couvrait sa position d'un ravin qu'elle occupait également. Napoléon va reconnaître l'armée ennemie et ses positions, et l'attaque est résolue. Tout-à-coup un changement de front s'opère, la droite en avant, et pivotant sur Fleurus. Vandamme se porte sur Saint-Amand; le général Gérard, avec le quatrième corps sur Ligny, et le général Grouchy sur Sombref. Derrière le corps du général Vandamme, se tient en réserve la quatrième division du deuxième corps, commandée par le général Girard. La garde et les cuirassiers du général Milhaud s'avancèrent à la hauteur de Fleurus. L'attaque commença à trois heures après midi par la division du général Lefol, faisant partie du corps du général Vandamme. L'ennemi, après quelque résistance, recule devant la baïonnette, et abandonne le village de Saint-Amand. Dans ce village, qui est très-étendu, plusieurs combats eurent lieu avec un acharnement égal de part et d'autre; le corps du général Vandamme y fut engagé tout entier, et l'ennemi y envoya des forces considérables. La division du général Lefol, qui avait forcé la première l'ennemi, se maintint pendant tout le combat au cimetière et au clocher du village, qui fut enfin tourné et emporté par le brave général Girard, qui était en réserve du corps de Vandamme. A la droite, le village de Ligny fut le théâtre de plusieurs combats; il fut pris et repris plusieurs fois par le général Gérard, commandant le quatrième corps. Plus loin à la droite, l'ennemi, fort de plus de quatre-vingt mille hommes, et protégé par un grand nombre de bouches à feu, fut combattu avec avantage par le maréchal Grouchy et le général Pajol, au village de Sombref. Après les engagemens les plus sanglans, l'ennemi fut chassé de tous les villages situés sur le bord du ravin, qui couvrait sa position; mais toutes ses forces occupaient encore le plateau du moulin de Bussy. Presque toutes nos troupes étaient engagées au village de Ligny, où l'ennemi faisait la résistance la plus opiniâtre. Napoléon s'y porte avec toute sa garde; le général Pécheux, par l'ordre du général Gérard, y débouche avec sa réserve. Huit bataillons de la garde marchent aussi sur le village, la baïonnette en avant; derrière eux, les quatre escadrons de service, les cuirassiers du général Delort, et ceux du général Milhaud, et les grenadiers à cheval de la

garde. La vieille garde aborde à la baïonnette les colonnes ennemies, qui occupaient les hauteurs de Bussy, et en un instant le champ de bataille est couvert de morts. Les carrés ennemis sont enfoncés par les escadrons de service ; les cuirassiers les culbutent sur tous les points ; ils ne font plus de résistance ; ils abandonnent leurs canons, leurs voitures, leurs drapeaux ; ils précipitent la retraite, seul moyen de salut, et notre armée occupe tout le champ de bataille. A la gauche, le maréchal Ney s'était porté vers les Quatre-Bras, avec une division qui culbuta une division anglaise qui occupait cette position. Le prince d'Orange vint l'attaquer avec vingt-cinq mille hommes, composés d'Hanovriens et d'Anglais, et le força à se replier sur Frasnes, d'où il fit en vain tous ses efforts pour le chasser. Le maréchal, qui attendait le premier corps, qui n'arriva qu'à la nuit, se contenta de garder sa position. Pendant qu'il était en présence de l'ennemi, et dans un moment où l'action s'était ralentie, le prince de Brunswick parut sur une hauteur, qui n'était pas éloignée de la position de la deuxième division, et ayant l'air de s'adresser à ses soldats, il leur montra d'une main l'armée française. Un adjudant-sous-officier d'un régiment de la deuxième division, s'apercevant de ce mouvement : « Voyez-vous, dit-il à ses camarades, le général ennemi qui semble nous braver, voulez-vous que je le tue ? » Aussitôt il prend un fusil de la main d'un soldat, et le prince tombe mort. L'armée ennemie perdit encore dans cette journée plusieurs généraux de distinction ; beaucoup d'autres furent blessés. Sa perte fut considérable ; la nôtre, quoique assez grande ; a été bien loin de l'égaler. L'armée prussienne et anglaise se retira devant les Français vainqueurs. Lord Vellington se porta sur Génappes, et le maréchal Blucher sur Savres. Telle fut l'issue de la bataille de Fleurus. Trois fois, sur le même champ de bataille, les Français ont signalé leur valeur, et remporté une victoire glorieuse.

FLINES.

27 *août* 1792. — Le maréchal Luckner forma, le long des frontières, différens camps, dans lesquels il répartit ses troupes, après avoir été forcé, le 4 juillet, d'évacuer Tournai. On envoya Beurnonville, alors maréchal-de-camp, avec deux régimens de Paris, et un régiment de dragons, camper sur les hauteurs de Maulde.

Il s'y fortifia, et faisant passer l'audace qui l'anime dans l'âme de ses soldats, il les rassure de manière qu'ils finissent par ne rien craindre dans leurs positions. Livrée à elle-même, cette petite armée, qui avait à se défendre plusieurs fois par jour, se distingua par plusieurs traits remarquables de bravoure, et se soutint glorieusement dans ses positions jusqu'au 15 juillet. Les postes de Rougy et de Bléharies furent attaqués, le 26 août, par les Autrichiens. Un feu soutenu et bien nourri de la part des Français répondit à cette attaque. On vit le général Beurnonville pointer lui-même les pièces d'une batterie située près d'un moulin. Cependant l'ennemi, dont les troupes étaient infiniment supérieures, s'étendit de Flines jusqu'à Mortagne. On vit, dans cette journée, des traits multipliés de courage. Un capitaine de canonniers, ayant eu son drapeau emporté par un coup de canon, fit un nouvel étendard de son habit, et, l'élevant en l'air, il s'écria : « Braves canonniers de Paris, voilà votre signe de ralliement, vous m'en répondez; il est aux trois couleurs. » Le lendemain, les choses changèrent de face. Le village de Flines est situé au-delà de l'Escaut; les Autrichiens avaient coutume d'y venir manger la poule, le 27 août, jour de la fête patronale: Beurnonville, dès les onze heures du matin, mit en embuscade, avec le plus grand silence, un bataillon de flanqueurs. Quelques officiers et une vingtaine de grenadiers, se joignant aux paysans, vont, après les vêpres, faire danser les filles du village. La forêt, qui n'est qu'à portée de carabine, retentit du son du tambourin, des timballes et des clarinettes; c'était la musique du premier bataillon de Paris. « La musique adoucit les ours, dit le général Beurnonville, dont nous copions le récit. » Les Autrichiens sortent de leurs tannières, et viennent à l'assemblée. Des hussards, des chasseurs et des soldats de Murray, projettent de venir en force et de se rendre maîtres du bal : nos grenadiers, quand ils paraissent, semblent avoir peur, et ont même l'air de prendre la fuite. Les membres du complot sortent des trous et des fossés, et fondent sur le bal. Les flanqueurs français, qui étaient cachés derrière des haies, paraissent alors, et, changeant le ton de la musique, font pleuvoir une grêle de balles sur les assaillans, que l'on poursuit jusque dans leurs antres. Les officiers et les grenadiers n'interrompirent pas le bal : douze Autrichiens furent tués, et plus de deux cents blessés, de manière à se souvenir long-temps de la fête du village de Flines. Après que les Autrichiens eurent

été mis en déroute, le bal recommence, et les flanqueurs y dansent à leur tour. Ce fut ainsi que les Français, chez qui le plaisir s'allie à la gloire, apprirent aux Autrichiens à respecter leurs amusemens. Après avoir rendu le camp de Maulde mémorable, par une infinité de combats, Beurnonville le quitta, au mois de septembre, pour aller chasser les Autrichiens de la Champagne.

FLORENCE.

25 *mars* 1799. — Vainqueur en Italie, Buonaparte s'était contenté de laisser une garnison française à Livourne. Aucun changement n'avait été fait à Florence; on lui avait laissé son indépendance, et le grand-duc n'avait pas cessé de la gouverner. Ce prince était travaillé par les insinuations sourdes de l'Autriche, et ne pouvait pas ignorer les désirs, quoique secrets, du roi de Naples : cependant il devait sentir aussi combien il lui importait de ménager une nation puissante, et qui pouvait être un voisin bien dangereux pour lui. Comme il ne se prononçait pas d'une manière assez positive pour la France, le directoire finit par lui déclarer la guerre. Comment, avec quelques régimens, et des états aussi petits que pauvres, pouvait-il résister à la France, qui possédait des armées nombreuses? Aussi les troupes toscanes ne firent aucune résistance, et déposèrent les armes, lorsque le général Gauthier se présenta devant Florence. Le grand-duc l'avait déjà abandonnée; on donna un nouveau gouvernement à la Toscane.

4 *juillet* 1799. — Ces changemens furent de peu de durée; car, le jour même, les Français et les Allemands commencèrent les hostilités en Italie. Les Russes, en se joignant à l'empereur, avaient augmenté considérablement ses forces. Les armées réunies des puissances alliées en Italie étaient commandées par le général Suwarow, qui, dès les premières actions, battit Schérer, commandant les troupes françaises sur l'Adige : toutes les conquêtes des Français, au delà des Alpes, furent perdues par son imprévoyance. Les Français évacuèrent la Toscane, parce qu'ils ne purent tenir contre un corps considérable, que le général Klénau fit marcher pour les attaquer. Les habitans de Florence s'insurgèrent dès le 4 juillet, et le général Gauthier quitta cette ville avec mille hommes tout au plus, qui lui restaient de sa division. Le peuple se livra im-

modérément à la joie, et le sénat reprit son autorité. Elle ne dura pas long-temps; car, bientôt après, Florence fut occupée par les insurgés arétins, et reçut une garnison autrichienne, par suite de la cession qui en fut faite aux Allemands. Tout ce qui portait le nom de Français dans ces contrées fut insulté, dépouillé, massacré par les Arétins, qu'un gouvernement faible n'eut pas la prudence de désarmer.

29 *octobre* 1800. — Les plus belles contrées de l'Italie étaient désolées par les Arétins. Buonaparte, après avoir vaincu l'Autriche à Marengo, ne pouvant supporter de semblables horreurs, ordonna aux Toscans de faire désarmer ces hordes de brigands homicides : voyant qu'on gardait le silence, il entra dans la Toscane, et fit occuper Florence par le général Dupont.

FLORENT (Saint-).

10 *mars* 1793. — Si les peuples de la Vendée s'armèrent, en 1793, contre ceux qui gouvernaient alors la France, on ne peut douter qu'ils y furent excités par les nobles et les prêtres, regrettant, les uns leurs priviléges, les autres leurs bénéfices et leurs dîmes : l'insurrection éclata au moment ou fut porté le décret sur le serment des prêtres. Le soulèvement général, que dirigèrent d'abord des hommes obscurs, mais dont on connut bientôt les véritables chefs, s'opéra lors de l'exécution de la levée de trois cent mille hommes. Neuf cents commnnes des départemens de la Vendée, de Maine-et-Loire, des Deux-Sèvres et de la Loire-Inférieure, se levèrent spontanément au son du tocsin, qui sonna le 10 mars. Pour suppléer au défaut d'armes, on change en piques et en épées les instrumens du labourage, et chaque chaumière, dans ce pays agricole, devient un atelier ou le fer prend une forme nouvelle. Les Vendéens n'eurent d'abord que des bâtons ferrés, des haches et des fusils de chasse. Les cavaliers, montés sur des chevaux sans selles et sans brides, avaient pour sabres des faux emmanchées à rebours. Conduits par Laurent Fleury et André Michel, dit Chapelle, trois mille insurgés se portent à Saint-Florent, chef-lieu de leur district, et demandent à grands cris l'exemption de la milice nationale. Des huées couvrent la voix des administrateurs qui, après avoir en vain employé leur éloquence pour rétablir l'ordre, furent forcés de recourir aux armes. Quelques

républicains se joignent à la gendarmerie, et ayant à leur tête Texier Duclozeau, commissaire particulier du gouvernement, se rendent sur la place de Saint-Florent où les deux partis se trouvent en présence. On tira sur trois hommes écartés du gros rassemblement, quelques coups de fusil qui furent le premier signal, et aussitôt le feu commença des deux côtés. Il y eut quatre hommes tués, et après une demi-heure, on se sépara. Mais les républicains, ne pouvant résister au nombre furent forcés de se disperser et de prendre la fuite à l'approche des insurgés qui, trois heures après, revinrent à la charge avec beaucoup plus d'impétuosité. Vainqueurs, ils envahissent l'administration du district, brûlent ses papiers, se partagent les assignats, et chantent leur victoire pendant une partie de la nuit. Comme ils n'avaient encore aucun chef, au moins connu, ils se seraient infailliblement dispersés, et l'insurrection se fût probablement assoupie. Mais dans le bourg de Pin en Mauge, se trouve un nommé Cathelineau, simple fileur de laine, qui, avec une de ces âmes ardentes qu'électrisent le danger et les orages politiques, avait un courage intrépide et des sentimens élevés. Ne pouvant voir sans indignation que le défaut d'ensemble allait faire avorter une entreprise de cette importance, il se met à la tête de trois cents insurgés des plus braves dont il forme un noyau, et marche avec eux sur Challans, gardé par les républicains, et ce poste était un détachement de la garde nationale de Chalonnes, commandé par le médecin Bousseau. Il plaça sa troupe dans un retranchement pratiqué sur les hauteurs du château, et défendu par une pièce de six, appelée le Missionnaire; mais il ne laissa pas assez de monde pour manœuvrer cette pièce. On tire sur les insurgés qui s'avancent en poussant de grands cris, mais on ne blesse personne; à l'ordre de Cathelineau, les nouveaux soldats se précipitent en courant sur la pièce, s'en emparent, et franchissent le coteau : Cathelineau était à leur tête. Les républicains et leurs chefs sont tous blessés ou faits prisonniers. Les Vendéens s'emparèrent de leurs armes et de leurs munitions. La première pièce de canon qui leur appartint fut le Missionnaire, qu'il prirent d'une manière si glorieuse. Ils remportèrent à Chemillé des avantages dont celui-ci ne fut que le prélude.

FLUVIA.

15 *juin* 1795. — Un fourrage général sur tout le camp français, en avant de Fluvia, fut ordonné le 14 juin, par le général Schérer, commandant l'armée des Pyrénées-Orientales. Vingt mille Espagnols se présentent pour s'opposer à cette entreprise protégée par douze mille Français. Il s'engagea entre des forces aussi inégales un combat qui dura dix heures : on y fit des prodiges de valeur. La cavalerie ennemie se vit fusiller jusque dans ses rangs par une compagnie de carabiniers à pied. On attaque au pas de charge, et l'on renverse une colonne espagnole qui, bien supérieure en nombre, se présenta devant la brigade du général Bon, et le fourrage s'exécuta parfaitement. Les Français firent entrer dans leur camp trois cents chariots chargés de blé. Les Français, dans cette affaire, eurent seulement quatre cents morts ou blessés, les Espagnols y perdirent mille à douze cents hommes.

FOI.

23 *février et 2 mars* 1797. — Les retranchemens que les Autrichiens avaient à Foi furent emportés par le général Murat, à l'époque ou l'armée d'Italie s'avançait dans les gorges du Tyrol. Le général français qui, dans ce premier combat, fit quatre-vingts prisonniers, marcha quelques jours après sur les avant-postes ennemis, et quelques centaines d'hommes tombèrent encore en son pouvoir.

FOMBIO.

9 *mai* 1796. — Après les batailles de Montenotte et de Mondovi, le général Beaulieu, campé loin de Turin, s'empressa de se former une nouvelle armée de tous les corps autrichiens, napolitains et romains. Pour découvrir l'endroit où Buonaparte devait passer le Pô, il avait employé toutes les ruses que l'art de la guerre peut inventer ; il se flattait d'arrêter le général français au passage de ce fleuve, le plus considérable de l'Italie. Buonaparte, dans l'armistice conclu avec le roi de Sardaigne, s'était assuré de Valence, où se trouve une forteresse qui domine le Pô ; Beaulieu en conclut que c'était là où le passage s'effectuerait. Des transfuges

que Beaulieu accueillit, sans s'en défier, lui rendent compte des mouvemens de l'armée française, et lui annoncent que toutes les divisions s'avancent sur Valence. Ne doutant pas d'avoir été bien instruit, Beaulieu, pour empêcher les approches de ce fleuve, et défendre l'entrée du Milanais, forme dans les environs des retranchemens, des batteries et des redoutes sans nombre. Pendant ce temps-là cinq mille grenadiers français et quinze cents chevaux, s'étant avancés à marche forcée de Castel-San-Gioamei, parurent le 9 mai, à neuf heures du matin, devant Plaisance ; ils y trouvèrent un grand nombre de bateaux. L'accès du fleuve n'était défendu de ce côté par aucune batterie : sur le bruit des préparatifs, qui ne paraissaient pas probables, on s'était contenté d'envoyer vers Plaisance deux escadrons de hussards : quand ils voient le chef de brigade Lannes qui aborde avec plusieurs bataillons de grenadiers, après avoir traversé le fleuve sur des bateaux, qui semblaient pouvoir à peine contenir quelques détachemens, les Autrichiens ont l'air de vouloir résister ; mais dès qu'ils aperçurent l'armée entière, marchant par échelons à la suite de l'avant-garde, ils se replièrent avec promptitude. Le passage s'effectua entièrement dans la journée. La marche de Buonaparte étant enfin connue, Beaulieu fut obligé d'avouer que le général français l'emportait sur François Ier, et reconnut l'inutilité de ses fortifications du Tésin et de ses redoutes de Pavie. Alors il envoya six mille hommes d'infanterie et deux mille hommes de cavalerie pour s'opposer au débarquement des Français et les attaquer avant qu'ils fussent formés ; mais il était trop tard, car les Français s'avançaient déjà à Fombio pour attaquer une division qui y était retranchée avec vingt pièces de canon. La droite des Autrichiens fut attaquée par le général de brigade Dallemagne, avec les grenadiers, et la gauche par le chef de brigade Lannes. L'adjudant-général Lanusse se portait sur leur camp par une chaussée qui se trouvait vis-à-vis de leur front. Il s'engage une vive canonnade, les Allemands d'abord résistent avec vigueur et persévérance, mais ils sont bientôt obligés de se retirer à la hâte sur Pizzighitone, derrière l'Adda, après avoir été forcés dans leurs retranchemens, et fuyant devant la cavalerie qui les poursuivait au grand trot, et devant l'infanterie qui les pressait au pas de course. Ils perdirent beaucoup de prisonniers. On chargea le général La Harpe de surveiller les mouvemens de Beaulieu, qui, suivant

les apparences, chercherait à se réunir près de Casal à la division qui venait d'être battue à Fombio. Le quartier-général de La Harpe, établi à Codogno, fut attaqué, à deux heures du matin, par un parti d'éclaireurs autrichiens. L'alarme est sonnée; l'intrépide La Harpe prend un peloton de hussards et se porte en avant : déjà il avait eu l'avantage : au moment où il revenait pour donner des ordres, des régimens français prennent dans l'obscurité les hussards de la garde pour des houlans, et dans une décharge enlèvent la vie à cet habile général, que les coups des ennemis n'avaient pu atteindre dans une foule de combats. Des regrets bien sincères expièrent cette cruelle erreur, et au moment même de la victoire, ses compagnons d'armes donnèrent des larmes à sa mort. Courageux, d'un esprit actif, La Harpe joignait à l'éloquence du cœur, si puissante pour animer le soldat dans la guerre, une franchise noble, une affabilité et un désintéressement peu commun. Il était né riche; cependant il laissa six enfans dans la misère, parce que les Suisses avaient confisqués ses biens à l'époque où son attachement pour la France le fit proscrire de leur pays. Buonaparte, à qui on ne peut refuser d'avoir su apprécier le mérite militaire, disait en parlant de La Harpe : L'armée a perdu un de ses meilleurs généraux, les soldats un camarade aussi intrépide que sévère sur la discipline. Lorsque l'armée apprit la mort d'un des généraux qu'elle aimait et qu'elle estimait le plus, le trouble fut tel que l'ennemi aurait infailliblement profité de cette circonstance malheureuse sans la présence d'esprit et l'intrépidité du général Berthier, qui sut maintenir l'honneur des armes françaises. Beaulieu, espérant que les Français se délasseraient de leurs fatigues dans les belles plaines du Milanais, et que l'opulence de ses villes les tenterait, alla cacher son humiliation et méditer de nouveaux plans de défenses dans des retranchemens qu'il éleva derrière l'Adda. Les dangers d'un repos prématuré n'échappèrent pas à Buonaparte; il résolut d'achever sa victoire avant d'en toucher le gage, et s'avança vers l'Adda. Vaincu dans la terrible journée de Lodi, Beaulieu vit encore une fois son attente trompée.

FONTARABIE.

1er *août* 1794. — Après avoir chassé, le 24 juillet, les

Espagnols de la vallée de Bastan, le général Moncey rassembla, le 1er août, à Lesaca, douze mille hommes, afin de s'emparer de Fontarabie et de Saint-Sébastien, et de compléter ainsi sa victoire. Son mouvement commença le 31, mais les postes retranchés que les Espagnols avaient sur le mont d'Aya ne purent être attaqués que le jour suivant, tant les brouillards étaient épais. On emporta ces postes, presque sans résistance; les positions espagnoles qui couvraient Fontarabie et la Bidassoa se trouvaient alors découvertes et sans défense. Au moment où l'on exécutait cette entreprise, le général Frégeville attaquait avec sa division les Espagnols sur les bords de la Bidassoa, et le général Dessein, à la tête de quatre bataillons, s'empara d'un bac sur le Pas-de-Béhobie. Toute la division Frégeville, ayant passé sur ce bac, les deux généraux se réunirent et montèrent au camp de Saint-Martial. Les généraux Moncey et Laborde, qui s'étaient emparés, de Bira, de Bériatu et d'Aya, avaient par une marche hardie tourné ce camp, dont la position était inexpugnable de front. Les Espagnols l'abandonnèrent presque sans résistance, et se retirèrent en désordre jusqu'à Oyarzun. Fontarabie, qui n'avait qu'une faible garnison de six cents hommes, n'étant plus couvert par ce poste important d'Irun, capitula à la première sommation : cette place de peu de résistance, garnie seulement de cinq bastions, n'a pas d'ouvrages extérieurs. Les reproches de trahison, prétexte dont se sert ordinairement l'autorité pour couvrir ses négligences, disparaissent quand on songe à la défaite, à la retraite des Espagnols, et à l'état où la ville avait été laissée. En défendant par tous les moyens possibles, les approches de la place, on n'avait nullement pensé à la place elle-même. L'armée française dépourvue de munitions et de subsistances, en trouva des magasins immenses dans Fontarabie, à Irun et au fort du Figuier. Pressés par le besoin, les soldats devaient nécessairement chercher chez les étrangers, à la pointe de l'épée, les choses de première nécessité que le gouvernement d'alors s'était fait un système de leur refuser. On prit, tant à Fontarabie qu'à Irun, deux mille prisonniers, deux cent cinquante pièces de canon, cinq drapeaux, quarante mille bombes ou obus, et une quantité considérable d'effets militaires.

FONTENAI (Vendée).

16 *et* 24 *mai* 1793. — Depuis quelque temps, des succès continuels suivaient l'armée de la Vendée qui se dirigea d'abord sur la Chateigneraye, et se porta ensuite sur Fontenai. Cette armée avait été réduite à huit à dix mille hommes par la désertion. Le premier jour, les Vendéens n'allèrent qu'à Vauvant : les soldats s'établirent chez les bourgeois. Les officiers se firent donner par réquisition ce dont ils avaient besoin. On s'enivra et on dévasta les caves comme si on eût été dans une ville abandonnée au pillage. Ces guerriers presque tous bons Poitevins, et qui à l'exemple de l'un d'eux, disaient : Mon corps est au roi, et mon âme est au pape, ayant chacun un chapelet à la main et un scapulaire au cou, firent vers la nuit une longue prière. Le lendemain, les prêtres, en costume, dirent une messe solennelle pour demander à Dieu la faveur d'entrer le soir en vainqueurs à Fontenai. Le bouillant d'Elbée, craignant de retarder le moment d'une victoire, place l'artillerie au centre de l'armée rangée en deux lignes ; il commande la droite et Lescure la gauche. Chalbos sort de Fontenai, descend dans la plaine, et présente la bataille avec trois mille hommes de troupes réglées. Pendant trois heures on se canonna vivement de part et d'autre : la victoire fut décidée en faveur de Chalbos, par une charge de cavalerie faite à propos. D'Elbée qui combattait au premier rang reçoit une blessure, et l'infanterie des Vendéens prend la fuite vers le Bocage : ils eurent quatre cents hommes tués, et perdirent avec des bagages et des munitions vingt-quatre canons ; dans ce nombre était un long canon de cuivre, qui, d'après l'opinion des Vendéens, avait une vertu surnaturelle, et qu'ils nommaient la Marie-Jeanne. L'armée catholique, dispersée après cette défaite, ne put se rallier qu'auprès de Parthenay. Les chefs se rassemblèrent à Châtillon-sur-Sèvres, où ils tinrent conseil. D'Elbée, prétendant que la première attaque n'avait manqué que faute d'ensemble dans les mesures, insista pour qu'il en fût tenté une nouvelle. Il prétendait que quarante mille hommes réunis devaient écraser les républicains qui n'étaient qu'en petit nombre. L'avis de d'Elbée est approuvé, et les divisions de Bonchamps et de Laroche-Jacquelein sont invitées à se rendre sans délai. La Cathelinière anime ses

soldats, parcourt les rangs ; des récompenses célestes sont promises par les prêtres, qui en même temps cherchent à exalter le courage des troupes par des exhortations pleines de feu. Des pelotons de Vendéens donnaient toutes les nuits des alertes à Chalbos, qu'ils harcelaient continuellement à la Châteigneraye, depuis sa victoire. Le 24 mars au soir, on bat la générale, on charge les chariots, et Chalbos se retire à Fontenai, sur l'avis que lui donnèrent les éclaireurs qu'il allait être cerné. La Châteigneraye, dès le lendemain, fut occupé par les Vendéens qui, récitant des hymnes sacrées et des litanies, marchèrent sur-le-champ vers Fontenai. La plaine en un instant fut couverte de leurs troupes, et la position où six jours auparavant ils avaient éprouvé une déroute complète, est à leur pouvoir sur le midi. Chalbos, qui ne faisait que d'arriver à Fontenai, fait battre la générale, et se montre en présence de toute l'armée vendéenne rangée en trois colonnes. Lescure commande le centre, Bonchamp la droite, et Laroche-Jacquelein la gauche. Bonchamp seul avait des munitions et de l'artillerie. Les Vendéens, qui brûlent d'en venir aux mains, demandent qu'on leur délivre des munitions ; l'intendant de l'armée, Beauvollier, se contenta de leur montrer les républicains, et leur dit : En voilà. Cette réponse fut le signal du combat, les royalistes se précipitent sur l'artillerie des républicains ; à la voix de Lescure qui met pied à terre, les braves accourent, et avec lui tournent contre l'ennemi même une première batterie qu'ils emportent. Toujours en avant, Bonchamp et Laroche-Jacquelein animent leurs soldats. Les républicains, de leur côté, se défendent avec opiniâtreté. Les chasseurs de la Gironde faisaient un feu très-vif, et étaient vaillamment secondés par les volontaires de Toulouse et de l'Hérault. Sept représentans du peuple, présens à l'affaire, animaient le courage des bataillons ; et les colonnes des royalistes étaient ébranlées. Cinq gendarmes seulement obéissent, quand Chalbos ordonne à leur corps de charger ; quelques lâches désertent ; l'épouvante saisit les autres qui plient, et prennent la fuite au grand galop. L'infanterie qui se trouve sur leur passage est foulée aux pieds de leurs chevaux. Les volontaires n'étant plus soutenus par la cavalerie, et ne pouvant résister au nombre, se replient : le plus grand désordre se met parmi eux, et la déroute est complète. Les vainqueurs prirent quarante-deux pièces de canon, tous les bagages et vingt

millions en assignats qui se trouvaient dans la caisse militaire. Les fuyards étaient poursuivis par Bonchamp, sur la route de Niort. Les généraux Nouvion et Dayat prolongent la retraite, en chargeant, avec quelques gendarmes qu'ils ont ralliés, la cavalerie vendéenne qu'ils firent même plier. Mais rien n'arrêta les républicains dans leur fuite; il s'en rendit sept à huit cents seulement à Niort, le reste se sauva à Marans et Saint-Hermand, et le plus grand nombre déserta. Les vaincus eurent environ dix-huit cents hommes tués, blessés ou prisonniers dans cette affaire malheureuse. Les royalistes entrèrent triomphant à Fontenai, dont Stofflet fut nommé commandant : on y fit prisonniers trois mille républicains. Des richesses immenses en argenterie et en ornemens d'église furent la proie du vainqueur.

FONTOI.

19 *août* 1792.—Ce fut à Fontoi que vint camper le maréchal de Luckner, après avoir quitté Longeville près de Metz. Comme les Prussiens se portaient de Coblentz sur Trèves, il avait entrevu dans ce mouvement le dessein de pénétrer en France, entre Longwy et Thionville, et il était venu prendre position au milieu des deux places menacées. Le 19 août, son camp fut attaqué par vingt-deux mille Prussiens; mais les retranchemens étaient solides et l'artillerie fit si bien son devoir, que l'ennemi, repoussé vigoureusement, abandonna son entreprise, et évita ainsi les baïonnettes des Français, non moins sûres que leurs canons.

FORTUNÉE (COMBAT MARITIME DE LA).

27 *janvier* 1809. — Armée d'un seul canon, montée par 30 hommes d'équipage, *la Fortunée*, corsaire français, rencontra une polacre de trois cents tonneaux, armée en course à Malte, commandée par le capitan A. Sussowich, ayant vingt pièces de canon et soixante hommes d'équipage. La rencontrer, l'attaquer, l'aborder, la prendre, tout cela fut l'ouvrage de dix minutes. *La Fortunée* ne perdit qu'un seul homme dans cette aventureuse rencontre.

FOSSANO.

23 *avril* 1796. — Après la victoire de Mondovi, Buonaparte porta des coups redoublés au monarque de Sardaigne, et ne laissa pas respirer un moment les Piémontais. Pour avancer dans l'Italie, il fallait détacher cette puissance de la coalition. Il fait investir en même temps Céva, Chérasco, Alba et Fossano, où était le quartier-général de Colli, qui, à l'approche des Français, prit la fuite. Fossano se rendit au général Serrurier. Fatigué de la lutte qui, depuis deux ans, existait entre les Français et lui, le roi de Sardaigne demanda la paix.

FOUGÈRES.

2 *novembre* 1793. — L'Angleterre avait promis des secours aux Vendéens; pour être à même de les recevoir, les chefs, après le passage de la Loire, se décidèrent à s'approcher des côtes de l'Océan. En conséquence, ils marchèrent sur Dol, en suivant la route d'Ernée et de Fougères. Ces deux villes, rapprochées l'une de l'autre, n'étaient défendues que par quatre mille républicains placés en échelons dans des postes intermédiaires. En cas d'attaque, le dix-neuvième régiment d'infanterie légère avait ordre de se replier successivement sur la Pélerine et Fougères. Ce régiment osa attaquer une colonne royaliste dont il ne connaissait pas la force. L'armée des Vendeens était divisée en trois corps; à la vue des républicains, Laroche-Jacquelein fit reculer, à petit pas, celui du centre. Les républicains, se livrant à leur valeur, ont l'imprudence de s'éloigner des corps qui devaient les protéger, et tombent dans le piége qu'on leur a tendu. Les prenant en queue et en flanc, les deux ailes de l'armée royale les taillèrent en pièces. Il s'en échappa tout au plus un tiers qui, en se retirant à Fougères, jeta par-tout l'épouvante. L'adjudant-général Brière, ayant appris cette nouvelle, rassemble le reste de l'armée républicaine, et le place autour d'une batterie qui était en avant de la principale route de Fougères; il s'y couvrit d'abatis. Pendant que le gros de l'armée vendéenne attaquait de front la position de Fougères, sa cavalerie passa sans obstacles dans les chemins de traverse, et la tourna, parce que les tirailleurs ne voulurent pas se battre à moins,

que ce ne fût en masse. Soutenus par les canonniers de Paris, les républicains résistèrent avec valeur au premier choc; mais bientôt ils prirent la fuite vers Fougères, craignant le sort de leur avant-garde. Quand ils arrivèrent, les royalistes étaient maîtres de Fougères, et forçaient déjà les portes des prisons pour délivrer deux cents des leurs qui y étaient enfermés. L'ennemi victorieux assaillit de toutes parts ces malheureux fuyards, et les accabla. Pour tâcher d'échapper à la mort, quelques-uns se cachent dans les maisons; mais tous ceux qu'on y découvre sont impitoyablement fusillés par les Vendéens, qui n'épargnent personne. Peu échappèrent au carnage, et pour se soustraire aux poursuites de l'ennemi, ils jettent fusils et havresacs, en fuyant à Vitré, à Rennes et à Avranches. On peut juger de la terreur qui avait saisi ceux qui se réfugièrent à Rennes, en sachant que, malgré une pluie continuelle et abondante, et des chemins affreux, ils firent, sans s'arrêter, neuf lieues en neuf heures. L'impéritie des chefs, et le défaut absolu de cavalerie, furent la cause de ce revers, que le général Rossignol attribua à la lâcheté des troupes.

FRANCE (Invasion en).

1er *janvier* 1814. — L'armée de Silésie, composée de Prussiens et de Russes, passa le Rhin, le 1er janvier, sur plusieurs points. La division russe du général Langeron se porta devant Mayence, ayant son avant-garde sur Trèves; et les divisions de Saken et d'Yorck, sur la Sarre; la division de Kleist, en réserve. Le duc de Raguse se retira devant ces corps, sans éprouver aucune perte. Il prit position sur la Sarre; et fit approvisionner Sarre-Louis et Bitche, après quoi il se porta sur Metz, et séjourna quelques jours devant cette ville, pour faire évacuer tout ce qui était inutile à sa défense et compléter ses approvisionnemens.

Le 21 décembre, l'armée du prince de Schwartzenberg, au nombre d'environ cent mille hommes, était entrée en Suisse; et le général Bubna, arrivé devant Genève le 30 décembre, s'en était emparé sans coup férir. Le 16 janvier, des troupes de l'avant-garde du général Bubna, étant entrées dans le département de l'Ain, occupaient Bourg, après avoir éprouvé quelque résistance de la part des habitans; et le 19, les avant-postes ennemis se trouvaient à trois lieues de Lyon. Mais la conte-

nance des habitans de cette grande ville leur imposa, et ils n'osèrent aller plus loin.

De Bourg, le général Bubna envoya des avant-gardes de troupes légères dans toutes les directions. Quinze hussards s'étant présentés devant la ville de Mâcon, le pont sur la Saône et bientôt après la ville elle-même furent occupés par l'ennemi. Il ne réussit pas aussi bien à Châlons; car s'étant présenté devant cette dernière ville, les Châlonais coururent aux armes, la garde nationale d'Autun marcha à leur secours; les habitans du Charolais descendirent des montagnes; on s'y mit en défense, et l'ennemi fut repoussé dans toutes ses attaques.

Une autre division de l'armée du prince de Schwartzenberg s'était portée sur Besançon. Le général Marulaz, qui commandait dans la ville, fit sortir plusieurs partis qui surprirent et taillèrent en pièces divers détachemens ennemis.

Cent cinquante hommes de cavalerie se présentèrent devant Dôle et s'en emparèrent, puis, ayant reçu des renforts d'infanterie, ils se portèrent devant Auxonne; mais la garnison, ayant fait une sortie, les battit et les rejeta au-delà de Dôle. Les habitans de la petite ville de Saint-Jean-de-Losne défendirent leur pont, et firent des prisonniers. Un chef d'escadron ennemi fut tué, devant cette ville, par un officier en retraite, qui s'était mis à la tête de la garde nationale.

Un corps du général Schwartzenberg, qui s'était porté sur Huningue, après avoir bombardé cette ville pendant quinze jours, fut obligé de convertir le siége en blocus. Des troupes de la même armée, qui s'était portées devant Béfort, après avoir perdu quinze cents hommes dans une attaque de vive force, furent également obligées d'en faire le blocus. Le 13 et le 14, le duc de Trévise, qui était à Langres, où il avait en présence le corps du général Giulay, fit marcher contre l'avant-garde ennemie, forte de dix-huit cents hommes, trois cents chasseurs de l'infanterie de la jeune garde. Ils se portèrent, à une heure du matin, sur les derrières de l'ennemi, qui venait de prendre les armes, l'abordèrent à la baïonnette, lui tuèrent cinq à six cents hommes, et lui firent beaucoup de prisonniers.

Deux bataillons Wurtembergeois venus d'Epinal, s'étant compromis, le duc de Trévise, après les avoir canonnés pendant quelque temps, les fit aborder à la baïonnette par soixante grenadiers. Ces deux bataillons furent repoussés et jetés dans la rivière. C'est ainsi que par-tout les Français don-

nèrent des preuves de courage, et se montrèrent dignes de leur ancienne renommée.

FRANCE (COMBAT NAVAL PRÈS DE L'ILE-DE-).

23, 24 *et* 25 *août* 1810. — Depuis la conquête de l'île Bourbon par les Anglais, quatre de leurs frégates, *le Syrius*, *l'Iphigenie*, *la Magicienne* et *la Néréide*, étaient revenues sur les cotes de l'Ile-de-France, pour y tenter des entreprises. La nuit du 13 au 14 août, favorisés par un temps extrêmement pluvieux et une mer calme, les commandans de ces frégates avaient enlevé l'ilot de la Passe, à trois milles environ du port Royal, où le capitaine-général de l'Ile-de-France, Decaen, avait établi un poste et une forte batterie. Orgueilleux de ce succès, l'ennemi ne laissait échapper aucune occasion d'inquiéter la colonie et d'empêcher l'arrivage des vaisseaux qui voulaient entrer dans le port. Les choses étaient dans cet état, lorsque, le 20 août, on signala de l'Ile-de-France cinq bâtimens, à vue du port Royal, et bientôt on reconnut que c'était la division Duperré, qui revenait de croisière et traînait à sa suite le *Ceylan* et le *Windham*, deux vaisseaux de la compagnie, capturés le 3 juillet, après un combat opiniâtre. Cette division était composée de *la Bellone*, qu'accompagnaient *la Minerve* et *le Victor*, deux autres conquêtes de ce brave capitaine, faites dans sa précédente croisière. Il montait lui-même *la Bellone;* le capitaine Pierre Bouvet commandait *la Minerve*, et *le Victor* était sous les ordres du lieutenant de vaisseau Morice. Persuadé que les croiseurs ennemis ne manqueraient pas de tout entreprendre pour s'emparer des vaisseaux qui se présentaient, le capitaine-général fit toutes les dispositions nécessaires pour les secourir. Le capitaine Hamelin, qui commandait les trois frégates, *la Venus*, *la Manche* et *l'Astrée*, ainsi que la corvette *l'Entreprenante*, en station au port Louis, à l'autre extrémité de l'île, reçut ordre d'appareiller dans le plus bref délai. Le 23, vers les quatre heures après midi, les quatre frégates anglaises, réunies, opérèrent leur mouvement d'attaque : elles s'avancèrent rapidement sur *la Bellone* et *la Minerve*, qui les couvrirent de boulets et de mitraille, dès qu'elles furent à bonne portée. Alors s'engagea le combat le plus terrible. Les premières volées coupèrent les embossures de *la Minerve*

et du *Ceylan*; ces deux bâtimens furent jetés en dérive, et leurs feux se trouvèrent entièrement masqués; mais la supériorité de celui de *la Bellone* se fit promptement sentir. A huit heures la frégate *la Néreide* fut réduite au silence. Bientot après le feu des autres frégates se ralentit d'une manière sensible, et annonça du désavantage; celui de *la Bellone* n'en devenait que plus vif, lorsqu'à dix heures et demie le capitaine Duperré fut blessé à la tete par une mitraille, et renversé de dessus le pont dans la batterie; il fut aussitôt remplacé par le capitaine Bouvet, qui passa de *la Minerve* sur *la Bellone*. A onze heures l'ennemi cessa son feu; les Français interrompirent aussi le leur, et le lendemain, au lever du soleil, ils aperçurent *la Magicienne* qui présentait le travers, *le Syrius* l'avant, et échoué, et *l'Iphigénie*, par le travers de *la Néréide*, ne pouvant prendre qu'une très-légère part à l'action. On recommença la canonnade, qui dura jusqu'à deux heures, mais du côté des Français seulement. *La Magicienne*, de temps à autre, tirait quelques coups de canon, jetés au hasard, et qui paraissaient être les derniers efforts du désespoir. Le lieutenant de vaisseau Roussin fut envoyé amariner *la Néréide;* il la trouva dans un état impossible à décrire : cent morts ou mourans couvraient les ponts, et son capitaine, M. Willougby, était blessé. Sur le soir, le feu se manifesta à bord de *la Magicienne;* et la nuit se passa à surveiller les mouvemens de l'ennemi. Le 25 au matin, le feu fut dirigé sur *le Syrius*, qui riposta de ses canons de l'avant; mais la lutte ne fut pas de longue durée; le feu ne tarda pas à s'y manifester, et, à onze heures, l'explosion des poudres le détruisit tout entier. La frégate *l'Iphigénie*, la seule qui restât à l'ennemi, se hâta de se réfugier vers l'île de la Passe, et fut bientôt hors de portée du canon.

La division Hamelin, retenue par les vents contraires, n'avait pu doubler l'île par le sud, et venir prendre part à l'action, dont tout l'honneur était resté aux capitaines Duperré et Bouvet. De nouvelles instructions lui furent expédiées pour qu'elle se bornât à observer les passages par où *l'Iphigénie* pourrait entreprendre de s'échapper. Le capitaine Decaen fit alors sommer ce vaisseau de se rendre. Le capitaine Lambert, qui le commandait, voyant sa position désespérée, entra en négociation, et bientôt les couleurs françaises furent arborées sur la frégate et sur l'île de la Passe.

Le résultat des différens combats soutenus par la division Duperré fut la perte, pour l'Angleterre, des frégates *la Néréide*, *l'Iphigénie*, *le Syrius* et *la Magicienne*; celle d'un grand nombre d'hommes tués ou blessés, et de plus de seize cents marins ou soldats faits prisonniers. Officiers et soldats, tous se couvrirent de gloire, et cette brillante action figurera toujours avec honneur dans les fastes à jamais mémorables de la marine française.

FRANCFORT-SUR-LE-MEIN.

22 *octobre* 1792. — Custine, en 1792, n'ayant pas éprouvé une résistance marquante à Mayence, résolut de tenter par surprise de s'emparer de la ville de Francfort-sur-le-Mein. C'est une ville impériale libre, dont la population est considérable, et qui fleurissait par son commerce; elle était tellement éloignée des théâtres de la guerre, et se croyait tellement en sûreté qu'elle était entièrement dépourvue de troupes. Le 21 octobre le général Neuwinger reçoit du Custine l'ordre de se porter, à la tête de quinze cents hommes, sur Oppenheim, de jeter un pont volant sur le Rhin, de passer ce fleuve, et, après avoir traversé les états du prince de Hesse-Cassel, d'entrer dans Francfort par le faubourg de Saxenhausen, où il devait arriver par la rive droite du Mein. Le général Houchard, avec sept à huit cents hommes, avait passé le Rhin à Mayence et se rendait aussi à Francfort, en remontant le Mein. Arrivé à sept heures du matin le 22, il s'établit à la porte de Boekenheim; rien ne dévoilait ses intentions. Les magistrats de la ville lui ayant fait demander les motifs de son arrivée, il se contenta de répondre qu'il attendait d'autres troupes, et demanda des rafraîchissemens dont il avait besoin. On était à Francfort sans aucune inquiétude. Arrivé à Saxenhausen vers les trois heures, Neuwingen demande que les troupes du général Houchard et les siennes soient introduites dans la ville; les magistats, dans l'incertitude, veulent faire lever le pont, mais les canons de Neuwingen sont braqués sur la porte. A cette seule démonstration, les Français, précédés d'une musique guerrière, entrent dans Francfort et se rangent en bataille dans les rues. Pendant ce temps-là leur général, porteur d'une lettre de Custine pour les magistrats, était allé la leur porter à l'Hôtel-de-Ville. Par cette lettre, Custine demandait que

Francfort payât deux millions de florins pour avoir donné asile aux émigrés français. Trois cent mille francs furent comptés dès le lendemain au général Neuwinger. On publia, par ordre de ce général, que les nobles, les ecclésiastiques et les couvens, tant de la ville que du territoire de Francfort, paieraient seuls la contribution; on tranquillisa par ce moyen la bourgeoisie et le peuple, et on laissa garnisou dans la ville.

2 *décembre* 1792. — Le roi de Prusse et le landgrave de Hesse, ayant appris l'occupation de Francfort, se disposèrent à reprendre cette ville en réunissant leurs troupes; dix-huit cents hommes que Custine y avait laissés n'étaient pas suffisans pour contenir la ville et défendre les remparts; d'ailleurs ils n'avaient pas d'artillerie. Le peuple s'opposa à ce qu'on en tirât des arsenaux, et les magistrats, invoquant le droit de neutralité, rappelèrent les promesses par lesquelles Custine s'était engagé à ne pas exposer Francfort aux malheurs d'un siége. Le commandant français ne crut pas devoir insister. Le général prussien, Kalkreuth, le somma, le 1er décembre, de se rendre; Vanheldem répondit qu'il se défendrait, et que tels étaient ses ordres; mais ayant été informé que les Prussiens de Hombourg s'approchaient, et se voyant dans le plus pressant danger, il en instruisit Custine par différens messages. Les Allemands masquaient les portes d'Essenheim, de Friedberg et de Tous-les-Saints, tandis qu'un autre corps se portait sur le faubourg de Saxenhausen; le dernier messager avait vu toutes ces dispositions. De mille Français qui étaient à la porte du faubourg, six cent cinquante s'échappèrent et rejoignirent l'armée. Le 2 décembre, à neuf heures du matin, les Allemands s'approchèrent et commencèrent le feu à la porte neuve. Les Prussiens, qui s'étaient imaginés ne trouver qu'une faible résistance, s'étaient avancés à découvert; mais tirés comme à la cible ils reconnurent bientôt et payèrent cher leur erreur. Cependant ils brisèrent les portes après une heure de combat, et pénétrèrent avec rapidité dans la ville; les habitans les avaient aidés à baisser les ponts. De jeunes soldats français se battaient dans les rues et dans les maisons, et s'obstinaient à ne pas demander quartier, même après que la reddition fut proclamée. On peut connaître par-là combien la résistance fut opiniâtre. Un grenadier d'un bataillon de la Haute-Saône se défendit long-temps seul sur

un pont; le roi de Prusse lui-même le remarqua. Nouvel Horatius-Coclès, ce grenadier, entouré des cadavres de ceux qu'il avait tués, refusait tout quartier, il ne voulait pas se rendre quoiqu'il fût couvert de blessures. Le roi de Prusse, frappé de tant de courage, fit retirer ceux qui cherchaient à l'accabler; et ordonna qu'on le prît sans lui faire de mal, et qu'on le lui amenât. « Français, lui dit-il, vous êtes un brave homme; il est dommage que vous ne vous battiez pas pour une meilleure cause. » Le grenadier républicain, tout étonné qu'il fût de se trouver en présence d'un grand roi, ne démentit pas ses principes, et lui répondit : « Citoyen Guillaume, nous ne serions pas d'accord sur ce chapitre; parlons d'autre chose. » Ce mot, citoyen Guillaume, passa de bouche en bouche dans l'armée prussienne, et le roi s'entendit plus d'une fois appeler citoyen Guillaume en passant devant les tentes des soldats.

Un écrivain des plus estimables, à cette époque de notre histoire, dit que cette singulière conversation, peint d'une manière bien énergique les hommes et les temps : elle rappelle aussi une réponse que fit le duc de Brunswik, dans une conférence qu'il eut avec les généraux français cette même année; la manière hardie avec laquelle s'exprimait l'un de ces généraux l'ayant étonné, il s'écria : « Le Français est une nation bien étrange, à peine s'est-elle déclarée république qu'elle prend déjà le langage des républicains. » La France, ayant pris le langage et non les mœurs des républicains, fut bientôt dégoûtée de ce nouveau régime, qui fit naître tant de troubles intérieurs, qui causa tant de malheurs publics et particuliers, et donna naissance aux factions désorganisatrices qui la déchirèrent; elle adopta enfin le seul gouvernement qui convienne à un grand empire.

Trois cents Hessois et cinquante Français périrent à Francfort. Le général Neuwinger, qui s'était porté au secours de cette ville avec huit à dix mille hommes, ayant appris que le roi de Prusse y était entré, fut obligé de retourner sur ses pas : la résistance avait duré trop peu de temps.

16 *juillet* 1796. — Le général Kléber, commandant une division de l'armée de Sambre-et-Meuse, se porta, après la victoire de Butzbach, dans les plaines du Mein, et prit position devant Francfort. Les Autrichiens qui gardaient cette ville empêchèrent les magistrats de se rendre sur la somma-

tion qui leur en fut faite : on pourparla pendant un jour, mais l'armée française, en faisant jouer ses canons sur la place, eut bientôt mis fin aux négociations; un quartier ayant été incendié par un obus, les Autrichiens, ne voulant pas être cause de la destruction d'une ville puissante, et dans laquelle ils ne pouvaient résister long-temps, demandèrent à capituler.

23 *avril* 1797. — Les puissances belligérantes, l'année suivante, déclarèrent d'abord Francfort ville neutre; mais l'empereur refusa bientôt à une des villes les plus riches de l'Allemagne cette mesure conservatrice des propriétés. Les bords du Mein étaient de nouveau le théâtre de la guerre; Francfort voyait dans ses murs les Autrichiens et les Français se livrer des combats; cette ville allait bientôt être évacuée par les impériaux, forcés de céder, quand le colonel Mylius, commandant de la place, accourt et annonce qu'un courrier arrivant est porteur de la signature des préliminaires de paix conclus à Léoben. Les Français ayant enveloppé les Autrichiens de tous côtés, commençaient à les poursuivre dans les rues, Francfort allait se rendre; encore un moment et la victoire était aux Français. Le mot si doux de paix cause un changement subit; les soldats des deux partis posent les armes, le canon cesse de gronder; le général Lefebvre, près de soumettre Francfort pour la troisième fois, arrête ses soldats; cependant il ne put s'empêcher de dire au courrier : Mon ami, tu aurais bien dû t'amuser à boire bouteille en route.

5 *octobre* 1799.—Pendant que Buonaparte était en Egypte, les Autrichiens reprirent les armes et recommencèrent les hostilités depuis les bords du golfe de Venise jusqu'en Hollande. Dans les premiers jours d'octobre, Francfort fut occupé par l'armée du Rhin. Le 5 il se livra sous ses murs un combat très-vif ; on emporta d'assaut Hocht. Malgré un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie, les Français passèrent la Nida, dont tous les ponts avaient été coupés ; on enleva et brûla un pont sur le Mein, que défendaient plus de quatre mille paysans ; on tua ou l'on fit prisonniers plus de trois mille Allemands. Si la fatigue de la cavalerie française ne l'eût empêchée de poursuivre l'infanterie allemande, les avantages eussent été bien plus considérables : on ramassa dix mille fusils que les paysans avaient abandonnés.

FRANKENTHAL.

18 *octobre* 1795. — Au moment où, dans la dernière guerre, les Français et les Allemands se disputaient la possession du Rhin, Frankenthal, situé vis-à-vis de Manheim, sur les bords de ce fleuve, fut souvent pris et repris par les deux parties. Le général Desaix ne pût se maintenir dans cette place, qu'il prit après un combat qui coûta quatre cents hommes aux Autrichiens. Frankenthal, six jours après, fut occupé par le général Michaud, qui sut s'y maintenir; il avait auparavant livré un nouveau combat à Grundstat.

24 *juin* 1796. — En 1795, les Autrichiens furent forcés de dégarnir les bords du Rhin, et de cesser même d'y faire une guerre active, pour porter leurs principales forces en Italie, où l'armée de Buonaparte avait des succès marquans. On transportait en poste dans le Tyrol, les bataillons de l'armée du comte de Wurmser, qui par-là se trouvait affaiblie au point que ce général fut obligé de s'en tenir à la défensive, et de chercher à suppléer au nombre, en prenant des positions fortes, et en élevant des retranchemens. Il forma sur le bas Rhin un camp qui lui parut inaccessible, et il y plaça dix mille impériaux. Il était difficile de tourner sa droite, appuyée à Frankenthal; la gauche, jusqu'à la Réhutte, était couverte par la Rebbach. Un vieux canal, qui se trouvait en avant d'Oggersheim, présentait un terrain fangenx, qui devait protéger son front. Cependant, les vastes marais qui l'environnaient ne rassurèrent pas encore Wurmser; il arrêta le cours d'un ruisseau qui passait à Frankenthal, et faisant refluer ses eaux avec celles d'une portion de la Réhutte, dans les campagnes voisines de son camp, il en fit autour de lui une ceinture complète : au moyen de ces inondations, les routes de Landau et de Turckeim, étaient les seules par où l'on pouvait pénétrer jusqu'à lui. Quoiqu'on dût regarder comme une chose très-difficile de forcer un corps nombreux, et composé de bonnes troupes, cependant Wurmser venait d'être battu, et par conséquent, il ne devait pas se dégarnir de nouvelles troupes : d'ailleurs, il n'était plus rien d'impossible aux Français. Moreau se détermina donc à attaquer : les talens de ses officiers et la bravoure de ses soldats lui donnaient de la confiance. Le camp de la Rebbach fut attaqué le 24 juin,

par la division du général Desaix, chargé de cette expédition. La position de Neuhoffen est enlevée de vive force par sa première colonne, et le corps franc de Giulay est culbuté dans les bois de Schifferstadt par la seconde. Ce corps se retira sur la ferme de Koloff, que la Réhutte entourait de tous côtés. Ce poste est emporté par les Français, qui traversent la rivière, ayant de l'eau jusqu'aux aisselles. Desaix, avec la colonne du centre, voulait commander en personne l'attaque la plus difficile et la plus périlleuse. Ses troupes après s'être formées dans la plaine de Schifferstadt, s'avancent sur un bois qui s'étend vers Mutterstadt : cet endroit était encore inondé. L'infanterie traverse un étang de boue, et surmonte en un moment la résistance que lui opposent les Autrichiens, placés sur la crête des digues qui forment l'inondation. L'artillerie légère et la cavalerie avaient été obligées de faire un long détour : on les attendit quelque temps ; elles ne se furent pas plutôt montrées, que les Autrichiens, abandonnant toutes les position qui protégeaient les inondations, se retirent par échelons, et regagnent leur camp. Cette action n'était pas décisive ; mais elle produisit sur le moral des soldats des deux nations un effet qui lui donna de l'importance. Les Autrichiens dès ce moment virent qu'ils devaient tout craindre de troupes, à qui le désir d'acquérir de la gloire, faisait surmonter obstacles, dangers et fatigues, et les Français s'accoutumèrent à croire qu'il n'était plus rien d'impossible pour eux.

FRAUENFELD.

22 *mai* 1799. — L'archiduc Charles avait l'intention de tenter une affaire générale. Masséna s'en aperçut par les mouvemens des Autrichiens, dont les uns se portaient sur Saint-Gall, tandis qu'une autre colonne suivait le cours de la Thur, et cherchait à descendre dans le Thurgau. Masséna rompit ces mesures, en attaquant en même temps l'avant-garde de Nauendorff et celle du général Hotze ; il surprit cette dernière comme elle s'avançait entre Frauenfeld et Vintherthur. Ces deux attaques furent faites avec beaucoup de vivacité. On enleva les postes de Nauendorff, malgré les hussards de Mésaros et de Barco, commandés par les généraux Kienmayer et Piaczeck, et on les repoussa dans la Thur. De la rive opposée, l'ennemi faisait un feu si vif, que les Fran-

çais furent forcés d'abandonner le pont d'Andelfingen, qu'ils avaient pris. A la tête de la colonne, commandée par le général Hotze, du côté de Frauenfeld, le combat fut encore plus acharné et plus meurtrier. On enveloppa près de Schwartzembourg, à dix-sept lieues de Saint-Gall, en suivant la route de Constance, les dragons de Kinski, et les régimens de Gemmingen et de Kerpen infanterie. L'infanterie autrichienne, ayant marché pendant toute la nuit précédente, et étant par conséquent harassée de fatigue, eut beaucoup à souffrir, et fut presque entièrement détruite. Pour défendre l'infanterie, qui s'était engagée dans un terrain désavantageux, les dragons de Kinski firent des efforts extraordinaires; ils protégèrent la retraite des corps les plus maltraités en combattant à pied. On commença à se battre à neuf heures du matin, et lonne finit qu'à cinq heures du soir. Les troupes du général Masséna, avec la légion suisse auxiliaire, furent contenues par un corps de réserve, qui arriva fort à propos au secours des impériaux. Wéber, commandant des Suisses, fut tué dans cette affaire, dont le résultat fut l'évacuation de toute la rive gauche de la Thur, la prise d'un étendard et de deux canons; le prince d'Holenhoë, le major de Szeklers et le colonel Barco furent faits prisonniers, avec deux mille cinq cents hommes. Des hussards, dont la conscience était troublée par le souvenir de l'assassinat commis à Radstadt, sur les plénipotentiaires français, demandèrent au commencement de l'affaire, si on leur ferait quartier? Les Français leur répondirent: « Songez à vous défendre, » et ils le firent à la vérité d'une manière vigoureusse. Masséna, dans son rapport, disait: « Vous parlerai-je de la conduite de nos troupes? elle a été digne d'elles. Officiers-généraux et particuliers, soldats, tous ont fait leur devoir, et il ne fallait rien moins que leurs efforts soutenus, pour décider le succès de cette affaire si meurtrière pour l'ennemi. Notre perte peut se monter, y compris nos blessés, à quatre cents hommes. Celle de l'ennemi s'élève à deux mille hommes, non compris les prisonniers. »

FREIBACH.

Du 2 au 14 juillet 1794. — Le général Jourdan, ayant emmené la plus grande partie de l'armée de la Moselle, le général Michaud, qui commandait l'armée du Rhin, resta avec

des moyens bien faibles. Cependant, connaissant l'audace des Français, il attaqua, avec confiance, le 2 juillet, les Prussiens postés à Freibach, Hochstett et Heimbach, entre Spire et Landau. L'ennemi, qui se reposait sur ses forces, ayant été trompé par ses espions, fut surpris, de manière que tous les avant-postes autrichiens furent égorgés, et que, malgré la nombreuse artillerie des Allemands, les Français s'emparèrent de plusieurs villages. Il périt dans cette journée plus de quatre cents impériaux. Le prince Analth-Pless, leur général, fut tué; il y eut beaucoup de blessés, et de déserteurs : on leur prit aussi du canon. Les Autrichiens furent encore harcelés le lendemain : ce succès n'était que le prélude de plus importans. Cependant les Français, examinant leur faiblesse, se décidèrent à prendre du repos, et semblèrent renoncer à leurs projets. Au bout de dix jours, c'était le 12 juillet, on se prépara à attaquer de nouveau. Les ennemis étaient rentrés dans les positions d'où on les avait chassés. Le lendemain, dès le point du jour, on fondit sur eux : on força les avant-postes, et on les poursuivit avec vigueur. Trois fois la brave infanterie de l'armée du Rhin, faisant un front de baïonnettes croisées, arrêta la cavalerie prussienne qui cherchait en vain à charger la division de gauche, et finit même par la repousser. La division de Desaix, par le moyen d'une fausse attaque, emporta à la droite Freibach et Freymersheim, et contint l'ennemi par sa nombreuse artillerie. La seconde division suivait pas-à-pas ces mouvemens, et réglait les siens sur ceux des troupes qui se portaient dans les gorges : c'était aussi là l'opération la plus importante et la plus difficile. Les Prussiens, postés sur une montagne très-élevée, nommée Ratzberg, et qui se trouve en avant sur la gauche de Neudstadt, s'y étaient couverts d'abatis et de retranchemens. Les généraux Siscé et Desgranges s'y portèrent, en mettant dans leurs mouvemens l'accord le plus parfait. Alors les soldats, avec une activité et une célérité incroyable, ne calculant aucun danger, se précipitent sur les retranchemens des Prussiens, les franchissent, et, faisant entendre des cris de victoire, en chassent les ennemis. Des blessés en grand nombre, des prisonniers, neuf pièces de canon, des caissons et des chevaux furent le prix de cette courageuse action. Le poste Saulcop, aussi essentiel, mais d'un accès bien plus difficile, fut pris après celui de Ratzberg. Les troupes qui le gardaient, après avoir perdu beaucoup d'hommes, en furent chassées et mises en déroute par une brigade d'infanterie. Pendant ce temps-là, la division du géné-

ral Taponnier éprouva une vigoureuse résistance, en attaquant Trisptadt en avant de Kayserslautern. Les efforts des Français, armés seulement de baïonnettes, étaient retardés par trente pièces de canon qui tiraient continuellement sur eux; malgré cela ils enlevèrent les canons. A la gauche, un accord parfait régnait dans l'attaque qui s'exécutait à Mertensée, entre Tripstadt et Hombourg: on réussit par-tout, et on enleva Tripstadt; l'ennemi en pleine retraite fut poursuivi par les divisions Desaix et Saint-Cyr. Le 14 juillet, l'armée dépassa Kirweiller, s'empara de Spire et de Neudstadt; et toute la récolte du Palatinat fut ainsi mise à sa disposition. Ferveur, chef de brigade d'artillerie, perdit trois pièces, qu'il avait engagées trop avant; ce qui fut plus malheureux, c'est qu'il se perdit lui-même, et perdit avec lui le général Laboissière qui tenta de le secourir. Sans cet accident le succès eût été complet de tous côtés. Les ennemis dans cette affaire perdirent plus de quatre mille cinq cents hommes tués, et beaucoup de blessés: on fit peu de prisonniers, mais il y eut un grand nombre de déserteurs; une compagnie entière de grenadiers déserta.

FRELIGNÉ.

15 *septembre* 1794. — Le plan des républicains était de multiplier les camps retranchés, et de parvenir, par ce moyen, à désarmer et à affamer la Vendée. Des papiers, trouvés à la Roulière, en instruisirent Charette, qui, sur-le-champ, se décida à attaquer le camp de Freligné. Cette attaque fut fixée au 15 septembre. On ne pouvait plus surprendre les Français, la leçon terrible qu'ils avaient reçue à la Roulière, les rendait vigilans Les chefs de brigade Prat et Mermet, qui avaient su maintenir la discipline militaire, défendaient le camp de Freligné, avec deux mille hommes de troupes de ligne bien aguerris. Des fossés, des palissades, entouraient ce camp, dont la forme était carrée, et qui était revêtu de banquettes. Mais les dispositions les plus sages et les mieux combinées ne peuvent résister à une multitude que la rage anime et conduit. Le camp fut attaqué sur trois points, la principale attaque se fit précisément du côté le mieux défendu, parce que la reconnaissance, ordonnée par Charette, avait été mal faite. De part et d'autre, la baïonnette et la mousqueterie agirent seules. On ne se servit pas de canons. Les Royalistes, pour ne pas manquer leurs

coup, s'approchant jusques à quarante pas des palissades. Les républicains répondaient, par un feu plus vif encore, au feu vif et soutenu des Vendéens, qu'ils semblaient braver à l'abri de leurs retranchemens. En peu de temps, les premiers rangs de Charette tombent, et la terre est couverte de morts et de blessés. Chevigné de Le Carie, chef de la division de Vieillevigne, est renversé par un coup de feu; un coup mortel frappe Saint-Sauveur; une balle perce le corps de Delaunay. Le porte-étendard de Saint-Philibert est étendu mort à la vue des royalistes, à l'instant où il plante le drapeau blanc sur les retranchemens des républicains. Tant de pertes découragent les royalistes, leur colonne de gauche plie, le reste de l'armée s'ébranle. Charette, traversant seul le terrain le plus découvert, et où il risque davantage, arrive aux premiers rangs, et fait tout pour ranimer ses soldats. Des deux côtés le feu redouble. Prat reçoit un coup mortel dans le camp. Craignant d'y être forcé, le commandant Mermet s'élance hors des retranchemens, agitant un guidon qu'il a saisi, et a recours aux prières pour décider les soldats à charger les royalistes. Le nombre des ennemis fait hésiter; Charette et Mermet, qui s'aperçoivent et se reconnaissent, se signalent mutuellement. Les yeux attachés sur leurs chefs, les deux armées suivent leurs mouvemens. Les coups ne portent plus que sur eux; tout ce qui les environne est frappé. La mort suit par-tout leurs pas. Lemoëlle, effrayé des dangers auxquels est exposé son général, et craignant qu'il ne succombe, ce qui serait infailliblement arrivé, l'enlève malgré lui et le ramène au second rang. Mermet s'élance une seconde fois hors du camp, pour poursuivre Charette; mais il reçoit à vingt pas une balle dirigée par un Vendéen qui s'était glissé sur le ventre, et il tombe mort aux pieds de son fils, âgé de quatorze ans, qui combattait à ses côtés. Des soldats transportent dans le camp cet enfant, qui, s'étant jeté sur le corps de son père, l'embrassait, et ne voulait pas l'abandonner. Le porte-drapeau du trente-neuvième et un sergent-major, qui lui avait succédé, tombent aussi. Les républicains se défendaient encore, quoiqu'ils fussent assaillis de toutes parts, et qu'ils n'eussent plus ni chef ni étendard. Mais rien n'arrête plus les royalistes, quand ils ont aperçu Charette parcourant les rangs, et les animant par sa voix; le courageux Colin, commandant la cavalerie du pays de Retz, et Guérin le jeune, franchissent les premiers les retranchemens des républicains; ils sont suivis par l'armée entière qui s'y précipite, et massa-

cre indistinctement tout ce qui s'y rencontre. Ceux qui parviennent à se sauver vont périr dans une embuscade placée sur le chemin de Saint-Christophe-du-Ligneron, par où ils prennent la fuite. Charette abandonna à ses soldats les armes, les munitions, les effets de campement, la caisse militaire, et tout ce qui était tombé en son pouvoir. On mit le feu au camp, après l'avoir pillé. Le jeune Mermet, ne voulant pas se séparer du corps de son père, fut brûlé avec lui; les deux partis ne purent refuser leur admiration à un exemple si touchant de piété filiale. Cette victoire, qui coûta la vie à un trop grand nombre de braves, fut souillée par le meurtre de plusieurs femmes, qui se trouvaient dans le camp. Du côté des royalistes, il y eut quatre cents hommes tués et au moins le double de blessés. Les vainqueurs, sourds aux prières des prisonniers, se baignèrent dans leur sang; aussi, il échappa bien peu de républicains.

FRESCHWEILLER.

22 *décembre* 1792. — Les Autrichiens occupaient les lignes de Weissembourg, et faisaient le blocus de Landau. Pour mettre l'Alsace à couvert, il fallait des soldats courageux, et des généraux distingués par leurs talens et leur activité. Ce fut en ce moment que le général Hoche fut chargé du commandement de l'armée de la Moselle. Il eut d'abord des revers, et ses succès furent compromis par les manœuvres trop lentes de quelques généraux. Avec quinze mille hommes tout au plus, il ne pouvait arriver à Weissembourg sans marcher sur le corps à vingt-huit mille Prussiens. Pichegru, à qui il demande des secours, et qui avait des troupes inutiles, lui envoie des hommes nus, qui n'avaient ni bas ni souliers, et il fallut bien pourvoir à tous leurs besoins. Quand Hoche eut été repoussé à Kayserslautern, les soldats se crurent à la fin de leurs fatigues. Ils se trompèrent, en pensant que l'hiver et le froid suspendraient leurs travaux au mois de décembre. Le général, persuadé qu'il ne pouvait recouvrer la partie envahie de l'Alsace que par un coup de main, marcha sur Kayserslautern. Rien ne devant gêner l'armée dans une expédition où le soldat doit se précipiter sur l'ennemi, on supprima, pour la première fois, les tentes qui parurent trop embarrassantes. Hoche fait mettre à l'ordre du jour que les soldats d'un régiment qui ont murmuré ne se trouveront pas

au premier combat. Ces guerriers, se regardant comme déshonorés, se rendent auprès du général et le conjurent, les larmes aux yeux, de permettre qu'ils partagent les fatigues et la gloire des autres : Hoche en pardonnant semble accorder une grâce. Ce régiment, placé à l'avant-garde, fit des prodiges de valeur, et expia ainsi un moment d'erreur. Les Prussiens avaient en avant de Freschweiller et de Werdt, des redoutes à triple étage et hérissées d'artillerie, elles étaient aussi difficiles à surmonter que celles de Jemmappes; le feu épouvantable qu'elles vomissaient fit hésiter le soldat quand il reçut l'ordre d'attaquer ces redoutes; mais Hoche en parcourant la ligne cria à ses troupes en souriant : Camarades, à six cents livres pièce les canons des Prussiens. A cette plaisanterie succède par-tout la gaieté, le soldat rit et répond : Adjugez. Aussitôt, au bruit de la charge, on marche la baïonnette en avant, et l'on emporte les redoutes. Hoche tint parole, et paya comme il l'avait promis dix-huit canons qui lui furent amenés. Dans cette affaire, cinq cents ennemis furent faits prisonniers, et le champ de bataille resta couvert de morts et de blessés : on s'ouvrit de plus le chemin sur Landau, et ce fut là le principal avantage.

FRESNO.

29 *novembre* 1810. — Le général Bonnet, commandant l'armée française du Nord, occupait les Asturies : son avant-garde, commandée par le général Valletaux, fut attaquée près de Fresno, par un corps espagnol de huit mille hommes qui s'était avancé par les routes de Miranda et de Belmonte. Aussitôt le général Valletaux plaça au centre le commandant Andréossy, avec huit compagnies, et se porta lui-même à Fresno avec un bataillon du cent dix-huitième. Pendant ces dispositions, les troupes espagnoles couronnaient tous les mamelons de la montagne. La fusillade s'étendit bientôt sur tous les points, et le combat s'engagea principalement sur le centre, où l'ennemi avait porté de grandes forces : la supériorité du nombre devait l'emporter sur l'avant-garde française, qui n'était que de quinze cents hommes. Les Espagnols étaient parvenus à gagner du terrain sur le centre, et forçaient les Français à se retirer, après une vive résistance, lorsque la position du général Valletaux fut renforcée par quelques troupes sous les ordres du commandant

Lenouaud. Aussitôt ce général ordonna à deux compagnies du cent dix-huitième de se porter sur la gauche des Espagnols pour les tourner. Cette manœuvre, qui s'exécutait avec célérité, faisant craindre aux ennemis d'être tournés, les obligea à reculer à leur tour. Le centre reprit à l'instant ses positions ; les Français s'élancèrent au pas de charge sur l'ennemi, l'enfoncèrent sur tous les points, le mirent en fuite, et le poursuivirent avec impétuosité sur les routes de Miranda et de Belmonte, en lui faisant éprouver une perte assez considérable. Le champ de bataille, près de Fresno, était couvert de ses morts. Cette affaire, où le nombre céda à la valeur et à l'habileté des manœuvres, fit un grand honneur au général Valletaux, et aux officiers qui commandaient sous ses ordres.

FREUDENSTADT.

4 juillet 1796. — Le poste de Freudenstadt paraissant essentiel à Moreau pour assurer la marche de son armée à travers les montagnes Noires, ce général résolut de s'en emparer. Le duc de Wurtemberg avait fait bâtir cette ville en 1600, pour défendre l'entrée de la Forêt-Noire. Le corps franc de Leloup et le contingent de Wurtemberg, s'étant réunis sur ce point, formaient un corps nombreux bien armé et bien équipé; il avait de plus une formidable artillerie : tous ces avantages donnaient aux impériaux une grande supériorité sur les Français, à qui il ne restait que leur courage et leurs baïonnettes, car les pluies continuelles avaient rouillé leurs fusils qui ne pouvaient plus tirer. Les Autrichiens commencèrent l'attaque; le choc fut violent, mais les Français emportèrent leurs postes à l'arme blanche. Un coup de feu atteint et blesse à la main le général Laroche: malgré cela il resta sur le champ de bataille jusqu'à ce que l'ennemi l'eût abandonné, et que la victoire eût été assurée par la possession de Freudenstadt. Cent Autrichiens furent faits prisonniers : cette journée coûta aussi quelques braves aux Français.

FRIBOURG (en Suisse).

1er *mars* 1798. — Depuis que les Suisses avaient secoué le joug de l'Autriche, ils vivaient en paix. Aucune puissance

n'avait eu l'idée de s'emparer d'un pays défendu par des montagnes qu'on ne peut aborder qu'avec beaucoup de peine, que sa pauvreté garantissait de l'envie, et qui était habité par des hommes belliqueux et trop fiers pour se soumettre à des étrangers. Ce peuple courageux trouvait son bonheur dans son antique constitution, et ne donnait à personne sujet de se plaindre. La guerre ne dévastait jamais ses champs, et des impôts onéreux n'absorbaient pas ses revenus; chacun était heureux chez soi. Cependant, cette paix si douce fut troublée par l'ambition du directoire français : il offrit sa protection aux cantons qui, subordonnés aux autres, n'avaient pas une entière égalité de droits politiques. Tranquilles depuis si long-temps, ils crurent cependant devoir empêcher qu'on ne violât leurs lois et leur indépendance. Ils étaient assez libres, puisqu'ils étaient heureux; ils avaient, pour leur constitution et leurs usages, un respect qui faisait le principe de leur félicité. Les troupes du directoire de France ont attaqué Berne; trop tard les Suisses viennent au secours de cette ville, qui avait succombé après cinq jours de combats. Les Suisses sont encore vaincus dans une bataille livrée devant Fribourg; cette ville est prise d'assaut. Les soldats français n'usent pas du droit de la guerre; ils traitent les vaincus comme d'anciens alliés, et, se gardant bien de violer les personnes et les propriétés, s'indignent qu'on veuille leur faire porter la liberté parmi les enfans de Guillaume Tell.

FRIEDBERG.

24 *août* 1796. — En 1796, l'armée francaise de Rhin-et-Moselle s'avança du Rhin jusqu'au Danube. Aucun de ses avantages n'avait été décisif, quoiqu'elle eût obtenu de grands succès. Les états héréditaires d'Autriche se crurent menacés en la voyant pénétrer dans la Bavière; mais, craignant de se compromettre à cause de l'éloignement où elle se trouvait des autres armées, elle ne profita pas de ses avantages. Les généraux allemands trouvèrent les moyens de repousser, et même de battre les troupes françaises parties de Kelh et de Dusseldorff, dans la manière isolée avec laquelle elles agirent; et aucun de ces moyens n'échappa au prince Charles. Quand Moreau fût porté par la victoire de Néresheim vers Dillingen et Hochstett, sur le Danube, les Autrichiens avaient empêché l'aile droite de ce général de se joindre à celle de

Buonaparte. Tandis que Moreau se disposait à s'avancer sur la rive droite du Danube, le prince Charles observa que toutes les rivières tombant perpendiculairement dans ce fleuve, et coulant du nord au sud, une armée pouvait facilement être arrêtée par les positions militaires qui se trouvaient à leur confluent, et que des corps considérables y seraient contenus par un petit nombre d'hommes. Il passa donc le Lech, et traversa avec rapidité le Danube à Ingolstadt; son but était de joindre le corps d'armée qu'il commandait, et qui était considérable, avec celui du général Vartensleben, et de faire une tentative contre l'armée de Sambre-et-Meuse. Ce fut par ce mouvement habile, et qu'il fut assez heureux pour dérober à la connaissance des Français, qu'il augmenta de vingt-sept bataillons et de quarante-huit escadrons les forces opposées à l'armée de Sambre-et-Meuse. L'archiduc, quoique le moins fort, avait laissé le général Latour, avec le reste de son armée, auprès de la position du Lech, qu'il avait regardée comme inattaquable. Une garnison de trois bataillons fut mise à Ingolstadt. Deux partis se présentaient au général Moreau : le premier était de détacher de son armée un corps considérable, et de le mettre à la poursuite du prince Charles; le second, de passer le Lech, de se porter avec rapidité en Bavière, et de forcer par-là l'archiduc à se rendre pour secourir cette province. Ce dernier parti lui ayant paru préférable, il s'avança sur Augsbourg, passa le Danube à Dillingen, et arriva, le 22 août, devant le Lech : tous les ponts avaient été détruits par l'ennemi. Les reconnaissances et les préparatifs de passage durèrent un jour entier. Toutes les troupes françaises furent, le 24, rassemblées près du Lech. L'aile droite étant arrivée à un endroit guéable, près de Hansteten, l'infanterie fut obligée de porter sur sa tête ses gibernes et ses fusils; car, en traversant la rivière, elle avait de l'eau jusqu'aux aisselles. Les généraux Montrichard et Abattucci, ainsi que l'aide-de-camp Savari, donnent l'exemple aux troupes, et se jettent à l'eau les premiers. La rapidité du courant emporta le premier peloton; mais les secours furent si prompts, qu'il périt très-peu de soldats dans l'eau. Les deux demi-brigades d'infanterie et cinq escadrons n'eurent pas plutôt traversé le Lech avec deux pièces d'artillerie légère, qu'on s'empara de Kussing et des hauteurs de Moeringen. Le général Latour, qui d'abord n'avait opposé aux Français que quelques pelotons de cavalerie, étonné de leurs progrès,

se hâta de faire venir, par la plaine, huit escadrons avec de l'artillerie légère; et, par les hauteurs, deux bataillons d'infanterie. En attendant des renforts, les Français se contentèrent de modérer le premier effort de ces troupes, et restèrent sur la défensive; mais leur nombre ne fut pas plutôt augmenté, qu'ils reprirent l'offensive, et que l'ennemi fut forcé de reculer. La cavalerie, ayant été renforcée de deux régimens, et appuyée par de l'infanterie sur la rive gauche du Lech, traversait la plaine qui sépare le Lech et la Paar, et s'avançait vers les hauteurs de la chapelle Saint-Affra, pendant que l'infanterie combattait sur les hauteurs de Kussing. La gauche de notre aile droite, réunie par ce mouvement avec les troupes du centre, devait faciliter une vigoureuse attaque, projetée contre le flanc gauche de l'ennemi, campé sur les hauteurs de Friedberg. Aussitôt que Saint-Cyr eut été instruit que l'aile droite avait passé le torrent, et qu'elle était sur les hauteurs de Kussing, il ordonna de commencer l'attaque par un feu soutenu d'artillerie et de mousqueterie. Les Autrichiens ayant ainsi été éloignés des bords du Lech et des deux ponts qui sont sur cette rivière, il ordonna à un corps de troupes de passer deux gués, l'un au-dessus et l'autre au-dessous de Lechausen. On perdit dans ce passage un officier d'un mérite distingué, l'adjudant-général Houel. Les ennemis ne tardèrent guère à être chassés des bois qui bordent le Lech, et du village de Lechausen, où ils abandonnèrent cinq pièces de canon. Ce village fut attaqué aussitôt que les ponts eurent été réparés. Tandis que notre centre se dirigeait entre les hauteurs de Friedberg et de Valertzhausen, on repoussa les Autrichiens d'Othmaring : ils voulurent alors opérer leur retraite, mais sur la route de Munick; elle était déjà coupée par l'avant-garde de l'aile droite : Saint-Cyr, de son côté, les pressait de front. Au moment où les Autrichiens abandonnaient Friedberg et les hauteurs qui l'entourent, la première division du centre s'en emparait. La retraite, ou plutôt la déroute des impériaux, fut accompagnée d'un désordre affreux. Dix-sept pièces de canon, deux drapeaux et deux mille prisonniers environ furent le fruit de cette journée. Cet avantage, quelque grand qu'il fût, ne remplissait pas le but proposé, qui était de faire revenir le prince Charles sur ses pas, et, par ce moyen, de dégager l'armée de Sambre-et-Meuse. Après cette défaite, le général Latour se porta derrière l'Iser.

FRIEDLAND.

14 *juin* 1807. — Les victoires de Jéna et d'Eylau avaient mis Berlin et Varsovie au pouvoir des Français; l'armée prussienne était prisonnière, et l'héritier du grand Frédéric, dépouillé de ses états, était allé implorer le secours de la Russie, quand les Français et les Russes se virent encore une fois aux prises, sur les bords de l'Alle et de la Prégel. La campagne était ouverte depuis cinq jours, et les Français avaient préludé avantageusement dans divers combats à la fameuse bataille qui devait terrasser les Russes dans les plaines de Friedland. Les champs n'étaient plus couverts de glaces et de neiges, comme au temps de la bataille d'Eylau; la campagne était riante, et le pays, coupé de beaux bois et de beaux lacs, présentait la nature dans son beau. Les Russes, vaincus à Heilsberg, battaient en retraite sur la rive droite de l'Alle, pour gagner Schipenbeil. Buonaparte, qui avait son quartier-général à Eylau, instruit de leurs mouvemens, ordonne aux maréchaux Soult et Davoust de manœuvrer sur Kœnigsberg, tandis qu'il se porterait sur Friedland avec les maréchaux Ney, Lannes, Mortier, et le premier corps de la grande armée, aux ordres du général Victor. Le 13 juin, le neuvième régiment de hussards entre à Friedland; mais il en est chassé par trois mille Russes. Le lendemain, l'ennemi débouche par le pont de cette place, et, dès trois heures du matin, on entend la canonnade. « C'est un jour de bonheur, s'écrie Napoléon; c'est l'anniversaire de Marengo. » Bientôt les troupes sont rangées en bataille et marchent à l'ennemi. Les maréchaux Lannes et Mortier, soutenus par les dragons du général Grouchy, et par les cuirassiers, aux ordres de Nansouty, arrêtent les Russes, qui tentent en vain de passer le village de Posthenem, et qui, croyant n'avoir affaire qu'à un corps de quinze mille hommes, cherchaient à filer vers Kœnigsberg. Il était cinq heures du soir, et il ne s'était encore engagé aucune affaire sérieuse. L'armée française se tenait prête à agir. Elle avait à sa droite le maréchal Ney, à sa gauche le maréchal Mortier, au centre le maréchal Lannes, et à la réserve le corps du générall Victor et la garde; chacun de ces corps était soutenu par de la cavalerie. Grouchy soutenait la gauche; les dragons de Latour-Maubourg étaient derrière la droite, et la division de dragons du général Lahoussaye, avec les cuirassiers saxons, était en réserve der-

rière le centre. L'armée russe s'était déployée, appuyant sa gauche sur Friedland, et sa droite s'étendant à une lieue et demie. Buonaparte croit le moment favorable pour tomber sur Friedland; il fait brusquement un changement de front à sa droite, et fait commencer l'attaque par l'extrémité de cette aile. La division de droite se met en mouvement à cinq heures et demie, et le combat est annoncé par quelques salves d'une batterie de vingt canons. La division du général Marchand, soutenue à sa gauche par celle du général Bisson, s'avance l'arme au bras. Les Russes, voyant le maréchal Ney quitter le bois où sa droite était d'abord en position, envoient quelques régimens de cavalerie précédés d'une nuée de Cosaques, pour le devancer; mais Latour-Maubourg arrive au galop avec ses dragons, et repousse la charge des Russes. Le général Victor avait trente pièces de canon en avant de son centre. Le général d'artillerie Sennermont se porte à quatre cents pas en avant de la ligne, foudroie l'ennemi, et lui emporte des bataillons entiers. Les Russes tentent d'opérer une diversion, mais inutilement; la droite du maréchal Ney repousse leur attaque avec le plus grand sang-froid : plusieurs colonnes sont chargées à la baïonnette, et précipitées dans l'Alle; cependant la garde impériale russe, embusquée dans un ravin qui entoure la ville de Friedland, charge la gauche du maréchal Ney, qui ne s'attendait à rien moins : elle en est ébranlée; mais le général Dupont, marchant avec sa division, culbute la garde impériale russe, et en fait un carnage affreux. L'ennemi, se voyant affaibli sur ce point, fait avancer ses réserves et tout ce qu'il put détacher de troupes de son centre pour défendre Friedland; toute résistance devient inutile, Friedland est emporté, et les rues de cette ville sont bientôt jonchées de morts. Cependant les Russes, ayant échoué sur l'aile gauche, veulent tenter une attaque sur le centre; mais le maréchal Lannes, secondé des généraux Oudinot et Verdier, rende inutiles toutes leurs charges d'infanterie et de cavalerie : rien ne résiste à la baïonnette. Le maréchal Mortier, qui avait fait preuve d'un grand courage, en défendant la gauche, marche en avant, soutenu par des fusiliers du la garde, et engage un combat que la nuit n'interrompt pas. Les Russes sont poursuivis jusqu'à onze heures du soir, et forcés, malgré la supériorité du nombre, et la vigoureuse défense de leur cavalerie, d'abandonner la victoire, après avoir laissé quinze à dix-huit mille morts sur le champ de bataille, quatre-vingts canons et beaucoup de caissons, et

avoir perdu vingt-cinq géneraux tués, blessés ou faits prisonniers. Les Français n'eurent pas plus de trois mille cinq cents hommes hors de combat. La garnison de Kœnisberg eut à peine appris cette déroute qu'elle évacua la place, et le maréchal Soult en prit possession; il trouva dans les hôpitaux vingt mille Russes ou Prussiens blessés, toutes les munitions de guerre fournies par l'Angleterre, et d'immenses magasins. Il est inutile de dire que tous les Français, généraux, officiers et soldats, montrèrent dans cette affaire leur intrépidité ordinaire; mais ce qui n'arrive pas toujours, c'est qu'il n'y eut aucun corps qui ne donnât et ne partageât la gloire de cette journée. Les Russes, qui depuis dix jours comptaient soixante mille hommes hors de combat, obligés de fuir sans cesse devant un ennemi victorieux, se lassèrent enfin de tant de revers, et sentirent le besoin de la paix. Le général russe Béningson en fit les propositions dans une lettre adressée au général Bagration, chargé de traiter avec les Français. Cette lettre peint en peu de mots, mais en traits énergiques, la triste situation des Russes. « Après les flots de sang qui ont coulé ces jours derniers dans des combats aussi meurtriers que souvent répétés, je désirerais soulager les maux de cette guerre destructive, en proposant un armistice, avant que d'entrer dans une lutte et dans une guerre nouvelle, peut-être plus terrible que la première. Je vous prie de vouloir bien faire connaître aux chefs de l'armée française cette intention, dont les suites pourraient avoir un effet d'autant plus salutaire, qu'on parle déjà d'un congrès général qui pourrait prévenir une effusion inutile de sang humain. » L'aveu que fait ici le général russe honore sa franchise; il convient de la terreur qu'inspiraient aux Russes les succès constans des armées françaises et le découragement de l'ennemi; mais il ne fait pas moins d'honneur à son humanité. C'est bien dommage que sa voix ne se fasse entendre aux princes qui veulent la guerre et aux généraux qui commandent le carnage, que quand l'aveugle passion de dominer et la fureur atroce de vaincre leur ont fait verser des flots de sang.

Le 1er octobre 1808, dernier jour du passage des troupes qui traversaient Paris pour se rendre à l'armée d'Espagne, le soixante-seizième régiment de ligne entra dans la capitale, et fut conduit dans les jardins de Tivoli, comme ceux qui l'avaient précédé. On lui donna une fête brillante. Le repas fini, les militaires se répandirent dans le jardin, déjà

rempli par une foule immense de spectateurs, et parurent prendre plaisir aux divers exercices d'adresse et d'agilité qu'on exécuta devant eux. Ces exercices n'étaient pas encore achevés, que tout-à-coup, des tambours battirent la générale; aussitôt les soldats, oubliant les jeux, coururent reprendre leurs rangs, et leurs chefs eurent quelque peine à leur faire entendre que cette alerte était seulement le prélude d'un nouveau spectacle, et que, cette fois, malgré leur amour pour la discipline, ils pouvaient ne pas répondre à cet appel. Ils reprirent leur place dans le carré des jeux. Cent musiciens et vingt tambours exécutaient un morceau de musique intitulé : *La Bataille de Friedland*; des pièces d'artifice imitaient le bruit de la mousqueterie et de l'artillerie. Une circonstance remarquable donnera une idée de la vérité de cette imitation. Au commencement du morceau, les militaires témoignaient leur satisfaction par de nombreux applaudissement; mais à l'instant où le ton plus vif, où la musique plus animée, où les tambours, battant le pas de charge, électrisèrent ces guerriers et les transportèrent en quelque sorte sur le champ de bataille, un trépignement général succéda aux applaudissemens, et les cris de : *En avant! en avant!*... étouffèrent entièrement le bruit de l'orchestre. L'illusion semblait être complète pour ces braves; et là, comme au fort de la mêlée, ils répétaient avec enthousiasme le mot qui les avait conduits si souvent à la victoire. Les acclamations de dix mille citoyens, bientôt unies à celles de ces guerriers, prolongèrent et terminèrent cette grande scène, qui peignait d'un seul trait le caractère national.

FUENTE-DE-CANTOS.

15 *septembre* 1810. — Après avoir chassé les troupes de la Romana, qui se trouvaient devant lui à Santa-Ollala et à Monasterio, le cinquième corps d'armée, sous les ordres du maréchal duc de Trévise, arriva le 15 septembre au matin près de Fuente-de-Cantos, où la cavalerie ennemie, forte de deux mille sept cents chevaux, y compris mille Portugais, crut pouvoir résister et s'opposer au passage. L'ordre fut donné au général Briche, commandant la cavalerie française, de culbuter l'ennemi avec sa division. Bientôt tout fut renversé et mis en déroute. Cinq cents hommes de cavalerie,

parmi lesquels se trouvait le colonel du régiment de l'Infante, et beaucoup d'officiers, furent faits prisonniers. Six pièces d'artillerie légère furent également prises avec leurs attelages et leurs caissons. L'ennemi laissa sur la place un grand nombre de morts, et celui des blessés fut considérable.

FUENTE-OVEYUNA.

6 *septembre* 1810. — S'étant avancé avec douze mille hommes jusqu'aux défilés qui dominent l'Andalousie, la Romana occupait Aracéna, Santa-Ollala, Monasterio et Guadalcanal. Durant son séjour dans cette partie, une de ses divisions attaqua, pendant quatre jours de suite, la porte de Castillo-de-los-Guardios, y fut constamment repoussée et y perdit cent cinquante hommes. Ce peu de succès n'empêcha pas deux mille hommes de se porter, le 6 septembre, sur Fuente-Oveyuna, où se trouvaient quatre-vingt seize hommes du trente-unième régiment. Une troupe si forte contre une poignée de Français, devait, selon toutes les apparences, obtenir une victoire complète ; mais que ne peut la véritable valeur !... Ce faible détachement se battit pendant treize heures ; d'abord, aux issues du village, ensuite dans son quartier, dans l'église, et enfin, dans le clocher. Tous les soldats voulaient mourir plutôt que de se rendre. Entourés de toutes parts, ils se défendaient avec la plus rare intrépidité. Deux cents Espagnols avaient déjà mordu la poussière. Désespérant de vaincre avec honneur ces Spartiates nouveaux, ils mirent le feu au clocher, et tout le détachement allait devenir la proie des flammes, lorsque l'approche de quelques troupes fit prendre la fuite à l'ennemi, et sauva ces braves, dont la belle défense est au-dessus de tous les éloges.

FUENTE-SANTA.

11 *septembre* 1810. — Après avoir surpris les troupes de Villa-Campa et de Caravayal dans les environs de Terruel, et leur avoir fait éprouver des pertes considérables au ravin d'Alventosa, tant en hommes, qu'en artillerie et en munitions de guerre, le général Chlopiski apprit à Terruel, le 11 septembre, que l'ennemi s'était rallié, et avait réuni quatre mille hommes sur la position de Fuente-Santa, regardée dans le pays comme inattaquable. Il se mit aussitôt en marche,

chassa devant lui l'avant-garde établie à Villastar, et prit position derrière Villel. Le mont de Fuente-Santa est appuyé au Guadalaviar, entièrement escarpé sur les flancs, et d'un accès si difficile, que les chevaux ne peuvent y arriver. Le général Chlopiski fit ses dispositions, et à une heure, il donna le signal de l'attaque, sous le feu terrible de l'ennemi. Un bataillon de grenadiers de la Vistule et deux bataillons du cent vingt-unième, marchaient en bataille et en échelons, tandis que le colonel Korinowski, avec les fusiliers du premier, observait les flancs. Au fort de l'engagement, une colonne ennemie vint menacer la gauche des Français ; elle fut aussitôt chargée et repoussée. Le colonel Milet, blessé deux fois, à la tête du douzième, et à peine rappelé à la vie, s'élance suivi de ses braves. Le chef de bataillon Fondeleski en fait autant sur la droite. Les positions de l'ennemi sont escaladées et enlevées successivement. Après deux heures du combat le plus sanglant, l'ennemi s'enfuit en désordre. Il se précipite sur le pont de Libron, qui se rompt sous le poids des fuyards. Les rochers sont couverts de morts : les eaux de la rivière les charrient au loin. La lassitude seule des troupes arrête la poursuite et le carnage. La perte de l'ennemi fut énorme dans cette journée, qui termina la destinée des bandes de Villa-Campa et de Caravayal.

FUENTEL-SANCO.

23 *novembre* 1810. — Don Juan, ayant rallié la bande d'Aguilar, se trouva à la tête de sept à huit cents hommes. Avec cette petite troupe, il se présenta devant le village de Fuentel-Sanco, situé sur la route de Salamanque à Toro. Ce poste était occupé par cinquante Suisses du deuxième régiment, sous les ordres de M. de Salis. Sommé de se rendre, ce brave capitaine rejeta toute proposition. Il se barricada dans la caserne, et fit un feu terrible contre les assaillans, dont la moitié avait mis pied à terre, et s'était emparée des maisons voisines qu'elle incendiait, pour atteindre la caserne à son tour. M. de Salis fit faire des sorties si à propos, que le feu était éteint aussitôt par ses soldats. Pendant deux jours, l'ennemi renouvela sans cesse ses attaques contre ce petit nombre de braves, sans pouvoir obtenir le moindre succès.

Mais le trait suivant doit surprendre encore davantage.

Un poste de cinq hommes, sous les ordres du fusilier Ca-

soult, avait été placé par M. de Salis au clocher de la paroisse. Les assiégeans ne manquèrent pas de le sommer, et ne pouvant le déterminer à se rendre, ils mirent le feu à l'escalier du clocher. L'intrépide Casoult, avec ses soldats, à moitié étouffés par la fumée, prit poste sur le saillant du mur de l'édifice. Ces braves restèrent soixante-six heures dans cette position, sans boire ni manger, et faisant feu sur l'ennemi, jusqu'à l'entier épuisement de leurs cartouches. Enfin, M. de Riss, commandant la ville de Toro, ayant été prévenu, le 24 au soir, de ce qui se passait, partit de Toro précipitamment avec quatre-vingt-dix hommes du régiment. Il arriva pendant la nuit à Fuentel-Sanco, attaqua l'ennemi avec fureur, le mit en déroute, et le força à la retraite. La brave garnison fut dégagée, et les insurgés laissèrent sur la place une quarantaine de tués et de blessés.

FUENTES-DE-ONORA.

5 *mai* 1811. — L'armée française, sous les ordres du maréchal prince d'Essling, et l'armée anglaise, commandée par le lord Wellington, étaient en présence près d'Alméida. Le village de Fuentes-de-Onora, qui était caché par les accidens du terrain, et placé en partie sur le pied du coteau occupé par les Anglais, avait été pris et repris la veille, après une lutte sanglante, par la division française Ferey; mais l'ennemi, qui occupait la partie supérieure de ce village, obligeait les Français à l'attaquer de nouveau. L'armée française avait pris les positions suivantes : les première et deuxième divisions du sixième corps en face de Pozobello, soutenues par la deuxième division du huitième en réserve; la cavalerie entière de l'armée, réunie sous les ordres du général Montbrun, se trouvait à la gauche de cette infanterie : toutes ces troupes, opposées à la droite de l'ennemi, devaient la tourner et la renverser. La troisième division du sixième corps occupait Fuentes-de-Onora en partie, et était chargée de l'attaquer encore; elle formait le centre avec le neuvième corps qui se trouvait en arrière et en réserve. Le deuxième corps était placé à la droite; sa première division occupait Alaméda, et le deuxième se tenait entre ce village et Fuentes-de-Onora. Le combat commença à la gauche par l'attaque du bois de Pozobello et du village qui étaient remplis d'infanterie anglaise. Après quelques instans de résistance, la

bois et le village furent emportés par la première division du sixième corps, qui aborda l'ennemi à la baïonnette, et lui fit perdre un nombre assez considérable de soldats, tués ou prisonniers. En même temps les trois divisions françaises marchèrent sur le village de Fuentes-de-Onora en colonnes et serrées par échelons, prenant le village par ses flancs. En arrière du village, les Anglais avaient développé une ligne de vingt escadrons, soutenus par plusieurs bataillons d'infanterie et par douze pièces de canon. Dans le moment, le général Montbrun, avec sa cavalerie, fit une manœuvre sur la gauche du prince d'Essling pour gagner le sommet des hauteurs et la droite de l'ennemi; mais la résistance qui lui fut opposée l'arrêta quelque temps. Parvenu enfin à s'en emparer, il chargea en colonnes par régimens la cavalerie ennemie, et, malgré le feu terrible de l'artillerie et de l'infanterie cachée dans les rochers, il enfonça et culbuta avec le plus grand succès les vingt escadrons anglais, les uns après les autres, et les poursuivit plus d'une heure l'épée dans les reins. Ce mouvement fut suivi par les première et deuxième divisions du sixième corps, soutenues par la réserve d'une division du huitième, tandis que le neuvième corps avança sa gauche pour se lier à la grande attaque. Cependant l'ennemi avait jeté des forces considérables dans le village de Fuentes-de-Onora, pour occuper le débouché et empêcher la communication du centre des Français avec leur gauche; là combattait, avec la plus grande opiniâtreté, la troisième division du sixième corps. Le désordre était déjà dans la droite de l'armée anglaise, et les troupes vaincues se retiraient en toute hâte sur le centre, où elles se réunirent derrière des régimens anglais envoyés promptement de la gauche. Le plateau, d'où les Français venaient de chasser leurs ennemis, était très-étroit dans cette partie. Du sommet descendaient deux ravins très-rocailleux et très-difficiles, où se trouvaient les villages de Villa-Formosa et de Fuentes-de-Onora, qui furent remplis de tirailleurs : lord Wellington garnit les revers d'une forte artillerie, et occupa le sommet par trois grands carrés. La cavalerie française, à travers le feu de l'infanterie et de l'artillerie, arriva sur ce point, et se précipita avec beaucoup de vivacité sur les trois carrés qui furent enfoncés, rompus, et forcés de se retirer. Le maréchal prince d'Essling prit alors position vis-à-vis de la ligne ennemie : mais avant l'arrivée de l'infanterie française, les

Anglais avaient déjà couvert le sommet du plateau de plusieurs lignes d'infanterie et d'une artillerie nombreuse. Ils avaient également jeté de nouvelles forces dans le village de Villa-Formosa à leur droite, et dans celui de Fuentes-de-Onora, où le combat se soutenait toujours avec un acharnement inexprimable. Plusieurs fois les divisions françaises de Ferey et de Claparède en chassèrent les ennemis; autant de fois les Anglais, soutenus par des troupes nouvelles, y rentrèrent vainqueurs. Repoussés encore plusieurs fois jusque sur le sommet du village, ils reprenaient aussitôt leur supériorité, protégés par l'artillerie qui foudroyait les Français et les forçait de se retirer. Enfin, après un combat très-sanglant ils restèrent dans leur position; les Français ne songèrent plus à les y forcer, et sur tous les points l'attaque cessa de part et d'autre. Si dans cette journée le plus grand nombre des morts et des blessés n'avait été du côté des Anglais, il aurait été difficile de décider à quel peuple restait la victoire, tant des deux côtés le courage et la valeur furent égaux, ainsi que la prudence et l'habileté des généraux, et l'opiniâtreté des combattans. Parmi les Français se signalèrent les généraux de brigade Fournier, Wattier, Lorcet, Maucune, Vichery; les colonels Ornano, Fririon et Langeron, et particulièrement le général de division comte Montbrun, qui déploya autant de talent dans les manœuvres que de courage dans les attaques.

FUENTES-SOL.

16 *mars* 1813. — Le général Curto, commandant la cavalerie légère à Arevalo, étant instruit que Savenill, commandant les chasseurs de Castille, était depuis quelque temps dans les environs de son cantonnement avec quatre cent cinquante chevaux, fit ses dispositions pour les surprendre. Il fit partir le 15 mars, à onze heures du soir, deux cents chevaux du troisième de hussards et du quatorzième de chasseurs, et deux cent cinquante grenadiers ou voltigeurs du soixante-cinquième, sous les ordres du chef d'escadron Giordano, auquel il donna ses instructions. Cet officier ayant appris que Savenill s'était dirigé vers le village de Fuentès-Sol, marcha sur ce point, où il arriva une heure avant le jour. Au cri de *qui vive*, le commandant Giordano ordonna à l'infanterie de suivre en colonne, fit envelopper le village

par quelques pelotons de cavalerie et se précipita dedans à la tête du reste. L'ennemi avait eu le temps de monter à cheval; mais il ne put soutenir le choc impétueux de notre cavalerie, et l'infanterie, qui arriva au même instant, tomba sur tout ce qui voulut faire résistance. Les Espagnols perdirent dans cette affaire cinquante hommes et quatre-vingts chevaux tués. On leur fit cent soixante prisonniers, parmi lesquels le commandant en second et cent officiers. Cent trente chevaux et tous les équipages de la troupe tombèrent au pouvoir des Français. Savenill, avec cent hommes des mieux montés, parvint à s'échapper, et se sauva dans les montagnes.

FULGENT (Saint-).

23 *septembre* 1793. — Les Vendéens marchaient vers Saint-Fulgent pour y combattre la division des Sables-d'Olonne, commandée par Miacksinski. Dans ce moment ils avaient triomphé de Santerre, de Duhoux, de Beysser et des Mayençais; cette colonne, composée d'un petit nombre de troupes, semblait devoir être redoutable, parce qu'elle possédait une artillerie considérable, qu'elle avait déjà obtenu de grands succès, et qu'elle était entièrement soumise à la discipline la plus austère. Deux hommes célèbres par une réputation méritée, Lescure et Charette, dirigèrent leurs efforts contre cette terrible colonne, au moment même où elle était à Saint-Fulgent.

Charette, voulant compléter leur succès, envoya d'abord à Royrand une ordonnance pour l'engager à se porter des Herbiers, où il était campé, aux Quatre-Chemins, afin de fondre sur les républicains à l'instant où ils seraient chassés de Saint-Fulgent et poursuivis. Plusieurs chefs, dans le dessein de laisser reposer leurs troupes, voulaient renvoyer l'attaque au lendemain. Charette, doué d'un génie ardent, ennemi de toute lenteur dans les affaires graves, s'y opposa, en disant que le succès de l'attaque dépendait de sa célérité; on marcha, et le soleil couchant vit arriver à Saint-Fulgent la colonne royaliste.

Le canon annonça au même instant des deux côtés le moment du combat; les paysans poitevins, marchant au milieu de la nuit, éprouvaient de la crainte. Le pays leur était inconnu, ils ne savaient point marcher dans leurs rangs; ils

étaient épars çà et là, et, ne pouvant point se reconnaître, ils se fusillaient dans l'obscurité de la nuit, Le hasard les fit cerner Miacksinski sans en avoir formé le dessein; l'artillerie des républicains était plutôt un embarras pour eux, ils ignoraient l'art de pointer. Les Vendéens, au contraire, plus exercés dans l'art de la guerre, écrasaient leur ennemi en faisant pleuvoir sur lui, et de fort près, une grêle de balles. On répondait aux royalistes en leur envoyant des obus qu'ils savaient éviter, étant toujours divisés par pelotons, et se couchant à plat ventre. La victoire resta incertaine pendant six heures d'un combat opiniâtre. Les royalistes l'obtinrent enfin. Leur nombre s'accroissait toujours, leur courage et leur espérance se montraient par des cris affreux qu'ils poussaient, et l'obscurité de la nuit ajoutait à l'horreur du moment. Aussi les républicains, plongés dans la confusion, sans espoir de retraite, pénétrés des plus vives alarmes, n'écoutèrent plus la voix de leurs généraux : ils abandonnèrent leur camp en désordre. Si, lors de cette défection des républicains, Royrand se fût rencontré aux Quatre-Chemins, il eût pu hacher jusqu'au dernier fuyard. Vingt-deux pièces d'artillerie, les munitions et les bagages, furent pour les royalistes les trophées de cette journée.

Royrand croyait que l'attaque n'aurait lieu que le lendemain, son infanterie occupait Chantonnay. Il arriva, mais l'action avait eu lieu; il atteignit encore quelques traîneurs. Miacksinski se replia sur Chantonnay, après avoir rassemblé ses débris; il pensait qu'il y trouverait la division de Luçon, mais ce fut des royallistes qu'il y rencontra. Il fallut s'ouvrir un passage, ce qu'il exécuta le sabre à la main. Le massacre fut encore renouvelé pendant la nuit. Le lendemain, on fouillait encore les taillis et les genêts, où l'on achevait de tailler en pièce les fuyards.

En vain on eût imputé cette défaite totale des républicains à leur général. On s'étonnera de voir environ quatre mille hommes hors d'état de résister à cette armée royale que les succès grossissaient à chaque pas. Cette multitude victorieuse affrontait tous les dangers avec la dernière audace Leurs cris annonçaient cette joie qui tient du délire, leur impétuosité ne peut se décrire, leur cause leur tenait tellement à cœur qu'elle semblait plus sacrée qu'aucune autre cause humaine, tant leur haine pour la république était sincère. Les chefs mettaient autant d'activité dans l'exécution de leurs plans,

que les soldats de valeur dans les combats, et de constance dans leurs marches et dans leurs travaux. Le philosophe déplore seulement que tant de bravoure fût exercée par des Français contre des Français.

FURNES.

18 *novembre* 1792. — Les commencemens de la campagne de la Belgique furent glorieux pour Dumouriez; presque toutes les villes tombèrent en son pouvoir; celle de Furnes, entre autres, fut occupée, le 18 novembre, par le général Labourdonnaye. Mais, les affaires ayant changé de face, Dumouriez évacua toutes les villes qu'il avait prises, et Furnes repassa pour quelque temps sous la domination des Autrichiens.

31 *mai* 1793. — Deux colonnes françaises, l'une de deux mille cinq cents hommes, partie de Cassel, sous les ordres de Stettenhoffen; l'autre, d'environ quinze cents hommes, tirés du camp de Guiveldt, trouvèrent dans Furnes une garnison de douze cents fantassins allemands et de cent cavaliers. De forts retranchemens, des avenues difficiles, un terrain coupé où des tirailleurs étaient embusqués, rendaient cette conquête difficile. Cependant, après une vive résistance qui dura deux heures et demie, les Autrichiens plièrent, et les Français firent leur entrée dans Furnes, le 31 mai 1793.

21 *octobre* 1793. — Les coalisés s'étaient encore une fois emparés de Furnes; Dunkerque était serré de près par une armée anglaise, lorsque la victoire d'Hontdscoot mit les Français en état de les repousser. Trois mille impériaux étaient chargés de la défense de Furnes; mais ils remplirent mal leur mission. Le général Vandamme, ayant eu ordre de se porter sur cette ville, l'enveloppa tout-à-la-fois par trois colonnes; l'une venant droit de Dunkerque, l'autre suivant l'Estrang. Pendant qu'elles s'avancent, de leur côté, vers Furnes, le général Gougelet paraît aussi du côté de la porte d'Ypres. La baïonnette enlève tous les postes ennemis: les Autrichiens fueint en désordre, et laissent leur artillerie, qui tombe entre les mains des Français, le 21 octobre 1793.

GAETE.

8 *janvier* 1799. — Lorsque le général Championnet fit pour la première fois la conquête du royaume de Naples, Gaëte était défendue par une garnison de quatre mille hommes : ses murailles étaient garnies de soixante-dix pièces de canon, et de vingt-deux mortiers; cent milliers de poudre, vingt mille fusils, des munitions et des vivres pour un an lui donnaient encore les moyens de faire une longue résistance. Une place ainsi défendue et approvisionnée paraissait devoir arrêter long-temps le général français, et n'avoir rien à redouter d'une surprise. Cependant, pour triompher de tous ces obstacles, Championnet n'envoie contre Gaëte que quatre cents soldats français. Le général Rey s'en approche, et fait lancer quelques obus sur la ville; à l'instant le désordre y est extrême; la garnison et les habitans se croient au moment d'être écrasés par l'artillerie française. Le commandant demande à capituler. On lui répond, qu'on exige qu'il se rende à discrétion. Il obéit. Quatre mille hommes déposent les armes devant quatre cents Français, qui les font prisonniers de guerre, et s'emparent de l'artillerie, des magasins, et des munitions qu'ils trouvent en abondance dans la ville, le 8 janvier 1799.

Du 7 février au 18 *juillet* 1806. — Les Napolitains n'avaient plus pour commandant de Gaëte, en 1806, un de leurs compatriotes. C'était au prince de Hesse-Philipstadt qu'avait été confié le gouvernement de cette place, lorsque Joseph Buonaparte, lieutenant de son frère Napoléon, entra dans le royaume de Naples, pour chasser du trône Ferdinand, qui, toujours protégé par la France, n'avait cessé de se montrer son ennemi. Le siége de Gaëte fut résolu, et l'on ne se dissimula pas les difficultés qu'il faudrait vaincre pour se rendre maître de cette ville, située sur une presqu'île qui ne tient au continent que par une langue de terre très-étroite. Le côté de l'ouest et du sud est défendu par des rochers escarpés et inabordables : son enceinte, plus basse et plus accessible, est fermée par une muraille que sa hauteur et l'épaissenr de ses revêtemens rendent inaccessible. Plusieurs batteries, qui dominent la mer, sont distribuées dans cette étendue, et sont capables de tenir éloignées les forces maritimes qui menaceraient d'en approcher. La seule partie de la place qui regarde la face de

l'isthme, peut être attaquée avec succès par des assiégeans qui ne sont pas maîtres de la mer. Elle présente, sur un front très-étendu et presque en ligne droite, un amphithéâtre de feux convergens vers le terrain étroit où les attaques peuvent être dirigées. Les travaux d'attaque commencèrent le 8 mars, trois semaines après l'arrivée des troupes françaises; cependant le feu des batteries ne commença que le 7 juillet. La difficulté de former un équipage de siége fut cause de ce grand retard. Il fallut construire presque tous les affûts, fondre beaucoup de mortiers, et faire venir la poudre de fort loin. Les deux collines, d'où l'on pouvait diriger les attaques, offraient tant de difficultés sur leur terrain, qu'il fallut beaucoup de temps pour s'y placer aussi avantageusement qu'on le désirait. Le rocher se montrait presque à nu sur le Monte-Secco; et le sol de la Torre-Atratina était traversé par d'énormes cailloutages, et des débris d'anciennes murailles. Les assiégés étaient pourvus d'une artillerie formidable; ils avaient, sur le front d'attaque, près de cent pièces de canon, sans compter les mortiers. La consommation de leurs munitions était énorme et souvent inutile. On compta jusqu'à deux mille coups en vingt-quatre heures. Les assiégeans armèrent leurs batteries de cinquante pièces de vingt-quatre et de trente-trois, avec vingt-trois mortiers de différens calibres. Dès le sixième jour, les brèches furent formées : celle qu'on fit du côté de la citadelle, à la première enceinte, dans un mur épais, mais qui n'était point soutenu de terre, laissait déjà voir les maisons de la ville. On doubla les moyens d'attaque sur la seconde, et, deux jours après, elle parut d'un abord facile. Alors la garnison, qui vit que rien ne pouvait arrêter les assiégeans, demanda à capituler. Le prince de Hesse, gouverneur de la ville, atteint d'un éclat de bombe, le 10 juillet, au moment où, sur un bastion, il encourageait ses canonniers, était mort, le troisième jour, des suites de sa blessure. Les Français, de leur côté, avaient perdu le général de brigade Grigny, et le général du génie Vallongue, officiers également distingués par leurs talens et leur courage. Gaëte ne put tenir que six jours devant le feu de l'artillerie française; car, depuis le commencement du siége, on s'était borné à la bloquer exactement sans tirer un seul coup de canon. Cependant sa garnison était de sept mille cinq cents hommes, continuellement ravitaillés par une flotte anglaise; elle avait des moyens de défense considérables, et semblait promettre une résistance beaucoup plus

longue. On peut cependant juger de la difficulté de l'entreprise, et de la gloire qui résulta de son succès, quand on considère qu'en ce moment les Français étaient dépourvus de marine, et qu'ils ne purent, en aucune manière, bloquer le port, ni empêcher les Anglais de faire entrer dans Gaëte des secours de toute espèce, soit en hommes, en munitions et en vivres. Une division de vaisseaux et de frégates, qui était sans cesse devant son port, y portait tout ce qui était nécessaire à sa défense. Tous ces secours, les fortifications naturelles qu'elle devait à la nature de sa position, le nombre des guerriers qu'elle renfermait, les ouvrages qu'on avait faits pour la rendre imprenable, n'empêchèrent point les troupes françaises de s'en emparer; et les difficultés que ce long siége présenta ajoutèrent encore à la gloire des soldats de l'armée d'Italie.

GAND.

12 *novembre* 1792. — Les Français, commandés par le général Labourdonnaye, se présentèrent aux portes de Gand, et furent reçus dans la ville comme des libérateurs. Les habitans désiraient, depuis long-temps, que les armées françaises se dirigeassent vers la Belgique, car ils portaient en gémissant le joug de l'empereur, qui, depuis leur révolte, les traitait sans ménagement. Ils furent délivrés; mais leur joie fut courte. Dumouriez évacua la Belgique avec autant de rapidité qu'il l'avait envahie, et paya ses succès par des revers aussi grands. Par suite d'une telle calamité, la ville de Gand fut replongée sous la domination de l'empire d'Autriche au printemps de 1793.

14 *juillet* 1794. — L'armée de Sambre-et-Meuse partit de Bruges le 13 juillet pour se rendre à Gand; elle se partagea en deux corps, et marcha séparément sur les deux rives du canal : le lendemain elle entra dans cette ville. Ce furent, de la part des habitans, des cris de joie et d'enthousiasme; car ils avaient pour les Français autant d'amour que de haine pour les Autrichiens.

GARDA.

14 *janvier* 1797. — Le général Monnier, après la journée de Rivoli, envoya, vers le village de Garda, le capitaine d'infan-

terie Régnier, à la tête de cinquante hommes. Il devait examiner le lac et faciliter un débarquement. Comme il visitait un poste, il voit paraître sept Autrichiens; il veut qu'on les attende et qu'on tâche de les saisir, tandis qu'il ira dans le village réunir le reste de son détachement. Au sortir de Garda, il rencontre son poste amenant les sept Autrichiens. Comme le capitaine français se disposait à choisir une bonne position en cas d'attaque, il aperçoit, au détour d'un défilé, une colonne autrichienne à vingt pas de lui. « Bas les armes ! s'écrie le commandant ennemi, vous êtes mon prisonnier. — Non, Monsieur, c'est vous, dit le Français ; j'ai désarmé votre avant-garde, vous en voyez une partie ; bas les armes, ou point de quartier. » Ces mots sont répétés par les Français ; la crainte de la mort pousse les prisonniers à crier comme eux. L'Autrichien propose une capitulation. Le cri de *bas les armes* et *prisonnier* le frappe de terreur. « Si je me rends, ajoute-t-il, ai-je à craindre de mauvais traitemens ? » Le capitaine lui jure sur son honneur qu'il ne doit avoir aucune crainte à cet égard. Alors l'Autrichien s'avance, présente son épée, ses soldats déposent leurs armes ; mais Régnier les fait rétrograder, de peur qu'à la vue de son petit nombre ils ne reprennent courage. Deux barques se trouvaient sur les bords du lac ; elles se remplissent bientôt d'Autrichiens, malgré l'opposition de leurs officiers ; leur trop grand nombre ne tarde pas à les engloutir avec les instrumens de leur fuite. Peu après cet évènement, des impériaux, à l'instigation même de leurs officiers, semblent refuser d'avancer plus loin. « Attendons encore, disait un de leurs capitaines. — Qu'entends-je ? s'écrie Régnier d'une voix terrible. Où est l'honneur ? N'êtes-vous pas mon prisonnier ? M'avez-vous rendu vos armes ? Ai-je votre parole ? Vous êtes officier, je compte sur votre loyauté : pour preuve, je vous rends votre épée ; faites marcher vos troupes, sans quoi je me vois forcé de faire avancer contre vous une colonne de six mille hommes qui me suit. » Ces mots frappent le commandant. « Je vais vous prouver, dit-il, que je connais l'honneur ; marchons, et je réponds que tout le monde me suivra. » Quelques mots allemands, adressés à sa troupe, ramènent le calme : on se met en marche, et cinquante déterminés amènent au camp français dix-huit cents prisonniers du régiment impérial de Klebeck, et d'un corps franc. Le capitaine Régnier reçut les éloges qu'il méritait. Les divisions autrichiennes étaient tellement désunies par des combats multipliés et les

marches savantes des généraux français, qu'elles ne connaissaient pas plus l'état de leurs forces que les dispositions et le nombre de leurs ennemis.

GARREZIO.

18 *avril* 1794. — Après la prise d'Ormea, par les Français, Garrezio fut bientôt sommé. Le général Dumerbion envoya un trompette à cet effet. Il n'en fallait pas plus pour effrayer les Piémontais, qui croyaient voir à tout moment l'armée française prête à tomber sur eux. Les portes de la ville furent ouvertes, et nos armées acquirent, sans brûler une amorce, des magasins considérables de blé, de farine et de riz; elles trouvèrent aussi une manufacture bien fournie de draps, qui servirent à habiller l'armée. Il y avait autour de la ville des montagnes qu'il était important de garder : des éclaireurs furent placés sur leurs crêtes; ce fut à la compagnie d'élite du quatre-vingt-dix-neuvième que ce service périlleux fut confié; mais leur nombre était trop petit, et ces montagnes trop vastes pour qu'ils pussent mutuellement se prêter leur appui. Les Piémontais ne manquèrent pas de profiter de cet isolement : ils vinrent, au nombre de quatre cents, attaquer quinze hommes détachés et placés au loin. Ceux-ci, néanmoins, font bonne contenance; ils soutiennent, pendant une heure et demie, le feu de la mousqueterie, et dirigent si bien leurs coups, les ménagent avec tant d'art, que l'ennemi étonné n'osa jamais tenter cette espèce d'assaut. Cependant les Français manquaient de cartouches, et auraient été embarrassés s'ils n'avaient eu leurs baïonnettes; ils résolurent de se servir de cette arme familière à leur courage, de fondre sur les Piémontais et de se frayer un passage à travers leurs rangs. Ce projet s'exécutait déjà, lorsqu'une compagnie d'éclaireurs de la dix-neuvième brigade, arrivant à leur secours, les aida à charger l'ennemi, qui aussitôt lâcha pied. Cinq Français blessés, loin d'amortir le courage des dix autres, ne firent que l'exciter par le désir de la vengeance.

5 *juillet* 1794. — Le roi de Sardaigne, pour réparer ses échecs, ordonna une levée en masse, et enjoignit à ses nouveaux soldats de se prémunir d'armes, de provisions et de vivres pour quatre jours. Il suivait en cela l'exemple de la France; mais les sujets imitèrent mal celui des Français. Réunis

à la voix du gouverneur de Chérasco, quarante mille hommes armés jurent, par la mère de Dieu, que chacun d'eux abandonnera la vie plutôt que son poste, et ne posera son fusil qu'après avoir débarrassé la patrie de cette horde de Français dévastateurs qui déchiraient son sein. Beau serment! comment fut-il tenu? Dix mille hommes seulement arrivèrent jusqu'aux avant-postes français près de Garrezio : trente mille désertèrent. Dès que l'armée républicaine fut avertie de l'approche d'une semblable milice, elle se rangea en bataille; les éclaireurs, leurs fusils encore en bandoulière, s'avancèrent au combat en dansant. Tant d'audace ne fut pas vaine : les Piémontais fléchirent, tournèrent le dos, et se mirent à courir à toutes jambes, sans songer à leur étendard, qui tomba entre les mains des Français.

29 *novembre* 1794. — Garrezio avait été évacué par les Français; mais les avantages qui le rendirent aux Autrichiens et aux Piémontais, chèrement achetés, ne furent que d'une très-courte durée. Le général Serrurier, qui arriva, força les Piémontais à fuir de nouveau et à abandonner cette ville. Voici encore un nouvel exemple de cette ardeur qui caractérise les Français. Serrurier sentait que son entreprise ne serait pas complète, s'il ne traversait sur-le-champ le Tanaro : la chose était facile; mais il ne fallait pas donner à l'ennemi le temps de regarder en arrière. Cependant le pain était dû à sa troupe, qui en avait besoin : quelques heures étaient nécessaires pour cela, et l'expédition était manquée. Que fait le général, qui connaissait ses soldats? Il fait battre à l'ordre à la tête de sa division, et met devant leurs yeux l'embarras de sa position. Ce ne fut qu'un cri : *Marchons sur-le-champ!* s'écrièrent-ils tous; pas un ne voulut attendre le pain qui lui était dû. On part; sur le chemin de Garrezio à Murseco, était une batterie, on l'enlève. La division va bivouaquer sur les hauteurs de Pievetra, et mange joyeusement le pain des Autrichiens, qu'elle avait ravi sur son passage dans les magasins de Priola et de Murseco.

GARRIGA (LA).

2 *novembre* 1812. — L'armée espagnole, qui avait quitté le camp de Tarragone, s'était portée près du village de la Garriga : forte de huit mille hommes, elle s'étendait depuis

Ametla jusqu'à Samalus, où elle appuyait sa gauche. Une redoute, gardée par près de trois cents hommes, fermait le chemin qui conduit à la Garriga. Le général Lamarque, avec sa division, se porta sur ce point, et se mit en bataille devant cette position, tandis que le général Expert réunissait sa brigade, et suivait le même mouvement. Les positions occupées par les Espagnols étaient très-fortes, retranchées avec soin, et défendues par des fougasses. Le combat commença aussitôt du côté des Français par le général Expert, qui, avec le vingt-troisième léger et le cinquième de ligne, se porta vivement sur les premiers retranchemens ennemis; après une courte résistance, il en chassa les Espagnols; et poursuivant ce premier succès, enleva successivement cinq positions, malgré la bravoure des troupes qui les défendaient, malgré les efforts du général Lascy, qui animait par sa présence les soldats qui étaient les plus braves de l'armée espagnole, à bien faire leur devoir. Chargés et poursuivis avec ardeur, ils prirent la fuite devant les troupes françaises, laissèrent un grand nombre de morts et quelques blessés dans les retranchemens, et arrivèrent en toute hâte au col de Monmani, où ils parvinrent à se rallier. Cependant le combat avait été également engagé vers Samalus; mais les Français trouvèrent moins de résistance de ce côté, où combattit la brigade du colonel Petit. Le bataillon du trente-deuxième léger, soutenu par le soixante-septième régiment, sous les ordres du colonel Larue, gravit la montagne, où étaient postés les deux corps réunis de Milans et Rovira, les attaqua avec audace, et, malgré le grand avantage de leur position, les enfonca et les mit en fuite. Pendant ce temps, les chasseurs du Lampourdan, commandés par Poujol, et la compagnie de Gironne, tournèrent et emportèrent la redoute de la Garriga. Le capitaine Poujol poursuivit avec ses chasseurs les Espagnols, qui s'enfuirent par la vallée de Figuero. Le général Decaen traversa le village de la Garriga avec le général Lamarque et la brigade Beurmann, se dirigeant sur Aiguafreda par Figuero. Le colonel Petit couvrait le flanc de cette route; mais les hauteurs qui couvrent la gauche de la route ne purent être gardées, parce que le général Expert avait été obligé de prendre position à Puigracioso, pour faire transporter les blessés. L'ennemi profita de ce contre-temps, et vint attaquer la colonne du centre par son flanc gauche. Dans cette position, les Français, par le rétrécissement de

la route en cet endroit, étaient engagés entre deux montagnes très-escarpées. Il fallait un effort extraordinaire de courage pour sortir de cet embarras : une compagnie de voltigeurs du soixante-dix-neuvieme régiment, sous les ordres du sous-lieutenant Marro ; et quatre compagnies du quatrième bataillon du soixantième, commandées par le capitaine Bombardier, montèrent à l'ennemi par un escarpement presque inaccessible entre des fentes de rocher, et, par cette audace et cette intrépidité, les Espagnols furent si étonnés, que dans un instant ils abandonnèrent les hauteurs, dont ils furent chassés, et laissèrent un libre passage à la colonne française. Cette affaire fit un grand honneur aux troupes du général Decaen, qui montrèrent un courage et une intrépidité au-dessus de tous les obstacles.

GAZA

26 *février* 1799. — Buonaparte fit avancer l'armée d'Orient dans la Palestine, sur les bords de la Méditerranée. Khan-Jounes, lieu commode à cause de l'abondance des eaux, fut choisi pour le point de réunion des corps d'armée que la disette obligeait d'avancer séparément. Au moment où le général en chef y arriva, la division Kléber, partie la première d'El-Arych, n'y était point encore. Buonaparte, escorté d'une poignée d'hommes, s'avance à trois lieues à sa rencontre jusqu'au Santon. L'avant-garde de la cavalerie de Kléber, que ses guides avait égarée, s'y trouva. Depuis quarante-huit heures ils erraient dans des sables brûlans. Les divisions Bon et Lannes, après avoir souffert toutes les horreurs de la soif, arrivèrent en même temps. Point d'eau pour soulager le soldat exténué de fatigues et de privations. Quelle fut l'alégresse des troupes quand elles aperçurent le lendemain à Khan-Jounes, un puits aussi beau qu'abondant! Cependant, à l'approche des Français, Abdalla, campé à une lieue, se replie sur Gaza avec ses Mameloucks et de l'infanterie. Buonaparte s'avance, et déjà il aperçoit à environ une lieue un corps de Mameloucks sur les hauteurs. Par son ordre, Kléber se dirige à la gauche sur Gaza : le général Bon, au centre, marche vers le front des Mameloucks ; le général Lannes, avec la division de droite, se dirigé sur les hauteurs et tourne le poste d'Abdalla. Le général Murat, à la tête de la cavalerie, s'avance avec six pièces de canon, et se dispose à charger ; mais

en vain ; les troupes ennemies, à son approche, font d'abord plusieurs mouvemens incertains, puis se retirent à la hâte comme pour choisir une position nouvelle. Au déclin du jour, les Turcs avaient tout-à-fait disparu devant Murat, qui fit tout au monde pour les amener à une action. La division Kléber tue seul une vingtaine de Turcs. On n'était qu'à une lieue de Gaza, entourée de hauteurs, sur lesquelles campa le quartier-général. La ville était munie d'une forteresse remplie de provisions de guerre et de bouche. Les habitans viennent se rendre à Buonaparte, qui trouve pour ses troupes des magasins considérables. Il continue sa marche vers Jaffa, après avoir laissé à Gaza des troupes et une administration. La ville, pendant toute l'expédition de Syrie, demeura fidèlement soumise aux vainqueurs. On se contenta de détruire ses fortifications en reconnaissance de sa tranquillité, tandis que l'incendie de leurs demeures et de leurs moissons fit repentir les habitans des campagnes du meurtre des soldats français.

GEBORA (LA).

19 *février* 1811. — Les Espagnols avaient établi leur camp sur les hauteurs de la rive droite de la Guadiana, sous la protection du fort de San-Christoval, où ils s'étaient retranchés. Le duc de Dalmatie fit apporter de Séville les membrures des bacs nécessaires pour chasser les Espagnols de leur position. Tandis que les Français faisaient tous leurs préparatifs, les ennemis travaillaient de leur côté à se consolider dans leur camp, et avaient fait sauter le pont de la Gébora. Les ouvrages commencés sur la rive gauche contre le corps de place avançaient avec rapidité ; en même temps, une nouvelle batterie de mortiers était établie à la gauche de l'attaque du centre. Les Français lancèrent des bombes et des obus de huit pouces sur le camp ennemi, par dessus la ville et le fort San-Christoval. Le feu de cette artillerie, dirigé par le général d'artillerie Bourgeat, obligea les Espagnols à se retirer, et à renoncer à la protection du canon du fort. Ils plièrent leurs tentes et les portèrent à douze cents toises plus loin, où ils dressèrent aussitôt un nouveau camp. Le duc de Trévise, qui avait été instruit par le général en chef de toutes ses dispositions, ordonna aux trente-quatrième, quatre-vingt-huitième et centième régimens de ligne, à une compagnie de sapeurs, et à la deuxième compagnie du troisième régiment

d'artillerie à cheval, de passer pendant la nuit la Guadiana, au lac qui avait été établi au-dessus de Badajoz, et de se porter sur les bords de la Gébora, pendant la nuit; et en même temps, le général Latour-Maubourg, qui était sur la Gébora avec sa cavalerie, reçut ordre de venir se former à la droite de l'infanterie.

Le 19, avant le jour, la Gébora est passée au-dessous de l'ermitage de la Botoa, par la cavalerie de réserve, qui, pour déborder l'aile gauche de la ligne espagnole, se porta sur la route de Badajoz à Campo-Mayor. Le combat s'engagea aussitôt de ce côté; le deuxième de hussards chargea l'ennemi avec une impétuosité qui lui est ordinaire, pénétra même dans le camp, et en ramena quelques prisonniers. Cependant le général Girard, avec l'infanterie, et en même temps l'artillerie légère, s'étaient jetés dans la Gébora, qu'ils franchissaient à deux gués à droite et à gauche du pont coupé, où les Espagnols avaient laissé quelques postes, qui furent repoussés par le duc de Trévise. Cette rivière fut passée malgré la rapidité du courant, et la profondeur de l'eau qui venait aux soldats au-dessus de la ceinture. Aussitôt, les régimens se formèrent en colonnes d'attaque sur la rive droite, ayant chacun un bataillon déployé. L'ennemi, qui avait placé son artillerie sur un mamelon en avant de son centre, dans les anciennes lignes de Béwick, engagea une vive canonnade, à laquelle il fut répondu avec la même vivacité du côté des Français. Après toutes les manœuvres exécutées avec autant d'habileté que de succès, il fut ordonné deux mouvemens qui devaient décider du sort de cette journée. Le général Latour-Maubourg reçut ordre de renouveler l'attaque de gauche avec sa cavalerie, et de charger les Espagnols à la première occasion. En même temps, le général de division Girard se portait, avec son infanterie, sur le prolongement des hauteurs qui aboutissent au fort San-Christoval, avec ordre de changer de direction, à droite, dès qu'il serait arrivé, et de prendre en flanc la droite de la ligne ennemie, pour lui couper la retraite sur la tête du pont. Cette manœuvre, exécutée avec autant de rapidité que de précision par les deux braves généraux, fit perdre tout espoir aux Espagnols. Ils formèrent aussitôt deux immenses carrés, qui furent successivement enfoncés avec une vigueur étonnante par les soldats français, qui faisaient retentir les cris mille fois répétés de : *Vive l'Empereur!* Dès-lors, la victoire fut à eux, et l'armée espagnole, forcée dans son camp, fut bientôt

dans une déroute générale. Dispersés et mis en fuite, les ennemis se retirèrent avec précipitation sur Badajoz, au nombre de trois cents hommes; la cavalerie, et près de huit cents hommes d'infanterie, avec plusieurs généraux espagnols et portugais, dans Elvas, où ils ne se croyaient pas même en sûreté. Tout le reste fut tué ou fait prisonnier. Six cents morts, parmi lesquels fut trouvé le brigadier-général du génie, don Gabriel, et plusieurs autres officiers supérieurs, et huit cents blessés restèrent sur le champ de bataille. Six drapeaux, sept pièces de canon attelées, vingt caissons, cinq mille deux cents hommes prisonniers tombèrent au pouvoir des Français. Parmi les prisonniers, on remarquait trois cents cinquante officiers, quinze colonels ou lieutenans-colonels, quatre brigadiers-généraux, et le général Viruez, commandant la deuxième division. Dans le deuxième carré, où fut pris Viruez, furent blessés les généraux Mendizabal, la Carréra, Carlos Despana. Cette bataille, qui ne fit éprouver aux Français qu'une perte légère, mérite une des premières places dans l'histoire militaire; c'est un nouveau titre de gloire pour les troupes de l'armée d'Espagne, qui fait autant d'honneur aux généraux, par la sagesse des dispositions et des manœuvres, qu'aux soldats qui les exécutèrent avec une précision et un courage vraiment admirables, et qui, par la franchise et la hardiesse de leurs attaques, rendirent inutiles les avantages des Espagnols, dont les positions étaient si bonnes et le feu si supérieur.

GÉHÉMI.

11 *avril* 1799. — Pour rétablir le calme dans la haute Egypte, le général Desaix, commandant de cette contrée, donna l'ordre à tous ses officiers de repousser dans les déserts tous les Arabes qui oseraient paraître dans quelques lieux habités. Ceux d'Yambo occupaient, dans la haute Égypte, l'important village de Géhémi, quand le chef de brigade Lasalle, commandant le vingt-deuxième régiment de dragons et un bataillon de la quatre-vingt-huitième, y arriva. Il fallait cerner le village, et s'avancer droit à l'ennemi. Les Arabes ne peuvent tenir long-temps, et, après une seule décharge, ils se retranchent dans une enceinte de murs crènelés. Ils sont bientôt forcés dans leur retraite, après avoir soutenu pendant quelques heures le feu du canon et de la mousqueterie. Ceux qui échappent à

la mort gagnent le désert, laissant un champ de bataille couvert de trois cents des leurs. Ce ne fut qu'au bout d'un mois que le général Davoust put atteindre les débris de leur troupe à Bénéadi.

GEISBERG.

6 *décembre* 1793. — Après des victoires consécutives, le général Hoche força les lignes de la Lauter, et livra bataille aux impériaux en avant de Landau. Le château de Geisberg, situé au centre en avant de Haguenau, paraissait le lieu le plus avancé de la ligne ennemie, et le point décisif. Trois bataillons autrichiens dominaient la montagne; malgré leur feu bien nourri, on voit s'élancer au-devant d'eux le premier bataillon de la réquisition de la ville de Chaumont, et le premier bataillon du trente-troisième de ligne. L'extrême fatigue les oblige à s'arrêter à mi-côte pour quelques instans; ils sont aussitôt chargés par les dragons de Toscane. Les Français parviennent à les repousser, achèvent de gravir la hauteur, et emportent le château à la baïonnette. En récompense d'une si belle conduite, ce bataillon fut exempté, par un décret, de toute incorporation dans d'autres corps. Le général Donadieu, ayant refusé d'attaquer avec sa cavalerie celle de l'ennemi, suivant l'ordre du général Hoche, fut traduit devant un conseil de guerre, qui prononça l'arrêt de mort contre un homme dont la gloire militaire n'avait encore reçu aucune atteinte. Les généraux allemands dirigeaient leur retraite sur Weissembourg. Quatre bataillons autrichiens marchèrent au devant des Français, sous les ordres du duc de Brunswick, qui eut la douleur de voir le reste de la ligne rebelle à ce mouvement. Il eut avec Wurmser, général en chef comme lui, une explication très-vive en présence des troupes. Les mauvais succès, qui sont la suite ordinaire du peu d'accord entre les chefs, ne tardèrent pas à se multiplier. Brunswick voulut garder les hauteurs de Wéissembourg: l'armée impériale s'y déploya en ordre de bataille; mais le premier coup de canon fut pour elle comme le signal de la retraite, qui se fit au travers des lignes de la Lauter, au milieu desquelles on avait eu soin de ménager des intervalles.

GEISENFELD.

1er *septembre* 1796. — L'armée de Rhin-et-Moselle entra en Bavière, sans beaucoup de peine, après avoir passé le Lech. A la suite de l'affaire de Friedberg, le général Latour se retira derrière l'Iser avec des troupes, qu'il avait ralliées difficilement. On devinait le but des généraux autrichiens, qui se retiraient devant les armées françaises sans jamais leur disputer le terrain; ils voulaient probablement attirer le général Moreau dans l'intérieur de l'Allemagne, afin de l'envelopper plus aisément, si le prince Charles parvenait à faire reculer Jourdan au-delà du Rhin. Mais Moreau demeura inébranlable, quand il se vit sans nouvelles positives sur la marche de Jourdan : tenter de nouveaux succès lui paraissait même une imprudence. Ignorant que les Allemands se disposaient à lui fermer l'entrée du Tyrol, et à mettre Ratisbonne en sûreté, Moreau cherchait l'endroit faible de l'ennemi, donnait à son aile droite des renforts nouveaux. Tout-à-coup les impériaux tombent sur son avant-garde à Geisenfeld; elle plie d'abord; un corps de cavaliers allemands s'avance même jusqu'à Reicherzoffen : mais bientôt ils sont repoussés par des troupes détachées de l'aile gauche des Français. Tandis que, dans le bois de Geisenfeld, l'infanterie légère résiste avec vigueur au premier choc des Allemands, la cavalerie de réserve se rassemble, le corps de bataille paraît. L'affaire s'engage vivement entre Puech et la chapelle Saint-Gast; une nombreuse artillerie, placée en cet endroit par les Autrichiens, force notre droite à se replier. La grande route de Langenbruck est le théâtre de l'attaque principale. Les Français se voyaient maîtres des hauteurs, et même d'une extrémité de ce village, tandis que l'autre extrémité était au pouvoir des Autrichiens. L'infanterie allemande, formée en colonnes d'attaque, fut deux fois repoussée du village et des hauteurs qu'elle allait ressaisir; elle se retira en désordre. Le général Latour vit que la nombreuse cavalerie autrichienne se déployait entre Langenbruck et Geisenfeld, et résolut de mettre à profit cette supériorité. Il la dirigea au travers des prairies marécageuses, et menaça même la gauche des Français d'une charge générale. Desaix et Beaupui, s'apercevant de cette manœuvre, détachent une compagnie d'artillerie légère, un bataillon d'infanterie et trois régimens de cavalerie. Cette manœuvre échappa aux Autri-

chiens à la faveur d'un vaste rideau. La confiance avec laquelle ils marchèrent contre les pelotons épars, et la faible artillerie qu'ils apercevaient, ne fut pas troublée par la mitraille de quatre pièces de canon que l'ennemi chargea courageusement. A peine était-il à vingt-cinq pas de la hauteur, que le premier régiment de carabiniers paraît, et se précipite avec tant d'impétuosité que la cavalerie autrichienne, deux fois plus nombreuse, est renversée dans les bas-fonds et dans les marécages. Elle est ensuite accueillie en flanc par le sixième de dragons et le huitième de chasseurs, qui lui coupent la retraite sur les chemins qu'elle avait suivis en arrivant; un bataillon du soixante-deuxième voit défiler devant lui les restes de cette troupe nombreuse qui venait d'essuyer une perte considérable; deux cents chevaux demeurèrent sur le champ de bataille. Une aussi habile manœuvre, de la part des géneraux français, décida en partie l'heureux succès de l'affaire.

L'ennemi fit encore une tentative inutile sur Langenbruck. Desaix se décide alors à reprendre l'offensive avec le corps de bataille. La chapelle Saint-Gast tombe au pouvoir d'un bataillon de la quatre-vingt-dix-septième, qui s'empare aussi d'un obusier et d'un caisson, à la vue d'un régiment de cuirassiers. Ces revers forcent les Autrichiens à songer à la retraite; ils l'exécutent avec assez d'ordre jusqu'à Geisenfeld. Une de leurs colonnes, ayant tenté le passage de la Paar à Reicherzoffen, fut repoussée avec perte. Un vent contraire empêcha le centre de l'armée de participer à cette action, en lui dérobant le bruit de l'artillerie : quand on en reçut la nouvelle, il n'était plus temps d'envoyer des secours. Sans cet accident, l'ennemi faisait une perte bien plus grande, car il était pris en queue par un corps considérable. Une seule division de l'aile gauche avait eu à combattre les trois corps de Nauendorff, de Latour et de Mercantin. Malgré cette immense supériorité, l'ennemi fut déçu de ses espérances, et perdit, en se retirant, douze cents hommes tués ou blessés, et trois cents prisonniers.

GÊNES.

1800.—La déroute de Schérer avait été comme le signal des revers de l'armée d'Italie; ceux qui auparavant faisaient trembler Naples, Rome, la Toscane, le Milanais, se trouvaient réduits à moins de soixante mille hommes : cent mille Français avaient succombé aux fléaux de la guerre; la vic-

toire semblait avoir abandonné entièrement nos drapeaux. La France venait de perdre Coni, la dernière de ses conquêtes en Italie. Quelques soldats, épuisés par toutes sortes de privations et de fatigues, conservant à peine un souffle de vie, sans pain, sans vêtemens, occupaient encore le sommet des Alpes. Par-tout régnait la misère; le découragement augmentait tous les jours; plus d'argent, plus de magasins, pas même une poignée de paille pour reposer les malades. Championnet, aussi connu par ses victoires sur le Rhin que par sa conquête de Naples et ses disgrâces, venait d'être emporté par une épidémie, dernier fléau de cette armée naguère si florissante. On ne connaissait plus ni chefs, ni discipline; la désertion devenait presque générale, et des corps entiers rentraient en France de leur propre volonté: les généraux eux-mêmes donnaient l'exemple du désordre. Les rochers de la Ligurie servaient encore d'asile à quelques braves, qui trouvaient dans la chair de leurs chevaux une dernière ressource contre les horreurs de la famine: un froid rigoureux leur faisait éprouver de nouvelles souffrances. Plusieurs bataillons n'avaient conservé que leurs officiers qui n'abandonnaient point encore, quoique sans soldats, les postes qu'on leur avait confiés devant l'ennemi. Tout concourait à favoriser les desseins de la cour de Vienne: le point le plus faible fut celui vers lequel elle dirigea ses principaux efforts. Conquérir Gênes, passer le Var, envahir la Provence, agir d'intelligence avec quinze mille Anglais nouvellement descendus à Mahon, voilà quel était le plan de l'empire. Masséna reçut de Buonaparte le commandement de l'armée d'Italie, commission d'autant plus pénible qu'il fallait quitter une armée victorieuse pour se mettre à la tête de quelques milliers d'hommes épars sur les hauteurs de Gênes, et que les plus belles troupes d'Allemagne paraissaient devoir accabler au premie choc, tant leur détresse était devenue désespérante. Malgré tous ces motifs de découragement, Masséna entreprit de ramener la discipline au milieu du plus grand désordre, de trouver l'abondance au sein même de la disette. La vue des triomphes passés soutenait son courage et lui inspirait les grands moyens de conduire les troupes à de nouveaux succès.

Un pouvoir illimité devait être la base des entreprises de Masséna: il en est investi par Buonaparte, et pense au moyen d'accélérer d'abord la solde et la subsistance de l'armée.

Tandis que Marseille lui fournit des grains, le midi de la France se dispose à lui envoyer des hommes pour compléter ses cadres. Les maladies sont arrêtées par de sages réglemens; le soldat, fidèle à ses drapeaux, reçoit la récompense due à son zèle; une sévérité inflexible punit les déserteurs; une demi-brigade est désarmée, une autre incorporée, la peine de mort prononcée contre les officiers qui ont déserté avec le soldat; ceux qui n'ont fait que tolérer l'abus sont dégradés. De sages mesures pour l'entretien des hôpitaux, le commerce des grains rendu plus facile, la permission de s'armer en course pour assurer la marche des convois, les fournisseurs infidèles dénoncés au gouvernement français, des entrepôts d'approvisionnemens organisés, voilà les premiers effets de l'administration active de Masséna. L'état-major se compose d'officiers de mérite qui n'avaient pas, comme les premiers, perdu la confiance du soldat par leurs revers. Les généraux Soult, Gazan, Thurreau, Oudinot, sont décorés des premiers grades.

En arrivant à Gênes, le 18 février 1800, Masséna rencontra de nouveaux obstacles plus difficiles encore à surmonter: la plupart des riches soutenaient l'ennemi. L'argent faisait trahir au soldat sa patrie et son devoir, et tandis que de faux réfugiés italiens informaient l'ennemi de tout ce qui se passait dans la place, un général gênois, malgré la foi du serment, dévoilait toutes les mesures du conseil de guerre. Azaretto est découvert; des hommes irrésolus et peut-être infidèles sont remplacés par des administrateurs d'un dévouement reconnu. Il fallait effrayer par un exemple la population des environs de Gênes, insurgée contre les Français: une peine sévère les fait rentrer dans le devoir. Cependant, au lieu de vingt-deux bataillons que le général attendait de France, mille hommes viennent se ranger sous ses drapeaux. Le corps des officiers du bataillon de la Lozère arrive complet; mais un soldat seulement composait la milice. De peur que les grades récemment accordés au mérite ne fussent contraints de céder à des droits plus anciens, et que par-là on ne vît s'éteindre un reste d'émulation, les officiers reçoivent l'ordre d'aller dans leurs départemens respectifs rassembler les soldats en retard: pendant ce temps on presse avec beaucoup d'activité les levées d'hommes que réclame la patrie en danger. L'armée, composée de vingt-cinq mille hommes, défendait toutes les avenues du Dauphiné et de la

Provence, depuis le mont Cénis jusqu'à Gênes. De nouveaux besoins commençaient à se faire sentir, et les grains achetés à Gênes, par Masséna, n'étant arrivés qu'en partie, le soldat n'avait éprouvé qu'un mieux momentané; loin d'avoir un seul magasin, on se voyait tous les jours à la veille de manquer entièrement de vivres, et les rations n'étaient jamais distribuées qu'en partie. Les Gênois eux-mêmes n'avaient que deux onces de pain par jour; la misère était générale; la frayeur s'emparait de plus en plus de tous les esprits. Malgré l'active vigilance du général en chef, il se voyait sans cesse contrarié dans ses desseins; la Ligurie venait d'être délivrée par ses soins, de toutes les charges inutiles; les frais d'administration réformés, les murmures excités par l'abus du pouvoir, promptement étouffés; l'ordre semblait renaître de toutes parts. Tant de sagesse aurait-elle dû trouver des entraves dans la mauvaise foi des fournisseurs et le caprice des vents qui s'opposèrent quatre mois aux arrivages des subsistances? Un malheur nouveau vient accabler Masséna. La compagnie Antonini, que l'on croyait arrivée au moment de remplir des engagemens qu'elle avait long-temps différés, y manque tout-à-fait; Antonini est châtié, les conventions sont rendues nulles, et plusieurs négocians gênois se chargent pour quelque temps de subvenir à l'entretien de l'armée. On saisit à Marseille tous les grains de la compagnie Antonini, qui avait éludé sa promesse après avoir reçu des avances du trésor public. Quelles que fussent les ressources, jamais elles ne pouvaient balancer le nombre des maux qui venaient tous les jours fondre sur l'armée française. Le temps était venu où les défilés des Alpes, plus praticables, permettaient aux ennemis de se rassembler et de s'approcher des avant-postes français. Gênes, Savonne n'étaient point approvisionnées; les maladies et la pauvreté croissaient tous les jours, et, pour comble d'infortune, le gouvernement ligurien n'avait plus le moyen de rien fournir : il était donc impossible de satisfaire à-la-fois aux nombreux besoins de cette armée languissante. Le premier consul apprenait tous les jours de nouveaux détails de malheurs sans pouvoir y porter remède; prévoyant que de nouvelles troupes envoyées sur les rochers de Ligurie ne feraient qu'augmenter le nombre des victimes; il s'occupe du projet hardi de sauver l'Italie en passant le Saint-Bernard, de délivrer Gênes par une attaque éloignée, mais subite, et de ressaisir par-là ses premières conquêtes. De

tels succès n'existaient encore que dans l'avenir, et les maux présens de l'armée n'étaient soulagés que par des promesses. Dans ces cruelles circonstances, au moment où la disette était portée à son comble, Masséna se voit bloqué dans Gênes; on n'avait pas de vivres pour vingt-quatre heures. Sous peu de jours, trois demi-brigades d'infanterie, trois régimens de cavalerie devaient se joindre au corps d'armée; Nice avait reçu deux millions de numéraire, et dix-huit mille quintaux de blé étaient près d'entrer dans le port. Toutes ces espérances s'évanouirent le 5 avril 1800, par l'attaque que les Autrichiens dirigèrent contre Gênes. Ils étaient restés tout l'hiver devant cette ville, mais en très-petit nombre; leur armée, distribuée dans la Lombardie, le pays de Venise et la marche d'Ancône, paraissait faible, tant qu'elle était disséminée. Masséna était loin de soupçonner qu'elle entrât de si bonne heure en campagne; les différens corps étaient déjà réunis, qu'il croyait pouvoir les prévenir. Comme l'ennemi avait reçu abondamment tout ce que demandait son entière restauration, il avait pu se rendre formidable à des troupes dénuées de toute espèce de secours: le général en chef n'avait pas même aperçu les renforts que l'armée ennemie ne cessait de recevoir pendant sa longue inaction. Quel fut son étonnement quand il apprit que Mélas, en peu de jours, avait réuni dix mille hommes en avant de Bobbio, dix mille hommes en avant de Tortone, trente mille à Acqui et Alexandrie; quand il apprit que ce général, après avoir laissé dans le Piémont toute sa cavalerie, une artillerie superbe et vingt mille hommes d'infanterie, venait se présenter devant Gênes! Quinze mille trois cent vingt hommes composaient les troupes que Masséna devait opposer à un ennemi si supérieur. Outre l'infériorité du nombre, les Français en avaient une bien grande dans leur délabrement général. A la vue de cette énorme disproportion, Masséna n'eut d'autre ressource que de chercher à diviser sans cesse les forces ennemies, en combattant leurs corps séparés avec tous les siens rassemblés. La position de Gênes, environnée de hauteurs, favorisait beaucoup cette nouvelle tactique, comme le prouvèrent bientôt des engagemens où le succès couronna le génie et la valeur aux prises avec des forces bien plus nombreuses. Vado tomba dès le second jour au pouvoir des Français; l'aile droite de l'armée de Masséna se trouva isolée; seule elle défendit un moment Gênes contre les efforts des coalisés.

La nécessité de conserver tous les débouchés de la ville, et de ne point perdre les points de communication, força le général Masséna à distribuer ses postes sur une ligne, trop étendue à la vérité, trop garnie de soldats en raison de leur petit nombre, mais pourtant nécessaire à la défense qu'il avait résolu de faire. Au premier mouvement d'offensive de la part de l'ennemi, toutes les divisions de Masséna devaient se montrer en masse. Elles avaient pour point de réunion la ville de Gênes qui servait de point d'attaque aux Autrichiens.

Une flotte anglaise parut devant la ville au moment où elle fut attaquée le 5 avril par les troupes autrichiennes. La mer fut donc interceptée tout-à-coup; plus d'arrivages pour soutenir une armée, pour alimenter une population de cent soixante mille âmes. Monte-Cornua, Torriglia, Scoffera, Cadibona et Monte-Moro virent dès le lendemain les Autrichiens devant leurs murs : leur marche engagea des combats d'autant plus meurtriers que les pierres et les baïonnettes furent les instrumens du carnage : Monte-Facio fut pour les Allemands une prise assez importante. Ils bivouaquèrent sur une hauteur à la vue de Gênes, y allumèrent une grande quantité de feux, autant pour inspirer une idée encore plus haute de leurs forces, que pour opérer dans le peuple de Gênes un mouvement d'insurrection. Un calme parfait trompa leur attente.

Il était de la sagesse militaire de Masséna de temporiser le plus possible; il était de son intérêt à l'égard des Gênois de vaincre les ennemis sous les murs qui venaient d'être témoins de leur succès. Il résolut donc de prendre l'offensive. Son plan d'attaque l'occupa dès le lendemain, et il divisa en deux colonnes les troupes qu'il destinait à cette entreprise. L'une se dirigea par Quinto à droite, l'autre, sous les ordres de Miollis, prit à gauche par Parisonne. L'accord fut extrêmement heureux entre ces deux divisions, qui se rendaient au même point après être parties des lieux les plus opposés; leur feu ne commença qu'à quatre minutes de distance. L'engagement fut prompt et brillant pour les Français : Miollis occupa Monte-Cornua avec une réserve, après que l'ennemi eut été culbuté à Monte-Facio, Panesi, à Saint-Alberto, à Scoffera. Le jour même Masséna fut vainqueur à Bisagno. Quinze cents prisonniers, au nombre desquels se trouva le baron d'Aspres, furent le fruit de nos succès. Les Français

furent aussi grands par leur victoire que par la manière dont ils traitèrent les vaincus. Aucun prisonnier ne fut dépouillé, malgré le dénuement affreux des vainqueurs; les Gênois donnèrent des preuves sensibles d'humanité, en apportant aux blessés tout ce qui pouvait adoucir leurs maux et rétablir leurs forces; on les voyait se disputer le plaisir de les transporter dans leurs maisons. Une alégresse générale signala l'entrée de Masséna dans la ville de Gênes. Il s'occupa de dispositions particulières dans la journée du 8 avril. L'armée fut divisée en deux corps : le premier, commandé par Miollis, fut spécialement chargé de défendre Gênes; le second, destiné à tenir campagne, se partagea en deux divisions; celle de droite avait à sa tête le lieutenant-général Soult et le général de division Gazan; celle de gauche était commandée par le général Gardanne : Masséna marchait avec lui.

Délivrer Savone, rétablir les communications avec Suchet, et ressaisir notre première ligne, tel était le but du général en chef. Les corps destinés à Soult se portèrent sur Voltri. la nuit suivante : la Bocchetta fut la seule conquête de l'ennemi dans cette journée. Le général Mélas tourna un moment la position du général Gardanne en avant de Verragio; comptant déjà sur la victoire, il envoya sommer le général français de se rendre et de mettre bas les armes. « Les Français, répondit-il, ne capitulent point quand ils peuvent se battre » : le parlementaire fut ainsi renvoyé.

Cependant on sonne de tous côtés le tocsin d'alarme : on dit que des milliers de Piémontais, réunis aux insurgés de Ligurie, sont partis pour intercepter la communication de Gênes à Voltri. Quelle nouvelle pour une armée distribuée à Gênes, Voltri et Varragio! Masséna, loin de renoncer à sa première idée, fait proclamer un appel à tous les Gênois, presse un emprunt de cinq cent mille francs, et, confiant au général Miollis la défense de la place, il arrive le soir même à Cogoletto; sans perdre un seul instant, il présente le combat aux Autrichiens, qui venaient de se poster aux cabanes de Macarollo : le succès répond à son activité; une charge exécutée très-vivement renverse l'ennemi de toutes parts. Deux canons, six cents prisonniers, un nombre considérable de blessés et de morts attestent leur défaite. Les impériaux sont également mis en déroute à Campo-Fredo, qui tombe au pouvoir des Français. Si ce combat eut l'avan-

tage d'assurer les derrières de la division Gazan, il fut contraire aux opérations du lendemain, en mettant Soult dans l'impossibilité d'y prendre part. Ce lieutenant-général se dirigeait à quatre heures du matin sur Sassello par Aquabianca, quand on vint lui dire que huit mille Autrichiens partis de Montenotte se portaient sur la Verreria, dans le dessein de couper la retraite à Masséna, que le général Mélas allait attaquer. Soult ne songea qu'au moyen de contrarier de telles dispositions. Par ses ordres, Gazan se poste à Pallo, pendant que le général Poinsot attaque à la hauteur de Sassello l'arrière-garde ennemie qui gagnait la Verreria. Sassello est emporté au pas de charge, on s'empare de deux cent mille cartouches, et six cents prisonniers autrichiens tombent en notre pouvoir.

Cet avantage était encore ignoré de Masséna. Il se dirigeait à travers ce pays montueux avec la division Gardanne. Les troupes, partagées en deux colonnes, se trouvèrent par hasard en présence des ennemis qui s'avançaient dans la même direction. L'action s'engage et les Français continuent de gagner les hauteurs; ils se mesurent pendant huit heures contre des forces décuples : dix milles hommes ne peuvent en renverser douze cents, dont le courage est nourri par l'idée qu'un prompt secours leur sera porté par l'adjudant-général Saqueleu et par Soult qui tombera sur les derrières de l'ennemi. Le général en chef se multiplie lui-même, en multipliant à-la-fois ses faibles moyens : Gardanne, l'adjudant-général Cerize, et trois aides-de-camp de Masséna sont blessés. L'ennemi attaque six fois le front des Français sans pouvoir l'enfoncer : ses pertes sont considérables, mais il devient certain de notre infériorité quand il voit que nous le repoussons sans le poursuivre. Honteux de ses vaines attaques, il forme deux colonnes pour tourner des troupes si opiniâtres. Le général Fressinet, qui s'était mis à la tête des Français, se voit obligé de faire retraite; Masséna en gémit : Comment, pas une balle pour moi, s'écriait-il souvent. Il arrive à Cogoletto, il décide que pour reprendre sa supériorité il est nécessaire de réunir ses forces au corps de Soult. Ses manœuvres étaient favorisées par la nuit, et la réussite lui paraissait complète s'il pouvait consacrer quatre heures à ses importantes dispositions. Entouré des chefs de l'armée, il leur déclare à une heure du matin qu'il faut s'apprêter à une attaque suivant le plan qu'il s'en est formé : mais

Fressinet à qui l'état des troupes était bien connu, détermine le général en chef à ne rien entreprendre avant le jour : il le prévient qu'une partie des soldats s'est vue contrainte, par le manque absolu de nourriture, de gagner la route de Gênes au milieu des montagues, et que dans la matinée seulement les corps se complèteront. En effet le soldat revint à son poste. Masséna ne put donc joindre la division de Soult, mais il sentit le besoin d'augmenter les forces de ce dernier. Fressinet, à la tête de deux demi-brigades, arriva pour le mettre en état de soutenir des combats continuels.

Ce ne fut que par d'excellentes dispositions et par des prodiges d'intrépidité que les Français, commandés par le général Gazan, surmontèrent les nombreux obstacles de la Verreria : les Autrichiens la défendirent avec un grand courage ; mais ils ne purent, malgré leur nombre, faire lâcher le pied aux grenadiers réunis. Ceux-ci vinrent à manquer de poudre. Une voix s'écrie : *En avant!* c'est celle du brave Bonnot, simple grenadier ; tous s'élancent à-la-fois contre l'ennemi, qui se voit contraint d'abandonner sa position, et de céder à une sage impétuosité. Les Autrichiens sont encore chassés de Tagliarino, en voulant y effectuer leur retraite ; ils laissent au pouvoir du vainqueur deux mille prisonniers et sept drapeaux. Le général Soult ne perd pas un instant, et rallie ses troupes sur la hauteur de Gros-Pasto, position importante, d'où l'on découvrait les montagnes voisines. Selon toute probabilité, les Autrichiens devaient tenter de s'emparer de l'Hermette, lieu parallèle au centre des Français : en effet, deux colonnes de troupes autrichiennes semblent se mettre en mouvement pour prendre position sur l'Hermette, et déborder le général Soult. Celui-ci veut qu'à l'instant ce lieu soit emporté par des troupes à moitié vaincues, car la disette et les fatigues étaient au comble : on les voit cependant s'élancer avec audace, remporter sur la gauche un avantage important, au moment où la droite, épuisée, n'ayant ni pain, ni cartouches, est décidée à la retraite, et commence même à se replier ; elle est heureusement ramenée à la charge par le chef de la vingt-cinquième demi-brigade légère, qui, malgré les douleurs d'une large blessure, se jette au-devant des fuyards. Tout-à-coup on entend une fusillade, et le bruit court que le général en chef arrive pour envelopper l'ennemi : c'est le général Fressinet qui débouche d'un bois, la baïonnette en avant, et fait renaître l'enthousiasme dans

le cœur des Français. On se précipite, les impériaux sont renversés, et laissent au pouvoir de nos troupes le poste de l'Hermette, et six cents prisonniers. Un adroit mensonge avait beaucoup contribué au succès de cette affaire, qui coûta à l'ennemi environ cinq mille hommes, et doubla, par une heureuse jonction, les forces de l'armée française. On voulait, malgré la nuit, poursuivre les vaincus; mais Soult rallia ses troupes à Gros-Pasto, ne laissant que des postes sur son passage.

L'ennemi épiait tous nos mouvemens; il présuma combien notre gauche serait affaiblie, quand il vit le général Fressinet défiler à la tête de sa colonne. La quatre-vingt-dix-septième demi-brigade est assaillie par les Autrichiens : elle leur oppose d'abord une résistance incroyable, si l'on considère son apparente faiblesse; mais, obligée d'abandonner sa position, elle essuie une déroute complète en se repliant. Des chaloupes, attentives aux moindres mouvemens des troupes françaises, les reçurent, aux bords de la mer, par une canonnade très-vive.

Pendant ce faible revers, Masséna, qui ne connaissait rien de la situation du général Soult, apprend que six mille Autrichiens se sont emparés de Voltri. Le général en chef se décide à faire marcher sur ce point une seconde colonne de deux mille hommes. Ils y arrivent, le 12, au moment où trois mille prisonniers, que le général Soult avait faits la veille, s'efforçaient de briser leurs chaînes pour en charger leurs vainqueurs. L'arrivée de ce nouveau corps arrêta le mouvement des impériaux. Le général Soult leur faisait essuyer une perte considérable entre l'Hermette et Arpazella. Un grand nombre de morts et deux cents prisonniers furent les fruits de la victoire. L'armée française, toujours aux prises avec la faim, ne put effectuer aucune manœuvre le lendemain : on se contenta, le jour suivant, de reconnaître les positions de l'ennemi.

Le 15 avril, de grand matin, une colonne autrichienne, allant à Savone, se dirigeait sur Stella. Le général Oudinot et l'adjudant-général Gauthier sont chargés par Masséna de sonder la force de l'ennemi, sans exposer trop le soldat. Cinq bataillons de grenadiers autrichiens et un de leurs meilleurs régimens d'infanterie se trouvèrent en face des Français, dont les forces consistaient dans une demi-brigade et un bataillon de grenadiers. L'ennemi perdit un moment ses posi-

tions, mais ne tarda pas à les ressaisir par le secours de différens corps placés en échelons. Masséna vit que sa présence devenait nécessaire; il vola au secours de ses troupes, qui gardaient toujours une attitude imposante. La perte fut assez considérable de part et d'autre, sans résultat positif, car chacun rentra dans ses positions. Après avoir passé la nuit à Varragio, Masséna, ne recevant aucune nouvelle du général Suchet, persistant malgré cela dans ses projets d'attaque, envoya Oudinot à Final pour le seconder. Rien, dans cette journée, n'avait tourné à l'avantage des Français; car, du côté de Savone, le général Soult s'était vu contraint de céder au nombre; pour comble de disgrâce, sa division manquait absolument de vivres. Le général Gasan se porta sur Sassello, dans l'intention d'enlever ce poste important aux Autrichiens, également maîtres de la Moglia, d'où ils menaçaient les derrières de l'armée française. A quatre heures du soir seulement nos troupes commencèrent l'attaque, faute d'avoir reçu plutôt leurs cartouches. Le choc fut terrible, et la valeur française enfanta des prodiges : une poignée de braves se porta deux fois sur les hauteurs de Ponte-Ivréa, défendues par dix mille Autrichiens, qui paraissaient inabordables; et ceux-ci perdaient infailliblement leur position, si le général Mélas, à la tête de cinq mille hommes, n'eût augmenté le nombre des siens en se réunissant à eux; sa présence et son courage enlevèrent aux Français l'avantage du combat, qui ne cessa qu'avec le jour, sans que personne eût été chassé de ses positions. Fressinet se conduisit avec la plus grande bravoure : blessé d'un coup de feu à la cuisse dans le commencement de l'action, il n'abandonna son poste qu'au moment où il fut atteint d'une autre blessure à la tête. Son corps d'armée fut rallié par le général Gauthier, qui ranima les troupes prêtes à se retirer en désordre, à la vue du départ de leur général et du nombre effrayant de leurs morts. L'ennemi ne fut pas plus heureux; quelques-uns des corps qui avaient combattu sur le penchant des hauteurs furent à moitié détruits : on compta jusques à quatre cents blessés dans le régiment de Colloredo.

S'il est vrai que la position et la force d'une armée doivent seules tracer le plan de sa marche, quelle différence devait exister entre la tactique de Masséna et celle de M. de Mélas! Le premier devait couvrir sa faiblesse par une masse de forces occupée sans cesse à diviser son ennemi pour le vaincre en

détail, et marcher toujours sur deux colonnes, dont l'une, trop faible pour lutter avec avantage, n'engageait que les combats qu'elle ne pouvait éviter; tandis qu'elle amusait l'ennemi, l'autre soutenait l'offensive, et, sans jamais se diviser, opposait plusieurs corps réunis à des troupes disséminées de toutes parts. Mais l'ennemi n'avait d'autre but que de nous envelopper sans cesse : du moment qu'une affaire s'engageait, nous étions sûrs qu'on cherchait à tourner nos positions; une impétuosité sans relâche rendit souvent de telles manœuvres utiles aux Français, qui, se trouvant toujours attaqués par les mêmes troupes, finissaient par les affaiblir. Il est vrai que ces pertes étaient promptement réparées, quelque considérables qu'elles fussent; tandis que les Français, n'achetant la moindre victoire qu'au prix du sang de leurs braves, se voyant privés des moyens nécessaires pour suppléer à de pareils sacrifices, avaient besoin d'un dévouement sans bornes pour tenir la campagne; leurs succès nombreux ne pouvaient que les épuiser.

Masséna voulut enlever aux impériaux les positions d'Albissola, de la Galera et de Santa-Justina; son attaque ne fut pas heureuse. Pouvait-il demeurer plus long-temps au milieu de ces montagnes, qui n'offraient aux soldats que des obstacles sans nombre? Tout s'opposait au soulagement de leurs maux; à peine chaque homme possédait-il une once de pain et trois cartouches. On résolut de se mettre en marche, et, le 16 avril, Soult fit revenir sa division à Sassello, d'où il menaçait également Dego et Cairo. Mais cette manœuvre ne put échapper au général Mélas, qui, pour retarder le mouvement des Français, attaqua leur arrière-garde au même moment où des troupes se dirigeaient en hâte sur l'Hermette, pour fermer le passage. Soult avait prévu le coup; il se porte rapidement sur Gros-Pasto, tandis que son arrière-garde est aux prises avec l'ennemi à Verreria. Le général Bellegarde, ne doutant pas de l'heureux effet d'une colonne qu'il envoyait sur Varraggio, député au général Soult son chef d'état-major, pour le prévenir qu'étant entouré de tous côtés par des forces imposantes, toute espèce de défense serait une témérité; ajoutant qu'à la connaissance de tout le monde les Français manquent de vivres et de cartouches. Soult lui répond : « Avec des baïonnettes et des hommes qui savent s'en servir, on ne manque de rien; et, s'il était moins tard, votre général se repentirait de sa démarche. » Une telle fermeté, de la part

d'un homme qui ne pouvait se dissimuler combien sa situation était cruelle, imposa pourtant à l'ennemi, et sauva les Français. M. de Bellegarde, trop sûr de sa superiorité, avait cru inutile d'occuper, à la droite de l'Hermette, une position d'où il aurait pu s'opposer à la jonction de Soult et de Masséna. Un brouillard épais fut très-favorable à la marche de Soult, qui frappa l'ennemi d'étonnement quand le ciel devint plus serein, et qu'on put voir les Français, maîtres du poste, débordant le flanc droit des Autrichiens, de manière à couvrir Voltri. Quoique tout parût annoncer un prochain combat, l'inaction du général Bellegarde dura depuis six heures du soir jusqu'à dix. Soult dirigea, dès trois heures du matin, sur Voltri et Arenzano, ses colonnes mourantes de faim et de fatigue; celles de Masséna, qui, parties de Cogoletto, dirigeaient leur retraite sur le même point, arrivèrent presque en même temps. Ces deux corps se virent réunis sous les ordres de Soult; ils reçurent des vivres. Masséna, toujours occupé de vues importantes, se rendit à Gênes pour rassembler des munitions et de l'argent, et fermer en même temps l'entrée du port aux espions ennemis. On ne trouva qu'un peu de grains et cent mille francs enlevés, sous forme d'emprunt, aux caisses des édiles, du commerce et de la poste aux lettres. Le capitaine Sibille fut chargé de la défense du port. Depuis que les Autrichiens étaient maîtres de la Madona-di-Sestri, Voltri n'offrait aucun poste important. Ce lieu méritait pourtant d'arrêter un moment la retraite de Masséna, et d'attirer son attention : une assez grande quantité de grains y était renfermée, et la disette devenait si effrayante, que l'armée française trouvait un secours inappréciable dans les moindres subsistances. La journée du 18 fut employée à évacuer sur Gênes tout ce qui s'y trouvait de vivres. Cette opération paraissait mettre un retard dans la marche des Français; mais le général Masséna nourrissait d'autres desseins : il voulait retenir les ennemis devant Voltri, et trouver par-là une occasion favorable pour faire embarquer rapidement ses troupes sur la rivière du Levant, jusqu'à Porto-Fino, dans l'intention d'enlever un convoi de grains. Cette manœuvre échoua par la quantité de monde que les Autrichiens avaient placé sur tous les points.

Dans la matinée du 18, M. de Mélas résolut de fermer à nos troupes la route de Gênes, en les attaquant à Voltri; lui-même s'avança vers Sestri, afin de forcer notre droite et de

tourner nos positions ; mais le peu d'activité qui régna dans les mouvemens de ses troupes fit avorter son projet. Voltri fut témoin des prodiges de valeur par lesquels se signala notre cent sixième demi-brigade, qui, après une retraite aussi honorable que bien dirigée, se retrancha le soir sur les hauteurs de Sainte-Anne, sans pourtant abandonner Sestri.

La division Miollis, loin de rester dans l'inaction pendant ces opérations militaires, était sortie victorieuse de plusieurs combats, et n'était pas restée un seul jour sans quelques légers succès. A la Torriglia, l'adjudant-général Hector fit trois cents prisonniers. Nos troupes firent reculer les Autrichiens en avant de Saint-Martin-d'Albaro ; ils sont trois fois repoussés des forts de Richelieu et du Diamant, malgré la supériorité de leur nombre. Le général Miollis eut la sagesse de mettre promptement ces forts en état de défense, et de les approvisionner. Masséna s'y rendit peu de temps après, examina les travaux, visita les différentes positions, corrigea l'ordre des batteries, organisa un nouveau système de défense, et crut devoir faire quelques changemens dans la division droite de son armée. Un des corps est commandé par Miollis, un autre par Gazan ; la réserve est mise sous les ordres de Poinsot.

Masséna ne se laissait pas éblouir par l'éclat de ses dernières opérations. Il avait soutenu pendant quinze jours l'offensive avec des succès multipliés ; mais il était loin de compter assez sur ses moyens pour croire que des efforts nouveaux balanceraient long-temps l'extrême supériorité de son ennemi. Comment lutter sans cesse avec des forces cinq ou six fois plus nombreuses que les siennes ? On a retenu les paroles de ce major autrichien, fait prisonnier dans un des premiers combats : « Si nous n'étions que deux fois plus nombreux que vous, disait-il, nous serions perdus ; mais notre masse vous écrasera. » Masséna sentit cependant combien il était important de garder Gênes le plus qu'il pourrait : en conséquence, il mit tous ses soins à la fortifier, à trouver quelques subsistances, à réduire tout à la plus stricte économie. La ville fut gardée par les citoyens ; chaque batterie eut ses canonniers bourgeois ; et, jusqu'aux réfugiés italiens et aux Polonais, tout fut organisé en légions. Par ces sages dispositions, l'armée entière était destinée au service extérieur : la qualité et la répartition des vivres furent soigneusement surveillées. La Corse, Nice, Marseille, fournirent des subsistances. Masséna voulut aussi

rendre plus actif le gouvernement de la ville en le resserrant davantage ; il fit nommer dans son sein même une commission qu'il présida : le gouvernement seul sanctionnait ses décrets. Ce ne fut qu'à cette époque que le général en chef commença à recueillir les fruits de ses travaux constans. Il trouva, dans l'admiration et la confiance générale, une force secrète capable de lui fournir hardiment tous les moyens nécessaires au salut de la ville et à la conservation de son armée. Pendant soixante jours de blocus, les troupes constamment soutenues par une nombreuse population, n'ignorant par-là aucune des ressources cachées jusqu'alors, supportèrent les travaux, la faim et la misère, avec un courage non moins héroïque que la patience des habitans. Masséna, qui ne comptait pas pour trois jours de vivres, au commencement du blocus sut prolonger pendant deux mois de si faibles ressources, et ces guerriers, épuisés de besoins, reprirent le courage et l'attitude des héros.

Quelques soldats, mourans de faim, commettent quelques violences dans Bisagno et Casteletto. Le général en chef sent combien il est intéressé à réprimer de pareils désordres : les effets volés sont rendus ; les coupables sont traduits devant un conseil de guerre : « C'est pour moi, dit-il à ses troupes réunies, une obligation de punir et de protéger, et croyez que je la remplirai tout entière. Je protégerai les citoyens, je ferai respecter leurs personnes et leurs propriétés ; je punirai les coupables......... Soldats, dont la carrière se compose de bravoure, de privations, de vertus, ce n'est point à vous que je m'adresse ; et vous êtes le plus grand nombre : je ne désigne ici que quelques malfaiteurs qui veulent déshonorer nos armes, et qui servent les vues de nos ennemis. »

Le 23 avril, avant le jour, le régiment de Nadasti passe la Polcevera, et se dirige ensuite sur Saint-Pierre d'Arena et Rivarolo, occupés par la cinquième légère, qui se trouve séparée bientôt des troisième et vingt-cinquième. Les Autrichiens parviennent ainsi à Saint-Pierre-d'Arena, chassent devant eux trois bataillons, et profitent de leur succès pour en surprendre un quatrième, en position sur la Marine. Le colonel Nadasti, avec un aide-de-camp de M. de Mélas, avait déjà pris trois officiers, quand il est assailli par deux bataillons de la vingt-cinquième légère, aux ordres du général Cassagne. Nadasti se trouble et demande au capitaine Chodron, son prisonnier, quel est le plus court pour rejoindre le pont de Cornégliano. Celui-ci, sans se déconcerter, lui indique une issue

à travers d'un jardin, dans lequel le colonel se jette avec quatre cent cinquante hommes : mais à peine ils y sont réunis, que le capitaine Mongenot, le lieutenant Henrion, le sous-lieutenant Gauthero et Boulogne, s'emparent de la porte et s'écrient : Bas les armes! « Messieurs, dit Chodron, c'est vous maintenant qui êtes mes prisonniers. » L'ennemi, forcé de se rendre ; inquiet sur le sort qu'on lui réserve, veut réparer, à force de présens, les outrages dont il s'est rendu coupable à l'égard du capitaine Chodron, qui s'est vu indignement dépouillé : « Gardez vos bijoux, répond le Français, je n'en ai pas besoin pour faire ce que vous n'avez pas su faire pour moi. » Un des officiers ennemis répliqua : « C'est que nous avions perdu la tête. — La tête! reprend le capitaine; on n'est pas fait pour être officier quand on peut perdre la tête, autrement que par un boulet de canon. » Ainsi, un seul homme fit tourner à notre avantage l'entreprise des troupes ennemies.

Masséna informait régulièrement de sa siuation le premier consul. Plusieurs des officiers avaient été saisis avec leurs dépêches. La nuit du 24 avril fut si obscure, que Masséna résolut d'envoyer à Buonaparte le chef d'escadron Franceschi, jeune aide-de-camp du général Soult. Au milieu de la nuit, il traverse les triples lignes anglaises. Trois rameurs intrépides le dirigent à travers mille périls. Le jour paraît, on les découvre, et bientôt on s'élance à leur poursuite. Franceschi redouble d'efforts, et n'est plus éloigné d'Antibes que de quelques lieues ; mais l'ennemi va l'atteindre, il croit déjà le voir à ses côtés. Dans un danger si imminent, l'officier français se dépouille de ses habits, s'élance dans la mer avec ses dépêches liées autour de son corps ; il nageait depuis un quart-d'heure, quand il pense que son sabre abandonné dans la barque, peut tomber au pouvoir des Anglais. Il revient sur ses pas, passe le sabre autour de son cou, repart, et aborde sur les côtes de France, au bout de quelques heures de fatigues inexprimables. Il remet ses dépêches au premier consul, qui admire un si beau dévouement. Pour achever son importante mission, Franceschi repart, et rend à Masséna la réponse de Buonaparte.

Pendant plusieurs jours, l'ennemi se contenta de hasarder quelques escarmouches pour resserrer la garnison de Gênes : on se disputait opiniâtrement un pouce de terrain. Des manœuvres suivies annoncèrent que le général Mélas se dispo-

sait à une action décisive. En effet, le 30 avril, à deux heures du matin, on entend une fusillade s'engager aux avant-postes de la position des Deux-Frères. Les retranchemens de la marine sont attaqués en flanc par des chaloupes canonnières. Après avoir inutilement chargé par trois fois les carabiniers de la cinquième légère, à l'entrée du village de Rivarolo, les Autrichiens se dirigent sur le Levant; leurs nombreuses colonnes bloquent le fort Richelieu, s'emparent du fort Quezzi; le chef de brigade Vouillemont fait si bonne contenance, qu'il les empêche d'approcher de la Madona-del-Monte. Déjà le village de Saint-Martin-d'Albaro devient la proie de l'ennemi: le désordre se met dans les troupes françaises, commandées par le général Darnaud. Tout était perdu, si Masséna, incapable de manquer l'occasion de se montrer à propos, ne se fût jeté au milieu des bataillons rompus. A sa voix, les tirailleurs reprennent leurs rangs; les réserves sont renforcées par des compagnies d'éclaireurs, l'ennemi s'arrête. La position des Deux-Frères enlevée, le fort du Diamant bloqué, un bataillon français repoussé au-delà de la rivière de Polcevera: tels sont les succès des Autrichiens, jusqu'au moment où le chef de brigade Godinot les charge avec une telle impétuosité, qu'il leur fait repasser la rivière. Ce fut en vain que la flotte anglaise longea la côte pendant toute la matinée, et par de fréquentes bordées, essaya de soulever la populace de Gênes; le calme le plus soutenu justifia les sages mesures du général en chef. La position des Deux-Frères, et celle de la Madona-del-Monte, étaient les seules d'où l'on pouvait aisément bombarder Gênes. Masséna résolut d'employer ses réserves encore fraîches, pour s'assurer de ces postes avantageux, quand il vit que tous les mouvemens de l'ennemi tendaient à en éloigner les Français. Une pluie horrible, jointe à la marche rétrograde de nos troupes, inspire aux Autrichiens une confiance dont Masséna songe à profiter. Il ne s'arrête pas à considérer les obstacles sans nombre qui peuvent l'arrêter dans une entreprise dont le succès lui paraît d'autant plus certain, que ses ennemis ne peuvent la prévoir. Le salut de Gênes y est intéressé: Masséna peut-il être indécis? Il se charge de diriger la division Miollis, pendant que Soult conduira l'attaque des Deux-Frères. Darnaud, suivant l'ordre du général en chef, se porte avec impétuosité sur les derrières de l'ennemi, dans l'intention de lui enlever une partie des troupes qui avaient

attaqué Saint-Martin. Quatre cents prisonniers sont le fruit de cette manœuvre. Un exemple rare de présence d'esprit favorisa un moment les corps français, distribués sur la gauche d'Albaro. Les capitaines Mathivet et Vaille, et Drapier sergent-major, emportés par leur impétuosité, tombèrent seuls au milieu de quatre-vingts Autrichiens. Mathivet osa leur persuader qu'ils étaient cernés, et leur fit mettre bas les armes. Pendant que l'adjudant-général Hector tournait le Monte-Ratti, le général Poinsot se mit en mouvement pour reprendre Quezzi ; ce dernier est vivement repoussé sans recevoir le moindre secours de la part d'Hector. Mais déjà le général Miollis et l'adjudant-général Thiébault volent à l'ennemi ; l'action devient très-meurtrière, et l'ennemi, trois fois attaqué, repoussa trois fois cette colonne avec une aveugle impétuosité. Trop serrés pour se servir d'armes à feu, les soldats se déchirent à coups de pierres et de crosses de fusils. Les Français, en bien plus petit nombre, se voient entourés ; mais Masséna marche avec le reste de sa réserve, où le péril réclame sa présence : il parvient à joindre Thiébault ; la victoire n'est plus indécise ; deux cents prisonniers tombent en notre pouvoir, et les adjudans-généraux Andrieux et Miollis, maîtres de trois cents cinquante prisonniers, peuvent effectuer leur jonction en avant du fort de Quezzi. Les Autrichiens n'occupaient plus que deux redoutes sur le Monte-Ratti ; l'adjudant-général Hector les leur enlève, fait mettre bas les armes à un bataillon de quatre cents cinquante hommes, qui se rend avec son drapeau. Leclerc et Mirolle s'étaient aperçus que les Autrichiens, en abandonnant une première hauteur, avaient précipité dans un ravin une pièce de trois : les deux Français s'y élancent, la chargent sur leurs épaules, gravissent la hauteur, mettent la pièce en batterie malgré une grêle de balles, tirent plusieurs coups sur les Autrichiens prêts à les accabler, et les forcent ainsi à la retraite. Soult aperçoit ce moment d'enthousiasme, et veut en profiter : il attaque la position des Deux-Frères, garnie d'artillerie et de troupes rassemblées par le général Hohenzollern : les Français l'enlèvent à la baïonnette, le terrain est jonché de morts, au nombre desquels se trouve le colonel Colloredo. Telle fut l'issue de cette journée, la plus célèbre de tout le blocus. L'ennemi regretta quatre mille hommes, dont quinze cents prisonniers. Outre la gloire que Masséna dut retirer de chacun des combats qui s'engagèrent successivement, et

dans lesquels la valeur triompha du nombre ; il sentit combien de tels succès étaient propres à ranimer les Gênois, qui avaient vu le matin l'ennemi à leurs portes, et qui le soir étaient délivrés de l'attaque la plus sérieuse à laquelle ils eussent été exposés du côté de la terre.

Cependant les Autrichiens, occupés des préparatifs du siége, avaient garni d'artillerie les positions de la Coronata. Le général Gazan tenta de les en chasser ; mais le mauvais état des troupes, des obstacles sans nombre, la perte d'un grand nombre d'officiers, rendirent ses efforts inutiles. L'adjudant-général Fantucci est tué dans l'action, Gazan est blessé, un obus éclate aux pieds de Masséna. La nouvelle du départ de la cavalerie autrichienne pour le Piémont, la certitude de recevoir bientôt quelques secours, permettent aux Français de respirer : incapables de rester dans l'inaction, ils reconstruisent le fort de Quezzi ; officiers et soldats, tout le monde y travaille sans relâche, et déjà la nouvelle fortification est en état de résister à l'artillerie ennemie. Les armées demeurèrent tranquilles jusqu'au 11 mai.

L'armée française, deux fois victorieuse vers le Levant, devait y cueillir de nouveaux lauriers sous les ordres de Masséna. Tandis que Mélas se dirige contre notre armée de réserve, toujours triomphante, Ott, qui lui succède, fait avertir Masséna que, le 10 mai, l'artillerie autrichienne doit célébrer une victoire remportée sur le général Suchet. Aussitot Masséna s'occupe de venger son lieutenant : tout est disposé pour une attaque, et les troupes se divisent en trois corps : le général Soult est chargé de tourner la position de Monte-Faccio, tandis que le général Miollis l'attaquera. L'ennemi se voit bientôt forcé dans son camp de Bavarie, et Monte-Faccio ne résiste pas long-temps. Mais les Autrichiens, repoussés, se rallient, forment leurs masses, reprennent l'offensive et rejettent les Français sur la Sturla, sans qu'il soit possible de les arrêter et de les ramener à la charge. Pendant que les Autrichiens sont vainqueurs de ce côté, Soult, fidèle à son plan d'opération, culbute leurs postes, en suivant toujours la gauche du Bisagno. Un détachement français chasse l'ennemi de Monte-Cretto. Bonneau, caporal de grenadiers, s'étant élancé le premier aux redoutes, se trouve seul au milieu des ennemis : il combat contre tous avec un acharnement sans exemple, en étend plusieurs à ses pieds ; mais se voit bientôt accablé par le nombre et désarmé. Toujours maître de son courage, il se précipite du haut

de la montagne, sans se blesser, mais au milieu de huit Autrichiens. Il se jette sur eux sans balancer, et s'écrie : A moi, camarades, ils sont pris! Il en amène quatre à son corps, et retourne à son rang, pour sauter encore un des premiers dans les retranchemens ennemis. Arrivé à Casola, le général Darnaud se rend maître des avances du pont, empêche les Autrichiens de se rallier, et se porte rapidement, par Vignone et Terrasso, sur les hauteurs d'Il Becco, pour intercepter la route de Sorri. Dans sa course, il était sorti victorieux de plusieurs combats, avait surmonté mille obstacles et fait six cents prisonniers; un ravin profond et escarpé l'arrête un moment : ses soldats le passent, un à un sur une échelle, au milieu d'un feu meurtrier. A peine il a réuni cinquante hommes, qu'il marche à l'ennemi et lui fait cent prisonniers. Mais, s'éloignant trop du corps de bataille, le général Darnaud est assailli par des troupes fraîches, plus nombreuses et moins souffrantes que les siennes : pendant deux heures la victoire reste indécise; et l'arrivée d'un bataillon de la deuxième de ligne vient heureusement soutenir les Français dans une lutte aussi inégale. Ils reprennent l'offensive, s'avancent au pas de charge sur l'ennemi, entouré de toutes parts, le culbutent dans les abîmes ou le font prisonnier dans ses retranchemens. Cette action, glorieuse pour tous les Français, fut encore remarquable par un trait sublime de fraternité. Dans le temps où la désertion s'était mise parmi les corps de l'armée d'Italie, la vingt-cinquième légère avait été chargée de désarmer la vingt-quatrième de ligne, et, depuis ce jour, on craignait de les réunir. Cependant ces deux corps se trouvèrent en même temps opposés à l'ennemi : une rivalité sublime les couvrit tellement de gloire, que leur première inimitié fit place au plus vif sentiment d'une estime mutuelle : on les vit au milieu du combat, entraînés par un mouvement spontané, courir s'embrasser de tout cœur, s'unir par un sentiment d'amitié durable; et, mêlant, par une volonté subite, leurs compagnies séparées jusqu'à ce jour, cimenter leur accord par des succès nouveaux.

Le général Soult s'arrête un moment à Monte-Moro et à Monte-Faccio, dont il venait de s'emparer. A Nervi, le général Darnaud se rend maître d'une position importante, puisqu'il y trouve des vivres et deux pièces de canon. Masséna avait repris les devans avec la division Miollis, qu'il avait réunie. Les Gênois reçurent le général Soult avec d'autant plus d'alégresse, qu'il ramenait dans leurs murs quinze cents prisonniers, tandis que

le matin on ne pouvait prévoir qu'une seule division pût tenir tête à des troupes quatre fois plus nombreuses.

Le repos du lendemain permit de se disposer à de nouvelles opérations, dont l'effet devait être décisif entre les troupes préposées à la défense de Gênes et celles qui formaient le blocus. Soult avait le projet de diriger tous ses efforts contre le Monte-Cretto, le centre de tous les mouvemens des Autrichiens autour de la ville. Masséna regardait cette dernière tentative comme nécessaire, et même indispensable dans la situation où il se trouvait; car la population de Gênes, vaincue par la nécessité, se répandait en murmures, présage d'une révolte inévitable. Le général en chef ne négligea rien dans les préparatifs importans de son attaque : il fit donner aux soldats tout ce qu'il put rassembler de munitions; tout semblait promettre un succès digne de couronner les autres, malgré les forces que l'ennemi réunissait sur tous les points importans. Les Français marchèrent sur deux colonnes : la droite, composée de cinq demi-brigades, se dirigea vers Monte-Cretto, sous les ordres de Soult; trois demi-brigades, aux ordres du général Gazan, débouchèrent par le fort de l'Eperon, et se dirigèrent, par les Deux-Frères, sur les Quatre-As, situés à leur droite. A onze heures du matin, l'avant-garde du général Soult, composée de deux brigades, aux ordres de l'adjudant-général Gauthier, commença le combat avec succès. Quatorze cents hommes font par-tout reculer l'ennemi, et les Français s'ouvrent un passage jusqu'à Monte-Cretto. Le camp paraissait inabordable, tant on avait multiplié les troupes et les ouvrages qui devaient le protéger : cependant l'attaque était commencée avec avantage par les corps du général Gazan, lorsqu'un orage terrible enveloppa les cieux de ténèbres épaisses, et rendit superflus les efforts des troupes françaises, qui ne combattaient plus qu'à la lueur des éclairs. Une pluie abondante suspendit, pendant trois quarts-d'heure la rage du soldat : chacun se retrouva dans la position où il avait été surpris par l'orage : tout était mouillé, les hommes, la terre et les armes. Comment exécuter la moindre manœuvre sur un terrain glissant et impraticable? Pour comble de disgrâce, les Français apprennent que l'ennemi s'était accru par l'arrivée de nouveaux détachemens, qui avaient pu marcher pendant l'orage à travers les vallées. Nos troupes font quelques efforts; mais l'énergie était éteinte, les forces abattues, le découragement général; en vain les officiers cherchent à ranimer leurs soldats; ils sont sourds aux exhortations

et aux menaces : le général Spital a son cheval tué sous lui ; il est blessé dans sa chute. L'adjudant-général Gauthier parvient cependant à exécuter une charge sur les redoutes qui défendent le camp ennemi ; il en est déjà le maître, quand le général autrichien Hohenzollern arrive avec ses réserves : le carnage devient horrible ; Gauthier tombe blessé ; la victoire nous échappe. L'ennemi recule, peu après, devant le général Poinsot ; les Français reprennent l'avantage, et parviennent au camp de Monte-Cretto. Déjà ils mettent le feu à ses baraques, mais des troupes fraîches les forcent à reculer de nouveau. Soult arrive au milieu de cette déroute, rallie la troisième de ligne ; il allait se précipiter avec elle, quand une balle lui fracasse la jambe droite : il tombe ; et c'est en vain que le général Poinsot se jette au-devant des Français, les engage à venger le sang de leur chef ; nos troupes se dispersent ; et l'ennemi fait le général Soult prisonnier, sans qu'il puisse être arraché de leurs mains par les braves qui chancellent à chaque pas sur un terrain fangeux. Le chef de la deuxième demi-brigade Perrin meurt d'une balle à la jambe. La retraite se fit librement de part et d'autre ; et chacun rentra dans ses positions, après une journée de carnage, qui fit éprouver aux Français des pertes bien sensibles. Ils eurent la douleur de rentrer à Gênes sans le général qui les avait si souvent menés à la victoire.

De nouvelles marques du désespoir causé par la famine, s'étaient manifestées dans la ville : la sagesse du commandant sut y porter remède ; mais la nécessité croissait d'une manière effrayante. Masséna prévit qu'il aurait à lutter désormais contre un peuple aigri par la misère, fonction plus pénible que toutes celles d'un général d'armée. Buonaparte l'instruisit le lendemain des succès de l'armée du Rhin, en lui annonçant qu'il allait prendre le commandement de l'armée de réserve. Cette nouvelle ranima les esprits, en promettant à Gênes des secours prochains.

Dans la nuit du 17 avril, les chaloupes anglaises et napolitaines commencent à bombarder le quartier de la marine : les habitans s'épouvantent, désertent leurs demeures, et sont sourds à la générale qui leur annonce de se rassembler. D'un côté, la situation critique des Français, de l'autre, les menaces terribles dont Azaretto remplit ses proclamations, suffisent pour étouffer la voix des autorités publiques qui cherchent à rétablir le calme. La canonnade cesse au point du jour ; mais des groupes de séditieux menacent la

tranquillité des citoyens. Masséna les dissipe d'un regard. Il s'occupe aussitôt d'augmenter la garnison, d'établir ses réserves, et de concentrer ses forces.

Une dépêche de la part de Buonaparte arrive le 20 avril. Elle annonce que la garnison sera débloquée le 30. Un envoi de 900,000 francs permet de subvenir aux besoins urgens de l'administration. Le courage semble renaître à ces nouvelles. Cependant, on présume qu'un nouveau bombardement menace la ville : les chaloupes ennemies l'annoncent par leur mouvement préparatoire. La nuit vient, et vers onze heures, le canon se fait entendre : la ville ne donne aucun signe de rumeur. A deux heures après minuit, les Anglais s'emparent, à l'entrée même du port, d'une très-belle chaloupe gênoise. Cinquante grenadiers liguriens se contentent de tirer sur l'ennemi trois coups de fusil. Bravastro, commandant de la chaloupe, furieux d'une telle lâcheté, se précipite dans les flots, où il trouve la mort en se dérobant à la honte.

Gênes voyait tous les jours la famine et la misère étendre de plus en plus leurs ravages : l'air ne retentissait que des cris d'une foule d'habitans dévorés par la faim; par-tout régnait l'image de la mort : la rage des uns, le morne silence des autres, la sombre pâleur de tous, formaient le tableau le plus déchirant. On en voyait se disputer les restes des animaux morts; plusieurs se nourrissaient de l'herbe des champs. Le jour ne paraissait que pour éclairer des désastres nouveaux. On entendait les gémissemens des prisonniers à la rade; quelques-uns d'entre eux mangèrent leurs souliers, leurs havresacs et leurs gibernes. Ils excitèrent tellement la compassion de Masséna, qu'il fit proposer au général Ott de leur faire passer, par mer, les subsistances que la ville ne pouvait fournir. L'Autrichien n'opposa qu'un cœur dur aux cris de ses concitoyens, dont une partie chercha dans les flots le terme d'une si douloureuse existence. Les plus scrupuleuses recherches n'avaient pu rassembler des vivres que pour trente-cinq jours; quand ils furent épuisés, le citoyen et le soldat se virent en proie aux mêmes privations. L'argent des riches fut distribué au peuple, quand on n'eut plus de pain à lui donner. On n'était encore qu'au 21 avril, et les troupes n'avaient plus que pour deux jours d'une nourriture dégoûtante. Dans cette extrémité, Masséna veut encore gagner un peu de temps, seule ressource qui lui reste. Il fait donc transformer en alimens tout ce qu'on peut rassembler d'amandes, de son, d'amidon, de

graines de lin mêlés ensemble. Le résultat de cet amalgame fut un pain noir, amer, que les chiens eux-mêmes ne pouvaient manger sans vomir, et les hommes sans tomber malades. On se résignait toutefois, car l'espérance d'une délivrance prochaine, et l'idée de survivre à tant de maux, soutenaient encore le soldat mourant. Des nouvelles consolantes et multipliées de la marche victorieuse de Buonaparte produisent le meilleur effet : on annonce qu'il vient de passer le Pô, et se dispose à couper la retraite aux Autrichiens. On assure aussi que Mélas a été battu. Franceschi, arrivé heureusement le 26 avril, avec des dépêches de la part du premier consul, assure que les Français ont passé le Saint-Bernard; qu'ils sont déjà dans la plaine d'Ivrée, d'où ils doivent marcher à grandes journées pour délivrer Gênes. L'abattement des esprits est tel qu'ils ne reprennent courage que pour quelques heures, et retombent dans leur triste engourdissement. Deux jours après, le bruit court qu'un mouvement rétrograde a lieu parmi les Autrichiens. Masséna envoie reconnaître Nervi, Monte-Facio, Monte-Ratti et Bisagno, ce qui donne lieu à quelques engagemens où nos troupes exténuées se couvrent de gloire. Malgré des pertes assez considérables, l'ennemi garde ses positions. On apprend que Buonaparte vient de remporter une victoire signalée. Quelques vivres entrent dans Gênes, mais à si haut prix, que l'on meurt de faim au milieu de cette abondance factice. Les troupes se permettent quelques murmures, et plusieurs soldats brisent de rage leurs armes sur la place Saint-Dominique. Le 30 avril, soixante sacs de grains entrent dans le port de Gênes; quatorze autres barques annoncées n'arrivent point, mais on fonde beaucoup d'espoir sur ce faible secours. Vers les onze heures, un bruit lointain fait croire qu'un combat s'est engagé du côté de Campo-Freddo. Ce qui n'est qu'une illusion devient une certitude dans l'esprit des assiégés, qui croient entendre le signal de leur délivrance. Gênes retentit des cris de l'alégresse et même du délire : on s'arme de tous côtés, on s'embrasse avec transport, on croit toucher au terme de tous les maux. Masséna se rend sur les hauteurs en avant de la Tenaille, et ne découvre rien qui annonce une bataille. Ce bruit fut probablement l'effet d'un orage éloigné. Les troupes, désabusées, trouvèrent leur situation mille fois plus cruelle, et se livrèrent à un découragement général.

Vers la fin du jour, les généraux Keith, Ott et Saint-

Julien firent proposer une entrevue à Masséna, dans l'intention de l'amener à une capitulation honorable. Le général français rejeta cette proposition d'entrevue, dont il prévoyait aisément le but ; mais ensuite il envisagea de plus près toute l'horreur de sa position. Le temps où Gênes devait être délivré par la présence de Buonaparte était déjà passé ; on avait épuisé jusqu'aux dernières ressources pour soutenir une armée fidèle à son devoir, et une population constamment amie des Français. N'était-il pas juste de donner au courage et à la patience la récompense de leurs nombreux efforts ? Devait-on négliger le salut de l'état-major, et de six mille blessés ou malades ? En conséquence, la réponse de Maséna fut qu'il pourrait consentir à cette ouverture, toute prématurée qu'elle fût, lorsqu'il aurait eu le temps d'y réfléchir à son aise.

La nuit suivante fut encore troublée par un bombardement de la part des Anglais. Nos soldats, ne prévoyant plus de terme à leurs souffrances, commencent à déserter ; des mécontentemens se font entendre de toutes parts. Masséna convoque les chefs de corps pour savoir si leurs troupes sont encore en état de faire une tentative, qui doit être la dernière. On lui répond que les officiers ne balanceront pas à le suivre, mais qu'on n'a plus rien à espérer du soldat vaincu par la misère et la faim, incapable de soutenir seulement le poids de ses armes. Après cette déclaration positive, le général en chef concerte les moyens de resserrer la discipline, engage, par une proclamation, les troupes à soutenir leur ancienne gloire jusqu'à la dernière extrémité.

Le 1er et le 2 juin n'amenèrent aucune nouvelle du dehors. Rien ne pourrait peindre les progrès effrayans de la disette et des maladies : les rues étaient remplies de cadavres ; tous les visages respiraient la mort. Cette extrémité ne put laisser plus long-temps Masséna indécis. Il charge l'adjudant-général Andrieux d'aller recevoir les propositions de l'ennemi. Lord Keith commence par déclarer qu'il exige, pour premier article de la *capitulation*, que les troupes françaises retournent en France, en laissant Masséna prisonnier de guerre. *Vous valez seul vingt mille hommes*, lui écrivait le général ennemi. Préférant cent fois la mort à une conduite indigne de lui et de la gloire nationale, Masséna déclare que, si le mot de *capitulation* doit désormais figurer dans le traité, il renonce à toute espèce d'accommodement.

Le 3 juin, à midi, les négociations recommencèrent, et leur publicité calma un moment les souffrances. La postérité aura peine à comprendre comment au milieu des besoins les plus impérieux, dans une ville où tous les fléaux étaient réunis à-la-fois, comment, dis-je, il n'y eut pas même une révolte de la part des habitans à qui de secrets moteurs conseillaient le massacre des troupes comme le seul remède à leurs maux; peut-être que l'idée de tomber au pouvoir des Autrichiens fut seule capable d'enchaîner la rage d'une populace aigrie par la plus cruelle misère. Quels traitemens devait lui réserver un peuple pour lequel sa haine s'était si souvent déclarée? On s'étonnera encore que la nécessité n'ait jamais porté un seul habitant à voler les alimens qui pouvaient le satisfaire; croira-t-on que plus de quinze mille hommes ont expiré de besoin à côté du pain qui aurait pour un moment prolongé leur triste existence? Avant la fin de la journée, les deux puissances étaient d'accord sur les principaux articles du traité d'évacuation : on annonça pour le lendemain à midi la clôture des conférences sur le pont de Cornegliano.

Dès neuf heures du matin, les généraux autrichiens Ott et Saint-Julien y étaient réunis. Masséna, qui tenait dans ses mains les destinées de tant de monde, conserva néanmoins un calme inaltérable et une gaieté féconde en saillies. Son air confiant fit présumer à l'ennemi que notre position n'était pas encore désespérée, et le général français parut supérieur à ceux qui devaient lui dicter des lois. Les Anglais ne cessaient de reprocher avec aigreur aux Autrichiens la longueur du blocus; Masséna s'en aperçut et usa de finesse, car le lord Keith lui répétant toujours : « Monsieur le général, votre défense est trop héroïque pour qu'on puisse vous rien refuser; le général français lui répondit : Monsieur l'amiral, laissez arriver un peu de blé à Gênes, et je vous réponds que ces messieurs (montrant les généraux autrichiens) n'y mettront jamais le pied. » Masséna voulant emmener cinq corsaires français qui se trouvaient à Gênes, lord Keith refuse d'y consentir d'après un bill : que vous n'êtes pas tenu de connaître, dit-il à Masséna, mais que je suis obligé de respecter. D'ailleurs, monsieur le général, ajouta-t-il, nous avons, vous le savez, un parlement et deux partis en Angleterre. Masséna, n'ayant rien à opposer à de si puissans motifs, lui répondit en plaisantant : Monsieur l'amiral, quelle

satisfaction la prise de quelques chétifs corsaires peut-elle ajouter pour vous à la prise de Gênes, qui est votre ouvrage? Allons, milord, après nous avoir enlevé tous les gros, c'est bien le moins que vous me laissiez les petits. — Eh bien! monsieur, répliqua l'amiral Keith, n'en parlons plus.

Masséna se montra reconnaissant des services importans que lui avait rendus, pendant tout le blocus, le peuple de la Ligurie, en plaidant avec chaleur son indépendance auprès des puissances coalisées. Comme il insistait vivement sur un des articles relatifs au gouvernement de cette province, monsieur le général Saint-Julien lui fit part des projets de l'empereur *sur les changemens à y opérer*. — Eh bien! monsieur, répondit Masséna, vos opérations seront aussi peu solides que votre projet a été prématuré; je vous donne ma parole d'honneur qu'avant vingt jours je suis devant Gênes. — Vous verrez, monsieur le général, des hommes à qui vous avez appris à la défendre, répond un des officiers ennemis.

Cependant une seule clause faillit rendre inutiles les conférences de plusieurs jours : elle donna lieu à de vives contestations. Il s'agissait d'exiger de Masséna que huit mille hommes de ses troupes s'en retournassent par terre. Ott fut d'un avis contraire. Masséna, trop grand pour céder à des conditions tyranniques, rompt tout-à-coup une conférence qui était sa dernière ressource. Vous ne le voulez pas, s'écrie-t-il; eh bien! messieurs, à demain. Ce ton d'assurance force les généraux ennemis à se désister. Ainsi Masséna eut la gloire de sortir de Gênes avec ses troupes, son artillerie, ses munitions; l'Angleterre même paya les frais de transport; les puissances étrangères avaient juré de ne poursuivre aucun des citoyens de Gênes à cause de leurs opinions ou de leurs dignités pendant le séjour de l'armée française. Rien n'était plus glorieux pour Masséna, mais rien n'était plus opposé à ses vues : espérant toujours voir arriver quelque nouvelle heureuse, il apporta le plus de lenteurs possible à la ratification du traité. Il fallut enfin le signer; on l'entendit s'écrier souvent : Malheureux! sauvez donc encore votre patrie! Donnez-moi ou assurez-moi des vivres pour quatre à cinq jours seulement, et je déchire le traité! Mais il n'existait pas la moindre ressource, Masséna ne put balancer davantage. A sept heures du soir les conditions

furent signées, on se donna des otages, et chacun remplit fidèlement ses obligations.

Ainsi fut terminé ce célèbre blocus, où Masséna, pendant soixante jours, résista comme par miracle à des forces combinées, trouva les moyens de soutenir ses troupes sans avoir aucun approvisionnement, de subvenir à ses dépenses sans recevoir d'argent. Jamais la valeur française ne rencontra tant d'obstacles, jamais elle ne s'illustra par tant de triomphes. Buonaparte, vainqueur à Marengo, onze jours après ce traité, stipula l'évacuation de Gênes par les Autrichiens. Suchet y entra le 24 juin 1800.

GENÈVE.

30 *décembre* 1813. — Une avant-garde ennemie de trois mille hommes, sous les ordres du général Bubna, se présenta devant la ville de Genève, le 30 décembre 1813. La garde nationale armée formait dix-huit cents hommes : le général Jordy, qui commandait la place, l'avait fait mettre en état de défense; il avait quatorze pièces de canon, et la garnison était de quinze cents hommes. Dix-huit cents hommes partis de Grenoble arrivaient pour la renforcer, ce qui suffisait pour mettre la ville à l'abri d'un coup de main; mais, par une sorte de fatalité, le général Jordy fut frappé d'une apoplexie le matin même du jour où l'ennemi parut. L'officier qui commandait sous lui, cédant aux instances de la bourgeoisie, sortit de Genève avec la garnison. Son départ et la disparition du préfet ayant laissé les bourgeois seuls maîtres de leur ville, ils en ouvrirent les portes à l'ennemi.

GENOLA.

3 *et* 4 *novembre* 1799. — L'Italie, théâtre de la gloire de Championnet, était devenue celui de nos revers, depuis que le commandement avait passé dans d'autres mains. On le lui confia de nouveau pour mettre un terme aux malheurs des troupes françaises. Championnet se vit donc chargé de vaincre une armée autrichienne, aussi forte par le nombre et l'habileté de ses généraux, que par la conscience de ses derniers succès. La tâche était difficile, mais après les prodiges opérés par nos soldats sur les rives du Rhin et vers

les bords de la Méditerranée, Championnet ne désespéra point de la victoire. Les généraux Mélas et Kray quittèrent en même temps Fossano et Savigliano, où ils s'étaient réunis : le premier s'avança pour investir Coni, tandis que le second irait repousser les Français sur la Stura et le Tanaro. Mélas, à la tête de soixante mille Autrichiens, pénétra vers la fin de septembre par la vallée de Cézio : les Français ne purent l'empêcher d'investir Coni par sa gauche. Ils ne tardèrent pas à descendre des hauteurs de Serravalle, et, nouveaux possesseurs de Novi et Bazzualo, ils semblèrent vouloir déboucher vers Plaisance, tandis que Miollis faisait abandonner à Klénau la rivière du Levant, et le forçait à rétrograder sur la Spezzia et Sarzanne. Cependant le général Mélas s'occupa encore davantage d'investir Coni, que Championnet résolut de dégager par un coup décisif. On convint donc que l'on tâcherait d'envelopper la droite de Mélas du côté de Fossano et de Savigliano; en combinant les attaques de Championnet avec la marche du général Duhesme, par la vallée de Suze, sur Pignerol et Saluces. Mélas s'aperçut des efforts dirigés contre son aile droite, et l'ayant fortifiée après quelques attaques, il évacua Mondovi, prit position entre Marume et Fossano. Il avait pour but d'envelopper l'aile gauche des Français.

Championnet se porta vivement sur Fossano et Savigliano, autant dans la vue d'attaquer Mélas que d'opérer sa jonction avec le général Duhesme.

Le 3 novembre 1799, les deux armées se rencontrèrent entre la Grana et la Stura. La division Grenier, sur le point d'être enveloppée, se jeta vers la droite du côté de Génola. Les Français livrèrent, sous Fossano, trois attaques sans rien décider. Championnet, ayant perdu Savigliano, fit marcher une partie de ses forces sur Valdigio, le centre de ses positions; mais assailli par Mélas, bien supérieur en nombre, et craignant d'être entouré, il se dirigea vers Centale avec sa gauche. Le général Duhesme, arrivant trop tard sur la Maira, attaqua Savigliano, marcha sur Marennes; mais, à la vue de la position des armées, il se retira sur Saluces. Cependant Mélas rassemblait à son aise ses colonnes devant Centale. La nuit avait mis fin au combat, et chacun s'était retiré avec de grandes pertes sans avantage réel. Nos troupes avaient beaucoup souffert de la part de l'artillerie et de la cavalerie autrichienne. Championnet effectua sa retraite au

milieu de la nuit par la vallée de Grana et de Coni. Le lendemain un corps de Français se vit obligé de mettre bas les armes, la retraite sur Coni lui étant interceptée par un ennemi formidable. Notre perte à Génola et dans les attaques du lendemain fut évaluée à huit mille hommes, environ le tiers de nos forces. Coni fut entièrement investi par Mélas, acharné contre nos troupes en désordre. Deux choses s'étaient opposées au succès de Championnet : d'abord l'ordre que lui donna le gouvernement de combattre un ennemi bien supérieur; ensuite la disposition de son armée, dont il avait trop étendu les lignes aux dépens de leur force. Son plan convenait à des troupes considérables, mais devait perdre son petit nombre. Mélas sut mettre à profit cette faute presque inévitable, en dirigeant la masse de ses forces contre les points faibles de son ennemi.

GEORGES (Saint-).

14 *septembre* 1796. — Vainqueur à Bassano, Buonaparte se met à la poursuite du général Wurmser, qui se retire précipitamment sur Mantoue : c'est en vain que nos troupes s'efforcent de lui en fermer l'entrée; outre l'infériorité du nombre, nous en avions une bien plus grande en mettant notre infanterie à la poursuite d'une division entière de cavalerie. Pas un seul pont n'était rompu; rien ne put donc empêcher Wurmser de pénétrer dans la ville. Buonaparte résolut d'employer tous ses efforts pour affaiblir une garnison composée principalement de cavalerie, incapable de tenir long-temps à cause de la disette de fourrage; l'ennemi d'ailleurs était perdu si l'on pouvait l'attirer hors des remparts; c'est ce qui fit que dans plusieurs petits combats nos troupes eurent ordre de battre toujours en retraite, d'abandonner même trois pièces de canon dont elles s'étaient emparées. Fiers de ces petits avantages, les cavaliers ennemis inondaient la campagne. Masséna plaça de l'infanterie légère en embuscade, et vit le succès répondre à l'adresse et à la valeur : cent cinquante furent tués ou prisonniers et trois cents blessés. Ces engagemens de peu d'importance exigeaient cependant beaucoup d'audace; Masséna s'y trouvait toujours, et son exemple était le gage du succès. Le général Kilmaine, à la tête du vingtième de dragons, fut chargé de contenir l'ennemi : les Autrichiens paraissaient de plus en plus con-

sans. Dans la nuit du 13 au 14 septembre, Masséna prit une position en arrière; à la pointe du jour, on sut que l'ennemi était sorti de Mantoue presque en totalité pour défendre la Favorite et Saint-George, mouvement nécessaire pour la conservation de ses fourrages. Aussitôt le général Bon s'avança sur la rive du Mincio, et présenta la bataille aux Autrichiens, sur la gauche des Français, en avant de Saint-Georges; la communication de la Favorite à la citadelle fut coupée par le général Lavalette, tandis que le général Pigeon gagna, par Villa-Nova, une plaine favorable aux mouvemens de l'ennemi, dans l'intention d'intercepter le passage de la Favorite à Saint-Georges; le général Victor marcha droit à l'ennemi en colonnes serrées par bataillons. Le général Kilmaine, à la tête de deux régimens de cavalerie, et secondé par la trente-deuxième demi-brigade, se proposa d'acculer les Autrichiens sur la position du général Pigeon. Bientôt l'affaire s'engage avec chaleur; Marmont, aide-de-camp de Buonaparte, et l'adjudant-général Leclerc se couvrent de gloire; Masséna renverse les Autrichiens dans sa marche impétueuse, et se rend maître du village de Saint-Georges; mais leur perte est bien plus grande au moment où les Français, s'emparant de la tête du pont, leur ferment la retraite; l'ennemi résiste encore sur sa gauche, mais se voit forcé de céder à la cavalerie française. La déroute de l'armée autrichienne est complète; elle rentre en désordre dans Mantoue, après avoir perdu plus de trois mille hommes et vingt-cinq pièces de canon toutes attelées. Parmi nos généraux, Victor, Murat, Bertin, Saint-Hilaire, furent blessés, ainsi que Mayer, qui le fut en volant au secours d'un soldat français chargé par un cuirassier autrichien.

GERMERSHEIM.

28 *décembre* 1793. — Le général Hoche, après avoir franchi les lignes de la Lauter et pénétré dans le Palatinat, s'empara de la ville de Germersheim le 28 décembre 1793. Les Français y trouvèrent plusieurs magasins de vivres et de munitions.

GERTRUIDEMBERG.

Du 26 *février au* 4 *mars* 1793. — Le général Darçon, à la

tête des Français, se présenta devant la forteresse de Gertruidemberg, le 26 février 1793. La place était défendue par une garnison hollandaise; plusieurs redoutes, une multitude d'inondations, dont les digues elles-mêmes étaient enfilées par des batteries, présentaient d'invincibles obstacles. Cependant l'impétuosité de nos troupes, et le feu continuel et terrible de Darçon, vinrent facilement à bout d'une garnison composée de soldats amollis par les douceurs d'un long repos. Au bout de quatre jours de siége, on somma le gouverneur de se rendre; sur son refus, on se disposait à bombarder le fort à boulets rouges: cette menace acheva de le décider à capituler.

8 *avril.* — Dumouriez ayant le projet d'envahir la Hollande, on devait s'assurer d'abord de Gertruidemberg. Mais les temps étaient bien changés; Dumouriez ne pouvait ramener la victoire auprès de lui. L'armée du Nord cédait aux forces réunies des Autrichiens et des Hessois. Les Français ne devaient plus songer qu'à défendre leurs anciennes conquêtes. Dumouriez, appelé pour remédier à des maux qui étaient son ouvrage, confia au général Deflers le commandement de l'armée expéditionnaire de Hollande. Il s'enferma bientôt dans Bréda, pour mieux résister aux Prussiens qui lui étaient infiniment supérieurs. Le colonel Tilli fut préposé à la défense de Gertruidemberg. Cette place importante est cernée dès le 12 mars. En vain le général Vanstelben emploie les menaces les plus terribles pour engager les Français à se rendre; le colonel lui fait répondre qu'il doit s'attendre à une défense vigoureuse. Les Hollandais essayèrent de s'emparer du fort de Dam, que leur cavalerie tenta de tourner. Un feu bien dirigé les obligea d'abandonner leur entreprise. Par les soins du colonel Tilli, secondé des efforts des troupes, on garnit d'épaulemens les remparts pour garantir les soldats et protéger l'artillerie. Ces travaux occupaient la garnison tout le jour, mais ne l'empêchaient pas de surveiller, pendant la nuit, les démarches des assiégeans, et de repousser leurs attaques. Malheureusement les provisions devenaient rares, et les Français se virent bientôt réduits à la plus grande disette de vivres et de munitions. Il fallut se résigner à une reddition qui n'ôta rien à la gloire du colonel Tilli; car il dicta lui-même les condititons du traité, sortit de la place avec tous les honneurs de la guerre, et retourna en France avec toute sa garnison.

30 *janvier* 1795. — Les revers de l'armée du Nord avaient enfin cessé. Pichegru, victorieux en Belgique, malgré les efforts réunis des Anglais, des Hollandais et des Allemands, trouvait sur la glace des chemins nouveaux. Le général Bonneau assiége pendant quinze jours la forteresse de Gertruidemberg. La garnison se retire avec tous les honneurs de la guerre.

GIBRALTAR (LE PETIT).

16 *septembre* 1795. — Masséna prévit que les Autrichiens ne tarderaient pas à l'attaquer; leurs mouvemens semblaient du moins l'annoncer vers le milieu de septembre 1795. L'ennemi avait rassemblé au champ di Preti, dans une redoute, un corps d'élite, fort de deux mille hommes: une batterie de cinq canons et un obusier défendaient cette position. L'attaque des Autrichiens fut dirigée sur un rocher nommé *le petit Gibraltar*, entre Borghetto et la rive droite du Tanaro, en avant de Zucarello. Après un bombardement sans effet, une avant-garde de deux mille hommes, soutenue par huit mille autres, se dirigea vers la redoute. Long-temps l'impétuosité des Piémontais fit succéder rapidement de nombreuses attaques; mais les Autrichiens prirent la fuite devant les adjudans-généraux Joubert et Saint-Hilaire, qui s'étaient élancés des retranchemens. Nos troupes virent tout céder aux efforts de leurs baïonnettes, et s'attachèrent à la poursuite de l'ennemi. Neuf cents Autrichiens tués ou prisonniers furent le résultat de notre victoire. Le général ennemi Wins, qui commandait vers la droite, se replia pendant la nuit. Kellermann donna, dans son rapport, des éloges mérités à la sagesse et à la valeur du général Masséna et du chef d'état-major Berthier.

GIJON.

18 *octobre* 1810. — Battu par le général Bonnet, en diverses rencontres, et n'ayant plus que trois cents hommes sous ses ordres, Marquisitto se présenta tout-à-coup devant Gijon, dans l'après-midi du 17 octobre. Le colonel Crétin, avec un piquet de chasseurs et une compagnie de voltigeurs, l'avait déjà repoussé, lorsqu'il aperçut une escadre de vingt voiles, qui s'approchait du port, et qui quelques instans après commença à débarquer des troupes au nombre de

deux mille cinq cents hommes. Trop faible pour résister à une supériorité si décidée, le colonel évacua la place et se replia à une lieue de la ville. Le lendemain, ayant reçu des renforts suffisans, il marcha sur Gijon, et força les Anglais et les Espagnols à se rembarquer précipitamment, en laissant plusieurs centaines de tués et de blessés.

GILLETTE.

17 *et* 18 *octobre* 1793. — Des troubles s'étant manifestés dans l'intérieur, on fut obligé de détacher, pour ramener l'ordre plusieurs corps de l'armée d'Italie. Un tel sacrifice ne manqua pas de l'affaiblir et d'amener des revers qui la forcèrent de se retirer à Utelle. L'aile gauche de l'armée fut confiée au général Dugommier, au moment où l'armée austro-sarde se disposait à envahir la Provence. Les Français étaient en petit nombre; des mouvemens séditieux se manifestaient dans les départemens méridionaux: les côtes du comté de Nice étaient sans cesse menacées par une flotte anglaise. Il fallait un bien grand courage et des moyens bien vastes, pour accepter le commandement dans de pareilles circonstances. Dugommier n'hésite pas à s'en revêtir, part pour Utelle, et fait passer dans l'âme du soldat toute l'énergie de son courage. Cependant le général Wins se dirige par la vallée de la Blure, sur Gillette et le Brec; ces deux postes semblaient propices à l'établissement des magasins ennemis. On ne pouvait douter que si le général Wins parvenait à s'en emparer avec ses huit mille Austro-Sardes, toute communication serait fermée pour les Français; car l'ennemi, passant le Var à volonté, ne manquerait pas de brûler le pont que nos troupes venaient d'y établir. Dès-lors Utelle ne pouvait résister. Tout est mis en œuvre pour la prise de cette ville, où le général Dumerbion ne peut espérer de se maintenir : il annonce à Dugommier qu'une retraite ne peut qu'être fatale à nos troupes. Celui-ci conçoit un projet plein d'audace, mais qui peut remédier à tout : il n'ignore pas que l'ennemi occupe la Roque, et tient Gillette investie; quatre mille Autrichiens, Piémontais, Croates, s'y concentrent avec quatre pièces de canon. Dugommier ordonne au chef de bataillon Martin de se diriger sur Gillette; il confie la défense d'Utelle à l'adjudant-général Despinoy, et ne prend avec lui que trois chasseurs ou grenadiers. Martin tombe sur l'ennemi au moment où il pille la Roque, l'en

chasse, arrive à temps pour secourir une compagnie de son bataillon qui soutenait, dans un vieux château, les efforts des Autrichiens; quatre-vingt-huit sont faits prisonniers. Dugommier, grossi dans sa marche rapide par plusieurs détachemens français, arrive au point du jour, tombe à l'improviste sur les Autrichiens et les Piémontais; tout cède à l'impétuosité de neuf cents braves, qui s'emparent des munitions, des tentes, de l'artillerie austro-sarde : huit cents ennemis sont tués, sept cent cinquante prisonniers; le même coup sauve notre armée, et garantit la Provence d'une invasion.

GIOVANNI (San-).

Du 17 *au* 20 *juin* 1799. — Dès la première défaite de Schérer, sous Vérone, le général Macdonald, appelé au secours de l'armée d'Italie, avait évacué le royaume de Naples. Le Fort Saint-Elme, Capoue, Gaëte, avaient seuls des garnisons. Rome, Civita-Vecchia, Ancône, Pérouse conservèrent aussi quelques troupes au passage de Macdonald qui se rendait en Toscane, où il était attendu entre Ferrare et Bologne, par les généraux Gauthier et Miollis. Suwarow apprend la nouvelle de cette jonction, et se prépare à empêcher Moreau de se réunir à l'armée de Naples. Dès ce moment l'ennemi convertit en blocus le siége de Mantoue; les divisions des généraux Ott, Hohenzollern, Kray et Klénau doivent s'emparer du poste important de Pontremoli dans les Apennins, pour contrarier l'armée française dans ses projets de jonction. Mais, obligées de former une ligne très-étendue, les troupes impériales devenaient trop faibles pour pénétrer en Toscane. A peine Macdonald fut-il arrivé à Florence, qu'il réunit à son aile droite la division Montrichard. Elle défit peu de temps après le général Klénau, et délivra le fort Urbain, après être rentrée dans Bologne. Le général Dombrowsky commandait l'aile gauche; il se joignit à la division Victor, reprit Pontremoli, et la vallée du Taro, dont le général Ott venait de se rendre maître. Le quartier-général de l'armée française était à Lucques au commencement de juin : Macdonald se dirigea sur Modène du 7 au 8.

L'avant-garde du centre était commandée par le général Olivier; comme elle descendait les Apennins qui séparent la Toscane du Modénois du côté de Pistoie, elle se trouva vis-à-vis des avant-postes du général Hohenzollern, les re-

poussa jusqu'à Casico-Brunetti, à une lieue de Modène. Le lendemain un engagement très-vif eut lieu entre la division Olivier, la brigade Forest, et le corps d'Hohenzollern. Celui-ci, d'abord enfoncé, revint à la charge, se maintint à Salciolo, et assura sa communication avec Reggio. Mais le 12, Macdonald s'y rendit avec des troupes nombreuses, contre lesquelles ne put tenir le général ennemi : le combat fut long et meurtrier. Modène était abandonné au pillage du soldat français, tandis que la retraite d'Hohenzollern s'effectuait sur la Mirandole : Macdonald fut blessé dans le combat. Deux colonnes autrichiennes l'attaquèrent à-la-fois et furent rejetées d'abord au-delà de la Sarregia et de Cento : ce ne fut qu'à la nouvelle du mouvement rétrograde d'Hohenzollern que les Français se replièrent sur Cento et Ferrare. Pour couvrir le blocus de Mantoue et s'opposer au passage du Pô, le général Kray fit enlever le pont de Cazal-Maggiore. Il se retrancha ensuite sur la rive gauche à San-Benedetto, avec dix mille hommes de troupes et quatre mille paysans armés.

Macdonald se porte le 16 sur Plaisance, sans s'arrêter à Modène et à Parme. Les alliés étaient maîtres de la citadelle : on les y attaque sur-le-champ, tandis que tout se dispose à une action générale pour le lendemain. Déjà Suwarow, instruit de ces mouvemens, confie au général Kaïm le siége de Turin, et rassemble toutes les troupes disponibles. Le général Bellegarde prend position entre Tortone et Alexandrie : une division russe se dirige entre Ceva et Asti sous les ordres de Seckendorff. Ces deux corps devaient s'opposer au général Moreau, qui semblait disposé à envahir la Lombardie par la Bochetta. Le prince Constantin joignit Suwarow dans la matinée du 16, et le lendemain il établit son quartier-général à Castel-San-Giovani, situé sur la rive gauche du Tidone, à deux lieues environ de Plaisance. Son armée, forte de trente mille hommes d'infanterie et de dix mille hommes de cavalerie sous la conduite de Suwarow, se trouva entièrement rassemblée entre Tortone et Florence. Ennemi de toute espèce de lenteur, Constantin fixa l'attaque au lendemain. Trois colonnes composaient son armée : le comte de Rosemberg commandait celle du centre ; la droite avait Forster pour général ; Mélas dirigeait la troisième, plus forte que les deux autres. La division du général Ott, qui servait d'avant-garde au corps d'armée de Suwarow, fut attaquée

par Macdonald, à quatre heures du soir, sur le lit de la Trebia. L'ennemi n'avait que huit mille hommes; il se replia sur Rotofredo en repassant la rivière, mais les Français le poursuivirent sans relâche, et lui livrèrent une nouvelle attaque sur la rive du Tidone, vers Castel-San-Giovanni; mais du secours arriva de la part de l'avant-garde de Mélas, qui se hâtait de joindre les corps du prince Bagration et du général Frœlich. L'armée française change alors son plan de bataille, et cherche à s'emparer de la chaussée du Pô, sur la route de Pavie, afin d'empêcher la jonction des troupes ennemies. L'affaire s'engage de part et d'autre, et les ennemis demeurent inébranlables pour donner le temps à Suwarow d'arriver avec son avant-garde, qui renforce avec celle de Bagration la droite du général Ott. Les Français, pris en flanc par les Cosaques, et en tête par l'infanterie russe, ont peine à résister à cet effort impétueux rendu plus terrible encore par les cris de guerre de ces peuples du Nord. La légion polonaise, qne commandait le général Dombrowsky, fut sur-tout entraînée dans ce choc précipité, et l'on vit les soldats d'une nation infortunée mourir sous les coups de ceux qui les plongeaient dans l'esclavage, sans pouvoir balancer par leur courage leur immense supériorité. Macdonald envoie des renforts pour arrêter la marche de l'ennemi; le combat devient général, le feu soutenu des Français renverse des files entières d'ennemis, et porte un moment le désordre au milieu de leurs bataillons; Constantin les rallie, les ramène à la charge au milieu des plus grands périls, donne à tous l'exemple de la plus grande intrépidité, et ne permet pas à Macdonald de rompre l'aile gauche des Russes du côté du Po. Les soldats de Frœlich et les hussards de l'archiduc Joseph se couvrirent de gloire; rien ne put arrêter leur choc, ni celui des masses de Suwarow. Les Français se retirèrent en désordre, laissant au pouvoir de l'ennemi un terrain jonché de leurs morts. La nuit seule arrêta la poursuite opiniâtre de la cavalerie russe; nos troupes ne purent se rallier qu'entre le Tidone et la Trébia; notre perte fut de deux mille morts ou blessés, et de trois cents prisonniers, tandis que celle de l'ennemi ne monta qu'à douze cents hommes.

Macdonald profita de la nuit pour se mettre en état de réparer sa défaite : attaquer son ennemi lui paraissait déjà un avantage, mais il fut prévenu par l'infatigable Suwarow, qui avait déjà fait part de son plan de bataille à ses officiers.

réunis ; ses ordres n'attendaient plus que le signal de l'action : la générale ne tarde pas à le donner, les troupes sont sous les armes. Elles s'avancent au bruit d'une décharge générale de leur artillerie, et au son de la musique guerrière. Divisée en trois colonnes, l'armée russe passe à gué le Tidone et se déploie à la vue de l'armée française qui bordait la rive gauche de la Trébia. Tout annonce une affaire décisive.

C'était dans ces mêmes lieux qu'Annibal, plusieurs siècles auparavant, taillait en pièces les troupes romaines : tout semblait retracer ces grands souvenirs. Le Tidone et la Trébia se jettent dans le Pô, à une lieue de distance; ils prennent leur source dans les Apennins. Le Tidone n'est qu'un ruisseau, la Trébia un torrent guéable qui coule à l'ouest de Plaisance. Sur sa rive gauche s'étend une plaine entrecoupée de fossés et de ruisseaux, hérissée de buissons, où l'on ne découvre que de faibles bourgades. C'est là que, cinq cent trente-quatre ans après la fondation de Rome, les Carthaginois voulurent s'emparer de l'empire de l'Italie; Annibal, vainqueur, ne sut point conserver ses conquêtes. Les Allemands et les Russes venaient décider en ces mêmes lieux du sort des provinces italiques : elles échappèrent un moment au pouvoir des Français, mais ils surent, comme les Romains, trouver dans leur énergie et leur discipline assez de ressources pour rejeter en moins d'un an sur les bords du Danube et du Wolga, ces hordes formidables qui avaient inondé les belles contrées de l'Italie.

Une artillerie formidable défendait notre armée, forte de trente mille combattans, mais inférieure en nombre aux troupes coalisées, et faible sur-tout en cavalerie. Macdonald forma sept divisions, y compris la réserve et un corps commandé par le général Salm. A l'aile gauche était la légion polonaise aux ordres de Dombrowsky; la division Olivier soutenait la droite, celle de Rusca la gauche; au centre se trouvaient les divisions Victor et Montrichard; le général Watrin commandait la réserve ; le couvent de Saint-Antoine, situé entre Plaisance et la Trébia, servait de quartier-général.

L'armée alliée présentait une ligne de quarante mille hommes; cent pièces de canon en défendaient le front. Les Russes occupaient la droite, les Autrichiens la gauche. Suwarow disposa son armée en quatre colonnes : celle de gauche, commandée par Mélas, devait se diriger sur Ponte-di-Mera, par Calendano; celle de droite, commandée par le général

Rosemberg, marchait sur Vaccari, par le centre, et, par la droite, sur Ripa-Alta et San-Giorgio, pour enlever la gauche des Français. Telle était la direction de l'armée ennemie : nos troupes l'attendirent de pied ferme. L'action s'engagea par la droite des Russes et la gauche des Français : ceux-ci firent une décharge de mousqueterie qui porta un moment le trouble dans leurs bataillons ; mais s'étant ralliés, les Russes y répondirent par un feu roulant, et croisèrent aussitôt baïonnette ; les Français sont ébranlés et poursuivis avec ardeur par la cavalerie ; quatre cents morts et cinq cents prisonniers sont les suites malheureuses de ce premier revers. Macdonald renforce aussitôt sa gauche, et le combat se renouvelle avec encore plus de rage ; l'arrivée d'une division russe ne tarda pas à rendre inutiles les efforts de nos troupes, qui sont enfoncées de nouveau avec une perte de treize cents hommes ; elles se retirent en désordre derrière la Trébia. Entre cette rivière et le Tidone, la colonne du centre de l'armée russe rencontra l'avant-garde française du général Olivier : le choc est terrible, et l'ennemi ne doit son avantage qu'à des renforts nombreux ; nos troupes, encore renversées, criblées par la mitraille, se retranchent également au-delà de la Trébia. Cependant Macdonald fait repasser la rivière à un corps de dix mille Français, les anime par ses exhortations, et marche droit au centre des alliés : il est reçu par une colonne russe, et contraint de se replier sur la rive droite de la Trébia, avec une perte de six cents morts. A onze heures du soir le feu durait encore. Mélas, qui commandait l'aile gauche de l'armée de Suwarow, fut repoussé au-delà du torrent, après un combat furieux, où il perdit quinze cents hommes. La victoire fut longue à se décider ; la lutte, également sanglante des deux côtés, ne se termina qu'après des efforts incroyables, qui ne laissèrent à l'ennemi qu'un avantage douteux. La nuit seule put séparer les combattans.

Macdonald, campé en arrière de la rive droite de la Trébia, avait en face de lui les troupes de Suwarow, qui fit entretenir de très-grands feux, en cas de surprise ; les mouvemens de son ennemi lui faisaient prévoir de nouveaux combats. Excédé de fatigues, il s'enveloppa dans son manteau, et s'endormit au pied d'un buisson en attendant le jour.

Mais des soins trop importans occupaient Macdonald, pour qu'il pût se livrer un instant au sommeil. Il traça un troisième plan de bataille pour le lendemain, ranima les esprits en pro-

mettant aux troupes l'arrivée prochaine du général Moreau, qui prendrait les Russes à revers, tandis que leur flanc droit serait attaqué par un corps ligurien. Le 19 juin, à onze heures du matin, toute la ligne française s'ébranle, précédée de quelques tirailleurs; elle passe la Trébia, sous le feu de l'ennemi, et renverse tous les postes avancés. Déjà une colonne française se dispose à tourner le flanc droit des Autrichiens, tandis qu'une autre déborde l'aile gauche des alliés, en s'appuyant sur le Po. Ce mouvement est d'abord contrarié par le feu des troupes de Bagration; mais les Français, puissamment renforcés, enfoncent le corps du lieutenant-général russe Sweikowsky, et taillent en pièces un régiment entier qu'ils culbutent jusqu'au village de Casalegio. Secourus par le général autrichien Dalheim, les alliés, après un grand carnage, mettent le désordre dans la seconde ligne des Français; mais ceux-ci reviennent bientôt à la charge, pour céder de nouveau à l'artillerie du général Rosemberg, qui s'ouvre un passage à travers notre colonne. Ralliées une troisième fois, nos troupes se précipitent au combat avec un courage intrépide : enfin le prince Bagration arrive pour les accabler et fixer la victoire sur ce point. Les Russes trouvèrent une résistance bien soutenue dans la légion polonaise, qui, se voyant enveloppée de toutes parts, se forma en bataillon carré; mais il fut presque entièrement taillé en pièces. Toute la gauche des Français battit en retraite, abandonnant à l'ennemi un canon et trois drapeaux. Nos troupes éprouvèrent une perte de mille morts et de cinq cents prisonniers, désastre commun entre elles et les alliés. Cependant l'artillerie française avait beaucoup maltraité la colonne du centre du général Forster, et protégé par-là le passage de nos troupes. La première ligne de notre infanterie, repoussée d'abord par les Russes, fut secourue à temps par la seconde ligne, et le combat ne fut plus qu'une mêlée affreuse où chacun donnait ou recevait la mort au hasard; le sang ruisselait de tous côtés : le succès, long-temps indécis, couronna enfin les efforts de l'ennemi; car la division Montrichard fut attaquée séparément par un régiment de cavalerie autrichienne, qui la culbuta; sa fuite entraîna celle de tout le centre de notre armée, et décida la victoire. Les colonnes de droite et de gauche, se trouvant isolées par cette déroute inattendue, n'eurent que le temps d'échapper aux Autrichiens, qui commençaient à les déborder. Poursuivies sous le feu du canon

et de la mousqueterie, jusque passé la Trébia, nos troupes éprouvèrent une perte réelle, mais égale pourtant à celle des alliés. Deux mille morts, vainqueurs ou vaincus, restèrent sur le champ de bataille. Le général Mélas dirigea une artillerie formidable contre la colonne française, qui tenta de déborder la gauche des alliés, après avoir passé la Trébia; notre marche ne fut cependant pas interrompue par le feu de l'ennemi, et nous arrivâmes au-delà de cette rivière. Le prince de Lichtenstein, commandant de la cavalerie, soutint le premier choc de la division Salm, qui longeait la chaussée du Pô, afin d'envelopper la gauche du général Ott. La cavalerie française fut bientôt culbutée sur l'infanterie qui la soutenait; le désordre une fois réparé, on commença une nouvelle attaque; le prince enfonce notre colonne, mais il est contraint de hâter sa fuite, quand il se voit à portée de notre mitraille. Conservant néanmoins sa supériorité, il achève de mettre en déroute plusieurs de nos divisions, entre autres celle du général Salm. Le carnage fut horrible, et couvrit la plaine entre Tidone et Plaisance. Les Français perdirent quatorze cents hommes, neuf cents morts et cinq cents prisonniers. Macdonald, trompé dans ses espérances de secours, profita de la nuit pour rallier ses troupes et sauver leurs débris. Il entra dans Plaisance; mais, le jour même, il fut obligé d'en sortir précipitamment, sans pouvoir emmener près de quatre mille blessés, au nombre desquels se trouvaient Rusca, Olivier, Salm et Cambrai, huit chefs de brigade et plusieurs officiers inférieurs. L'extrême fatigue des ennemis permit aux Français de se retirer sans être poursuivis; mais, le lendemain, Suwarow se mit en marche avec deux colonnes; celle de droite atteignit les vaincus à la Nura, près Saint-Georges. L'arrière-garde soutint pendant long-temps l'effort des Russes; mais la dix-septième demi-brigade, ayant été enveloppée, se rendit prisonnière. Cette bataille de la Trébia ne finit qu'au bout de trois jours; jamais on n'en avait vu d'aussi sanglante: on y brûla plus de cinq millions de cartouches; on y tira au moins soixante-dix mille coups de canon; la baïonnette remplaça les munitions épuisées; huit mille morts couvrirent les champs de bataille; plus de quatre mille succombèrent à la suite de leurs blessures. Jamais les généraux français ne montrèrent plus de courage; aussi furent-ils blessés presque tous; le général Cambrai fut une perte véritable. Si la victoire ne répondit point aux efforts de nos troupes, c'est qu'elles

eurent affaire à un ennemi quatre fois plus nombreux, qui ne put cependant empêcher Macdonald d'opérer la plus belle des retraites, au travers d'un pays insurgé depuis Naples jusqu'aux Apennins.

GIRONNE.

21, 22, 23, 24 et 25 *décembre* 1809. — Le général Blake, appelé à la junte supérieure de Catalogne, avait juré de forcer les Français à évacuer entièrement cette province. En conséquence, s'étant mis à la tête des forces militaires réunies au soulèvement général, qui marchait sans distinction d'âge ni de classes, il se porta sur différens points dans les environs de Gironne. Afin de détruire dès l'origine un germe d'insurrection, qui inquiétait fortement ses communications, le maréchal Augereau ordonna aussitôt au général de division Verdier de marcher de sa personne avec les troupes sous ses ordres, sur Darnious, Aguillana, Massanet, Saint-Laurent-de-la-Menga, etc., tandis que le général de division Souham marchait de son côté sur Bagnolas Crespia, Espinavera, Bézalu, etc., afin de couper les derrières de l'ennemi, et de le manœuvrer dans toutes ses positions formidables. Il y eut entre les insurgés et les Français, dans les journées des 21, 22, 23, 24 et 25 décembre, différentes affaires, dont les résultats furent des plus avantageux pour ces derniers. Les hauteurs où l'ennemi voulut faire résistance furent jonchées de cadavres, et dans les parties de la plaine où il fut atteint par la cavalerie, la terre resta couverte de morts. La plupart des paysans, pris les armes à la main, furent pendus aux arbres qui se trouvaient sur les routes. Le général Souham entra le 25 au matin à Olot, et se porta ensuite sur Campredon et Ripoll, poursuivant sans relâche les insurgés, qui étaient dans la déroute la plus complète. La première division de Blake, qui se trouvait à Olot, ne put résister à l'impétuosité française, et les deux autres n'osèrent venir à son secours, dans la crainte d'éprouver le même sort, si elles se fussent présentées. Ces différentes affaires firent éclater la bravoure du colonel Delort, qui commandait l'avant-garde, ainsi que celle du chef de bataillon Révérend, qui y fut grièvement blessé, et de beaucoup d'autres officiers, dont les noms sont cités avec honneur dans le rapport du général Souham.

GLATZ.

24 *juin* 1807. — Jérôme Napoléon s'empara de la ville de Glatz au bout de quatre jours de siége, et, après avoir emporté le camp retranché des troupes prussiennes, un armistice fut conclu le même jour; la ville se rendit au vainqueur, le 28 juin 1807.

GLEISCHWEILLER.

29 *juillet* 1793. — Les Prussiens, attaqués par les Français à Gleischweiller et à Franchweiller, le 29 juillet 1793, se défendirent avec la plus grande opiniâtreté. Forcés pourtant d'abandonner la Chapelle-Sainte-Anne, ils furent vivement poursuivis jusqu'au-delà de Weyer. L'action fut sanglante; les Français éprouvèrent une assez grande perte, et tuèrent plus de huit cents hommes aux Prussiens et aux Autrichieus réunis.

GLISUELLE (LA).

13 *juin* 1792. — Au commencement de la guerre avec l'Allemagne, le maréchal de Luckner et le général Lafayette, en changeant mutuellement le théâtre de la guerre, voulurent mener avec eux les soldats dont ils connaissaient le dévouement : cela occasionna un grand ébranlement de troupes. Dans une de ces marches, l'avant-garde de Lafayette, s'étant poussée très-loin de son corps d'armée, se trouva sur la Glisuelle. Le général Clairfait apprend cette faute, et veut en profiter. Dans la nuit du 10 au 11 juin, il part du camp de Mons, et se dirige sur Maubeuge, avec un corps considérable. Favorisé par un orage, il surprend les postes avancés de l'avant-garde. Les renforts n'arrivèrent qu'à six heures du matin, soit que les ordres eussent été mal donnés ou mal exécutés, soit que l'orage eût empêché d'entendre la canonnade, qui aurait indiqué le besoin de secours. Déjà le général Gouvion, qui commandait cette avant-garde, pressé par le nombre des ennemis, avait été contraint de repasser la Glisuelle; il fut tué par un boulet dans un combat opiniâtre, soutenu à coups de canon. Les Autrichiens avaient un avantage marqué; ils eussent infailliblement battu les Français, si plusieurs corps, les uns s'avançant de front, les autres les prenant vers leur flanc gauche, ne fussent à propos accourus à l'aide de ceux-ci.

L'ennemi se replia sur Mons, et les positions de la Glisuelle furent reprises.

GLOGAW.

Décembre 1806. — A peine Napoléon fut-il entré en Silésie, que Jérôme Buonaparte bloqua le grand Glogaw. On établit des batteries autour, et l'on y fit ensuite des retranchemens. A l'arrivée des troupes bavaroises devant Glogaw, deux soldats prussiens se firent remarquer par leurs sentimens d'humanité et par leur dévouement envers une mère et son enfant de neuf mois. La garnison prussienne avait enlevé le plancher du pont de l'Oder. Une femme et son enfant se trouvait hors de la place; le commandant, sans pitié, n'avait point permis qu'elle rentrât. Exposée au froid le plus rigoureux, cette malheureuse créature et son nourrisson passèrent ainsi toute la nuit, et, pour surcroît de peine, elle se trouvait placée sous le feu croisé de la mousqueterie.

Au point du jour, le soldat bavarois Kleiber entend les cris plaintifs d'un enfant vers l'extrémité du pont. Il approche et voit ces êtres malheureux. Touché de compassion, il appelle à lui le caporal Zeigler; ils agitent aussitôt leur mouchoir comme pour indiquer que leur intention est de sauver la vie à cette mère et à l'enfant qu'elle tient sur son sein. On les comprend, et le feu cesse aussitôt. La curiosité porte sur ce point les soldats des deux partis, qui viennent être témoins des moyens qu'emploieront ces deux bons militaires pour ramener à eux cette femme et son fils. Kleiber, en sautant d'un pilier sur l'autre, arrive enfin auprès de la femme, met l'enfant dans son sac, et revient en chancelant le déposer sur le bord opposé du fleuve, tandis que Zeigler, de son côté, après beaucoup de fatigues, a bien de la peine encore à se faire suivre par cette femme tremblante de froid et de frayeur. Il prend le parti de la charger sur son dos, et, parvenu à vaincre tous les obstacles de sa route par des efforts inouis, il la ramène enfin sur l'autre rive et la rend à son enfant. On fit mention dans l'ordre du jour du trait d'humanité de ces deux militaires : à cet éloge public, il fut joint une gratification de vingt ducats donnés par le roi de Bavière. Le bombardement de Glogaw ne fut pas de longue durée. La ville se rendit aux Français, et la garnison, composée de trois mille hommes, défila devant l'armée française, qui

trouva, dans cette place, des magasins considérables et cent pièces de canon dont elle s'empara.

GOLDBERG.

23 *août* 1813. — Les hostilités avaient recommencé le 17 août, entre l'armée française et les armées alliées de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse. Les armées coalisées se retiraient devant les Français victorieux sur différens points. Le général Lauriston, à la tête des cinquième et onzième corps, avait marché sur Goldberg, où les Russes et les Prussiens s'étaient postés. Les premiers couvraient la position du Flensberg, et les seconds s'étendaient à droite sur la route de Liegnitz. Le général Gérard commençait à déboucher par la gauche sur Niédereau, lorsqu'il aperçut sur ce point une colonne de vingt-cinq mille Prussiens. Il la fit attaquer, sans hésiter, au milieu des baraques d'un ancien camp; ébranlés par le choc impétueux des Français, les ennemis voulurent se rétablir par des charges de cavalerie, qui se succédèrent assez rapidement. Mais bientôt enfoncés de toute part par l'infanterie, qui avait repoussé leurs charges à bout portant, ils abandonnèrent leurs positions, laissant sur le champ de bataille près de cinq mille morts, et des prisonniers. Cependant, on combattait avec beaucoup d'acharnement à la droite; le Flensberg fut pris et repris plusieurs fois; chaque nouvelle attaque était faite et repoussée avec plus de vigueur. Enfin, avec une impétuosité admirable, le cent trente-cinquième régiment s'élança sur les Russes, les culbuta et les chassa entièrement de leur position. Là, encore, ils firent une perte considérable, consistant en mille morts et quatre mille blessés: ce qui enleva aux armées coalisées près de dix mille hommes. Ainsi, repoussés sur tous les points, les ennemis se retirèrent en désordre sur Jauer, où les Français se hâtèrent de les suivre, pour mettre à profit cette première victoire.

GOLYMIN.

Décembre 1806. — L'arrière-garde des Prussiens, harcelée par le maréchal Ney, fuyait devant les Français, tandis que Davoust, poursuivant les débris de la division Kamensky, se disposait à occuper Tykoczyn. On vit une division de l'armée de Buxhowden, commandée par le général Panin, se

porter sur cette ville; mais elle fut mise en déroute à Loppackzyn, par le grand-duc de Berg qui l'atteignit. Le général Benigsen était renfermé à Pultusk; le général Lannes arriva enfin devant ses murs le 26; Augereau, au pied des remdarts de Golymin, qui était occupée par Buxhowden. Les Français furent beaucoup contrariés par le dégel : cette circonstance donna le temps à l'ennemi de rallier ses troupes vaincues, en les disposant à de nouvelles attaques.

Napoléon avait prescrit des manœuvres qui furent dérangées par ce contre-temps, et ne purent recevoir leur exécution. Le corps du général en chef Kamensky, qui venait d'être battu à Nasielsk, se réunit à l'armée de Benigsen, qui fut rangée en bataille dans la nuit du 25 au 26. Le général Lannes présenta la bataille à dix heures du matin, malgré l'extrême fatigue de ses troupes; cependant, prêtes à en venir aux mains avec une armée supérieure en force, et qui avait pris du repos dans des positions qu'elle avait choisies à son gré. Ils combattirent long-temps avec acharnement, et la victoire fut long-temps irrésolue; elle se décida enfin du côté des Français, qui demeurèrent maîtres du champ de bataille; l'ennemi, en fuyant à la faveur de la nuit, sur Ostrolenka, laissa six mille prisonniers et un drapeau.

Golymin fut le point de réunion de toutes les forces des divisions Panin et Kamensky, qui se joignirent le même jour à l'armée de Buxhowden. C'est dans cette ville que l'ennemi fut attaqué le même jour, à une heure après midi, par les Français, ayant à leur tête le maréchal Davoust, le grand-duc de Berg et Augereau. L'action ne commença à être chaude que vers les trois heures; elle continua avec la même vivacité jusqu'à onze heures du soir, les avantages étant restés en suspens; mais dans ce moment la victoire, toujours fidèle aux Français, les couronna encore dans Golymin. Le désordre se mit parmi les Russes, battus, culbutés de toutes parts, et ils se retirèrent en hâte auprès de Benigsen, laissant dans les mains des Français leur artillerie et leurs bagages. Si les boues prodigieuses que l'artillerie du maréchal Soult rencontra n'eussent ralenti sa marche pendant deux jours entiers, l'armée ennemie eût été coupée et tellement enveloppée qu'on l'aurait entièrement détruite par la facilité qu'on avait d'arrêter les vaincus dans leur retraite vers l'Omülef; mais il n'avait pas été possible de se trouver

le 26 au-delà de Molati, à deux lieues de Makow, malgré la plus grande activité et des efforts inouis. L'artillerie formidable du maréchal Soult n'avait pu être employée contre l'armée des Russes débandée ; celle-ci dans sa marche n'en fit pas moins des pertes considérables ; les Français s'emparèrent d'une grande quantité de leur artillerie, consistant en quatre-vingts pièces de canon, douze cents voitures et presque tous leurs caissons. L'ennemi laissa sur le champ de bataille douze mille hommes tués, blessés ou prisonniers, ce qui l'affaiblissait d'autant. Tandis que les troupes légères de la garde poursuivaient les fuyards, Napoléon établissait son quartier-général à Pultusck.

GONAIVES (LES)

22 *février* 1802.— Buonaparte désirait ramener l'ordre dans la colonie de Saint-Domingue. Voulant s'emparer du quartier-général de Toussaint-Louverture, le général Desfourneaux marcha vers les Gonaïves. Des obstacles arrêtent sa marche ; mais il est bientôt joint par quinze cents hommes de la réserve du général Leclerc. Au point du jour, la cavalerie et la garde d'honneur de Toussaint-Louverture commencent le feu. On se mêle bientôt avec acharnement ; et le courage aveugle des noirs ne peut résister à la sage intrépidité des Français. Desfourneaux poursuit l'ennemi jusqu'aux Gonaïves, l'attaque dans un camp retranché ; la baïonnette enlève plusieurs redoutes ; et la ville est prise d'assaut, malgré la mitraille la plus meurtrière. Le ciel brûlant des Antilles voyait nos troupes de tous côtés victorieuses ; l'exemple de nos généraux faisait braver aux soldats mille fatigues. La difficulté d'un terrain sablonneux forçait nos troupes à abandonner leur artillerie dans des sentiers impraticables. Desfourneaux seul avait conservé la sienne ; le général Leclerc s'en étonne, et lui demande comment il a pu opérer ce prodige ; Desfourneaux répond : Je me suis attelé avec cent soldats à un obusier, j'ai fait venir tous les commandans des colonnes ; allez dire à vos soldats, me suis-je écrié, que votre général est attelé à un obusier, et que désormais rien ne doit arrêter la marche de l'artillerie. » Ce dévouement porta nos soldats à dételer les mulets pour traîner les canons, qu'ils sauvèrent.

GORCUM.

21 *janvier* 1795. — La ville de Gorcum, défendue par de belles fortifications, protégée sur-tout par ses inondations qu'on pouvait étendre à volonté, paraissait une barrière capable d'empêcher les Français d'avancer plus loin. Le prince d'Orange, stathouder de Hollande, la choisit, en 1794, pour s'y renfermer. Les glaces furent pour nos soldats une terre nouvelle, et tous les préparatifs de défense devinrent infructueux. La ville tombe au pouvoir des Français; le stathouder l'avait abandonnée, et s'était enfui en Angleterre après son abdication.

GORÉE.

18 *janvier* 1804. — L'Angleterre venait de s'emparer, sur la côte du Sénégal, de l'île de Gorée, possession intéressante pour le commerce de la France. Une faible garnison la défendait. Un détachement de cent trente hommes, parti de Rochefort sur quatre goëlettes et un bâtiment corsaire, se présentèrent devant Gorée. Les troupes purent débarquer, tandis que leurs goëlettes canonnèrent l'île, à la vue des Anglais qui se trouvèrent bientôt entre deux feux. Leur colonel n'attendit pas qu'on livrât l'assaut pour capituler.

GORITZ.

22 *mars* 1798. — Buonaparte, devenu maître de Gradisca, ne voyait plus rien qui pût ralentir les progrès de son armée dans la Carniole. Il paraît devant Goritz; et déjà la ville est délivrée de la présence des Autrichiens, qui n'ont pas même le temps d'enlever quinze cents de leurs malades, et abandonnent aux Français leurs magasins de munitions et de vivres. C'est en vain que l'archiduc Charles chercha à conserver avec Buonaparte cette lenteur méthodique, dont il n'avait point voulu s'écarter dans la campagne précédente, à l'égard des armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse : le général français déjoua sa tactique, en disposant ses colonnes de manière à accabler par leur nombre les corps autrichiens qui seraient arrêtés quelques instans dans leur retraite, par la difficulté seule du terrain.

GOTHARD (Mont Saint-)

16 *août* 1799. — Le Saint-Gothard est une position essentielle pour les puissances qui prétendent à l'acquisition de la Suisse. En 1799, le général Lecourbe reçut de Masséna l'ordre de s'en emparer. On se battit trois jours dans le Muttenthal, et les Autrichiens avaient abandonné la hauteur, quand la brigade du général Loison se présenta pour la gravir. De sages manœuvres amenèrent un succès aussi important.

17 *septembre* 1799. — Suwarow s'emparait de Tortone, au moment où Masséna remportait sous Zurich des victoires signalées. Le général russe conçut le dessein d'entrer en Suisse par le Saint-Gothard, en suivant les deux rives du lac Lucerne; il commandait une armée de vingt-cinq mille hommes : le corps de Hotze, marchant entre la Reuss et la Limath, celui de Korskakow, chargé de l'attaque sur l'Albis, devaient se réunir aux troupes de Suwarow, sur les bords de l'Aar. Masséna, par une attaque vive et sa victoire de Zurich, déjoua ce projet de jonction. Le 15 septembre, Suwarow établit son quartier-général à Lugano, et s'efforce de pénétrer dans la vallée d'Urseren, et de poursuivre les Français, en descendant la Reuss, jusqu'au lac de Lucerne; il se rend maître, le 17, du poste d'Airolo ; et, tandis que, par ses ordres, le général Rosemberg tourne la position du Saint-Gothard, il se porte lui-même sur la hauteur. Des forces aussi nombreuses obligèrent le général Gudin d'évacuer pour quelque temps le Saint-Gothard.

20 *mai* 1800. — La victoire de Constance fut suivie du prompt départ de Suwarow. Le mont Saint-Gothard fut repris, au mois d'octobre, par le général Loison. Le général Moncey en descend, à la tête de vingt mille hommes, pour tomber sur Bellinzona et Lugano, dans le temps où Buonaparte, armé une seconde fois contre l'Autriche, en Italie, s'approchait des plaines de Marengo.

GOVERNOLO.

1796. — Les Autrichiens, encore maîtres de Governolo et Borgoforte, aux environs de Mantoue, voulaient éviter le blocus dont les Français menaçaient la ville. Le général Sa-

huguet attaque les troupes autrichiennes au pont de Governolo, et le général Dallemagne à Borgoforte. L'ennemi est chassé de ses positions avec une perte de six cents hommes.

18 *septembre* 1797. — Buonaparte, après la bataille de Saint-Georges, fit tous ses efforts pour attirer au combat le général Wurmser, et affaiblir la garnison de Mantoue. Le passage du Mincio fut gardé par nos troupes, dont une partie occupait toujours le pont de Governolo. Wurmser hasarde une sortie par la rive droite du fleuve. Il est battu, et laisse au pouvoir des Français cinq canons, cinq caissons et onze cents prisonniers.

GRADISCA.

19 *mars* 1798. — L'Italie entière avait cédé aux armes de Buonaparte; il courut à de nouveaux triomphes. Il envahit le Tyrol, remporte une victoire au Tagliamento, et bientôt il atteint les rives de l'Isonzo. De l'autre côté, il découvre Gradisca, ville assez petite, mais nouvelle et fortifiée: trois mille Autrichiens la défendaient. Pour arriver dans la province de Goritz et sur la route de Carinthie, la prise de Gradisca paraissait indispensable. Tandis que Serrurier côtoie l'Isonzo jusqu'à San-Piétro, Bernadotte investit, avec sa division, le front de Gradisca. L'ennemi paraissait vouloir empêcher le passage de la rivière. L'adjudant-général Andréossi passe et repasse plusieurs fois, à pied, l'Isonzo sous les yeux des Autrichiens, qui se retirent à la vue de quelques manœuvres, dans la crainte de se trouver bientôt enveloppés. La division Serrurier traverse la rivière, et se dirige vers les hauteurs de Gradisca. Cependant, l'artillerie de la ville avait maltraité les troupes de Bernadotte, qui fit avancer la sienne pour enfoncer les portes; mais une flèche les défendait. Dans ce moment, la division Serrurier paraît sur les hauteurs; la garnison voit le danger d'une résistance infructueuse, et reste dans l'inaction. Trois mille grenadiers d'élite du prince Charles sont forcés de se rendre avec huit drapeaux et dix pièces de canon. Bernadotte et Murat se distinguèrent dans cette manœuvre habile. L'aide-de-camp Duroc y montra un grand courage.

GRANCHAMP.

Juin 1795. — Cormatin avait été saisi au moment où il fomentait de nouvelles discordes; les chouans se servirent de ce prétexte pour recommencer une guerre plus sanglante que jamais. La ville de Rennes offrit alors l'aspect d'une place de guerre. Le parti royaliste, amolli par le séjour des villes, se rassembla sous ses drapeaux; ce n'était plus qu'une foule de soldats sans discipline et sans humanité, qui se livraient ouvertement à tous les excès de la débauche et du brigandage : aucun ordre ne régnait, parce qu'il n'existait aucun pouvoir positif. Les généraux Hoche et Aubert-Dubayet présentaient, au contraire, un ensemble de forces, une unité de mesures bien propres à déconcerter leurs ennemis. Une proclamation pleine d'énergie contribua encore à échauffer les troupes de ces généraux. Les deux partis se trouvèrent bientôt en présence. Le comte de Silz avait rassemblé deux mille hommes à Granchamp, et Vannes était menacé par un nombreux parti. Hoche devança les mouvemens du comte, et prit l'offensive. Granchamp et le château de Penthouët, postes retranchés et bien approvisionnés, se trouvèrent investis par les garnisons d'Auray, de Vannes et des lieux voisins, commandées par les généraux de brigade Roman et Josnet. L'avant-garde des chouans fut assaillie à l'improviste, et taillée en pièces; le reste de leur troupe fut culbuté au point du jour, et des détachemens nombreux, placés dans les avenues, massacrèrent les fuyards. Cependant, le combat se rétablit, et le comte de Silz, à la tête de quelques déterminés, fait la plus belle résistance; mais, couvert de blessures, au moment d'être forcé, il s'élance à travers l'ennemi, et tombe sous les coups de fusils, à quelques pas des retranchemens. Trois cents des siens perdirent aussi la vie; ceux qui échappèrent furent ralliés à Plaudren, par Georges Cadoudal. Granchanp et le château de Penthouët tombent au pouvoir des vainqueurs. Les débris des corps vendéens voulaient se retrancher au poste de Saint-Billy, en attendant des renforts. Le général Josnet les attaque avec cinq cents hommes, est trois fois repoussé par le feu ennemi; mais l'arme blanche décide la victoire en sa faveur. Georges Cadoudal se retire tranquillement avec une perte de deux cents hommes. Les paysans désiraient un chef de leur pays : Cadoudal se proposa pour remplacer le comte de Silz.

GRANVILLE.

14 *novembre* 1793. — La victoire de Fougères ouvrit aux Vendéens le département de la Manche et la route de Granville, ce qui leur donnait la facilité de communiquer avec les Anglais. Le tocsin annonce bientôt leur approche : douze mille hommes sans armes et sans munitions se réunissent à Saint-Lô ; les débris des troupes vaincues à Fougères, la garnison d'Avranches, quatre mille hommes tirés de la Hogue et de Cherbourg, ainsi que quinze pièces de canon : telles sont les forces que la nouvelle seule de l'arrivée des Vendéens a réunies. Ceux-ci, craignant d'être enveloppés, se décident promptement à l'attaque. La moitié de leurs forces se dirige sur Granville ; dix à douze mille s'obstinent à ne pas sortir d'Avranches, parce qu'on leur a persuadé que le projet de leur chef est de passer en Angleterre. La garnison de Granville essaya d'empêcher l'ennemi d'avancer ; mais, à la vue du nombre, elle rentra dans ses murs, et se partagea sur tous les points importans. Une sommation terrible menace la garnison d'un bombardement, suivi du pillage et de la mort des prisonniers ; elle méprise ces vaines bravades, et les deux partis se disposent au combat. Granville commence le feu ; le fort Gauthier, occupé par les royalistes, ne tarda pas à y répondre. Déjà les Vendéens, dont la cavalerie occupe les hauteurs de Saint-Nicolas, sont parvenus sous les murs de la ville, et accablent d'une grêle de balles les canonniers à découvert : déjà le faubourg est emporté, on monte à l'assaut. Un déserteur s'écrie, A la trahison : on lui brûle la cervelle ; mais le désordre commence à se mettre parmi les Vendéens inférieurs en nombre ; ils reculent, sont renversés du haut des remparts ; Forestier lui-même, qui était monté un des premiers à l'escalade, tombe dans le fossé, et reste long-temps évanoui. Les assiégés redoublent d'ardeur, tous les habitans sont en armes ; on vit même les munitions de guerre apportées par des enfans et des femmes. Alors les royalistes cherchent à se mettre à l'abri du feu des remparts ; ils se rangent dans les faubourgs où leurs coups se dirigent contre les canonniers, sans qu'ils puissent voir d'où ils partent. La nuit arrive et calme la fureur des combattans ; mais les assiégés, craignant que les Vendéens, qui avaient cherché un asile dans les faubourgs, n'en sortissent pour une attaque

nocturne, se décident à sacrifier cette partie de la ville afin de sauver le reste des habitations. Comme les bombes et les boulets rouges ne répandaient pas l'incendie assez vite, l'adjudant-général Vachot s'élance hors des murs, et porte lui-même la flamme dans les maisons : le feu se propage, et contraint les Vendéens à quitter un lieu qu'ils avaient obstinément gardé, malgré l'artillerie des remparts. Le vent, qui soufflait du côté de Granville, fit concevoir un moment des craintes pour le reste des habitations. Des tourbillons de flamme et de fumée s'étendent, et, menacent de tout dévorer. Les assiégés se consultent, et malgré leurs fatigues, ils quittent leurs armes pour arrêter les progrès de l'incendie. Les Vendéens s'étaient déjà ralliés pour un nouvel assaut ; mais une stupeur générale enchaînait tous les esprits : les généraux Stofflet et Laroche-Jacquelein exhortent, menacent, promettent une victoire assurée. Le courage semble éteint dans tous les cœurs ; il ne se ranime qu'au moment où l'évêque d'Agra, revêtu des habits pontificaux, engage les soldats à retourner à la charge au nom de la religion et de la royauté. Les généraux saisissent habilement ce moment d'enthousiasme, dirigent des troupes sur plusieurs points ; les unes s'approchent des remparts, les autres des palissades et du rocher. La valeur des assiégés répond vivement à cette nouvelle attaque, mais ils trouvent une résistance bien soutenue, que l'artillerie meurtrière de la ville ne peut ébranler. Les Vendéens ne peuvent parvenir à mettre de l'ensemble dans leurs efforts ; ils finissent par se lasser, et le découragement succède aux efforts les plus soutenus. Tous les postes sont abandonnés après vingt-huit heures de siége, après une perte de quinze cents hommes du côté des royalistes. Lemaignan, un de leurs chefs, a le bras emporté, et meurt, faute de secours, sous les murs de Granville. Les Vendéens se retirent en fureur, et maudissent mille fois ceux qui les ont amenés au milieu des périls, loin des lieux qui les ont vus naître. Dans ces contrées, disaient-ils, après un échec, nous trouvions un asile et des secours : ici, nous ne voyons qu'une plage stérile, des rochers et la mort. En vain les chefs annoncent que la flote anglaise est en mer ; que des secours puissans vont arriver : encore quelques jours de patience dans une presqu'île fertile, et nous aurons des renforts qui nous procureront des succès infaillibles. Les soldats ne répondent à ces exhortations que par des reproches et des cris de mécontentement. Ils veulent

regagner la Vendée ; ils sont sourds à toute espèce d'insinuation. Mais on ne peut exprimer l'effet que produisit sur les séditieux la nouvelle d'une trahison de la part de Talmont, Solerac, Beauvolier, d'Autichamp et du curé de Saint-Laud, qui gagnèrent le rivage pour passer chez les Anglais. Les troupes méconnaissent Laroche-Jacquelein ; Stofflet seul garde un peu d'ascendant, et court au rivage avec un piquet de cavalerie : il y trouve en effet le prince de Talmont, auteur de cette fuite ignominieuse ; il le désarme, et le ramène au camp avec les compagnons de sa honte. Quel est l'étonnement des troupes, quand elles apprennent que l'intention des transfuges était de passer à Jersey, pour hâter des secours. Le prince déclare à haute voix qu'il jure de vaincre ou de mourir à la tête de ses compagnons d'armes. Laroche-Jacquelein paraît avec les troupes qui s'étaient séparées du corps d'armée, avant l'attaque de Granville. Il adresse à tous une proclamation pleine de courage et de sensibilité, où il annonce que si le désordre ne cesse pas, il va se démettre du commandement. La multitude s'appaise à la voix de ce jeune guerrier, des larmes attestent même le repentir du soldat. Le curé de Saint-Laud contribue aussi à rétablir le bon ordre par ses exhortations paternelles. L'armée quitte le rivage pour prendre le chemin de la Vendée ; elle ne put s'accroître des secours de l'Angleterre, et la France fut délivrée d'un pressant danger.

GRATZ.

19 *avril* 1798. — Gratz, capitale de la basse Styrie, ville commerçante et riche, peuplée d'environ quarante mille habitans, fut occupée par une division de l'armée d'Italie, aux ordres du général Serrurier, au moment des préliminaires de Léoben. C'était encore un moyen d'amener l'empereur à faire la paix.

26 *juin* 1809. — Le général Broussier, voulant faire sa jonction avec l'armée française en Dalmatie, afin de seconder ses opérations, quitta la ville de Gratz, où il était cantonné, en y laissant deux bataillons du quatre-vingt-quatrième régiment de ligne pour la défendre, en cas d'attaque de la part de l'ennemi, et il se dirigea sur Vildon.

A peine était-il sorti de cette ville que la nouvelle s'en

répandit bientôt au milieu de l'armée ennemie. Le 26 juin 1809, le général Giulay, à la tête d'un corps de Croates et de plusieurs régimens des frontières, formant en tout dix mille hommes, se présenta devant Gratz pour s'en emparer de vive force; il fit déployer ses troupes en colonnes, et donna sur-le-champ l'ordre de faire avancer deux régimens qui étaient précédés de plusieurs pièces d'artillerie; au moment où la canonnade s'engagea, et où la ville fut obligée de céder à un ennemi dont les forces étaient de beaucoup supérieures aux siennes, le colonel Gambini, qui commandait les deux bataillons du quatre-vingt-quatrième, sans s'effrayer du nombre qu'il avait à combattre, se retira avec ordre, et se cantonna dans un des faubourgs de la ville, déterminé à se défendre jusqu'à la mort, plutôt que de se rendre à l'ennemi.

Ainsi retranché, le colonel français repoussa toutes les attaques de l'ennemi, l'enfonça et le culbuta par-tout, lui prit cinq cents hommes, deux drapeaux, et se maintint dans sa position pendant quatorze heures, pour donner le temps au général Broussier de venir le secourir.

Sur la nouvelle que ce général avait quité Vildon, et arrivait à marche forcée pour bloquer l'ennemi dans Gratz, celui-ci sortit précipitamment de la ville, où il laissa un assez grand nombre des siens sur le champ de bataille.

Le colonel Gambini le poursuivit l'épée dans les reins, sabra quelques Croates, fit une centaine de prisonniers, et rentra victorieux dans Gratz, n'ayant perdu dans cette affaire que vingt hommes et quatre-vingt-douze blessés.

GRAVE.

Du 28 octobre au 28 décembre 1794.—Le général Salm fut chargé d'investir la ville de Grave; à la tête d'une des divisions de l'armée du Nord, il en commença le blocus le 28 octobre 1794. Le gouverneur de la place fit la plus belle résistance. En vain fut-il instruit de la prise de Nimègue, Maestricht, Vanloo, son courage demeura inébranlable au milieu des attaques les plus fréquentes et les mieux dirigées. La disette de vivres et de munitions le força seule à capituler après deux mois d'un siége opiniâtre. La garnison, composée de quinze cents hommes, fut prisonnière de guerre.

GRAVELLE (LA).

De 1793 *au* 24 *janvier* 1794. — A l'exemple du département de la Vendée, insurgé contre le gouvernement français, en 1792, la Bretagne et l'Anjou prenaient les armes, et suivaient l'impulsion que des moteurs adroits ne cessaient de leur donner. Comme le Vendéen, le paysan breton tenait à ses habitudes; et, fidèle par instinct à une religion qu'avaient pratiquée ses pères, son entêtement et son ignorance profonde devaient le porter à des excès, suivant les insinuations de ses chefs. On le vit tour-à-tour incendier les châteaux et les demeures les plus modestes; on le vit, directement opposé à ses premiers principes révolutionnaires, n'agir que par l'influence des prêtres, arbitres du repos et de la discorde, au milieu d'un peuple grossièrement fanatique. L'insurrection paraissait plus forte dans cette partie de la Bretagne qui borne la Normandie et le Maine, entre Vitré, Fougères et Laval; déjà la gabelle y avait suscité une espèce de guerre civile avant la révolution. La contrebande se faisait les armes à la main, et une foule d'habitans vivaient de ce commerce frauduleux; tous les jours ils en venaient aux mains avec les commis du gouvernement; souvent même les actions étaient très-meurtrières. Une multitude d'hommes courageux se trouvèrent sans moyens d'existence, lorsque la suppression de la gabelle arriva. Ils se jetèrent aveuglément dans le parti de la Rouarie, et quand ce chef vit ses projets d'insurrection infructueux, la plupart se cachèrent dans les antres, au fond des forêts, où les jeunes gens réfractaires au recrutement des armées de l'état vinrent les joindre par centaines. Dès que la nuit paraissait, ils quittaient leurs retraites pour se procurer des vivres. La forêt du Pertre, entre Vitré et la Gravelle, en était infestée. Ils n'attaquèrent d'abord que quelques détachemens, dont ils prirent les armes; bientôt ils arrêtèrent les voitures publiques; et, combattant toujours isolés, leurs pertes étaient très-légères. On en saisit quelques-uns, qui furent châtiés avec une extrême rigueur; mais l'exemple du supplice n'arrêta pas les progrès du brigandage, qui s'étendait d'une manière effrayante. On ne connaissait ni la force, ni la retraite des insurgés, ni même le nom de leurs chefs; on ne sut même d'abord comment les désigner. Les quatre frères Cottereau, contrebandiers à Saint-Ouen-des-Toits, près de

Laval, étaient convenus, pour cri de ralliement pendant la nuit, d'imiter le chat-huant, ou le *chouant*, car c'est ainsi que ce mot se prononce parmi les paysans du Maine et de la Bretagne. Supérieurs au reste des mécontens par leur courage et leur force, les anciens contrebandiers servirent long-temps de guides au reste de la troupe. L'un d'eux, nommé Jean Chouan, se distingua tellement par son audace réfléchie, qu'il fut choisi pour chef, et donna son nom à ceux de sa troupe. De là ce nom de *chouan*, qui s'étendit à tous ceux qui prirent les armes contre leur patrie, dans la Vendée. Les frères Cottereau dirigèrent plusieurs attaques dans les environs de Vitré, tandis que la forêt de Fougères avait aussi ses partisans distincts, qui se donnèrent pour chef le jeune Piquet-Duboisghy, proscrit à cause des mouvemens insurrectionnels de la Rouarie. Le chevalier Charles de Boishardi s'était aussi donné une espèce d'ascendant dans les lieux situés entre Lamballe et Moncontour; mais il ne sortait pas de Bréhan, dont il avait fait son quartier-général.

Le Morbihan offrait aux royalistes de très-grandes ressources : les hommes y sont courageux, les femmes fécondes et le climat tempéré. On se souvient que, du temps de Jules-César, les Venètes, dont les Morbihannais descendent, se distinguèrent par leur zèle pour leurs coutumes et leur liberté; les troubles révolutionnaires ne tardèrent pas à réveiller en eux des idées d'indépendance. Les prêtres continuèrent à exercer leurs fonctions; quelques soulèvemens firent voir ce qu'on devait attendre de ces peuples, s'ils parvenaient à s'organiser sous des chefs habiles. Le comte de la Bourdonnaye, le chevalier de Silz et le comte de Boulainvilliers aspirèrent à cet honneur; mais aucun d'eux ne fut assez entreprenant pour se faire élire. Aucun pays n'était plus propre que la Bretagne à fournir au parti royaliste des ressources continuelles et des moyens de succès, tant par la disposition des lieux que par leur énorme population. On avait besoin d'un chef habile qui pût diriger toutes les branches de cette informe confédération. Joseph de Puysaie vint s'offrir de lui-même; il possédait au suprême degré la constance et le génie d'un homme de guerre; mais, étranger à la noblesse de Bretagne, il devait rencontrer à chaque pas des obstacles presque insurmontables. D'abord député de la noblesse aux états-généraux, ensuite chef de la garde nationale du district d'Evreux, il conçut le projet hardi d'aller délivrer Louis XVI, à

la tête d'une armée normande. Wimpfen commande une armée soudoyée par le département de l'Eure; Puysaie est le chef d'état-major : dix-huit mille hommes d'infanterie et trois mille de cavalerie devaient la composer, lorsque le 31 mai entraîna Puysaie dans le fédéralisme. Les troupes commencèrent à se disperser, sans qu'on pût arrêter le désordre : le chef d'état-major fut proscrit, et se retira en Bretagne auprès de Focard, son fidèle compagnon. Croirait-on que deux chefs sans ressources, sans agens, conçurent le projet de lever une armée royale pour s'opposer à un ennemi puissant? Puysaie employa toutes les ressources de son adresse pour attirer vers lui le peuple de Bretagne, si prononcé pour la cause des Bourbons. Il choisit le bourg de Princé pour centre de ses opérations. Sous le nom du comte Joseph, il joua le rôle d'un malheureux proscrit du sang royal, dont la vie était menacée par la convention. Il distribua de l'argent, se dit investi de pouvoirs pour insurger et réorganiser la France, et s'appuya même de la prétendue protection de l'empereur d'Allemagne. Le paysan breton, impatient de se créer un chef, se détermina pour cet infortuné. Déjà la Vendée était menacée par les troupes du gouvernement; le moment parut favorable à Puysaie; il organise plusieurs corps de partisans, qui doivent harceler continuellement un ennemi redoutable, et déjouer, par des attaques imprévues, les manœuvres savantes, sans jamais risquer d'engagemens réguliers. Une division active devait parcourir la Bretagne, aguerrir les troupes sédentaires, et propager l'insurrection. Puysaie fit circuler son plan d'organisation, mais à peine avait-il pu réunir vingt hommes autour de lui : à force d'adresse, il attira bientôt les restes du parti de la Rouarie, et les bandes renfermées dans les forêts du Pertre et de Fougères; il parvint à se faire élire chef des mécontens. Déjà les royalistes commençaient à grossir leur armée, et les Vendéens prenaient la route de la Bretagne. Cette province paraissait à Puysaie un séjour plus favorable que la Normandie; il tâcha d'engager les chefs à s'y réunir, mais on ne lui répondit qu'en l'invitant à se mettre en marche pour se joindre au corps d'armée. Il part, et, après une route périlleuse, il arrive à une demi-lieue de Laval; on lui annonce que l'armée royale est à Fougères; il se dirige de ce côté, mais ne trouve point d'armée; sans perdre un seul instant, il s'enfonce dans la forêt du Pertre, et s'occupe de rallier les bandes éparses dont elle est remplie. Au lieu

de trois à quatre mille hommes qu'il espérait y trouver, quelques centaines seulement viennent se joindre à lui. On remarquait parmi eux un ancien officier d'infanterie, nommé Legge, enveloppé dans la conjuration de la Rouarie; il avait un frère ecclésiastique, d'un âge avancé, proscrit comme lui: tous deux vivaient tantôt dans une cabane, tantôt dans un souterrain creusé de leurs mains; c'est là que fut reçu Puysaie, c'est là qu'il établit son conseil. L'Angleterre lui fit proposer de réunir seulement trois mille hommes pour faciliter une descente; il donna une réponse évasive, pour ne pas dévoiler son extrême faiblesse. Bientôt le nombre des insurgés de la forêt du Pertre s'accrut par l'arrivée d'une foule de paysans qui voulaient se soustraire à de nouvelles persécutions. De misérables huttes furent la demeure primitive des réfugiés; les branchages en fournirent la matière, et la mousse et le gazon dont les toits furent couverts défendirent de la pluie ces peuplades nouvelles. Puysaie voulut que chaque cabane renfermât sept hommes, et que sept habitations formassent un cantonnement qui aurait un chef particulier, et que sept cantonnemens fussent sous les ordres d'un officier supérieur. L'abbé Legge fut consulté pour donner à cette confédération une forme politique et militaire; un serment solennel est prononcé par chaque individu; des bureaux s'établissent, et déjà la correspondance est ouverte avec Charette.

Le gouvernement s'occupe cependant d'arrêter les progrès d'un ennemi qui devenait à craindre, et des recherches firent monter à quinze cents le nombre des chouans de la forêt du Pertre: cette évaluation était quatre fois au-dessus de la vérité. Bientôt le général Beaufort, commandant l'armée des côtes de Cherbourg, s'avance sur Fougères à la tête de cinq à six mille hommes; il garnit tous les débouchés de l'ennemi, et fait fouiller les paroisses qui lui servent d'asile: Argon, village à cinq lieues de Fougères, entouré de chemins impraticables, était le principal cantonnement des confédérés. L'adjudant-général Fontaines arrive cependant jusqu'aux avant-postes, et se dit partisan de la cause royale; les chouans lui annoncent un prochain soulèvement, mais quelle est leur surprise quand ils reconnaissent l'erreur où ils ont été entraînés! Quelques-uns des chefs sont arrêtés; partout les troupes du gouvernement dévastent les églises, emmènent pour otages les officiers municipaux et les prêtres;

une foule d'enfans et de femmes se réfugient dans des retraites inaccessibles.

La forêt du Pertre était menacée ; un des chouans, préférant la bassesse à la mort, dévoila tous les secrets de la troupe, s'engagea même à diriger la force armée vers le souterrain de l'abbé Legge ; Puysaie, Focard, le colonel Lahechois, Leroy et les deux frères Lamassue y étaient rassemblés. Le 28 novembre, sept à huit cents hommes de la garnison de Vitré se répandent dans le bourg de Pertre ; au point du jour ils arrivent à la vue du souterrain. Les premiers qui se montrent sont Lamassue et Lahechois ; on les entoure, Puysaie s'avance, et une grêle de balles est dirigée sur l'intérieur du souterrain. Lamassue tombe mort ; Focard soutient à lui seul les efforts des assaillans, renverse trois soldats : *Fonçons !* s'écrie-t-il. Puysaie et ses compagnons s'élancent courageusement ; la terreur saisit les troupes de la république, elles se croyent entourées de chouans, et s'éloignent. Focard est atteint de plusieurs blessures, Puysaie n'en reçoit aucune ; ses papiers et ses habits tombent dans les mains des soldats, qui les rapportent triomphans dans Vitré.

On essaya vainement d'attirer les Anglais à un débarquement, quoique la correspondance de Jersey, qu'on avait saisie, indiquât les signaux dont ils étaient convenus ; la défaite de l'armée vendéenne fut annoncée aux côtes de Jersey par des émissaires, et les insulaires ne tombèrent pas dans le piège. La forêt du Pertre fut une seconde fois fouillée par les ordres du général Beaufort : cinq à six cents insurgés furent conduits dans les prisons de Vitré : ceux qu'on prend les armes à la main sont fusillés. Le cantonnement de la Gravelle surprit une compagnie de cinquante-deux chouans ; Jean Chouan était leur chef ; il fut atteint de deux balles, et sa tête, séparée de son corps, fut portée en triomphe à la Gravelle. Le général Beaufort suivit toujours le système des cantonnemens qu'il avait créé en Bretagne, et qu'adopta le général Hoche avec tant de succès. Il se distingua aussi par un trait d'humanité bien rare dans ces guerres d'acharnement. Les Vendéens approchaient de Granville, et l'on se vengeait de leurs ravages sur les habitans soupçonnés d'intelligence avec eux. Beaufort reçoit l'ordre d'incendier le château de Thorigny, où cinq à six cents prisonniers enne-

mis étaient détenus : non-seulement le général se montra rebelle à cet ordre barbare, mais encore il rendit la liberté à une partie de ceux qui se trouvaient enfermés dans le château pour cause d'opinion.

GRAWO.

20 *janvier* 1813. — Le capitaine Florian, à la tête de vingt-cinq chasseurs de Zamora, surprit dans le village de Grawo la guerilla de Garido, consistant en soixante hommes à cheval et trente à pied. Le capitaine Florian entra dans le village au galop; les Espagnols surpris eurent à peine le temps de sauter sur leurs chevaux et de tirer quelques coups de pistolet. Vingt-un furent tués et dix faits prisonniers, avec vingt-trois chevaux équipés. Garido, qui était parvenu à se sauver dans les montagnes, fut atteint de nouveau, le 26 février, par le même Florian, au village Saint-Jean-de-la-Nava, et forcé de se rendre. Des quinze soldats qui étaient avec lui, treize furent tués, et les deux autres pris. Tous les chevaux tombèrent au pouvoir des Français. Le capitaine Florian, qui, dans cette affaire, déploya une valeur très-brillante, mérita les éloges de ses supérieurs, et fut digne d'être mis à la tête d'expéditions plus importantes.

GRENADE.

1794 *et* 1795. — Après les troubles qui agitèrent l'île de la Grenade en 1793, elle fut soumise par Victor Hugues, à la tête des Français, en 1794. Les Anglais y rentrèrent l'année suivante.

GREUSSEN.

16 *octobre* 1806. — Après la victoire de Jéna, Napoléon refusa au roi de Prusse un armistice de six semaines, ajoutant qu'on ne pouvait donner à son ennemi le temps de se rallier à loisir. Cependant le bruit se répandit qu'on avait conclu une suspension d'armes ; les Prussiens le publièrent même avec une assurance qui en imposa à quelques-uns de nos généraux, au point que nos troupes laissèrent passer plusieurs corps ennemis sans les combattre. Le maréchal Soult, poursuivant une colonne de dix à douze mille hommes, com-

mandée par le général Kalkreut, arriva au village de Greussen, le 16 octobre 1806. Le général prussien lui donne avis que Napoléon vient d'accorder une suspension d'hostilités; Soult répond que rien n'est plus invraisemblable, et qu'il n'ajoutera foi à cette nouvelle que quand elle lui sera notifiée officiellement. Les deux généraux ont une entrevue aux avant-postes : Que voulez-vous de nous, dit le commandant prussien, le duc de Brunswick est mort; tous nos généraux sont blessés, tués ou pris; la plus grande partie de notre armée est en fuite; vos succès sont assez grands. Le roi a demandé une suspension d'armes; il est impossible que Napoléon ne l'accorde pas. — « Monsieur le général, répond le maréchal Soult, il y a long-temps qu'on en agit ainsi avec nous. On en appelle à notre générosité quand on est vaincu, et l'on oublie un instant après la magnanimité que nous avons coutume de déployer. Après la bataille d'Austerlitz, Napoléon accorda un armistice à l'armée russe : cet armistice la sauva. Voyez la manière dont agissent aujourd'hui les Russes. On dit qu'ils veulent revenir; nous brûlons du désir de les revoir. S'il y y avait eu chez eux autant de générosité que chez nous, on nous aurait laissés tranquilles. Nous n'avons en rien provoqué la guerre injuste que vous nous faites; vous nous l'avez déclarée de gaieté de cœur : la bataille de Jéna a décidé du sort de la campagne. Notre métier est de vous faire le plus de mal que nous pourrons. Posez les armes, et j'attendrai, dans cette situation, les ordres de l'empereur. » La conférence fut terminée sans rien changer aux dispositions de Soult, et les hostilités recommencèrent. Les Français emportent bientôt le village de Greussen, l'ennemi en désordre est culbuté jusqu'aux portes de Magdebourg, sans pouvoir prendre une seule position. Douze cents prisonniers, trente pièces de canon, et près de trois cents caissons tombent au pouvoir du vainqueur. L'objet de la campagne se trouva bientôt rempli, et les Français se virent maîtres de la Saxe, de la Westphalie, et de tous les pays sur la rive gauche de l'Elbe.

GRIMSEL (LE).

14 *août* 1799. — Le général Loison devait remonter la vallée de l'Aar, tandis que Lecourbe pénétrait dans celle de la Reuss. Les passages du Valais, le Grimsel et le mont

Furca, étaient gardés par deux mille ennemis. Ils résistèrent d'abord avec fermeté aux attaques des Français, mais furent contraints de se replier quand nos troupes arrivèrent sur leurs positions au pas de charge et à la baïonnette. Les Autrichiens, chassés de trois côtés, se retirèrent dans leur camp entre Oberwald et Gueschenen : on les en fit sortir avec des pertes considérables. Deux ou trois cents hommes tués ou blessés, et environ cinq cents prisonniers, furent les suites de leur défaite.

GRISEN.

25 *avril* 1799. — Tandis que la France et l'Autriche se disputaient, en 1799, la possession de la Suisse, un parti ennemi qui occupait le village de Bissel et une compagnie de grenadiers français postée vers celui de Grisen en vinrent aux mains. Ceux-ci avaient reçu l'ordre de ne pas poursuivre l'ennemi, de peur d'abandonner un poste important : les Allemands, étonnés de voir immobile cet ennemi qui le provoque ordinairement, prennent son obéissance pour de la timidité : quelques injures arrivent même jusqu'aux oreilles des grenadiers. L'un d'eux, nommé Aubert, d'une valeur éprouvée, voyant un soldat du corps des manteaux rouges s'approcher à une très-petite distance, propose de faire cesser tant de bravades par un combat singulier. On y consent, et déjà les deux partis s'éloignent de cent pas : les champions sont en présence. Ils tirent tous deux trois coups sans succès ; au quatrième, l'Autrichien tombe, et ce faible succès apprit à l'ennemi qu'il devait redouter la bravoure de ceux qu'il avait accusés de faiblesse.

GRONINGUE.

20 *février* 1795. — De toutes les provinces de Hollande, celle de Groningue était la seule qui n'eut pas subi le joug des Français. En 1795, elle était encore aux Anglais qui pouvaient y recevoir des secours, et tenter de recouvrer le reste de la Hollande, quand on serait moins forcé d'y entretenir des troupes nombreuses. Macdonald, appuyé par deux divisions de l'armée de Sambre-et-Meuse, parut devant Groningue, le 20 février, et le même jour il s'en rendit maître.

GRUNNEVALD.

22 *octobre* 1793. — Le général Debrun s'approcha de Luxembourg, peu après l'affaire de Blascheidt, à la tête d'une division de l'armée de Rhin-et-Moselle. Quatre mille Autrichiens étaient retranchés avantageusement dans la forêt de Grunnevald. Après un combat opiniâtre, qui dura depuis onze heures du matin jusqu'à la nuit, les Français eurent l'avantage, prirent à l'ennemi trois pièces de canon, et le forcèrent à évacuer la forêt.

GUÉ-A-TRÊME.

28 *février* 1814. — Le général Kleist, ayant passé l'Ourcq, se portait sur Meaux par Varade. Le duc de Trévise le rencontra le 28, au village de Gué-à-Trême, sur la rive gauche de la Térouenne : il l'aborda sans hésiter. Le général Christiani, qui commandait une division de la vieille garde, se couvrit de gloire. L'ennemi, poussé l'épée dans les reins, pendant plusieurs lieues, perdit quelques centaines d'hommes, dont un grand nombre resta sur le champ de bataille.

GUECHENEN.

15 *août* 1799. — Masséna se disposait à reprendre Zurich; il donna au général Lecourbe le commandement de l'aile droite de son armée, pour que celui-ci allât séparément occuper l'ennemi, tandis que les attaques seraient dirigées librement d'un autre côté : le général en chef tâche aussi de détourner l'attention du prince Charles, auquel il fallait laisser ignorer que Lecourbe enmenait une partie de l'armée ; il fallait encore empêcher le prince de protéger sur sa gauche les généraux Jellachich et Simpschen, qui occupaient une ligne de positions entre le Saint-Gothard et le lac de Zurich. Trop faibles pour garder une si grande étendue de pays, l'espérance seule des secours pouvait les soutenir quelque temps; mais l'activité française avait déjà dirigé une fausse attaque sur la Limath; le 12 août 1799, une colonne de Masséna pénétra dans le camp de la cavalerie autrichienne, et répandit l'alarme jusque dans Zurich. Les Français repassèrent la Limath après un combat sanglant.

Cependant un mouvement général parmi toutes les colonnes de la droite annonça que trente mille Français allaient se diriger sur les principales positions des impériaux. Déjà le général Chabran a passé la Silh, dissipé les postes autrichiens vers la rive occidentale du lac de Zurich : déjà même il gravit les hauteurs de Richterswyl, Ettzel et Schindeleddggi, repousse un corps ennemi entre Lachen et Einsielden ; on l'avait posté à cet endroit pour servir d'intermédiaire au centre et à l'aile gauche de l'armée autrichienne : il fut presque entièrement pris ou massacré ; le général Jellachich, qui le commandait, abandonna ses positions. Les éclaireurs français, en menaçant de tourner la position de Zurich, rompirent toute communication entre l'aile gauche de l'archiduc et le centre ; Lecourbe dirigea plus facilement ses attaques sur Schwitz et tout le cours de la Reuss jusqu'au Saint-Gothard. Cette montagne forme, avec le Furca et le Grimsel, ce qu'on pourrait appeler le nœud des quatre principales chaînes des Alpes de la Suisse : on peut s'en convaincre en examinant que le passage des eaux, qui détermine la division des vallées, est à-peu-près marquée suivant les quatre points de la boussole.

Le général Lecourbe s'apprêta donc à repousser les généraux Jellachich et Simpschen, afin d'occuper d'un point très-important pour la conquête de la Suisse. Ses troupes furent partagées en quatre colonnes, et leurs attaques déterminées d'après la route que chacune devait suivre. Le général Loison se battit à Schwitz, dans le Muttenthal, à Brunnenn, dans la vallée d'Altorf, s'empara de cette ville, et se porta vers le le Mayenthal. Le 15 août, Lecourbe se mit en marche pour remonter la vallée de la Reuss, sur sa rive droite, et se joindre aux généraux Loison et Gudin. Les positions du Steig, dans Maderanerthal, sont enlevées à l'ennemi, qui perd deux cents hommes dans cette affaire : Lecourbe opère bientôt sa jonction avec le général Loison, mais ne rencontre point la colonne Gudin. Les Français se trouvèrent en face des Autrichiens à Guechenen ; ceux-ci ne peuvent résister, et sont poursuivis jusqu'au pont du Diable, où ils comptaient trouver un passage ; mais on l'avait garni de retranchemens couverts par des chevaux de frise ; comme les grenadiers français s'avançaient au pas de charge, malgré les obstacles, ils furent arrêtés subitement par une large coupure pratiquée dans le pont, qui se trouvait pour ainsi dire suspendu. Il fallut rétrograder sous le feu le plus meurtrier. On recouvrit la brèche du pont le

29, au point du jour; mais l'arrivée de la division Gudin, par la rive droite de la Reuss, changea les dispositions des Français.

GUILLAUME-TELL (COMBAT DU VAISSEAU LE).

16 *mars* 1800. — Le contre-amiral Decrès sauva de la défaite d'Aboukir le vaisseau, de quatre-vingt canons, *le Guillaume-Tell*, en coupant ses câbles et cinglant en haute mer. Il se réunit au vice-amiral Villeneuve dans le port de Malte, et partagea les fatigues et les dangers du siége jusqu'au mois de mars 1800. La garnison, accablée par des privations de tout genre, déploya la plus grande patience pour conserver aux Français la possession de l'île; mais, réduite à la dernière extrémité, elle se décida à faire part au gouvernement de sa cruelle situation; et *le Guillaume-Tell* fut chargé de cette mission, aussi périlleuse qu'honorable; si elle lui devenait fatale, elle ne faisait qu'avancer le sort cruel qui menaçait la garnison de Malte, et par conséquent le vaisseau qui était venu se joindre à elle. Il met à la voile le 15 mars, vers onze heures du soir; et, secondé par une nuit profonde, il a déjà doublé quelques vaisseaux anglais, quand une de leurs frégates, *la Pénélope*, le reconnaît, vire de bord, signale la chasse du vaisseau ennemi, en se couvrant de ses feux; sa marche rapide ne laisse plus qu'un faible intervalle entre elle et *le Guillaume-Tell*, et plusieurs bordées l'atteignent dans sa fuite; à cinq heures du matin, il voit briser son grand mât de hune; et déjà il est assailli par *le Lion*, de soixante-quatre canons, qui, trois quarts d'heure après, est mis hors de combat. Decrès ordonne l'abordage; mais on le tente deux fois inutilement. *Le Lion* s'éloigne alors; et *le Foudroyant*, de quatre-vingts canons, engage un combat terrible. Le *Guillaume-Tell*, pris des deux côtés par l'ennemi, lance des bordées terribles, qui mettent en pièces la voilure et les grémens *du Foudroyant*. Saunier, capitaine de pavillon, reçoit de Decrès l'ordre de tenter l'abordage : il manœuvre aussitôt pour serrer son ennemi, qui l'évite en coiffant ses voiles : mais *le Foudroyant* se trouve battu de l'avant à l'arrière; son petit mât de hune tombe, et il s'éloigne. Saunier reçoit une blessure dangereuse; *le Guillaume-Tell* perd son grand mât, et se voit attaqué à-la-fois par deux vaisseaux de ligne et une frégate : il tire des bordées fréquentes; mais le feu se manifestant dans plusieurs

endroits, les soins de l'équipage sont employés spécialement à l'éteindre ; son pont, couvert de sang et de débris, s'embrase à chaque moment et gêne la manœuvre. A huit heures et demie sa défense se soutenait encore ; mais la chute du petit mât de hune sur bâbord fut le présage de sa perte ; car tout un côté se trouva engagé par la mâture, et incapable de gouverner. Decrès vit qu'une telle défense l'avait assez illustré, et se hâta d'arrêter le carnage de ses braves qui devaient renoncer à tout espoir de succès : il amène son pavillon, et *la Penélope* le conduit à Syracuse.

GUISLAIN (SAINT-).

1792, 1793 *et* 1794. — La petite ville de Saint-Guislain est toujours une des premières que l'on attaque en entrant en Belgique, parce qu'on ne peut s'emparer de Mons sans cette conquête préliminaire. En 1677, le maréchal d'Humières la prit en dix jours, et un détachement de la garnison d'Ath la surprit en 1708 ; mais les Français y rentrèrent peu après, pour la perdre l'année suivante. Le marquis de la Fare s'en rendit maître en 1746 ; Dumouriez y entra en 1792 ; les impériaux la reprirent en 1793, et Jourdan la réunit à la France en 1794.

GUMINE.

5 *mars* 1798. — La France s'étant armée contre la Suisse, le général Rampon se mit en marche pour occuper le défilé de Gumine, que les Suisses avaient garni de canons. Les troupes françaises menaçaient, d'un coté, Laupen ; le village de Néveneck, sur la Saussen, cédait au général Pigeon, et l'on entrait dans Berne. Rampon dirige ses efforts contre le pont de Gumine. Le 5 mars, à la pointe du jour, les Suisses s'y étaient défendus très-courageusement ; mais ils craignirent d'être tournés, et firent marcher leurs troupes sur Néveneck. Le général français parvient à faire couper le pont, s'empare d'une partie des canons ; les autres sont aussi abandonnés par les Suisses, épouvantés de la prise de Berne. Ils perdent huit cents morts, trois mille prisonniers, vingt canons et sept drapeaux. La perte des Français fut assez considérable.

GUNDELFINGEN.

8 *août* 1796. — Le général Moreau, commandant la première division du centre de l'armée de Rhin-et-Moselle, marcha, le 8 août 1796, vers la petite ville de Gundelfingen, vers le Danube, à l'embouchure de la Brentz. Les Français attaquèrent l'ennemi avec avantage; mais leur cavalerie ne put résister à des renforts d'artillerie et de troupes, et il fallut s'éloigner de la ville. Les Autrichiens furent cependant vaincus dans cette affaire; car ils se retirèrent sur Lauingen et Dillingen, abandonnant le champ de bataille aux Français, avec deux cents cinquante prisonniers. Le général Lecourbe se distingua dans cette journée.

GUNTZBOURG.

9 *octobre* 1805. — Napoléon passe le Rhin, en 1805, pour désunir la quatrième coalition. Ce ne fut qu'en Bavière qu'il rencontra quelques troupes autrichiennes. Le maréchal Ney se dirigea en partie sur Guntzbourg, en partie sur Langenau. Une colonne ennemie partait en même temps d'Ulm, pour gagner Guntzbourg; le 8 octobre 1805, elle campa non loin de la ville, appuyant son aile droite au village de Lambach, et sa gauche à Riserburg. Tous les ponts du Danube étaient occupés jusqu'à Leipheim. A peine le général d'Aspres est-il en position sur la rive droite du fleuve, qu'il est attaqué par la division française du général Malher. L'ennemi est enfoncé, et se retire au-delà du fleuve avec une perte considérable, laissant son général entre les mains des Français. Aussitôt le maréchal Ney s'avance en force vers les ponts du Danube, pour les passer, et chasser son ennemi de la rive droite du fleuve. Le prince Ferdinand oppose une vigoureuse résistance, et les Français regrettent déjà le colonel Lacuée, jeune militaire de la plus haute espérance. Cependant une forte colonne française pénétra le soir dans Guntzbourg, après avoir forcé le pont de la chaussée, malgré les efforts incroyables des hussards de Blankestein. L'ennemi fut renversé, taillé en pièces sur ce point de la rive droite du Danube, perdit deux mille cinq cents hommes, et les canons du pont de Guntzbourg. Les Français se trouvèrent, par cette victoire, maîtres des passages du Danube.

GUTTSTADT.

9 *juin* 1807. — Au printemps de 1807, Napoléon pénétra en Silésie, chassant continuellement les Russes devant lui. Le 9 juin, il se porta sur Guttstadt, ayant avec lui les divisions des maréchaux Ney, Davoust et Lannes, sa garde et une partie de la cavalerie de réserve. Un corps ennemi de quinze mille hommes voulut disputer aux Français le passage de Glottau; mais le grand-duc de Berg leur fit perdre leurs positions par de savantes manœuvres. Les brigades Pajol, Bruyères et Durosnel, ainsi que la cavalerie du général Nansouty, renversèrent tous les obstacles. Guttstadt reçut Napoléon dans ses murs, le soir même de ce combat. Mille prisonniers russes, et la déroute complète de leurs différens corps, attestèrent le succès de l'armée française.

HAAG.

15 *octobre* 1806. — Napoléon venait de recouvrer la Bavière en quinze jours. Les Autrichiens étaient au-delà de l'Inn, et une armée entière avait capitulé à Ulm; soixante-dix mille prisonniers étaient tombés au pouvoir des Français, depuis l'ouverture de la campagne. Loin de perdre le fruit de sa victoire, par un repos indigne de son ambition, Napoléon voulait encore punir l'Autriche de son agression. Bernadotte reçut donc l'ordre positif d'établir ses avant-postes à Waserbug et Haag, dans l'Innwertel, entre Wels et Braunau. Un combat fut engagé à Haag; Bernadotte en sortit vainqueur avec cinq cents prisonniers et un parc d'artillerie, qui demeurèrent en son pouvoir.

HAGUENAU.

22 *décembre* 1793. — Lorsqu'en 1793, les Autrichiens et les Prussiens eurent forcé les lignes de la Lauter, les généraux français, cédant au nombre, s'emparèrent de Haguenau, après avoir fait filer leurs troupes sur la Motter. Bientot la ville fut occupée par le général Wurmser, qui résolut d'hiverner en Alsace. De nombreuses redoutes couvraient le front de l'armée impériale; et derrière cette position, se trouvait encore celle de Weissembourg. L'armée de la Moselle,

commandée par le général Hoche, fit les premiers mouvemens d'attaque. Les généraux Ferrière et Desaix arrivèrent bientôt pour les seconder avec plusieurs divisions de l'armée du Rhin.

De nombreux combats se succédèrent alors pour délivrer l'Alsace, et forcer les étrangers à repasser le Rhin. Le 9 décembre, les impériaux furent attaqués près de Haguenau, vers le village de Dawendorf. Toute la ligne des Allemands fut obligée de se replier sur les retranchemens en avant de Haguenau : l'ennemi n'eut qu'un succès passager; enfin, le 22 décembre, le général Hoche fit emporter les redoutes entre Freschweiller et Werdt. Lembach résista vigoureusement ; mais les Autrichiens, ayant abandonné le poste de Notre-Dame, mirent les Prussiens dans l'impossibilité de garder Lembach; ils se replièrent sur le Pigeonnier. Poussés encore par les Français, ils gagnèrent les hauteurs entre Sarbourg et Sultz, tandis que d'un autre côté les Autrichiens abandonnaient Druzenheim, Bischweiller, Haguenau et Guntershoffen ; les Français se saisirent de leur artillerie et de leurs munitions. Les lignes fortifiées de Haguenau venaient de céder à la valeur de nos troupes ; le général Dubois déploya le plus grand courage, et reçut une blessure dans cette attaque. Le premier bataillon de l'Indre emporte avec intrépidité les redoutes ennemies à la baïonnette, malgré le feu de leurs batteries. Le général Pichegru, dans l'armée duquel se trouvait ce bataillon, lui offrit une récompense de douze cents livres ; ces braves, contens de la gloire qui doit rejaillir sur eux, renvoient cette somme au général, en y joignant six cents quarante-deux livres pour le soulagement des veuves et des enfans qui se trouvaient par ce combat privés d'époux et de pères. Dans la même journée, un lieutenant de chasseurs à cheval démonté quittait le champ de bataille ; il rencontre un chasseur qui emmenait le cheval d'un Autrichien qu'il venait de terrasser, et comme l'officier offrait au soldat de le lui vendre : Ce cheval, répondit-il, ne m'a coûté que des coups de sabre ; il ne peut mieux être payé qu'avec ceux qu'il va te mettre à même de donner ; monte-le, et chargeons. L'officier voulut donner le lendemain au chasseur le prix de son cheval, mais il ne put parvenir à le lui faire accepter ; ce généreux soldat, mandé par le général en chef, refusa également la récompense qu'il lui offrit au nom de l'état.

HALLE.

17 *octobre* 1806. — Le prince de Ponte-Corvo reçut ordre, après la bataille de Jéna, de manœuvrer d'Esleben, ville de Saxe, dans le comté de Mansfeld, à l'ouest de Halle, pour inquiéter les Prussiens dans leur fuite. Il se met en marche afin d'attaquer la réserve du prince Eugène de Wurtemberg. La division Dupont la rencontre au moment où elle entre dans Halle; trois régimens français s'élancent dans la ville au pas de charge, et en moins d'une heure, la réserve prussienne est mise en déroute. On la chasse encore des villages de Diénitz, Peissen et Rabos. La cavalerie ennemie veut charger à son tour les huitième et quatre-vingt-seizième de ligne, mais elle trouve des bataillons inébranlables. On poursuit les vaincus pendant quatre lieues, on leur fait cinq mille prisonniers; le régiment de Trescow est pris tout entier par le général Drouet. Depuis neuf jours seulement que les Français étaient entrés en campagne, ils avaient déjà mis hors de combat une grande partie des troupes prussiennes; leurs réserves même étaient entamées.

HAMBOURG.

20 *novembre* 1806. — Napoléon porta un coup terrible au commerce des Anglais, en ordonnant au maréchal Mortier de s'emparer d'Hambourg, un de leurs premiers entrepots. Les postes de cette ville furent occupés, le 20 novembre 1806, par les troupes françaises. Le soldat, distribué dans les maisons, observa la plus exacte discipline; les marchandises anglaises furent séquestrées.

HAMPTIENNE.

23 *juin* 1793. — Le général La Fayette avait établi à Philippeville un camp de dix-huit mille hommes. Le 23 juin 1793, son avant-garde, aux ordres du maréchal-de-camp Gouvion, s'approcha de Hamptienne : elle était composée de trois mille hommes; son artillerie consistait en huit pièces de canon. Neuf mille Autrichiens, soutenus par quatorze pièces d'artillerie, attaquèrent les Français si inférieurs en nombre; ils soutinrent cependant un combat de cinq

heures, après lequel Gouvion regagna Philippeville en bon ordre.

HANAU.

30 *octobre* 1813. — L'armée française opérait sa retraite de Leipsick et s'avançait en grande hâte sur le Rhin. On apprit bientôt que l'armée autrichienne et bavaroise, forte d'environ soixante-dix mille hommes, venant de Braunau, était arrivée à Hanau, et voulait fermer le chemin aux Français. Le duc de Tarente, avec trois mille tirailleurs, sous les ordres du général Charpentier, formait l'avant-garde; elle était suivie par la cavalerie du général Sébastiani, la division de la garde, sous les ordres du général Friant, et la cavalerie de la vieille garde; le reste de l'armée était en arrière d'une marche. Bientôt les Français rencontrèrent six bataillons ennemis, placés au village de Ruckingen, pour couper toutes les routes qui pouvaient conduire sur le Rhin. Les Français les débusquèrent par quelques coups de mitraille et une charge de cavalerie qui les fit reculer précipitamment. Les tirailleurs arrivèrent quelque temps après sur la lisière du bois, à deux lieues de Hanau, et s'engagèrent sur-le-champ. Les Français repoussèrent l'ennemi et l'acculèrent dans le bois, jusqu'au point de jonction de la vieille et de la nouvelle route. Aussitôt les Autrichiens, se voyant battus par l'infanterie française, voulurent profiter de la supériorité que leur donnait le nombre, et étendirent le feu sur leur droite. Le général Dubreton, avec une brigade de deux mille tirailleurs du deuxième corps, s'avança pour contenir l'ennemi sur ce point, tandis que le général Sébastiani chargeait ses tiraillenrs dans l'éclairci du bois, et les repoussait avec succès. Pendant que toute l'armée ennemie, tenue en respect par cinq mille tirailleurs, faisait en vain tous ses efforts pour les accabler, l'armée française arrivait, suivie par l'artillerie. Napoléon ordonne alors au général Curial de se porter au pas de charge sur l'ennemi avec deux bataillons de chasseurs de la vieille garde, tandis que le général Drouot débouche avec cinquante pièces de canon. En même temps il fait charger l'ennemi dans la plaine par le général Nansouty, avec tout le corps du général Sébastiani et la cavalerie de la vieille garde. Le général Curial culbute quelques bataillons ennemis, le reste se rejette dans le

débouché, épouvanté à l'aspect de la vieille garde. Cependant les cinquante pièces que le général Drouot avait mises en batterie, avec la plus grande activité, faisaient un feu terrible et beaucoup de mal à l'ennemi. Le général Nansouty se porte sur la droite de ses batteries, et fait charger dix mille hommes de cavalerie ennemie par le général Lévêque, major de la vieille garde, avec la division des cuirassiers Saint-Germain, qui trouvent une vive résistance. Ils sont remplacés successivement par les grenadiers, les dragons de la cavalerie de la garde, et par deux escadrons de gardes d'honneur du troisième régiment, sous les ordres du major Saluces. Ces jeunes soldats abordèrent l'ennemi avec beaucoup d'intrépidité, et donnèrent de grandes espérances. Enfin, la cavalerie française, secondée par l'artillerie qui écrasait des rangs entiers d'ennemis, culbuta et sabra ces dix mille hommes de cavalerie. Plusieurs carrés d'infanterie furent enfoncés; le régiment autrichien Jordis et les hulans du prince de Schwartzenberg entièrement détruits. Enfin cette partie gauche de l'armée ennemie fut chassée du chemin de Francfort qu'elle bartait, et du terrain qu'elle occupait; elle se mit en retraite, poursuivie par les Français, et bientôt après en pleine déroute. Les généraux ennemis, voyant le sort de leur gauche, firent aussitôt un grand effort sur leur droite pour la dégager et lui donner le temps de se replier; mais le général Friant envoya deux bataillons de la vieille garde à une ferme située sur le chemin de Hanau. Ces braves troupes en chassèrent l'ennemi avec leur valeur accoutumée, et quelque temps après sa droite recula, se mit en retraite et repassa en désordre la petite rivière de la Kintzig. Ainsi l'armée française força les deux routes de Hanau et de Francfort, battit, avec cinq mille tirailleurs, quatre bataillons de la vieille garde et environ quatre-vingt escadrons de cavalerie et cent vingt pièces de canon, une armée si nombreuse qui voulait lui barrer passage; fit six mille prisonniers, enleva quelques drapeaux et plusieurs pièces de canon, et tua à l'ennemi près de quatre mille hommes : elle n'eut de son côté qu'environ cinq cents hommes tués ou blessés. Trahis par leurs alliés, forcés à la retraite, et non pas vaincus, les Français conservaient tout leur courage, et signalaient leur retour en France par des batailles et des victoires.

HANOVRE.

Du 31 *mai au* 3 *juillet* 1803. — Buonaparte, armé contre l'Angleterre après la rupture du traité d'Amiens, se disposa à porter à cette nation une atteinte funeste, en attaquant les possessions de Georges en Allemagne. L'électorat de Hanovre est, comme on sait, une des pépinières les plus abondantes des troupes britanniques. Le temps était favorable pour y porter la guerre, car les Français se trouvaient maîtres de la Hollande, et la Prusse devait rester neutre. Le général Mortier fut chargé de cette expédition, et résolut de surmonter promptement tous les obstacles.

Après des fatigues sans nombre à travers les plaines arides ou les bruyères marécageuses, il prit position en avant de Wecte. La ligne de la Hunte était gardée par les Anglais, et Hammerstein, un de leurs généraux, occupait Diépholz avec des troupes assez nombreuses. Mortier résolut de l'attaquer le lendemain : tandis que la division Montrichard combattrait les Anglais à Diépholz, la seconde division française, aux ordres du général Schiner, et la cavalerie de Nansouty, se porteraient sur Goldenstedt, et forceraient le passage de la Hunte. Cette manœuvre força les Anglais à se replier sur Botzen pendant la nuit. L'avant-garde française se dirigea vers cet endroit, laissant le corps d'armée en avant de Suhlingen. L'ennemi était supérieur en nombre, nos troupes tombaient de fatigue; cependant le général Drouet ordonna l'attaque.

L'artillerie hanovrienne y répond vivement; mais déjà les Français ont enfoncé plusieurs corps de cavalerie, et fait beaucoup de prisonniers. Les troupes électorales s'étaient réunies sur les bords du Weser. Mortier ne perd pas un instant, fait avancer sa réserve d'artillerie pour culbuter dans le fleuve les troupes qui sont devant lui, forcer la tête du pont de Niewbourg, ou passer au bac de Soltznau; c'était le moyen d'intercepter les communications avec la capitale du Hanovre; la terreur était répandue dans cette ville. Le duc de Cambridge, fils du roi d'Angleterre, n'essaie pas même de se défendre; il s'enfuit précipitamment, après avoir juré, peu de temps auparavant, de mourir à la tête des légions hanovriennes; il s'embarque, sur les bords du Weser, dans une frégate qui le transporte aux rives de la Tamise. La ville se trouva donc sans chef, et ne put balancer à se rendre :

les autorités civiles et militaires se portèrent aux avant-postes français, pour annoncer à Mortier que le pays subirait les conditions du vainqueur; ils le prièrent d'arrêter sa marche et d'épargner un peuple qui se soumettait à lui. Le général répondit qu'il devait continuer la guerre pour s'assurer de toutes les forteresses hanovriennes. Perdant tout espoir de se relever, les délégués du gouvernement consentirent à ce que l'armée de Hanovre, se réunissant derrière le Weser, serait à la discrétion du général français, jusqu'à ce qu'on l'eût échangée contre un pareil nombre de prisonniers en Angleterre. Artillerie, armes, munitions devinrent la possession du vainqueur; on promit de nourrir l'armée française aux dépens de l'électorat, qui paierait aussi nos troupes, pourvoirait à la remonte de notre cavalerie, et abandonnerait à la France tous ses revenus et ses contributions. Le général Mortier occupa aussitôt tout le pays jusqu'aux embouchures de l'Elbe et du Weser, en attendant que la France eût ratifié son traité, et que l'Angleterre y eût donné son consentement. Il trouva quatorze mille fusils à Niewbourg; les magasins de l'électorat en contenaient cent mille autres et mille pièces de canon. On se souvenait qu'un demi-siècle auparavant les Anglais avaient violé une convention consentie par les Hanovriens. Mortier n'avait donc signé que sauf l'approbation du premier consul, et se trouvait par-là dégagé de son serment, si la cour d'Angleterre venait à rejeter un traité odieux. En effet, elle refusa l'échange des prisonniers, et prétendit que Georges III était un personnage différent de l'électeur de Hanovre; que le roi était en guerre ouverte avec la France, tandis que l'électeur n'avait rien à démêler avec cette nation. Dès que Mortier eut reçu cette réponse subtile, il en fit part au maréchal de Walmoden, commandant l'armée hanovrienne, et lui signifia de mettre bas les armes sous vingt-quatre heures, sans s'exposer aux désastres d'un combat dont le succès ne pouvait lui paraître douteux. Cependant l'indignation s'empara des soldats de Hanovre; ils maudissaient ce prince fugitif qui aurait pu leur épargner une honteuse reddition, en consentant à leur échange contre des marins français; tous jurent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité; déjà même des pièces de gros calibre, rangées sur les bords de l'Elbe, semblent menacer le passage de leurs ennemis. Mortier allait traverser le fleuve sur un pont de bateaux, quand Walmoden demanda une conférence.

On y décida que les troupes de Hanovre mettraient bas les armes, et retourneraient dans leurs foyers; elles se conformèrent à cette capitulation, malgré le désespoir qui se peignait sur tous les visages : le 3 juillet 1803, l'armée fut licenciée. Les Français eurent la joie de retrouver dans l'arsenal de Hanovre les drapeaux enlevés à leurs ancêtres dans les guerres de Louis XIV et de Louis XV.

18 *novembre* 1805. — Deux ans s'écoulèrent sans que la France fût troublée dans sa possession de l'électorat : mais, le 11 avril, un traité d'alliance fut conclu entre la Grande-Bretagne, la Russie, la Suède et l'Autriche, pour délivrer du joug des Français le pays de Hanovre, rendre à elles-mêmes la Suisse et la Hollande, reprendre le royaume de Naples, et faire donner une frontière à l'Autriche. Bientôt une armée composée de Russes, Suédois, Hanovriens et Anglais débarque à Cuxhaven, dans un pays où il ne restait plus que peu de troupes françaises : elles opposèrent cependant une résistance digne d'elles; et, renfermées dans la forteresse d'Hameln, elles bravèrent les efforts des coalisés, célébrèrent même la prise de Vienne par des salves d'artillerie. Les vivres étant venus malheureusemet à manquer, il fallut se rendre à discrétion.

Du 25 *octobre au* 25 *novembre* 1806. — Napoléon céda, l'année suivante, le Hanovre à la Prusse, et les troupes anglaises, suédoises et russes se hâtèrent de regagner leur pays. La France espérait du moins trouver un allié dans le roi de Prusse, qui venait de recevoir d'elle un agrandissement de territoire et de puissance. Mais il livra, peu de temps après, le Hanovre à l'Angleterre, et s'unit avec elle. En peu de jours ses armées, si puissantes sous le Grand-Frédéric, furent vaincues et dispersées; à peine quelques détachemens prussiens, grossis par une foule de fuyards, après la journée de Jéna, purent-ils se maintenir dans Hameln et Niewbourg : l'armée du roi de Hollande, rassemblée sur le bas Rhin, les en chassa bientôt. Louis Napoléon, destiné à commander un corps d'observation, leva son camp de Wesel, le 25 octobre 1806, et se dirigea sur Munster et Osnabruck, jusqu'à Minden. Son but était de seconder plusieurs corps de la grande armée, afin de cerner une multitude de fuyards prussiens, dont une partie, au nombre de dix mille hommes, était

commandée par le général Lecocq, et cherchait à se retrancher dans les places de Niewbourg et de Hameln; les Français tâchèrent de maintenir leurs garnisons dans ces deux places, et de garder une communication entre les deux bords du Weser. En conséquence, l'armée du Nord se porta de Warbourg et de Paderborn sur Hameln. La division Michaud suivit le cours du Weser, en se dirigeant par Hoxter et Pyrmont, et celle du général Gobert arriva devant Hameln, le 7 novembre 1806. Il fallait prévenir l'ennemi à Rinteln, pour l'empêcher de couper le pont, enclouer les canons, et brûler les ponts-levis d'une place qui n'avait plus de garnison. Le commandant hessois l'avait renvoyée peu de jours auparavant.

Le roi de Hollande, avant d'arriver à Artzen, détacha le général Debroc avec l'avant-garde de cavalerie et d'infanterie. Ces troupes rencontrèrent, au-delà d'Artzen, les Prussiens en bataille à Gross-Barckel, village sur la rive gauche du Weser. Un régiment des dragons de Bruswitz, et un détachement des hussards de Blucher, sont chargés vigoureusement par les hussards hollandais; ils soutiennent un premier choc, mais finissent par être renversés. Le colonel Travers, commandant la cavalerie de la garde hollandaise, vint se former sur le flanc gauche des Prussiens, et, malgré le feu le plus terrible, enfonça les escadrons ennemis jusque sous leurs canons : ils s'y maintint en bataille, attendant que le roi de Hollande lui eût fait dire de rentrer dans son poste déterminé. Les voltigeurs de la vingt-deuxième avaient fait plus de vingt lieues par des chemins impraticables; ils oublièrent leurs fatigues au moment où ils aperçurent l'ennemi, l'empêchèrent de se retrancher dans un bois voisin, et le poursuivirent jusque sur les glacis d'Hameln : les Prussiens rentrèrent dans leurs retranchemens. Le colonel Loyer, adjudant supérieur du palais du roi de Hollande, périt dans cette action.

Napoléon envoya le général Savary, son aide-de-camp, pour presser vivement le siége de Hameln, qui paraissait devoir résister long-temps, car il était soutenu par neuf mille hommes de garnison, ayant pour six mois de vivres, des munitions considérables et des fortifications imposantes. Arrivé le 19 novembre à Ebersdorff, Savary eut une conférence, dès le lendemain, avec le général Lecocq et les autres généraux enfermés dans Hameln : la victoire de Gross-Barckel les avait intimidés. Le plus grand désordre régnait parmi leurs

troupes ; la voix des chefs n'était plus entendue. Prévoyant donc que la Prusse ne leur enverrait aucun secours dans l'état désespéré où elle se trouvait ; voyant d'un côté leur roi fugitif en Poméranie ; de l'autre, la victoire couronner tous les desseins de Napoléon, ils se décidèrent à capituler devant une simple avant-garde. On convint que la garnison serait prisonnière et conduite en France ; que les officiers pourraient retourner en Prusse, sur parole de ne plus prendre les armes contre les vainqueurs. La nouvelle de ce traité occasionna le plus grand mécontentement dans les troupes de la garnison ; la sédition devint générale : on se porta d'abord aux magasins d'eau-de-vie, qui furent enfoncés : le soldat enivré ne respira plus que carnage ; la fusillade s'engagea entre ceux du même parti, dans les rues de Hameln. Savary, invité par le commandant Schoeler à s'emparer de la place, accourt avec ses troupes au travers d'une grêle de balles ; il chasse par une même porte toute la garnison, la cerne dans une prairie, où les soldats sont obligés de déposer leurs armes, et les officiers réduits à signer leur cartel. Dumonceau est chargé de l'exécution dernière du traité, tandis que Savary se rend devant Niewbourg, qui était cerné depuis le 1er novembre. Sa garnison, composée de trois mille hommes, capitula le 25 novembre 1806 ; le Hanovre était dès-lors tout-à-fait rentré sous la domination française.

HASLACH.

14 *juillet* 1796. — Après la prise d'Offembourg, l'armée de Rhin-et-Moselle cessa d'agir conjointement avec son corps principal. Elle devait se rendre sur la rive droite du Danube, par la vallée de la Kintzig et de Saint-Pierre, et s'appuyer au lac de Constance. Le gros de l'armée, arrivant sur le Danube par la route de Berg-Strass, devait se réunir aux autres corps à Ulm, pour pénétrer ensemble dans la Bavière. Le général Ferino commandait l'aile droite ; il vit les Autrichiens se replier à son approche, pendant seize jours, et perdre un peu de monde dans des engagemens d'avant-postes. Le général Starray fut rencontré près d'Haslach, en Souabe, par le général Jordis, qui emporta la position malgré la plus vive résistance : la perte des Autrichiens fut de quatre cents morts et cent cinquante prisonniers. Walbourg, Wolfach, Alpersbach, le pays situé entre la haute Kintzig et le Necker, furent

aussi le théâtre des succès de l'armée française. C'est ainsi que les divisions de Rhin-et-Moselle s'avançaient par des triomphes dans le cœur de l'Allemagne; les Français n'étaient pas aussi heureux vers le Rhin, ce qui nuisait beaucoup aux résultats des avantages qu'on pouvait remporter ailleurs.

HASPARENS.

6 *janvier* 1814. — Lord Wellington accouru de Saint-Jean-de-Luz au secours des Anglais, chassés de la Bastide-de-Clarens, forma sa ligne sur Hasparens où il déploya vingt mille hommes, et à trois heures après-midi, il fit attaquer un bataillon de la sixième division, placé en avant de la Bastide comme avant-poste. Le bataillon se replia avec ordre, et les deux armées, celle du duc de Dalmatie et celle du général anglais, restèrent en présence jusqu'au 7, à dix heures du matin. La bataille paraissait inévitable; mais l'armée anglaise se mit en retraite sur différentes directions et disparut entièrement, lord Wellington s'étant aperçu qu'une partie de l'armée française débouchait sur ses derrières et allait lui couper toute retraite sur Saint-Jean-de-Luz.

HAYE (LA).

24 *janvier* 1794. — Luxembourg n'avait pu, à cause d'un dégel, s'emparer de la Haye en 1672; les Français profitèrent d'une forte gelée pour s'en rendre maîtres en 1794. Ils ne voyaient plus de barrière qui fût capable d'arrêter leur courage : les glaces furent pour eux un pont qui les favorisa dans la conquête d'une ville aussi importante.

HEILSBERG.

12 *juin* 1807. — Le lendemain de sa victoire à Guttstadt, l'armée française se dirigea vers Heilsberg. Après avoir enlevé plusieurs petits camps, elle découvrit l'arrière-garde russe, forte de quinze à dix-huit mille hommes. On gagna un peu de terrain par les charges brillantes de quelques corps de cavalerie. Soult avait sa division toute réunie vers deux heures; deux colonnes suivirent la rive droite, une autre s'empara de la pointe d'un bois qui pouvait appuyer la cavalerie. Heilsberg renfermait toute l'armée russe; elle

fit tous ses efforts pour se conserver dans les positions en avant de la ville, et, après des pertes considérables du côté de l'ennemi, les Français se trouvèrent sous les retranchemens à dix heures du soir. Savary n'eut qu'à se louer de l'intrépidité soutenue des fusiliers de la garde dont il dirigea les mouvemens : la division Verdier et le corps de réserve du maréchal Lannes parvinrent à couper l'ennemi malgré les ténèbres. L'ardeur des troupes était telle, que le colonel d'Avenay, commandant le sixième de cuirassiers, présenta au grand-duc de Berg son sabre teint de sang : « Prince, s'écria-t-il avec fierté, faites la revue de mon régiment, et vous verrez qu'il n'est aucun soldat dont le sabre ne soit comme le mien. » Le chef d'escadron Chipault fut couvert de cinquante-deux blessures : il en guérit pour voler de nouveau à la défense de son pays. On vit quelques compagnies légères insulter les ouvrages avancés des Russes, et plusieurs soldats chercher la mort jusque dans les fossés des redoutes et au pied des palissades.

Les deux armées prirent quelque repos. Napoléon se rendit sur le champ de bataille au point du jour, et disposa ses différens corps pour une affaire décisive. Les Russes avaient fortifié de nouveau leurs positions déjà très-fortes par elles-mêmes, et leurs vastes magasins promettaient une longue défense. Napoléon attendit pour les attaquer qu'ils sortissent de leurs retranchemens. Par son ordre, le maréchal Davoust se porta sur la basse Alle, et intercepta pleinement la route d'Eylau : les corps d'armées étaient réunis dans leurs postes respectifs, excepté le premier, qui manœuvrait sur la basse Passarge. De cette manière on avait bloqué les Russes dans leur camp retranché, et les Français leur offraient la bataille sur le terrain qu'eux-mêmes avaient choisi. On pouvait les voir formés en colonnes au milieu d'une nombreuse artillerie. Cependant, soit qu'ils se défiassent de leurs retranchemens, soit qu'ils fussent encore intimidés des prodiges opérés par leurs ennemis dans la journée du 10, ils parurent tout-à-coup renoncer à leur défense, et vers dix heures du soir ils filèrent sur la rive droite de l'Alle; les Français prirent possession de la ville, où se trouvaient un grand nombre de blessés russes, des magasins bien approvisionnés : quatre mille prisonniers tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Le grand-duc de Berg eut deux chevaux tués sous lui dans cette journée : un de ses aides-de-camp, M. de Ségur, eut le bras

emporté. Cette retraite précipitée de la part d'un ennemi trop sûr de son impuissance, jointe à la prise de Dantzick qui venait de capituler, ne laissa plus de doute sur l'infériorité de l'armée coalisée. La journée de Friedland en donna une preuve plus éclatante : elle termina par un coup décisif la longue querelle de la Russie et de la Prusse, unies contre la France. Napoléon entra le 12 juin 1807 dans Heilsberg.

HÉLIOPOLIS.

19 *mars* 1800. — Buonaparte, en quittant l'Egypte, nomma Kléber général en chef d'une armée que des combats sans nombre et des fatigues continuelles avaient épuisée. Le vizir s'avançait en Syrie à la tête de quatre-vingt mille hommes, soutenus par soixante pièces de canon; d'un autre côté, les Anglais bloquaient les ports de la Méditerranée, et faisaient craindre une descente vers les bouches du Nil. Kléber pensa uniquement au salut de ses troupes, et obtint de ses ennemis qu'elles seraient ramenées toutes en France. A peine il avait, d'après les conditions du traité, livré aux Ottomans les forts de la haute Egypte et la ville de Damiette, que Sidney-Smith et lord Keith lui font annoncer que le roi d'Angleterre ne veut signer aucune capitulation, à moins que le général français ne livre son armée prisonnière, ainsi que ses vaisseaux. Kléber frémit d'indignation et se contente de faire imprimer la lettre odieuse des Anglais, sûr que nulle proclamation ne pourrait enflammer davantage son armée. Soldats, ajouta-t-il, on ne répond à une telle insolence que par des victoires; préparez-vous à combattre. Ce peu de mots suffit pour électriser des troupes qui sentent leur honneur déjà blessé; on eût dit qu'un cri de guerre avait retenti au milieu d'elles. Kléber avait vu ses offres rejetées par le vizir; sa modération avait été prise par son ennemi pour de la faiblesse; il exigea l'évacuation du Caire, ainsi que celle de tous les forts et du Delta, au terme convenu par le traité primitif. La lettre du lord Keith ne lui fit rien changer de ses dispositions. En vain sir Sidney-Smith voulut représenter que l'honneur défendait de rien entreprendre de part et d'autre; le vizir rejeta ce conseil aussi loyal que sage, et consentit seulement à promettre des otages et des subsides. Il s'occupa aussitôt d'augmenter ses forces; une

nombreuse artillerie, venue d'El-Arych, se joignit à celle qu'il avait déjà : il s'attacha à soulever tout le pays contre les Français, qu'il dépeignait comme des infidèles, ennemis de l'islamisme, infracteurs des traités. Par ses soins chaque ville eut ses chefs de sédition ; elle éclata bientôt au Caire, à Méhalet-El-Kebir, à Tanta : les odjaclis, ancienne milice du grand-seigneur, reçurent ordre de se rendre au camp avec leurs chevaux et leurs armes ; en un mot tout sujet qui ne se réunirait pas sous les drapeaux serait regardé comme traître, et traité avec toute la rigueur des lois.

Cependant les Français arrivèrent en hâte de la basse Egypte et du Saïd : il était de leur intérêt de ne pas donner à l'ennemi le temps d'augmenter encore ses forces. Kléber mit terme aux conférences, et adressant la parole à Mustapha pacha : « Il faut, lui dit-il, que votre excellence sache que les desseins du vizir me sont connus : il me parle de concorde, et forme des séditions dans toutes les villes ; c'est vous-même qu'il a chargé de préparer la révolte du Caire ; le temps de la confiance est passé : le vizir m'attaque, puisqu'il est sorti de Belbeys ; il faut que demain il retourne dans cette place, qu'il soit le jour suivant à Saléhié, et qu'il se retire ainsi jusqu'aux frontières de la Syrie, autrement je l'y contraindrai ; l'armée française n'a pas besoin de vos firmans, elle trouvera l'honneur et la sûreté dans ses forces : informez son altesse de mes intentions. »

Quelques heures après, Kléber assembla les officiers-généraux de son armée, et leur présentant la lettre du lord Keit avec le plan de bataille : « Généraux français, leur dit-il, vous avez lu cette lettre ; elle vous dicte votre devoir et le mien. Voici notre sitation : les Anglais nous refusent le passage après que leurs plénipotentiaires en sont convenus, et les Ottomans, auxquels nous avons livré le pays, veulent que nous achevions de l'évacuer, conformément au traité ; il faut vaincre ces derniers, les seuls que nous puissions atteindre. Je compte sur votre zèle, votre sang-froid, et la confiance que vous inspirez aux troupes : voici mon plan de bataille. »

Aucune délibération n'eut lieu parmi l'état-major, chacun n'avait qu'un seul vœu, celui d'abaisser un fier ennemi, celui de soutenir la gloire de nos armes. Kléber crut devoir adresser au vizir une déclaration d'hostilité : elle était ainsi conçue.

« L'armée, dont le commandement m'est confié, ne trouve

point dans les propositions qui m'ont été faites de la part de votre altesse, une garantie suffisante contre les prétentions injurieuses et l'opposition formelle du gouvernement anglais à l'exécution de notre traité; en conséquence, il a été résolu, au conseil de guerre, que ces propositions seraient rejetées, et que la ville du Caire, ainsi que ses forts, demeureraient occupés par les troupes françaises, jusqu'à ce que j'aie reçu du commandant en chef la flotte anglaise, dans la Méditerranée, une lettre directement contraire à celle qu'il m'a adressée le 8 janvier, et que j'aie entre les mains les passeports signés par ceux qui ont le droit d'en accorder. D'après cela, toutes conférences ultérieures entre nos commissaires deviennent inutiles, et les deux armées doivent dès cet instant se considérer comme en état de guerre. La loyauté que j'ai apportée dans l'exécution ponctuelle de nos conventions donnera à votre altesse la mesure du regret que fait éprouver une rupture aussi extrordinaire dans ces circonstances, que contraire aux avantages communs de la France et de la sublime Porte. J'ai assez prouvé combien j'étais pénétré du désir de voir renaître les liaisons d'intérêt et d'amitié qui unissaient depuis long-temps les deux puissances; j'ai tout fait pour rendre manifeste la pureté de mes intentions: toutes les nations y applaudiront, et Dieu soutiendra par la victoire la justice de ma cause. Le sang que nous sommes prêts à répandre rejaillira sur les auteurs de cette nouvelle dissension. Je préviens aussi votre altesse que je garderai comme otage à mon quartier-général, son excellence Mustapha pacha, jusqu'à ce que le général Galbaud, retenu à Damiette, soit rendu à Alexandrie avec sa famille et sa suite, et qu'il ait pu me rendre compte du traitement qu'il a éprouvé des officiers de l'armée ottomane. La sagesse accoutumée de votre altesse lui fera distinguer aisément de quelle part viennent les nuages qui s'élèvent; mais rien ne pourra altérer la haute considération et l'amitié bien sincère que j'ai pour elle. »

Kléber s'occupait vivement des préparatifs du combat. Une partie des troupes se tenait déjà rassemblée dans la plaine de la Coubé; le reste s'y rendit bientôt, et le général en chef, accompagné des guides de l'armée et de son état-major, arriva pour faire ses dispositions, à la clarté du ciel, toujours serein dans ce climat. En parcourant ses divisions, Kléber vit dans la gaieté et la confiance du soldat le présage

assuré de la victoire. Le général Friant commandait deux des carrés de la ligne de bataille ; ceux de gauche obéissaient au général Régnier. L'artillerie légère occupait les intervalles, et la cavalerie se tenait au centre, sous les ordres du général Leclerc : ses canons, placés sur les côtés, étaient soutenus par deux divisions du régiment des dromadaires. Derrière la gauche, en seconde ligne, était un petit carré de deux bataillons ; l'artillerie de réserve, placée au centre, était couverte par quelques compagnies de grenadiers, et les sapeurs armés de fusils ; d'autres pièces marchaient sur les deux côtés du rectangle, soutenues et flanquées par des tirailleurs ; enfin, des compagnies de grenadiers doublaient les angles de chaque carré, et pouvaient être employées pour l'attaque des postes. Le général Béliard était à la tête de la première brigade de la division Friant ; la deuxième était commandée par le général Donzelot. Le général Robin commandait la première brigade de la division Régnier ; le général Lagrange dirigeait la deuxième. Le général Longis commandait l'artillerie, et le général Samson le génie.

L'avant-garde ennemie, sous les ordres de Nasif pacha, occupait le village de Matariéh, au nombre de cinq ou six mille janissaires d'élite et un corps de cavalerie ; seize pièces de canon et des retranchemens en défendaient l'approche. Les avant-postes s'étendaient jusqu'au Nil à droite, et à gauche jusqu'à la mosquée Sibelli-Hallem. L'armée du vizir se tenait rassemblée entre El-Hanka et le village de Abouzabel. Aucun plan de bataille ne lui était tracé, suivant la coutume de ces peuples. On évaluait les forces ottomanes de soixante à quatre-vingt mille hommes.

Les Français se mirent en marche à trois heures du matin. Ils se trouvèrent au point du jour non loin de la mosquée Sibelli-Hallem, d'où l'ennemi sortit à la première décharge de quelques canons. Tandis que la division de droite allait se placer entre Héliopolis et le village d'El-Marck, les deux carrés de gauche se tenaient immobiles devant le village de Matariéh. Cependant Kléber aperçut un corps de cavalerie et d'infanterie turque qui se dirigeait vers le Caire, ayant avec lui un assez grand nombre de Mameloucks : les guides s'élancèrent à la charge, qui fut bien soutenue ; et, peu d'instans après ce mouvement, un renfort de troupes ennemies cerna la petite cavalerie française, qui était perdue sans le vingt-deuxième de

chasseurs et le quatorzième de dragons, survenus à propos pour soutenir l'action. Elle fut très-vive; mais se termina par la fuite de l'ennemi, qui se dirigea toujours vers le Caire.

Régnier commença l'attaque de Matariéh; des compagnies de grenadiers se portèrent au pas de charge contre les retranchemens; le feu de l'artillerie ennemie ne parut seulement pas les émouvoir. Les janissaires coururent sur la colonne de gauche; mais se contentèrent d'une seule tentatative, que le feu vif et soutenu de la colonne rendit fatale aux ennemis. On les saisit en flanc, et un grand nombre périt sous la baïonnette: les morts et les blessés permettent de passer les fossés qui entourent les retranchemens. Les Français vainqueurs s'emparent des canons et des drapeaux, et poursuivent sans relâche une partie de l'infanterie, qui se jetait dans les maisons pour s'y défendre: ils sont tous massacrés ou livrés aux flammes; la division Friant renverse tous ceux qui tentent de sortir du village de Matariéh; une charge de cavalerie écrase le reste. Loin de s'arrêter au village, les troupes victorieuses songent à poursuivre le vizir jusqu'aux limites du désert, et se couvrent à chaque pas d'une gloire nouvelle.

Nasif fait savoir qu'il désire parlementer, et demande un officier de distinction. Le chef de brigade Beaudot, aide-de-camp de Kléber, lui est envoyé: à peine est-il aperçu des troupes turques, qu'il se trouve entouré, frappé de toutes parts, et atteint d'une blessure à la tête et à la main. L'ennemi perfide le retient comme otage pour Mustapha pacha, et Assem-Aga, Tefterdar, que Kléber gardait dans son camp.

Tandis que Régnier rassemblait sa division autour de l'obélisque d'Héliopolis, un nuage de poussière annonçait l'arrivée des Turcs. Ils prirent position sur les hauteurs qui unissent les villages de Séricaurt et d'El-Marek: le vizir avec sa garde se retira derrière un bois de palmiers, dont l'approche fut défendue par des tirailleurs: ils attaquèrent bientôt le général Friant. Régnier se porta, sur la droite de l'ennemi, au village de Séricaurt: les tirailleurs turcs sont bientôt chassés du bois d'El-Marek, par la division Friant: le quartier-général du vizir est même assailli par nos obus et nos canons; le feu des Turcs ne nous fait éprouver aucun dommage. Aussitôt leur ligne se resserre, et s'avance en masse imposante jusqu'à portée de notre mitraille: les premières décharges désunissent leurs rangs, les autres décident leur fuite. Les gerçures profondes que la chaleur occasionne après la retraite des eaux furent aussi nuisible

aux mouvemens de la cavalerie ennemie qu'au désir qu'avait la nôtre de harceler les fuyards. Le vizir attendait dans le village d'El-Marek le succès de ses ordres; ses différens corps parvinrent à entourer les Français. Ceux-ci demeurèrent quelque temps au milieu d'un carré de cavalerie turque, sans qu'on entreprit rien d'un côté ni de l'autre : alors le vizir gagna précipitamment El-Hanka. Kléber, dont le but était de le suivre sans relâche par-tout où il voudrait se retirer, ne tarde pas d'apprendre le lieu de sa retraite. L'interprète Laumaka vint, de la part du vizir, proposer au général en chef de cesser les hostilités, et d'évacuer le Caire, conformément au traité. Kléber lui fit répondre qu'il marchait sur El-Hanka. Sitôt que l'armée française parut près du village, la cavalerie ennemie prit la fuite; une partie revint après de longs détours; le reste fut dispersé : quant à Mourad-bey, il n'avait agi qu'au commencement de l'attaque, et s'était ensuite enfoncé dans le désert.

Les Français ne permirent pas à l'armée ottomane de s'arrêter à El-Hanka; ils y arrivèrent avant le coucher du soleil : une grande quantité d'effets militaires y avaient été abandonnés dans la marche précipitée des Turcs. Avant de poursuivre le vizir au-delà de l'Egypte, l'armée française se disposa à prendre un peu de repos : elle avait supporté des fatigues incroyables.

HELLVOET-SLUYS.

22 *janvier* 1795. — Les Français s'emparèrent de cette place, malgré ses fortifications et son port avantageux. Elle servait d'arsenal à l'amirauté de Rotterdam. Six cents prisonniers français y étaient renfermés; ils furent affranchis de leur esclavage le 22 janvier 1795. La garnison anglaise, composée de huit cents hommes, se rendit prisonnière, après une faible résistance.

HÉNEF.

13 *septembre* 1795. — Le général Hoche venait de passer le Rhin à Neuwied; l'arrière-garde autrichienne fut souvent aux prises avec la division du général Lefebvre. Le poste d'Hénef fut enlevé par les Français, malgré une résistance assez vive : l'ennemi se disposa pour une nouvelle attaque sur les hauteurs d'Anelshorn. Une de leurs redoutes vomissait des décharges

continuelles de mitraille; la cavalerie française parvient à la tourner, la prend à revers, et s'empare du poste, où l'ennemi abandonne, en fuyant, sept pièces de canon.

HERXHEIM.

17 *juin* 1793. — Le général Custine se mit en marche au mois de mai 1793, pour chasser un corps de troupes autrichiennes de sept à huit mille hommes, campé entre Herxheim et Reinzabern. Six bataillons français furent postés sur les hauteurs de Babelroth et de Menfelden; ils étaient commandés par les généraux Hatry et Viennot. Le général Chambarlhac, avec la garnison du Fort-Louis, devait observer l'ennemi sur la rive droite du Rhin, et soutenir, en cas d'échec, la retraite de la droite : le général Ferrière fut chargé de sortir du camp de Lauterbourg, pour attaquer le pont de Reinzabern. Ces différentes manœuvres demandaient le plus parfait ensemble. Le général Landremont, à la tête de l'avant-garde, se dirigea sur Kailtelsheim. Trois mille cavaliers allemands, qui couvraient la gauche de l'infanterie, furent les premiers attaqués et repoussés par les grenadiers français. Les avant-postes ennemis s'étaient déjà repliés à l'approche de nos troupes; enhardies par un premier succès, elles se précipitèrent au combat; mais furent obligées de s'arrêter, faute d'être soutenues à temps par les grenadiers. Le général Ferrière se tint sur la défensive, plutôt que de menacer Reinzabern. Alors les Autrichiens réunirent toutes leurs forces sur la droite des Français, et, masquant une formidable artillerie, ils accablèrent bientôt la cavalerie française par un feu terrible. Après avoir reculé, elle se rallia, enleva une batterie, et vint se mettre sous la protection de l'infanterie, quand de nouveaux renforts allemands rendirent le combat trop inégal. Mais deux pièces d'artillerie légère, avec leurs caissons, rompirent malheureusement la ligne française, en s'y précipitant au galop : quelques bataillons prennent la fuite. Cependant un feu bien dirigé par trois régimens inébranlables, force la cavalerie ennemie à se replier en désordre, tandis que les fuyards, s'étant ralliés avec quelque artillerie en avant d'Herxheim, étaient parvenus à ralentir la marche des Allemands. Les Prussiens avaient été contenus dans les Vosges, par le général Falck; mais les ordres donnés au général Ferrière ne furent pas si bien exécutés. Custine en fut

contrarié ; et fit rentrer son armée derrière les lignes de la Lauter, quand il vit le mauvais succès du centre et de la droite.

HESSE.

31 *octobre* 1806. — L'électeur de Hesse-Cassel pratiquait depuis long-temps un trafic d'un nouveau genre. Il achetait des hommes, les enrégimentait, et vendait leur sang à celui qui pouvait y mettre le plus haut prix. Son armée entière se trouvait en 1806 à la solde de la Prusse, et la France voyait marcher contre elle les troupes d'un prince qui se disait son allié. Napoléon prévit que les soldats hessois n'épargneraient pas les siens au premier échec et pourraient les inquiéter beaucoup en cas de retraite. Il fut donc résolu que Mortier marcherait sur Cassel. Le prince ne l'y attendit point, et les Français prirent, le 1er novembre, possession de la ville et de l'armée hessoise. Le général Lagrange fut nommé gouverneur; il ordonna que tous les revenus publics seraient perçus au profit de la France, et la justice rendue au nom de son souverain. Les troupes françaises observèrent la plus exacte discipline, et persuadèrent à l'Europe par cette conduite que l'intérêt ou l'ambition n'avaient point conduit nos troupes dans une principauté envers laquelle il était bon pourtant de se précautionner. De légers troubles parmi les soldats de Hesse furent sur-le-champ comprimés. Peu de temps après la Hesse fut incorporée dans la Westphalie, et Jérôme Napoléon gouverna ce nouveau royaume.

HEUSDEN.

4 *janvier* 1795. — L'armée du Nord se trouvait gênée dans ses opérations de 1794, par la petite ville de Heusden. Elle est située sur la Meuse, garnie de fortifications au milieu des marais. Elle se rendit à Pichegru le 4 janvier 1795, après un blocus de peu de jours. La garnison fut prisonnière, et les Français y trouvèrent cent soixante-treize pièces de canon, avec cent cinquante milliers de poudre.

HOCHE (COMBAT DU VAISSEAU LE).

16 *octobre* 1798. — Le chef de division Bompart conduisit en Irlande une petite armée pour secourir les Irlandais unis; les deux frégates *la Loire* et *la Resolue*, ainsi que le vaisseau *le Hoche*, composaient sa division : ce dernier était fort de quatre-vingts canons, et portait le général Hardi, commandant en chef de l'expédition. Après de nombreux périls, Bompart se voyait au terme de son voyage, quand il se trouva dans les mers du Nord, en face de six vaisseaux anglais et de deux frégates. En un moment l'action devint très-vive; *le Hoche* fut exposé pendant cinq heures au feu d'une frégate et de quatre vaisseaux de ligne : trois fois il eut ses mâts coupés, ses gaillards balayés, ses voiles en lambeaux ; l'eau pénétrait dans la cale à cinq pieds de hauteur, le poste des malades était encombré, tout annonçait la perte du navire. Bompart, voyant qu'on ne pouvait plus gouverner, ni répondre au feu soutenu des Anglais, amène son pavillon : il avait soutenu pendant six heures la plus belle défense. Quant aux frégates, elles ne purent se dérober à une poursuite opiniâtre, et *la Resolue* fut jointe par l'ennemi après un combat glorieux. Trois attaques n'avaient pu encore mettre la Loire hors de défense ; elle avait évité presque toutes les frégates anglaises, lorsqu'elle se trouva engagée avec *l'Anson*, vaisseau rasé, qui parvint à la faire succomber. Mâts, vergues, *la Loire* avait tout perdu, et ne se rendit toutefois qu'après avoir été rasée comme un ponton. Telle fut l'issue de ce combat, qui fit beaucoup d'honneur aux vaincus; forcés de céder à la supériorité du nombre, ils prouvèrent, par leur défense vigoureuse, qu'à armes égales ils n'auraient pas manqué de triompher.

HOCHEIM.

Du 14 *décembre* 1792 *au* 6 *janvier* 1793. — L'incursion du général Custine dans le Palatinat fut brillante, mais elle eut plus d'éclat que de sagesse; et, comme il arrive dans cet état des choses, elle finit mal. Toutes les forces des Prussiens et des Hessois tombèrent bientôt sur l'armée française. L'ennemi parut jusque sous les murs de Mayence et attaqua, 14 décembre, le poste d'Hocheim. Les soldats qui le

gardaient furent presque tous tués, blessés ou pris : leur nombre était assez considérable. Après l'occupation d'Hocheim, les troupes françaises se trouvèrent resserrées sur la rive droite du Rhin, dans une petite langue de terre très-étroite de Costheim à Bibrick; dès-lors Custine commença à concevoir des alarmes pour Mayence. Le 2 janvier 1793, il ordonna aux généraux Sédillot et Houchard de se porter sur les postes d'Hocheim et de Costheim, qui ne résistèrent pas long-temps et furent emportés. Mais les Prussiens revinrent dans la nuit du 5 au 6, profitant du temps neigeux qui favorisait merveilleusement leurs projets de surprise. Une de leurs colonnes prit le village d'Hocheim à revers, tandis que l'autre l'attaqua de front. Cette nuit fut fatale aux Français, et le général Sédillot, enveloppé de toutes parts, ne parvint à se retirer et à se faire jour sur Cassel, qu'en laissant sur le champ de bataille cinq cents des siens, et en abandonnant les douze pièces de canon que l'on avait tirées de Mayence. Une affaire si malheureuse obscurcit encore le tableau de cette campagne, féconde pour les Français en revers de toute espèce. Les Prussiens ne poursuivirent pas leur succès et rentrèrent bientôt dans leurs cantonnemens.

HOCHSTEDT.

19 *juin* 1800. — Moreau ne pouvait avancer en Bavière sans faire perdre au général autrichien Kray sa position devant Ulm, en 1800. Celui-ci, s'obstinant à la garder, Moreau imagina une manœuvre pleine de hardiesse pour arriver à son but. Il s'agissait de séparer l'ennemi de ses magasins existans à Ratisbonne, à Ingolstatd, à Donawert, pour l'obliger à se battre. En conséquence, il fut décidé qu'on passerait le Danube au-dessous d'Ulm; on n'avait pourtant ni bateaux ni équipages de ponts. L'armée du Rhin se mit en mouvement le 13 juin 1800, et le 17 elle avait pris la position suivante : l'aile droite, commandée par le général Lecourbe, renforcée de cinq bataillons d'infanterie et de cinq régimens de cavalerie, avait sa droite à la route de Dillingen et Lawingen, et sa gauche à Burgau, sur la Mindel; la division Grenier était, depuis le 16, maîtresse de Guntzbourg : elle s'y concentra; la division Richepanse, à cheval, sur l'Iller, devait maintenir les communications des deux rives. Ainsi, la droite de l'armée menaçait le pont de Dillingen, et sa gauche, celui de Guntz-

bourg. L'ennemi avait rompu ceux de Blentheim et de Grunheim, de manière cependant qu'on pût les réparer; Lecourbe résolut de passer le fleuve sur ce point. Le 18 juin, il fit une fausse attaque sur Lawingen et Dillingen pour retenir, de ce côté, le corps chargé de défendre le bas Danube : Starray en était le général.

Les Autrichiens occupaient la rive gauche du fleuve, et étaient divisés en quatre corps; de la droite à la gauche, celui de Hohenlohe, en flanqueurs, vers Riedlingen; Kray commandait à Ulm, le corps principal; celui de Starray occupait Dillingen; Nauendorff était à Donawert.

Le 19 juin, au point du jour, les généraux Gudin et Montrichard sortirent du bois de Blentheim, à la tête de leurs divisions. Moreau donna ses ordres pour que la réserve de cavalerie, commandée par le général d'Hautpoult, se préparât à soutenir les troupes qui, après le passage du fleuve, devaient se former dans les trop fameuses plaines d'Hochstedt. A cinq heures du matin, on avait déjà réuni tout ce qui était nécessaire pour le rétablissement des ponts. Une canonnade de la part de la division Gudin, vers Blentheim, força l'ennemi d'abandonner le rivage. Aussitôt, quatre-vingts nageurs intrépides s'élancent dans le fleuve, suivis de deux nacelles portant leurs armes et leurs habits. Arrivés à l'autre bord, ils saisissent leurs fusils, et, tout nus, ils poursuivent les Autrichiens, et s'emparent de deux pièces de canon. Une échelle, placée sur les débris du pont, permet aux canonniers de venir servir cette faible artillerie, et de la tourner contre l'ennemi, pendant que les sapeurs et les pontonniers s'empressent de rétablir les ponts malgré le feu des Autrichiens. Déjà de nombreux secours sont dépêchés contre les impériaux; déjà les villages de Blenthein et de Grunheim sont au pouvoir des Français. Les divisions Gudin et Montrichard passèrent successivement.

L'ennemi s'avança en masse de Donawert d'un côté, et de Dillingen de l'autre. Le village de Schaweningen fut pris et repris plusieurs fois : Lecourbe en regardait la possession comme très-importante, puisqu'il empêchait par-là la jonction des corps ennemis. Les Autrichiens négligèrent la défense des ponts, et n'eurent d'autre but que de chasser les Français de Schaweningen. Quatre mille hommes d'infanterie, quatre cents chevaux et six pièces d'artillerie se dirigèrent vers le village, et firent beaucoup de ravage parmi notre in-

fanterie et quelques pelotons du huitième de hussards. Les Français étaient au moment de renoncer à leur position, quand Lecourbe ordonna de charger toute la ligne ennemie. Les Autrichiens sont enfoncés, mis en fuite, et laissent aux Français deux mille cinq cents prisonniers et dix pièces de canon. Deux bataillons de Wurtemberg s'étaient ralliés en bataillons carrés; ils sont culbutés par les carabiniers, qui pénètrent dans leur centre, enlèvent leurs drapeaux, et font prisonniers leurs colonels.

Cependant Gudin et Montrichard débouchaient de Blentheim, et, malgré les attaques fréquentes des Autrichiens, parvenaient à se former pour gagner Dillingen. Les impériaux se repliaient sur cette ville, suivant, avec leur infanterie, les rives du Danube, protégés sur leur front par des bois, et appuyés à gauche par une nombreuse cavalerie. Lecourbe, à la tête de plusieurs régimens à cheval, fait charger vigoureusement le flanc gauche ennemi, sur la route de Hochstedt à Dillingen. En un moment la cavalerie autrichienne est mise en déroute, et laisse voir trois mille hommes d'infanterie qu'elle cachait : ils tentèrent de se jeter dans les fossés de Dillingen; mais nos cuirassiers se précipitèrent avec une telle activité, qu'ils coupèrent dix-huit cents hommes, les firent prisonniers, et poursuivirent les autres sur Gundelfingen. Toujours dans l'intention de passer le fleuve, le général Lecourbe prit position sur Legg, en attendant la réserve occupée à réparer les ponts de Dillingen et de Lawingen. Aussitôt le général Klinglin s'avance à la tête de toute la cavalerie autrichienne pour s'opposer au dessein des Français : ceux-ci reculent pendant quelque temps; les renforts ennemis prennent position sur la Brentz, au nombre de huit mille hommes. Cette position pouvait contrarier beaucoup les vues de Lecourbe; il apprit que les ponts étaient rétablis, et que la réserve avait passé le Danube : il fut aussi renforcé par la division Decaen. La cavalerie française se rangea en échelons dans la plaine immense qui est entre Lawingen et Gundelfingen : elle s'avança dans le plus bel ordre, soutenue sur ses flancs par de nombreuses batteries. Les lignes enemies se déployèrent, et l'attaque fut reçue avec vigueur. Les Français furent victorieux, et le combat se prolongea jusqu'à onze heures du soir : ils s'emparèrent de Gundelfingen, après que l'ennemi, chassé de ses positions, eut été rejeté au-delà de la Brentz.

Le général Grenier tenta le passage du Danube à Guntz-

bourg; mais il en fut empêché par l'incendie qu'allumèrent les Autrichiens pour consumer ce qui restait du pont déjà renversé : une quantité de paille, de goudron et de matières inflammables, ne permit pas à la témérité française de commencer les travaux. Le général Grenier marcha toute la nuit pour venir passer le fleuve à Lawingen : la division Ney resta seule en position sur la Guntz.

Cette journée fut très-glorieuse pour la cavalerie française, qui fut constamment opposée à des forces supérieures; l'ennemi perdit cinq mille prisonniers, cinq drapeaux, vingt pièces de canon, douze cents chevaux, et les immenses magasins de Donawert. De tels succès, remportés dans les plaines d'Hochstedt, vengeaient l'honneur français de la déroute du maréchal de Tallard.

HOFF.

7 *février* 1807. — L'arrière-garde russe fut rencontrée entre Glaudau et Hoff, le 7 février 1807, par le grand-duc de Berg : elle était composée de douze bataillons qui avaient leur front sur les hauteurs de Landsberg; l'ennemi déploya plusieurs lignes de cavalerie qui parurent destinées à soutenir cette arrière-garde. On ne put parvenir à entamer les Russes, malgré qu'ils eussent été chargés sur leur droite et sur leur gauche; ils étaient appuyés à un bois et à un mamelon. Mais les dragons et les cuirassiers de la division d'Hautpoult revinrent à la charge contre ces terribles soldats du nord, de la manière la plus brillante. Deux régimens d'infanterie russe furent culbutés et mis en pièces : leurs débris furent si bien enveloppés que colonels, officiers et soldats tombèrent au pouvoir du vainqueur. D'après les avantages que les Français venaient de remporter, l'armée russe, tout entière, se hâta de voler au secours de son arrière-garde.

Le maréchal Soult arriva; et l'on vit le maréchal Augereau prendre position sur la gauche du village de Hoff, qu'il emporta. L'ennemi, sentant toute l'importance de l'occupation de ce poste par les Français, fit marcher dix bataillons pour reprendre cette position. Alors une seconde charge de cavalerie, fournie par le grand-duc de Berg, décida l'affaire. Les Russes furent pris en flanc par les cuirassiers, et furent écharpés. Dans cette action, les braves de cette arme se couvrirent de gloire : les deux armées, en partie, passèrent la nuit en

présence. Mais les Russes, sans doute, n'attendaient la nuit que pour profiter de son obscurité et filer vers Eylau, où le sort des combats devait encore les accabler.

HOHENLINDEN.

3 *décembre* 1800. — La victoire de Marengo avait une seconde fois enlevé l'Italie à l'empereur d'Allemagne, qui, depuis cette époque, était toujours vaincu. Un assez long armistice avait procuré quelque repos aux troupes françaises : elles avaient déposé pour quelque temps leurs armes victorieuses, et goûtaient les douceurs de la paix sur le territoire de l'empire ; mais, par une rare singularité, les vaincus, sans doute dans l'espoir de reprendre leurs avantages, semblaient vouloir continuer la guerre, tandis que les vainqueurs souhaitaient sincèrement la paix : on avait lieu de croire que les Anglais influençaient beaucoup les sentimens de la maison d'Autriche à l'égard de la France ; mais le cabinet de Vienne, en cédant à l'Angleterre, ne s'apercevait point qu'elle éloignait le terme de ses revers.

Des négociations étaient entamées à Lunéville pour la paix; mais, comme cela est assez ordinaire dans toutes les relations diplomatiques, toutes les finesses étaient employées pour différer la conclusion du traité. L'intention du premier consul était de négocier séparément avec l'Allemagne et l'Angleterre, tandis que l'empereur d'Allemagne déclara qu'il ne voulait traiter que conjointement avec le cabinet de Saint-James. Tous les ports anglais armaient ; et déjà l'on voyait l'intention bien manifeste de transporter en Italie une armée anglaise et de donner à la guerre une nouvelle vigueur.

Buonaparte, indigné de l'asservissement auquel les Anglais semblent vouloir le soumettre, ressaisit ses armes, et envoie ses lieutenans sur les bords du Rhin chercher de nouveaux lauriers : bientôt ce fleuve est traversé vers Mayence par une armée gallo-batave, commandée par Augereau. Les neiges éternelles du pays des Grisons sont foulées par Macdonald, qui pénètre dans le Tyrol ; vers les confins de l'Italie, Masséna va presser l'Autriche, et Moreau, s'arrachant du sein d'une famille qui lui faisait goûter les délices du repos, vole aux champs d'Hohenlinden pour y attendre la victoire ; mais la cessation de l'armistice est annoncée, et le général français, prenant l'offensive, s'avance sur les bords

de l'Inn pour occuper les positions que les Autrichiens venaient d'abandonner, en allant se jeter sur la rive droite de cette rivière. Les redoutes de Wasserbourg, la ville et toute l'artillerie furent enlevées dès le lendemain par une colonne française, tandis que le général Lecourbe s'avançait jusqu'à Rosenheim, sur les frontières du Tyrol. Dans le même moment l'armée du Rhin se disposait à passer l'Inn; le général Ney, occupant la gauche de l'Inn, s'était replié sur Hohenlinden, où était le centre de l'armée française. Il s'était vu forcé d'exécuter ce mouvement, ayant été attaqué par l'archiduc Jean, qui avait quitté sa position dans ce dessein, Les Français avaient profité de la circonstance de ce mouvement rétrograde pour concentrer davantage leurs forces, et les Autrichiens ayant repris l'offensive, avaient abandonné ainsi imprudemment les positions qu'ils avaient fortifiées sur l'Inn, sans trop réfléchir au hasard qu'ils couraient à se porter dans un pays couvert.

Le 1er décembre on vit dans tout leur jour les projets du prince Jean: après avoir abandonné la route de Wasserbourg, son armée marcha par celle de Mulhdorff et la vallée d'Issen; on vit un corps de troupes se diriger par Landshut sur Freysingen; le corps du général Klénau avait passé le Danube à Ratisbonne et devait se joindre au corps de Landshut; il semblait annoncer que l'ennemi voulait faire effort sur la gauche des Français; en même temps un corps assez considérable se portait sur la chaussée d'Augsbourg pour couper cette retraite aux troupes françaises: le dessein de l'ennemi était de les rejeter au-delà des montagnes sur la route de Munich à Landshut. C'est là que le corps du Tyrol, se trouvant sur leur flanc, devait à son tour les harceler dans leur mouvement rétrograde. Les militaires trouvaient ce plan des Autrichiens gigantesque.

Son vice principal consistait dans la lenteur qui naissait de la trop grande étendue de ses mouvemens: on ne pouvait compter sur aucune précision dans l'exécution. Moreau sut mettre à profit toutes ces divergences du génie militaire allemand. Il réunit la plus grande partie de ses forces, se proposant d'écraser la droite de l'ennemi avant que la gauche eût eu le temps de l'aborder. C'est dans ce dessein qu'il fit les dispositions suivantes: il fut ordonné au général Grenier de porter sa droite à Hohenlinden et sa gauche à Hartoffen, et le général Grouchy, qui commandait le centre, devait

se porter sur l'extrémité de la droite de cette ligne. Le général Legrand formait la gauche; il plaça, pour couvrir son flanc à la hauteur d'Hortkoffen, vis-à-vis le débouché de Lendorff, deux escadrons de cavalerie et cinq compagnies d'infanterie. La réserve de cavalerie, qui faisait partie de la division du lieutenant-général Grenier, alla se mettre en station derrière Hohenlinden, et l'on dirigea sur Airdingen la brigade du général Espagne, avec quatre compagnies d'infanterie : cette dernière manœuvre avait pour but de couvrir dans cette partie le flanc gauche de l'armée, ainsi que la communication de Munich.

Il fut ordonné au général Richepanse, déjà réuni à la brigade Walther, de se replier sur Eberspérg; le général Decaen eut ordre de se diriger sur Zornoltingen, et, dans le même temps, par suite du grand mouvement de la manœuvre générale de l'armée, le général Lecourbe rentra à Helfindorff, où il occupa ses premières positions; il dut porter la plus grande partie de ses forces, sur sa gauche à Flamering, vers les sources de la Glon; et enfin il fut ordonné au général Colaud de changer de direction les deux divisions qui étaient sous ses ordres, et de se porter dans la plus grande hâte sur Freysingen, de manière à y être arrivé le 2 décembre. Tous ces mouvemens divers furent exécutés le premier.

Les divisions qui avaient combattu la veille avaient une arrière-garde formée de la division du général Grandjean : l'ennemi la poursuivit, mais légèrement, et les Français purent se replier assez tranquillement. On vit l'archiduc se porter en avant d'Haag. Le général Grouchy fut attaqué aux avant-postes à huit heures du soir; on présuma dès-lors que l'avant-garde ennemie avait déjà débouché dans la plaine d'Hohenlinden. D'après des avis donnés à Moreau, il sut qu'un corps considérable avait paru dans la vallée de l'Issen et sous Lendorff. La détermination des Autrichiens était évidente; ils étaient en marche, et ils allaient prendre l'offensive. Avant d'arriver à Hohenlinden, il fallait déboucher dans la plaine, et dès-lors traverser une forêt coupée par la route qui forme un défilé d'un myriamètre d'étendue, depuis Martenpot jusqu'à Hohenlinden; en conséquence on vit à la pointe du jour Richepanse se diriger, par ordre de Moreau, d'Ebersperg par Saint-Christophe sur Martenpot, d'où il pourrait à son aise tomber sur les derrières de l'ennemi. Le général

Decaen devait suivre de près le général Richepanse; un corps devait rester sur Ebersperg pour observer la chaussée, de concert avec les troupes du général Lecourbe, qui de Flammering devaient aussi s'avancer sur Ebersperg, en prenant à revers toutes les positions des impériaux, qui avaient dépassé cet endroit.

Dans le cas où l'ennemi engageât le combat, le lieutenant-général Grenier devait le soutenir simplement jusqu'au moment de l'attaque générale, dont le général en chef lui donnerait le signal. Le 3 décembre, avant sept heures du matin, la neige tombait à gros flocons; la droite du général Grouchy fut attaquée par l'ennemi; elle était appuyée à un bois qui longe parallèlement la plaine d'Hohenlinden, et à la gauche de la grande route jusqu'aux environs d'Indengen. On avait rangé en colonnes par échelons la quarante-sixième et la cinquante-septième le long de la lisière du bois, tandis que la cent huitième était en bataille. La cent huitième fut appuyée par le quatrième de hussards, avec trois pièces d'artillerie, par ordre du général Grouchy. L'ennemi ne put faire de progrès, en ayant été empêché par cette demi-brigade qui le contint vigoureusement.

Alors les impériaux envoyèrent huit bataillons à travers les bois pour tourner la droite du général Grouchy qui y était appuyée. Le chef de brigade de la cent huitième fut blessé et fait prisonnier, ce qui obligea son corps de céder un peu de terrain; l'ennemi l'avait pris en flanc. Depuis long-temps la quarante-sixième soutenait, avec son intrépidité ordinaire, un feu d'artillerie très-vif, auquel elle était exposée, lorsque le général Grandjean la conduisit au secours de la cent huitième, à l'instant où l'ennemi, débouchant des bois, profitait de sa grande supériorité. Les impériaux, ayant été vigoureusement chargés par un demi-bataillon de cette demi-brigade, qui avait à leur tête les généraux Grandjean et Grouchy, furent culbutés après la plus sanglante mêlée. Dans le dessein de déborder l'ennemi, qui avait beaucoup étendu son flanc, un demi-bataillon de la cinquante-septième pénétra aussi dans le bois : on y combattit avec beaucoup d'opiniâtreté et de valeur. Ce fut le théâtre de combats partiels, où l'on se battit même corps à corps; mais la victoire couronna le courage des Français, qui firent un grand nombre de prisonniers : le commandant de cette attaque, le général Spanocchi, fut du nombre.

Le front de la division Grouchy avait simultanément reçu un choc; mais le corps d'Autrichiens, qui s'y était porté, fut chargé par deux escadrons de cavalerie et un régiment de chasseurs, qui lui enlevèrent cinq pièces de canon. Le feu n'était pas encore vivement engagé lorsque l'ennemi commença à déboucher par les hauteurs de Krain et de Kirmacker. Moreau observait le mouvement des impériaux, et il lui parut qu'ils n'avaient point un caractère décidé, et que leurs attaques étaient sans vigueur. Voulant éviter que la marche du général Richepanse ne leur fût connue, il crut qu'il était instant d'aborder leur front. Le général Grenier attaque; déjà les généraux Ney et Grouchy ont formé leurs colonnes. Ney s'étant promptement dirigé par la chaussée, vers la tête du défilé, dix pièces de canon sont en un instant enlevées aux Autrichiens, et il leur fait plus de dix mille prisonniers.

Le général Grouchy, de son côté, quoiqu'ayant la gauche de l'ennemi à atteindre, et pour cela à développer un plus grand mouvement, a déjà marché avec tant de rapidité, qu'il réussit également. On calculait, dans ce moment, que le général Richepanse était près de déboucher de Martenpot. Ce village venait d'être dépassé par deux demi-brigades de ligne et un régiment de chasseurs à cheval, lorsque l'ennemi, qui manœuvrait de la route de Haag à Wasserbourg, par la vallée d'Aiblischingen, vint prendre cette division en flanc, à peu-près vers le centre. On entend tout-à-coup une fusillade très-vive : la colonne Richepanse arrive; mais elle s'arrête un moment. Son guide s'est égaré, et a conduit la colonne dans des chemins affreux; la quantité de neige est telle qu'elle ne permet pas de distinguer les objets à dix pas. Cependant, la tête de la colonne continue de faire son mouvement en avant; il n'était même pas possible d'en faire un rétrograde dans ce moment. Le général Drouet combattait avec l'ennemi; le général Richepanse lui ordonne de continuer à l'occuper fortement jusqu'à ce que le général Decaen soit arrivé pour le dégager, et lui ait donné le temps de rejoindre la division, qui se dirigeait sur Martenpot, et qui n'avait point arrêté sa marche. Après avoir franchi des difficultés inouïes, il y parvient. Il débute par faire prisonniers les cuirassiers de Nassau qu'il trouve pied à terre. Il traverse le village à la tête de sa division, et va la former parallèlement à la grande route qui passe à une portée de fusil de Martenpot.

Le général Richepanse avait emmené avec lui six pièces de canon; il les établit au centre de sa ligne, sur son front. La quarante-huitième demi-brigade avait sa gauche presque à la hauteur du point où cette chaussée pénètre dans la forêt d'Hohenlinden. Huit escadrons autrichiens se trouvaient vis-à-vis du général Richepanse; ils avaient avec eux huit bouches à feu. Le premier de chasseurs charge la cavalerie ennemie, pendant que la quarante-huitième se forme. Il avait abordé avec vigueur; mais le pli d'un ravin masquait un escadron, qui le prend en flanc, et l'oblige de se former de nouveau sur la droite de la huitième.

Ce premier de chasseurs se voit cerné de toutes parts; et, dans le doute où il est que le général Richepanse parvienne à dégager le reste de sa division, il sent aussi qu'il ne doit pas laisser apercevoir l'ennemi de toute sa faiblesse; il se détermine à se retirer de cette position scabreuse, en marchant rapidement sur la grande route. Ils partent, et passent comme l'éclair sur les derrières de l'ennemi. Le général Walther, pour protéger cette marche audacieuse, s'est avancé hardiment sur la droite, et il contient la cavalerie qui est devant lui, tandis que le général Richepanse, à la gauche, doit pénétrer dans la forêt; mais les impériaux se disposent à en défendre l'entrée avec trois pièces d'artillerie qu'ils y établissent. Le mouvement des Français n'est point arrêté par les décharges de mitraille et la fusillade la plus vive. En même temps, on voit s'avancer au pas de charge trois bataillons de grenadiers hongrois, formés en colonnes serrées. Dans ce moment décisif, Richepanse, tournant sur ses soldats un regard étincelant, sûr du sentiment de ses braves, leur dit: *Grenadiers de la quarante-huitième, que me dites-vous de ces hommes-là? — Général, ils sont morts.* A ces mots, on se précipite, l'ennemi est culbuté; l'impulsion donnée, la colonne, semblable à un torrent, renverse toutes les masses qui lui sont opposées.

Le général Ney, au même instant, poursuivait l'ennemi avec la plus grande chaleur; il était déjà à la sortie du défilé, vers Hohenlinden: là, ils essayaient encore de se défendre; mais on les culbute, on les enfonce par-tout. Ney, à la tête de ses braves, a pénétré dans le bois; il y rencontre une colonne ennemie énorme, qui tourbillonne et flotte incertaine pressée de toutes parts. Cherchant une issue, et n'en rencontrant point qui ne soit défendue par quelque corps

français, ils se retranchent derrière les sapins, et finissent par se précipiter dans la forêt traversée par la route. La mort les poursuit de tout côté : elle est le précurseur des cris affreux qui se font entendre. L'épaisseur de la forêt ne les garantit point. Ces guerriers, dans le plus grand désordre, sont frappés en tous lieux et en tous sens. Ce n'est qu'en implorant la générosité des vainqueurs qu'ils peuvent arrêter les coups de leurs bras invincibles.

Quel spectacle s'offre maintenant! Il n'y a qu'un instant, la chaussée était couverte de soldats; elle n'offre plus que des cadavres épars, des chevaux épouvantés sans maîtres qui les guident, des chariots, des caissons renversés, et quatre-vingt-sept pièces de canon, dont les Français viennent de s'emparer. Au milieu de cette scène de désordres, d'horreur et de carnage, les généraux Richepanse et Ney viennent annoncer que la réunion est opérée des deux côtés et que les partis, qui avaient été jetés simultanément l'un sur l'autre, se reconnaissent. Richepanse s'empresse de voler au secours de Walther pour le soutenir; il en était encore aux prises avec la cavalerie qu'on avait combattue en sortant de Martenpot. Les troupes de Ney et de Grouchy, pénétrées de satisfaction, défilent après; ils contemplent sur ce terrain les guerriers étendus auxquels ils ont fait mordre la poussière; tous ces trophées les pénètrent d'orgueil et de joie. Le général Richepanse revenait sur ses pas; il rencontre le général Walther, blessé; une balle lui avait traversé le corps de part en part; mais sa vie était sans danger; il était porté par ses soldats, et le plaisir d'une brillante victoire, qui brille dans ses yeux, lui fait oublier sa blessure. Richepanse revient à ses troupes, après s'être arrêté quelques instans avec lui; il déplore en même temps que cet officier soit mis hors de combat.

Maître de la forêt, le général Richechepanse la borde d'infanterie; et, se mettant à la tête de la cavalerie, il débouche sur l'ennemi, qui l'évite par une retraite précipitée. Dans le moment, le général Decaen ayant dégagé le reste de la division de Richepanse, elle venait de rentrer à son corps. Avant de s'être formé sur le terrain, le général Drouet s'était engagé sur le plateau de Saint-Christophe, où le terrain même lui avait manqué pour déployer toute sa ligne. Le chef de brigade Lafond, à la tête d'un bataillon et d'un escadron, aborde l'ennemi. Le chef d'escadron Mantaulon a son cheval tué sous lui. Alors il dirige l'infanterie, et charge

plusieurs fois avec elle l'ennemi, dont la réserve avance et oblige les Français à se retirer.

Le général Kniasewitz reçoit l'ordre du général Decaen de pénétrer, par la gauche et l'intérieur du bois, sur la chaussée entre Martenpot et Hohenlinden. Par l'exécution de ce mouvement, le général Drouet, se trouvant dégagé, achève la déroute de l'ennemi vers la chaussée. Le centre des impériaux était exterminé, et la bataille était gagnée quoique leurs ailes combattissent encore. Le général Paillet-Latour, commandant un corps autrichien, luttait contre un corps du lieutenant-général Grenier, qui soutenait fièrement les efforts de l'ennemi. C'était sur le débouché de Bukrain vers Hohenlinden, et au même instant le général Legrand combattait sur Hartoffen, et le général Bastoul sur Pusck et Forteren. L'ennemi possédait sur toute cette ligne un champ de bataille plus avantageux, et était plus fort dans le nombre de ses soldats du double. Le succès de l'attaque du centre de l'ennemi avait décidé le général Grenier, malgré son infériorité, à prendre l'offensive sur toute sa ligne. L'attaque commence, et les impériaux redoublent d'ardeur. Les deux partis sont égaux en valeur; les divisions de Bastoul et de Legrand se distinguent en bravoure; les positions sont prises et reprises; plusieurs fois les corps sont mêlés. La cavalerie ennemie charge diverses brigades françaises sur le front et en flanc : elles restent fermes sur leurs lignes; enfin les Autrichiens sont plusieurs fois culbutés par la droite du général Legrand dans les défilés de Rendorff; en même temps le général Bonnet le rejette sur Issen avec une brigade de la division Bastoul; dans ce combat partiel l'ennemi laisse quinze cents prisonniers et six pièces de canon.

La réserve du général Ney, et le centre de la division commandée par Bastoul, étaient toujours acharnés au combat, et résistaient aux efforts de l'ennemi; mais il faut décider la fin de la bataille. D'Hautpoult est commandé par le général Grenier pour marcher avec trois régimens, et un bataillon de grenadiers du général Ney pour les soutenir. A l'arrivée de ces nouvelles troupes, le général Bastoul forme ses colonnes d'attaque, et les dirige à l'instant sur l'ennemi, qui avait pris une nouvelle ligne, en avant des bois, sur les hauteurs de Tating. Les impériaux avaient été jetés sur Issen par le général Bonnet, qui, par un mouvement, se porte sur le flanc droit de l'attaque, et

par suite de la même manœuvre, la brigade de réserve s'est ébranlée pour le dépasser

Ces dernières dispositions ont déconcerté l'ennemi : il ne résiste point à cet effort ; il est déjà en déroute, il abandonne beaucoup de prisonniers et du canon. Un corps de douze cents hommes, commandés par le général de Billy, avait été disposé par le général Decaen, à sa sortie d'Ebersperg, au moment où il suivit la division Richepanse sur Martenpot, pour couvrir la route de Wasserboug, ce qui donnait le temps aux troupes du général Lecourbe d'y arriver. Le général Decaen, avec le corps de Billy, dégage dans sa marche la partie de la division Richepanse qui avait été coupée. Le général Grouchy, par un mouvement rapide sur la tête du défilé, dans la plaine d'Hohenlinden, avait isolé un corps de neuf cents Autrichiens qui, cherchant à se faire jour sur Wasserbourg, attaque la brigade du général Durut ; alors deux compagnies de la quatorzième légère, dont une de carabiniers, avancent. On se fusille ; mais l'adjudant-major Connil s'élance au milieu d'eux, et leur ordonne de se rendre ; il s'indignait que des hommes forcément prisonniers tentassent encore d'opposer de la résistance : ces neuf cents impériaux posent les armes. Trois mille prisonniers, dont cinquante officiers, tombèrent dans les mains du général Decaen.

Il était six heures du soir : les débris de l'armée autrichienne trouvèrent leur salut dans la nuit qui était survenue. La bataille était gagnée dès quatre heures. On eût eu cinq heures de plus à combattre dans une journée d'été, où les Autrichiens n'eussent pas ramené la moitié de leur armée, ni peut-être au-delà de dix pièces de canon. Dans cette journée, si glorieuse pour les armes françaises, onze mille prisonniers, dont deux cent quatre-vingts officiers, en furent les résultats immédiats. Sept mille morts ou blessés impériaux restèrent sur le champ de bataille avec cent pièces de canon.

C'est la première fois qu'il est arrivé de prendre sur une armée autrichienne, dans une seule bataille, une aussi grande quantité d'artillerie. Les dispositions primitives avaient sans doute préparé une victoire aussi prononcée, la hardiesse et l'habileté des manœuvres ayant aussi été singulièrement secondées par les généraux. La précision et la valeur qu'on mit dans l'exécution, ne sauraient être assez admirées. Toute l'armée française, depuis le général en chef jusqu'au soldat,

se surpassa dans cette affaire. Plusieurs soldats, se battant comme des lions, disaient : *Je ne veux pas mourir aujourd'hui, pour voir la fin d'un si beau jour.* Ce jour était si prospère, les Français étant tous animés de cet enthousiasme sacré que donne la victoire, qu'il semblait devoir être le prélude de succès encore plus grands, qui obligeraient enfin l'Autriche éperdue à demander la paix, et à conserver sincèrement une bonne harmonie avec une puissance aussi redoutable que la France.

HOHENWIL.

Du 25 avril au 1er mai 1800. — Tandis que l'armée de réserve entrait en Italie, sous les ordres du premier consul Buonaparte, dans les premiers mois de l'année 1800, une armée bien plus nombreuse, commandée par le général Moreau, pénétrait jusqu'au cœur de l'Allemagne. Quand celle-ci se mit en campagne, les Autrichiens occupaient Donarschingen, position centrale qui les favorisait pour secourir promptement tous les points qu'on pourrait attaquer. Le 25 avril, le général Sainte-Suzanne; ayant débouché par Kelh, se porta sur Offembourg, où il ne tarda pas à être attaqué. Mais, après un combat opiniâtre, il prit cent hommes et une pièce de canon à l'ennemi. De son côté, le général Saint-Cyr, ayant passé le Rhin au Vieux-Brisach, marcha sur Fribourg, en repoussant tout ce qui s'opposait à lui. Le lendemain il se rendit à Saint-Blaise par Tottenau. Les Autrichiens, ayant été battus sur l'Alb, où ils s'étaient retranchés, perdirent encore cent hommes faits prisonniers et deux pièces de canon. Ils furent poursuivis vivement par l'adjudant-général Coëhorn, qui, sur les épaules d'un grenadier, franchit le torrent un des premiers. En même temps, quatre bataillons autrichiens qui s'étaient portés à Saint-Blaise, en sont débusqués par le général Richepanse. Saint-Cyr se rend maître de Saulingen, après avoir passé la Wutach; la gauche du corps de réserve s'y accule vers Hallan, et la droite se place à Newkirck; le lieutenant-général Lecourbe, ayant traversé le Rhin entre Schaffouse et Stein, s'empare du village de Bessingen, malgré la résistance qu'on lui oppose. On force aussi à capituler le fort d'Hohenwil, appartenant au duc de Wurtemberg, et regardé comme imprenable, soit parce qu'il est situé très-avantageusement, soit parce qu'il se trouvait

armé de quatre-vingts pièces de bronze. Enfin, six jours suffisent pour réunir au-delà du Rhin toute l'armée française qui, après avoir pris quinze cents hommes et six pièces de canon, se porte déjà avec une nouvelle ardeur sur la ville de Stockak, pour en chasser les Autrichiens.

HOLLABRUNN.

15 *décembre* 1805. — C'est à Hollabrunn que plusieurs divisions autrichiennes et russes furent rencontrées par l'armée française, qui poursuivait les impériaux depuis Ulm. Les Français aussitôt se rangèrent en bataille, et leur cavalerie chargea celle des Russes; mais ceux-ci, croyant ne pouvoir résister, proposèrent un armistice, dont les conditions étaient que les Russes retourneraient dans leur pays par journées d'étape, promettant à l'avenir de ne porter aucun secours aux Allemands. Cette convention était bien étendue, et le général russe ne put justifier de pouvoirs suffisans pour la conclure.

Buonaparte, désirant prouver qu'il savait allier la prudence à l'amour de la paix, ne voulut la ratifier, qu'au préalable l'empereur de Russie n'en eût eu connaissance, et n'y eût accédé. Dans le même temps, on vit le général Klein, à la tête d'une division de dragons, faire une incursion dans la Bohême : le seul nom des Russes y inspirait une grande horreur. Ces hordes demi-barbares et indisciplinées, après avoir pris pour leurs subsistances ce qui leur était nécessaire, avaient enlevé et détruit tout ce qui s'était trouvé sous leurs mains.

Ils pillaient jusque dans les chaumières. Ils eurent la barbarie de dépouiller un malheureux paysan, dont les vêtemens étaient tout son avoir. Ils en avaient agi de même à l'égard d'un homme opulent dont ils avaient enlevé toute la richesse; il avait également été dépouillé par eux, et laissé nu au milieu des lambeaux de ses lambris dorés. Aussi en voyant les Français, les habitans de la Bohême disaient : *Nous, les Allemands et les Français, nous sommes les enfans des Romains; les Russes sont les enfans des Tartares. Nous aimons mieux mille fois voir les Français armés contre nous, que d'avoir des alliés tels que les Russes.* Les armées russes possédent sans doute un grand nombre d'officiers instruits, auxquels un esprit éclairé rend les mœurs douces; mais parmi les Cosaques, les troupes irrégulières, officiers et soldats, on ne voit en eux que cette âpreté, cette

barbarie qu'impriment les lieux sauvages et les durs climats où ils naissent.

HONDSCOOTE.

7, 8 *et* 9 *septembre* 1793. — Au mois de septembre 1793, les places de Condé, Valenciennes, le Cateau-Cambresis, sur la frontière du nord de la France, étaient au pouvoir du prince de Saxe-Cobourg; Cambrai avait déjà été sommé de se rendre : dans le même temps, le commandement de l'armée du Nord fut donné au général Houchard, qui vint alors en prendre possession : cette armée était retirée vers la Scarpe; elle était appuyée au village de Rœux sur sa droite, et sa gauche sur celui de Biache. Après la déroute de Famars, elle n'avait plus aucune position à prendre en avant d'Arras, aucun poste, aucune place où l'on pût tenir : cette ligne jusqu'à Paris était sans défense. L'armée française du Nord, dans cette situation, communiquait encore avec Arras et Douai.

La réunion des armées allemandes et anglaises imprimait une si grande terreur, qu'à leur approche on pensa faire refluer dans l'intérieur les riches habitans de Cambrai avec leurs biens; et l'on vit les étrangers, maîtres de Cateau-Cambresis, s'avancer jusqu'à Péronne, Bapaume, et placer même un camp à Saint-Quentin, après un combat sanglant qui fut livré dans la forêt de Mormale. La France alors ne pouvait s'opposer à cette série de succès; elle ne possédait point d'armée assez imposante pour repousser tant d'agressions. On se bornait à rassembler dans l'intérieur des forces, pour commencer à former une armée capable de faire respecter le territoire français. Mais, en attendant, on ne pouvait prendre aucune mesure défensive; et, pour déjouer les plans de l'ennemi, il eût fallu les connaître; il fallait des hommes versés dans l'art militaire.

Tout portait à croire que les systèmes de l'ennemi étaient de s'emparer d'abord de toutes les places frontières du nord, pour s'avancer ensuite dans le cœur de la France. Jusque là on se bornait à établir des camps dans les lieux les plus propres à arrêter les progrès de l'ennemi, et l'on renforçait les garnisons des villes menacées. Les places maritimes de la France avaient contenu les coalisés sur tous ces points; sur le centre et sur la gauche, ils avaient obtenu des succès; ils pouvaient même se porter plus en avant. L'Angleterre avait possédé Dunkerque; elle l'ambitionnait toujours : cette place lui semblait

le prix le plus avantageux de tous ses efforts dans la coalition contre la France, pour le soutien de laquelle le cabinet de Saint-James versait l'or à pleines mains. Il parut que ces vues d'intérêt particulier ralentirent les opérations vers l'intérieur, de la part des alliés de l'Angleterre, ce qui décida le sort de la campagne. Le duc d'Yorck commandait l'armée combinée d'Anglais, de Hollandais, de Hanovriens, de Hessois, et des grenadiers hongrois; ils étaient chargés d'attaques sur la droite, elles avaient même été commencées. Déjà on avait combattu à Ost-Cappelle en avant de Rousbruges, à Poperingues, à Blaton, à Lincelles, entre Menin et Lille; et, en même temps, on voyait les Autrichiens, dans le Hainaut, s'occuper du blocus du Quesnoi.

Trois colonnes du duc d'Yorck furent dirigées sur Cassel, Hondscoote et Furnes; elles venaient de passer la Lys : elles investirent Bergues le 20 août, et en commencèrent le bombardement. On s'attendait aussi à voir attaquer Dunkerque. Déjà les alliés avaient commis une faute militaire, dont il était essentiel de profiter. C'est qu'on s'occupait d'une diversion sur les places maritimes. On avait augmenté le camp de Cassel. Les ennemis s'étaient portés sur Bergues, Furnes et Dunkerque; ils se trouvaient engagés sur tous ces points, les plus faciles à défendre avec les moyens d'attaque les plus ouverts. La supériorité du nombre rendait l'armée coalisée d'autant plus redoutable : soixante mille combattans formaient l'armée réunie sous les drapeaux du duc d'Yorck.

Les Français, après avoir rassemblé toutes leurs forces, y compris les troupes du camp de la Madelaine, avaient au plus à opposer trente-six mille hommes aux troupes ennemies. La ligne du duc d'Yorck comprenait depuis Menin jusqu'à Dunkerque, et le gros de son armée occupait tout le terrain entre les canaux de Bergues, et de Dunkerque à Furnes : et son corps principal d'armée occupait l'espace de terrain entre le canal de Furnes et la mer; le canal de Bergues et les marais de la Moëre couvraient sa position, du côté du sud. Un camp d'observation de dix-huit mille hommes était placé à Hondscoote : tous les villages, en-deçà du ruisseau de l'Iser jusqu'à Herzéele et Hontkerque, étaient occupés par les avant-postes. Le corps de l'armée agissante des Français s'était porté à Cassel, Stenvorde et Bailleul. Il fut établi un camp retranché devant Rosendael par Hoche, commandant à Dunkerque. En six jours il éleva, avec peu de soldats, trois kilomètres six cents

mètres de retranchemens sur des monts de sable; le côté de l'Estrang fut couvert par des abatis qui le rendaient inabordable. Le camp de la Madelaine, près de Lille, était encore un point de défense pour Dunkerque. Ainsi, on avait opposé aux corps d'armée qui occupaient Menin, ce camp, qui n'était composé presque que de troupes de ligne. Les Anglais et Hollandais, uniquement occupés du siége de Dunkerque, avaient leur position très-hasardée. L'armée assiégeante ne pouvait pas beaucoup compter sur les postes environnans, ce qui rendait les approches difficiles à faire et à garder. Les généraux alliés évitèrent de suivre le plan qui fut exécuté au dernier siècle, lors de la bataille des Dunes, gagnée par Turenne sur Condé.

On vit le duc d'Yorck faire ses dispositions pour attaquer le camp de Giwelde, sur le front de Dunkerque. Il rassembla son armée en avant de Furnes, et marcha sur trois colonnes : la première fut dirigée sur le front du canal de la grande Moëre; la seconde se porta sur la gauche du canal de Dunkerque, et la troisième, formant la droite, composée de cavalerie, marcha sur Hondscoote. Le camp retranché de Rosendaël foudroya les deux premières colonnes à leur arrivée : l'artillerie de Hoche leur vomit un feu si vif, qu'elles furent obligées de se retirer en arrière, où elles passèrent la nuit campées sur deux lignes. Cependant, les Français évacuèrent Giwelde dans la nuit du 23 au 24 août. Le général autrichien Werneck tourna le lendemain le fort de Liferin-Chouk; et en fit débusquer les Français, après avoir attaqué leur front avec son avant-garde et de la cavalerie; ils furent poursuivis jusque sous les murs de Dunkerque.

Les ennemis campèrent entre Rosendaël et Tetengen; le général Freitag commandait les troupes de Hanovre, et il formait la gauche; la garnison de Dunkerque fit une sortie vigoureuse vers les neuf heures du matin. Dans cette attaque, elle fut soutenue par quelques frégates et batteries flottantes qui longeaient la côte, et qui battaient le flanc droit de l'armée ennemie. Vers la fin de cette attaque, le comte d'Alton fut tué. Les Français rentrèrent dans le chemin couvert, après deux heures de combat. Alors l'armée combinée s'approcha de la place, et tira sa ligne de circonvallation sous un feu très-vif. Ainsi commencèrent les travaux du siége. Le duc d'Yorck somma la ville le même jour : le 26 août, l'ennemi tenta l'escalade; mais ce fut en vain; après quelques combats insignifians, on vit des postes enlevés, pris et repris. Le 2 septembre,

Ledrenghen, situé entre Cassel et Bergues, tomba au pouvoir du maréchal Freitag. Les Français furent repoussés à Roncq, qu'ils avaient attaqué. Le général Houchard avait déjà fait toutes ses dispositions pour forcer l'ennemi à lever le blocus de Bergues, et le siége de Dunkerque, où il était entré quelques renforts. On avait également reçu dix mille hommes de plus au camp de Mont-Cassel; toutes ces forces réunies donnaient à Houchard une armée de vingt mille hommes; c'est tout ce qu'il avait à opposer à l'armée combinée, forte de plus de cinquante mille hommes : cette armée étant répandue sur une surface de terrain très-étendue, on ne devait pas espérer une bataille rangée, dont la chance, en raison du nombre, n'était pas pour les Français. Mais il y eut une suite de combats qui durèrent trois jours, et dont le dernier fut cependant décisif.

Tout le terrain entre les canaux de Bergues et de Dunkerque à Furnes était occupé par le duc d'Yorck. Il avait aux Dunes son corps principal entre la mer et le canal de Furnes. Les marais de la Moëre et le canal de Bergues couvraient sa position du côté du sud. Dix-huit mille hommes étaient en observation à Hondscoote; tout le terrain, entre Herzéele et Hontkerque, en avant du ruisseau de l'Iser, était occupé par les avant-postes. Les Français avaient envoyé leur corps d'armée, destiné à agir à Cassel, à Stenworde et Bailleul. Le 6 septembre, au point du jour, on vit les Français partir de ces divers points, et forcer successivement tous les avant-postes de l'armée anglaise en-deçà de Hondscoote.

Poperingue tomba au pouvoir de l'avant-garde, commandée par le général Hédouville; il repoussa aussi les Autrichiens à Wlœmertingh : une partie de cette colonne fut ensuite dirigée sur Rousbruge. Dans le même moment, l'ennemi fut repoussé par le général Vandamme de Reningelst; et le général Houchard battait les ennemis dans leur centre à Hontkerque, tandis que Vaetom tombait au pouvoir du général Colaud; et, avec son corps, augmenté des troupes détachées de Poperingue, il repoussait successivement l'ennemi des bois de Saint-Six, de Proven et de Rousbruge. Les troupes du général Jourdan entreprirent l'attaque d'Herzéele, d'Hontkerque; elles en chassèrent les coalisés, et ne jouirent pas long-temps du fruit de leur succès, car elles furent chassées à leur tour. Cependant les Français, étant revenus à la charge, reprirent ce poste; alors ils se joignirent à Houchard, qui commandait un corps en personne, passèrent l'Iser, et allèrent attaquer Bambecke et Cus-

trade. On combattit long-temps, on disputa le terrain pied à pied; mais enfin l'ennemi fut non-seulement obligé d'abandonnes Bambecke et Custrade, mais même de rétrogader sur tous les points de sa ligne. Pour protéger la retraite des siens, le général Falkenhausen s'arrêta à Rexpoëde; mais il ne put tenir lui-même, et, abandonnant ce village aux Français, il se retira sur Hondscoote.

Le maréchal de Freitag commença une attaque vers les huit heures du soir; la tête des colonnes ennemies fut culbutée par la cavalerie française : elle fit prisonniers le maréchal de Freitag et le prince Adolphe d'Angleterre, blessés l'un et l'autre dans la même action; mais le colonel Milius, à la tête des gardes hanovriennes à pied, délivra le prince Adolphe, après avoir chargé et repoussé la cavalerie française. Le village de Rexpoëde fut attaqué de nouveau, quelques heures après, par le général Sporcken; qui l'enleva, et dégagea le maréchal Freitag; ensuite il se retira sur Hondscoote. En même temps le général Houchard faisait sa retraite à Bambecke, et laissait le général Jourdan à Rexpoëde.

Le gouvernement français reprocha à Houchard ce mouvement rétrograde, qui n'avait point été concerté. Il fut regardé comme une trahison, tandis qu'il n'y avait de sa part qu'impéritie pour commander en chef. Les troupes manquaient de subsistances, et elles étaient en outre fatiguées par deux jours successifs de combats. Houchard parut ne pas vouloir pousser ses succès plus loin. Son peu de confiance et son incertitude prouvaient bien que cet officier n'avait pas ce jugement et ce caractère décidé, si utiles dans un général en chef. Il devait, sans hésiter, suivre ses avantages pour remplir son but, qui était de faire lever le blocus de Bergues et le siége de Dunkerque. Cependant Houchard se détermina encore à combattre, pour compléter ses succès. A la vérité, il y fut poussé par les généraux et les représentans-commissaires, qui, dans toutes les occasions, se montraient à la tête des troupes, dans les attaques, et imprimaient aux soldats l'amour de leur devoir envers la patrie. Les postes avancés de l'ennemi étaient déjà attaqués à Honscoote par le général Vandamme, qui commandait l'infanterie. Une plaine plate et absolument unie offre le tableau exact de la surface de ce terrain. On n'y rencontre aucun mouvement linéaire qui puisse favoriser telle ou telle position de telle ou telle arme. Dans un pays coupé de haies et de canaux, où tous les obs-

tacles sont en faveur de celui qui se défend, le nombre ou la valeur doivent seuls décider. On comptait moins de vingt mille hommes de part et d'autre.

Dans cette journée, la bravoure seule devait donner la victoire. Déjà les armées sont en présence, et le combat commence par un feu de mousqueterie et d'artillerie également bien nourri des deux parts. La gendarmerie de Paris, commandée par le général Leclaire, fut dirigée, avec la garnison de Bergues, vers le champ de bataille; ces troupes, qui sortaient de Bergues, longeaient le canal. Le succès de cette journée fut particulièrement dû à ce corps venant de la capitale, qui était bien connu par son esprit d'indiscipline et de mutinerie, dont les généraux s'étaient toujours plaints; il montra dans cette action toute la bravoure, toute l'intrépidité des anciens corps.

Ces braves marchent sur les retranchemens des coalisés: ils les attaquent avec audace. Deux fois ils sont repoussés. Ils se rallient et retournent au combat, ils se battent comme des lions; pour cette fois, rien ne leur résiste: ils emportent les retranchemens ennemis. Les fiers insulaires, étonnés de tant de bravoure, reculent. Ils battent en retraite: mais on ne donne point l'ordre de les poursuivre. Houchard ne sait ou ne veut point profiter de ses avantages, et cette faute devient un nouveau grief de plus contre lui. Derrière des lignes d'infanterie, était rangé le sixième régiment de cavalerie. On avait besoin d'envoyer des cartouches aux bataillons qui s'avançaient sur les redoutes. On demande des cavaliers de bonne volonté. Mandement s'offre le premier, et se porte au galop sur les volontaires en leur criant: *Camarades, avez-vous besoin de cartouches?* « Non, lui répondent ces braves, nous tirerons sur l'ennemi à l'arme blanche.» Par ces expressions énergiques, on voit l'effet de cette exaltation de sentimens patriotiques qui ont produit, à cette époque de la révolution, les étonnans succès de nos armes, et ont conduit à des résultats qui font de la nation française le premier peuple de l'univers. Ce cavalier se retirait, quand il aperçoit dans un pré un groupe de soldats qui gardaient un drapeau; et les prenant pour des Français, il marche à eux avec sécurité. Il arrive auprès d'une haie épaisse qui les séparait, en leur criant: « Amis! voila des cartouches? » *Apportez.* Mandement franchit aussitôt la haie, et reconnaît son erreur; mais il était entouré. *Rends-toi!* lui disent-ils en saisissant les rênes de

son cheval et s'emparant du passage : Mandement feint de se rendre, renverse le sac de cartouches à leurs pieds ; les soldats ennemis lâchent les rênes pour ramasser des cartouches : le cavalier français tire son sabre, enlève le drapeau et franchit la haie. A une petite distance, le régiment ennemi l'entoure ; mais il passe au milieu du feu de mousqueterie et des baïonnettes ; arrivé à l'extrémité de la ligne ennemie, il trouve de nouveaux obstacles qui le forcent de revenir sur ses pas. Il traverse le même régiment, le drapeau pris à l'ennemi dans une main, et le sabre dans l'autre, et distinguant le colonel, il tombe sur lui à grands coups de sabre, en s'écriant : « Voilà la cavalerie qui s'avance pour vous charger. »

A peine Mandement a-t-il jeté l'effroi par ces paroles, que l'ennemi, croyant avoir à ses trousses toute la cavalerie française, met bas les armes et fuit ; mais l'étonnant cavalier Mandement, qui prefère la prise d'un chef de corps à un drapeau, jette celui-ci et s'empare de la personne du colonel, ce qui achève la déroute du régiment.

On vit la garnison de Dunkerque faire des sorties chacun de ces trois jours. Elle ambitionnait d'entamer les lignes anglaises : mais elle ne put y parvenir. Cependant ces sorties produisirent le bon effet d'empêcher le duc d'Yorck d'envoyer des secours efficaces au maréchal Freitag : au premier bruit de l'attaque d'Hondscoote, il fut obligé de rappeler à lui toutes ses troupes. La position des Anglais était insoutenable, par rapport à l'occupation de ce poste par les Français. L'ennemi était dépassé, et les Français, sur leur gauche, étaient plus près qu'eux de Furnes. Cette lagune profonde, impraticable, nommée la grande Moër, était telle au temps de Turenne ; aujourd'hui c'est un marais, qui présente plusieurs débouchés sur l'Estrang, où campait l'armée anglaise. Les Français, dirigés par un général qui eût su son métier, auraient entièrement enfermé l'ennemi sur ce point, ne lui laissant d'autre passage que pour défiler comme prisonnier de guerre. Toute l'artillerie demeura abandonnée, tant on mit de précipitation à lever le siége. Le 9 au matin, la garnison, voulant faire une sortie, ne vit plus d'ennemis. Elle trouva cinquante-deux pièces de gros calibre, dont elle s'empara, des bagages et des munitions qui avaient été abandonnés.

On se contenta de reprocher au général Houchard qu'il n'avait ni su vaincre, ni su profiter de la victoire : car on ne dut ces succès qu'aux généraux divisionnaires, au courage,

à la bravoure, à l'intrépidité nationale. Le soldat français, une fois dans l'action, n'a plus besoin d'être commandé : sa valeur seule lui sert de guide. Les officiers de mérite assurèrent que, si au lieu de commencer l'attaque par le front de tous les postes du maréchal Freitag, les corps français se fussent portés en masse sur sa droite en gagnant Rousbruge, pour venir ensuite se former sur Rexpoède, l'armée ennemie était totalement défaite, puisque le maréchal aurait été coupé. Un seul corps français manœuvra sur la droite de l'ennemi, et y fit des merveilles ; ce qui donna le regret que l'ensemble de la manœuvre n'eût pas pivoté sur ce point unique.

Après la bataille de Hondscoote, si le général Houchard eût marché rapidement, il coupait l'ennemi dans sa retraite ; il surprenait cette armée qui assiégeait Furnes, et pouvait, avec des troupes victorieuses, mettre le comble à leurs succès et à leur gloire. Cependant, quoique cette brillante affaire laissât encore quelque chose à désirer, la face des affaires, depuis ce moment, changea entièrement : elle décida du sort de la campagne, et fut comme la source d'où découlèrent tous les étonnans succès de l'année suivante. Les officiers commençaient à acquérir des talens militaires, et déjà le soldat, sentant toute l'importance de la subordination, commençait à s'y soumettre. La fortune avait favorisé les armes des monarques limitrophes de la France, jusqu'à cette époque ; mais elle changea, et cette terreur, dont nous avions été frappés, nous la portâmes à notre tour chez nos voisins.

HOOGLEDE.

10 *et* 15 *juin* 1794. — Voulant provoquer une affaire décisive avec le général Clairfait, le général Pichegru, après la prise de Courtrai, se décida à faire une fausse attaque sur Ypres, espérant d'attirer son adversaire sur ce point. On confie l'armée de siége au général Moreau ; le général Souham est chargé de l'armée d'observation qui est campée entre Paschendaël et Languemarck, en face de Rousselaër et Thielt. L'attaque dirigée contre Ypres oblige en effet le général autrichien à quitter sa position de Thielt ; il s'avance à Rousselaër et Hooglede. Des avis portent la nouvelle que Clairfait est [illegible]s d'attaquer, mais qu'il attend des renforts. Dans la ferme résolution de le prévenir, Pichegru donne l'ordre à l'armée d'observation de se mettre en mouvement, le 10 juin

1794. Mais on diffère l'attaque par une fausse route sur laquelle se sont dirigées les troupes parties de Courtrai, et qui n'ont pu apporter dans l'exécution de leurs ordres une précision ponctuelle.

Cependant les deux partis en étant venus aux mains, ce contre-temps n'empêcha point les Français de battre et repousser les Autrichiens. Ils parurent déconcertés par la nouvelle manière de se battre des républicains ; et, après s'être retirés en désordre sur Thielt, ils retournèrent occuper leurs positions à Rousselaër. A cette époque les combats partiels qui précédaient l'affaire générale décidaient souvent du sort de la journée. Ainsi que les vélites des légions romaines, l'infanterie légère, dispersée homme par homme, combattait en *tirailleurs*, terme technique qu'on a donné à cette manière de se battre. Là chaque soldat, devenu son propre guide, était livré à son intelligence, à sa bravoure et à son adresse. Chacun se portait à l'envi en avant, excité par l'émulation ou entraîné par le courage. Non-seulement l'ennemi était harcelé avec ardeur, mais même il était toujours déconcerté par ce genre meurtrier d'attaque.

Il était plus facile au tirailleur de diriger son feu sur une masse serrée, tandis qu'il n'offrait point de prise à celui de cette masse presque immobile, et ne pouvant agir qu'au commandement. Chaque jour l'intelligence naturelle du soldat se déployait et se formait dans ce genre de guerre. Les tirailleurs avaient l'avantage de pouvoir se retrancher par-tout, de profiter d'un pli de terrain, d'une élévation, d'un couvert, pour charger leurs armes à leur aise : on les voyait toujours prêts à se donner des secours, s'appeler, s'avertir, se diriger mutuellement, faisant un effort sur un point, se porter d'eux-mêmes pour agir de concert. Le point d'honneur étant encore plus distinct parmi eux, l'armée en obtenait des services plus essentiels : ils s'honoraient entre eux du nom de braves, et, quand on voulait les récompenser en particulier, ils reportaient au corps dont ils faisaient partie les faveurs qu'on leur offrait. On relevait souvent les avant-postes par des troupes fraîches, parce qu'on employait successivement tous les bataillons d'infanterie à ce genre d'attaque.

Les Autrichiens, particulièrement, n'employaient aux attaques d'avant-postes que des troupes irrégulières, hors de la ligne, les laissant aux prises avec l'ennemi, et sans les soutenir, parce que leur méthode n'admettait point ce double

emploi des hommes. Toujours soutenus à mesure qu'ils gagnaient du terrain, les bataillons français, au contraire, dans leurs succès, s'avançaient avec confiance; ils ne craignaient jamais de s'engager trop avant, étant assurés d'être reçus et couverts dans leur retraite. La France dut ses premiers succès à cette guerre de détail, conforme au génie national. Malgré les reproches continuellement faits à la nation de sa prétendue légèreté, l'officier montra toujours dans les travaux de la guerre une grande patience et beaucoup de constance. Une éducation soignée, dans un grand nombre, développa la science militaire parmi des hommes habitués à l'exactitude mathématique, dans toutes leurs opérations, et bientôt la nation put confier le commandement de ses troupes à de tels hommes.

Les renforts annoncés depuis quelques jours à Clairfait lui étant arrivés, ce général, pour prendre sa revanche, trois jours après, attaqua les Français à Rousselaër. L'initiative de l'attaque lui donnait les plus grandes espérances de succès. Ayant, au premier choc, mis en déroute l'aile droite du général Souham, la victoire lui sourit un instant; mais cette satisfaction ne fut pas de longue durée: Macdonald, découvert sur sa droite, et attaqué de front et de flanc, sans la contenance la plus fière et la bravoure la plus prononcée, dont il donna l'exemple à ses soldats, eût peut-être été entraîné; mais il soutint avec une telle constance et tant d'opiniâtreté les efforts de l'ennemi, que le général de Winther eut le temps de venir à son secours: les corps de Souham et Macdonald, réunis, combattirent avec un acharnement tel, que les impériaux, ne pouvant conserver les avantages de leur début, se virent obligés de se replier, et allèrent reprendre leur position de Thielt. Ce combat fut à-la-fois très-sanglant, mais décisif; la West-Flandre tomba au pouvoir des Français. Depuis cette époque, ils obtinrent sur toute cette frontière des succès sans interruption. Une demi-brigade française occupait le côté du chemin qui conduit de Rousselaër à Hooglède.

On voit arriver par cette route le régiment de Latour, couvert de ses manteaux; le chef de la demi-brigade française crut que c'était un parti de notre cavalerie; il s'écrie: « Attendez, je crois qu'ils sont des nôtres. » Le commandant des dragons répond: « Oui, nous sommes des vôtres; mais vous êtes-là dans une vilaine position; vous allez avoir sur le corps toute l'armée ennemie: si vous m'en croyez, vous chan-

gerez de place. » En disant ces mots, il laisse entrevoir son uniforme.

Alors le chef de la demi-brigade commande le feu; un escadron tout entier tombe sur le carreau à la première décharge; les chevaux et les cadavres encombrent la route; dans la chaleur de cette action, la cavalerie ennemie chargea au galop l'infanterie française, qui ne se dérangea point d'une ligne. Le premier rang faisait feu et présentait la baïonnette, tandis que le second et le troisième rang faisaient un feu soutenu et portaient à bout touchant le ravage et la mort dans les rangs ennemis. Les dragons de Latour, reçus avec cette intrépidité, cédèrent le terrain; les débris de leurs escadrons ne se rallièrent que pour prendre la fuite avec plus de rapidité qu'ils n'en avaient mis à charger la demi-brigade d'infanterie française.

HOOGSTRATEN.

11 *janvier* 1814. — La défection d'un grand nombre de bataillons des régimens étrangers qui formaient la majeure partie de la division du général Molitor, ayant laissé la Hollande sans défense, et facilité à l'ennemi la prise de plusieurs places importantes, entre autres de Villiemstadt et de Breda, le général Roguet reçut ordre de marcher sur cette dernière et de ne rien négliger pour la reprendre. Il culbuta d'abord les avant-postes, la cerna, et y jeta des obus; mais ayant appris qu'un corps anglais débarqué à Holey se portait entre lui et Anvers, il jugea à propos de se rapprocher de cette place, et vint prendre position à Hoogstraten. Le 11 janvier, le général Bulow déboucha de Breda avec un corps de dix à douze mille hommes, et se porta sur Hoogstraten. Le général Roguet avait sa gauche à Wustvesel et son centre à Hoogstraten. La brigade Aimard, qui formait sa droite, occupait Turnhout: une colonne ennemie déboucha par Meer, tandis qu'une autre colonne de douze bataillons marchait sur Wortel. Le général Roguet avait placé un bataillon du douzième de tirailleurs dans le cimetière de Minderhout. Ce bataillon repoussa toutes les attaques de l'ennemi, et se couvrit de gloire. La route de Meer fut défendue avec un égal succès: l'ennemi redoublait ses attaques sur tous les points de la ligne; par-tout il fut repoussé avec une perte considérable, et sans pouvoir se développer devant Hoogstraten.

HOYERSWERDA.

28 *mai* 1813. — Napoléon donna l'ordre au maréchal Oudinot de se porter, le 24 mai 1813, sur Hoyerswerda, petite ville de la haute Lusace, à huit lieues de Bautzen. Le maréchal y étant arrivé le 26, deux escadrons de Cosaques y furent surpris par son avant-garde, qui les chargea avec tant de vigueur qu'ils furent tous tués ou faits prisonniers. Le 28, quinze mille Prussiens, commandés par Bulow, et soutenus par une artillerie formidable, vinrent à leur tour attaquer Oudinot. Mais ce général, aussi prudent qu'intrépide, les laissa avancer jusqu'à portée de mitraille, et les fit en même temps charger en flanc par ses colonnes d'infanterie et de cavalerie, qu'il avait tenues cachées en partie. Par ce mouvement impétueux et bien combiné, Bulow, qui n'avait pu le prévoir, et qui comptait au moins sur sa supériorité en nombre, fut entièrement déconcerté, et le corps considérable qu'il commandait, ayant été mis en pleine déroute, chercha son salut dans la fuite.

HUELBLA.

13 *octobre* 1810. — Les nombreux échecs éprouvés par les insurgés sur le Rio-Tinto ne leur avaient pas fait abandonner le dessein de s'établir à son embouchure, et de se retrancher à Huelbla, sous la protection de quelques chaloupes canonnières. Informé de leur projet, le duc de Dalmatie donna ordre à l'adjudant-commandant Rémond de les chasser de cette position. Cet officier les attaqua le 13 octobre. Malgré le feu des canonnières et des bombardes, le fortin qu'ils avaient construit fut enlevé d'assaut. La garnison fut prise ou tuée en partie, et le reste se noya en voulant gagner les chaloupes à la hâte.

HUERES.

24 *décembre* 1809. — Le 24 décembre, à quatre heures du matin, le premier escadron du vingt-unième, fort seulement de quatre-vingts chevaux, tout le reste ayant été envoyé en détachement, fut attaqué à Huères par quatre cents Espagnols, sous la conduite de l'Empécinado. Cet escadron, ayant

à la tête son colonel, repoussait l'attaque, combattant moitié à pied et moitié à cheval, lorsque le général comte Milhaud, qui venait d'effectuer divers mouvemens contre les insurgés, arriva avec cent hommes du vingt-septième de chasseurs, et poursuivit les Espagnols jusque dans leurs montagnes. Dans cette affaire on leur tua plus de cent hommes, et on leur prit cinquante chevaux. L'Empécinado fut trouvé parmi les morts, ainsi que Mariana, son cousin. Un autre parti du vingt-unième rencontra la compagnie du chef insurgé Verduggo, qui fut fait prisonnier après avoir perdu vingt hommes, et livré par le général Milhaud à une commission pour le faire pendre à la tour de Huères.

HULST.

26 *octobre* 1794. — A l'époque où les Français triomphans se rendaient maîtres de toutes les places fortes de la Belgique, ils s'emparèrent également, le 26 octobre 1794, de la ville de Hulst, dans la Flandre maritime.

HUNDSMARCK.

Du 4 au 15 avril 1796. — Le général Buonaparte, dont on remarqua souvent la modération au milieu de la victoire, vainqueur de la maison de Lorraine en Italie, parvenu à Clagenfurth, offrit la paix à l'empereur d'Allemagne. Ce souverain montra une répugnance invincible à reconnaître la France, sur-tout à lui céder pour prix de la paix ses antiques domaines. Le cabinet de Vienne avait de grandes espérances pour maintenir cette fierté qui lui donnait la suprématie en Europe, et ses ressources pouvaient encore être fondées sur quelques vieilles bandes récemment venues du Rhin, qui, dirigées par le génie du prince Charles, lui assuraient une continuation de puissance sans partage. Il pouvait opposer d'anciens soldats à Buonaparte, ou le général Sporck dans les gorges de la Carinthie.

La France fut donc provoquée à de nouveaux combats, l'Autriche ayant dédaigné ses offres pacifiques. Le moment approchait ou l'olive de la paix allait couronner l'audace et la valeur pour prix de la victoire; dans les combats qui allaient se livrer, les braves de l'armée d'Italie devaient se surpasser eux-mêmes : au premier signal donné, on voit Joubert

forcer les gorges d'Inspruck, entre Freisach et Neumarck : les Autrichiens sont rencontrés par la division de l'avant-garde commandée par Masséna. Cette rencontre a lieu dans des gorges serrées, hérissées de canons ; les impériaux n'en sont pas moins culbutés dans toutes les positions qu'ils s'efforcent de vouloir conserver.

Les Français mettent dans leurs poursuites tant de chaleur et de vivacité que, pour faire face à la valeur française, le prince Charles emploie la dernière ressource, le dernier espoir de l'armée autrichienne. Il détache de son corps de bataille les huit bataillons de grenadiers qui avaient coopéré à la prise de Kelh. Toujours distinguée par sa valeur, la deuxième d'infanterie légère est inébranlable dans les chocs qu'elle reçoit ; elle se jette à droite et à gauche dans les flancs de l'ennemi : au même instant, pour refouler les Autrichiens, le général Masséna fait mettre en colonne les grenadiers de la dix-huitième et de la trente-deuxième. Le combat alors s'est engagé avec fureur ; l'élite de l'armée autrichienne avec les soldats de l'armée d'Italie, déjà vieillies sous le harnais, en sont aux mains. La lutte est égale, des braves combattent contre des braves ; hérissée de canons, la position des impériaux était des plus avantageuses, ils n'en profitèrent que pour retarder de quelques instans leur défaite totale : l'arrière-garde tenait encore, soutenue par les grenadiers autrichiens, qui, bientôt mis eux-mêmes dans une déroute complète, furent obligés d'abandonner le champ de bataille couvert de leurs morts. Six cents prisonniers tombèrent au pouvoir des Français. La nuit mit un terme au combat, les impériaux en profitèrent pour se retirer ; mais ils eurent toujours les Français à leur poursuite. On entra au point du jour à Neumarck, et l'on y trouva quatre mille quintaux de farine, une quantité considérable d'avoine et d'eau-de-vie : c'était les restes des magasins immenses que l'ennemi avait brulés.

Le corps du prince Charles devait faire sa jonction avec celui du général Sporck ; mais le lendemain le quartier-général de Buonaparte, se portant sur Scheifling, empêcha cette réunion. L'avant-garde continuait cependant à se porter en avant à marches forcées ; elle arrivait à Hundsmarck, lorsqu'à son approche l'arrière-garde ennemie se mit en devoir de lui disputer le gîte. Quatre régimens venant du Rhin se trouvaient là ; et la deuxième légère était encore d'avant-

garde. Le combat s'engage, mais les Français sont déjà certains de coucher à Hundsmarck : après une heure de combat, les Autrichiens abandonnent le champ de bataille à leurs vainqueurs : ils y laissent trois cents morts des leurs, et les Français s'emparent de six cents prisonniers.

Une particularité piquante, et qui égaya beaucoup les Français ; ce soir là, ils mangèrent les vivres qui avaient été préparés à Hundsmarck pour l'ennemi, et burent leur eau-de-vie. Tous ces revers parurent dégoûter les impériaux de ces combats partiels, ou, malgré toute leur bravoure, leur vivacité au combat était toujours en défaut, et les empêchait de joûter avec des hommes qui leur étaient supérieurs en ce genre, ce qui les détermina alors à une retraite rapide, et à renoncer désormais à des actions isolées. Les Français se rendirent maîtres de Murau, de Kintenfeld et de Judembourg. Ce fut en avant de Vienne que Buonaparte, par une manœuvre habile, empêcha la jonction du prince Charles et du général Sporck. Les Français n'avaient plus sur leurs pas qu'une armée de fuyards, aussi rien ne s'oppose à leur marche. On s'avance jusqu'à Léoben, à quinze myriamètres de la capitale : à chaque courier de l'archiduc, l'alarme s'accroît dans Vienne. La cour quitte ses palais ; la famille impériale va se disperser, le découragement des volontaires ajoute à l'anxiété des Allemands. La Hongrie, pays le plus fertile, le plus abondant de l'Europe, maintenant épuisé, n'a qu'un triste asile à offrir à ses maîtres.

Le vainqueur qui s'est montré modéré peu de jours auparavant, et qui avait offert la paix, conserve-t-il aujourd'hui cette même intention ? les généraux autrichiens Bellegarde et de Meerfeldt se présentent aux avant-postes français. Le 8 avril, une suspension d'armes de cinq jours est accordée par Buonaparte, et près de Léoben, les préliminaires de paix sont signés le 15. La maison de Lorraine, pour prévenir sa ruine entière, fit la cession de la Lombardie, de la Belgique et de toute la rive gauche du Rhin. Tout le continent de l'Europe jouit de la paix pendant deux années, et la France en recueillit particulièrement les doux fruits à l'ombre des lauriers nombreux cueillis par le général Buonaparte dans les champs de l'Italie.

HUNINGUE.

Du 27 octobre 1796 *au* 5 *février* 1797. — Le prince Charles s'étant emparé de Kelh, la tête de pont d'Huningue était la seule fortification que les Français possédassent sur la rive droite du Rhin. La défense en avait été confiée par Moreau, à sa rentrée en France, au général Abattucci, jeune militaire, distingué par des talens et une grande valeur. Trois demi-brigades formaient la garnison de ce poste, qui était très-important à conserver pour entrer en Allemagne, quoiqu'il se trouvât dans une position peu favorable. Une armée de siége, composée de treize bataillons et dix escadrons impériaux, était commandée par le prince de Furstemberg.

Les murailles d'Huningue n'étant pas encore relevées, il eût été facile au premier moment d'emporter d'un coup de main ses faibles ouvrages. Cette place présentait de toutes parts des avantages immenses aux assiégeans. Elle ne possède qu'un simple ouvrage à corne d'une petite étendue; il est situé dans une île du Rhin, et séparé du territoire allemand par un canal de vingt mètres de largeur, et son front, entièrement dominé par un plateau, dont le niveau est de trente mètres au-dessus du niveau de la place, favorise singulièrement un feu plongeant sur les fortifications d'Huningue. Dans son cours rapide, le fleuve forme un coude sur son flanc, dont la convexité présente aux assiégeans un point de mire, commode pour diriger des feux capables de couper le pont de communication entre la ville et la fort.

Cependant les fortifications d'Huningue étaient défendues par un rempart formidable, composé d'un double rang de nombreuses batteries établies sur la rive gauche du Rhin, au-dessous et au-dessus d'Huningue. Dès que le prince de Furstemberg fut arrivé devant cette place, il commença par se retrancher sur le plateau d'Haltingen; il employa près d'un mois à cet ouvrage; ensuite de la Viessen à la route de Fribourg, il tira une excellente ligne de contrevallation; elle fut aussitot armée de douze batteries, et plusieurs boyaux descendans de la crête de la colline dans la plaine furent ensuite ouverts. Quatre autres batteries étaient placées à l'extrémité des chemins couverts; elles étaient élevées le long du Rhin, et destinées à foudroyer le pont d'Huningue en le frappant latéralement. Les Français de leur côté perfectionnaient leurs ouvrages; pendant ces

longs préparatifs, en avant du fort, ils plaçaient une lunette armée de deux petites flèches pour en augmenter la force. Ils lançaient un feu perpétuel sur les travaux des assiégeans. Abattucci fut sommé de se rendre au moment même où les travaux de siége du prince de Furstemberg furent terminés : il répondit avec la fierté d'un Français. On vit aussitôt démasquer tout à-la-fois les batteries autrichiennes, qui jouèrent avec la plus grande vivacité sur les ouvrages et sur le pont; il fut très-endommagé le premier jour; mais on parvint à le réparer.

Le 24 novembre, le feu des impériaux, plus terrible, plus rapide que la foudre, écrasa tout. Quatorze bateaux furent successivement submergés, le pont rompu, et ses débris flottaient au loin sur le fleuve, sans qu'il fût possible de le rétablir. Cette tête de pont devint alors un simple petit fort isolé, vis-à-vis d'Huningue. La garnison ne conserva pas moins son courage, malgré ce funeste évènement. Les deux jours qui suivirent, on vit les Autrichiens dans l'inaction; mais ce sommeil était celui du lion. Pendant toute la journée du 30, l'ennemi recommença la canonnade la plus vive, et, vers les onze heures du soir, six mille Autrichiens sortirent de leurs retranchemens : la nuit favorisant leur dessein, ils se jettent précipitamment sur la lunette établie sur le front de la tête de pont.

Les impériaux, prompts comme l'éclair, ont attaqué à-la-fois la face et les flancs de la lunette; les palissades en sont arrachées, les barrières enfoncées, et déjà ils escaladent ses remparts. On combat long-temps corps à corps, et la mêlée est sanglante. Mais les canonniers français, impatientés de ne pouvoir plus porter des coups qui atteignent l'ennemi, arrivé sous les murs, prennent des obus dont ils allument les fusées, et les jetent sur les assaillans. Cependant les assiégés, enveloppés de toutes parts, écrasés par le nombre, se voient forcés de céder le terrain, et, malgré les prodiges de valeur, ils abandonnent la lunette, et se retirent dans l'intérieur de l'ouvrage à corne. Les Autrichiens se précipitent sur leur retraite pour les suivre; mais Abattucci défend la barrière et arrête là l'ennemi, en rompant les vains efforts qu'il fait pour pénétrer. Cependant les Français foudroient à leur tour la lunette que les impériaux occupent; la mort frappe par-tout l'ennemi, et dans l'intérieur de la lunette et sur ses parapets, tous ces ouvrages sont jonchés de morts et de blessés. Le carnage est horrible,

mais il ne ralentit point le courage et l'ardeur des assaillans, qui tentent de s'y loger. Abatucci, sentant qu'il ne peut laisser se fortifier et s'établir l'ennemi si près de lui, jugeant aussi combien il incommoderait la tête du pont d'Huningue, s'est aperçu d'un mouvement d'hésitation dans les troupes de l'empereur : c'est pour lui un trait de lumière dont il profitera. Il sent le besoin d'un généreux effort, et, aussi prompt que la pensée, il va exécuter ce projet audacieux.

Le jeune général Abattucci se met à la tête de sa garnison; il fait une sortie, et se jette avec une intrépide audace sur les Autrichiens, les combat, les défait, les chasse de cette fortification aussi opiniâtrement que valeureusement disputée. Les ennemis sont poursuivis dans leur retraite; mais un coup mortel a frappé Abattucci, qui, le premier au poste de l'honneur, brava toujours le danger. Les Autrichiens comptaient déjà dix-huit cents morts ou blessés; la colonne française s'arrête, elle cesse sa poursuite. Huningue revoit dans ses murs les Français victorieux, mais, parmi les trophées de leur victoire, on voit le corps étendu d'Abattucci, qui s'est endormi pour jamais sous les lauriers qu'il a cueillis. La patrie regretta un jeune officier, général d'un mérite rare et doué d'un courage héroïque. Moreau qui avait si bien apprécié les talens de ce jeune militaire, lui fit élever un monument pour honorer la mémoire d'un guerrier illustré par de nobles exploits à l'armée de Rhin-et-Moselle.

On donna le commandement d'Huningue au général Dufour; il n'y eut aucun fait d'armes remarquable depuis cette époque. On remarquait tous les jours des troupes qui traversaient le Rhin, sous le canon ennemi, et allaient s'enfermer dans ce petit fort, isolé depuis la rupture du pont. Cependant comme il était facile de foudroyer ce point, c'était pendant la nuit qu'on faisait ce trajet; mais il fallait courir ces dangers, parce que c'était le seul moyen de relever la garnison, et de la pourvoir de munitions et de vivres. On se canonna vigoureusement de part et d'autre, les fortifications et les ouvrages furent augmentés et perfectionnés sur les deux rives. Les Français firent des sorties tous les jours, et souvent heureuses. Il fut enlevé quatre pièces de canon aux ennemis. Le prince Charles fit amener de l'artillerie de siége devant Huningue, à l'époque où Kelh succomba; bientôt elle allait battre une tête de pont. Alors les Français, qui ne voyaient pas de moyens de retraite, et qui préjugeaient où pouvaient tendre tous les

efforts ennemis, sentant qu'une plus longue résistance ne pourrait être réputée que pour une témérité; considérant que l'on exposait une garnison de trois mille hommes et trente-deux pièces de canon, proposèrent au général autrichien d'évacuer Huningue; on prit pour base les mêmes conditions qui avaient été exécutées à Kelh : les impériaux y consentirent.

Jusqu'au 5 février, les Français enlevèrent l'artillerie et les munitions qui étaient dans cette tête de pont; ils n'y laissèrent rien de regrettable; au lieu de fortifications il n'y restait plus que des monceaux de terre sillonnés par les boulets. Quoiqu'obligés d'abandonner Huningue, cette campagne n'en fut ni moins brillante, ni moins glorieuse. Dès ce moment même, on vit les Français s'avancer dans le sein de l'Allemagne, voler de victoire en victoire, éprouver ensuite l'inconstance de la fortune, et rétrograder entourés d'ennemis redoutables; alors n'étant plus soutenus, ils s'étaient montrés fiers et admirables dans leurs succès : ils furent tels dans leur retraite.

ICHENHAUSEN.

Juin 1800. — Après une action très-brillante, à Ichenhausen, le général Grenier s'empara de Guntzbourg. Un brave s'y distingua plus particulièrement : Claude Colin, fusilier de la demi-brigade, marchait à l'ennemi en tirailleur, deux chasseurs autrichiens le chargent, deux fois son fusil fait long-feu, il a recours à sa baïonnette, avec laquelle il met ses ennemis hors de combat; on vit les Autrichiens repoussés.

IÉNA. *Voyez* JÉNA.

IGLAW.

Novembre 1805. — On vit, au mois de novembre 1805, le maréchal Bernadotte occuper Iglaw, et pousser même des partis jusqu'en Bohême : une compagnie entière d'artillerie autrichienne tomba au pouvoir du général bavarois Wreeden, qui la fit prisonnière de guerre. Le même général s'empara de magasins considérables et de nombreux bagages : dans le même temps, l'adjudant-commandant, Maison, rencontre une troupe d'Autrichiens sur la route d'Iglaw à Brunn, et leur enlève trois cent cinquante hommes.

ILLER.

Du 28 mai au 5 juin 1800. — Afin de voir dégager les positions devant Ulm, occupées par les Autrichiens, Moreau fit exécuter plusieurs mouvemens en avant de l'Iller, au mois de mai 1800. Par suite de ces manœuvres, l'aile droite de l'armée française s'avança jusqu'à Augsbourg, où le général Lecourbe entra le 28 mai 1800. La droite de cette armée fut donc appuyée au Lech du côté d'Augsbourg et Landsberg, et la gauche sur l'Iller, avec une division sur la rive opposée de cette rivière. Cette position fut conservée par l'armée jusqu'au 3 juin : ce jour-là il fut fait une forte reconnaissance par l'ennemi sur la rive gauche de l'Iller, ce qui annonça l'intention d'attaquer cette division ; en conséquence, d'après l'ordre de Moreau, son aile droite devant se resserrer sur sa gauche, va se placer, sur la Wertach, et il laisse des détachemens à Augsbourg et à Landsberg.

Pour mieux concentrer ses forces, le lendemain Moreau resserra encore davantage son armée ; d'abord il évacua Augsbourg et Landsberg et alla occuper Mendelheim, où il prit position entre la Guntz et la Kamlach. Pendant que toutes ces manœuvres s'exécutaient, les Allemands réunissaient de grandes forces, puisqu'ils attaquèrent avec quarante mille hommes la division française postée à la gauche de l'Iller. Le général Richepanse la commandait ; suivant ses ordres il combattit faiblement devant des forces supérieures ; avant d'être soutenu, il avait déjà refusé sa gauche en appuyant fortement sa droite pour défendre les ponts.

Il fallut au général Richepanse une audace infinie pour ne pas être entamé par des forces extrêmement disproportionnées ; car, dès le commencement de l'attaque, sa division fut coupée en trois parties : l'ennemi avait attaqué en même temps sa brigade de droite, aux ordres du général Sahuc ; heureusement le général Ney se porta avec rapidité à son secours par le pont de Kilmintz, et l'on repoussa l'ennemi jusqu'à Dittenheim. Mais une forte colonne parut, débouchant tout entière sur Kirchberg ; deux bataillons en reçurent le choc, ils ne purent s'y maintenir. Afin d'empêcher les impériaux de se porter au-delà du pont de Kilmintz, où ils se dirigeaient, on se hâta de contrarier leur marche ; on vit faire une contre-marche au général Ney pour par-

venir à reprendre ce poste ; et le général Bonnet, à qui l'on confia cette opération, y déploya la plus grande vigueur. Le plateau fut franchi par un bataillon de la quarante-huitième, formant la tête de la colonne; le feu le plus vif de l'artillerie et de la mousqueterie ne le dérangea point du pas de charge avec lequel il s'avança. On atteignit les impériaux; on les culbuta et on les resserra dans un chemin à peine frayé au milieu des bois. Les Français leur enlevèrent leur artillerie, leurs caissons, et ils leur firent douze cents prisonniers.

Ce succès dégagea le général Richepanse, qui avait été jeté sur Guttenzell et Beuen; il avait montré la plus grande opiniâtreté dans sa défense. A cet instant il prit l'offensive; il battit l'ennemi, le força à la retraite et lui fit huit cents prisonniers. Cette journée fut d'autant plus glorieuse pour les armes françaises, que deux divisions furent assez intrépides pour combattre seules, affronter et vaincre enfin toute l'armée autrichienne : leurs trophées se composèrent de deux mille prisonniers et de huit pièces de canon avec leurs caissons.

L'ennemi vaincu profita de l'obscurité de la nuit pour abandonner le terrain qu'il occupait; il se retira avec précipitation sur la rive gauche du Danube, et rompit tous les ponts établis sur ce fleuve afin de jouir sur cette rive de quelques momens de sécurité en évitant un ennemi qui s'était montré redoutable.

IMOLA.

4 février 1797. — A peine Buonaparte venait de conquérir Mantoue quand il s'aperçut qu'il régnait des intelligences entre la cour de Rome et les ennemis de la France, ce qui l'engagea à entrer dans les états du pape. Dans le moment même où le général romain Colli faisait de grandes dispositions militaires à l'aspect des troupes françaises, Imola ouvrit ses portes au général Victor. Cette reddition, sans coup férir, parut d'autant plus précieuse que, par des avis certains on avait lieu d'espérer que les citoyens de Rome paraissaient disposés à vouloir suivre cet exemple.

INGELMUNSTER.

10 *mai* 1794. — La division du général Souham en était venue aux mains à Ingelmunster, village à un myriamètre de Courtrai, et y remportait des avantages, tandis que l'armée de Pichegru se battait auprès de cette dernière ville. Un grand nombre d'impériaux mordirent la poussière à Ingelmunster et y perdirent quatre canons. Peu de jours après il fut proclamé une loi, par laquelle il était défendu de faire des prisonniers hanovriens ou anglais; précisément une découverte ayant été poussée jusqu'aux portes de Gand, un assez grand nombre d'Hanovriens tombèrent dans les mains des Français et furent faits prisonniers : ils furent conduits par un détachement au général Souham; dès l'abord du sergent qui conduisait les prisonniers, un officier d'état-major lui dit :

« Camarade, vous allez fort nous embarasser, et je voudrais bien que vous eussiez laissé ces hommes où ils étaient. Mon général, réplique le sergent, c'est autant de coups de fusil de moins à recevoir, et nous ne sommes ici que pour affaiblir l'ennemi. Vous avez raison, dit l'officier, mais il existe une loi bien cruelle contre eux et bien embarrassante pour nous. Nous la connaissons, répond fièrement ce brave militaire; mais sans doute que la convention n'a pas prétendu que nous fissions le métier de bourreaux : au reste, nous vous les amenons, envoyez-les aux représentans du peuple; s'ils sont barbares, qu'ils les tuent et qu'ils les mangent, peu nous importe. Le courage de ce sergent ne fut pas imité de tout le monde. Cependant cette loi, à-la-fois sanguinaire et impolitique, puisque l'ennemi eût certainement usé de représaille, fut éludée par l'armée; elle montra, dans cette circonstance, assez de caractère et de fermeté pour y résister.

INGOLSTADT.

3 *septembre* 1796. — L'armée de Rhin-et-Moselle obtenait si fréquemment des avantages sur les impériaux, que ceux-ci, à l'approche des Français, leur abandonnaient continuellement le terrain; ils venaient à peine d'être battus et repoussés à Geisenfeld, quand l'avant-garde française ren-

contra, le 3 septembre 1796, trois bataillons autrichiens et neuf cents chevaux destinés à la défense de Frœsing. L'ennemi fut attaqué avec tant d'impétuosité qu'il fut repoussé, et si vivement qu'il n'eut point le temps de couper le pont de l'Iser; les Français s'en rendirent maîtres : cet évènement mit par conséquent en leur pouvoir le passage de cette rivière. Déjà l'on avait fait des préparatifs d'attaque pour la tête de pont d'Ingolstadt, mais tout-à-coup la face des affaires changea. L'armée de Sambre-et-Meuse quitta bientôt les contrées voisines de ces rivières, et le général Moreau, lui-même, commença à faire aussi sa retraite dans le sein de la France, où il vint prendre quelque repos.

INN. (L')

Du 5 au 14 décembre 1800. — Il était indispensable de porter avec célérité l'armée du Rhin sur Salzbourg, afin d'obtenir des résultats satisfaisans de la bataille de Hohenlinden, en 1800. On avait la facilité de prendre le Tyrol à revers, une fois parvenu auprès de cette ville; on séparait de l'armée d'Allemagne le corps engagé dans la vallée de l'Engadine, et les routes directes de Vienne sur l'Italie étaient menacées. Pour trouver une retraite assurée, s'ils éprouvaient un échec sur les rives du Mincio et de l'Adige, les impériaux étaient forcés de chercher un asile au fond de la Hongrie; Cependant il y avait deux fortes barrières à franchir pour arriver à Salzbourg, l'Inn et la Salza. Dans ses mémoires, Turenne a désigné l'Inn comme une des lignes les plus redoutables : des eaux torrentueuses lui ont creusé un lit dont la rive droite est bordée, presque sans interruption, par une chaîne de rochers qui s'étendent depuis les Alpes jusqu'à son embouchure.

On avait bâti anciennement sur cette rivière deux places, Braunau et Kufstein; on les avait mises en état de défense, de manière à pouvoir soutenir un siége en règle. L'Inn avait trois ponts : ceux de Muldorf, de Craibourg et de Wasserbourg; c'est sur ces points qu'aboutissent les chaussées entre les deux bords de l'Inn. Là sont placés des ouvrages d'un grand développement, armés et défendus par une artillerie formidable. Un quatrième pont, celui de Rosenheim, était rompu; une quantité immense de matières combustibles le couvraient; une

étincelle suffisait pour en consumer les débris. Il s'agissait précisément de franchir cette terrible barrière.

Le général Lecourbe reçoit une seconde fois l'ordre du général Moreau de se porter sur Rosenheim, et de chercher, pour y jeter un pont, un endroit facile et commode, entre cette ville et Kufstein; et, pour cet effet, on mit à sa disposition l'équipage de ponts qui était à Munich. Pendant son mouvement sur Muldorff, le centre et la gauche devaient continuer leur marche; il devait resserrer sa tête de pont et menacer celles de Craibourg et de Braunau; et, dans le même moment, le général Decaen, avec une partie de sa division, devait couvrir les débouchés de Wasserbourg. Cette manœuvre n'avait d'autre but que de fixer vers le bas Inn toute l'attention de l'ennemi, dont l'aile droite, qui avait peu souffert à Hohenlinden, occupait le pont de Braunau, d'où elle était forcée, pour arriver à notre point de passage, d'aller à trois ou quatre marches de plus se reformer derrière l'Inn. Le 5 décembre 1800, on vit le lieutenant-général Lecourbe, pour opérer ce mouvement, occuper une seconde fois, et dès le lendemain, Rosenheim et les bords de l'Inn. Mais, vers les débouchés de Tegensée et de l'Ammersée, les Autrichiens attaquèrent vigoureusement les troupes françaises qui étaient sur son flanc droit. Deux brigades s'y distinguèrent par une intrépidité rare; non-seulement elles se maintinrent contre des forces infiniment supérieures, mais même elles firent des prisonniers, et conservèrent leurs positions.

Mais, pour passer l'Inn, bientôt le général Lecourbe reconnut que le point le plus commode et le plus à l'abri de dangers était à Neupeurin, entre Kufstein et Rosenheim. Trois jours lui parurent suffisans, mais nécessaires pour établir tous les préparatifs du passage; on consuma tout ce temps à faire exécuter plusieurs manœuvres dirigées sur le bas Inn, pour donner le change à l'ennemi et lui faire présumer que c'était sur ce point qu'on allait tenter le passage. Déjà les ordres avaient été donnés par Moreau pour l'envoi, de Munich, de tous les bateaux susceptibles d'être pontés, et être ensuite dirigés sur Aerding; et, pour donner plus d'éclat à cette opération, on mit en réquisition tous les chevaux de luxe; les démonstrations des Français, sur la droite, n'ayant d'autre but que de masquer les mouvemens vers le bas Inn, ainsi que la précipitation que l'on affecta par-tout en exécutant ces travaux.

Le rassemblement avait été fait par Lecourbe, de manière à pouvoir, dans une marche de nuit, être rendu à Neupeurin. La veille, l'ennemi avait été repoussé par la division Gudin, dans la vallée, jusqu'à Kufstein, ce qui l'éloignait du point du passage : encore une attaque vigoureuse, et il était obligé de se tenir sur la défensive un jour ou deux, qui suffisaient pour le passage. Trois bataillons autrichiens furent enfermés par trois compagnies de la trente-sixième de ligne, qui leur firent deux cents prisonniers. Le cours de l'Inn offre beaucoup de petites îles, et, près de Neupeurin, il est resserré dans un canal extrêmement étroit, qui offre un ancrage sûr. Pour arriver sur la rive droite, les chemins qui y aboutissent sont très-mauvais; mais c'est le seul point où la rive gauche ne soit pas dominée. On peut éteindre le feu de l'ennemi en y établissant un feu d'artillerie supérieur, et l'on peut sur-tout l'éloigner assez pour que les travailleurs n'en soient point inquiétés, et qu'il ne puisse s'opposer à la formation des premières troupes qui abordent sur la rive droite de l'Inn.

Le 9 décembre, à six heures du matin, le signal fut donné : les troupes du général Montrichard sont sur le bord de l'Inn; elles vont passer les premières. Vingt-huit pièces de canon sont mises en batterie par le général d'artillerie Lemaire. L'activité est si grande dans les travaux des pontonniers, que le pont est jeté en deux heures et demie; et déjà l'on voit sur la rive droite huit bataillons passés dans diverses embarcations. Le feu d'artillerie qui protége le passage est si vif, que l'ennemi est forcé de s'éloigner, et ne présente plus d'obstacle aux troupes qui passent; il ne livre plus de combat, mais paraît décidé à attendre les Français à Stefankircken, où il va prendre position.

Une batterie de huit pièces de canon avait été établie, pendant la nuit, par le général Lecourbe, sur le pont de Rosenheim. On devait diriger son feu sur la culée restante, pour empêcher d'incendier les arches qui n'étaient point endommagées : on voulait éviter un long détour aux divisions du centre, en favorisant leur passage sur Rosenheim même; il n'y avait que de légères réparations à faire au pont que l'on défendait et dont on voulait conserver les débris, dans ce dessein. Mais ce fut en vain que cette batterie croisa son feu sur la culée; et, malgré les efforts du deuxième bataillon de la trente-deuxième, son courage et le dévouement de quelques

soldats, le feu rapide de l'ennemi porta l'incendie qu'on voulait prévenir.

Deux intrépides sapeurs furent remarqués : l'un, armé d'un sabre et l'autre seulement d'une rame, après avoir traversé l'Inn, se jettent sur un poste autrichien qu'ils mirent en fuite, et leur firent quinze prisonniers. Le pont fut totalement détruit, et les divisions Grouchy et Decaen furent obligées de se porter à Neupeurin, pour y passer l'Inn et marcher vers le général Lecourbe afin de le soutenir; il ne resta devant Rosenheim que la division du général Richepanse. Dès onze heures du matin tout le corps mobile de l'aile droite était sur la rive opposée. Il parut à Lecourbe que l'ennemi pouvait conserver la position qu'il avait prise à Stefankircken; en conséquence, il fut ordonné ou général Gudin, après avoir couvert les hauteurs de Neupeurin, de faire marcher la brigade de Puthod sur Endorff, en longeant le Seimbseck; par ce moyen, on couperait infailliblement à l'ennemi la chaussée de Traunestein et sa retraite sur Salzbourg.

Il fut ordonné au général Montrichard de marcher directement sur Stefankircken, par Rorsdorff; il exécute ses ordres : il arrive, et trouve en effet les Autrichiens occupant toujours cette position. Dans la sécurité où ils étaient que le pont de Rosenheim ne pouvait être réparé, ils avaient appuyé leur droite sur les hauteurs qui bordent l'Inn, vis-à-vis de cette ville; leur gauche était portée auprès de Seimbseck, d'où coule la source du ruisseau qui couvre leur front et fuit au pied d'un escarpement. Rosdoff était occupé par une forte avant-garde qui, sans doute, était destinée à défendre la route de Vilduvant à Rosenheim, à laquelle on ne pouvait d'ailleurs parvenir qu'à travers des marais et par des défilés.

Le général Schiner reçut l'ordre du général Montrichard de descendre, avec deux bataillons, le long de la rivière; et, dans le même temps, il était ordonné au général Roussel de faire marcher sa brigade, par la droite, sur Lauterbach et Goechingen. Une fusillade s'engagea sur les hauteurs de Goechingen, la marche de l'infanterie et de l'artillerie ayant été retardée par des chemins difficiles. Protégé par son artillerie, et supérieur en nombre, l'ennemi faisait déjà des progrès; mais il survient deux pièces de canon qui arrivent à propos, avec un bataillon, pour faire tourner la chance. Alors le général Roussel ordonne la charge à la baïonnette; à l'instant même on la bat de tous côtés.

Une nombreuse infanterie autrichienne occupait tous les bois : elle en est débusquée ; elle est obligée de se retirer derrière un ruisseau, par la manœuvre du général Schiner, qui la presse sur son flanc droit ; mais deux régimens français passent aussi ce même ruisseau, s'emparent de ses positions, lui tuent cent hommes et lui font trois cents prisonniers. Le passage de l'Inn s'exécuta donc sans perdre un seul homme, hors les combats qui ont précédé ou suivi. L'heureux concours des talens militaires, et de l'activité des officiers, l'intrépidité et la bravoure des soldats, qui ne se sont jamais démenties dans cette circonstance périlleuse et difficile, procurèrent ce succès brillant à l'armée française. Le général Lecourbe crut devoir distinguer sur-tout parmi ses généraux les talens particuliers des généraux Montrichard, Schiner et Roussel Le nombre d'impériaux que l'on vit dans cette journée, pour s'opposer à ce passage, était d'environ douze mille hommes.

Dans tout le cours de cette opération, les manœuvres furent exécutées avec toute la précision possible, et jamais on n'avait mieux pénétré les desseins de l'ennemi. Sa droite avait été le corps le moins ébranlé par la bataille de Hohenlinden, et les généraux français présumaient que c'était celui qu'il voulait opposer à nos efforts pour passer l'Inn. En conséquence, le centre de l'armée française s'était porté sur Craibourg et Mulhdorff, pour rejeter cette droite des Autrichiens sur Braunau, et l'éloigner ainsi du point du passage, de trois ou quatre marches ; elle arrivait en effet à Wasserbourg le même jour, à marches forcées.

Le corps de Condé et les Wurtembergeois qui gardaient l'Inn avaient à peine été rejoints par trois de ses régimens. Il était sans doute fort avantageux pour les Français d'avoir passé cette rivière ; mais il fallait encore franchir la Salza, afin de parvenir à couper l'armée des impériaux dans le Tyrol : aussi, l'on vit l'armée du Rhin s'occuper incessamment de cet objet.

27 *octobre* 1805. — Une nouvelle guerre se ralluma, en 1805, entre la France et l'Autriche : elle fut occasionnée par une alliance faite entre les ennemis du cabinet des Tuileries et le cabinet de Vienne. On vit entrer rapidement Napoléon en Bavière, et s'avancer dans l'Autriche antérieure, après avoir vaincu le général Mack à Ulm. Le 27 octobre le maréchal Davoust, à la tête d'une armée, se dirigea sur Mulhdorff ; mais sa marche fut un moment arrêtée par l'armée ennemie,

qui lui opposa une vive résistance sur la rive de l'Inn Des batteries avantageusement placées y avaient été établies, et les impériaux avaient tellement battu le pont, ils y avaient porté une telle destruction, qu'on eut bien de la peine à rassembler les matériaux épars et brisés pour le rétablir. Cependant dès le lendemain, à midi, le maréchal fut passé sur l'autre rive, après avoir triomphé de tous les obstacles que la nature et la valeur, de concert, avaient pu lui opposer.

INSPRUCK.

28 *mars* 1797.—Le général Joubert parvint devant la gorge d'Inspruck, après avoir forcé une partie des gorges du Tyrol, où il acquit la réputation d'un officier habile. Des bataillons autrichiens, qui à peine arrivaient du Rhin, se mirent en devoir de la défendre; mais le général Joubert décide la victoire en sa faveur. Après une canonnade de quelques instans, il marche à la tête de la quatre-vingt-cinquième demi-brigade, qu'il forme en colonne serrée par bataillons. Dans cette action les impériaux furent culbutés; ils laissèrent sur le champ de bataille, qui resta aux Français, deux cents morts, six cents prisonniers et deux pièces de canon. Ce combat termina la guerre du Tyrol à cette époque. Bientôt l'effusion du sang humain cessa; et, pour quelque temps au moins, Janus fermant les portes de son temple, le monde, agité depuis six années de combats continuels, se consola dans le sein de la paix.

7 *novembre* 1805. —Le maréchal Ney fut chargé de s'emparer du Tyrol en 1805; il ne tarda point à remplir cette mission : les forts de Sbarnitz et de Neustarck furent tournés; il y entra de vive force. Les trophées de cette journée se composèrent de six cents prisonniers, un drapeau et seize pièces de canon. On avait pris à revers les fortifications naturelles du Tyrol; l'archiduc Jean commandait en personne dans ce pays montueux; il s'échappa par Luchtsall, après avoir renoncé à opposer une plus longue résistance aux Français. Le 7 novembre, Ney entra dans Inspruck. En outre d'une artillerie considérable que renfermait l'arsenal, on trouva encore seize mille fusils et une grande quantité de poudre. Une scène touchante vint se joindre à tous ces trophées de gloire.

Deux drapeaux avaient été perdus dans le pays des Grisons, par le soixante-seizième de ligne : depuis long-temps ce corps

se montrait inconsolable de cette perte. Ces braves savaient bien qu'on ne pouvait accuser leur courage de ce malheur. En parcourant tous les objets que possédait l'arsenal d'Inspruck, un officier reconnaît ces drapeaux, objet d'un si noble regret : tous les soldats accourent. Le maréchal Ney fit observer une pompe pour rendre ces drapeaux à leur régiment : à l'aspect de ces signes révérés de ralliement, tous les vieux soldats répandirent des larmes. De quels transports les jeunes conscrits étaient animés! Combien ils étaient fiers d'avoir coopéré à la reprise des enseignes que les vicissitudes de la guerre avaint enlevées à leurs aînés. L'amour que le soldat français a pour ses drapeaux tient de la tendresse; aussi Napoléon, charmé de ce respect, voulut que cette scène touchante fût consacrée par un tableau.

INTRAPA.

Du 25 au 27 novembre 1795. — Le général Serrurier commandait l'aile gauche de l'armée d'Italie à l'époque de l'importante victoire de Loano; il ne fit autre chose que contenir l'ennemi. Mais, dès le lendemain, les adjudans-généraux Mesnard et Joubert lui amenèrent cinq mille hommes, par ordre de Schérer. Alors les Piémontais à leur tour furent attaqués par le général Serrurier, qui les rejeta sur le Tanaro le 25 novembre 1795. Le 26, Garrezio et Intrapa tombèrent en son pouvoir; et, comme chaque jour était marqué par quelque nouvelle victoire, le 27 l'ennemi fut forcé d'abandonner son artillerie sur les hauteurs de Spinardo; ensuite, pour se réunir aux corps qui avaient échappé aux baïonnettes des troupes, sous les ordres du général Masséna, il se retira dans le camp retranché de Ceva.

IPHIGÉNIE (LA FRÉGATE L').

13 *septembre* 1810. — Le capitaine Bouvet, commandant *l'Iphigénie*, qui venait d'être enlevée aux Anglais dans le combat du Port-Royal, croisait vers l'île de Bourbon conjointement avec *l'Astrée*, sous les ordres du capitaine Lemarrant, dans l'espoir d'y rencontrer quelques navires ennemis avec lesquels ils pussent se mesurer. Le 12 septembre, au soir, ils aperçurent une frégate anglaise qui se dirigeait sur eux avec une marche de beaucoup supérieure. A quatre heures du matin, *l'Astrée*, se

trouvant par son travers, commença le feu sur cette frégate, qui lui répondit jusqu'à ce qu'ayant été désemparée de son petit hunier, elle forçât de voiles pour prendre le travers de *l'Iphigénie*. Bien qu'elle eût essuyé plusieurs bordées de *l'Astrée*, elle recommença un feu très-vif, mais sans succès pour elle. Après beaucoup de manœuvres exécutées de part et d'autre, et un combat des plus acharnés, à quatre heures et demie, le pavillon anglais tomba, et l'ennemi héla qu'il était amené. Le capitaine Bouvet l'envoya amariner, et l'on reconnut que la frégate réduite était *l'Africaine*, capitaine Corber, arrivée ce jour-là même de l'Angleterre.

Son avant-garde était démâtée au ras des ponts, et la mer à l'entour couverte de cadavres et de débris. On eut le temps d'extraire de *l'Iphigénie* tous les prisonniers en bonne santé et quelques munitions de guerre. Cette opération terminée, des forces anglaises, supérieures en nombre, arrivèrent sur les deux frégates, qui ne voulurent pas les attendre dans l'état de délabrement où elles se trouvaient elles-mêmes. Les Français leur abandonnèrent *l'Africaine*, qui n'était plus qu'une carcasse chargée de morts et de mourans, parmi lesquels se trouvait le capitaine Corber.

IRATIE.

12 *mai* 1794.—On vit quinze cents Français se mettre en marche de Lecumberi, poste situé à la droite de la Nive, au-dessous de Saint-Jean-Pied-de-Port. Le 12 mai 1794, ces braves franchirent, pendant quatorze heures de marche, des montagnes escarpées dans des sentiers rebutans par leurs aspérités. Ils portaient à bras deux pierriers; ils arrivèrent enfin à Iratie: les Espagnols avaient formé en ce lieu un établissement défendu par une maison crènelée, on y préparait des bois et des mâtures pour la marine espagnole. D'un côté, la rivière fut passée à gué par les Français, et de l'autre, sur un pont situé sous la maison crènelée, où s'étaient réfugiés quelques ouvriers et soldats qui faisaient feu sur le pont.

On incendia tous les bâtimens situés au-delà du ruisseau d'Iratie; et la même exécution militaire fut faite aux chantiers qui se trouvaient en-deçà. Déjà le toit du poste retranché s'embrasait; mais, le vent ayant cessé tout-à-coup, les Espagnols parvinrent à l'éteindre. Malgré tous les efforts que firent les Français pour briser les portes, manquant d'instrumens, ils

ne purent réussir : ils se déterminèrent à faire retraite, ayant perdu vingt hommes, et en laissant vingt autres blessés, que l'extrême difficulté des chemins obligea d'abandonner, étant dans l'impossibilité de les transporter. Le dommage fait aux Espagnols dans cette excursion fut évalué à 1,000,000 : cette expédition aurait assurément eu pour eux des résultats bien plus funestes si elle avait été mieux conduite.

IRLANDE.

1794 *à* 1798.—Les insurgés de la Vendée, favorisés par le cabinet de Saint-James, combattaient pour la cause des Bourbons et la conservation des priviléges de l'ancien clergé catholique, et dans le même temps le gouvernement anglais était occupé à réprimer les catholiques des îles Britanniques qui demandaient à main armée la liberté entière de la religion, et la réintégration dans leurs droits civils; de même qne la cour de Londres avait aidé les royalistes de la Vendée, le directoire français protégea les Irlandais-unis.

Les catholiques romains de l'Irlande, dès 1792, formèrent une association entre eux : ils tendaient au but d'obtenir le droit de voter aux élections et d'être admis dans la représentation nationale. Un serment solennel fut consacré par chaque membre de cette société; celui de faire tous ses efforts pour recouvrer ses droits, au péril de sa fortune et de sa vie. Quoique protestant non conformiste, Napper-Tandy était secrétaire de cette association; il éprouva une violente persécution dès 1793. Ceux qui partageaient ses opinions furent aussi inquiétés; mais alors quelques troupes anglaises ayant marché contre ces patriotes appaisèrent facilement des troubles qui n'étaient qu'à leur naissance.

Il s'était déjà rassemblé à Dingle dix mille insurgés, mais on les vit rentrer dans leurs foyers, et les assemblées furent dissoutes. Cependant le mécontentement continua, et il fut curieux de voir le roi d'Angleterre, hérétique lui-même, implorer, auprès du pape, les foudres de l'église romaine pour les lancer sur tous les Irlandais catholiques romains qui ne se soumettraient point à Georges III et à ses successeurs protestans, excommuniés eux-mêmes par les prédécesseurs de Pie VI.

Un grand nombre de familles irlandaises, voyant continuer l'oppression, allèrent chercher sur les rives de l'Ohio la liberté

qu'il ne trouvaient point dans leur patrie, et ils abandonnèrent l'Irlande pour aller cultiver la terre en Amérique. Le cabinet britannique envoya en qualité de vice-roi, lord Fitz-Williams, qui, par la douceur de son administration, consola, calma les mécontens de l'Irlande. Mais ces mesures pacifiques ne s'accordant point avec les vues de Pitt, la suspension de la loi en faveur des catholiques fut ordonnée, et le gouvernement anglais donna aussi l'ordre au vice-roi de déployer toute l'autorité dont il était revêtu envers ceux qui montreraient du mécontentement contre les lois du royaume. Lord Fitz-Williams, dont les principes et le caractère de douceur ne cadraient point avec ces mesures austères, donna sa démission de la vice-royauté d'Irlande. Alors cette île fut livrée à des troubles si graves, que les Anglais, prévoyant une descente des Français, mirent les côtes d'Irlande en état de défense. Le prêtre Jackson fut soupçonné d'avoir porté en France le plan d'un débarquement; on le condamna à mort : il se suicida en présence des juges qui venaient de prononcer son arrêt de mort.

Des mesures sévères continrent quelque temps les éruptions du volcan qui devaient être un jour d'autant plus terribles que les esprits auraient été long-temps comprimés. On en voyait jaillir quelques étincelles de temps en temps. *Des défenders* (c'était le nom des Irlandais mécontens), dans l'éloignement où ils étaient de la capitale, exerçaient des violences dans leurs contrées. Ils commirent des excès en 1795; l'insubordination la plus caractérisée dans le nord de l'Irlande ne put être arrêtée par les mesures sévères que prit le gouvernement, et l'on s'étonna de voir chacun des deux partis disputer de cruauté.

Les Irlandais assassinaient publiquement à Belfast un individu soupçonné d'être un espion anglais, et en représailles, on vit le gouvernement d'Angleterre chasser sept cents familles catholiques, de leurs maisons à Armagh : on leur reprochait de partager les sentimens des Irlandais-unis. Ces familles sans asiles ressemblaient, dans les rues, à un essaim de mendians. La cour de Londres, dans cette situation, craignait à-la-fois et une insurrection en Irlande, et un débarquement des Français qui eussent favorisé les insurgés, en les portant à adopter les idées d'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique.

La France possédait à cette époque un général, fameux

par ses victoires en Allemagne, joignant au mérite militaire les talens administratifs dont il avait fait preuve dans la pacification de la Vendée. Ce général était si prononcé contre les systèmes du cabinet de Saint-James, que dès qu'il eut marqué dans la carrière des armes il n'avait qu'un cri contre l'Angleterre, celui qu'il fallait attaquer la coalition dans Londres. Semblable à Caton qui répétait toujours dans ses opinions devant le sénat de Rome sa sentence : *Delenda Carthago*, Hoche terminait toutes ses lettres par des vœux contre l'Angleterre. Le général Hoche est instruit du mécontentement des Irlandais, il croit pouvoir saisir l'occasion d'aller en Irlande venger les fléaux que le gouvernement anglais a entretenus dans la Vendée. Hoche brigue l'honneur d'aller affranchir l'Irlande d'un joug insupportable à la majorité de ses habitans. Il trace un plan de débarquement que son imagination embellit, et le rend plus heureux que Guillaume-le-Conquérant, puisqu'il marchera ombragé par les drapeaux de la liberté, avec ses bataillons compagnons de ses travaux guerriers. Pénétré de ces brillantes idées, il a déjà sous ses ordres une armée de quinze mille hommes, et à sa disposition une escadre de vingt-deux vaisseaux pour la transporter en Irlande, dont on lui confie l'expédition.

Les troupes pour ce trajet se rassemblaient à Brest, qui était le point de départ : trois compagnies de grenadiers, n'ayant pas reçu leur prêt depuis long-temps, refusent de s'embarquer. Ce commencement d'insurrection fait sentir à Hoche le danger d'avoir avec lui de mauvaises têtes : le général déclare que ces trois compagnies ne sont pas dignes d'une telle expédition, et qu'elles cessent d'en faire partie, et on les conduit sur-le-champ dans un pauvre village, à sept myriamètres de Brest, privées de l'honneur de cette campagne. Cependant les officiers parvinrent à leur faire entendre raison et à les faire monter à bord : Hoche les fait remettre à terre, indigné de cette espèce de transaction. Il se consomme du temps, et la nuit arrive, les portes de la ville sont fermées : on amène ces grenadiers sur la place d'armes; ils sont la nuit entière exposés aux injures de l'air.

Je ne veux point avec moi des hommes qui n'ont que l'or pour mobile, leur dit Hoche. Ces guerriers sont désespérés, anéantis par cette parole et l'affront d'être exclus de l'expédition; ils menacent d'exterminer les deux auteurs de la révolte. Ils expriment si bien leur repentir et leur

douleur, ils supplient tant que leur général est ému par leurs regrets, et ils sont réintégrés au poste d'honneur, où il leur sera permis, pour expier leur faute, de courir à de nouveaux dangers.

Les Anglais croisaient devant Brest. Le 15 décembre 1796, un vent favorable a dérobé à leurs yeux la flotte de Hoche, qui a cinglé vers l'Irlande; mais arrivés en pleine mer, les vents tourbillonnent, une tempête jette au loin la frégate qui portait le général français. Cependant la baie de Bantry reçoit dans ses eaux l'armée presque entière qui y arrive successivement : les Irlandais sont sur le rivage et leur tendent les bras. La mer trop houleuse ne permettait point dans ce moment la descente des Français. Les élémens sont déchaînés, ils sont trop contraires : les généraux et les soldats s'en indignent; ils ont vu la plage et n'ont pu y descendre, ils ont vu les habitans prêts à leur donner la main, et ils n'ont pu y atteindre.

Après avoir parcouru la haute mer, le général Hoche, ayant long-temps lutté contre les flots, entre dans la baie de Bantry : il était trop tard, ses vaisseaux ne l'avaient point attendu : ils étaient successivement rentrés dans Brest. Lui-même regagne le large et ne peut entrer dans la rade de Rochefort, qu'après avoir vogué pendant un mois, selon le caprice des vents contraires. Les Irlandais furent inconsolables d'avoir entrevu leurs libérateurs sans qu'il eût été possible de leur porter du secours. Malgré la tempête on ne perdit aucun bâtiment; mais cette expédition devint une source d'inquiétude pour le gouvernement anglais, qui ne dut le salut de l'Irlande qu'à la tempête.

On n'avait senti la situation réelle de ce pays que par des mouvemens divergens et partiels; mais vers le 18 mai 1797, l'état critique du pays se manifesta en une insurrection générale, qui parut parfaitement organisée, et le gouvernement anglais n'en put douter, puisqu'il en trouva les plans dans les papiers saisis à Belfast. Dans cette association on reconnut que plus de soixante-douze mille Irlandais partageaient l'espérance et la résolution de secouer le joug du cabinet britannique. Ils avaient déjà à leur disposition des armes à feu, de la poudre et même des canons; ils étaient près d'entrer en campagne. Ils n'attendaient plus que le signal qui devait être donné par les chefs qui correspondaient entre eux par l'intermédiaire des députés des comités de baronies,

de comtés et de provinces. Menacé d'une prochaine explosion, le gouvernement anglais fit proclamer la loi martiale dans toute l'Irlande. D'après cette loi, au moindre mouvement, et sans attendre la réquisition des magistrats civils, les militaires sont obligés d'agir contre les citoyens. Les mouvemens insurrectionnels furent précisément déterminés par cette résolution. Déjà les Irlandais-unis en sont aux mains avec les troupes royales : ils se sont rendus maîtres de quelques villes. Mais les forces royales régulières remportent des avantages faciles sur des citoyens qui ne sont point exercés dans l'art militaire : aussi les Irlandais-unis pensent à la retraite.

Cependant le directoire de France observait tous ces mouvemens ; mais des escadres britanniques bloquaient tous les ports de France, et des croisières anglaises couvraient toutes les côtes d'Irlande ; ce qui fut regardé comme un obstacle pour espérer d'y envoyer avec succès une flotte, avec une armée considérable. Quelques frégates et des bâtimens légers, pouvant plus facilement échapper à l'ennemi, furent les seules expéditions qu'on se contenta de diriger dans ce pays. Le 6 août 1798, on vit partir de Rochefort une expédition de ce genre. Mille trente-deux hommes mirent à la voile sur deux frégates et un vaisseau rasé, commandé par le capitaine Savary.

Cette escadre navigua pendant quinze jours, au bout desquels la première terre d'Irlande qu'on aperçut, fut le cap Mullet, à l'ouest de l'Irlande, et l'on s'orienta vers Quilebeck ; mais, ayant éprouvé à l'instant même des vents contraires, on fut obligé de chercher un autre point d'embarquement dans la baie de Killala, on poussa encore à un myriamètre de Killala devant Killecoming, où l'on mouilla enfin. Les Français reçurent des visites avantageuses à leur bord, par la méprise qu'occasionna le pavillon anglais qui flottait sur leurs frégates. Le commandant des troupes de Killala allait prendre possession de son poste, c'était un officier du régiment du prince de Galles ; il venait offrir au capitaine du vaisseau la pêche qu'il venait de faire dans la traverséé de Sligo. Sa surprise fut grande sans doute, quand il se vit entouré de l'équipage français de la frégate *la Concorde ;* il était suivi de plusieurs curieux et autres marins, qui donnèrent des renseignemens précieux, dont on profita pour entrer dans la baie de Killala, où l'on mouilla le plus près possible pour la facilité du débarquement. Le général Hum-

bert donna à deux heures le signal pour descendre à terre, et bientot les troupes y furent rendues.

Le premier soin des Français, en abordant la terre d'Irlande, fut de transporter à bras l'artillerie au travers des rochers : elle consistait en quatre pièces de campagne, quatre caissons de cartouches, trente milliers de poudre, trois mille habits avec l'équipement complet pour trois mille Irlandais. Les grenadiers français, ayant à leur tête l'adjudant-général Sarrazin, à peine débarqués, se portèrent sur Killala, et, sans daigner répondre à la fusillade de l'ennemi, ils chargèrent ce poste avec tant d'impétuosité, baïonnette en avant, qu'il fut obligé de se replier. Deux cents hommes seulement défendaient Killala : à l'exception de vingt-sept qui prirent la fuite : tout fut pris ou tué. Le commandant de l'expédition envoya au directoire un officier et vingt-cinq prisonniers anglais, preuve de leur premier succès.

Le général Humbert tenta de faire venir son artillerie à Killala, dont il s'était emparé. De petites charrettes à deux roues servent aux transports du pays, mais elles ne résisteraient pas à un poids lourd ; il fallut donc encore transporter les canons à bras à un myriamètre du point de débarquement. C'est là que le général Humbert établit son quartier-général, et où les Irlandais vinrent immédiatement se ranger sous ses drapeaux : ils furent aussitôt armés et équipés. Une colonne de quatre cents hommes de cavalerie anglaise fut rencontrée dans une reconnaissance faite par l'adjudant-général Sarrazin : ils furent attaqués et dispersés par les grenadies français, qui les forcèrent de se retirer sous les murs de Balayna. Après avoir reconnu la position de ce corps, il fut résolu de le relancer : on donna les ordres en conséquence, et l'armée combinée et réunie, formée en deux divisions, se porta en avant de Killala. On joignit à la petite armée française des levées faites dans le pays par les officiers irlandais, sous le commandement desquels elles restèrent ; mais ces troupes irlandaises furent soumises à la discipline française. Les troupes aux ordres du général Sarrazin, étaient composées de quatre compagnies d'infanterie, d'un détachement de grenadiers et de chasseurs à cheval, et l'adjudant-général Fontaine commandait quatre autres compagnies de canonniers et d'Irlandais.

L'ennemi fut attaqué de front sur la route de Killala, où se dirigea Sarrazin, tandis que l'adjudant-général Fontaine fit porter sa troupe sur la route de Fox-Fort : un plein succès

couronna ces deux attaques; et, sans brûler une amorce, on culbuta encore une fois, baïonnette en avant, les troupes anglaises; on leur tua beaucoup de monde; il y eut aussi un grand nombre de blessés; on leur fit quelques prisonniers. On reconnut le terrain la nuit suivante. Un officier prisonnier donna l'avis que treize cents hommes d'infanterie anglaise et sept cents chevaux étaient près de venir combattre l'armée combinée de Humbert. Le mouvement commencé pendant la nuit par les Français fut continué. Leur activité ayant été doublée par leurs victoires, le général Humbert voulut profiter des brillans succès qu'il avait obtenus : il ordonna en conséquence au général Sarrazin de se porter sur Balayna avec sa division, et l'adjudant-général Fontaine reçut l'ordre de faire un mouvement sur la droite, pour occuper le seul passage ouvert à la retraite des Anglais, qui était la route de Fox-Fort.

Cet ordre fut exécuté, et l'ennemi fut rapidement attaqué, battu, repoussé et mis en pleine déroute, tandis qu'il avait fait le projet de tenir l'armée combinée en échec. On atteignit son arrière-garde dans la grande rue de Balayna; et l'adjudant-général Fontaine, qui avait fait exécuter la manœuvre sur la grande route de Fox-Fort, fit des prisonniers. Le lendemain on se mit en marche pour Castelbar, où le général Humbert avait ordonné de marcher; mais il fut informé que l'ennemi devait profiter de son mouvement pour se porter en forces sur Killala, y brûler ses magasins et arrêter ses progrès en rendant inutiles ses premiers pas et ses premières victoires; et les dispositions de Humbert furent aussitôt changées. On laissa dans Killala, pour s'opposer aux Anglais, deux cents hommes commandés par le capitaine Charost, en outre des Irlandais; et l'on disposa le reste de l'armée sur Balayna, où les Français arrivèrent après une marche de nuit. Un officier d'état-major anglais se présenta comme parlementaire, du moins en apparence; il réclamait un major blessé dans la première affaire : cet officier, sous ce faux prétexte, venait plutôt reconnaître les forces de son ennemi et sa position; et ce qui donna la confirmation de ce soupçon, ce fut l'avis qu'on eut bientôt que cinq mille hommes, commandés par le général Lacke, marchaient sur Castelbar pour arrêter l'invasion de l'Irlande.

On vit aussitôt le général Humbert faire diligence pour marcher sur Castelbar. Les avant-postes anglais furent ren-

contrés par l'avant-garde, commandée par l'adjudant-général Sarrazin, à la distance de cinq kilomètres de la ville. La position naturelle du terrain formait des retranchemens dont les Anglais profitaient, et qui auraient suffi à tenir avec peu de monde contre une armée entière : ils furent attaqués par les Français, auxquels ils cédèrent le terrain; ils furent poursuivis jusqu'à leur corps d'armée, où ce corps anglais se replia.

Les Français poussèrent leur poursuite jusqu'à portée du canon. On aperçut bientôt le général Lacke dans la position la plus formidable; elle eût même paru inexpugnable à d'autres qu'à des Français, accoutumés à vaincre tous les obstacles. Un lac terminait le déploiement de l'aile droite, sur lequel elle s'appuyait, et la gauche avait à son extrémité un marais impraticable; un plateau garni de six pièces d'artillerie, soutenues de trois mille hommes, dont le feu croisait sur les deux routes qui conduisaient à Castelbar, formait le front de cette position. En outre des troupes dont la ville de Castelbar était pourvue, un corps de réserve était encore en arrière. Dans une position semblable, les Anglais paraissaient sourire de pitié en voyant une poignée de soldats, et les bravaient. Cependant le général Humbert attaque les Anglais : l'action fut engagée par trois compagnies que l'adjudant-général Sarrazin, commandant la droite, dirigea sur la gauche des Anglais; cette entreprise fut couronnée du plus brillant succès : il s'empara des premières positions de l'ennemi, et, dans son désordre, l'adjudant-général Fontaine, pour achever de l'accabler, se porta rapidement au soutien de l'adjudant-général Sarrazin; ils chargèrent l'ennemi, qui fit bientôt sa retraite dans Castelbar; il se rallia dans cette ville, et dirigea de ce point, sur l'armée combinée, le feu le mieux nourri.

Cependant ce feu d'artillerie, joint au feu de mousqueterie qui partait des fenêtres, fut bravé par les grenadiers français, qui pénétrèrent impétueusement dans les rues. Un seul grenadier enleva deux pièces chargées à mitraille, placées à l'entrée de la grande rue de Castelbar : il sabra deux canonniers. Une mèche se trouvant sous sa main, il mit le feu à la lumière de l'une des deux pièces, et se rendit maître de toutes les deux. Ce brave fut promu sur le champ de bataille au grade d'officier. La tête de l'armée lui devait sa conservation. Sur ces entrefaites, la cavalerie de l'armée combinée arriva et acheva la défaite des Anglais, qui abandonnèrent six pièces de canon à l'adjudant-général Fontaine, n'ayant sous ses ordres que quarante-trois chasseurs.

Les Anglais, ayant fui de Castelbar, hâtaient leur retraite; ils furent poursuivis jusqu'à la distance de quatre kilomètres de la ville, par les généraux Humbert et Sarrasin, qui harcelèrent leurs derrières, et leur firent beaucoup de prisonniers. On remarqua particulièrement, dans cette journée, quinze cents Anglais qui mettaient bas les armes, en criant *Vive les Français!* Mais ils s'aperçurent du petit nombre d'agresseurs, et, sans doute, un orgueil naturel les ramena à leur devoir; ils reprirent une attitude militaire et tombèrent sur les Français, qui se replièrent sur le gros de leur petite armée, où, étant arrivés, ils firent front aux Anglais qui en restèrent là. Les Français, harassés, ne coururent point à de nouveaux dangers; la victoire leur resta : elle coûta la vie à quarante hommes; ils eurent cent quatre-vingts blessés.

Il resta sur le champ de bataille quatre cents Anglais morts ou blessés : et on leur fit douze cents prisonniers. Des équipages de l'armée britannique, des drapeaux et des canons, tombèrent au pouvoir des Français. Généraux, officiers et soldats montrèrent, dans ces divers combats, une valeur et une intrépidité au-dessus de tout éloge. Un biscaïen brisa l'épaule gauche du capitaine de grenadiers Laugerat; il ne pouvait plus marcher, et pour encourager ses braves, il leur criait : *Amis! ne faites pas attention à moi; marchez à la victoire, elle est devant vous : je reste et je meurs content.* Un grenadier venait d'être frappé mortellement; il appelle un de ses camarades : *Prends mes cartouches*, dit-il, *envoie-les aux Anglais*; puis, serrant son fusil dans ses bras, il ajouta : *Voilà comment doit mourir un grenadier français!* et il expira.

Trois frégates anglaises venaient de mouiller dans la baie de Killala, au moment même où les Français venaient de s'emparer de Castelbar. Elles tentèrent, mais en vain, de débarquer les Anglais qu'elles avaient à bord; cependant quelques détachemens se hasardèrent de prendre terre. Ils furent si vivement repoussés qu'ils se virent obligés de regagner leurs bords en diligence et de pousser au large : deux petits bâtimens marchands, servant de magasins à l'armée française, furent incendiés par l'ennemi. On avait annoncé l'arrivée d'une escadre française, commandée par l'amiral Bompart; si elle fût arrivée dans ce moment, elle aurait pu facilement s'emparer de cette flottille.

A cette époque, on avait toujours à craindre des mesures mal

combinées de la part du directoire, qui faisaient languir et manquer les opérations les plus simples, et les Français désormais, sous ce gouvernement, ne devaient compter que sur les ressources obtenues par leur courage et leurs travaux. L'armée se ravitailla à Castelbar, où le général Humbert résida pendant sept jours. On avait sans doute le projet d'organiser les Irlandais. Mais ceux-ci ne répondaient point à la vivacité et à l'énergie des Français, qui, d'ailleurs, n'étant qu'en très-petit nombre, n'inspirèrent point assez de confiance aux Irlandais-unis, pour s'aventurer encore à une insurrection trop décidée. Malgré cette timidité, le général Humbert conserva ses positions : mais le nombre des ennemis s'accroissait chaque jour. Le général Cornwallis, nouveau vice-roi d'Irlande, marcha sur Castelbar à la tête d'une armée d'élite, composée de vingt mille hommes. A l'approche de ces troupes, qui indiquaient de la part du gouvernement anglais des mesures vigoureuses pour faire rentrer l'Irlande sous l'obéissance du roi, le général français sentit l'impossibilité de tenir en rase campagne, contre un ennemi alors trop formidable pour se mesurer avec lui sans trop de témérité : il assembla son conseil de guerre, qui trouva le danger urgent, et qui décida qu'il était impossible de garder un terrain trop étendu, et de se maintenir dans Castelbar avec aussi peu de troupes.

Il fut décidé que l'armée combinée se retirerait dans le nord de l'Irlande, vers les montagnes d'Erry et de Tyranley. Il fut résolu aussi, pour laisser rapidement les Anglais derrière soi, de faire une marche de cinq myriamètres pour la première journée : afin d'assurer la diversion et de laisser le général Cornwallis dans l'incertitude du parti qu'on prenait, on convint de commencer à retrancher Castelbar. Les Français avaient l'espérance de se réunir au corps des Irlandais-unis, en se portant sur Dublin. Cette petite troupe se mit donc en marche ; elle était composée de huit cents Français et six cents Irlandais. On rencontra quelques troupes légères du général Cornwallis, avec lesquelles on en vint aux mains ; on les battit et on les obligea de se replier ; en avant des villages de Scunfort, de Tombercury et de Balaguay, on escarmoucha assez long-temps. L'adjudant-général Fontaine, ayant eu l'avantage, s'empara de ces trois villages.

Après une marche de vingt-quatre heures on arriva le 6 août à Cloon ; on fut continuellement harcelé tout le long de la route ; on fit des dispositions pour être en état de se

défendre en cas que le général anglais présentât le combat. Les routes de Boyle et de Tombercury furent défendues par l'adjudant-général Fontaine, et Sligo par l'adjudant-général Sarrazin, et une petite réserve prit position à Colony, où s'arrêta le général Humbert. Depuis bien long-temps on ne prenait aucun repos, quand les avant-postes français se virent attaqués par la garnison de Sligo. Une partie de la troupe du général Humbert fut dirigée sur-le-champ vers le point de cette attaque; elle soutint courageusement et long-temps le feu de l'artillerie et de la mousqueterie anglaise. L'ennemi appuyait sa gauche; qui, en sortant de Colony, se dirige vers l'ouest à la sortie de la ville, et va se jeter dans le lac d'Arow, à deux kilomètres de la mer. Le général Sarrazin se précipita au pas de charge sur la droite des Anglais, qu'ils avaient laissée à découvert; par le même mouvement il s'empara des hauteurs qu'ils avaient fait la faute de ne point occuper, et d'où il eût été difficile de les débusquer.

Cette manœuvre, aussi hardie qu'à propos, jeta bientôt l'alarme dans les rangs ennemis; on en vint aux mains. Le commandant anglais fut frappé à mort, ce qui hâta la déroute des Anglais, et assura une nouvelle victoire à l'armée combinée; elle lui coûta encore le même nombre de morts qu'à Castelbar, qui se porta à quarante hommes; les ennemis laissèrent sur le champ de bataille cent cinquante morts, deux pièces de canon, cinq cents fusils, et on leur fit cinq cents prisonniers. Ce petit combat, tout glorieux qu'il fût, retarda la marche de l'armée sur le Shannon jusqu'à dix heures du soir.

Enfin on se remet en route avec les quatre pièces de canon françaises, et pour n'en point avoir l'embarras, on encloue les canons pris à l'ennemi, et on les jette dans une rivière. Cette mesure parut contrarier l'esprit du soldat; mais on n'eut point l'air de s'en apercevoir, et son ardeur n'en fut point diminuée pour cela, sur-tout avec l'espérance d'arriver bientôt à Dublin, et d'y trouver les Irlandais-unis en force.

Les Français se portèrent dans la direction de Manor-Hamilton, le 10 août à midi; ils postèrent le tiers de leurs colonnes sur la route du nord, dès qu'ils eurent atteint l'embranchement des chemins qui conduisent de Dublin à Manor-Hamilton; ils continuèrent ensuite leur marche vers

la capitale de l'Irlande. Après sept heures de route ils abordèrent les sources du Shannon. Sur le déclin du jour, un parlementaire anglais se présenta, demandant un entretien direct avec le commandant français; le général Sarrazin reçut commission d'aller entendre les propositions du général anglais, le général Humbert n'ayant pas jugé à propos de s'y rendre en personne.

Arrivé aux avant-postes ennemis, le major Crofford s'avance; il assure que le général Cornwallis cernait déjà les troupes françaises, au moyen d'une armée formidable qu'il avait sous ses ordres : *Vous nous avez battus plusieurs fois*, ajouta-t-il, *vous avez assez fait pour votre gloire; lord Cornwallis, qui vous rend justice, vous traitera avec tous les honneurs dus à des braves tels que vous, si vous voulez vous en remettre à sa foi.* Le général Sarrazin répondit : *Monsieur, dites au lord Cornwallis que nous n'avons pas encore rempli la tâche que notre gouvernement nous a imposée; nous sommes jaloux d'ailleurs de continuer de mériter son estime et de fixer les regards de l'Europe sur cette entreprise; ainsi nous ne pouvons, sans nous déshonorer, accepter ses offres.*

Dès le même jour, le général Humbert résolut d'aller passer le Shannon à Ballentra; mais on apprit, avant d'y arriver, que des forces considérables gardaient ce port. Les Français, dès ce moment, tombaient dans une position très-embarrassante; ils avaient le lac Allen sur leur gauche, et sur leur droite les lacs Arow et Kay; une rivière qui n'était pas guéable était sur leur front, et une armée anglaise de vingt mille hommes sur leur derrière. Castelbar, dont ils s'étaient dérobés avec tant d'adresse, était encore la seule retraite qui pouvait leur convenir; mais aussi les Anglais sans doute les y suivraient aussi. Cette résolution semblait devoir être une ressource extrême; au milieu d'un si grand embarras, l'avant-garde, commandée par le général Fontaine, se porte au pont de Ballentra, et le force baïonnette en avant. Les troupes qui le gardaient la chargent vigoureusement et la mettent en déroute. Cet acte de singulière valeur, et tant de bravoure ne diminuèrent point les périls qui menaçaient les Français de toutes parts. Mais afin d'arrêter encore un ennemi qui avait déjà cerné l'armée combinée et qui pressaient les flancs et le front des Français, le général Fontaine reçut l'ordre du général Humbert de couper

le pont de Ballentra; une légère consolation vint sourire un moment aux Français. On apprit que la Yéomanrie de Granard avait été attaquée par les insurgés de cette ville, et que ces citoyens avaient remporté l'avantage.

Dès le lendemain il fut résolu d'aller à leur secours; après on pourrait se rendre en deux jours à Dublin. L'arrière-garde fut attaquée lorsqu'à peine on s'était mis en marche sur Granard par Cloon, et déjà le pont de Ballentra avait été rétabli par l'ennemi. La petite colonne française fit halte au premier coup de fusil, et le général Fontaine se porta sur-le-champ à l'arrière-garde; la cavalerie anglaise fut chargée par quatre compagnies; elle s'enfuit au galop, et tout en se défendant contre les voltigeurs ennemis: les Français continuèrent aussitôt leur route; mais les Anglais fondirent en masse sur les derniers rangs des troupes combinées, à quelque distance de Cloon.

On vit quelques hussards sabrer les premiers rangs des Français, qui les reçurent baïonnette en avant. Enfin, après des peines inouïes pour le transport des canons qu'il fallut faire traverser des routes marécageuses et difficiles, on arriva à six heures du soir à Cloon. On y prit d'abord des positions militaires, et l'on put s'y reposer quelques instans, parce que l'ennemi, voulant donner le temps à quelques renforts d'arriver, cessa d'inquiéter les Français. Une députation de paysans des contrées voisines se présenta au général Humbert; elle l'assura que s'il pouvait s'arrêter jusqu'au lendemain, pour favoriser leur réunion; elle lui faisait la promesse solennelle de le joindre à dix mille patriotes. Les insurgés ayant été battus à Granard, le chef vint offrir ses services au général français et le conjurer de retarder son départ; il allait, disait-il, rassembler ses nombreux partisans pour combattre sous les drapeaux d'une nation dont chacun des soldats était un héros. Les troupes françaises, fatiguées de marches perpétuelles, murmuraient déjà sur leur sort; et le général Humbert, cédant aux considérations des habitans qui allaient se réunir à lui, se décida à bivouaquer; mais quel fut son étonnement quand il apprit que les Irlandais-unis, instruits de l'état de ses forces, renonçaient au dessein de venir grossir ses bataillons! La crainte de voir tomber les effets de la vengeance du parti royaliste sur leurs femmes, sur leurs familles, l'impuissance dans laquelle ils se croyaient, malgré leur nombre, de résister

aux vingt mille hommes de troupes régulières aux ordres de lord Cornwallis, acheva d'éteindre en eux ce feu patriotique qui s'était si subitement et si ardemment allumé : et, casaniers paisibles, ils restèrent dans leurs foyers.

Malgré cette prudence, on dit que les Anglais se portèrent à des excès, même à verser le sang au sein des familles des insurgés; et les Français ne purent ni les secourir, ni se soutenir eux-mêmes. Le repos que les Français prirent à Cloon leur préjudicia beaucoup. Cependant, lord Cornwallis ne les inquiéta point dans leur marche; il se contentait, dans ce moment, de faire ses dispositions d'attaques; il tournait au loin la faible division française qu'il espérait sans doute enfermer bientôt dans ses lignes. Il avait donné l'ordre à ses éclaireurs de se replier sur le corps de l'armée anglaise.

Cependant, un escadron anglais rencontra des Irlandais, qui, à défaut de chevaux, traînaient un caisson chargé de cartouches; ils furent sabrés, et le caisson enlevé. Le général Humbert, informé de l'évènement, ne prenant conseil que de son propre courage, fait faire halte à sa colonne, prend quatre compagnies, et charge l'escadron anglais, reprend son caisson, revient distribuer les provisions à l'armée, et continue sa route. Pendant cette diversion, qui rendit à la petite armée des choses si nécessaires, les troupes de lord Cornwallis débouchèrent avec tant de célérité que les quatre compagnies, qui venaient de combattre pour reprendre le caisson, eurent beaucoup de peine à rejoindre la colonne.

Bientôt les Français furent pris en tête, par l'avant-garde anglaise, sur le chemin de Granard; mais harassés, n'en pouvant plus, le découragement s'empara des patriotes, qui voyaient s'échapper de leurs mains défaillantes ces quatre pièces de canon qu'ils avaient conservées au prix de leur sang; ils se voyaient encore forcés d'abandonner, à la merci des Irlandais, leurs camarades blessés; ils eurent de la peine à retrouver leur courage dans cette position critique, et il s'établit, à cette occasion, des pourparlers entre cette petite troupe étrangère, et les hussards de Hompesch, pendant lesquels les Anglais reçurent des renfors. Encore une heure, et leur sort fut décidé. Toujours harcelées et enfin enveloppées, ces compagnies, malgré la résistance la plus opiniâtre, tombèrent au pouvoir de l'ennemi, qui les fit prisonnières.

Mais les généraux français, à qui il restait encore quel-

ques soldats, et qui ne voulaient point se rendre dans ce pressant danger, résolurent de vaincre ou périr. Une colonne ennemie, masquant le pont de Granard, Humbert, à la tête des siens, enfonce cette colonne, la met en fuite, et s'empare du pont. Alors, le général Fontaine court de rang en rang pour ranimer le courage de ceux qui respiraient encore. Ce feu, prêt à s'éteindre, brille encore un moment; ils combattent comme des lions; ils dégagent leur artillerie, la ramènent vers l'arrière-garde, avec quelques caissons. Ils dirigent leur feu contre les escadrons anglais qu'ils culbutent; plus de cinquante chevaux restèrent sur le champ de bataille, et un plus grand nombre encore d'hommes furent blessés, chaque cavalier ayant en croupe un fantassin pour soutenir la cavalerie.

Cette attaque des Français ayant été extraordinairement impétueuse, les Anglais, pour répondre à ces décharges de mitraille, amenèrent un obusier; mais il fut démonté par les Français, qui revinrent à la charge, et firent sauter deux caissons. Les Irlandais, qui s'étaient unis aux Français pendant ce combat, retrouvèrent encore un courage surnaturel; ils combattirent à outrance. Ils étaient au nombre de trois cents, qui se firent hacher en vendant cher leur vie, et qui, réunis aux efforts des valeureux Français, repoussèrent, à la baïonnette, la cavalerie anglaise, forcée, dans trois charges successives, à se retirer avec perte, et à suspendre un moment ses efforts.

C'est ainsi qu'on vit combattre une poignée d'hommes exténués de faim et de misère, sans munitions et sans appui, au milieu d'un pays ennemi, environnés de forces formidables, ayant l'audace de résister à trois mille hommes de cavalerie, soutenus par une armée nombreuse, qui n'attendait, pour les enfermer entièrement, que de les voir arriver dans les lignes disposées à cet effet. Le major anglais Crofford désirait depuis long-temps un pourparler avec le général Sarrazin : le général Humbert l'envoya en parlementaire. Pendant leur entretien, les Anglais fondent sur le centre; mais le major Crofford se porte en hâte sur ses troupes pour en suspendre le feu. L'aile gauche était défendue par le général Fontaine, qui se rend à la tête de la colonne pour recevoir les ordres, en attendant l'issue des négociations entamées. Leur étonnement fut grand sans doute, lorsque le général Fontaine et le général Sarrazin se virent enveloppés et faits prisonniers.

Le général Humbert, libre encore, cherchait, autour de lui, des guerriers pour relever le combat; il ne pouvait se résoudre à subir le sort qui l'attendait. Mais il fallut succomber sous les efforts du nombre, et, après avoir épuisé toutes les ressources que peuvent donner un grand courage et la plus rare intrépidité, il se rendit. Ces guerriers avaient déployé tant de valeur, que les officiers anglais se disputaient l'honneur de les faire prisonniers.

On vit le général Lacke aller au devant du général Humbert; il lui demanda où était son armée: *La voilà*, lui répondit-il, en lui montrant les quatre cents hommes tombés en son pouvoir par le sort des combats. Un geste d'admiration et de surprise se manifesta dans toute la personne du général anglais: *Et où prétendiez-vous aller?* demanda le général Lacke. — *A Dublin, briser les fers de ceux qui gemissent sous votre tyrannie*, répliqua Humbert. *Ce projet extraordinaire*, dit le général anglais, *ne pouvait naître que dans une tête française.* L'honneur de présenter à lord Cornwallis un prisonnier français fut brigué par les Anglais. Le lord, en les voyant, leur marqua la plus haute estime et le plus vif intérêt. Quarante hommes leur furent donnés pour les escorter. Cette garde ressemblait plutôt à une garde d'honneur qu'à une escorte conduisant des prisonniers à Longfort. Il fut curieux de voir cette ville, dès qu'ils furent arrivés, faire une illumination générale et donner des repas magnifiques pour célébrer la reddition de quatre cents Français qui venaient soumettre l'Irlande à leurs lois libérales, en l'affranchissant du joug qu'elle voulait secouer. Quand on les vit à Dublin, toute la population s'empressa autour d'eux, et ils y furent complimentés. On retint les officiers et soldats comme prisonniers; mais les trois généraux allèrent à Londres, d'où le général Humbert envoya le rapport de son expédition faite en une campagne de dix-huit jours, pendant lesquels il avait donné des preuves d'un officier habile et d'un guerrier intrépide.

Si les subsistances eussent été assurées, et la masse d'hommes suffisante, il démontra ce qu'il eût été possible de réaliser. Une foule d'Irlandais mécontens fussent alors venus se réunir sous les étendards français; mais ne voyant qu'une poignée de braves, ils n'osèrent même manifester leurs opinions, parce qu'ils voyaient un fer vengeur suspendu sur la tête des invididus de leurs familles, leur liberté en péril et leurs

propriétés menacées. Ces entreprises, n'ayant été jamais suffisamment soutenues, coûtèrent toujours beaucoup à la France, et furent constamment funestes aux Irlandais, qui coururent aux armes, et signalaient par-là leur rebellion aux lois du royaume.

Le directoire, ne voulant point abandonner le système des petites divisions, envoya dans la même année le général Rey avec un détachement plus faible encore. Débarqué au nord de l'Irlande, dans l'île de Rutland, il ne trouva point les esprits disposés à un soulèvement, et apercevant des frégates anglaises qui lui imposèrent, il prit le large. Les Français, enfin, laissèrent l'Irlande se débattre avec ses oppresseurs. Après plusieurs combats entre eux, où les succès étaient balancés, les Irlandais-unis, toujours surveillés par des protestans attachés au gouvernement, se virent obligés de ronger leur frein. On supprima le parlement d'Irlande, et les fers des Irlandais furent encore plus rivés que jamais, ayant fait les plus grands efforts pour les rompre.

IRMEACA.

26 *avril* 1794. — Les Espagnols attaquèrent tout-à-la-fois Arnegui, Blanc-Pignon et Irmeaca. Ils cherchaient en même temps à repousser les Français de devant Saint-Jean-Pied-de-Port. On vit, dès trois heures du matin, une légion combinée d'émigrés, de miliciens, de volontaires de Navarre, et de déserteurs basques, descendre des Aldudes par la rive gauche de la rivière qu'ils passèrent à gué. La résistance que firent les braves qui défendaient Irmeaca, annonçait des guerriers valeureux; elle fut prodigieuse. Mais, forcés de céder au nombre, ils allèrent prendre position sur le rocher d'Arrola, après s'être retirés en bon ordre: ils y furent attaqués avec furie par les Espagnols. Mais l'adjudant-général Harispe, s'étant mis à la tête de quatre cents hommes, les tourna avec vivacité, et les attaqua avec une telle vigueur, qu'ils furent sur-le-champ forcés à une retraite qu'ils eurent la plus grande peine d'exécuter, se trouvant environnés de troupes et de difficultés locales.

IRUN.

23 *juillet* 1793. — On vit quatre mille Espagnols sortir d'Irun, et se présenter devant le camp d'Urugne, le 23 juil-

let 1793. Les Français se montrèrent de toutes parts. Un détachement de grenadiers se porta alors un peu en avant, ce qui donna aux Espagnols l'idée de le cerner. Dans cette résolution, ils descendirent avec précipitation pour fondre sur les Français : mais un régiment d'infanterie légère arrêta d'abord les Castillans, qui, bien loin de cerner les troupes françaises, sont battus par elles et mis en fuite, et dans la plus grande débandade. On coupa une partie du régiment de Léon; et l'on fit prisonnier le maréchal-de-camp Rouffignac. Les Espagnols avaient cru pouvoir compter au rang de leurs victoires une journée où ils furent complètement battus.

ISCHIA (L'ILE D').

25 *juin* 1809. — Le 24 juin 1809, les Anglais menacèrent Naples d'une invasion soudaine; dans cette intention, ils tentèrent une descente dans l'île d'Ischia.

Cette entreprise donna lieu à trois combats maritimes; le premier commença le 25 juin 1809 au matin; les forces de l'ennemi se composaient de trois frégates, deux bricks et quatorze canonnières; l'armée navale napolitaine était composée d'une frégate, une corvette et quelques canonnières.

Les Napolitains, quoiqu'inférieurs aux forces de l'ennemi par le nombre et par les bâtimens, se présentèrent aux Anglais pour leur livrer bataille; déterminés à se battre jusqu'à la mort, plutôt que de céder à un ennemi accoutumé à incendier les ports du continent. La marine napolitaine s'avança avec une assurance digne du caractère national. L'action s'engagea à neuf heures du matin; le feu fut continuel de part et d'autre pendant plusieurs heures. L'acharnement des Anglais ne put ralentir le courage et l'ardeur des Napolitains, en faveur de qui la victoire semblait se décider.

Dans la chaleur du combat, une frégate anglaise fut considérablement endommagée par les boulets qui avaient coupé sa mâture et son grément; l'ennemi recevant des renforts considérables, la flottille napolitaine se retira sans avoir éprouvé une perte notable.

Joachim Napoléon donna sur-le-champ l'ordre de faire rentrer trente canonnières dans le canal qui sépare les deux îles de Procida et d'Ischia : on n'était pas sans inquiétude sur l'exécution de cet ordre; on en triompha avec une habileté qui aurait honoré les marins les plus expérimentés. La flot-

tille napolitaine traversa le 26 toute l'armée ennemie, et arriva au lieu du rendez-vous à la pointe du jour.

L'île de Procida se trouvait déjà au pouvoir de l'ennemi, évènement auquel on devait s'attendre, les Napolitains n'ayant pas des forces suffisantes pour empêcher la flotte anglaise de s'emparer de cette île. Dans cette situation critique, la flottille napolitaine fut privée de la protection des batteries basses de Procida, dont le feu croisait avec celui des batteries de Meliscola et du cap de Misène; alors toutes les forces ennemies, sûres de n'être point inquiétées par les batteries de terre des Napolitains, se réunirent contre leur flottille.

L'action s'engagea le 27, à la pointe du jour, et dura jusqu'à neuf heures, malgré les dangers imminens dont la capitale était menacée, malgré les alarmes de quelques gens timides, que l'orage des batteries ennemies avait effrayés; malgré le spectacle horrible d'un combat dont le résultat pouvait avoir des suites très-fâcheuses pour la ville et le port de Naples. Dans cette attaque, la marine napolitaine, composée en partie de soldats français, fit preuve d'une réputation dont elle a constamment joui parmi les gens de mer: elle combattit avec une bravoure inouïe dans l'histoire.

Un brick anglais fut brûlé par la batterie de Meliscola, que commandait le brave capitaine Ofsini, une de leurs canonnières fut coulée à fond; quelques-unes des canonnières napolitaines furent aussi coulées à fond sous les bordées des vaisseaux de guerre ennemis, d'autres échouèrent sur la côte; on en sauva plusieurs qui rentrèrent dans le port.

Le 29, la frégate et la corvette qui, dans la journée du 25, soutinrent avec tant de gloire l'honneur du pavillon napolitain, et s'étaient retirées victorieuses après un combat des plus opiniâtres, sous la protection des batteries de Pozzuoli et de Baja, reçurent l'ordre d'effectuer leur retraite dans le port de Naples. M. Bausan, capitaine de la frégate, et M. Coroffa, capitaine de la corvette, firent des dispositions pour l'exécuter: en conséquence, ils mirent à la voile, et, par des manœuvres habiles, ils traversèrent l'escadre anglaise, et gagnèrent le large en se dirigeant sur Naples.

Bientôt ces deux bâtimens furent poursuivis et rejoints par une frégate anglaise, une corvette et dix-huit canonnières de vingt-quatre, deux galiotes, et par une flotte nombreuse de petits bâtimens. Toutes ces voiles se dirigèrent contre les deux vais-

seaux napolitains qui, endommagés par le long combat qu'ils avaient soutenu deux jours auparavant, manœuvraient avec peine. A quatre heures et demie après midi, l'action s'engagea à la pointe de Pausilippe, et en présence de toute la ville de Naples; les vaisseaux ennemis vomissaient de toute part, avec un horrible acharnement, un volcan de flammes.

La frégate napolitaine et la corvette poursuivaient leur route vers la capitale en se défendant avec un courage héroïque; dans cette crise, le vent, manquant toup-à-coup, ralentit leur marche; l'escadre anglaise s'approcha de plus en plus, assaillit la frégate et la corvette d'une vive fusillade, tenta l'abordage et somma inutilement les Napolitains de se rendre. La frégate et la corvette se battirent en désespérés et rentrèrent dans le port de Naples, n'ayant perdu que cinquante hommes tués ou blessés, du nombre desquels était M. Grasset, officier du premier mérite.

Dans cette troisième affaire, une frégate anglaise fut criblée de coups de canon et mise hors d'état de servir. Le capitaine qui la commandait eut le bras gauche emporté d'un coup de feu, et son équipage perdit près de quatre-vingts hommes.

ISOLA.

Du 1er au 7 juillet 1806.—En 1806, on vit les Anglais sur les côtes de la Calabre concentrer leurs forces maritimes. D'abord elles ne furent pas assez considérables dans ces parages pour former de grandes entreprises, et contrarier le gouvernement établi par Joseph Buonaparte, en prêtant appui à tous les mécontens que recélaient ces contrées, et en les excitant à la révolte et au pillage des propriétés des citoyens paisibles. Mais, le 1er juillet, parut un renfort de six mille hommes qui débarquèrent à Sainte-Euphémie, auxquels se réunirent quatre mille soldats de troupes de ligne napolitaines et quatre mille insurgés: ces troupes combinées formaient un corps de treize mille hommes.

Le général Verdier reçoit l'ordre de se porter sur cette armée alliée avec moins de douze mille hommes. Les Anglais, espérant sans doute de grossir dans leur marche leurs bataillons de tous les mécontens qu'ils croient y trouver, s'avancent dans le pays, au lieu de se retrancher sous la protection de leurs vaisseaux. A quelques lieues de Cozenza, ils sont atteins par le gé-

néral Verdier : l'ordre d'attaque est donné ; le combat fut aussi vif qu'il fut bref ; la déroute des coalisés en fut le résultat : on fait plus de dix-huit cents prisonniers ; et, toujours l'épée dans les reins, on poursuit les fuyards, tandis que, dans le même moment, Isola est enlevée de vive force par le général Régnier, qui fait passer par les armes cinq cents Calabrois révoltés.

Les insurgés ayant commis des excès dont la plume se refuse à tracer toutes les horreurs, les cinq cents Calabrois passés au fil de l'épée n'en furent qu'une faible représaille. On reprochait à une dame napolitaine son attachement au nouveau gouvernement ; elle était enceinte : les bêtes les plus féroces respectent cet état ; mais l'esprit de parti, dans les révolutions, donne à l'homme un caractère qui le place au-dessous du tigre. Ces barbares déchirent les flancs de celle qui bientôt eût été mère ; ils lui ouvrent les entrailles, et en arrachent l'enfant, dont le mouvement et la vie n'arrêtent point ces mains sanguinaires ! Ils massacrent cette innocente créature aux yeux de la mère, dont ils ont la rage de repaître la vue des lambeaux de son enfant ! Elle respirait encore : elle existait pour endurer les tourmens les plus affreux, dont elle ne fut délivrée que par la mort. Croira-t-on que les bourreaux qui coopéraient à l'horrible supplice de cette infortunée prenaient le titre d'apôtres de la foi ?... Peut-on concevoir à-la-fois ce mélange si opposé de scélératesse et d'idées religieuses ?... La vengeance, le plus bas de tous les caractères, peut-elle être agréable à la divinité ? Ils mutilèrent tous les militaires qu'ils rencontrèrent isolés.

Ces cannibales portèrent leur rage délirante jusqu'à attacher sur une croix l'évêque de Cozenza, âgé de quatre-vingts ans, pour avoir obéi à l'autorité établie. Des familles entières furent hachées par ces assassins : ils brûlèrent des maisons et même des villages. Le général anglais Stuart, honteux de tant d'atrocités, et de commander à de pareils hommes, voulant arrêter le cours de tant de barbaries, promit vingt ducats à chaque paysan qui amènerait un prisonnier vivant. Pendant le cours de tous ces crimes, les Anglais étaient acculés dans le golphe de Sainte-Euphémie, près duquel ils se retranchèrent. Mais, pour les attaquer avec quelque succès, et pouvoir les jeter dans la mer, les Français attendaient des forces qui fussent assez considérables.

ISPÉGUI.

3 *juin* 1794. — Les approches du col d'Ispégui avaient été garnies de redoutes et de retranchemens par les Espagnols. Mais, le 3 juin 1794, une colonne française les ayant attaqués tout-à-la-fois de front et sur les flancs, ils abandonnèrent précipitamment toutes ces fortifications, et s'enfuirent à Erratzou, au-delà de la seconde ligne de leurs redoutes Cet avantage fut bien essentiel pour les Français, à qui il ouvrit un chemin dans la vallée de Bastan.

ITALIE. (CAMPAGNE D')

1809. — Le 10 avril, l'archiduc Jean fit porter la lettre suivante aux avant-postes de l'armée que commandait le prince Eugène :

« A M. le commandant des avant-postes français.

« D'après une déclaration de S. M. l'empereur d'Autriche à l'empereur Napoléon, je préviens M. le commandant des avant-postes que j'ai l'ordre de me porter en avant avec toutes les troupes que je commande, et de traiter, en ennemi, toutes celles qui me feront résistance.

« Du quartier-général de Mulborgete, le 9 avril 1809.

Signé JEAN, archiduc d'Autriche. »

Cette déclaration était à peine parvenue, que tous les postes furent attaqués. Il n'y avait, dans le Frioul, que les divisions Boursier et Serras. Le général en chef de l'armée d'Italie résolut de se replier, pour aller au-devant de ses différentes divisions. Ayant rencontré à Sacile la division Grenier et la division Sévaroli, il jugea convenable, le 16, d'engager une affaire entre Sacile et Pardenoue. On se battit pendant le jour avec succès; mais le soir, de nouvelles forces obligèrent à la retraite.

Une division de dix mille hommes, partie de la Toscane, ne devait arriver à Vérone que le 25; elle était composée d'excellentes troupes : le vice-roi jugea devoir prendre la position de Caldero et de l'Adige, mais en laissant des garnisons à Palma-Nuova, à Osopo et à Venise.

Cependant l'archiduc, rappelé au secours de Vienne, commença sa retraite le 30 avril. Le prince Eugène, dont l'armée était en bon état, et qui, du haut de l'excellente position de

Caldero, menaçait l'ennemi de l'œil, fondit sur lui avec rapidité. Dans une reconnaissance, où le général Sorbier reçut une blessure grave, il lui tua beaucoup de monde et lui fit six cents prisonniers.

Vicence, Trévise, Padoue, furent repris en un instant, et la Brenta repassée aussitot. Les Autrichiens perdirent trois cents hommes et mille prisonniers.

L'archiduc, poursuivi plus promptement qu'il ne s'y attendait, et repoussé plus vite qu'il n'était arrivé, se mit toutefois en bataille au-delà de la Piave, appuyant sa gauche aux montagnes et sa droite au chemin de Conégliano. Le prince Eugène, saisissant le défaut de cette disposition, forma une avant-garde de cinq mille voltigeurs, que commandait le général Desaix : il la fit soutenir par sa cavalerie, forte de dix mille hommes, passa la Piave le 8, et déborda les Autrichiens entre la route de Conégliano et la mer. L'avant-garde fut appuyée par les divisions Grenier et Macdonald, et l'armée ennemie fut mise dans le plus grand désordre. Seize pièces de canon attelées, trente caissons, sept mille fusils, des munitions, des bagages, trois généraux tués, deux autres pris, un grand nombre d'hommes tués et quatre mille prisonniers, furent les trophées de cette victoire.

Selon l'aveu des prisonniers, l'ennemi perdit dix mille hommes à la bataille de la Piave : le feld-maréchal de Wauxell y fut tué d'un coup de sabre, et le général Giulay y fut blessé grièvement.

Après cette bataille, les Autrichiens, vivement poursuivis, furent atteins à Sacile, au moment où ils essayaient d'établir des redoutes dans l'espoir de gagner du temps : attaqués, mis en fuite, ils laissèrent cinq cents prisonniers.

Le lendemain, 10 mai, la poursuite continua à l'avant-garde et ramena un grand nombre de prisonniers, dont quatre officiers supérieurs. Deux bataillons du vingt-troisième d'infanterie légère, qui avaient été dirigés sur Bruguiera, atteignirent la queue d'une colonne autrichienne, lui prirent cinq cents hommes et une pièce de canon.

Le 11, toute l'armée passa le Tagliamento. Vers trois heures après midi, elle joignit les Autrichiens à Saint-Daniel, dont le général Giulay occupait les hauteurs avec plusieurs régimens d'infanterie, plusieurs escadrons de hussards et cinq pièces d'artillerie. L'archiduc Jean, qui commandait en chef, avait ordonné de tenir jusqu'au dernier moment, pour que le reste

de l'armée eût le temps de défiler dans la longue vallée de la Fella. La position de l'ennemi ayant été attaquée sur-le-champ, il fut chassé de toutes les hauteurs, mis dans un horrible désordre, et, à minuit, l'avant-garde française prit position sur la Ledra. Malheureux dans tous ses desseins, l'archiduc Jean perdit, à Saint-Daniel, deux pièces de canon et six cents hommes. On prit, en outre, le drapeau et quinze cents hommes du régiment de Rieski.

Le 12, le général Grouchy poursuivit les Autrichiens jusqu'au-delà de l'Isonzo, leur fit mille prisonniers et leur prit, à Udine, tous leurs magasins, leurs pontons, et beaucoup d'équipages.

Le même jour, le colonel Giflenga, à la tête d'un escadron du sixième de hussards et d'un autre escadron des dragons de la Reine, joignit une colonne qui se retirait à Gemmona : il chargea aussitôt et battit les Autrichiens, auxquels il prit huit officiers, huit cents soldats, et un drapeau du régiment de Jellachich.

Leur arrière-garde, constamment poursuivie, fut atteinte, à Venzone, par l'avant-garde des vainqueurs, sous le commandement du général Desaix, et, après un léger combat, on lui fit cinq cents prisonniers, parmi lesquels étaient sept officiers d'état-major. Le général Colloredo, qui en était le commandant, fut blessé à la cuisse. La perte des Français consista en deux morts et cinquante blessés.

L'ennemi, dans sa fuite, avait brûlé plusieurs villages et tous les ponts de la Fella; mais on surmonta ces obstacles. Il s'était fortifié dans le fort de Malborghetto et sur le mont Predel : ces positions furent tournées, la première sous le feu du fort, et sans perdre un seul homme; la seconde par les vallées de Roccolane et de Dogua. Les troupes qui étaient chargées de ces deux mouvemens rencontrèrent les Autrichiens près de Tarvis, et emportèrent ce bourg au pas de charge.

Le 17 mai, le fort Malborghetto fut canonné depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf et demie. Alors on ordonna l'assaut. En une demi-heure, tous les blockhouses, toutes les palissades, ayant été assaillis, franchis à-la-fois, l'ennemi fut forcé et poursuivi avec un grand carnage jusque dans ses derniers retranchemens. Il perdit six cent cinquante hommes, deux obusiers, huit pièces de canon et tous ses magasins. La prise de ce fort, qu'on appelait *l'Osopo de la Carinthie*, ne coûta aux Fran-

çais que quatre-vingts blessés, grâce à l'extrême rapidité avec laquelle ils s'élancèrent. Le prince Eugène se loua du général Grenier, qui dirigea tout sous ses ordres, du général Durutte, du général Pacthod, qui entra le premier dans les retranchemens, du chef de bataillon Amoretti, qui fut blessé, du chef de bataillon Colas et du capitaine Guérin. Les grenadiers et les voltigeurs du premier de ligne, du cinquante-deuxième, du soixante-deuxième et du cent deuxième, se distinguèrent particulièrement.

Le même jour, immédiatement après la prise du fort de Malborghetto, le général en chef Eugène se porta sur Tarvis, où une nouvelle victoire couronna cette journée. L'ennemi était établi de l'autre côté du vallon, aussi profond qu'étroit, où coule la Schlitza, occupant dans cette position avec cinq régimens de ligne et cinq bataillons de croates, deux lignes de redoutes élevées en amphithéâtre et défendues par vingt-cinq pièces de canon. Il laissait voir sur ses derrières une cavalerie nombreuse. Les généraux Giulay et Frimont étaient à la tête de ces corps.

L'avant-garde française, que soutenaient les brigades Abbé et Valentin, attaqua de front l'ennemi, et la division Fontanelli l'attaqua par sa gauche. Cette division, que son artillerie n'avait pu encore rejoindre, ne fut point arrêtée par celle des Autrichiens : elle ne répondit au feu de vingt-cinq pièces que par le pas de charge, culbutant à la baïonnette tout ce qui se trouvait devant elle. L'ennemi prit la fuite dans le plus grand désordre, et l'avant-garde acheva de le mettre dans la plus entière déroute. Il laissa, en une heure, sur le champ de bataille, un grand nombre de morts, trois mille hommes faits prisonniers, et dix-sept pièces de canon. Le prince Eugène eut deux cents hommes hors de combat. Il distingua parmi les braves les généraux Fontanelli et Bonfanti, le colonel Zacchi du premier de ligne Italien, et le major Grenier, du soixantième de ligne.

L'artillerie et la division Serras se trouvaient arrêtées par le fort de Predel : le général en chef ordonna au major Grenier de se porter avec trois bataillons et deux pièces de quatre dans la vallée de Raïbell, pour attaquer le fort en le tournant, tandis que le général Serras, prévenu de ce mouvement, l'attaquerait de front. En un quart-d'heure, le fort fut emporté : toute sa garnison, composée de quatre

cents hommes périt dans cette attaque. On prit huit pièces de canon.

L'armée d'Italie arriva le 19 de Tarvis à Villach, le 20 à Klagenfurt, et le 21 à Saint-Weit : le 22 et le 24, elle entra à Freisach, à Unzmarkt et à Knittelfeld.

Sous le commandement du général Macdonald, l'aile droite de cette armée, composée des divisions Broussier et Lamarque et des dragons de la division Pully, avait été dirigée sur Goritz. Malgré tous les efforts de l'ennemi, elle passa l'Isonzo le 14, et le 15 elle prit position au-delà de Goritz, où l'on trouva onze pièces de canon, deux mortiers et beaucoup d'approvisionnemens d'artillerie.

Deux jours après, la division Broussier força les Autrichiens devant Prewald, et les obligea à s'enfuir précipitamment sur Layback. La division Lamarque, qui marchait par les routes de Podvel et de Poderay, culbuta par-tout l'ennemi et fit quatre cents prisonniers.

Le 20, le général Broussier fit sommer et capituler les trois forts de Prewald. On y prit deux cents hommes, quinze pièces de canon et quatre magasins remplis de munitions de guerre et de bouche.

Le 21, les forts de Layback furent reconnus et resserrés de près : le 22, le général Macdonald chargea le général Lamarque de l'attaque de gauche, le général Broussier de celle de droite, et la cavalerie fut disposée de manière à couper la retraite de l'ennemi. Le même jour, au soir, ces forts qui étaient défendus par quatre mille cinq cents hommes, et qui avaient coûté des sommes énormes à l'Autriche, demandèrent à capituler. Les généraux Zach et Giulay, à l'aspect des dispositions faites pour l'attaque, s'étaient sauvés avec quelques centaines d'hommes. Un lieutenant-général, un colonel, trois majors, cent trente officiers : quatre mille soldats mirent bas les armes. On trouva dans les forts soixante-cinq bouches à feu, quatre drapeaux, huit cents fusils et plusieurs magasins de vivres et de munitions.

Le prince Eugène donna les plus justes éloges au général Macdonald, qui avait dirigé toutes les opérations de l'aile droite de l'armée : les généraux Broussier et Lamarque le secondèrent dignement.

Quand l'armée d'Italie entra à Knittefeld, le général en chef fut informé que les débris du corps du général Jellachich

échappés à l'armée d'Allemagne, avaient été joints à Rotenmann par divers bataillons venant de l'intérieur, et formaient au total un corps de sept à huit mille hommes, se dirigeant sur Léoben : la division Serras eut ordre de forcer de marche, afin d'arriver avant lui à l'embranchement des chemins. Le 25, dans la matinée, son avant-garde rencontra l'ennemi qui débouchait par la route de Mautern. L'ennemi se forma sur la position avantageuse de Saint-Michel : tandis qu'il appuyait la droite à des montagnes escarpées, et la gauche à la Muer, le centre occupait un plateau d'un accès difficile. Le général Serras fut chargé de l'attaque de front, avec une brigade de sa division, et une autre brigade de la division Durutte, que commandait le général Valentin : en arrière de sa ligne étaient les neuvième et sixième de chasseurs à cheval, commandés par les colonels Triaire et Delacroix, aides-de-camp du prince. Le général Durutte se tenait en réserve avec sa division.

A deux heures, l'attaque commença sur toute la ligne : l'ennemi fut forcé en peu d'instans, le plateau emporté, et la cavalerie acheva la déroute : huit cents Autrichiens restèrent sur le champ de bataille, douze cents furent blessés, quatre mille deux cents, dont soixante-dix officiers de tous grades, furent faits prisonniers. On prit deux pièces de canon et un drapeau. Le général baron de Jellachich avec deux autres généraux, et soixante dragons, prirent la fuite à toute bride. Le général Serras entra à six heures du soir à Léoben, où il prit encore six cents hommes. Un nombre égal s'enfuit dans les montagnes de Saint-Michel, après avoir jeté ses armes : les Français eurent cinq cents hommes hors de combat.

Ainsi ce qui restait du corps nombreux aux ordres du baron de Jellachich fut détruit dans cette journée. Le prince Eugène fit un éloge particulier des généraux Serras, Roussel et Valentin, des colonels Delacroix et Triaire, de l'adjudant-commandant Forestier, du capitaine Aimé, du neuvième de chasseurs, qui prit un drapeau, du lieutenant Bourgeois, du cent deuxième, qui, avec quatre chasseurs à cheval, et huit hommes d'infanterie, fit six cents prisonniers, et du maréchal-des-logis Rivoire, du sixième de chasseurs, qui prit une pièce de canon, après avoir tué tous les canonniers sur leur pièce.

Le lendemain 26, avant midi, l'armée entra à Bruck, où

elle fit sa jonction avec le général de Lauriston, et avec l'armée d'Allemagne. Buonaparte lui adressa la proclamation suivante :

« Soldats de l'armée d'Italie,

« Vous avez glorieusement atteint le but que je vous avais marqué : le Sommering a été témoin de votre jonction avec la grande armée.

« Soyez les bien venus ; je suis content de vous !

« Surpris par un ennemi perfide, avant que vos colonnes fussent réunies, vous avez dû rétrogader jusqu'à l'Adige. Mais lorsque vous reçûtes l'ordre de marcher en avant, vous étiez sur le champ mémorable d'Arcole, et là, vous jurâtes sur les mânes de nos héros de triompher. Vous avez tenu parole à la bataille de la Piave, aux combats de Saint-Daniel, de Tarvis, de Goritz ; vous avez pris d'assaut les forts de Malborghetto, de Pradel, et fait capituler la division ennemie retranchée dans Prewald et Laybach. Vous n'aviez pas encore passé la Drave, et déjà vingt-cinq mille prisonniers, soixante pièces de bataille, dix drapeaux avaient signalé votre valeur. Depuis, la Drave, la Save, la Muer n'ont pu retarder votre marche. La colonne autrichienne de Jellachich, qui, la première entra dans Munich, qui donna le signal des massacres dans le Tyrol, environnée à Saint-Michel, est tombée dans vos baïonnettes. Vous avez fait une prompte justice de ces débris dérobés à la colère de la grande armée.

« Soldats ! cette armée autrichienne d'Italie, qui, un moment, souilla par sa présence mes provinces, qui avait la prétention de briser ma couronne de fer, battue, dispersée, anéantie, grâce à vous, sera un exemple de la vérité de cette devise : *Dio me la diede, guai a chi la tocca.*

« De mon camp impérial d'Ebersdorf, le 27 mai 1809.

« *Signé* NAPOLÉON.

« Par l'empereur,

« Le prince de Neufchâtel, major-général de l'armée.

ALEXANDRE. »

Le 27, à midi, le capitaine Bataille, aide-de-camp du prince Eugène, apporta l'heureuse nouvelle de l'arrivée de l'armée d'Italie à Bruck. Le général Lauriston avait été envoyé par Buonaparte au-devant d'elle, et la jonction s'opéra sur le Simeringberg. Un chasseur du neuvième, qui était en coureur en avant d'une reconnaissance de cette armée, ren-

contra un chasseur du vingtième, envoyé par le général Lauriston : après s'être observés pendant quelques secondes, ils reconnurent qu'ils étaient Français, et s'embrassèrent. Le chasseur du vingtième marcha sur Bruck, pour se rendre auprès du vice-roi, et celui du neuvième se dirigea vers le général Lauriston pour l'informer de l'approche de ce prince. Depuis environ quinze jours ces deux armées n'avaient pas de nouvelles l'une de l'autre.

Le prince Eugène montra dans toute cette campagne le sang-froid, l'intrépidité et le coup-d'œil qui présageaient dès-lors un capitaine illustre.

Au rapport de toute l'armée, le peuple italien se conduisit comme aurait pu le faire la nation française. Dans la retraite des soldats chargés de sauver l'Italie, ses habitans les accompagnaient de leurs vœux et de leurs larmes : si quelques hommes s'égaraient, ils les reconduisaient par des chemins détournés du péril, jusqu'à cinq marches de l'armée; lorsque des prisonniers ou des blessés, français ou italiens, conduits par l'ennemi, traversaient une ville ou un village, ils leur prodiguaient des secours, et cherchaient même pendant la nuit les moyens de les travestir pour les faire sauver.

Après la défaite du corps du général baron de Jellachich, le capitaine Matthieu, attaché à l'état-major de l'armée d'Italie, fut envoyé avec un dragon d'ordonnance sur la route de Salzbourg; il rencontra successivement une colonne de six cent cinquante hommes de troupes de ligne et une colonne de deux mille landwehrs, qui l'une et l'autre étaient coupées et égarées; il s'avança sur elles, les somma de se rendre, et elles mirent bas les armes.

IVRÉE.

24 *mai* 1800. — Les Autrichiens en force occupaient la ville d'Ivrée lorsqu'il fut ordonné au général Lannes de s'emparer de cette place. Le 24 mai 1800 les Français arrivent et l'entourent; ils escaladent les endroits les plus accessibles; l'exécution en est si prompte qu'ils se sont déjà élancés dans la ville; la garnison a eu à peine le temps de s'en apercevoir. La ville est bientôt au pouvoir des Français; les impériaux n'en disputent point la conquête, et y abandonnent quinze pièces de canon; on leur retient cinq cents prisonniers. Les généraux Watrin et Malher s'y distinguent par

leur intelligence, leur rare valeur et leur intrépidité. L'ennemi fut à peine attaqué qu'il fut mis en fuite et la place enlevée.

JAFFA (EN SYRIE).

1799. — Le pacha de Saint-Jean-d'Acre se permit d'insulter les Français. Buonaparte, étant entré en Palestine à la tête de l'armée d'Orient, se présenta, le 3 mars, devant la ville de Jaffa. A son approche, les éclaireurs de la division Kléber sont canonnés par l'ennemi, qui se retire dans l'intérieur de la place. L'investissement en fut formé par les divisions des généraux Lannes et Bon. Kléber, avec sa division, dirige en même temps la cavalerie, et va prendre position, pour couvrir le siége, à un myriamètre, sur la route d'Acre, au bord de la rivière de Lahoya; et, le lendemain, on fit la reconnaissance de la place. Cette ville est environnée d'une muraille sans fossés, flanquée d'une bonne tour avec du canon; deux forts défendent la rade et le port. Il semblait que la place était bien armée.

La décision du front de l'attaque est portée pour le sud de la ville, contre les parties les plus fortes et les plus élevées. Une batterie de brèche est d'abord établie avec deux contre-batteries sur la tour carrée, la plus dominante du front d'attaque; et une batterie, pour établir une diversion, est placée au nord. L'ennemi fit deux sorties du 5 au 6; il fut vigoureusement repoussé, et déjà les batteries vomissaient leur feu sur la place. La brèche fut jugée praticable le 6, à quatre heures du soir, et l'on ordonne l'assaut.

Les carabiniers de la vingt-deuxième demi-brigade d'infanterie légère se sont élancés à la brèche; ils sont précédés par l'adjudant-général Rambaut, l'adjudant Netherworde, l'officier du génie Vernois, et les ouvriers du génie et de l'artillerie les suivent; les éclaireurs marchent après les chasseurs. Cependant le feu de quelques batteries de flanc était dirigé sur la brèche, ce qui n'empêchait pas les Français de la gravir. Le jeune chef de brigade de la vingt-deuxième, officier d'un mérite distingué, est parvenu à se loger dans la tour carrée, ainsi que tous ceux qui ont franchi la brèche; ils s'y sont établis et maintenus par des prodiges de valeur, malgré les efforts de l'ennemi, qui cherche à repousser cette demi-brigade, soutenue par la division Lannes et par l'artillerie des

batteries qui mitraillaient dans la ville. En suivant tous les progrès des assiégeans, on voit sur-tout la division Lannes gagner de toit en toit, de rue en rue; et bientôt les deux forts sont escaladés et pris. L'intrépidité de l'aide-de-camp Duroc est admirée. Déjà la division Bon a pénétré dans la ville; elle s'est emparée du port. La garnison se défend avec opiniâtreté, avec acharnement; elle ne veut point se rendre; elle est immolée; on la passe au fil de l'épée. Deux mille cinq cents Maugrabins ou Arnautes et douze cents canonniers turcs la composaient.

Trois cents Egyptiens avaient mis bas les armes; ils sont renvoyés dans leurs familles. Les Français perdirent à Jaffa trente hommes, et ils eurent deux cents blessés. Buonaparte, en possession des forts et de la ville, ordonna d'épargner les habitans. On trouva dans cette place une artillerie considérable, composée de quarante pièces de canon ou obusiers de seize, et une vingtaine de pièces de rempart, en fer ou en bronze. Djezzar pacha avait reçu du grand-seigneur cet équipage de campagne. Il y avait en outre dans le port quinze petits bâtimens de commerce. Buonaparte donna l'ordre de conduire dans le port toutes les frégates qui se trouvaient encore à Alexandrie; de mettre la place et le port en bon état de défense, et d'y construire des magasins.

Mais une inquiétude générale tourmentait tous les esprits. La peste ravageait l'armée d'Orient depuis le commencement de la campagne de Syrie; ce fleau pesa plus violemment encore sur les individus de cette armée, depuis le siége de Jaffa. Souvent un mal imaginaire amène un mal réel, et le moral de l'homme affecté entraîne les maux physiques dont l'imagination est tourmentée par la crainte et la pusillanimité. Ces appréhensions appartiennent assez au vulgaire, qui, n'ayant point d'instruction, ne peut avoir de caractère. On vit le général Buonaparte, et il dut en cela être particulièrement remarqué et admiré : il chercha à détruire ce sentiment exagéré de crainte pour cette maladie, et à prévenir le découragement que ce fléau si redouté pouvait faire naître dans l'armée; il voulut prouver, en les bravant lui-même, que ses effets étaient moins terribles que l'effroi qu'ils causaient; et ce général visita, dans les plus grands détails, l'hôpital des pestiférés de Jaffa. Il envoya une partie de ses provisions particulières, et fit administrer sous ses yeux tous les secours que l'on peut procurer. Ensuite Buonaparte, suivi de son état-major et du

médecin en chef de l'armée, qui l'engageait à ne pas trop prolonger sa visite, n'en donna pas moins de temps à tous les détails de l'hôpital.

Ce général en chef porta son attention pour ses braves, jusqu'à tâcher de leur persuader qu'il ne fallait que du courage pour vaincre cette maladie; il les consolait enfin, et il inspirait à tous de la confiance dans les remedes qu'on employait, après avoir fait espérer aux uns un soulagement prochain, à d'autres une guérison certaine; et, pour donner enfin l'exemple de cette fermeté d'âme qu'il voulait inspirer, et détruire l'idée atterrante d'une contagion subite et incurable, il fit ouvrir devant lui quelques tumeurs pestilentielles, et en toucha plusieurs. Par ce dévouement, il donna l'exemple d'un courage inconnu jusqu'alors, et qui fit depuis des imitateurs.

JEAN (SAINT-).

16 *avril* 1796. — En même temps que le général Beaulieu était battu par Augereau, à Céva, sur le Tanaro, en Piémont, le général Rusca prit, le 16 avril 1796, le poste de Saint-Jean, qui domine la vallée de la Bormida; il y fit une centaine de prisonniers, et s'empara de deux pièces de canon.

JEAN-DE-LUZ (SAINT-).

5 *février* 1794. — Les armées françaises, dans leurs premières affaires avec l'Espagne, éprouvèrent des échecs, ce qui détermina le gouvernement à y envoyer des forces plus considérables. Dès le mois d'août 1793, l'armée contre l'Espagne était déjà composée de quinze cents canonniers, vingt-huit mille hommes d'infanterie et sept cents chevaux. Des coups de main, qui furent presque toujours heureux, exercèrent tout-à-la-fois ces troupes et les aguerrirent. On vit Latour-d'Auvergne, dans une de ces actions, à la tête de ses grenadiers, une hache à la main, s'efforcer de briser les portes d'une église, pour y trouver l'ennemi qui s'y était retranché.

Le général espagnol Caro, dans une autre rencontre, eut bien de la peine à se tirer des mains des Français. Sous les ordres et sous les exemples des Moncey et des Latour-d'Auvergne, il se formait en silence de bons officiers, dont les ar-

mées françaises manquaient encore. Déjà l'on s'apercevait de la bonne discipline des troupes et d'un plus grand ordre dans les administrations. Dans ce moment, on ne put se flatter d'aucune entreprise heureuse, en raison de la saison avancée. Ce qui avait le plus été nuisible aux opérations militaires, et au peu de succès qu'on en avait obtenu, provenait du morcellement des forces : cela fut senti par les commissaires-représentans qui eurent le bon esprit de ne plus tant les disséminer.

Bientôt la Bidassoa vit tous les corps de l'armée française rapprochés sur ses rives. Trois bataillons espagnols, dans la nuit du 10 au 11 novembre, vinrent se retrancher à trois kilomètres de la Bidassoa, sur la colline de l'ermitage Sainte-Anne à sa droite. Cette position, vraiment militaire, dominait tout le terrain jusqu'à la mer ; un profond ravin formait et défendait la gauche : et par ses derrières on pouvait communiquer avec Saint-Jean-de-Luz. Mais quelle dut être la surprise des Espagnols, lorsqu'au point du jour ils virent à leurs pieds trois mille Français qui élevaient des retranchemens. On ne pénétra point par quel sentiment ils ne firent aucun mouvement annonçant l'intention de déranger ces travaux, qui étaient immenses, et qui étaient devant ce poste. On eût dit, en voyant ce camp, que c'était un ancien *castrum* des Romains : on établit des huttes en bois, au défaut de tentes. Le soldat dans ces cabanes fut à l'abri de l'intempérie des saisons. Le chef d'artillerie l'Espinasse dirigea entièrement les travaux de fortification, qui furent entièrement conformes à son système de défense. Trois redoutes, liées entre elles par des lignes avec les batteries intermédiaires, composaient ces ouvrages : en avant des redoutes, étaient des redans, ou simples épaulemens en retraite les uns des autres : ils formaient une défense par échelons.

Ces dispositions étaient nécessaires pour préparer en arrière les moyens de défense, et avoir le temps de se prémunir contre une armée nombreuse. Par ces ouvrages, cette position devenait formidable. Cependant les Espagnols, s'apercevant de l'importance qu'on paraissait mettre à élever ce camp au-devant d'eux, cherchèrent les moyens de s'y opposer; chaque jour fut marqué par des combats partiels livrés de part et d'autre, et chaque jour l'avantage était remporté par les Français. Ce fut avec l'épée d'une main et la pioche d'une autre que ces fortifications furent élevées.

Il existait une montagne, dite de Louis XIV, située entre

le camp et la rivière de la Bidassoa. C'est sur ce mont que les Espagnols établirent des batteries de mortiers et de pièces à longue portée, dans le dessein d'inquiéter leur ennemi. Le colonel d'artillerie l'Espinasse fut chargé d'aller, au milieu de la nuit, renverser et détruire, sur cette montagne, tous les ouvrages élevés à grands soins par les Espagnols. Sur le bord opposé de la Bidassoa, étaient placées les batteries multipliées de l'ennemi, pour protéger leurs retranchemens. Elles commencèrent à vomir leur feu dès qu'on attaqua les ouvrages : ils n'en furent pas moins entièrement rasés. Le courage tranquille, et le sang-froid des soldats français et des réquisitionnaires fut admirable dans cette circonstance : ils arrachaient les palissades, et comblaient les lignes ennemies sous le feu le mieux nourri : les obus et les boulets pleuvaient ; mais l'immobilité du colonel l'Espinasse et l'intrépidité de Latour-d'Auvergne, conduisant ses grenadiers à l'attaque, leur servaient d'exemple. Les Français chaque jour, restreignant les positions des Espagnols, par la continuation de leurs travaux qui incommodaient fort l'ennemi, il se décida à une attaque générale.

Il n'était pas douteux que si l'entreprise d'un combat contre toute la ligne française était couronnée du succès, les Espagnols reprenaient la plus grande liberté de mouvemens, dont on les privait dans leurs positions. Trois colonnes espagnoles débouchèrent, le 5 février, au point du jour, du Calvaire d'Urugne, Lacroix-des-Bouquets et Andaye : ces colonnes étaient composées de treize mille hommes d'infanterie et d'une nombreuse artillerie. Tous les postes avancés sur la Bidassoa furent forcés ; et, après s'être emparés du Calvaire et de la Croix-des-Bouquets, ils foudroyèrent le camp des Sans-Culottes. Ce mouvement était aussi peu attendu qu'il était bien combiné, et les Espagnols ne surent pas profiter de tout le désordre qu'il jeta dans l'armée française.

On vit rester dans l'immobilité le général Uratia, qui s'était emparé de la montagne du Calvaire. Des forces supérieures attaquant tous les points à-la-fois, bien loin de renforcer ses premières lignes, le colonel l'Espinasse dut les abandonner à elles-mêmes, les laissant se replier successivement, par la raison que la masse attaquante aurait facilement culbuté les faibles détachemens qu'on eût pu envoyer à leur secours. Tout ce qui eût été hors des retranchemens courait le risque d'être taillé en pièces ou mis en fuite, sans espoir de se rallier. C'eût été

une fausse manœuvre, qui eût réduit ses défenseurs à un petit nombre d'hommes, et qui aurait détruit son corps de bataille.

Ainsi que cela avait été prévu, toutes les troupes françaises se replièrent d'un retranchement dans l'autre; mais, avec tout l'ordre de soldats habitués à la guerre, et qui savent éviter l'ennemi à propos, et l'attirer vers le point où ses efforts doivent échouer. Les Espagnols marchaient à l'attaque de la redoute de la Liberté avec une assurance entière, et telle que donne l'espérance d'une victoire certaine. Ils étaient fiers d'avoir fait rétrograder les avant-postes français : cette redoute était défendue par les troupes qui avaient eu le temps de s'y réfugier, et d'autres encore qui y avaient filé, et dans quelques endroits il y avait du canon : les Espagnols y trouvèrent une barrière impénétrable. Chaque décharge jonchait la terre de leurs morts; son feu était si bien nourri, si terrible, qu'il renversait des bataillons entiers. Cependant le général espagnol Caro, du haut de la Croix-des-Bouquets, voyant fuir et disperser ses bataillons, ne pouvait y porter de remède.

Le canon de la redoute la Liberté continuait à foudroyer les Castillans, quand le général Frégeville arrive. L'Espinasse lui présente le commandement : « *Tu en as trop bien usé*, dit Frégeville; *achève ton ouvrage, et que la France te doive cette belle journée tout entière.* » Le combat continue. Spontanément les Français se sont jetés hors de leurs retranchemens; ils se sont précipités sur leurs ennemis, la baïonnette dans les reins ils les chargent au pas de course. Dans la chaleur du combat, un jeune soldat d'un détachement de cavalerie, placé par le colonel l'Espinasse pour fondre sur l'ennemi au moment de sa déroute, est emporté par un boulet. Le commandant, voulant remplir ce vide, fait un mouvement pour changer de position. L'Espinasse lui crie : « *N'y suis-je pas moi, et ces braves canonniers.?*

Chacun reste à son poste, et le feu de l'artillerie, s'il est possible, devient plus terrible. Pendant sept heures que dura cette action, on vit les Français reprendre leurs positions, et s'y maintenir dans l'attitude la plus fière : les Espagnols se retirèrent dans le meilleur ordre. Cette surprise fut utile aux Français; elle leur fit augmenter leurs fortifications., renforcer leurs postes et redoubler leur surveillance. De long-temps l'ennemi n'osa les troubler, en voyant toutes ces mesures qui lui imposèrent. Pour prix de sa conduite et de sa valeur

dans cette journée, le colonel l'Espinasse fut nommé général de brigade sur le champ de bataille.

JEAN-PIED-DE-PORT (Saint-).

6 *juin* 1793. — Dans les premiers jours de juin, on vit le général espagnol don Ventura-Caro porter douze mille hommes à Saint-Jean-Pied-de-Port, pendant qu'il faisait le siége de Bellegarde, qui traînait en longueur. Le général français Servan fit aussi un mouvement provoqué par celui du général espagnol. Les Français, n'ayant que deux mille huit cents hommes, il fut résolu de former un camp à Château-Pignon, sur la route de Pampelune. Le 6 juin 1793, les troupes légères espagnoles attaquèrent d'une manière vigoureuse l'avant-garde française, composée de quinze cents hommes. A la tête des braves chasseurs, on voit accourir le capitaine Moncey, qui leur servit toujours d'exemple.

A peine l'ennemi est atteint, qu'il est renversé, et déjà l'on pénètre jusqu'à la hauteur de Mendibelza. Arrivés là, les chasseurs rencontrent six pièces de campagne, escortées par un corps de troupes ennemies; en un instant ils sont maîtres de ces pièces, les canonniers sont tués, ce qui en reste est dispersé, et les canons sont encloués. Mais bientôt un brouillard épais qui couvrait la montagne s'étant dissipé, quel fut l'étonnement des Espagnols en voyant le petit nombre d'hommes qu'ils avaient à combattre! Une batterie de quatre canons et deux obusiers protégeait leur première ligne qu'ils firent avancer de front, et dans le même temps, la seconde et troisième lignes se déployaient à droite et à gauche. Ils cherchaient à envelopper les chasseurs, qui, dans ce moment, se virent trop embarrassés de leur prise: ils abandonnèrent les pièces enclouées, et se retirèrent vers le camp.

Mais arrivés au camp, ils ne virent point le renfort sur lequel ils comptaient: les troupes de nouvelle levée qui formaient cette armée, effrayées de l'effet des obus, qui leur était inconnu, n'attendirent point les chasseurs; elles s'enfuirent débandées dans une seconde position : elles n'y furent pas plus fermes, et les Espagnols y placèrent des batteries. Les troupes légères espagnoles attaquaient dans le même moment le camp de Château-Pignon; leur première ligne s'était dirigée sur le front des Français, le reste de l'attaque portait sur leur gauche: le peu de troupes qui restaient au camp, accablées par

le nombre, l'eurent bien vite évacué. Des évènemens funestes se succédèrent parmi les Français. Le général Lagenetière, accouru de Saint-Jean-de-Luz pour le défendre, fut fait prisonnier. Une invasion dans la vallée de Bastan, avait été entreprise par une compagnie de volontaires, commandée par le brave Désolmes. S'étant hâté au premier avis du désastre, il tomba mort au pied d'un arbre, épuisé de fatigue et de chaleur. La perte des Français se monta à quatre cents hommes, morts ou blessés; celle des Espagnols fut de quinze cents hommes. Les Français perdirent deux pièces de canon à Château-Pignon.

Les Espagnols, toujours trop timides dans leurs succès, ne profitèrent pas encore une fois des avantages que la victoire leur avait laissés. Ils n'entreprirent rien sur Baigorry, se contentant de s'arrêter à la chapelle d'Orison. Dans cet instant, les Français en désordre, fuyaient vers Saint-Jean-Pied-de-Port, où s'amoncelaient leurs troupes. Cette occasion sans doute était favorable pour achever leur défaite, si les Espagnols l'eussent voulu. Cependant ces troupes furent de nouveau formées par le général Dubosquet; elles éprouvèrent un profond sentiment de regret et de honte de s'être vues accessibles à la peur; mais bientôt ramenées au combat et à l'offensive, elles tâchèrent d'effacer par des marques de bravoure tout ce que cette journée avait eu de triste pour les armes françaises.

JEMMAPES.

6 *novembre* 1792. — Lors de l'invasion des Pays-Bas autrichiens, en 1792, le général Dumouriez s'était réservé les opérations du centre de l'armée du Nord : c'était contre le principal corps d'armée autrichienne, sous les ordres du duc Albert de Saxe-Teschen, gouverneur des Pays-Bas, qu'il devait les diriger. Les hauteurs de Jemmapes, en avant de Mons, présentent une position militaire formidable; ce prince s'y était établi : il avait rendu le poste presque inexpugnable, par des retranchemens et un triple étage de redoutes garnies de cent bouches à feu. Il était essentiel d'empêcher l'ennemi de porter des forces plus considérables que celles qui étaient sur ce point, contre lequel le général français voulait diriger une attaque décisive; c'est à quoi il apporta tous ses soins : il y réussit, ayant su occuper les impériaux ailleurs.

De son côté, le duc Albert prit la résolution d'attendre, à Jemmapes, le sort d'une bataille, se reposant beaucoup sur la confiance qu'il devait avoir en ses fortifications. La supériorité des forces ennemies ne pouvait être mieux balancée que par la position qu'il occupait. En avant de son front, il s'était emparé de plusieurs points dans une lisière de bois qui s'étend depuis les villages de Frameries et de Beauveries, jusqu'à ceux de Paturage et de Wames. On avait aussi fortifié par des retranchemens la position de Bossut, qui fut attaquée le 3 novembre, par l'infanterie belge; elle fut repoussée avec perte : à la vérité elle s'était présentée au combat sans être formée avec ordre.

Pour une première attaque, cet échec déplut à Beurnonville; aussi il rétrograda d'abord jusqu'à Quiévrain. Mais le général Dampierre fut envoyé pour attaquer encore ce même poste. La fortune changea, rien ne put résister contre des soldats français, aguerris et bien disciplinés; ils se rendirent maîtres des bois de la Sarre. Afin de mieux concentrer ses moyens de défense, le duc Albert rappela tous ses avant-postes, tant il fut effrayé de l'audace des Français : l'ennemi abandonna des positions qu'il aurait pu disputer, et qu'il pouvait lui être utile de posséder encore. Dumouriez, s'empressant de profiter de cette faute, s'en empara : son avant-garde occupa les villages de Frameries et de Wames, et il établit son corps d'armée entre les villages d'Elonge et d'Haynin. Dans le même temps, une division de douze mille hommes, commandée par le général d'Harville, faisait sa jonction avec l'armée du Nord. A peine arrivée, le général qui la commandait reçoit l'ordre de se porter sur les hauteurs de Siply : de ce point, les Autrichiens étaient menacés d'être tournés par les hauteurs de Berthaimont et du mont Palisel, dont Mons est dominée, et même, s'ils tardaient encore d'être prévenus sur les hauteurs de Nimi, dont on s'emparerait.

Les dispositions du général Dumouriez furent terminées le 5, et l'on vit aussitôt l'avant-garde se porter en avant de Frameries, vis-à-vis du chemin de Cuesme : l'armée fut formée en colonnes sur la ligne du bois, de manière à pouvoir être mise en bataille par un à gauche, et présentant le front au village de Jemmapes. Pour qu'il fût possible de prendre Jemmapes à revers, on plaça douze bataillons sur la gauche, destinés aussi à soutenir l'attaque de Quaregnon. Le général

Dumouriez divisa l'armée en trois corps, et il resta au centre pour en diriger tous les mouvemens : le duc de Chartres était son lieutenant. Le commandement de la gauche avait été donné au général Ferrand : les généraux Dampierre et Beurnonville commandaient l'aile droite. Chaque division avait un corps de cavalerie pour les soutenir.

Les deux armées étaient en présence : elles étaient presque parallèlement rangées sur des hauteurs dont le plan était demi circulaire, à-peu-près également éloignées l'une de l'autre dans tous leurs points. Leur éloignement, l'une de l'autre, était de deux kilomètres; le profil du terrain du côté des Français présentait d'abord une pente rapide, sa saillie diminuait insensiblement, et s'aplatissait en s'approchant du fond du vallon. Les positions de l'ennemi, un peu plus élevées, avaient l'avantage de prédominer celles des Français : elles étaient dominées, et leur redoutes garnies de cent bouches à feu; vingt mille Autrichiens seulement les défendaient, et quarante mille Français déterminés à vaincre étaient prêts à les attaquer. A l'aspect de cet ordre de bataille, si imposant par sa régularité, et formidable par le nombre d'hommes qui composaient l'armée française, les généraux allemands délibèrent s'il n'est pas plus avantageux d'abandonner Jemmapes, et d'aller occuper derrière Mons, en y laissant une garnison, des positions plus belles encore que celles qu'ils occupent, si pendant la nuit ils attaqueront les Français, ou s'ils attendront le combat dans leurs positions actuelles.

Ce dernier avis, conforme à la circonspection du caractère allemand, prévalut. Ce qui put les encourager à ce dernier parti, fut sans doute le souvenir qu'ils conservaient de quelques réquisitionnaires français, qui, quelques mois auparavant, avaient lâché pied devant Mons, sans être attaqués. Il pouvait leur être difficile de penser que les individus de la même nation seraient plus braves devant un péril plus imminent, puisqu'il fallait se présenter devant des ouvrages si bien retranchés, et essuyer pendant long-temps la foudre de ses cent bouches à feu. Enfin, dès le 5, Quaregnon, défendu par une artillerie formidable qui commençait à vomir sa mitraille, reçut la première attaque. Le général Ferrand marche sur ce village : il rencontre des prairies marécageuses coupées de fossés; son artillerie le suivait.

Il est forcé de la laisser sur les derrières : elle était chargée à mitraille.

Mais ces obstacles ne l'arrêtent point, il marche baïonnette en avant, emporte le village de Quaregnon, et bientôt celui de Jemmapes est en son pouvoir; cependant le général Ferrand a son cheval tué sous lui, et reçoit une forte contusion à la jambe. Quoique ce général soit d'un âge avancé, son courage ne se ralentit point : il est à pied, il se place à la tête des grenadiers de sa colonne, et poursuit ainsi son attaque. Sur la droite un feu bien nourri de cinq redoutes, voisines du village du Cuesmes, avait retardé l'attaque du général Beurnonville, qui, se voyant dans un pays coupé, perd l'espérance d'y faire merveille. Dampierre prend soudain la résolution d'emporter la gauche des impériaux : il marche; à cent pas de lui sont les régimens de Flandre et des bataillons de Paris; les deux premières redoutes sont déjà enlevées, il y entre le premier, tourne les canons contre l'ennemi, et seize cents Autrichiens mettent bas les armes. Les blessés oubliant leurs maux, frappés de ce dévouement héroïque, se demandaient après la bataille : *Dampierre a-t-il survécu?*

Souvent justes appréciateurs du vrai mérite, les soldats le nommèrent le premier dans les acclamations qui suivirent la victoire, et Dumouriez, qui ne croyait pas avoir de rivaux si près de lui, dans cette journée, fut forcé de partager, avec Dampierre, la couronne qui fut décernée au vainqueur lors de son entrée à Mons. On assura que Dumouriez parut humilié d'avoir partagé sa gloire aux yeux de l'armée, et qu'il ne pardonna jamais à Dampierre. Dampierre plus grand, plus noble, a conservé à la postérité un beau trait d'un vétéran. Jolibois apprend la désertion de son fils, volontaire du premier bataillon de Paris; il se présente en place de son fils, le matin de la journée de Jemmapes, il s'écriait à chaque coup qu'il tirait sur l'ennemi : *O mon fils, faut-il que le douloureux souvenir de ta fuite empoisonne un moment aussi glorieux!* Jolibois fut nommé officier sur le champ de bataille.

Le corps de bataille des impériaux était déjà tourné et pris à revers, son aile droite était entièrement enlevée, lorsque Dumouriez, qui occupait le centre de l'armée, donna l'ordre d'attaque à cette partie de son armée qui était restée intacte :

Voilà les hauteurs de Jemmapes, dit-il à ses soldats, *et voilà l'ennemi : l'arme blanche et la terrible baionnette, voilà la tactique nouvelle à employer pour y parvenir et pour vaincre*. Ce fut avec alégresse qu'on reçut l'ordre d'attaque ; mais, en traversant la plaine qui les séparait de l'ennemi, les bataillons perdirent leur alignement : la ligne coupée occasionna un moment d'hésitation de la part des colonnes d'attaque; alors quelques escadrons autrichiens se présentèrent au centre de la position, sur le point où le chemin qui conduit à Jemmapes forme une ouverture au milieu des bois, et la ligne du centre se trouvait rompue par la lacune d'une brigade qui restait en arrière. Ce désordre est aperçu par un jeune domestique du général en chef; le nommé Baptiste, par une de ces inspirations qui indiquent un grand caractère, se porte vers le point du tourbillonnement, rallie l'infanterie, et rétablit l'ordre du combat en faisant encore avancer sept escadrons qui étaient restés en arrière.

Les troupes les plus prochaines avaient déjà reçu la funeste impulsion de cette fausse manœuvre, ou du moins de ce manque d'exécution aux ordres donnés avec cette précision militaire indispensable. Trois colonnes de bataillons s'étaient arrêtées sous le feu terrible des redoutes; elles se mêlaient déjà, signe ordinaire et précurseur de la débandade et de la fuite. Le duc de Chartres forme une masse en colonne des troupes déjà éparses et ébranlées, et leur donne le titre de bataillon de Jemmapes. Ce prince marche en avant et enlève les redoutes : par leurs intervalles la cavalerie légère y a aussitôt pénétré que l'infanterie.

Au même instant le général Thouvenot, dirigeant l'attaque de gauche, met l'ennemi entre deux feux, après avoir dépassé le village de Jemmapes; mais une partie s'est jetée dans la rivière d'Haine : la bataille est gagnée au centre et à la droite. Le général Dumouriez, au premier instant de cette attaque de droite, ne voyant rien de décisif, s'y était porté avec son artillerie, qui n'était pas encore parvenue à éteindre le feu des redoutes ; il pensait déjà à retirer les troupes de cette attaque, dans l'incerttiude où il était du succès du centre, pour protéger la retraite ; mais il rencontre dix escadrons de cavalerie et quelques-uns des bataillons de Paris qui avaient combattu sous lui au camp de Maulde. Une colonne de cavalerie autrichienne s'ébranlait

pour les charger, lorsqu'une décharge à bout touchant leur fit un rempart d'hommes et de chevaux : les escadrons français s'élancent alors, et l'on voit fuir toute cette cavalerie ennemie jusqu'à Mons. Ce même terrain est occupé par l'avant-garde, qui arrive avec Beurnonville; à l'instant même les troupes qui ont repoussé les escadrons impériaux fondent sur les redoutes, et l'hymne des combats qu'on entonne sert de cri de guerre aux braves qui mesurent leurs pas sur ce chant. Les grenadiers hongrois défendaient ces formidables retranchemens ; on les attaque de front, on les tourne par la gorge et ils sont emportés : de part et d'autre il se fait un grand carnage; engagée sur tous les points du front, la bataille est gagnée.

Mais le champ du combat est resté aux Français, qui s'y donnent quelques heures de repos. On reprend les armes et l'on poursuit l'ennemi. La réserve de droite, qui devait occuper les hauteurs en arrière de Mons, se dispensa d'y parvenir; maîtresses de tout le champ de bataille, les troupes françaises eurent la faculté de se placer ensuite à leur gré. Les impériaux avouèrent cinq mille hommes de perte : Dumouriez assurait n'avoir perdu que cinq cents hommes; chose incroyable ! Le combat fut trop meurtrier et l'instant de la défaite trop sanglant pour ne pas faire présumer le nombre de morts à-peu-près égal des deux parts.

La journée de Jemmapes couvrit les troupes françaises de gloire ; elles déployèrent dans l'exécution de leurs mouvemens un courage, une constance et une précision au-dessus de tout éloge. Le cabinet de Vienne, dès ce moment, parut renoncer à la défense de la Belgique, et le gouvernement autrichien abandonnant Bruxelles peu de jours après la bataille, se retira à Ruremonde. Les vainqueurs, dans cette brillante journée, furent regardés comme les libérateurs du parti qui avait été comprimé lors de la dernière révolution du Brabant. A leur entrée dans les villes conquises, on accueillait les Français par des démonstrations d'alégresse et même des actions de grâces, ce qui indiquait la propension des habitans vers l'opinion bien prononcée des idées libérales dont toutes les têtes étaient montées. Mons, après une sommation, vint offrir ses clefs ; plusieurs autres villes l'imitèrent.

JÉNA.

14 octobre 1806. — L'influence de la cour de Londres sur tous les cabinets de l'Europe ferma les yeux aux souverains du continent sur les dangers de leurs liaisons avec elle. Les batailles de Marengo, d'Ulm et d'Austerlitz ne leur firent point juger assez tout ce que les Français étaient capables d'entreprendre et de réaliser. Le monarque de Russie parut seul disposé à une paix sincère avec la France, et l'on se flatta toujours qu'un sentiment de reconnaissance le ferait pencher envers un vainqueur généreux; mais bientôt ces vues pacifiques, à l'instant même où l'on se disposait à traiter de la paix, s'évanouirent. La Prusse fut entraînée dans la coalition contre la France par le cabinet de Saint-James; elle fut menacée de la guerre si elle prétendait garder le Hanovre.

L'Angleterre faisait espérer au roi de Prusse une alliance avec la Russie, s'il voulait s'armer contre une puissance à laquelle le royaume de Prusse était redevable d'une augmentation de territoire, et des douceurs de la paix dont il avait joui au milieu de l'embrasement universel de toute l'Europe; et pour stimuler ce monarque, on lui rappelle l'ancienne gloire du grand Frédéric; on lui insinue que ses troupes sont instruites de la même tactique, qu'elles sont formées aux mêmes évolutions militaires; qu'enfin il possède une armée nombreuse, que quelques généraux de la guerre de sept ans lui restent : leur génie doit vaincre la France, qui n'est restée encore invaincue que parce qu'elle n'a pas trouvé d'ennemis plus braves, sur-tout plus habiles, et que cette gloire est réservée aux Prussiens.

La reine de Prusse présente elle-même ces sophismes spécieux à son royal époux; ils sont appuyés par le vieux duc de Brunswick, les princes du sang, et les généraux Blücher et Ruchel, jaloux d'acquérir quelque célébrité, les secondèrent. Le roi de Prusse n'avait aucun motif de guerre plausible contre la France, ce qu'il exposa en vain. Il aurait pu trouver quelque gloire l'année précédente à paraître le protecteur de la constitution germanique, violée en se montrant l'arbitre des destinées de l'Europe, et en se déclarant contre l'Autriche au moment où elle envahissait la Bavière quand les armées prussiennes étaient engagées dans la Moravie et dans l'Autriche. Si alors cette puissance eût attaqué

la France, elle eût pu en espérer quelque succès. Mais entrer en lice dans ce moment, n'était-il pas un peu tard, pour se joindre à la coalition après avoir vu tomber des armées nombreuses sous le fer de l'ennemi que l'on provoquerait maintenant? La sagesse, sans doute, imposait à ce royaume la continuation de la paix; mais il en avait été autrement décidé par la cour de Londres.

Le cabinet de Postdam fut entraîné, malgré les secours pécuniaires de l'Angleterre, vers la guerre la plus funeste pour la Prusse. Cependant on la voit se préparer à des hostilités prochaines; déjà son armée réunie est mise sur le pied de guerre; les arsenaux rétentissent du bruit des armes qu'on en retire; il y règne une incroyable activité. Les relations entre les cours de Londres et de Saint-Pétersbourg sont plus intimes et plus fréquentes. La Saxe et la Hesse reçoivent l'ordre du roi de Prusse de mobiliser leurs armées et de les réunir sous les étendards de l'armée prussienne : ces souverains sont forcés d'obéir. Frédéric-Guillaume a un premier corps d'armée de cent mille hommes, et Custrin garde sur son territoire quarante mille hommes de réserve. Ce nombre de troupes donne à ce prince une confiante audace, il se croit invincible; les unes vont occuper les frontières de la Westphalie, d'autre la Souabe.

Pour dissoudre la confédération du Rhin, une telle armée doit suffire; les nombreuses phalanges de la Russie arrivent trop lentement de leur contrée lointaine; l'impatience du roi de Prusse ne lui permet pas d'attendre ce puissant secours, et l'on assurait encore le cabinet des Tuileries de l'intention de conserver la neutralité. Le nord de l'Europe était embrasé de l'esprit de la guerre; cependant Napoléon avait les yeux ouverts sur tant de préparatifs. Le traité de Presbourg ayant été exécuté par l'armée française, elle se préparait à évacuer le territoire germanique, et déjà la rive gauche du Rhin avait vu plusieurs de ses corps, et tous étaient prêts à rentrer sur le territoire français, quand leur marche rétrograde dut être arrêtée par les préparatifs de la Prusse. On lève les camps qui étaient autour de Paris, et les maréchaux retournent à leurs postes. Le maréchal Lefebvre quitte Augsbourg pour se rendre à Dunkelsbuth; le prince de Ponte-Corvo va occuper le terrain en avant de Nuremberg et d'Anspach, et l'on voit le maréchal Augereau sur la Lahn prendre position près de Limbourg. Les corps

qui arrivaient du haut Palatinat font leur jonction à Furth où d'autres corps doivent se diriger.

On renforce les garnisons de la Vétéravie ; on répare Venlo, et Maestricht est approvisionné ; le royaume de Hollande est mis en état de défense. Bientôt Napoléon quitte Paris pour se rendre aux armées ; il est suivi par l'ambassadeur de Prusse, qui lui remet un *ultimatum* rédigé et conçu dans des termes et sur un ton que Napoléon est loin de vouloir entendre. Dès ce moment, les armes seules devaient décider si, sur la réquisition de Frédéric-Guillaume, les troupes françaises sortiraient de l'Allemagne, et si la confédération qu'il avait formée lui-même cesserait d'être protégée par Buonaparte. C'est entre la Saal et la Verra que l'armée prussienne s'était concentrée : le centre était à Gotha et à Erfurth ; la position de la droite à Eisenach, et la gauche occupait Weimar, appuyée sur les hauteurs qui couronnent la contrée, entre cette ville et Jéna.

Les bois de la Thuringe et la chaîne de montagnes qui borde la frontière de Saxe et traverse ce pays, en se dirigeant vers le nord de la Hesse, couvraient toute l'étendue de son front ; sa ligne etait assurée par de nombreux avant-postes ; un corps de troupes, établi sur la rive droite de la Saal et les postes de Schleitz, Saalfeldt, Saalburg et Hoff, dans lesquels on avait posté des troupes, flanquaient sa gauche. Une attaque de front présentait de bien grandes difficultés, dans une position défendue par tous les avantages que la nature et l'art peuvent fournir, et par une armée nombreuse. Cette armée portait principalement ses forces sur la droite, ce qui était un inconvénient ; et le passage des débouchés de la Franconie n'était point assez défendu ; leur gauche avait un côté faible qu'il était possible de tourner, parce qu'on n'avait pas eu la précaution de jeter assez de forces sur la rive droite de la Saal. Ces fautes n'échappèrent point à l'œil de Napoléon, qui en sut tirer parti ; il s'arrêta un seul jour à Bamberg, le 8 octobre 1805 ; il en partit à trois heures du matin, et sur les neuf heures il arriva à Cronach. Dès ce moment la plus active exécution fut apportée aux ordres qu'il donnait pour mettre l'armée française en mouvement.

La droite de l'armée se composait des corps des maréchaux Soult et Ney, et d'une division de Bavarois. Ces divers corps étaient partis d'Amberg et de Nuremberg ; ils devaient se réunir à Bayreuth, et marcher rapidement sur Hoff, où ils

arrivèrent le 9; ils y rencontrèrent l'ennemi, auquel ils enlevèrent ses magasins, et lui firent quelques prisonniers. Le 10, ils étaient rendus à Plaven. Ce mouvement était suivi par le maréchal Ney, à une demi-journée de marche. Le centre de l'armée était formé de la réserve du grand-duc de Berg, du corps d'armée du maréchal prince de Ponte-Corvo, de celui du maréchal Davoust et de la garde de Napoléon. Tous ces corps, après avoir débouché par Bamberg sur Cronach, arrivèrent sur le territoire de Saalburg, pour se porter de suite sur Schleitz et Géra.

Les généraux Lannes, Lefebvre et Augereau commandaient les corps qui composaient la gauche. Ces divisions se dirigeaient de Schweinfurt sur Cobourg, Graffenthal et Saalfeld. L'obliquité de cette ligne portait l'armée française sur la gauche de l'armée prussienne, et éludait tout ce que la position de l'ennemi présentait de redoutable au premier aspect. Pendant que la gauche manœuvrait pour prendre ses positions, Napoléon arrivait à Cronach, et le grand-duc de Berg en débouchait à la tête de sa cavalerie légère et du vingt-cinquième régiment de la même arme, pour s'avancer jusqu'à Saalburg. Un régiment prussien défendait ce poste; il s'opposa au passage de la Saal. Mais le vingt-cinquième d'infanterie légère l'attaqua, par ordre du grand-duc, et d'une manière si vigoureuse, étant soutenu encore par le feu de l'artillerie, que l'ennemi, craignant d'être tourné, abandonna et sa position, et la rivière de Saal. On vit, le lendemain 9 octobre, le grand-duc continuer sa marche sur Schleitz : le général Tavenzien occupait ce point et y flanquait avec six mille Prussiens et trois mille Saxons. Toute la matinée avait été employée, par Napoléon, à reconnaître le pays; il eut fini cette reconnaissance vers midi; il ordonna l'attaque sur-le-champ.

Les dispositions furent bientôt faites par le maréchal prince de Ponte-Corvo; et secondé par le grand-duc de Berg, il enleva le poste de Schleitz; la vallée qui est au-delà fut le lieu où se rallièrent les Prussiens, qui avaient été mis en déroute; ils y furent encore poursuivis et harcelés; obligés de céder le terrain, ils laissèrent plusieurs morts sur la place. Ce qui restait de la division qui fut mise en fuite se retira avec le général Tavenzien sur Auma. Pour la troisième fois, ce même corps prussien fut atteint par la cavalerie française; elle l'attaqua et acheva de le tailler en pièces.

Cette troisième action coûta beaucoup de monde aux Prussiens : le choc des hussards français fut si terrible, que les hussards prussiens, malgré toute leur valeur, ne pouvaient le soutenir; on maltraita fort aussi les dragons de Saxe, et le colonel des gardes saxonnes perdit la vie dans l'un de ces combats; sa mort fut glorieuse. A la tête du quatrième de hussards et du cinquième de chasseurs, le général Wattier fit une superbe charge. Les hussards prussiens avaient entouré dans la plaine quatre compagnies du vingt-septième d'infanterie légère; elles leur prouvèrent combien peu elles avaient à les redouter, par la manière avantageuse avec laquelle elles se mesurèrent contre les escadrons prussiens.

Le quartier-général du prince de Ponte-Corvo fut établi, le lendemain 10 octobre, à Auma, et le grand-duc de Berg à Gera; déjà l'aile gauche, commandée par les maréchaux Lannes, Lefebvre, et Augereau, ayant éprouvé ses armes contre l'ennemi, en avaient obtenu des succès complets; arrivée à Cobourg, le 8 octobre, elle en était repartie le lendemain, dirigeant sa marche sur Graffenthal. La tête de cette colonne était formée de la division du général Suchet; elle trouva l'avant-garde du corps d'armée prussienne du général Hohenlohe, à son approche de Saalfeld; ce corps était commandé par le prince Frédéric-Christian-Louis de Prusse. Le pont qui est entre cette ville et Rudenthal, ainsi que le poste de Saalfeld, était défendu par cette avant-garde. La moitié seulement de la division Suchet était arrivée, lorsque l'action la plus vive s'engagea par une canonnade. Les Français mirent tant d'impétuosité dans cette attaque, qu'ils ne donnèrent pas le temps au reste de la colonne d'arriver pour y prendre part; et la cavalerie prussienne fut enfoncée par les neuvième et dixième régimens de hussards.

L'infanterie ennemie, dans ce choc, se trouva coupée du reste de son armée, et ne put, en se mettant en retraite, conserver ni son ordre de bataille ni ses rangs; et, pour compléter le désordre, elle rencontra un marais dans sa marche; on en culbuta une partie dans ce marais, et l'autre partie fut dispersée dans les bois. Dans cette affaire il tomba au pouvoir des vainqueurs mille prisonniers, six cents hommes tués et trente pièces de canon. Le prince prussien, l'un des provocateurs de la guerre, trouva une mort glorieuse dans ce combat; son courage l'avait emporté; on attribua le coup

mortel qu'il reçut à un excès d'inconsidération ou au désespoir.

L'armée française recueillit, dans cette affaire d'avant-poste, le précieux avantage de balayer la rive droite de la Saal; ses succès lui donnèrent les moyens que Napoléon avait calculés, ceux de tourner l'armée prussienne sans obstacle. Le 12 octobre, vers le soir, des patrouilles françaises parurent sous les murs de Leipsick, et l'on établit le quartier-général du grand-duc de Berg entre cette ville et Zeist; et, dans cette dernière ville, celui du maréchal prince de Ponte-Corvo; on plaça à Géra le quartier-général de Napoléon, sa garde, et le corps du maréchal Soult; et, à Neustadt, celui du maréchal Ney. Des magasins nombreux, établis par l'ennemi à Naumbourg, tombèrent au pouvoir du maréchal Davoust; c'était en avant de cette ligne; il y fit quelques prisonniers, et s'empara d'un superbe équipage de pontons, attelé. C'est à Jéna que le maréchal Lannes prit poste; le maréchal Augereau s'établit à Kala. La principale cause de la défaite des Prussiens, à la bataille de Jéna, put être attribuée en partie à une faute grave qu'ils commirent en laissant à leur ennemi la facilité qu'ils trouvèrent de placer leur quartier-général sur ces deux points.

Il avait paru que le 9 octobre, le roi de Prusse avait l'intention de commencer les hostilités: sa droite était disposée à déboucher sur Francfort, son centre sur Wurtzbourg et sa gauche sur Bamberg. Ses projets étaient parfaitement secondés par la position qu'il avait fait prendre à son armée; ses divisions étaient disposées, et ce plan allait recevoir son exécution, lorsqu'il s'aperçut que Napoléon l'avait prévenu, et qu'il était déjà tourné par l'armée française: il dut faire alors de nouvelles dispositions. Tous les détachemens prussiens, qui avaient été jetés en avant, furent rappelés dans les journées des 9, 10, 11 et 12 octobre. Et le 13, l'armée prussienne, après avoir changé de direction, se forma en bataille, entre Capellendorf et Averstaedt; elle faisait face à la Saal.

Les hauteurs qui environnent Lutzerode étaient occupées par l'avant-garde des Prussiens, commandée par le général Tavenzien. L'armée française bivouaqua pendant la nuit qui précéda le 14, sur un plateau où les feux de l'avant-garde ennemie pouvaient facilement arriver: ils plongeaient encore sur tous les défilés qu'il fallait que les Français franchissent pour déboucher dans la plaine. Le corps d'armée du général

Holzendorff soutenait la gauche des Prussiens; et derrière elle, le corps du prince de Hohenlohe était formé en bataille. L'armée prussienne, dans cette nouvelle position, semblait devoir être aussi inexpugnable que dans celle qu'elle venait de quitter; là, elle défendait la chaussée de Weimar, et ses manœuvres tendaient à vouloir forcer le passage de la Saal. Mais, pour obtenir le succès de cette opération, il eût fallu que les chefs de l'armée eussent eu un plan déterminé, ainsi que pour la bataille qui était inévitable : ils avaient laissé occuper tous les points qui pouvaient leur favoriser le passage de la rivière.

Le 13 octobre, Napoléon était déjà à Jéna, à deux heures de l'après-midi; il se rendit aussitôt sur le plateau qui est en avant de cette ville, et dont s'était emparée son avant-garde, pour y observer l'ennemi, qui comptait que l'armée française ne pouvait déboucher dans la plaine, sans forcer le passage de la chaussée qu'il gardait, dont le plateau formait le principal abord, et sur son peu d'étendue, suffisant à peine pour le déploiement de quatre bataillons. Mais les Français, prêts à combattre, et sous les yeux de leurs chefs, aplanissent toutes les difficultés. Sur le côté opposé à la chaussée défendue par les Prussiens, est un roc qui sert de base au plateau. Napoléon, dans une nuit, fit tailler un chemin sur ce rocher, pour le passage de l'artillerie, et afin que les troupes, qui ne pouvaient pas être placées sur le plateau, pussent se déployer par les débouchés que Napoléon fit ouvrir à partir de la ville jusque dans les vallées qui l'environnent.

Le maréchal Lannes, à la tête de son corps d'armée, vint prendre position sur le plateau, tandis qu'on traçait ce chemin sur ses flancs. Le général Victor rangea les lignes de ce corps. Le penchant à droite fut occupé par la division Suchet; celui de la gauche par la division Gazan. L'infanterie de la garde de Napoléon fut placée au centre, par le maréchal Lefebvre, directement sur le sommet. Chaque division formait une aile, par cette position, et dans les intervalles de chaque corps était placée leur artillerie. La gauche de cette position était appuyée de celle que le maréchal Augereau avait prise à Kala. L'ordre fut donné au maréchal prince de Ponte-Corvo de déboucher par Dornbourg, afin de pouvoir tomber sur les derrières de l'ennemi, dans le cas qu'il se portât en forces sur Naumbourg ou sur Jéna. Le maréchal Davoust reçut l'ordre de déboucher par Naumbourg, et de

s'établir sur le point le plus favorable pour défendre les défilés de Kosen, si l'ennemi se portait sur Naumbourg; et de marcher ensuite sur Apolda, pour le prendre à dos s'il restait dans sa position. Les corps d'armée des marechaux Ney et Soult cheminèrent toute la nuit pour arriver.

La nuit qui précéda ce jour si glorieux pour les armes françaises fut passée au bivouac par Napoléon, au milieu de ses braves. Quel spectacle plus imposant que l'appareil de deux armées formidables en présence, qui n'attendent que les premiers rayons du jour pour en venir aux mains!... Trois myriamètres d'étendue présentaient le front de l'armée prussienne; ses feux embrâsaient l'atmosphère. L'armée française avait allumé et concentré les siens sur un petit point. Une demi-portée de canon formait la distance d'un front d'armée à l'autre. Il ne se faisait pas un mouvement qu'il ne fût entendu. La distance des sentinelles leur permettait de se parler.

Un brouillard épais obscurcissait le temps, vers la pointe du jour : dès qu'il parut, l'armée française prit les armes. Napoléon parcourut plusieurs lignes avant le commencement de l'action; il recommandait à chaque corps la cavalerie prussienne depuis si long-temps vantée; il leur parlait de l'anniversaire d'Ulm, qui devait effacer les souvenirs de la Champagne; il leur rappelait que l'armée d'Autriche, à Ulm, était embarrassée dans ses positions, comme les Prussiens dans les leurs, auprès de Jéna, puisqu'ils avaient déjà perdu leurs lignes d'opérations, leurs magasins et la majeure partie des ressources qui leur étaient si utiles, soit pour attaquer, soit pour se défendre. Il leur faisait bien sentir que, dans ce moment, ils étaient réduits, après quelques jours de campagne, à combattre pour tâcher de se retirer avec honneur de toutes les fausses positions dont ils n'avaient pas su juger tous les inconvéniens au premier coup-d'œil; ils ne pouvaient obtenir de retraite qu'en faisant une trouée sur divers points. Les corps qui ne résisteraient point assez vivement pour en empêcher l'effet se couvriraient d'opprobre.

A ces paroles de Napoléon, succédèrent les cris mille fois répétés de : *Marchons!* Et sur-le-champ une vive fusillade de la part des tirailleurs fut le premier signal du combat. L'impétuosité de cette attaque étonna, déconcerta l'ennemi, qui ne put tenir dans la position avantageuse qu'il occupait. La nature ayant multiplié les obstacles sur le terrain que l'ar-

mée française avait à parcourir pour arriver à l'ennemi, elle les surmonta, se répandit dans la plaine, après avoir débusqué l'ennemi de sa position, et alla prendre son ordre de bataille. Les Prussiens se replièrent pour attendre, dans une autre position, que le temps fût éclairci. A cette première attaque, ils n'avaient opposé que les efforts d'une vive défense, se réservant d'attaquer à leur tour, lorsque le brouillard serait dissipé. Afin de couvrir les défilés de Naumbourg, et de s'emparer des débouchés de Kosen, ils sentirent en ce moment qu'il leur était nécessaire de détacher cinquante mille hommes de leur gauche.

Depuis la pointe du jour, le maréchal Davoust attendait l'ennemi sur tous les points de cette attaque. Le centre et la droite de l'armée prussienne se dirigèrent sur le front de l'armée française, qui achevait de déboucher du plateau de Jéna. La totalité de ses forces était encore de quatre-vingt mille hommes : on y remarquait une superbe cavalerie qui manœuvrait avec beaucoup de précision et de célérité. Les forces des deux armées étaient assez balancées ; cependant il manquait encore du côté des Français une partie des troupes du maréchal Ney, qui étaient restées en arrière : la grosse cavalerie ne pouvait arriver avant midi, et la cavalerie de la garde était encore à trente-six heures de marche. Napoléon eût vivement désiré de voir différer l'attaque de quelques heures, d'après toutes ces considérations.

Les troupes qui devaient joindre l'armée, et sur-tout la cavalerie, étaient bien nécessaires à la position que Buonaparte venait d'adopter. Les grands capitaines pensent qu'à la guerre aucune considération ne peut balancer, dans certains momens, l'avantage de prévenir l'ennemi en l'attaquant le premier. A l'approche du combat, il est difficile de contenir l'ardeur des guerriers français. Cette vérité ne tarda pas à se montrer dans tout son éclat. Depuis deux heures, les deux armées étaient couvertes par un brouillard qui dérobait à la vue les plus grosses masses. Mais bientôt un beau soleil d'automne eut pompé ces vapeurs épaisses, et eut laissé s'apercevoir les deux armées à petite portée de canon ; à peine la gauche de l'armée française, commandée par Augereau, avait-elle débouché, qu'elle s'était appuyée sur le village d'Isserstedt, et sur les bois qui l'environnent. Cette gauche était séparée du centre par la garde de Napoléon, commandée par le maréchal Lefebvre ; le centre était sous les ordres

du maréchal Lannes ; la droite était commandée par le maréchal Soult ; et Ney, qui en faisait partie, attendait encore l'arrivée de plusieurs corps, n'ayant avec lui que trois mille hommes. On avait chargé le surplus de la ligne de faire face aux cinquante mille hommes que l'ennemi avait détachés sur la gauche vers Kosen. Plusieurs bataillons français s'étaient engagés dans un village; l'ennemi s'y dirigea pour les en déposter, mais le maréchal Lannes alla au soutien des Français vers ce même village, faisant marcher sa troupe par échelons. Dans le même temps, le lieutenant-général Holzendorff, à la tête d'un corps prussien, défendait un bois que le maréchal Soult, qui à peine débouchait de Closwitz, venait d'attaquer sur sa droite.

D'un autre côté l'ennemi manœuvra de sa droite sur la gauche de l'armée française ; mais le maréchal Augereau se porta avec célérité sur ce point pour le repousser; l'action fut générale en moins d'une heure ; huit cents pièces de canon vomissent la mort entre deux cent cinquante mille hommes qui en sont aux mains. Toutes les ressources que le génie de la guerre peut inventer pour la destruction de l'homme sont ici employées pour obtenir de nouveaux titres à l'honneur et mériter la victoire ; le courage et l'audace font couler le sang; ils affrontent tous les dangers : dans les deux armées des traits d'héroïsme éclatent. Cependant on s'aperçoit déjà que la chance n'est pas égale ; du côté des Français les lignes ne se dérangent nullement.

Napoléon commande en personne ; il a pris des mesures si précises, des précautions si sages, que la victoire, qui le favorisa dans toutes les grandes époques, ne paraît nullement incertaine en ce moment. Il est entouré de tous les héros français, savoir du maréchal prince de Neuchâtel, ministre de la guerre, du grand maréchal Duroc, du général Caulincourt, de ses aides-de-camp, des écuyers de service, à la tête de l'infanterie de sa garde ; par-tout il porte l'œil du maître, et sa vigilance lui fait prévoir les évènemens et le tient en mesure de pourvoir aux accidens imprévus. Après avoir enlevé le bois qu'il avait attaqué depuis deux heures, le maréchal Soult fait un mouvement en avant ; on donne l'avis à Napoléon que les deux divisions du maréchal Ney et la division de cavalerie de réserve arrivent, et qu'elles se forment en arrière du corps de bataille. Il est aussitôt or–

donné à cette réserve de s'avancer sur la première ligne, dont l'ardeur redouble en voyant cet appui.

Mais le courage de l'ennemi va toujours en dégradant; il s'affaiblit à chaque instant; il ne tient plus; il ne peut résister, c'en est fait, il est culbuté.... Les Prussiens se mettent en retraite : d'abord pendant une heure, ils l'exécutent avec ordre. Bientôt le désordre le plus affreux, une confusion totale est dans les rangs dès que le grand-duc de Berg a paru et a pu prendre part au combat, à la tête des divisions de dragons et de cuirassiers. La victoire, planant sur la ligne française, étendait ses ailes d'un bout à l'autre : sur tous les points, les Prussiens, vaincus, ne se défendaient plus; ils ne s'occupaient que de trouver des défilés pour fuir, en évitant leur ennemi.

Sur la droite, le maréchal Davoust faisait des prodiges de valeur; le gros de troupes ennemies qui s'était présenté pour déboucher par Kosen, avait non-seulement été contenu, mais mené battant l'espace d'un myriamètre et cinq kilomètres; il avait déployé dans cette chasse la bravoure et la fermeté de caractère qui constituent l'homme de guerre; les avantages et la gloire obtenus par le reste de l'armée furent soutenus sur les points qu'ils étaient chargés de défendre, par l'exemple des généraux Gudin, Friant, Morand, Daultanne, chef de l'état-major, et la rare intrépidité des corps qu'ils commandaient. Les trophées de cette journée, à jamais mémorable, qui venait d'anéantir la puissance militaire de la Prusse et de sacrifier des milliers de victimes aux fureurs d'une jalousie ambitieuse, se composaient d'environ trente-cinq mille prisonniers, dont vingt généraux, soixante drapeaux ou étendards, parmi lesquels plusieurs des gardes du roi de Prusse avec un étendard des gardes-du-corps, portant la légende française : *Nec pluribus impar;* trois cents pièces d'artillerie, des magasins immenses, et tous les avantages que peut procurer une victoire complète. Le nombre des morts fut en proportion : on l'évalua à plus de vingt mille tués ou blessés, parmi lesquels le duc de Brunswick, les généraux Schmettau et Ruchel. Le prince Henri de Prusse et le maréchal Mollendorff furent blessés d'une manière assez grave, mais qui n'était pas mortelle.

La consternation et le désordre étaient à leur comble parmi les débris de cette armée : les Prussiens, échappés au glaive de Mars, fuyaient dans la déroute pêle-mêle; les rangs n'é-

taient plus observés, même dans les corps qui n'étaient pas entièrement dissipés. Du côté des Français, on évalua seulement à onze cents hommes le nombre des morts, et à trois mille celui des blessés, parmi lesquels le général Conroux. Parmi les morts, on regretta vivement plusieurs guerriers valeureux, tels que le général de Billi; les colonels Vergès, du douzième de ligne; Lamotte, du trente-sixième; Nicolas, du soixante-unième; Higonet, du cent huitième; Harispe, du seizième d'infanterie légère; Marigny, du vingtième de chasseurs, et Barbe, nègre, du neuvième de hussards. Le maréchal Lannes eut la poitrine rasée d'un biscaïen, sans en être blessé. Les habits du maréchal Davoust furent criblés de balles et son chapeau fut emporté.

L'infanterie française fournit dans cette bataille la preuve d'une valeur, d'une intrépidité, qui doivent lui avoir acquis, à juste titre, celui de la première infanterie du monde. Napoléon, dont le jugement et les connaissances militaires ne peuvent être contestés, qui sut toujours reconnaître et apprécier le mérite en ce genre, déclara que la cavalerie française, fortifiée par les deux campagnes précédentes et par la journée de Jéna, n'avait pas d'égale. On admira des charges très-hardies, faites par les généraux Durosnel et Colbert, où ils eurent l'occasion de se distinguer, le premier, avec les septième et vingtième régiment de chasseurs; le second, à la tête des troisième de hussards et douzième de chasseurs. Cet éloge mérité dut également s'étendre sur le major du vingtième de chasseurs, et généralement sur tout ce qui put donner.

L'audace et l'impétuosité de la cavalerie française déployèrent dans cette journée toute la force humaine. Aussi, la cavalerie prussienne, que Napoléon lui avait recommandée, ne tint point, malgré sa brillante réputation et ses jactances, contre la fougue du choc des Français A peine la victoire se fut-elle prononcée du côté des Français, que les Prussiens sentirent qu'ils avaient perdu toutes leurs ressources; leur gauche, vivement poursuivie par le maréchal Davoust, essayait de faire sa retraite sur Weimar, leur centre et leur droite sur Naumbourg. La plus grande confusion régnait dans cette retraite; elle était occasionnée par le défaut d'ensemble et la diversité des vues qui dirigeaient la marche des différens corps. Tant d'imprévoyance, tant de faux calculs faillirent

à en rendre le roi de Prusse victime, car il ne dut son salut qu'en fuyant à travers les champs, à la tête de son régiment.

Un intervalle dans le centre de l'armée française s'offrit à ses yeux pendant la nuit. Frédéric-Guillaume trouva le moyen de se glisser entre deux divisions : combien cette marche devait être pénible pour cet infortuné monarque! il parcourait un terrain dont l'air retentissait de toutes parts de tous les transports d'alégresse que la victoire peut donner à une armée triomphante : entraîné malgré lui à cette guerre, que de tristes réflexions devaient agiter l'âme de ce souverain! Quelle position! Les débris de son armée en pleine déroute furent poursuivis par divers corps, qui ramenèrent un bon nombre de prisonniers, de canons, de bagages, et de toute espèce de munitions.

Trente pièces de canon tombèrent dans les mains du maréchal Davoust; le maréchal Soult s'empara de trois mille tonneaux de farine, et le maréchal prince de Ponte-Corvo ramassa quinze cents prisonniers. L'armée prussienne était tellement dispersée, elle avait si peu de direction dans sa retraite, qu'elle se trouvait mêlée avec les corps français. Il fut curieux de voir un de ses bataillons venir se placer au centre d'un des bivouacs français, le prenant pour un des siens. Plus de trois cents officiers saxons et six mille soldats de Saxe furent faits prisonniers. Napoléon se montra généreux à leur égard, en les renvoyant chez eux sur parole; en leur déclarant que puisqu'ils n'avaient pris les armes que pour assurer l'indépendance de la nation saxonne, et pour s'opposer à sa réunion à la monarchie prussienne, il consentait à leur renvoi, moyennant que les officiers eussent souscrit une déclaration faite en leur nom et qui devenait également obligatoire pour les sous-officiers et soldats. Après une telle journée, le repos était sans doute nécessaire à Napoléon; mais il passa la nuit entière à faire distribuer de l'argent, des secours, et à aider lui-même à panser les blessés.

Il est un trait que nous citerons, entre mille autres que nous regrettons de ne pouvoir placer ici; il caractérise à-la-fois Napoléon et le soldat français. Toute la cavalerie française n'était pas encore rendue pendant les deux premières heures de la bataille, et la cavalerie prussienne menaçait les ailes de l'armée française : Buonaparte se portait par-tout au galop, pour ordonner les changemens de front en carrés. Déjà tout le monde était aux mains, et la garde à pied se

voyant avec dépit dans l'inaction ; plusieurs voix firent entendre ces mots ; *En avant ! Qu'est-ce?* dit Napoléon. *Ce ne peut être qu'un jeune homme qui n'a pas de barbe, qui peut vouloir préjuger ce que je dois faire ; qu'il attende qu'il ait commandé dans trente batailles rangées, avant de prétendre me donner des avis.* Impatiens de se signaler, c'était en effet de jeunes vélites qui avaient marqué cette audace.

Les militaires qui prendront la peine de suivre avec attention les campagnes de Napoléon seront frappés de la hardiesse de ses plans, de son activité dans l'éxecution, de son coup-d'œil, de l'étendue et de la précision de ses combinaisons. Il est rare que la prévoyance soit unie à l'audace, et c'est ce qui étonne le plus dans ce grand capitaine, qui ne négligea jamais au milieu des entreprises les plus délicates, et les succès les plus brillans, d'assurer ses positions, ses magasins, ses dépôts : et comme si chaque jour il se croyait à la veille d'une défaite, il préparait jusqu'à cent myriamètres de lui des places fortes, des moyens de retraite et de nouvelles ressources. Beaucoup d'hommes ont gagné des batailles; il en est peu qui aient profité de leurs succès. A peine en voit-on qui s'occupent de vaincre, de manière à tirer quelque avantage de la victoire. La vie militaire de Napoléon pourra présenter ces leçons à la postérité. Que fût-il resulté, si M. de Mélas eût été attaqué et battu de front à Marengo; il eût jeté des troupes dans toutes les places, et se serait replié dans les états héréditaires : alors il eût fallu faire des siéges; mais l'armée battue pour un moment, se serait ralliée, recrutée, et au bout de quelques mois, la guerre eût recommencé.

Mais avant de combattre le général de Mélas, Napoléon avait su lui enlever tous ses magasins, lui couper toute retraite. Sans vivres, sans munitions, son armée battue se trouva à la discrétion du vainqueur. Sans gouverneurs, sans ordres, sans garnisons, les places fortes lui ouvrirent leurs portes, et la paix devint le fruit d'une seule victoire. Maintenant, supposons que Buonaparte eût sur la Saal, attaqué le roi de Prusse dans l'ordre ordinaire et naturel ; il l'eût, par la combinaison de ses manœuvres, battu tout aussi complètement qu'il l'a fait à Jéna ; mais le roi de Prusse, maître de ses derrieres, auquel on aurait laissé intacts ses magasins pour nourrir ses troupes et renouveler ses munitions, se fût certainement retiré sur l'Elbe. Après avoir rompu ses ponts, il aurait

rallié ses forces derrière le fleuve, il aurait mis ses forteresses en état de défense, il les aurait pourvues de garnisons suffisantes ; les Saxons, les Hessois, qui se fussent déclarés, l'auraient suivi. Les Russes, les Anglais, les Suédois, ayant eu le temps d'arriver au secours de leur allié, il eût fallu de nouvelles batailles pour décider du sort de la Prusse.

Au lieu de tout cela, la retraite naturelle des Prussiens leur a été coupée trois jours avant la bataille, et leurs magasins leur ont été enlevés. La plus grande partie de l'armée vaincue n'arrive sur l'Elbe qu'après les vainqueurs, ayant été obligée de faire un long circuit ; et faute d'ordre et de prévoyance, on envoie dans les villes trop ou trop peu de garnison, résultats d'une grande confusion ; sont-ce encore des fuyards ! des troupes désorganisées, la plupart sans armes : quelle résistance peuvent opposer de pareils soldats ? et tôt ou tard dans sa poursuite, le vainqueur s'empare de ces différens corps errans, sans ordres, sans projets uniformes, sans plans fixes, et tous coupés les uns avec les autres.

Après la bataille de Jéna, tel fut le spectacle qu'offrit l'armée prussienne. On ne peut donner de meilleures raisons de la prompte reddition des forteresses prussiennes, que celles du découragement de leurs soldats. La certitude de ne pouvoir être secourus leur ôtait le courage ; échappés avec peine à cette terrible bataille, ils en avaient été intimidés à n'en pouvoir revenir. Parmi les places encombrées de monde, Erfurth regorgeait sur-tout de blessés ; elle ne pouvait les nourrir long-temps ; d'autres places avaient des vivres, et presque point de munitions de guerre ; Spandau avait des munitions de toute espèce, mais pas un canon monté, pas une pièce sur les remparts. Il n'est pas extraordinaire que de telles places se soient rendues au vainqueur, poursuivant l'épée dans les reins les fuyards désorganisés qui devaient les défendre.

Les réflexions que nous faisons ici sur l'état militaire en général, trouvent leur appui dans la résistance que l'on trouva trois mois plus tard, dans les forteresses de la Silésie ; elles avaient généralement pour garnison les plus mauvaises troupes de l'armée prussienne ; mais n'ayant pu les attaquer que deux ou trois mois plus tard, elles eurent le temps de se préparer à la défense : aussi leur reddition fut longue à attendre. Les militaires qui prendront la peine d'analyser et d'approfondir les évènemens extraordinaires qui ont suivi la bataille de Jéna,

y verront, s'ils veulent remonter aux causes, autre chose qu'un jeu de la fortune ; car on est forcé de convenir qu'il y eut d'un côté, une prévoyance admirable et de grands talens, tandis qu'on aperçut de l'autre, impéritie et imprévoyance.

Il suffit de transcrire un article de la gazette de Berlin, quatre jours après la bataille, pour peindre l'effet que la déroute de Jéna produisit en Prusse. *L'armée du roi a été battue à Averstaedt, le roi et ses frères sont en vie.* C'était aussi tout ce qui restait de la monarchie prussienne. Depuis ce moment, la Prusse n'eut plus de chances en sa faveur. Son sort fut irrévocablement décidé ; il fut confirmé par les actions suivantes, dont aucune n'eut autant d'importance que l'évènement de cette bataille perdue.

JŒGERTHAL.

8 *mars* 1794. — Trois bataillons autrichiens, campés à Jœgerthal, furent assaillis par le général Taponnier, le 8 mars 1794. Les Français mirent tant d'impétuosité dans cette attaque, que l'ennemi leur abandonna ses drapeaux, et prit la fuite.

JUAN (Golfe de). *Voyez* Cannes.

JULIANO.

Du 11 *au* 22 *mai* 1799. — Le général Moreau se renfermait dans une espèce de camp retranché, derrière le Pô et le Tanaro, entre Valence et Alexandrie, tandis que Suwarow faisait le siége des places principales de la haute Italie, en mai 1799. Dès ce moment, il chercha à l'en déposter. Le 10 mai, l'armée des alliés passa la Sérivia, et alla camper à Torre-di-Gafarolo ; pour effectuer ce projet, et pour s'emparer de Novi, Serravalle et Gavi, on détacha le général Karaczaï. Le général Moreau ne s'ébranla nullement, en raison du mouvement de Suwarow par son flanc gauche, et les courses de ses troupes légères dans le pays compris entre le cours du Tanaro et les Apennins. Il avait jeté dans Casal et dans Verrue de forts détachemens, ayant appuyé sa droite à Alexandrie, sa gauche à Valence. Moreau ne prit point le change sur les desseins du général russe ; il vit bien qu'il ne menaçait le flanc droit de l'armée française et ses communications avec

Gênes, que pour l'envelopper, après avoir surpris le passage du Pô sur sa gauche, et l'engager ensuite dans une action générale et décisive.

Les habitans de Cherasco, Mondovi, Ceva et Oneille, étant en insurrection, secondaient ce projet. Si l'on eût présenté la bataille à Moreau, et qu'il l'eût acceptée et perdue, sa position était tellement critique que sa retraite, en-deçà et au-delà des Apennins, devenait presque également impossible. On tenta cette attaque le 11 mai. L'adjudant-général Garrau, commandant une partie de la division du général Grenier, repoussa et maltraita fort l'avant-garde des troupes impériales qui avaient passé le Pô au-dessus de Valence. Le lendemain, les mêmes combattans reprirent leur assaut. On vit passer le Pô au général Schubarf à Bassignana à la tête de sept mille Russes : il y fut tué. Le général Suwarow se porta en force, après cette tentative, sur la rive gauche du Pô, et marcha sur Turin. Cette manœuvre avait pour but d'obliger enfin Moreau à sortir de son camp, soit pour le faire rentrer dans l'état de Gênes, soit pour le faire replier sur les frontières de France. Les Français furent attaqués par le général Wuckasowich à Verrue, à Ponte-Stura et à Casal; et, le même jour, on vit le général Mélas se porter sur la rive gauche du Pô, et marcher sur Candia. D'après les mouvemens que Moreau avait aperçus dans le camp de Torre-di-Gafarolo, où il ne devait rester qu'un corps peu considérable, il avait ordonné la construction d'un pont sur la Bormida, près d'Alexandrie : c'était dans la nuit du 15, et il y passa, le 16, au matin, à la tête de sept mille hommes : il dirigeait lui-même la cavalerie. La chaîne des postes avancés des Cosaques, sur San-Juliano, fut attaquée et rompue dès ses premiers efforts : quelques troupes sur sa gauche furent ensuite détachées, afin d'occuper les premiers postes du général Mélas, et de marcher droit au camp de Torre-di-Gafarolo : il força le général Lusignan, qui y commandait, d'abandonner sa position, ce qui le sépara pour quelque temps d'un corps de sept bataillons russes, commandés par le prince Pancration.

On vit ces deux divisions impériales, d'abord fort maltraitées, se rallier, et marcher ensemble sur les Français qui, par leurs ponts, se retirèrent, et entrèrent dans Alexandrie. Moreau, par ce dernier effort, garda sa position. Cette manœuvre fut glorieuse pour le général français, qui tua ou blessa à l'ennemi deux mille hommes, lui fit autant de prisonniers, et lui enleva

cinq pièces de canon. Mais le général russe, piqué de voir ses desseins déjoués, après avoir accumulé de plus grandes forces, pressa plus vivement les postes français sur la rive droite du Pô, au-dessus de Valence. Verrue fut menacé par le général Wuckasowich qui attaqua et emporta Casal : alors le camp retranché des Français n'était plus tenable, étant ouvert de toutes parts, et Valence et Alexandrie furent évacués par Moreau. Il pourvut à la défense de la citadelle de cette dernière place; le gros de son armée et son quatier-général furent portés, par Asti et Cherasco, sur Coni, où il arriva le 22 mai.

Ceva et Mondovi furent occupés par un corps que ce général détacha de sa droite, ce qui rétablit les communications interceptées avec Gênes et la côte, par l'effet des insurrections, qui avaient été provoquées et entretenues par l'ennemi. Moreau, dans cette dernière position, avait trouvé bien des avantages réunis; il attendait des renforts du Dauphiné, et pouvait les recevoir par la vallée de Barcelonnette et le col de l'Argentière, de la Provence et de Nice par le col de Tende, et par Finale et Oneille du côté de la mer.

JULIEN (SAINT-).

1er *mars* 1814. — Les colonnes ennemies, constamment battues et culbutées dans leur retraite, sur les deux routes de Rumilly et d'Annecy, s'étaient réunies, dans une position très-forte, au village de Saint-Julien. Le général Desaix, quoique ses forces fussent beaucoup moindres, n'hésita pas à les attaquer. Le combat s'engagea à neuf heures du matin. L'ennemi avait démasqué une batterie de quatorze pièces de treize. Les Français n'en n'avaient que quatre de moindre calibre à lui opposer. Malgré cette grande supériorité, il perdit le champ de bataille et toutes ses positions. Dans cette affaire, où la valeur française brilla d'un nouvel éclat, le général Desaix, toujours au centre de l'action, courut les plus grands dangers.

KAMLACH.

13 *août* 1796. — Le corps des émigrés de Condé fut rencontré à Kamlach, vers Memmingen, par une des divisions de l'armée de Rhin-et-Moselle, tandis que l'aile droite s'était déjà emparée de Bregentz et de Lindau. Un combat qui fut tout entier à son avantage fut engagé par le général

Abattucci. Les émigrés crurent apercevoir dans la conduite des Autrichiens, à leur égard, quelques marques de mépris. Ils résolurent de se venger de ces dédains par un coup d'éclat : animés de l'esprit de vengeance, on leur vit préparer une attaque vigoureuse contre le général Abattucci : ils cherchent à joindre la ruse à la force pour obtenir un succès éclatant. C'est en s'introduisant à la faveur de la nuit dans les rangs des Français qu'ils vont d'abord y porter le désordre.

A deux heures du matin, on attaque l'avant-garde d'Abattucci, et l'on repousse ses avant-postes jusque dans les bois, en arrière de Kamlach. C'est sur ce point que l'infanterie légère et les émigrés en viennent aux mains, et combattent à outrance ; mais le succès reste long-temps en suspens. Ceux des émigrés qui s'étaient introduits dans les rangs avaient beau crier : *Nous sommes trahis ! il faut nous retirer ! sauve qui peut !* Ces cris ne produisirent point l'effet qu'ils en attendaient, ce piège fut reconnu par le soldat déjà trop aguerri, les émigrés furent reconnus, et il s'engagea entre le soldat français et les soldats de Condé, un combat à coups de crosses de fusil. On vit la troisième demi-brigade d'infanterie légère se défendre long-temps avec acharnement : elle était accablée par des forces supérieures, elle eût même vraisemblablement succombé sous le nombre, si la quatre-vingt-neuvième, placée en échelons, ne fut arrivée à son secours.

Mais alors les affaires changèrent de face, le corps des chasseurs nobles émigrés est repoussé de toutes parts, et presque entièrement détruit : dans cette action, qui fut des plus chaudes, les chasseurs nobles émigrés perdirent cinq cinq cent soixante-douze hommes qui furent enterrés sur le champ de bataille. Le nombre de blessés se monta de douze à treize cents.

KARMIDTJEN.

25 *décembre* 1806. — Le second corps de cavalerie de la grande armée française, commandé par le maréchal Bessière, qui combattait contre les Prussiens et les Russes, occupa Biézun dès le 19 décembre 1806. Les alliés, qui surent apprécier cette position, ne manquèrent pas de calculer que le projet de Napoléon pouvait être de séparer les Prussiens d'avec les Russes : ils se déterminèrent à attaquer ce village,

pour tâcher de le déjouer, et l'on vit déboucher aussitôt sur plusieurs routes les forces combinées de Russie et de Prusse. Les deux seules compagnies d'infanterie qui se trouvaient alors à portée du maréchal Bessières furent placées près de Biézun.

Ce maréchal donna l'ordre au général Grouchy de se porter avec sa division sur le village de Karmidtjen, dans lequel l'ennemi avait déjà jeté un bataillon, et dont il était près de se rendre maître, en étant fort proche, avec des forces considérables. La division française s'y précipita aussitôt, et la ligne des alliés fut rompue; elle enfonça et jeta dans les marais toute leur infanterie et toute leur cavalerie : elles avaient une totalité de six mille hommes. Les Français victorieux dans ce combat firent cinq cents prisonniers, et s'emparèrent de cinq pièces de canon et de deux étendards qui furent enlevés aux Russes. Les avantages de cette action prouvèrent que les Français, à armes égales, n'avaient à craindre aucune troupe des puissances de l'Europe.

KAYSERSLAUTERN.

28 *et* 29 *novembre* 1793.— Le général Custines commandait l'armée du Rhin, en 1793. Après plusieurs combats qui ne furent point à son avantage, elle se replia sur les lignes de la Lauter. Dans les premiers jours d'octobre, ces postes, quoique extrêmement fortifiés, furent enlevés par les coalisés. C'est à cette époque que l'Alsace fut envahie par les Allemands et les Prussiens. Dès que le gouvernement français apprit cette nouvelle, il destitua les généraux de l'armée du Rhin, et l'on vit, pour commander, sortir des rangs de simples militaires. Tels furent Hoche et Pichegru : on donna au premier le commandement de la Moselle, et celui de l'armée du Rhin fut confié à Pichegru.

La principale mission dont ces généraux furent chargés était de reconquérir la portion de l'Alsace envahie, et de s'emparer des lignes de la Lauter. On donnait à Hoche, dans son début, des qualités qui semblaient beaucoup promettre; au feu de la jeunesse il joignait une tête assez vaste pour produire de grands projets, assez froide pour en embrasser les détails et les suivre jusqu'à leur exécution. Il forme le plan d'aller attaquer l'ennemi retranché sur les hauteurs de Kayserslautern, et de descendre ensuite sur

Landau. Mais, pour l'exécuter, il est forcé de passer sur la rive droite de la Sarre, sous le front des Prussiens, et de suivre la crête des montagnes des Vosges.

Le centre de l'armée de Hoche devait se replier sur la droite, dans le cas ou l'attaque de Kayserslautern viendrait à manquer. Il traverserait au nord-est de Bitche la chaîne prolongée des montagnes qui n'aurait pu être prise à revers à Kayserslautern : il avait calculé qu'en même temps son aile gauche, partie de Sar-Louis, devait tenir en échec la masse principale des forces ennemies qui y aurait été attirée. En conséquence on vit l'armée de la Moselle se mettre en mouvement sur trois colonnes : celle de droite fut dirigée sur Saralbe, le centre marcha sur Freudemberg, et celle de gauche se porta sur Sar-Louis. On culbuta d'abord sept cents Autrichiens à Blise-Castel, et Brunswick évita le choc de cette armée en filant vers Deux-Ponts. On marchait toujours et l'on bivouaquait au milieu du plus dur des hivers, et quand vers la nuit on se trouvait à portée d'un bois, on s'estimait fort heureux. Tandis que le tronc des arbres servait à réchauffer les militaires glacés, les branches les plus menues leur servaient de lit. Dans l'intention de prendre des quartiers d'hivers, les Prussiens s'étaient décidés de se retirer à la faveur de la nuit, au camp de Schwartznacher, entre Hombourg et Deux-Ponts. Les Prussiens sont attaqués par Hoche, vers Hombourg, Deux-Ponts et Pirmasens. Les avantages furent balancés : mais le général français obtint le principal objet de ses désirs, celui d'avoir pu pénétrer à Landsthal et marcher ensuite sur Kayserslautern.

La défaite entière de l'ennemi était assurée par la possession de ce point important : il lui devenait impossible de repasser le Rhin, se trouvant resserré dans un espace assez étroit, et placé entre deux feux. Déjà tous les corps qui se sont opposés au passage de Hoche ont été défaits et culbutés : il est au pied de la montagne de Kayserslautern, il gravit ses hauteurs escarpées, et vient se mettre en présence de l'ennemi sur un plateau où il était retranché. Il n'aborde ce terrain que dans l'intention de donner bataille. Son courage et celui des siens s'est aiguisé dans plusieurs combats très-vifs, qu'il a essuyés pour arriver sur le point où il est. Tout-à-coup un seul canon tire, c'est le signal de l'attaque. On voit le général Hoche sortir des rangs, jeter son casque

en l'air, et s'écrier d'une voix forte : *Vive la république !* Toute la ligne répète ce cri.

C'est avec l'intrépidité la plus audacieuse que quarante mille Français attaquent quarante mille Prussiens : la résistance est des plus opiniâtres; la position des Prussiens, par son avantage, triple leurs forces. Cent bouches à feu lancent au loin la mort; de part et d'autre, l'acharnement est égal. Le 28 et le 29 novembre, pendant lesquels on ne cesse de se battre, on remarque particulièrement des prodiges de l'artillerie légère, commandée par le général Debelle : son front était formé simplement sur la corde d'un demi-cercle sur lequel les redoutes étaient placées, il s'ensuivit la destruction totale de plusieurs batteries, tant elle fut maltraitée. Mais pendant cette exécution terrible, Hoche, qui observait au loin les mouvemens de l'armée, aperçoit avec indignation que son plan n'est point exécuté dans ses détails. La division de gauche a manqué la route qu'elle doit suivre; son erreur la jette sur la division voisine, ce qui fait naître de la confusion, et empêche cette colonne d'aller à sa destination, qui était de tourner la position de l'ennemi à Kayserslantern. C'est au-delà d'un myriamètre de distance que Hoche reconnaît cette méprise de route : il vole aussitôt sur le point où il a aperçu le désordre. Son plan a changé, ses ordres circulent avec rapidité. Une redoute incommodait sa droite : il envoie six bataillons d'infanterie pour l'attaquer.

Des rangs entiers de soldats républicains sont emportés sans que leur courage pour cela en soit ébranlé. Ces intrépides guerriers soutiennent le feu de l'ennemi sans s'émouvoir, sans en être déconcertés. Une conception audacieuse a remplacé le plan nourri par la sagesse. Le désavantage du terrain aurait sans doute été surmonté par l'armée française; mais les feux de l'artillerie allaient être éteints à défaut des munitions, épuisées par les décharges continuelles de deux jours. Le même dénuement existe dans les deux armées; l'arme blanche décidera donc du sort de la bataille, et les retranchemens ne tiendront point à la baïonnette française.

Le silence de la nuit fut interrompu par un coup de canon; Hoche, ému, s'écrie : *Des munitions leur arrivent.* Sa conjecture était juste; on entend dans le camp des Prussiens des cris tumultueux; Hoche ne laisse apercevoir qu'un front serein; cependant, il est forcé de dissimuler le profond cha-

grin qu'il éprouve, et, se croyant obligé à la retraite, il dit : *Qu'on batte la marche rétrograde.* Il leur restait encore un plan d'attaque à exécuter, et le mot de retraite sonnait bien mal à des oreilles françaises. On part, on se retire; mais dans un ordre si parfait que l'ennemi, supérieur en nombre alors et en moyens, ne put l'entamer. Dans le calme de sa retraite, deux commissaires-représentans accourent vers le général français, et non-seulement s'opposent à la retraite, mais même se répandent en menaces. Calme et tranquille, Hoche, au milieu de leur emportement, leur répond en souriant : *Que ne preniez-vous un petit arrêté pour fixer la victoire? elle a tenu à si peu de chose! Mais ne vous inquiétez-pas, j'ai d'autres moyens.* Il dirige ses troupes dans les bois et derrière la rive gauche de la Lauter. Cet échec n'en avait pas moins mis l'armée de la Moselle dans un état de morcellement qui semblait ôter l'espérance de débloquer Landau; mais le gouvernement français d'alors jugea la chose différemment; et voici ce qu'il écrivit à Hoche. *Un revers n'est point un crime, lorsqu'on a tout fait pour mériter la victoire. Ce n'est pas par les évènemens que nous jugeons les hommes, mais par leurs efforts et leur courage. Nous aimons qu'on ne désespère pas du salut de la patrie. Tu as pris à Kayserslautern l'engagement de vaincre. Au lieu d'une victoire, il en faut deux.*

Un gouvernement qui était terrible, et qui ne prodiguait point les consolations, parut s'exprimer envers Hoche d'une manière si tempérée que Hoche, encouragé par ces paroles, prit la résolution la plus énergique. Un de ses officiers, paraissant abattu par ce revers : *Ne t'afflige pas*, lui dit le général, *les ennemis viennent de m'échapper; sous peu, je leur porterai un coup vigoureux auquel ils n'échapperont pas.* Hoche tint parole : par une suite de combats et de victoires, un mois plus tard Landau fut débloqué.

23 *mai* 1794. — On vit les Français, le 23 mai 1794, remporter, sur les coalisés, un avantage marqué; et dans le même temps, les postes qu'ils avaient occupés depuis les succès de Hoche sur Landau, à Kayserslautern, à Hœhspeyer et à Frankenstein, furent enlevés par les Prussiens.

17 *juillet*. — Les Prussiens furent défaits à Tripstadt, le 17 juillet 1794; ils évacuèrent ensuite Kayserslautern, et lais-

sèrent dans cette place de nombreux magasins de vivres et de munitions, dont les Français s'emparèrent.

17 septembre. — Dans la nuit du 16 au 17 septembre de la même année, les Prussiens surprirent Kayserslautern et s'en emparèrent ; ils n'y firent pas un long séjour. Le 27 du même mois, le général Michaud reprit ce poste de vive force.

8 *juin* 1796. — Un armistice avait été conclu sur le Rhin, en 1796, entre les Français et les Autrichiens. Le besoin indispensable de prendre quelque repos, et la nécessité de réparer leurs pertes mutuelles, avaient été le seul motif entre ces troupes belligérantes, harassées de fatigue par des combats continuels. Les deux armées en profitèrent pour augmenter leurs forces. Au mois de juin, à la même époque où le général Buonaparte était victorieux en Italie, les Autrichiens crurent ne pas devoir rester dans l'état de tranquillité où ils étaient, et la levée de la suspension de l'armiscice fut dénoncée par eux.

L'armée de Rhin-et-Moselle était commandée par Moreau; elle occupait tout le terrain compris entre Huningue et Deux-Ponts, et le prince Charles et le général Jourdan étaient en présence, vers le bas Rhin. Pour être à portée de défendre les conquêtes de la Belgique, Moreau avait concentré ses forces dans le bas Palatinat ; le comte de Wurmser lui était opposé ; il commandait les troupes qui occupaient Otterberg, Kayserslautern et Neustadt; les bords du fleuve étaient ensuite défendus par des détachemens et des camps. L'armée de Rhin-et-Moselle était forte de soixante-seize mille hommes, et Wurmser comptait quatre-vingt-trois mille combattans. Celui-ci paraissait vouloir se rapprocher de l'archiduc et reprendre l'offensive, en portant ses forces sur le bas Rhin ; mais les victoires de Buonaparte changèrent l'ordre des choses.

L'empereur d'Allemagne, éprouvant quelques craintes dans le Milanais, et attachant une grande importance à la conservation de Mantoue, ordonna que des troupes de ses armées du Rhin en fussent retirées pour couvrir le Milanais et le Mantouan. Cinq bataillons et un régiment de cavalerie furent d'abord enlevés à Wurmser ; on lui retira après quinze mille hommes, ce qui fit abandonner au général autrichien le projet de prendre l'offensive ; il resserra sa ligne, et retira de la rive droite du Rhin la majeure partie de ses troupes.

Dans la nuit du 6 au 7 juin, il évacua Kayserslautern, Tripstadt, Neustadt et Spire. Les Français s'aperçurent, vers le point du jour, de ces mouvemens rétrogrades; ils poursuivirent l'ennemi, lui firent deux cents prisonniers, et occupèrent toutes les places délaissées par les impériaux. Ils s'avancèrent vers la Speyrbach, et établirent leur camp depuis Spire jusqu'à Murbach.

Le comte de Wurmser se contenta, pour contenir les Français, de conserver seulement deux camps retranchés de vingt mille hommes, devant Manheim et Mayence. Moreau annonça que la seule armée active, pour cette année, était celle de Sambre-et-Meuse; il méditait déjà de passer le Rhin devant Kelh : cette résolution du général français entra même dans les vues de Wurmser. Moreau comptait profiter de la parfaite sécurité qu'il établissait dans son esprit. Cette politique tendait aussi à diminuer les dangers d'une entreprise toujours difficile et hasardeuse.

26 *octobre*. — L'aile droite de l'armée de Sambre-et-Meuse opéra un grand mouvement le 26 octobre 1796; il s'étendait depuis Creuznach jusqu'à Kayserslautern. Dans ce changement de position, les troupes françaises eurent l'occasion de se distinguer, comme à leur ordinaire, par des traits de valeur. Le général de Ligniville les commandait : c'est ce même officier dont on remarqua les talens, en 1792, dans la défense de Montmédi. Le plan de ce mouvement général avait été tracé par le général en chef Beurnonville : il suffit d'un jour seul pour son exécution, qui fut si honorablement remplie par le général de Ligniville. Ses troupes étaient sous les armes à la pointe du jour; et, après avoir combattu tout le jour, elles occupaient, dès l'entrée de la nuit, toutes les positions qu'elles avaient enlevées à l'ennemi. Chargé de couvrir les communications de Bitche et de Sarre-Louis, le général Poncet marcha de Saint-Wendel à Kayserslautern, dont il se rendit maître. Les défilés de Falkenstein et de Kirkenpolen furent forcés par le général Hardi; et l'on vit également le général Lorges s'établir dans ceux de Furfeld et de Dissenthal; vers le centre, et sous le feu de huit pièces de canon, le général Dauriez passa la Nahe à Lobenhem; c'est à la baïonnette qu'il se fit jour; il enleva trois villages au pas de charge, sans donner à l'ennemi le temps de respirer; il protégea de même la

marche de l'adjudant-général Gauloy, qui se rendit maître de Bingen et de la formidable montagne de Saint-Roch.

Toutes ces diverses attaques furent soutenues par la réserve de la cavalerie, commandée par le général Klein, qui multiplia assez ses mouvemens pour atteindre sur tous les points où la cavalerie était nécessaire. L'ennemi se vit forcé à la retraite par la réunion de cette réserve qui s'opéra au centre, déjà fort de six mille hommes. Les quatre camps autrichiens furent emportés. Dans les divers combats qui y furent livrés, les Français demeurèrent toujours victorieux; mais la perte fut grande de part et d'autre. A cette époque il s'était glissé dans les rangs des braves quelques hommes immoraux, qui altérèrent la pureté de cette gloire par la passion du pillage. Aussi, toute la sévérité des lois militaires fut déployée contre eux à cette occasion, et le général Beurnonville sut faire sentir aux soldats qu'ils ne portent les armes dans les pays amis que pour faire respecter les personnes et les propriétés des citoyens paisibles, quoique leur métier consiste à se montrer la terreur de ennemis de la patrie.

Les officiers de l'état-major de l'armée secondèrent parfaitement le général en chef dans la tâche difficile qu'il s'était imposée, de ramener les soldats pillards aux purs sentimens de l'honneur. On admira, dans cette occasion, la fermeté héroïque de l'adjoint Coéhorn : il s'aperçoit que, dans une terre amie qu'il traversait en conduisant une colonne, un corps de chasseurs à cheval se livrait au pillage; il leur reproche le manque à leur devoir, quant à la subordination, et la bassesse de leurs vols. La menace et l'insulte furent les réponses de ce corps indiscipliné. Alors, réitérant la défense de piller, il menace de brûler la cervelle du premier qui refusera d'obéir. Les vols continuent. Il fait feu sur un des pillards, qui tombe mort ; il en blesse un second. Mais déjà le désordre a cessé. L'adjoint Coéhorn se trouvant à la tête du même corps, entend murmurer dans les rangs : « C'est lui.... c'est lui.... — Eh bien ! oui, c'est moi. Ne vous en prenez à personne de la mort de votre camarade; c'est moi qui ai fait mon devoir, et qui suis prêt à punir de même quiconque déshonorera le nom français par des crimes. Si quelqu'un de vous veut venger la mort de son camarade, me voilà prêt ! » En même temps il croise les bras, après avoir jeté son pistolet et baissé son sabre ; dans cette attitude, il regarde noblement la troupe. Plusieurs furieux se jettent

sur lui ; les officiers le dégagent de leurs mains forcenées ; en un instant il fut couvert de blessures. On condamna ses meurtriers à être fusillés. Bientôt les citoyens trouvèrent des protecteurs dans les militaires qui se soumirent aux lois de la discipline, ramenée dans l'armée par les soins de ses chefs.

KAYSERSTHUL.

24 *mai* 1799. — Aux premiers jours de mai 1799, les forces du général Masséna étaient dispersées sur un terrain immense, ce qui prêtait aux Russes et aux impériaux de grands avantages. Les Russes occupaient le pays des Grisons, à l'exception des vallées qui confinent aux petits cantons. Et les Autrichiens avaient pris leurs positions sur les passages de Sargans, Rœgats, Vettiz et Kunkels. Le lac de Constance et la chaîne des Alpes-Rhétiennes réduisaient la ligne de défense extérieure de la Suisse, à l'occupation d'un petit nombre de postes essentiels, sur un développement de trente myriamètres : cette ligne était percée de toutes parts

Il était impossible de défendre, contre des forces supérieures, le Rhintal, le pays de Saint-Gall, l'Appenzel, et le Thurgau, la partie la plus couverte et la mieux flanquée de cette ligne, qui ne tenait plus à la position générale, ce qui obligea Masséna à concentrer ses forces sur Zurich : après avoir replié sa droite en-deçà du mont Saint-Gothard et des petits cantons, il céda, en moins de quinze jours, au prince Charles la moitié du territoire de la Suisse ; et presque tout le cours du Rhin. L'arrivée de renforts prochains lui faisait adopter un système de défense active, et d'opérations appropriées aux localités.

Le général Dumas dit, dans ses excellens mémoires : « On s'étonnera un jour que tant d'obstacles, qui passaient pour des barrières insurmontables à la marche d'une armée, aient pu être franchis; on sera surpris que la défense, très-active et très-opiniâtre d'un nombre de troupes, qu'on aurait autrefois jugé surabondant pour fermer tous les passages, n'ait pas plus long-temps arrêté l'agresseur. Une question naturelle se présente; celle de savoir si dans la défense il y avait moins de constance et de vigueur, et moins d'ardeur aussi dans l'attaque; si, dans les combats, il fut employé de nouveaux moyens, de nouvelles armes; si les rapports, entre les diverses natures de terrain et l'application des différentes armes, n'existaient plus

entre eux. Non, sans doute; et l'art de la guerre, depuis long-temps, avait atteint son plus haut période. Frédéric, le César de notre âge, avait laissé peu de découvertes à faire, peu de branches à perfectionner dans la tactique moderne. Il en a été des postes les plus forts, réputés inexpugnables dans les pays de montagnes, comme des places fortes dans les pays de plaine, à mesure que les combinaisons générales se sont élevées et étendues. Si les sommités les plus hautes et les plus escarpées n'assurent la possession des postes les plus importans; s'ils ne sont la clef des moindres interstices dans la chaîne; si ces postes, en un mot, ne sont là clef des premiers passages frayés par les eaux, qui, s'aplanissant et s'élargissant, comme leurs cours, donnent l'entrée des vallées étendues; ils n'ont qu'une importance relative, secondaire et momentanée.

« L'art de la guerre, qui s'empare de tous les tributs des sciences, qui s'accroît de tous les progrès de l'esprit humain, a fait tenter de nouveaux hasards et faire de nouvelles expériences, depuis que les voyageurs ont frayé des sentiers au travers des abîmes de glace, depuis que ces nouvelles régions ont été explorées. Ainsi que la nature elle-même a lié les arrêtes et les hauteurs moyennes aux chaînes et aux masses principales, l'homme de guerre a su bientôt enchaîner les grands plans d'attaque et de défense, dès qu'il a su gravir les cimes glacées des Alpes, et porter des corps de troupes et de l'artillerie par des sentiers à peine tentés par les plus intrépides chasseurs.

« On a enfin poussé l'art jusqu'à figurer les reliefs de ces monts chenus d'une manière dont la précision était inconnue jusqu'à nos jours : le chaos des grandes Alpes a été débrouillé, les cartes topographiques ont été perfectionnées, et les moindres détails recueillis. Des idées plus grandes et plus simples ont inspiré les généraux et officiers d'état-major, depuis qu'ils ont eu cette connaissance exacte de la grande charpente des montagnes. On a examiné avec plus de soin les communications, quand elles ont été un peu plus pratiquées; la guerre de montagnes a établi une nouvelle échelle topographique; et pour s'assurer du point dominant qui rendait maître des grands intervalles. Dans la guerre de Suisse ces avantages furent si bien saisis de part et d'autre, que les coups portés sur la frontière du Tyrol et du pays des Grisons étaient ressentis à l'instant à quinze et vingt myriamètres de distance du point central des

armées ; et obligeaient à faire des mouvemens, à changer les plans, comme si ces divisions, séparées par tant d'obstacles, par tant de retranchemens naturels, par tant de difficultés, eussent été contiguës au gros de l'armée dont elles étaient détachées. Le mouvement général ne pouvait être arrêté par aucun obstacle, au moins assez long-temps pour forcer le parti supérieur en nombre de troupes à s'écarter du plan simple d'opération adopté, qui pourrait prendre le titre de plan naturel et topographique, qui consiste à tourner les ailes de son ennemi ; et, sans égard à leur position propre, tourner et ruiner leur appui. Cette nouvelle tactique, plus approfondie aujourd'hui, ne balance plus autant qu'autrefois la supériorité du nombre dans la guerre de montagnes : ainsi la force des postes est moins essentielle que l'art d'établir ses positions. »

Il est aussi utile qu'intéressant d'observer, sous ces rapports, les succès, les revers, et les fautes commises relativement à ce nouveau système de guerre de postes, dans des actions générales, entre toutes les parties des armées opposées, d'après le *nec plus ultrà* de développement qu'il a reçu dans la dernière guerre de Suisse. Les traits d'habileté des officiers, qui se sont distingués, ne contribueront pas peu à instruire les jeunes militaires à savoir franchir ou à s'emparer d'une hauteur, et à en débusquer l'ennemi. Les plus remarquables se trouvent dans les opérations du général Lecourbe, lors de la rapide invasion du pays des Grisons, dans les manœuvres des généraux Landau et Bellegarde, et dans celles qui obligèrent l'armée de Masséna de se replier sur Zurich. Les progrès de l'armée russe, en Italie, furent préparés par les succès de la gauche de l'armée du prince Charles.

Les vallées étaient successivement occupées par des corps détachés de l'armée de Suwarow, dont les forces étaient assez considérables pour envoyer ces détachemens sans trop affaiblir son corps d'armée : c'est ainsi qu'ils contenaient les troupes françaises dans les gorges et les passages, vers la Suisse, leurs derrières n'étant point assurés, à cause des entreprises et de la fermentation des petits cantons. L'archiduc crut pouvoir percer la ligne des Français, en jetant des forces considérables, dans la nuit du 23 au 24 mai 1799, sur la rive gauche du Rhin, depuis Coblentz jusqu'à Kaysersthul, les ayant déjà repoussés vers Zurich. Les positions du général Masséna, depuis Andelfingen jusqu'à Vill, furent attaquées pour couvrir ce mouvement : il avait le dessein de faire dégarnir le Rhin, et de faire

porter des forces sur ce point. Masséna laissa l'ennemi s'engager, et fit replier ses postes dès qu'il fut informé de ce passage dans la nuit ; et il fit, pour l'attaquer, ses dispositions dans la matinée du 24.

L'ennemi fut pris de front par le général Tharreau, sur les points de Coblentz à Zurzach : et, pour l'attaqner du coté d'Eglisau, on vit Masséna, pendant ce temps, se porter sur son flanc. Il était dix heures du matin lorsque l'affaire s'engagea; après quelques résistances, l'ennemi battit en retraite ; elle fut même protégée par un corps de hullans : on regarda comme très-hardi ce mouvement des impériaux : ils avaient manifesté l'intention de couper la communication avec Zurich ; mais on les força de repasser le Rhin avec précipitation : ils se virent poursuivis avec une grande impétuosité, et n'ayant pas eu le temps d'établir un pont, ils se retirèrent dans un tel désordre, que non-seulement ils eurent beaucoup de soldats noyés dans les eaux du Rhin, mais encore on leur en prit cinq cents.

KAYSERSWERT.

5 *septembre* 1794. — C'était l'époque où rien ne résistait aux armes françaises en Hollande ; le général Kléber n'eut qu'à se présenter devant le fort de Kayserswert pour s'en rendre maître.

KELH.

24 *juin* 1796. — Les impériaux se montrèrent, en 1796, sur nn pied si formidable, que l'armée de Rhin-et-Moselle, accablée par un ennemi aussi nombreux, se vit forcée de repasser le Rhin. Pour la retirer d'une inertie funeste, il fallait trouver moyen de provoquer une puissante diversion. Quand des revers viennent frapper un génie ordinaire, il leur oppose la constance ; il se concentre dans d'excellentes positions, où il attend des renforts ; il se contente d'arrêter l'ennemi par une guerre défensive ; il émousse les attaques par des retranchemens : un peu de sagesse dans les combinaisons suffit pour une telle position.

Mais le vrai guerrier, toujours avide de gloire, dédaigne une pareille détermination. Le génie actif et entreprenant des Français ne la supportait pas ; elle ne pouvait convenir au général Moreau. Trop éloignée de l'élan sublime qui venait

d'illustrer l'armée d'Italie, elle est contraire aussi aux véritables intérêts de la patrie. C'est au milieu des dangers qu'il dut se montrer audacieux; il fixa l'instant où il devait traverser le Rhin, à la vue de l'ennemi, et où il devait couvrir son propre territoire des fléaux de la guerre, et forcer ainsi l'ennemi à s'éloigner de l'armée de Sambre-et-Meuse pour voler à la défense de ses provinces.

Le général Moreau devait être nécessairement secondé dans cette grande entreprise par une armée aguerrie qu'il avait sous ses ordres, un état-major brillant de talens et des généraux intrépides. Quant aux vivres, il en trouverait chez l'ennemi, et des armes, dans l'arsenal de Strasbourg : actuellement c'est sur ce point que le cours du Rhin occupe sa pensée. Les eaux du fleuve roulent rapidement sur un sable très-mouvant, depuis Bâle jusqu'à Philisbourg, et chaque jour on voit des îles nouvelles remplacer celles qui furent formées la veille seulement : son cours est si précipité, que les arbres qui bordent ses rives, sont emportés par l'inconstance et la rapidité de ses flots tumultueux; chaque jour il présente aux yeux de nouveaux objets, et son rivage de nouveaux dessins; chaque jour différant de lui-même, on n'y peut marcher en sûreté que la sonde à la main : rien n'est stable dans ce fleuve Des postes nombreux gardent ses rives boisées et marécageuses, et dont l'abord est difficile. En peu de temps le point menacé peut voir arriver des forces considérables. Avec un impénétrable secret, une entreprise bien combinée peut réussir; mais il faut trouver un point où les bateaux puissent arriver par eau et trouver quelque île protectrice, à l'abri de laquelle l'embarcation puisse se faire, et savoir rencontrer un lieu pour le débarquement, où des forces trop considérables n'auraient pas le temps de se réunir pour s'y opposer.

Moreau cherchait une semblable position; mais après un mûr examen, il la rencontra, non loin de Strasbourg, un peu au-dessus de Kelh. Le long du canal de navigation, dans le bras mobile, et de là dans le grand Rhin, il était possible, et même facile, de conduire les bateaux par eau. Pour embarrasser l'ennemi, et afin de l'empêcher de réunir contre l'attaque réelle assez de forces pour repousser les premières troupes, on ne tenta que des débarquemens peu nombreux, et on les divisa en quatre endroits différens, au-dessous et au-dessus de Kelh. La diversité de ces mouvemens et l'artillerie aussi devaient l'inquiéter et le mettre dans l'incer-

titude du point où il devait poster ses troupes. L'attaque inférieure devait être à cinq kilomètres en avant de Gambsheims, et la fausse attaque supérieure est fixée vis-à-vis du village de Missenheim.

On eut l'attention de placer quelques bateaux et nacelles à la redoute d'Isacre, ainsi qu'à la batterie de Béclair. L'ennemi put croire, à leurs démonstrations hostiles, qu'elles formaient sérieusement la tête des colonnes de débarquement. Cent cinquante embarcations furent réunies à Strasbourg, et l'on affecta de faire courir le bruit qu'elles devaient être employées au transport des vivres et fourrages de l'armée, sur le bas Rhin. Le 20 juin, on fit une forte reconnaissance devant Manheim, et afin d'attirer l'attention de l'ennemi, et lui faire croire à la présence de l'armée entière en ce lieu, on employa beaucoup de troupes et une grande quantité d'artillerie. L'ordre fut donné dès minuit aux corps destinés aux premiers embarquemens, de se réunir à l'armée d'Italie, en passant par Strasbourg, et leurs vivres avaient été préparés jusqu'à Besançon. Une semblable destination fut donnée aux troupes employées à la reconnaissance sur Manheim, elles se mirent aussitôt en marche; tous les corps devaient se trouver rendus dans les environs de Strasbourg, durant l'après-midi du 23 juin, selon la combinaison des mouvemens. Le secret de cette marche ne fut pas même confié aux généraux et aux officiers, qui ne l'apprirent qu'en arrivant au quartier-général. On eut l'attention de fermer les portes de Strasbourg, dans l'après-midi de ce jour, afin que l'ennemi ne pût pénétrer ce dessein.

Les bateaux destinés aux fausses attaques furent dirigés vers les points qu'il fallait menacer, à l'exception de celle de Gambsheim; elles obtinrent le succès désiré. Le général Moreau éprouva quelque inquiétude que son plan, qu'il avait conduit au sein du plus grand mystère, ne fût éventé par un camp ennemi établi depuis cinq jours. Le débarquement eût pu être plus meurtrier, plus difficile, ayant été placé à deux heures de marche du point de passage. La garnison de Kelh, n'étant toujours que de mille hommes, on en fut rassuré. Les villages environnans ne possédaient que deux mille hommes. Ainsi des Français, pleins d'audace, n'avaient à combattre que trois mille impériaux, qui étaient les seules forces qu'on pût leur opposer.

Une attaque inattendue devait produire parmi les soldats

autrichiens, aux premiers instans, une certaine stupeur, et rendre leurs mouvemens incertains; ils étaient obligés aussi de disséminer leurs forces sur plusieurs points, pour répondre à toutes les fausses attaques. Les mouvemens des Français, au contraire, devaient être exécutés avec la dernière précision. Le succès du passage du fleuve dépendait de la bravoure, de l'intrépidité de l'armée; le général Moreau y comptait, aussi ne changea-t-il rien à ses premières dispositions Les glacis de Strasbourg virent réunis, à l'entrée de la nuit, vingt-sept mille cinq cents hommes. On dit aux uns que le voyage d'Italie était terminé, que c'était sous les murs de Kelh qu'ils allaient cueillir de nouveaux lauriers : aux autres, qu'ils n'iraient point à l'armée de Sambre-et-Meuse y enchaîner la victoire; mais que le champ d'honneur pour eux était dans ces plaines, au-delà du Rhin, qu'on allait franchir. A l'instant, le général Beaupuy dirigea onze mille sept cents hommes vers Gambsheim, où ils devaient passer le fleuve, et l'on réserva quinze mille sept cents hommes pour l'attaque de Kelh. La direction du mouvement des troupes fut donnée au général Desaix. On divisa l'attaque de Kelh sur quatre colonnes. La première fut commandée par l'adjudant-général Abattucci : les îles boisées, formées par le vieux Rhin à Kelh, étaient son point de débarquement; c'était immédiatement au-dessous du bras appelé Ehrlenrhin. De petits postes, placés dans les îles de l'Estacade et de l'Escargot, devaient être chassés par la seconde, composée simplement de cinquante hommes.

La tâche la plus périlleuse et la plus importante avait été donnée à l'adjudant-général Decaen. La troisième division qu'il commandait devait se rendre à l'embouchure du bras d'Ehrlenrhin, le remonter l'espace de cent mètres. Il fallait ensuite s'emparer d'une batterie de canon, qui aurait foudroyé la quatrième division, au moment où elle eût débarqué dans l'île d'Ehrlenrhin, ce qui aurait aussi contrarié l'établissement du pont-volant. Après avoir occupé l'île d'Ehrlenrhin, la quatrième colonne devait se joindre aux trois autres. A neuf heures du soir, toutes les embarcations avaient été hors de la ville; elles étaient déjà rendues à l'écluse du péage à dix heures; quatre pièces de canon démontées y sont embarquées, et l'on se rend par le bras de Mabile, qu'on remonte jusqu'au point où les troupes étaient rangées en bataille.

Ces manœuvres étaient favorisées par un temps calme et

serein. Un beau clair de lune facilitait ces mouvemens qu'on exécutait hors de la vue de l'ennemi, dont les postes les plus avantageux n'étaient cependant pas à quatre cents mètres de distance, et l'on observait également le plus grand silence. Les premiers qui s'embarquèrent étaient le second bataillon de la troisième demi-brigade d'infanterie légère et le premier de la seizième. On dut bien augurer de l'opération, quand on vit le concours de la bonne volonté du soldat avec l'ardeur des chefs, d'où il résulta un ordre admirable, par l'effet de cette bonne harmonie. Cependant le canon des attaques supérieures et inférieures se fit entendre, avant que l'embarquement fut assez avancé pour faire partir les premières nacelles. La sécurité allemande ne fut en rien troublée, malgré la crainte qu'on eut de donner l'éveil aux postes des impériaux.

Les bateaux légers des quatre divisions étaient déjà chargés à une heure et demie, et le signal du départ est donné par le général; bientôt la redoute, dite de Custine, les voit remonter sur la rive gauche, et dans le même moment les gros bateaux qui devaient les suivre et les soutenir recevaient les hommes sur leurs bords. Ces barques traversent le plus heureusement possible le fleuve jusqu'au point qui leur est désigné, et sans brûler un amorce, les troupes ont quitté leurs embarcations, elles emportent tous les postes à la baïonnette. L'ennemi, surpris et frappé de terreur, s'enfuit; il ne pense point à couper les petits ponts qui séparent les bras du Rhin de la terre ferme. Cependant une décharge à mitraille vient d'être dirigée sur la troisième colonne qui a la mission de remonter le bras d'Ehrlenrhin et d'en enlever la batterie qui le défend. Ce feu ne cause point une grande perte, mais sur-tout il ne diminue point l'intrépidité des braves.

Déjà les Français ont sauté dans le fossé, ils ne peuvent se servir avantageusement de leurs armes; ils accablent l'ennemi de pierres qu'ils lui jettent par-dessus l'épaulement; par cette nouvelle manière de combattre, ils le forcent d'abandonner son poste. Après quelques décharges de mousqueterie, les Français emportent la redoute voisine : bientôt les Autrichiens, poussés jusques dans les redoutes du Cimetière et des Trous-de-Loup sont réduits à s'y défendre. La quatrième division avait, à force de côtoyer, trouvé le moyen de descendre sur le territoire allemand par un vieux pont qu'elle avait rencontré en filant sur sa droite dans le haut

de l'île d'Ehrlenrhin ; et la première division avait également franchi le vieux Rhin de Kelh. Toutes ces divisions formaient un corps de deux mille cinq cents hommes, qui se trouvaient alors réunis sur la digue, en avant du bras d'Erenrhin. Les impériaux pouvaient à chaque instant faire sortir des troupes du camp de Wilstett, dont il fallait soutenir le choc avant d'avoir enlevé les deux redoutes qui restaient.

Le moment était pressant, il fallait de nouveaux renforts avant la formation du pont-volant. Un second transport fut ordonné par le général Desaix : cette sage mesure fut prise à propos. Dès que les généraux autrichiens furent informés du passage du Rhin, ils marchèrent aussitôt du camp de Wilstett; mais n'ayant amené que deux mille hommes avec eux, leur choc fut avantageusement soutenu par cinq mille hommes d'infanterie française, qui avaient déjà abordé la rive droite du Rhin. Deux canons enlevés à l'ennemi et nos pièces de quatre protégèrent l'infanterie française qui se forma dans la plaine; à six heures le pont-volant fut établi, et chaque heure on vit passer des transports successifs qui mettaient à terre sur la rive opposée du fleuve quinze cents fantassins.

Il fut résolu par le général en chef d'attendre le moment où l'on serait maître des redoutes, de la ville et du village de Kelh, pour faire construire alors un équipage de pont. Toutes les redoutes furent attaquées à-la-fois par l'avant-garde, composée d'une excellente infanterie; une partie fut dirigée sur la redoute du Cimetière, qui ne fit pas une longue résistance; une batterie de la culée du pont, sur la rive gauche, favorisa beaucoup la défaite de cette redoute; les canonniers français tiraient d'un bord du fleuve à l'autre avec tant de justesse que ceux de la redoute eurent la tête emportée. L'autre division se porta sur la redoute des Trous-de-Loup : l'attaque de celle-ci fut plus sérieuse; trois cents hommes d'infanterie et cinq bouches à feu la défendaient. Une fusillade très-vive de part et d'autre en fut le début, et la résistance fut opiniâtre. Elle céda enfin à l'audace des Français, quand elle eut été tournée par la gorge et assaillie de toutes parts; le fils du prince de Furstemberg y fut fait prisonnier. Cette redoute ayant été enlevée, les impériaux ne se défendirent plus que faiblement.

On ne put remarquer de la bravoure que dans la cavalerie des émigrés, qui seule en montra; elle n'en fut pas moins repoussée avec perte. L'ennemi fut chassé du fort,

du village et de la ville de Kelh, par les tirailleurs seulement, ainsi que de la redoute étoilée; déjà l'on voyait les Autrichiens fuyant sur la route d'Offembourg. Toutes ces opérations étant terminées, il n'était que dix heures du matin; la victoire des Français fut complète, et jamais elle ne leur coûta moins de monde; le nombre de leurs morts ou blessés ne passa point deux cents hommes. Le champ de bataille resta aux Français; six cents Autrichiens tués ou blessés, cinq cents prisonniers, deux mille fusils, treize canons, un obusier et plusieurs caissons furent les trophées des vainqueurs.

Dès ce moment la France jouit de l'avantage incalculable de voir le théâtre de la guerre porté sur le territoire ennemi, où les armées trouvaient leurs subsistances sans fatiguer la France : ce précieux avantage était dû à la valeur des troupes et aux dispositions habiles d'un grand capitaine, du général Moreau.

18 *septembre* 1796. — Kelh avait été la première conquête de Moreau lorsqu'il s'avança dans la Bavière, et l'on commença à rétablir ses fortifications; mais les ingénieurs en les relevant crurent devoir conserver leur respect pour Vauban en ne dérangeant nullement le plan des anciens fondemens. Un camp retranché et quelques redoutes y furent seulement ajoutés. Ces ouvrages étaient immenses : une nombreuse garnison eût été nécessaire pour y trouver un grand nombre de travailleurs que ces travaux réclamaient; cinq cents hommes formaient à peine cette garnison. Le général Scherb venait d'y réunir, depuis la veille seulement, une demi-brigade ramenée de Bruschall, et Strasbourg ne possédait point d'autres troupes; on avait entièrement dégarni les places de cette division. Les impériaux, qui observaient les Français sur ce point, instruits de cette situation, voyant le peu d'avancement des travaux des fortifications, sachant la division du général Scherb demeurée sur les glacis en avant de la ville, projettent un coup de main sur Kelh.

Pour en faire plus facilement la reconnaissance, et pour s'instruire par eux-mêmes des plus grands détails, plusieurs officiers autrichiens se déguisent en travailleurs; ils s'introduisent furtivement dans un jardin contigu à l'ouvrage à corne du haut Rhin. Dès les onze heures du soir du 17 septembre 1796, trois colonnes autrichiennes attaquent vivement Kelh avant le point du jour; on voit la principale

passer la Kintzig bien au-dessus des ouvrages français, et pour arriver sur le fleuve au-dessus de Kelh, elle fait un grand circuit, et, à la faveur de ses digues, pénètre jusque dans l'ouvrage à corne du haut Rhin, et passe pour s'y introduire dans la gorge, encore embarassée de maisons et de jardins.

Le village de Kelh est déjà au pouvoir des Autrichiens; une autre colonne s'y est portée par Sundheim, tandis qu'une troisième exécutait une fausse attaque sur la Kintzig. On vit une réserve s'avancer à la hauteur des ouvrages des Français, sur les bords du fleuve, pendant qu'une autre colonne était dirigée sur la route de Kelh par Neumulh. Le plus heureux succès parut d'abord couronner les dispositions de l'ennemi; bientôt la ville, le village et les ouvrages des Français tombèrent au pouvoir des impériaux; leurs tirailleurs se montrèrent alors auprès de la culée de l'ancien pont de pilotis, et d'autres se présentèrent sur le petit bras du Rhin, auprès du même pont qui y était quelques jours auparavant. A la lueur d'un jour douteux, et gorgés d'eau-de-vie, ils prirent la culée pour le pont lui-même, et Kelh fut sauvé par cette méprise; ils pouvaient sans doute facilement couper le pont, alors il fallait renoncer à toute espèce de communication entre Kelh et Strasbourg; on ne pouvait plus espérer ni renforts ni munitions, et Kelh, isolé de cette manière, ne pouvait se soutenir. On bat la générale dans Strasbourg, au premier coup de canon, et l'on voit à l'instant se réunir les grenadiers, les chasseurs et les canonniers de la garde nationale de Strasbourg. Un bataillon des ouvriers des magasins militaires est formé à la hâte; en même temps les batteries de l'autre rive du fleuve vomissent un feu terrible.

Le général Scherb, isolé, surpris et tourné sur ses derrières par l'ennemi, à la tête de ses braves, avait fait des prodiges de valeur : il finit par rester maître de la place. La cavalerie ayant essayé de prendre la direction du pont de Kintzig, passant par la grande rue où les ennemis s'étaient déjà établis, reçut un feu de mitraille qui la renversa presque en entier. Mais on vit se mettre à la tête de la soixante-huitième demi-brigade le général Siscé, il se jeta à la gauche de la Kintzig : les eaux en étaient fort basses, il était facile de tourner le fort du côté du Rhin, pour rentrer dans Kelh. Un feu à mitraille de quatre pièces de canon embrassait toute la grande rue de Kelh. Trois fois le général Siscé, à la

tête de ses braves, revient à la charge; trois fois; il est repoussé.

Cependant la fortune commença à changer vers les sept heures du matin, des prodiges de valeur ayant éclaté de toutes parts. Les troupes de Strasbourg viennent au pas de charge pour combattre et débusquer l'ennemi de Kelh; et l'on voit un bataillon, qui s'était replié sur le pont de bateaux, se porter de nouveau contre les impériaux; l'action devient plus vive que jamais; déjà le lieutenant colonel Orskay, commandant l'attaque dans le fort, est fait prisonnier avec deux cents hommes du régiment de Ferdinand. Le major Dallos, ayant pris le commandement, est blessé à mort. Alors l'ennemi dépourvu de chefs affaiblit sa défense, le désordre commence à se mettre dans ses rangs, il perd beaucoup de monde, et la valeur et l'intrépidité française redoublent. La garde nationale de Strasbourg s'unit aux troupes de ligne; elles combattent les impériaux de concert, et les poursuivent si vigoureusement, qu'elles les chassent d'abord de la ville, ensuite du village de Kelh. L'action s'y soutient encore quelques instans, et la redoute étoilée qu'ils occupaient toujours est enfin évacuée, ainsi que les dernières maisons du village; il était pour lors dix heures, et une heure après le dernier Autrichien s'était déjà éloigné des derniers ouvrages français. C'est ainsi que l'effet de la surprise devint nul devant la valeur.

Dans cette journée, six cent cinquante impériaux mordirent la poussière : on leur fit trois cents prisonniers. La perte des Français fut considérable, mais ils durent se dévouer au danger pour vaincre dans une situation aussi critique. Si les impériaux fussent restés maîtres de Kelh, les derrières de l'armée de Moreau eussent été atteints par le corps de Petrasch; il n'était pas probable que la tête du pont d'Huningue tînt davantage. Arrivée intacte depuis la Bavière jusque sur les bords du Rhin, cette brave armée eût perdu tout le fruit de sa gloire sur les rives du fleuve qu'elle n'eût pu traverser. Ses regards n'eussent fait qu'apercevoir le sol de la patrie sans pouvoir l'aborder. On fut redevable de la conservation de ce poste, devenu essentiel dans les circonstances, à la bravoure du soixante-huitième régiment d'infanterie, et à l'intrépidité des généraux Siscé et Moulins.

Du 22 novembre 1796 *au 22 janvier* 1797. — A peine

les impériaux avaient été repoussés dans la précédente attaque, où ils avaient tenté d'enlever Kelh de vive force, qu'ils en recommencèrent aussitôt l'investissement. On vit tout-à-coup s'élever des remparts de terre, un camp retranché et palissadé, des ouvrages avancés encore informes, et qui méritaient peu l'honneur du titre d'un siége en règle. Sans cesse observés par les Français, les Autrichiens résolurent, d'après leur continuelle inquiétude, d'en former un siége régulier. Dès-lors ils dirigèrent une armée formidable sur cette ville. Bientôt une nombreuse artillerie parut autour de ses murs, précédée de cinquante-cinq bataillons et de quarante-six escadrons impériaux. Le commandement du siége fut donné au général Latour, et Moreau lui opposa pour la défense le général Desaix, officier plein de génie, intrépide et actif, tandis que le général allemand avait pour lui une longue expérience, et l'habitude d'une aussi ancienne tactique méthodique de sa nation.

Quarante bataillons furent d'abord employés par les Français au perfectionnement des ouvrages qu'on voulait défendre. On releva en entier les parapets de Kelh, et l'on creusa un fossé de six mètres au pied des revêtemens. Ils achevèrent ensuite le camp retranché, ainsi que les retranchemens élevés dans plusieurs îles du Rhin, avec le fascinage qu'on rétablit sur les ouvrages à corne du haut et bas Rhin. Non-seulement ces divers travaux sur la rive droite du fleuve furent confectionnés, mais on établit très-heureusement de nombreuses batteries qui prenaient à revers les travaux de l'ennemi, gênaient ses communications et ralentissaient ses progrès. Les ouvrages défensifs des Français chaque jour s'accroissaient, et chaque jour aussi les Autrichiens les resserraient par des lignes de contrevallations plus rapprochées : ils élevaient des redoutes, et formaient une place d'armes qui fut garnie de cent soixante pièces de siége.

Moreau, ayant fait terminer les ouvrages défensifs, résolut de faire lever le blocus, en faisant un effort sur les lignes des impériaux : il y fit diriger seize mille hommes d'infanterie et quatre mille de cavalerie. Ces corps débouchent tout-à-coup de l'île d'Ehrlenrhin et de la gauche du camp retranché, pendant que l'ennemi était occupé à ouvrir la tranchée sur la rive gauche de la Kintzig. Les Français emportent d'abord les deux premières redoutes, qui appuyaient ses lignes au bras du Rhin. Bientôt Suntheim et les redoutes

contiguës sont au pouvoir d'une autre colonne ; on combattit ensuite à outrance pendant quatre heures : les Français ne purent enlever les trois redoutes intermédiaires, leurs progrès ayant été arrêtés par six bataillons d'impériaux employés aux tranchées, qui, s'y étant jetés, donnèrent au corps d'armée le temps de venir les aider. Aucun résultat ne put être obtenu dans cette journée, malgré toute la valeur déployée de part et d'autre par les généraux et les soldats. Il fut impossible de rompre le système de défense des Autrichiens tant il était bien lié, et il fallut céder à la force. Une balle morte atteignit Moreau : il eut à ses côtés un ses aides-de-camp dangereusement blessé. Desaix reçut une forte contusion à la jambe, et eut un cheval tué sous lui.

Les Français ramenèrent à Kelh sept cents prisonniers, et sept canons, après en avoir encloué quinze : mais le genre d'attaque et le système de siége de la part des impériaux parurent tels qu'il était impossible de conserver Kelh, s'il n'était délivré par des évènemens imprévus. Les causes du peu de succès de cette journée tenaient à la lenteur du passage des troupes sur le pont du Rhin, les combattans n'ayant pas eu des secours assez prompts ; une seconde cause fut attribuée à un brouillard épais, qui, dérobant aux généraux la vue de l'ennemi, empêcha d'observer leur mouvement. Un champ de bataille étroit et marécageux ne put favoriser le développement de la cavalerie : on n'y vit même avancer l'infanterie qu'avec peine et lentement. Ces circonstances accidentelles, qui contrarièrent les Français, servirent les impériaux ; ils eurent des forces considérables à opposer au premier choc avec leurs bataillons de service à la tranchée, et, par leur résistance, le corps de bataille eut le temps de venir à leur secours.

On vit toute l'armée des impériaux s'ébranler, le prince Charles et l'archiduc accoururent à la trouée, ils opposèrent la plus vive résistance, et même, dès ce moment, cette tentative fixa le sort de Kelh : les lignes ennemies resserrant de trop près cette place, qui ne pouvait être extérieurement secourue, elle était forcée de succomber par le système d'attaque lente et régulière, tandis que l'ardeur sans cesse renaissante pour détruire les travaux des assiégeans dans des sorties fréquentes, et le courage le plus opiniâtre ne pouvaient obtenir d'autre résultat que celui de retarder de quelques jours la prise de Kelh.

La première tranchée des impériaux ne dut paraître que comme une fausse attaque, puisqu'on les vit presque en même temps se porter entre le Rhin et la Schutter, en ouvrir une seconde. Le 24 novembre, les Français recommencèrent leur feu d'artillerie sur les travaux de l'ennemi, qui resta quatre jours sans y répondre : mais ses batteries furent démasquées à-la-fois, le 28, à sept heures du matin. Quelques bateaux du pont militaire furent endommagés dans cette journée. Son feu rendit, par son effet, impraticable le passage du grand pont, et, après une vive *résistance*, il se rendit maître de quelques maisons du *village* de Kelh, où étaient les avant-gardes françaises. Le feu continua de part et d'autre avec la même activité jusqu'au 6 décembre. Les assiégés faisaient des sorties chaque nuit, et, pour atteindre et détruire les ouvrages des Autrichiens, ils se portaient au-delà de la Kintzig.

Guidés par le général Duhesme, leur succès se bornaient à enclouer quelques pièces de canon, au moment où les impériaux se retiraient dans leurs secondes lignes pour y trouver des renforts. Mais ils n'avaient jamais assez de temps pour les enlever. Lorsque Desaix dirigeait une sortie en personne, les soldats exécutaient ses ordres avec intrépidité. Ils ne disaient jamais adieu à leurs camarades, tant ils étaient confians dans la sagesse des mesures de leur général; ils se croyaient toujours certains de les revoir dans quelques heures. Trois cents Français défendaient le poste de l'île Touffue; les impériaux s'en emparèrent le 6 décembre, ainsi que de la petite redoute du Bonnet-de-Prêtre, défendue seulement par vingt hommes: parvenus jusque là, les ennemis commencèrent à diriger leurs principaux efforts vers l'île d'Erhlenrhin et la redoute des Trous-de-Loup.

Le but de l'ennemi parut devoir être d'intercepter les communications entre Kelh et Strasbourg : il voulut détruire aussi le pont de bateaux, en lançant sur le Rhin des incendiaires de toute espèce, mais leurs projets furent déjoués par la vigilance des pontonniers. Les agresseurs furent aussi fatigués par les avant-postes français, placés dans l'ancienne maison de poste. On vit le prince Charles, à la tête de ses meilleurs soldats, attaquer lui-même cette masure : défendue par Duhesme, elle fut trois fois prise et reprise; cette bicoque ne coûta pas moins de trois cents hommes à l'ennemi et d'un officier-général. Les moindres avantages étaient achetés si cher, que les Allemands résolurent désormais de ne risquer aucune atta-

que de vive force. Ils se dirigèrent ensuite sur les masures du vieux Kelh, la redoute des Trous-de-Loup et l'île d'Ehrlenrhin; ils les environnèrent de tranchées, élevèrent autour des batteries, et déployèrent contre chacun de ces mauvais postes tout l'appareil d'un siége en règle.

La manière hardie des Français et de leurs généraux contrastait singulièrement avec la méthode sûre mais lente des Allemands. Chaque jour le Français se montre prodigue de sa vie et les balles semblent respecter sa bravoure. Des murmures s'élevaient parmi des soldats; le général Duhesme, se trouvant de service près d'eux, entend leurs propos : trois de leurs camarades venaient d'être tués, en se portant sur un redan; il fallait marcher à découvert, n'y ayant aucune tranchée pour y parvenir : *Il n'y a pas de fatalité*, disait un grenadier, *comme nous le repète le général Duhesme; si nos camarades fussent demeurés ici, ils ne seraient pas morts.*

Duhesme, après avoir écouté les discours des soldats, sort du retranchement, et va en personne au redan; c'est de ce point qu'il donne ses ordres : la mousqueterie semble redoubler sur lui; une grêle de mitraille l'environne; toujours enveloppé du feu de l'artillerie, il revient sans être blessé; et s'adressant aux soldats dont il avait entendu les murmures : « Hé bien! grenadiers, leur dit-il, notre sort est-il écrit là-haut? » Quand des officiers aussi intrépides commandent des troupes, peuvent-elles manquer de faire des prodiges? Malgré tant de courage, il fallait souvent céder le terrain à mesure que les positions étaient renversées par des batteries qui détruisaient les ouvrages opposés à l'ennemi. A force de travaux, les impériaux arrivèrent jusque dans les masures de l'église et de la maison de poste de Kelh. Ces postes tombés en leur pouvoir, les ennemis y élevèrent encore des nouvelles batteries pour ruiner nos ouvrages; cependant cette marche régulière et si lente fatiguant l'imagination militaire des impériaux, ils résolurent, le premier jour de janvier 1797, de tenter encore une attaque de vive force. On vit douze bataillons se porter, à quatre heures du soir, devant la redoute des Trous-de-Loup et le camp retranché dans sa partie de droite. Cette fois-là les Français en furent chassés; ils y perdirent cinq pièces de bataille et un pierrier.

Les ennemis, victorieux sur ce point, poursuivirent leurs avantages; aussitôt l'île d'Ehrlenrhin est attaquée et les

Français repoussés jusqu'à la tête du pont-volant. Voyant ses soldats fléchir, le général Lecourbe renvoie le pont-volant sur la rive gauche du fleuve, et se tournant vers ses troupes : *Voici le Rhin*, leur dit-il, *et voilà l'ennemi ; il faut vous noyer ou vous battre !*.... Il a déjà saisi un drapeau ; un bataillon en désordre s'est rallié à sa voix ; il se précipite sur l'ennemi, le repousse dans sa tranchée, et par sa présence d'esprit et sa valeur conserve encore l'île d'Ehrlenrhin, si l'on peut donner ce titre à un lieu accessible de tous côtés par la sécheresse et la gelée. Les impériaux, ayant toujours un pied dans la tête de cet île, élevèrent des batteries contre l'ouvrage à corne d'Ehrlenrhin qu'on n'avait jamais terminé : ils y employèrent cinq jours.

Dès que l'ennemi se crut en mesure pour foudroyer l'ouvrage contre lequel il venait d'établir de nouvelles batteries, il se disposa à une attaque générale qu'il annonça pour le 6 janvier ; mais le général Saint-Cyr, voyant les reliefs de l'ouvrage à corne presque entièrement effacés par les boulets, et tout y étant très-délabré, dans la crainte de compromettre le salut des troupes et d'exposer à une perte presque certaine quatorze bouches à feu, ne trouva plus à propos de prolonger cette défense ; en conséquence il ordonna d'évacuer Ehrlenrhin dans la nuit du 5 au 6 janvier. Cette journée se passa dans le plus grand calme ; cependant, vers les six heures du soir, de terribles décharges d'artillerie se firent entendre ; la partie gauche du camp retranché, la redoute du Cimetière et l'ouvrage à corne du haut du Rhin, furent vigoureusement attaqués ; non-seulement ils s'en emparèrent, mais même après avoir pénétré dans la place d'armes ils approchèrent de la barrière de l'ouvrage à cornes. Cependant ils en furent chassés, ainsi que de la redoute, avec une perte de sept cents hommes ; on les vit ensuite perfectionner, pendant les deux jours suivans, deux batteries qu'ils destinaient à détruire le pont de bateaux ; si ce projet pouvait être réalisé, Kelh était forcé de se rendre lorsque sa communication avec Strasbourg serait coupée.

Le 8, après midi, une de ces batteries commença à jouer et à faire couler bas deux bateaux ; plusieurs autres furent endommagés. La nuit ayant été calme on répara ces accidens ; mais au point du jour un feu des plus terribles et bien dirigé recommença et foudroya cinq bateaux qui eurent coulé bas successivement vers les neuf heures. On ne put entreprendre de

réparer ce pont dans une partie que lorsque l'autre extrémité serait entièrement détruite. L'établissement d'un autre pont-volant dans une autre partie du fleuve fut tenté, mais en vain; le feu des batteries ennemies vomissait les boulets sur toute la surface environnante.

Mais déjà le fort de Kelh ne pouvait plus soutenir une attaque sérieuse; l'éboulement des parapets avait presque entièrement comblé ses fossés, et ses palissades étaient renversées; ce n'était qu'avec beaucoup de difficultés qu'on pouvait y faire aborder des renforts; et, pour s'obstiner à s'y maintenir, on exposait à une perte certaine les troupes et l'artillerie employées à sa défense. On ne pouvait plus espérer de garder cette place avec honneur. D'après ces considérations, le général Desaix, ayant fait assez pour sa gloire, alla proposer lui-même la reddition de Kelh et son évacuation au général Latour. Cette cession fut faite sous les conditions les plus honorables pour les assiégés, se réservant jusqu'au 10 janvier, à quatre heures heures du soir, la faculté d'enlever tous les objets ayant servi à la défense de Kelh. On rétablit le pont de bateaux dès l'instant que la convention fut signée. Les Français mirent une telle activité à enlever tous les objets de défense et d'artillerie qu'ils n'y laissèrent pas une pièce de canon, pas un boulet, pas une palissade, pas un débris d'obus, pas un morceau de plate-forme. Le général Latour, venant en prendre possession, fut surpris de ne trouver en place d'un fort, que des levées de terre sillonnées, des ruines et des débris de fortifications à demi consumés par le feu. Pour faire retirer sur l'autre rive du Rhin un pont de bateaux qui l'incommodait et pour faire la conquête de ce monceau de cendres et de ruines, l'ennemi perdit six mille hommes de ses meilleures troupes, quatre-vingt mille bombes ou obus. Il en coûta à l'Autriche la dépense en artillerie et en munitions nécessaires pour un siége d'une place de première ligne, et la tranchée fut ouverte pendant cinquante jours à Kelh devant des remparts élevés à la hâte.

On vit quelques jours après la clef de l'Italie, fortifiée avec soin, ayant une immense artillerie et d'innombrables munitions; la superbe Mantoue, enfin, n'ayant pu être délivrée par trois armées allemandes, obligée d'ouvrir ses portes aux Français et de les rendre maîtres de ses immenses magasins en tous genres; mais Buonaparte était à leur tête: et

quelle est la ville, quelle est la nation qui lui a résisté!... Le 24 avril 1797, le général Moreau franchit encore une fois le Rhin, auprès de Dursheim. Deux jours de combat lui suffirent pour défaire les Autrichiens; cinquante dragons seulement se présentèrent devant Kelh; les impériaux y avaient mis une garnison si faible qu'elle ne fit aucune tentative de défense, et se rendit prisonnière à la première sommation. Ainsi cette place, qui naguère avait coûté tant de soins à l'Autriche et la vie à tant de braves, est reprise aujourd'hui d'un coup de main.

KÉNÉ.

12 *février* 1799. — Desaix avait laissé à Hesney le général Friant, qui marchait vers Sienne; c'était en février 1799. Sur sa route il fut informé que, dans les environs de Kéné, non loin du chemin de Cosséir, les Arabes d'Yambo, réunis à Mourad bey après leur défaite de Samanahout, se ralliaient encore. Dès le 6, on vit le chef de brigade Conroux se porter sur Kéné, à la tête d'une colonne. Les habitans des deux bords de la mer Rouge, qui font un commerce considérable, et dont les comptoirs sont dans la petite ville de Kéné, située sur le rivage, en font un lieu d'une certaine importance. Jusqu'au 12, tout y paraissait tranquille. Les Arabes d'Yambo manquaient de vivres, et les habitans de Kéné leur en fournissant peu, leur chef, manquant de moyens pour regagner Cosséir, et pressé par la disette dans laquelle ils ne pouvaient tenir plus long-temps, résolut de s'emparer de Kéné.

Les Arabes, suivis d'une foule de paysans, attaquèrent, à onze heures du soir, tous les postes de la soixante-unième demi-brigade. Les troupes françaises furent bientôt sous les armes; elles marchent à l'ennemi, et le repoussent. En se portant d'un point de la ligne à l'autre, le chef de brigade Conroux, jeune officier plein d'audace, reçoit sur la tête un coup de pique qui l'étend par terre; chéri de tout son corps, ses grenadiers s'empressent autour de lui, et, le voyant sans connaissance, ils l'emportent et jurent de le venger. Cependant l'ennemi, ayant été vivement chargé, se vit obligé à la retraite. Dans l'intention de poursuivre l'ennemi, on attendait avec impatience le lever de la lune, la nuit étant fort obscure.

Les Français se disposaient à continuer l'action, qui n'avait été suspendue que par la chute du jour. Le chef de bataillon

Dorsenne (depuis général), s'était chargé de la défense de Kéné; il veillait avec grand soin, quand tout-à-coup il entend des hurlemens épouvantables; c'étaient les Arabes, ces habitans des déserts de l'Afrique, aussi agrestes que les rochers qu'ils habitent. Ainsi que la première fois, c'est avec une fusillade très-vive qu'ils furent reçus, et on les chargea avec tant d'impétuosité, que bientôt leur déroute fut complète : forcés d'abandonner le champ de bataille, il furent poursuivis pendant plusieurs heures; trois cents Egyptiens, en fuyant, se retranchent dans un enclos de palmiers; ils se défendent avec acharnement contre le feu d'un demi-bataillon, dirigé par le chef de bataillon Dorsenne; mais le combat fut si sanglant et leur obstination si entière, qu'ils y périrent tous. Une chose aussi étonnante qu'heureuse, et qui fut bien digne de remarque, les vainqueurs ne comptèrent que trois blessés, parmi lesquels se trouva le chef de bataillon Dorsenne, dont la conduite mérita les plus grands éloges des chefs de l'armée française.

KHALONI.

12 *juillet* 1812. — La grande armée s'avançait sur tous les points pour attaquer les Russes. Le général baron Pajol occupait Igoumhen, et avait envoyé le capitaine Vandois, avec cinquante chevaux, pour prendre possession de Khaloni. Ce brave capitaine rencontra l'ennemi avec des forces bien supérieures, et osa l'attaquer; après un combat de quelques instans, où ses cavaliers se signalèrent, il prit un parc de deux cents voitures du corps du prince Bragation, fit prisonniers six officiers, deux cents canonniers, trois cents hommes de train, et il s'empara de huit cents chevaux d'artillerie. L'éloignement où le capitaine Vandois se trouvait de l'armée française ne lui permit pas d'amener avec lui ce convoi, qu'il fit brûler; il ramena les hommes et les chevaux harnachés. Ce beau fait d'armes mérite d'être admiré, et d'être ajouté à ces exemples nombreux qui prouvent combien la valeur française est au-dessus de toute crainte, et combien elle est puissante contre la supériorité du nombre.

KINTZIG.

Du 13 *au* 15 *août* 1796. — Les impériaux occupaient la

vallée de la Kintzig, en 1796. Mais le général Moreau, qui y commandait une armée française dite de Rhin-et-Moselle, pour faciliter les progrès qu'elle commençait à faire, jugea nécessaire de les débusquer de leurs positions. Mais trop faible pour suffire à cette attaque, l'aile droite de l'armée de Rhin-et-Moselle, ne pouvant aussi espérer de soutenir le corps ennemi qu'elle avait en opposition sur le Rhin, fut secondée par la seconde division du centre. Le dessein des Français étant de tourner l'ennemi, ces troupes, parties de Freudenstadt, marchèrent sur Alpersbach, Volfach et Schillach. Le 13 août 1796, les impériaux furent attaqués par l'avant-garde de la division de droite, qui les chassa d'Ettenheim, Rhindenheim, Herboltzeim; ils furent forcés de repasser la Bleichen.

La principale attaque fut confiée au général Sordy. C'est dans la vallée de la Kintzig qu'il devait, par la force ou par la ruse, provoquer la retraite de l'ennemi. Il emporta Haslach, après la plus vive résistance de la part des Autrichiens, qui laissèrent sur le champ de bataille quatre cents hommes tués ou blessés; les Français firent cent cinquante prisonniers, et prirent position à Guttach. Abattucci commandait l'avant-garde de la deuxième division de l'aile droite; et, afin de pouvoir seconder l'attaque de Sordy et couvrir son flanc droit, il s'était dirigé par Warlbourg et Munchweiller. Cette colonne s'enfonça dans la gorge par Etten, Munster et Schweighausen; l'infanterie de Condé y fut rencontrée, battue et chassée du village qu'elle occupait.

Le centre des Français était divisé sur trois colonnes: l'adjudant-général Gudin commandait la colonne de droite; il se porte sur les gorges de Wolbach, dans des lieux hérissés d'aspérités; et, après une marche pénible, il trouve l'ennemi sur ses pas, l'attaque, le bat et le met en fuite, après lui avoir fait laisser deux cents prisonniers et six petites pièces de canon. Le général Vandamme commandait la seconde colonne, qui se dirigea vers Alpersbach, que les Autrichiens occupaient avec trois cents hommes; cent cinquante restèrent prisonniers, le reste s'échappa au travers des bois. Les impériaux enfin ayant un poste situé entre la haute Kintzig et le Neker, en furent débusqués par le chef de brigade Laval, qui s'y était porté à la tête de la troisième colonne; ils battirent en retraite sur Rottenweil. Dans le même temps le général Delaborde, ayant sous ses ordres deux corps de troupes,

passa à Huningue sans y trouver aucune résistance; il s'empara aussi des villes forestières, que les impériaux n'eurent garde de défendre, et où ils laissèrent au pouvoir des Français deux pièces de canon et des magasins considérables de grains. D'après tous ces changemens forcés de positions, les Autrichiens se trouvèrent la droite à Rhinfelds, la gauche à Simonswald, l'avant-garde dans les vallées d'Enfer et de Saint-Pierre, et la réserve à Aichstett. D'après toutes ces manœuvres, favorisées par les succès des armes françaises, les passages de la vallée de Kintzig et des villes forestières furent ouverts; alors le corps du général Starray, ne pouvant tenir dans la vallée, se rejeta sur le gros de l'armée de l'archiduc. Cette contrée étant évacuée, on vit l'armée française s'avancer, appuyant sa droite sur le lac de Constance, et, tandis que le centre suivait les gorges des montagnes de l'Albis, la gauche prenait ses positions sur le Danube.

KIRCHBERG.

Juin 1800. — Dans un combat qui se donna à Kirchberg, près d'Ulm, le 16 prairial an 8, le général de brigade Arnaut choisit Louis-Benoît-Désiré Dumont, encore simple grenadier, pour diriger en tirailleurs vingt-cinq de ses camarades contre une position d'où une division autrichienne, sortie d'Ulm, écrasait par une artillerie formidable le corps dont il faisait partie. Dumont réussit au-delà de toute espérance, en surprenant la position, où il parvint à travers des taillis, et en s'emparant, à la baïonnette, de neuf pièces de canon et de huit caissons attelés.

Le général Arnaut, à qui il remit ces trophées, lui promit un fusil d'honneur, et le fit entrer dans la garde des consuls, où il reçut des premiers la décoration des braves, et devint successivement capitaine, chef de bataillon et officier de la légion-d'honneur.

KIRWEILLER.

23 *avril* 1794. — Le général Michaud, commandant sur le Rhin en 1794, avait à peine des forces suffisantes pour se défendre; sa tâche était sans doute difficile; mais, par cette même raison, non moins honorable. Resserrée, avec une faible troupe,

sur un terrain peu étendu, l'armée de Rhin-et-Moselle sut s'y maintenir ; elle eût préféré sans doute avoir à s'emparer de provinces étendues avec une armée nombreuse ; mais, dans le même temps, la majeure partie des forces de la France couvrait la Flandre maritime et la Belgique.

Opposée aux impériaux, qui avaient repassé le Rhin, l'armée de Rhin-et-Moselle entretint une guerre de postes, dont les succès, presque toujours balancés, n'amenèrent à aucune action décisive. Cependant, le 23 avril 1794, on vit l'armée du Rhin remporter sur l'ennemi un avantage marqué entre Landau et Neustadt, tout auprès de Kirweiller : les Français restèrent maîtres du champ de bataille, sur lequel il resta huit cents Autrichiens tués ou blessés. L'armée de la Moselle ayant été moins heureuse, les succès sur le Rhin consolèrent et dédommagèrent un peu. Chacune de ces armées trop faible, et trop près l'une de l'autre, se nuisait quelquefois, par le défaut d'harmonie dans leurs mouvemens, et d'unité dans leur direction. Ce ne fut qu'à l'époque où le gouvernement sentit ces inconvéniens, qu'il donna un seul et même chef à ces deux armées, qui, pour cet effet, furent réunies. C'est alors que ces armées obtinrent des succès glorieux, leur général en chef pouvant, dans ses combinaisons militaires, opposer, sans aucune contradiction, des masses aux forces autrichiennes.

KITZINGEN.

Août 1796. — L'archiduc Charles, ayant placé le gros de son armée derrière le Lech, par une marche savante, se déroba avec un corps d'armée à la vue de Moreau, et alla se réunir aux troupes du général Wartensleben, opposées à Jourdan : c'était à l'époque où l'armée de Sambre-et-Meuse s'avançait, en 1796, dans le nord de l'Allemagne. Dès ce moment, accablé par un ennemi trop supérieur, la victoire cessa de favoriser les armes de Jourdan : il se replia, vers les hauteurs d'Amberg, sur le gros de l'armée. Cependant, malgré la faiblesse instantanée de sa situation, il arrête la marche trop rapide de l'ennemi. Egaré, par de faux rapports, dans des chemins impraticables, le parc d'artillerie était exposé à être enlevé par quelque parti ennemi. Aussitôt Jourdan s'empresse d'écrire à Championnet. — « *Arrêtez-vous, mon cher général ; tout mon espoir est en vous, pour sauver le parc et les équipages de l'armée.* »

Engagé dans un défilé, Championnet fait faire halte à sa

division, et répond succinctement : « *Les ennemis ne passeront pas.* » On sauva tout : les impériaux bloquaient alors Wurtzbourg ; et l'intention du général Jourdan était de le dégager. On voit soudain le prince Charles passer le Mein à Kitzingen, se mettre à la tête de quarante mille hommes, contre seize mille Français : il s'engagea le combat le plus furieux. Déjà les tirailleurs de Bernadotte avaient pénétré jusqu'aux barrières de Wurtzbourg ; et l'ennemi avait été repoussé par ce général, joint à Championnet, jusqu'au Mein. La victoire fut arrachée par une charge de cavalerie de l'archiduc. L'effort de l'ennemi fut long-temps soutenu, à la gauche, par Jourdan en personne, et quelques braves de son état-major.

Championnet, s'étant ouvert un passage au centre, le franchit, et rallia, dans sa marche, tous les corps dispersés qu'il trouvait dans les bois et dans les marais ; et, traînant avec lui son artillerie, ses blessés, et trois cents prisonniers, il rejoignit Jourdan et les autres divisions. On apprit, dans ce moment, que Marceau avait reçu une mort glorieuse sous les murs d'Altenkirken. Championnet donna des regrets à son ami ; mais il avait perdu la vie au champ d'honneur ; et Championnet laissa échapper ces mots de son cœur oppressé : « *O heureux jeune homme! je voudrais mourir comme toi !...* Le général Beurnonville reçut le commandement de l'armée, dans les plaines de Mulheim, des mains du général Jourdan qui se retira à Cologne. Championnet, oubliant d'anciens ressentimens, suit Jourdan : « *Général*, lui dit-il en lui présentant la main, *lorsque vous commandiez l'armée, je crus avoir à me plaindre de vous ; depuis que vous êtes devenu mon égal, je me représente vivement que moi seul j'eus des torts ; je vous demande votre amitié.* » Et, se précipitant dans les bras l'un de l'autre, leur intimité n'en fut que plus grande.

KLOTTEN, (PRÈS DE ZURICH).

5 *et* 6 *juin* 1799. — On vit long-temps, dans les montagnes de la Suisse, les destinées de l'Europe se tenir en suspens : c'est sur ce territoire neutre que l'Autriche avait rassemblé une grande partie de ses forces. Le général Hotze commandait dans ces contrées de nombreuses troupes russes, alliées aux impériaux. Le 28 mai, on y vit à Wintherthur et à Nestenbach la réunion de l'archiduc Charles. Alors le général Masséna occupa une nouvelle position derrière la Glatt,

dès qu'il eut vu l'armée des alliés déborder ses ailes par l'effet de cette réunion; mais il se vit bientôt obligé de se retirer dans son camp retranché de Zurich, après avoir été inquiété dans sa dernière position, et attaqué sur son flanc gauche. L'archiduc suivit ce mouvement, et dirigea un corps sur la Glatt, en avant de Basserdorff et de Klotten, à huit kilomètres de distance de Zurich, et il poussa jusqu'à la vue de Baden l'avant-garde du général Nauendorff, qui était à Bulach, en avant des hauteurs de Regensberg.

Il s'engagea pendant quelques jours plusieurs combats, et déjà la gauche de l'armée ennemie touchait à la partie orientale du lac de Zurich. Les Autrichiens occupaient Stœffa et plusieurs autres villages sur les bords du lac. Un corps commandé par le colonel Cavazzini, parti de Glaris, s'était porté à Notre-Dame-des-Ermites; et dans ce même moment, les Autrichiens perdirent un poste important, que le général Lecourbe leur enleva le 2 juin; il les repoussa ensuite sur la Reuss. C'est ainsi que l'appui de la nouvelle ligne de défense fut maintenu vers le centre; le camp de Zurich était en avant de cette ligne. D'après ces positions respectives des deux armées, il fut fait une reconnaissance par le général Masséna, du coté de Rapperschvill, pour savoir où était l'ennemi; il fut rencontré à deux kilomètres de cette ville, ayant neuf pièces de canon avec lui. On en vint aux mains, et l'on combattit avec opiniâtreté: les impériaux battus abandonnèrent cent prisonniers.

On présuma de ce mouvement une nouvelle attaque générale pour le lendemain, et Masséna se disposa à bien recevoir l'ennemi. Le commencement du jour fut aussi celui de l'attaque; on combattit pendant quelques heures. L'ennemi, appuyant toujours ses principales forces vers la droite des Français, dirigeait tout son feu sur ce point, qui était commandé par le général Soult, et où Masséna se trouvait en personne. Les Autrichiens manifestèrent l'intention de s'emparer de toutes les positions qui couvrent Munich; mais ils furent vivement chargés sur tous les points, et vers les cinq heures du soir, ayant déjà cédé le champ de bataille, ils abandonnèrent les positions aux Français, qui s'en emparèrent aussitôt. Il resta un assez grand nombre de morts et de blessés sur le terrain, y ayant eu de l'acharnement de part et d'autre.

On remarqua particulièrement les sages et habiles dispositions du général Soult, qui se conduisit dans cette action

avec un sang-froid et un courage rares, et généralement les officiers de l'armée se distinguèrent par leur dévouement et leur activité. Le général Chérin parcourait la ligne d'occupation de l'armée en avant de Zurich ; il aperçoit un corps de tirailleurs qui se retirait en désordre ; il cédait aux forces supérieures de l'ennemi : cependant le général Chérin, voulant débusquer ce corps d'Autrichiens de cette position qu'il voudrait faire occuper aux Français, ranime le courage de ses soldats, se met à leur tête, et les ramène à la charge ; mais il reçoit lui-même un coup mortel, dirigé par un Tyrolien, embusqué derrière une maison située au-delà d'un ravin, où les Français venaient de repousser l'ennemi.

Ce général, dont la mort pénétra des plus vifs regrets tous les républicains vertueux, fut l'ami, le compagnon de Hoche ; ils avaient ensemble contribué à la pacification de la Vendée ; il était chef de l'état-major de l'armée du Rhin à l'époque où Hoche la commandait. Le plus brillant éloge qu'on puisse faire de Chérin, c'est qu'il était devenu pauvre en servant la république. Né avec une fortune assez considérable, il l'avait consommée pour se soutenir dans les postes d'honneur, où il fut toujours appelé par la connaissance qu'on avait de ses talens militaires et de ses vertus civiques. Cet homme, dont les sentimens étaient nobles et désintéressés, avait toujours vu, avec indignation, réduire le soldat à l'indigence par de vils fournisseurs, dont l'opulence faisait haïr la France par tous ses voisins. Il ne pouvait que gémir sur des crimes qu'il n'était pas en son pouvoir d'empêcher, ni de punir. Un de ses panégyristes, demandant pour lui un monument de la reconnaissance nationale, s'exprima en ces termes : « Chérin suivit l'ami qu'il avait perdu ; à son exemple il s'est reposé dans la tombe et dans la gloire. Comme il a porté les armes pour la patrie, et non pour lui-même, pour l'honneur, et non pour la fortune, il ne s'est point enrichi durant la guerre ; il lui a même sacrifié l'héritage paternel. En vertu d'une loi honorable pour le législateur, la reconnaissance nationale a élevé sur les bords du Rhin, non loin de la ville de Coblentz, un monument souvent honoré des larmes des braves. Ce monument renferme les restes de Hoche et de Marceau. Le plus fidèle compagnon de Hoche peut y trouver encore assez de place pour sa dépouille. Que cette honorable réunion soit tout-à-la-fois la récompense de l'inaltérable amitié, du courage civique, de la vertu modeste, et de la valeur désintéressée. » On

accomplit ces vœux; en plaçant les cendres de Chérin auprès de celles de Hoche.

Il était difficile que des traits héroïques, dont les officiers de l'armée donnaient chaque jour l'exemple, n'enflammassent point le courage des soldats, et ne les portassent point aussi à des actions d'éclat. Après s'être battu avec intrépidité, un grenadier suisse, nommé Chasse, reçoit un coup de fusil dans l'épaule, à la défense d'une redoute. L'adjudant-général, s'intéressant à ce brave, lui demande l'état de sa blessure. Mais il ne vit que pour la patrie, ses intérêts seuls le touchent; il dissimule ses souffrances, sa pensée ne s'y arrête point : *La redoute est-elle encore à nous*? s'écrie-t-il. A la même affaire, Jean Jourdan fut fait prisonnier, quatre Autrichiens le gardaient; il fait le coup de poing avec eux et s'en débarrasse; il saisit une carabine, et revole au combat : mais il reçoit un plomb mortel, il est renversé mort.

Son père se présente devant le capitaine de la compagnie de son fils, et lui dit : *Mon fils aîné est mort de ses blessures, j'en suis fâché, parce que je ne pourrai plus l'offrir à la patrie; mais il est mort au lit de l'honneur, et je suis satisfait. Il me reste encore un fils, qui, j'espère, marchera sur les traces de son frère, et que je vous prie d'accepter à sa place; et si par hasard celui-ci tombait encore, malgré mon âge, ce sera alors mon tour, et vous voudrez bien me recevoir aussi.* Mais l'attaque fut renouvelée par les impériaux dès le lendemain, à la pointe du jour. A peine des renforts leur arrivaient, qu'ils s'empressèrent d'opposer ces troupes fraîches aux Français, et supérieures en nombre à celles de la veille. Leur attaque fut dirigée sur tout le front de la ligne des Français; ils avaient cinquante bouches à feu, qui vomissaient la mort dans toute l'étendue de leur direction. Les Français, quoiqu'attaqués avec cette chaleur, n'en résistèrent pas moins avec l'opiniâtreté de leur bravoure ordinaire.

On admira de part et d'autre les efforts mutuels des combattans; on vit les charges se succéder rapidement avec une intrépidité égale. La terre était abreuvée de sang, et jonchée de morts et de mourans; elle était couverte des débris de tout ce que les combats les plus acharnés peuvent avoir de terrible. Bientôt les cadavres et les armes que leurs mains ont laissées échapper, obstruent tous les passages; jamais bataille ne fut plus sanglante. Du côté des Autrichiens, les généraux Hotze, Wallis, Kerpen et Hiller furent blessés; et parmi les

généraux français, Humbert et Oudinot. Pendant les deux jours de combat, on évalua la perte des deux armées à huit mille hommes. La victoire ayant plané incertaine sur les deux armées, le prince Charles, jaloux sans doute de voir décider d'une manière plus précise, à qui resterait l'honneur des combats, donna l'ordre de renouveler l'attaque le 6 juin au matin. Mais Massena évacua Zurich, dans la nuit du 5 au 6; il s'empara d'une position sur le mont Albis, ayant sa droite au lac de Zug, et sa gauche au Rhin; sa position n'était plus tenable sur la Limat. Dès que l'archiduc Charles eut vu Zurich abandonné par les Français, il s'empressa d'y établir son quartier-général.

KLUNDERT.

26 *février* 1793. — Non loin du Moerdik, et dans un terrain marécageux, est situé le petit fort de Klundert. Le général Berneron, commandant une division de l'armée de Dumouriez, s'en approcha le 26 février 1793. Quoique les moyens de défense ne manquassent pas aux troupes bataves, la garnison hollandaise fit une très-légère résistance au général français, qui s'empara de ce fort, la garnison s'en étant échappée dès l'abord des Français. On trouva cinquante-quatre canons sur les remparts de Klundert, deux mortiers, dix-huit milliers de poudre, et des magasins de vivres bien garnis.

KNUBIS (LE).

2 *juillet* 1796. — En 1796, le général Moreau, ayant le dessein de pénétrer dans l'intérieur de l'Allemagne, ne pouvait le réaliser sans passer entre le Rhin et les montagnes Noires : il était forcé de se rendre maître des montagnes élevées qui s'étendent de Rhinfelden à Darmstadt, afin de s'assurer ces passages : il n'y a entre ces passages et le fleuve qu'une plaine de trois myriamètres de largeur au plus, et les débouchés par où l'on peut communiquer avec l'Allemagne sont rares, impraticables pour l'artillerie et fort difficiles pour les troupes. La vallée de Kintzig, la grande trouée où passe la principale route de Stuttgard à Strasbourg, et les villes forestières, sont encore les meilleurs passages que l'on puisse trouver.

L'aile droite de l'armée de Rhin-et-Moselle, après le passage du fleuve, fut chargée de défendre et protéger le passage par la vallée de la Kintzig et les villes forestières; et en même temps le centre et l'aile gauche se dirigeaient d'abord vers le bas Rhin, et de là sur la route de Stuttgard. L'ennemi aurait trouvé des débouchés sur leurs derrières, si les Français, en s'avançant entre les montagnes Noires et le Rhin, ne se fusent assurés des gorges de cette chaîne. Le général Moreau détacha donc, le 2 juillet, le général de brigade Laroche, avec la vingt-unième demi-brigade d'infanterie légère, et un régiment de cavalerie, pour s'emparer de la vallée de la Renchen; elle était occupée par un nombre considérable de tirailleurs et de paysans armés. On eut bientôt dispersé ces faibles ennemis : mais l'on en rencontra de plus redoutables après eux.

Le prince de Wirtemberg commandait un contingent qui occupait la plus élevée de ces montagnes, le Knubis. Le général Laroche ne balance pas à l'attaquer, quoiqu'il n'eût point d'artillerie, et qu'il fût contrarié par les obstacles continuels de la localité du terrain; déjà la bravoure française a fait céder tous les obstacles, et Knubis est en leur pouvoir : l'ennemi en est balayé. De nouveaux dangers attendaient le général Laroche sur le sommet de la montagne, où à peine il vient d'arriver : une redoute avec un réduit casematé, entouré d'un large fossé, avait été construite sur la plate-forme du mont, deux pièces de canon défendaient cet ouvrage. Laroche en personne, à la tête des chasseurs, s'est déjà lancé le premier dans le fossé, malgré le feu bien nourri des assiégés et une grêle de grenades qui inondent le rempart : les Français l'escaladent. L'ennemi ne songe plus à défendre la redoute, il a pris la fuite. Le prince de Wirtemberg en a le premier donné l'exemple : en peu d'instans la redoute et le champ de bataille sont jonchés de morts et de blessés. Mais les vainqueurs se sont emparés de quatre cents prisonniers, de deux pièces de canon et de deux drapeaux.

KOBRYN.

12 *août* 1812. — Le prince de Schwarzenberg, commandant un corps de la grande armée, attaqua le 12 août le corps d'armée russe de Tormazow, qui avait pris position

derrière Horodezna et Podubne. Le général Régnier, ayant sous ses ordres les troupes saxonnes, fut chargé de tourner la gauche de l'ennemi, et exécuta différentes manœuvres avec habileté. L'attaque qu'il dirigeait fut conduite avec tant de sagesse et de vigueur qu'elle décida du succès de la journée. Cependant les Russes opposaient une vive résistance, et leur artillerie faisait un feu soutenu. La brigade saxonne du général Saar commençait à plier devant l'ennemi, qui, par des attaques redoublées, l'inquiétait vivement, lorsque le brave régiment Jérôme Colloredo fut envoyé sur le flanc de l'armée russe pour le charger, et dégager le flanc gauche de cette brigade. Ce régiment, au milieu d'une grêle de mitraille, qui lui enleva dix-huit officiers et trois cents hommes, traversa de front un marais qu'on croyait impraticable, se précipita à la baïonnette sur les troupes ennemies et les renversa. Cette charge hardie, en rétablissant la ligne, déconcerta l'ennemi, qui, attaqué par-tout avec succès, lâcha pied et fut poursuivi par l'armée victorieuse au-delà de Kobryn, dont il occupa les hauteurs, et d'où il fut repoussé environ une lieue sur la route de Devin, par une nouvelle attaque. Toutes les troupes allemandes et prussiennes, qui formaient le corps du prince de Schwartzenberg, rivalisèrent de zèle et de courage, et se montrèrent dignes de combattre avec les Français, qui, dans cette glorieuse campagne, signalèrent chaque jour par une victoire.

KŒNIGSBERG.

16 *juin* 1807. — Le grand-duc de Berg, ayant pris en flanc l'armée prussienne, commandée par le général Lestocq, vint se présenter devant les murs de Kœnigsberg, capitale de la vieille Prusse, en 1807, dans le même temps que les Français étaient par-tout précédés ou suivis de la victoire : par-tout où ils portaient leurs pas, ce n'était qu'une marche triomphale. L'arrière-garde des Prussiens fut rencontrée par le maréchal Soult à Creutzbourg, le 13 juin : aussitôt il l'attaqua. La cavalerie ennemie fut d'abord culbutée par le général Milhaud, dans une belle charge de cavalerie qu'il lui fit et dans laquelle il lui enleva plusieurs canons.

Harcelés, pressés de toutes parts, les Prussiens se virent obligés, dès le lendemain 14, de se renfermer dans la place de Kœnigsberg, ce qui ne les sauva pas mieux du revers qui

les attendait. Vers le milieu du jour, deux colonnes prussiennes, avec six pièces de canon, se présentent à la porte de leur capitale : mais ils y trouvent les Français pour les recevoir : quatre mille hommes et six pièces de canon furent d'abord pris par nous, et nous enlevâmes les faubourgs de Kœnigsberg. Le général de brigade Buget, dans cet assaut, eut la main emportée : le résultat de ce premier succès fut la prise de cinq mille hommes et de quinze canons. Les retranchemens de Kœnigsberg avaient retenu pendant deux jours le corps du maréchal Soult. Mais la victoire de Friedland, et la marche des Français sur Wehlau décidèrent les Prussiens à ne pas exposer leur capitale à toutes les horreurs d'un siége, et ils l'évacuèrent.

Les Français maîtres de Kœnigsberg y trouvèrent des richesses immenses, plusieurs centaines de milliers de quintaux de blé, plus de vingt mille blessés russes et prussiens, et tous les approvisionnemens que l'Angleterre avare d'hommes, mais prodigue de munitions et de vivres, avait envoyés pour la coalition. Cent soixante mille fusils n'avaient pas même encore été débarqués ; ainsi le sort de la guerre faisait choir entre les mains d'un vainqueur abhorré, des armes, des munitions de guerre, des vivres que les Anglais étaient loin de croire devoir tomber entre ses mains, ce qui vengeait un moment les Français, et les consolait des maux que ces fiers insulaires font peser depuis si long-temps sur tous leurs voisins trop timides pour les en punir.

KŒNIGSHOFFEN.

3 *août* 1796. — Le général Lefebvre s'approcha de la ville de Kœnigshoffen, d'après l'ordre du général Kléber, commandant par interim, en 1796, l'armée de Sambre-et-Meuse : le corps du général Lefebvre exécuta ce mouvement avec toute la précision qu'on puisse désirer. Après avoir examiné les ouvrages de cette place, qui étaient en bon état de défense, on jugea qu'elle pouvait tenir plusieurs jours : mais la garnison ne parut pas vouloir se défendre, et les Français en furent les maîtres ; pour servir d'appui à la gauche de l'armée française, et par une manœuvre habile, le général Lefebvre acquit une excellente position, d'où il força les impériaux de rétrograder derrière le Mein et la Rednitz.

KŒNIGSTEIN.

28 *octobre* 1792.—Kœnigstein est une petite ville, située entre Mayence et Francfort, qui, à défaut de murailles, est défendue par un château flanqué de tours solides. Custine, sentant combien sa position était avantageuse pour se soutenir dans l'électorat de Mayence, résolut de s'en emparer. Il n'eut qu'à se présenter; le fort, gardé seulement par quelques soldats invalides des troupes mayençaises, se rendit à lui sans opposer la moindre résistance.

4 *mars* 1793.—La position de Custine était trop hasardée pour être long-temps heureuse. Le courage rentra dans l'âme des Prussiens; ils reprirent Francfort et marchèrent sur Kœnigstein; mais des Français défendaient cette place, et avaient pour chef le capitaine Meunier. Celui-ci, sommé de se rendre par le roi de Prusse, assemble sa garnison, composée de quatre cents hommes, et lui adresse ce discours : « *Soldats; si vous restez fidèles à votre devoir, comme je n'en doute point, nous défendrons Kœnigstein, tant qu'un seul de nous restera en vie; mais si, contre mon attente, je vous trouvais faibles, parlez, ce moment serait le dernier de ma vie.* En achevant ces mots il prend deux pistolets et les appuie sur sa poitrine. La garnison pousse un cri unanime, ce cri est : *Vaincre ou mourir!* « *Allez*, dit alors Meunier à l'officier prussien, *allez rapporter à votre prince ce que vous venez de voir et d'entendre; voilà ma réponse.* » Les plus nobles effets suivirent ces nobles paroles. Kœnigstein fut défendu quatre mois; des attaques réitérées, des privations de tous genres ne lassèrent pas la constance des assiégés, et ils ne rendirent la place que lorsqu'après avoir perdu les autres ressources, ils perdirent encore l'espoir de la conserver.

22 *juillet* 1796.—Les Autrichiens étaient maîtres du fort de Kœnigstein, ce qui gênait beaucoup les communications dans l'armée de Sambre-et-Meuse. Le général Marceau, avec ce génie entreprenant qui lui était ordinaire, résolut de couper le mal dans sa racine en s'emparant de Kœnigstein. Il l'environna de ses troupes et en prit possession après quelques jours de siége, quoique ce fort fût défendu par six

cents hommes et armé de soixante-onze pièces de canon ou mortiers en batterie. On y trouva en outre cinq mille fusils et des vivres. Dans le même temps, les armées des deux partis s'égalisaient dans le nord, car les Autrichiens étaient forcés d'y dégarnir leurs rangs pour se renforcer en Italie, où le général Buonaparte obtenait les plus brillans succès.

KOLOGHA (LA).

5 *septembre* 1812. — Les Russes avaient fortifié un beau mamelon sur les hauteurs de la rive gauche de la Kologha. La position était avantageuse et importante aux Français; ils durent l'attaquer. Le roi de Naples passa la rivière avec une division de cavalerie; l'attaque commença sur les quatre heures après midi; une heure après la redoute était prise avec ses canons; les neuf à dix mille Russes qui la défendaient, chassés du bois et mis en déroute, laissèrent le tiers de leur monde sur le champ de bataille.

KORSOUM.

15 *mars* 1799. — L'armée d'Orient était parvenue à Zéta, dans la Palestine, le 15 mars 1799; alors elle se dirigeait vers Saint-Jean-d'Acre. On donna avis aux Français d'un corps de cavalerie turque; les hauteurs de Korsoum étaient déjà occupées par Abdalla pacha, qui y commandait deux mille chevaux; sur sa gauche la montagne était couverte d'un corps de dix mille Turcs. Le pacha, en prenant position sur le flanc de l'armée française, projetait de l'arrêter et paraissait vouloir l'engager dans les montagnes de Naplouse: elle eût par-là retardé sa marche sur Acre. Après s'être formées en carré, les divisions Kléber et Bon marchent sur la cavalerie ennemie, qui évite le combat.

Il est ordonné au général Lannes de se porter sur la droite d'Abdalla, de manière à le contraindre, après l'avoir coupé, de se retirer sous Acre ou Damas, en évitant lui-même de s'engager dans les montagnes. Une ardeur guerrière emporte cette division; l'ennemi se retirant sur les hauteurs, elle le suit, et attaque les Naplousins. Après s'être mise à leur poursuite, l'infanterie légère s'élance trop en avant; Buonaparte, observant l'effet des manœuvres, commande de cesser un combat sans but; il est obéi. Les Naplousins, prenant ce

mouvement rétrograde pour uue retraite, s'enhardissent et poursuivent à leur tour les Français, qu'ils fusillent avec avantage, placés sur des rochers où ils savent se retrancher au besoin, et dont ils connaissent les détours ; les chasseurs sont soutenus par la division qui voudrait attirer les Naplousins dans la plaine.

Mais les Egyptiens, connaissant tout le danger pour eux d'un pays ouvert, n'ont garde de s'y laisser engager ; ils s'arrêtent dès que le terrain commence à présenter une surface plane et unie qui forme le débouché de la plaine. Les Naplousins perdirent dans cette action quatre cents hommes ; les Français eurent quinze hommes tués et trente blessés. Caiffa, deux jours après, tomba au pouvoir de la division Kléber ; à son approche l'ennemi l'avait abandonnée : les Français s'y emparèrent de vingt mille rations de riz et d'autant de biscuit.

KOSEL.

De janvier au 18 *juillet* 1807. — On vit, dès le commencement de l'année 1807, l'armée française prendre ses quartiers d'hiver ; les combats cessèrent presque tout-à-coup ; les deux armées, respectivement fatiguées, n'en provoquèrent plus, et, comme par un accord unanime, les hostilités furent suspendues. Les ennemis fugitifs, au milieu des marais et de contrées glacées, songeaient plus au repos qu'à la guerre, et l'armée française, toute victorieuse qu'elle était, craignant de compromettre le succès de ses armes, ne voulait point s'avancer dans des pays déserts, n'y pouvant établir des magasins. Après la capitulation de Breslaw il restait au roi de Prusse les places de Schweidnitz, Neitz, Glatz, Kosel, Sibelberg et Brieg dans la Silésie ; Graudents, Stargard, Colberg, Dantzick et Weichelsmunde sur la Vistule et dans la mer Baltique.

Le roi de Prusse et sa cour résidaient rarement à Kœnigsberg, qui présentait trop peu de ressources défensives. Le monarque prussien, à la moindre alerte, avait toujours la précaution de se retirer à Mémel, ville limitrophe de la Prusse et de la Russie. On donna à Jérôme Buonaparte la mission de réduire les places de la Silésie ; dans l'armée qu'il commandait ; une division bavaroise était sous les ordres du général Deroi ; elle fut dirigée sur Kosel, petite ville

près de l'Oder, pour en faire et couvrir le siége. Le commandant de la place se vit tellement resserré, dès le mois de février, qu'il fit la proposition de capituler; il eût même rendu alors la place si l'on eût voulu permettre à sa garnison de se retirer. Forcé de céder, le gouverneur la rendit le 18 juillet avec tous les honneurs de la guerre et tous les égards que sa longue défense lui avaient mérités.

KRASNOI.

14 *août* 1812. — Napoléon avait ordonné au maréchal duc d'Elchingen de se porter sur Krasnoï, où les Russes avaient un régiment d'infanterie. Aussitôt que la tête de colonne du maréchal y fut arrivée, le vingt-quatrième d'infanterie légère, soutenu par le reste de la dixième division, attaqua l'ennemi avec audace; et Krasnoï fut emporté d'assaut sans aucune hésitation. Cependant l'ennemi, fort d'environ six mille hommes d'infanterie, de douze cents chevaux et de dix pièces de canon, s'était formé en échelons derrière la ville, et faisait bonne contenance. L'infanterie française, enhardie par le premier succès, l'aborde, et l'attaque avec vigueur : l'ennemi, ne pouvant résister à cette vivacité, se retire peu-à-peu, mais en bon ordre, sous la protection de son artillerie, qui inquiétait les Français par un feu rapide et bien nourri. Cependant, ils poursuivaient les Russes avec ardeur; et la cavalerie du roi de Naples, qui venait d'arriver, harcelait vivement les derrières de l'infanterie, qui, se voyant abandonnée par la cavalerie, se forma anssitôt en deux colonnes serrées, et ensuite en un grand carré plein, pour résister aux attaques des Français qui l'enveloppaient de toutes parts. Les charges de cavalerie se succédaient avec rapidité sur ce carré, qui, sans être rompu, opérait promptement sa retraite, mais en se battant toujours. Plusieurs fois les escadrons français pénétrèrent dans le carré, et en coupèrent des bataillons; mais il fut sauvé par la force d'inertie que sa masse opposait, beaucoup plus que par son feu qui ne faisait pas grand mal : ils furent ainsi poursuivis jusqu'à la nuit, laissant sur le champ de bataille ou sur la route près de mille hommes, tués ou blessés, au pouvoir des Français, huit pièces de canon, et huit cents prisonniers : les Français ne firent qu'une perte de deux cents hommes. Ce combat, où les vaincus n'acquirent pas moins de gloire que les vainqueurs, par leur courage et leur fermeté, avançait cependant la marche générale de l'armée

française sur Smolensk, où l'on s'attendait à une grande bataille.

KUFFESTAIN.

Novembre 1805. — En 1805, les troupes bavaroises combinées, avec les troupes françaises, faisaient partie du corps de la grande armée, particulièrement dirigée contre le Tyrol : les Bavarois, en étant venus aux mains plusieurs fois avec les Autrichiens, et ayant remporté plusieurs avantages, se présentèrent aux pieds des remparts de la forteresse de Kuffestain, et la forcèrent de se rendre. Située sur l'Inn, elle est limitrophe de la Bavière et du Tyrol, entre Wasserbourg et Rothemberg. Une colonne française, détachée du corps d'armée du maréchal Ney, ayant pour guides des chasseurs aux chamois, osa s'engager dans les sentiers les plus hérissés de difficultés, les plus escarpés, regardés même comme impraticables; elle se porta de Garmischau à Leitag.

Les Français, parvenus à ce poste, gravirent le fameux pas de Scharnitz; et tandis qu'une colonne le tournait, une autre l'attaquait de front. Il fallut escalader un roc, presque verticalement taillé : à peine quelques arbrisseaux, quelques racines, quelques crevasses, pour y ficher les baïonnettes et servir de point d'appui, s'offraient à la vue de temps à autre : les soldats, pour parer les balles et les pierres, qui leur étaient lancées du sommet, avaient attaché leur sac sur leur tête, et en avaient fait un bouclier. Il fallut à ces braves deux heures de temps, après les efforts les plus pénibles, pour achever de grimper la surface de ce rempart construit par la nature. Enfin, ils arrivèrent sur ce plateau, aux cris de Vive Napoléon! et ils plantèrent leurs aigles dans les interstices de ce roc.

Un combat des plus terribles, mais qui ne fut pas long, y fut bientôt engagé : les Tyroliennes mêmes combattirent auprès de leurs époux. L'attaque fut des plus opiniâtres, la défense la plus obstinée. Mais la bravoure des Français n'en fut que plus irritée; les obstacles les plus forts, ceux de la localité avaient été vaincus. Peu-à-peu, on vit la défense des Tyroliens s'affaiblir; et les Français s'emparèrent de Scharnitz : une partie de la garnison prit la fuite; mais, revenue à Sirfeldt, elle se rendit prisonnière avec douze canons. Les impériaux se virent bientôt obligés d'évacuer ce comté, les troupes françaises, s'y étant par-tout montrées triomphantes, et s'étant déjà

emparées de la totalité. Le maréchal Ney, ayant serré de près, dans sa poursuite, les impériaux, qui abandonnaient ces gorges, leur enleva une quantité de prisonniers, et poussa même son avant-garde jusqu'à Trente, après avoir établi son quartier-général à Botzen.

KULM.

29 *août* 1813. — La grande armée poursuivait l'armée des souverains alliés, qui opérait sa retraite avec hâte. Le général Vandamme, commandant le premier corps, combattait en Bohême, et s'était porté sur Kulm avec huit ou dix bataillons; il s'engagea, quoique inférieur en nombre, avec près de dix mille hommes qui l'occupaient; et voyant que tous ses efforts seraient superflus contre la supériorité des forces, il fit descendre tout son corps d'armée, qui était sur le col de la grande chaîne des montagnes : l'ennemi fut bientôt enfoncé et culbuté, et la division française prit position à Kulm. Mais le général Vandamme aurait dû se retirer sur les montagnes, ou les faire garder, en attendant que les corps du duc de Raguse et du maréchal Gouvion-Saint-Cyr eussent défilé par Tœplitz. Les Russes, ayant remarqué la mauvaise position de ce corps, qui n'était fort que de dix-huit cents hommes, isolé en Bohême, et séparé des autres corps par de hautes montagnes, résolurent de l'attaquer et de se délivrer d'un ennemi qui les menaçait des plus grands dangers; la retraite fut aussitôt suspendue : deux divisions autrichiennes, toutes fraîches, se réunirent aux gardes russes qui étaient en tête de l'armée, tandis que le reste s'y joignait à mesure qu'elle débouchait, et fut suivie par les deuxième, sixième et quatorzième corps. Le corps du général Vandamme se trouva débordé, mais ne perdit pas contenance devant des troupes si supérieures. Toutes les attaques furent repoussées, plusieurs divisions ennemies enfoncées, le champ de bataille couvert de morts et de blessés russes. Le désordre se mit dans les masses ennemies; les Français triomphaient du nombre, et une victoire importante allait signaler leur valeur, lorsque la colonne prussienne du général Kleist, qui avait pénétré en Bohême, ne rencontrant aucun corps français, arriva sans obstacle au haut de la montagne, et fut témoin du combat. Le général Vandamme, ayant aperçu cette colonne qui faisait mine d'inquiéter ses derrières, résolut de l'attaquer;

mais cette attaque devait nécessairement affaiblir sa ligne contre les Russes, et donner une autre chance au combat. Comptant sur la bravoure des Français, il marcha contre les Prussiens; après une lutte très-vive, dans laquelle le général Kleist fut tué, il parvint à enfoncer l'ennemi, qui bientôt fut en pleine déroute, et se précipita dans les fossés et les bois, en jetant ses armes. Au milieu de ce désordre, le général Vandamme disparut; on le crut mort; mais on apprit bientôt qu'emporté par son bouillant courage, il s'était jeté dans un gros de Prussiens, et que, forcé de céder au nombre, il avait été fait prisonnier et blessé grièvement. Cependant les Russes combattaient encore dans la plaine, et prenaient de la supériorité. Les généraux Corbineau, Dumonceau et Philippon, voyant les soldats français fatigués par un si long combat, et les Russes se renforcer à chaque instant par des troupes nouvelles, se décidèrent à opérer la retraite. Une partie du corps se retira par la grande route; et l'autre partie par des chemins de traverse. Tout le matériel, qui consistait en trente pièces de canon et trois cents voitures, fut abandonné, et la retraite s'exécuta avec la plus grande hâte possible. La perte des Français, dans cette journée, n'excéda pas six mille hommes tués, blessés et prisonniers; et celle des ennemis fut à-peu-près semblable. Si la victoire ne resta pas aux Français, puisqu'ils perdirent le champ de bataille et le matériel du corps, les prodiges de valeur qu'ils firent contre une armée si supérieure en forces, et dans une position si désavantageuse, leur donnèrent toute la gloire de cette sanglante journée.

KURSOMB.

24 *décembre* 1806.— Le général Nansouty avec la division Klein, et une brigade de cavalerie légère, renversaient la cavalerie russe et les Cosaques en avant de Kursomb; ils venaient à peine de passer l'Wckra, et le même jour, le 24 décembre 1806, le maréchal Davoust était aux mains avec l'ennemi à Nasielsk. On vit bientôt le maréchal Augereau, à la tête du septième corps de la grande armée, traverser l'Wckra, battre et culbuter quinze mille hommes qui en défendaient les approches. Le passage du pont fut glorieux, il fut exécuté en colonnes serrées par le quatorzième régiment de ligne; il avait à peine débouché que la cavalerie russe

le chargea : on la reçut avec intrépidité. Mais un malheureux lancier, pénétrant jusqu'à la tête du régiment, perce de sa lance le colonel qui tombe mort. Les Français perdirent un brave militaire digne de commander un aussi brave corps. Un feu à bout portant, exécuté par son régiment, fut le premier honneur rendu à sa mémoire : ce feu fut terrible à la cavalerie ennemie, qui fut mise dans le plus grand désordre. Dans les journées de Nasielsk et de Kursomb, l'armée française fit quinze à seize cents prisonniers : trente pièces de canon, trois drapeaux et un étendard furent les trophées dont le vainqueur s'empara.

LACAYDE.

29 *novembre* 1793. — A la fin de novembre 1793, les Français se disposèrent à occuper le val Carlos et le pays de Lacayde. L'audace des grenadiers décida du succès de l'expédition : quand les Espagnols les virent s'élancer, gravir, par des sentiers presque impraticables, y porter à bras une pièce de huit, se plonger dans une rivière, malgré la rigueur de la saison, pour en tirer une pièce de quatre, ils n'osèrent plus se défendre. D'abondantes provisions de vivres, et du bois nécessaire à l'armée des Pyrénées, tombèrent au pouvoir des républicains. Ils y laissèrent un fort détachement muni de canons, et chargé de conserver une conquête qui devait être d'une bien grande importance pour leurs succès ultérieurs.

LAMBACH.

29 *octobre* 1805. — Vainqueur à Haag, et toujours prêt à saisir les occasions d'acquérir de la gloire, Murat, qui commandait la cavalerie de la grande armée, à l'avant-garde, se porta, le 29 octobre 1805, vers Lambach, dans l'Autriche antérieure, sur la rive gauche de la Traun, à la poursuite des Autrichiens. Il les pressa si vigoureusement, que leurs généraux furent obligés de faire avancer huit bataillons russes pour soutenir leur retraite, et les empêcher de céder. Mais ils furent chargés impétueusement par le dix-septième régiment d'infanterie de ligne et le premier de chasseurs qui les mirent en désordre, et les poursuivirent jusqu'à Lambach, après avoir fait cinq cents prisonnies.

Les Français y déployèrent un grand courage ; et le brave co-

lonel Conroux se fit principalement remarquer à la tête du dix-septième : on trouva deux pièces de canon, appartenant aux Russes, parmi celles qui furent enlevées dans ce combat.

LAMBERT (Saint-).

19 *septembre* 1793. — Après avoir vaincu le général Santerre, à Coron, le comte d'Elbée, à la tête de sept mille Vendéens d'élite, se prépara à attaquer la division d'Angers, commandée par le général Duhoux, et postée à Saint-Lambert. Duhoux croyait, comme Santerre, avoir chassé les royalistes au pont Barré, parce qu'un de leurs détachemens opéra des mouvemens de désordre, et une fuite simulée; mais, à l'approche des Vendéens, qui le rencontrèrent près de Beaulieu, il se hâta de disposer sa troupe en tirailleurs, par trois colonnes, l'une sur Beaulieu, l'autre sous le pont Barré, et la troisième dans un enfoncement formé par des chemins vicinaux. Soit encore par feinte, soit que le premier feu des républicains les eût réellement effrayés, les deux ailes des royalisses ne purent d'abord tenir ferme, et commencèrent à plier; mais le centre de leur armée, dirigé par le chevalier Duhoux, marcha sur les républicains, qui se dispersèrent, sans combattre, à demi-portée de l'ennemi. Les bataillons de Jemmapes et d'Angers restèrent à leur poste, et furent sabrés sur la place. Les bagages et l'artillerie furent abandonnés, dans des chemins affreux, au pouvoir des Vendéens, qui remportèrent ainsi deux brillans avantages en vingt-quatre heures. La levée en masse jeta ses armes; cinq cents pères de famille d'Angers, que l'ennemi avait tournés au pont Barré, y furent presque tous massacrés sans défense. La perte des républicains fut évaluée, par les royalistes, à quatre mille hommes tués, blessés ou prisonniers. Duhoux, traduit devant le tribunal révolutionnaire, fut non-seulement accusé de négligence et d'impéritie, ce qui parut certain, mais encore de s'être concerté avec le chevalier Duhoux, son neveu, par qui il venait d'être battu. On lui citait sur-tout un propos que ce dernier avait tenu aux royalistes, à Chalonnes, et qui pouvait aussi résulter de la parfaite connaissance que le chevalier avait des faibles moyens de son oncle : *Prenez patience*, avait-il dit; *mon oncle ne nous laissera pas manquer de munitions.*

LAMOTA-DE-TORO.

1er *janvier* 1813.—Le général Foy, qui faisait partie de l'armée française de Portugal, étant près d'arriver à la Mota-de Toro, apprit que vingt-deux cavaliers, de la troupe de Martinez, étaient dans ce village, pour y lever des contributions. Il envoya contre eux le lieutenant Boutivelle avec un détachement de canonniers à cheval, quelques hussards, et quelques chasseurs francs. Les Espagnols, surpris, s'enfermèrent dans une auberge; et, ayant refusé de se rendre, on enfonça les portes, on escalada les murs; et l'on fit quatorze prisonniers, dont un officier : tout le reste fut tué. Les Français, qui montrèrent beaucoup d'intrépidité, n'eurent que deux hommes légèrement blessés; ils s'emparèrent des vingt-deux chevaux de l'ennemi.

LANDAU.

Du 2 au 8 août 1792.—En se chargeant du commandement de l'armée du Rhin, le maréchal de Luckner, pour première opération, cantonna un corps de dix à douze mille hommes, entre Wissembourg, Landau et Lauterbourg. Cette manœuvre, tout-à-la-fois militaire et politique, devait opposer des forces aux troupes nombreuses que les émigrés et les Allemands tenaient sur le Rhin, et contenir l'électeur palatin dans la neutralité. En gardant les passages du Rhin qu'il occupait, il pouvait rendre plus difficile et retarder l'invasion. Le général Kellermann, posté à Hertzenheim, s'était promis long-temps d'empêcher également l'électeur de prendre parti, sans que sa politique militaire marquât trop de ménagement; il le prévint qu'il lui permettait de laisser entrer les ennemis en France, à condition qu'il promettrait à son tour de ne point leur en faciliter la sortie. Tant que les armées d'Allemagne, encore éloignées, laissaient aux Français, par la crainte qu'ils inspiraient, tout pouvoir dans les négociations, cette diplomatie guerrière eut du succès; mais du moment où les forces coalisées, se trouvant réunies, donnèrent assez de confiance à l'intérêt et aux diverses passions : toute correspondance cessa. Les premiers mouvemens de l'ennemi, ceux sur-tout du prince d'Hohenlohe, qui avait passé le Rhin au-dessus du Manheim, dans la nuit du

1[er] au 2 août, et s'était établi entre cette ville et Spire, forcèrent les Français à des mesures plus strictement défensives. Sur ces entrefaites, le général Biron, qui était à la tête de l'armée du Rhin, connaissant l'émigration du général Martignac, commandant de Landau, fit partir trois mille hommes, avec ordre de se porter sur cette ville, et de faire une reconnaissance entre cette place et Spire. Quelle fut la surprise de Custine, en arrivant à Landau, de la trouver entièrement démantelée, au point qu'il y entra à cheval, par une brèche des murailles tombées en ruine ou quarante cavaliers seraient encore montés de front! Les chemins couverts de la place sans palissades, les poternes ouvertes, une garnison de quatre mille hommes sans chef, ses commandans sans point de ralliement, tout était encore à prévoir pour résister à l'ennemi qui s'avançait. On avoua même à Custine n'avoir pris aucune mesure pour se défendre : on était aussi tranquille qu'à cent lieues de l'ennemi. Sans perdre un seul moment, Custine fit murer les poternes, indiqua les lieux de rassemblement, fixa à chacun sa place pour le combat, posa lui-même les pièces et les garnit de cartouches. Il devait se féliciter bientôt de tant d'activité; excédé de fatigues, il se jeta sur une botte de paille : à son réveil, l'ennemi n'était qu'à cent cinquante toises des fortifications. Celui-ci fut informé des dispositions du nouveau commandant par un des premiers officiers de l'artillerie, qui avait lâchement abandonné son poste; mais, déterminé à tout tenter pour le salut de la place, Custine attaqua les ennemis, les chargea avec vigueur et les défit entièrement. Voyant qu'ils ne pouvaient rien par la force, les impériaux et les émigrés se retirent et cherchent de nouveaux expédiens pour s'emparer de Landau. Le guerrier qui venait de les vaincre avait eu déjà, avant la révolution, un rang considérable dans l'armée française : d'une famille noble, il avait encore des parens et des amis dans l'armée des émigrés. On s'imagina donc pouvoir déterminer Custine à livrer la place aux princes français. La conservation de son grade dans leur armée, des décorations et d'autres récompenses pour un si grand service lui furent offertes par le baron Fumel. Non content d'opposer le silence à de telles propositions, Custine fit imprimer et distribuer à ses troupes la lettre qui les renfermait, et en envoya l'original au gouvernement. La séduction ou la surprise n'ayant rien opéré, et le plan n'étant pas d'ailleurs

de suivre une attaque régulière, bientôt le prince d'Hohenlohe fila le long des frontières de la Lorraine, pour se joindre aux Prussiens, qui se disposaient à envahir la Champagne.

Du 2 avril au 26 décembre 1793.—Quelques mois après, Custine entra dans le Palatinat; il y resta pendant l'hiver, mais la fortune cessa de le favoriser au printemps de 1793. S'étant replié, le 2 avril, derrière les lignes de la Queich, entre Landau et le Rhin, et se voyant forcé de se porter derrière celles de la Lauter, près de Weissembourg, il occupa tout l'espace qui pouvait assurer les communications entre Landau et Weissembourg. Les Autrichiens, avec leurs forces réunies sur les deux rives du Necker, passèrent le Rhin à Kelsch, près Schwelzingen. Landau fut encore cerné par le général Wurmser, qui se servit en vain des moyens que lui fournissaient la force et la séduction pour s'emparer de la ville. Le général allemand proposa au commandant français une entrevue : le général Gilot, chargé du commandement en l'absence de Custine, y consentit, et fixa le lieu du rendez-vous. Les Prussiens sous les ordres du prince d'Hohenlohe, disait le général Wurmser, peuvent se joindre à mon corps d'armée, et à chaque instant entreprendre le siége de Landau, dont il ne se trouvent éloignés que d'une lieue et demie; mais je voudrais la sauver de sa ruine ainsi que ses habitans : je rappelle donc au général français ce qu'il doit à son nouveau roi Louis XVII; je lui promets ma recommandation auprès de l'empereur, s'il veut être traitable, et j'ajoute que la force pourra le contraindre d'accorder ce qu'on n'obtiendrait pas par la persuasion. Le général Gilot répondit qu'étant responsable de la défense de la place à la nation qui la lui avait confiée, il ne l'a rendrait qu'avec la vie. Les deux généraux se séparèrent alors; un officier s'écria en se retirant : *Notre général ne sera pas un Dumouriez*. Rentré dans Landau, Gilot renouvelle avec sa garnison le serment de s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de se rendre. Ce fut aussi la réponse qu'ils firent à une seconde sommation, au commencement de mai : le courage des troupes et leur confiance dans leur chef ne firent même que s'accroître. On peut en juger par une circonstance qui serait devenue critique : un bataillon de volontaires veut se retirer, le commandant les menace de publier cette lâcheté dans toute l'armée; ils reconnaissent leur faute, et, enflammés d'un nou-

veau zèle, ils jurent de la réparer à la première occasion. Le 17 mai, ces mêmes volontaires et le reste de la garnison continrent les Prussiens sur Germersheim, tandis que Custine enlevait un corps de sept à huit mille hommes retranché près de Rixheim. Le 12 août, le général Beauharnais attaqua l'ennemi à la pointe du jour : une partie de la garnison favorisa ses mouvemens, et facilita l'entrée d'un petit convoi que ce général voulait faire parvenir à Landau. Le général Gilot fut alors appelé à l'armée du Rhin, du commandement de Landau, qui se montrait toujours aussi déterminé pour sa défense; mais il se trouva dignement remplacé par le général Laubadère.

Une forte sortie eut encore du succès, ce qui néanmoins n'empêcha pas les Prussiens de commencer le bombardement de la ville sous les yeux du prince royal. L'arsenal fut incendié le 29 octobre : le magasin à poudre de la porte de France sauta, et avec lui une partie de la courtine et des maisons environnant l'Hotel-de-Ville. Malgré ce désastre, le général Laubadère, loin de songer à se rendre, renvoya au général Knobelsdorff la sommation qui lui avait été faite. Le 1er novembre, les Prussiens se virent forcés de cesser leur feu pour marcher sur Anweiller, et maintenir leurs communications entre l'Alsace et l'ancienne Lorraine allemande : vingt-cinq mille bombes furent jetées sur cette malheureuse ville. Un citoyen coopérait avec d'autres bourgeois à éteindre l'incendie de l'arsenal; on lui annonce qu'une bombe a mis le feu à sa maison : *Ma maison*, répondit-il, *n'est qu'une propriété particulière; je me dois tout entier à la patrie; je ne quitterai pas mon poste* : et il continue son ouvrage. Tout était possible avec de tels hommes, aucune espèce de privation ne les effrayait. Quand Landau fut débloqué par le général Hoche, on y vivait depuis trois semaines de cheval, de chat et d'herbages : le pain de munition coûtait quatorze francs la livre. Le jour de leur délivrance, on témoignait à quelques officiers combien leur conduite était étonnante : *Eh! qu'y a-t-il d'étonnant à faire son devoir?* répondent-ils vivement. La convention récompensa ces braves d'une manière convenable à leur courage, par des grades, des louanges et des lauriers; mais des éloges n'eussent pas entièrement réparé les maux que les bombes avaient faits aux habitans de Landau. La convention fut juste envers ces généreux

citoyens, en les faisant indemniser par le trésor public des pertes qu'ils avaient essuyées.

La première tentative du général Hoche, commandant l'armée de Rhin-et-Moselle, pour débloquer Landau, n'eut pas de succès, parce qu'il avait dirigé l'attaque sur Kaysers-lautern. Il ne tarda point à en opérer une seconde : après avoir établi le plus grand ordre parmi les troupes, assuré la défense de la Meurthe, de la Moselle et de la Sarre, il marcha avec trois divisions de l'armée de la Moselle en Alsace, où les choses allaient fort mal. Le lendemain de son arrivée, il attaqua les Autrichiens, malgré leur formidable position, sur les hauteurs voisines de Haguenau, enleva leurs redoutes et leurs retranchemens, leur prit seize pièces de canon, et les chassa au pas de charge jusqu'à Werdt, où ils se rallièrent. Pour achever une si belle journée, le général Hoche les assaillit de nouveau, après avoir laissé pendant quelques instans reposer ses soldats. Les Autrichiens, aidés de renforts, et encore avantageusement postés, soutinrent le premier choc; mais bientôt, l'avant-garde française ayant franchi les ravins, et le combat étant devenu plus terrible, ils cédèrent de toutes parts au courage de nos troupes, en leur abandonnant des canons et un grand nombre de sacs et de fusils. Les impériaux évacuèrent le poste presque inexpugnable de Stembach, et se virent poursuivis jusqu'à Sultz, où ils se rallièrent de nouveau et en grandnombre sur un vaste plateau, au pied duquel était un marais : ce fut là qu'ils attendirent le général Hoche. Le 23 décembre, à midi, il ordonna le pas de charge, et après trois quarts-d'heure d'un feu à demi-portée, le combat s'engagea à la baïonnette. Le nombre allait cependant l'emporter, lorsque le général Hoche vit deux bataillons, sortant d'un bois, accourir au bruit du canon. Les Prussiens avançaient toujours : les Français tenaient ferme encore. Hoche fit marcher les nouveaux bataillons sur le flanc de Wurmser : ils se portèrent sur les Autrichiens, et les chassèrent avec une perte considérable, sur les hauteurs de Weissembourg, où ils parvinrent encore à se rallier. Le général Hoche, déjà deux fois victorieux, se trouvait obligé de livrer un nouveau combat; la lenteur que mettait l'armée du Rhin à venir le rejoindre était peu propre à l'encourager : ses embarras et sa responsabilité augmentèrent encore par le commandement des deux armées qu'on lui donna momentanément. Toutefois, durant le soir et la nuit du 25 au 26 décembre,

il dirige trente-cinq mille hommes dans la plaine en avant des lignes, trois autres divisions de l'armée de la Moselle sur Kayserslautern, Kousel, et dans les gorges de Ham et d'Anweiller, et deux de celles du Rhin sur Lauterbourg : ces mouvemens sont ponctuellement exécutés. Les Autrichiens, surpris au moment où ils s'imaginaient surprendre, voyant leurs ennemis s'avancer en bon ordre, sont forcés de reculer en manœuvrant, et enfin repoussés jusqu'au camp de Guttemberg. Arrivés à cette hauteur, ils y portent sept batteries; faute énorme, car se trouvant, par cette opération, resserrés dans un espace étroit, au centre d'un demi-cercle, dont le général Hoche ne manqua pas de faire prendre la forme à son armée, le feu convergent de l'artillerie et de la mousqueterie devait faire un carnage affreux sur leur masse. Parvenus au bas de Berg-Guit, les Français avaient à franchir une enceinte de ravins, de haies et de fossés sous le feu le plus vif : *La charge !* s'écrient-ils. Aussitôt ils s'élancent, effraient les Autrichiens, fatigués d'éprouver leur bravoure, et qui, n'osant plus les attendre, se replient encore, mais totalement en désordre, et laissant canons et équipages au pouvoir des vainqueurs. Ceux-ci s'emparèrent le lendemain de Lauterbourg, où ils trouvèrent treize canons et des magasins immenses de munitions et de fourrages. Dès-lors il ne se passa plus que quelques escarmouches. Landau fut enfin délivré, et les Français se portèrent en avant de Worms. Ainsi, malgré les bruits qui coururent alors, et qui ne furent dictés que par une vaine jalousie, toute la gloire que méritait la conduite de ces grands faits d'armes, appartint au génie et aux rares talens d'un général qui, à la fleur de l'âge, avait su s'élever des derniers rangs aux premiers grades militaires, et qui devait périr bien jeune encore par un breuvage empoisonné. Mille traits de valeur et de courage brillèrent dans ces divers combats. On voulut distribuer du pain aux soldats qui s'avançaient vers Landau : *Nous n'en voulons*, s'écrièrent-ils, *qu'au moment où nous y serons arrivés.* Ils y entrèrent au milieu de l'ordre le plus parfait, et y furent accueillis comme des libérateurs.

LANDRECIES.

Du 17 au 30 avril 1794. — Condé, Valenciennes et le Quesnoy étaient occupés en 1794 par les armées coalisées

contre la France. Depuis les affaires d'Hondscoot, les Français avaient eu presque toujours la fortune contraire; la Flandre était envahie par plus de deux cent mille alliés. On pouvait voir aux mouvemens et aux dispositions de l'ennemi que sa première tentative aurait lieu sur Landrecies. Dès le 15 mars, les Français, sortis de leurs cantonnemens, disséminèrent de petits camps sur toute la frontière. Pichegru, qui avait remplacé le général Jourdan, réunit bientôt des troupes plus nombreuses autour de Cambrai et de Guise; il résolut d'assaillir l'ennemi dans son centre, entre Cateau-Cambresis et le Quesnoy, de le chasser de la forêt de Mormale et de reprendre le Quesnoy. Des pluies continuelles ne permirent aux alliés d'entrer en campagne que le 16 avril; ils rassemblèrent leurs forces sur les hauteurs de la Selle, derrière Cateau-Cambresis, près de Montoi et de Forêt. L'arrivée de l'empereur François II, qui y passa lui-même la revue de ses troupes, annonçait qu'on regardait la campagne comme décisive, et le succès comme certain. On partagea ensuite les forces combinées en trois corps; l'armée impériale, sous les ordres du prince de Cobourg, forma le premier; les Anglais, commandés par le duc d'Yorck, et les Autrichiens par le général Otto, composèrent le second; et le prince héréditaire d'Orange, à la tête des Hollandais, avec le général Latour, commandant des Autrichiens, dirigèrent le troisième. Leur but était d'attaquer les Français entre Guise et Landrecies, et de les chasser au-delà de l'Oise pour bloquer ensuite Landrecies et en faire le siége. Le plan de campagne des deux armées revenait ainsi au même point, la prise du Quesnoy par les Français, et celle de Landrecies par les impériaux. Suivant leur dessein, le 27 avril, à neuf heures du matin, les coalisés marchèrent sur huit colonnes, assaillirent les Français de toutes parts, et, après la plus vigoureuse résistance, les forcèrent à passer la rivière de Noirlieu. Les républicains se rallièrent plusieurs fois et attaquèrent à leur tour; mais le nombre l'emporta, et ils se virent contraints de se reposer sur l'Oise et d'abandonner Landrecies, qui fut entièrement cerné par les impériaux. Cette nouvelle fit armer les habitans du district d'Avesnes et des communes environnant Landrecies; les enfans, malgré la faiblesse de leur âge, s'offrirent aussi pour sa défense; mais les dispositions généreuses de la plupart de ses habitans ne furent pas secondées par le courage de

la majeure partie de sa garnison. Une compagnie de canonniers, formée dans ses murs, fit des prodiges de valeur; postés au Bas-Moulin, qu'ils étaient chargés de défendre, un grand nombre de ces braves furent engloutis sous l'explosion d'un magasin à poudre. Les parens d'un canonnier, à la nouvelle qu'il venait d'être tué, s'écrièrent : *Que ne pouvons-nous le remplacer par un autre de nos enfans, qui vengerait sa mort!*

Les ennemis, repoussés dans une sortie de la garnison, commencèrent le bombardement qui fut terrible : presque tous les édifices publics et particuliers furent ruinés. Malgré ce désordre, les femmes de Landrecies déployaient le plus grand courage; la timidité naturelle à leur sexe avait fait place à des sentimens plus généreux; elles allaient chercher les blessés, les portaient dans leurs bras et sur des matelas, sous des blindages, les soignaient et pansaient leurs blessures. Quelques-unes d'entre elles, atteintes par le feu de l'ennemi, et victimes d'un si beau dévouement, oubliaient leurs blessures pour encourager leurs compagnes à continuer ces pieux devoirs. Mademoiselle Gramiau portait elle-même des blessés à l'hopital, au milieu des bombes et des obus; un de ses frères fut frappé à mort à ses cotés, sans que son zèle se ralentît. Une attaque pour la délivrance de Landrecies fut ordonnée par le comité de salut public. Le duc d'Yorck occupait les hauteurs en avant de Cateau-Cambresis; le général Chapuis, chargé de réunir les troupes du camp de César et des postes voisins, troupes qui s'élevaient à trente mille hommes, les partagea en trois colonnes et les fit marcher, précédées d'artillerie, sur les forces du duc d'Yorck, déployées entre les villages de Cateau et de Bettencour. Deux de ces colonnes attaquèrent vigoureusement une redoute protégée par les Anglais; ceux-ci soutinrent leur choc, et une égale résistance de part et d'autre prolongeant le combat, un corps de cavalerie anglaise tourna les colonnes à leur gauche, qui se trouvaient en même temps pressées sur leur front par un ennemi supérieur. Elles prirent trois positions en arrière l'une après l'autre, avant d'effectuer leur retraite. Les carabiniers, qui s'étaient avancés pour les soutenir à la troisième attaque, ne purent réussir à rétablir le combat. La retraite s'opéra sur Cambrai; le général Chapuis, qui fut fait prisonnier dans cette affaite, n'entendant plus les feux de Landrecies, avait attribué ce silence à une

suspension d'armes acceptée par le commandant; mais la place s'était rendue le 30 avril : ses maisons furent à la vérité ruinées durant le siége; cependant on pouvait encore la défendre, puisqu'elle avait d'excellentes fortifications, une garnison nombreuse, et qu'elle ne manquait ni de vivres ni de munitions.

Du 9 *au* 17 *juillet* 1794. — Depuis la défection de Dumouriez les alliés avaient obtenu des succès presque partout, malgré le courage et l'énergie des armées françaises, qui, depuis une année, défendaient les frontières avec une incroyable constance. Quatre places, les plus importantes du nord de la France, étaient tombées au pouvoir des ennemis. Protégés d'un côté par la Sambre et la forêt de Mormale, de l'autre par la Scarpe et le bois de Saint-Amand, ils opposaient une foule d'obstacles à ceux qui les auraient attaqués de front, au point que deux ans de succès consécutifs, des forces innombrables, des vivres et des munitions au-dessus de tout ce qui se trouvait dans les magasins, auraient à peine pu y suffire. Il fut résolu, en conséquence, de les attaquer dans la trouée qu'ils avaient opérée, de marcher des deux côtés sur leurs flancs, de les investir, de rompre leurs communications, et de les réduire enfin à sortir de la contrée, ou à y trouver leur tombeau. Le génie et le talent des généraux, et la bravoure des soldats, qui étaient accourus à la première réquisition augmenter le nombre des défenseurs de la république, se réunirent pour mettre à exécution cette grande mesure, qui était due au génie de Carnot.

Si le prince de Cobourg eut connaissance de ce projet, il s'imagina sans doute qu'on n'oserait l'exécuter, et que ses troupes, franchissant la frontière, porteraient l'épouvante jusqu'à Paris; il se flattait encore que les principales forces françaises quitteraient leurs avant-postes pour venir défendre Cambrai, et que, partageant leurs armées dans des camps intermédiaires, les républicains se laisseraient vaincre en détail en voulant protéger tour-à-tour les faibles barrières qui leur restaient encore. Au milieu de ces illusions, le prince de Cobourg eut tout-à-coup ses deux ailes exposées aux armes françaises; le général Pichegru, dans la West-Flandre, et le général Charbonnier, sur la Sambre, le pressaient également; le général Jourdan s'avançait aussi sur cette rivière avec l'armée de la Moselle. Quand le général autrichien les

vit sur le point de l'investir, il se hâta de se tirer au plutôt du mauvais pas où il s'était imprudemment engagé. Il revint défendre la Flandre autrichienne, et, toujours possesseur de quatre places qu'il avait prises dans le nord, il comptait au moins arrêter les Français tout le reste de la campagne, sans donner lieu toutefois à aucun évènement décisif; c'était les battre effectivement que de paralyser leurs opérations. Mais aussitôt cinquante mille hommes, aux ordres du général Jourdan, réunis sur la Moselle, traversent les Ardennes pour prendre en flanc l'armée ennemie; ils détruisent bientôt l'équilibre, et enchaînent la fortune sur les bords de la Sambre et de la Meuse, tandis que, par six batailles gagnées et autant de villes prises sur les Anglais, Pichegru la fixait à son tour sur les bords de la Lys. Après la victoire de Fleurus, les généraux français, avec quelque lenteur à la vérité, inséparable d'un mouvement général qui avait emporté presque toutes leurs forces à la poursuite des fuyards, commencèrent par couper les communications des places envahies et par les cerner avec exactitude. Les commandans de ces places s'approvisionnèrent pendant leurs opérations, en parcourant le plat pays, et en ramenant dans leurs murs tout ce qu'ils purent enlever de bestiaux, de grains et de fourrage : ils se mirent ainsi en état de se défendre durant neuf à dix mois. Pour reprendre ces places par un siége régulier, il eût été nécessaire de séparer de l'armée des forces considérables, de consommer une grande partie du peu de munitions qu'on possédait, et ces forteresses, se rendant d'ailleurs après une médiocre défense, revenaient aux Français toutes ouvertes, délabrées et dans le plus mauvais état. Dans ces momens critiques le gouvernement se crut autorisé à franchir les bornes ordinaires pour les forcer à se rendre. Il décréta que les troupes étrangères, maîtresses des places frontières du nord de la France, qui ne se soumettraient pas à discrétion, vingt-quatre heures après en avoir été sommées, ne seraient admises à aucune espèce de traité, et passées au fil de l'épée. Ce décret avait pour but, dit Carnot, de frapper l'ennemi d'épouvante, et de le forcer à abandonner sur-le-champ les possessions françaises. Le décret, terrible au premier abord, n'était qu'une mesure pour épargner au contraire le sang, et restituer au courage ce qu'il avait perdu par la trahison ou des peines infinies; on voulait agir promptement, sans qu'il en coûtât ni travaux, ni temps, ni munitions. Pensant que

ce décret pouvait porter les assiégés à d'affreuses représailles, il ne fut promulgué qu'avec la plus grande prudence. On menaça sans exécuter, on leva le glaive sans jamais le souiller de sang.

Huit jours après la bataille de Fleurus, le général Jacob, avec un corps de quatorze à quinze mille hommes, bloqua la place de Landrecies. Peu fait à ces opérations, il fut remplacé par Schérer, qui fit ouvrir la tranchée dans la nuit du 9 au 10 juillet. Les mouvemens des armées, impatientes de commencer leurs opérations, étaient contrariés par un clair de lune et un calme parfait. Le général de génie, Marescot, dirigeait le siége; supprimant la première parallèle il commence la seconde à cent cinquante toises du chemin couvert, au lieu de trois cents prescrites par les règles ordinaires. A peine l'ennemi a-t-il entendu le travail qu'il dirige tous ses feux du côté où il soupçonne qu'on ouvre la tranchée, et calculant ses coups pour une distance de trois cents toises, il les envoie par-dessus la tête des travailleurs, qui, au nombre de douze à quinze cents, perdent tout au plus une trentaine d'hommes. Dès le 16, quand les batteries furent en état d'effrayer les assiégés, on saisit ce moment, où tout paraissait propre à assurer son exécution, pour notifier au gouverneur le terrible décret; il eut l'effet dont on s'était flatté: le 17 juillet 1794, les Autrichiens, au nombre de quinze cents, et leur commandant-général, se rendirent à discrétion. Ainsi le premier fruit des victoires de l'armée du Nord fut le recouvrement d'une place importante, surtout de cette époque où elle était devenue un point d'appui pour les coalisés qui avaient envahi les frontières.

LANDSHUT.

21 *avril* 1809. — Quand la victoire d'Abensberg eut découvert le flanc de l'armée autrichienne et tous ses magasins, Buonaparte, le 21, dès la pointe du jour, s'avança sur Landshut, que l'ennemi voulait défendre; mais, en avant de cette ville, le duc d'Istrie culbuta sa cavalerie, et la poursuivit dans la plaine.

Au même instant, le général Mouton fit avancer au pas de charge sur le pont de Landshut les grenadiers du dix-septième, formant la tête de la colonne : ce pont, qui est en bois, venait d'être embrasé; mais ce ne fut point un obstacle pour

l'intrépide infanterie, qui le franchit, et pénétra aussitôt dans la place. Chassé de sa position, l'ennemi fut alors attaqué par le duc de Rivoli, qui débouchait par la rive droite. Landshut tomba au pouvoir des Français, et avec cette ville, ils prirent trente pièces de canon, neuf mille prisonniers, six cents caissons tout attelés et remplis de munitions, trois mille voitures de bagages, trois équipages de pont, les hôpitaux et plusieurs magasins que les Autrichiens commençaient à former. Des courriers, des aides-de-camp du général en chef le prince Charles, des convois de malades arrivant à Landshut, très-étonnés d'y trouver l'ennemi, partagèrent le même sort.

Ce succès important fut obtenu le lendemain de la bataille d'Abensberg et la veille de celle d'Eckmühl; il eut lieu entre deux victoires.

LANDSKRON. *Voyez* BLAMONT.

LANGO-NEGRO.

Août 1806. — Dans l'espoir de traverser la puissance toujours croissante des Français, l'Angleterre voulut empêcher la prise de possession du royaume de Naples par Joseph Buonaparte. N'ayant pas réussi dans ce projet, et Joseph s'étant rendu maître de la plus grande partie de cet état, elle parvint à faire révolter la Calabre. Le maréchal Masséna, chargé de réduire cette province, s'y porta rapidement, et défit tous les corps qui s'offrirent à sa rencontre, ou plutôt qui ne purent l'éviter. Il les poursuivit jusqu'à Lango-Negro, ville de la Basilicate, au nord-est de Policastro, près des Apennins, où ils osèrent l'attendre, croyant d'abord être assez forts pour lui résister. Les troupes des Calabrois, après une inutile résistance, ne purent soutenir le choc de la colonne française, et se sauvèrent en désordre, ayant perdu environ six mille hommes. Il ne fut fait aucun prisonnier; tout ce qui fut trouvé les armes à la main, fut impitoyablement mis à mort, et le petit nombre de ceux qui purent s'échapper chercha son salut dans les montagnes.

LANGRES.

Le 9 janvier 1814. — Un escadron des troupes ennemies qui se trouvaient devant Béfort se porta sur Langres, et se

présenta devant la ville. La garde nationale avait résolu de la défendre, lorsque l'ennemi envoya un officier en parlementaire, avec une sommation de rendre la ville. On ouvrait les portes pour le recevoir, quand l'escadron ennemi s'élança pour forcer le passage et charger dans la rue; mais M. Faure, officier de la garde nationale, qui se trouvait de service à la porte, fit faire feu sur l'ennemi, qui aussitôt tourna bride, et prit la fuite en laissant plusieurs morts sur la place. En récompense de cet acte de dévouement, M. Faure fut nommé chevalier de la légion d'honneur.

LANGUENAU.

16 *octobre* 1805. — Quand le prince Murat jugea que le sort d'Ulm allait être décidé par les vigoureuses attaques dirigées contre cette place; il se mit à poursuivre plusieurs colonnes autrichiennes, qui faisaient leur retraite dans le plus grand désordre. Il était près d'atteindre le prince Ferdinand, lorsque la division Wernek prétendit l'arrêter à Languenau, ville de Souabe, et non loin du Danube. Elle perdit au premier choc deux drapeaux, trois mille prisonniers, et Murat n'en continua pas moins sa poursuite. Pendant cette action, les chasseurs de la garde, le vingtième de dragons, le neuvième d'infanterie, et l'aide-de-camp Brunot, se couvrirent de gloire.

LANNOI.

5 *septembre* 1792. — La position de Lannoi devait, en 1792, en faire nécessairement le théâtre des hostilités naissantes entre la France et l'Allemagne. Cette petite ville est située sur l'extrême frontière, et sépare la Flandre française de la Flandre autrichienne. Le général Latour, sorti de Tournai avec trois mille trois cents hommes, attaqua Lannoi et Roubaix en avant de Lille; défit les troupes qui les défendaient, y fit un grand carnage, et n'arrêta pas les excès de ses soldats.

28 *août* 1793. — L'année suivante, les Français attaquèrent tout ensemble les postes de Ronq, Turcoing et Lannoi. Les deux premiers ayant été forcés après des succès tardifs et difficiles, l'ennemi intimidé abandonna le troisième dans la

soirée du 28 août, et battit plus de trois lieues en retraite, en quittant plusieurs positions importantes où il avait rassemblé beaucoup de troupes. Les Français perdirent environ quatre cents hommes, morts ou blessés. Après le combat, un général faisait la visite des hôpitaux; un des soldats blessés lui demanda si l'on avait pris Lannoi, *Ah! si cela est*, dit-il, *je ne regrette pas ma jambe.* Un autre dit à ceux qui venaient de lui amputer le bras : *N'importe, il m'en reste encore un, pour exterminer les ennemis de la patrie.*

18 *mai* 1794. — Cette année, l'armée du Nord fut plus heureuse : elle dirigea sa principale attaque, le 18 mai, contre les Autrichiens venant de Douai. Comme le duc d'Yorck se proposait d'attaquer Bondues sur la chaussée de Lille à Menin, les Français reprirent Turcoing, Waterloo et Lannoi, de façon que son aile droite se trouva tournée et prise à revers, quoique protégée par le corps d'armée du général Otto; mais une troisième colonne ne tarda pas non plus à couper celui-ci. Le combat ensanglanta toute une journée, et ce ne fut qu'après avoir long-temps balancé, que la victoire pencha enfin du côté de la bravoure des Français. L'armée anglaise, hanovrienne et autrichienne, mise en déroute, gagna Tournai, dans le plus grand désordre, laissant sur le champ de bataille un grand nombre de morts et de blessés, avec quinze cents prisonniers et soixante pièces de canon. Cette victoire enrichit encore les Français de beaucoup de chevaux de selle et d'artillerie, d'une grande quantité de bagages et de caissons, outre deux drapeaux et deux étendards arrachés à l'ennemi.

LANTOSCA.

1er *mai* 1794. — L'armée d'Italie avait pris sur les Piémontais les forts de Saorgio, de Belvedère, de Rocabilière et de Saint-Martin-de-Lantosca. Les Sardes, forcés en conséquence d'abandonner leurs camps de la Fourche et de Raous, furent entièrement défaits dans toutes les positions qu'ils voulurent défendre. Ils y perdirent soixante pièces de canon, deux mille prisonniers et un grand nombre de morts et de blessés. Selon le général Dumerbion, les troupes françaises firent des prodiges de valeur.

LAON.

9 *et* 10 *mars* 1814. — Le maréchal Ney, commandant l'avant-garde de l'armée française, le 8 mars 1814, força l'arrière-garde des armées coalisées à se replier sur Laon. Le lendemain, dès le point du jour, nos troupes marchèrent sur cette ville, à la faveur d'un brouillard épais, qui dérobait leur marche. Elles chassèrent l'ennemi des villages d'Ardon et de Sémilly, qui sont pour ainsi dire les faubourgs de Laon. A peine le brouillard était-il dissipé, que notre flanc gauche fut menacé par la cavalerie du général Blücher, et l'infanterie du général Woronzow, ayant débouché, seconda bientôt ce mouvement. Alors Ardon, malgré notre vigoureuse défense, fut repris par le général Bulow. Le village d'Athies, occupé par le général d'Yorck, fut attaqué par le duc de Raguse, sur les deux heures après-midi, et déjà la victoire se déclarait en notre faveur, lorsqu'un renfort considérable, amené par le général Sacken, nous força à rétrograder. Le 10, il y eut encore, sous les murs de Laon, des escarmouches entre les avant-gardes. Mais l'ennemi n'osa pas nous attaquer de front, sa supériorité en nombre ne le rassurant point contre la présence de Napoléon, ni contre la valeur de nos soldats, et il regarda comme un triomphe de nous avoir tenus en échec pendant deux jours. Il y eut, tant d'un côté que de l'autre, environ cinq mille hommes tués ou blessés.

LASTARDIT.

11 *février* 1813. — Dans la nuit du 10 au 11 février, quatre cents Espagnols étaient débarqués sur la plage de Lastardit, vis-à-vis les îles de las Medas. Le chef de bataillon Tissot avait été prévenu des desseins de l'ennemi, et s'était mis en mesure de le repousser. Aussitôt qu'il eut connaissance du débarquement, que la voix publique portait à quinze cents hommes, il marcha à leur rencontre, à la tête d'un détachement du quatre-vingt-unième régiment, d'une compagnie de voltigeurs du quatre-vingt-sixième et de quatre-vingts gendarmes. Un brouillard très-épais l'obligea d'abord à manœuvrer avec beaucoup de circonspection; mais ce brouillard s'étant dissipé, il connut la force des Espagnols. Il les aborda franchement, les culbuta du premier choc, et les

mena battant jusqu'à la mer, où ils se rembarquèrent avec beaucoup de désordre, quoique protégés par le feu de deux bâtimens de guerre. Rien ne put arrêter l'élan des Français, qui firent mettre bas les armes à quatre officiers et à soixante soldats. L'ennemi laissa sur le champ de bataille beaucoup de morts et abandonna plusieurs blessés. Les Français se conduisirent avec beaucoup de valeur dans cette affaire; Anguenard, capitaine au quatre-vingt-unième régiment, Lauraine, lieutenant de la sixième légion de gendarmerie, et Petit, adjudant-sous-officier au onzième de ligne, se distinguèrent particulièrement, et méritèrent les éloges de leurs chefs.

LAUFELD.

19 *septembre* 1794. — Tandis que, sous les ordres du général Jourdan, les Français se couvraient de gloire et remportaient les plus brillans avantages sur les Autrichiens à Ayvaille, l'aile droite de leur armée enlevait Laufeld, Montenach et Emale; ils traversèrent en même temps l'Ourthe, et les impériaux se retirèrent sur Liége, où ils levèrent le camp de la Chartreuse.

LAURENT-DE-LA-MOUGA (Saint-).

6 *mai* 1794. — Tandis que le général Dugommier assiégeait Collioure et Bellegarde, quatre mille Français, sous les ordres du général Augereau, entrés en Espagne par Costouge et le col des Herts, se rendirent maîtres, après un vigoureux combat contre les Espagnols, de la fonderie de Saint-Laurent-de-la-Mouga. Sous tous les rapports, cette prise devait être fort avantageuse : le bourg de Saint-Laurent est muré, et renferme, outre sa précieuse fonderie, un grand nombre de belles fabriques de draps. L'Espagne avait employé six millions à l'établissement de la fonderie, qui approvisionnait la plupart des places de la Catalogne; il s'y confectionnait quatre cents boulets et autant de bombes par jour. Par cette importante conquête, le prix des munitions nécessaires pour la défense des villes méridionales de la France se trouvait diminué des trois quarts. Les Espagnols y avaient abandonné quarante mille boulets et près de quatre cents bombes.

17 *novembre* 1794. — Une armée espagnole de cinquante mille hommes avait pris ses positions entre Bellegarde et Figuières, à une égale distance à-peu-près de ces deux villes, et s'étendait, de gauche à droite, depuis Saint-Laurent-de-la-Mouga jusqu'à la mer, à la hauteur d'Ilanca. Ils formaient, dans ce développement de cinq lieues, plusieurs lignes de défense impénétrables. Par une suite de fortifications dignes de leur patience, toutes les hauteurs étaient garnies de redoutes construites avec soin; on en comptait plus de quatre-vingt-dix, dont la plupart, flanquées, fraisées, entourées de fossés, pouvaient soutenir une attaque de plusieurs jours. Le flanc gauche de l'armée espagnole, appuyé sur la forteresse de Figuières, était encore soutenu par un vaste camp retranché, à Liers. Au milieu de ces fortifications multipliées, il paraissait impossible d'être attaqué : de front, on pouvait braver long-temps le feu le plus vif de l'artillerie et de la mousqueterie; et, quand même les premières redoutes seraient emportées d'assaut, à la baïonnette, on débusquait les Français par le feu de celles de seconde et troisième ligne; en flanc, les Espagnols, dont la droite était appuyée à la mer et aux montagnes escarpées de Villatori et d'Espolla, ne présentaient pas moins de difficultés, et l'enlèvement de tous les postes qu'ils tenaient à la droite et au centre de leur armée, devait coûter beaucoup de sang et n'avoir d'ailleurs qu'un faible résultat; ils pouvaient encore, par un simple changement de front, se porter et se défendre dans leurs camps et leurs retranchemens de Las-del-Roure, du Pont-des-Moulins, de Liers et de Figuières. Il paraissait donc plus convenable de les prendre par la gauche, malgré les nombreux obstacles que cette tentative offrait aux Français, parce que, s'ils avaient du succès, ils contraignaient l'armée espagnole, par la perte de ses positions de gauche, d'abandonner aussi toutes celles du centre et de droite. C'est à ses considérations que s'arrêta le général Dugommier. Le général Augereau eut ordre en conséquence d'attaquer, avec sa division de droite, la gauche des Espagnols, et le général Pérignon chargé de diriger le centre, les généraux Dugua et Quesnel commandant la cavalerie, et l'artillerie légère aux ordres du général Guillaume, de se tenir en réserve sur la grande route en avant de la Jonquière. Le général Sauret, à la tête de la division de gauche, soutenue, du côté d'Espolla, par la brigade du général Victor, devait tenir les Espagnols en échec sur ce

point, par de fausses attaques. Dans le cas où le général Augereau aurait un succès décidé en attaquant l'ennemi, les divisions du centre et de la gauche devaient enlever les redoutes et les positions qu'on leur avait désignées, et déterminer la retraite des Espagnols. Les moyens de l'armée française, forte à peine de vingt-cinq mille hommes, étaient bien faibles en apparence pour l'exécution d'aussi vastes projets; mais la nécessité devait les relever. On n'avait plus ni pain, ni vivres; il fallait choisir, ou de la gloire d'en conquérir sur l'ennemi, au prix des plus dangereux obstacles, ou de la honte d'une retraite déshonorante, qui achevait d'ouvrir aux Espagnols les portes de la France. Qui aurait balancé? La bataille fut demandée à grands cris, et décidée. La division du général Augereau, partie la veille de Darnins, un peu en avant d'Angullana, traversa la Mouga vers l'ouest de la fonderie, et, après une nuit de marche, elle se vit encore avant le jour sur les derrières des Espagnols; elle passa par le revers méridional de la montagne de la Madeleine; elle fut augmentée en chemin par la brigade du général Davin, sortie la veille de Saint-Laurent-de-Arda, et harassée de fatigue d'une marche longue et pénible qu'elle avait eue à faire pendant la nuit, laissant Saint-Laurent-de-la-Mouga sur sa gauche. Toutes les colonnes de l'armée s'étaient également portées en avant. Le général Dugommier et le représentant-commissaire Delbrel, qui avaient passé la nuit dans une grotte très-profonde, servant de quartier au général Guillaume, se rendirent, dès quatre heures du matin, sur le sommet de la montagne Noire, d'où ils pouvaient tout voir et tout diriger.

Dès six heures du matin le feu s'étendit sur toute la ligne; le général Augereau, malgré la plus vive résistance, prit d'assaut le camp des émigrés, postés sur le revers septentrional de la montagne de la Madeleine, et toutes les redoutes ennemies situées sur la rive droite de la Mouga jusqu'à Escaulas. Il rallia sur-le-champ ses troupes, qu'il disposa pour des mouvemens ultérieurs. Le général Sauret n'avait pas été aussi heureux: sa division n'était que de cinq mille hommes; et, quoique protégée par le général Victor, elle était encore trop faible pour enlever les redoutables positions que les Espagnols défendaient de ce côté avec vingt-cinq mille hommes. Après plusieurs attaques infructueuses, cette division se voyait enfin repoussée et poursuivie même par les ennemis, qui se croyaient déjà victorieux. C'est dans cette mauvaise situation

que le général Dugommier fut renversé par le ricochet d'un obus ; son sang rejaillit sur ceux qui l'environnaient ; on le relève, il avait cessé de vivre. Le commissaire de la convention, témoin de ce malheureux évènement, chargea aussitôt du commandement en chef de l'armée le général Pérignon ; il n'était pas moins urgent de secourir promptement le général Sauret, se soutenant à peine contre le nombre d'ennemis qui l'accablait, et de poursuivre ses mouvemens. Delbrel accourut alors sur la gauche, et vit le combat rétabli par le général Pérignon, qui venait de s'y porter avec quelques bataillons du centre. Celui-ci essaya de nouvelles attaques ; mais, voyant qu'il ne réussissait pas aussi promptement qu'il le jugeait convenable, il cessa de s'acharner contre des forces aussi majeures ; il se contenta, pour le moment, de se maintenir sur la gauche et le centre qu'il avait emportés, tandis que le général Augereau s'établit avec sa divison sur les hauteurs du camp de la Madeleine. La mort du général en chef et le défaut de connaissance de ses plans firent suspendre toutes les attaques. Le général Pérignon, chargé de le remplacer dans le commandement, avait interrompu momentanément ses ordres pour réfléchir aux moyens de mettre à exécution ces mêmes plans, que Dugommier n'avait pas encore fait connaître à ses généraux. Les ennemis se retranchèrent à Figuières. Cette journée leur coûta près de deux mille hommes, trente pièces de canon, deux drapeaux, des tentes pour plus de dix mille hommes, dix redoutes et douze cents prisonniers ; enfin ils perdirent toutes leurs positions de gauche entre la rivière de Passimiliaus et le village de Terradas, depuis la fonderie jusqu'à Escaulas. Cette bataille, sans avoir un avantage complet, fut le prélude des victoires décisives qui illustrèrent bientôt après les armes de la république. Les Français eurent à regretter six cents hommes tués ou blessés, et leur brave général Dugommier. Cette dernière perte leur faisait oublier le glorieux succès qu'ils venaient de remporter ; ils accompagnèrent en pleurs sa pompe funèbre jusqu'au milieu de la forteresse de Bellegarde, où sa tombe était préparée. Les larmes et les sanglots des officiers et des soldats, dont il avait partagé les périls, en disaient plus que tous les panégyriques : il n'en fut point prononcé. Dugommier avait soixante ans quand la mort le frappa ; vertueux citoyen, excellent capitaine, il emporta l'estime et l'admiration de tous ceux qui le connurent. On observait dans son armée la plus exacte discipline et

l'humanité qui distinguait le général. Il ne connut pas la mauvaise fortune, quoiqu'il ne combattît jamais avec des forces égales à celles de ses ennemis; il savait pénétrer leurs desseins, et déguisait les siens avec une rare prudence; il les vainquit souvent par la ruse pour ménager le sang de ses soldats, dont il fut toujours avare, et se montra, après la victoire, aussi modeste que confiant avant le combat. Les troupes l'adoraient; à son approche, chacun se pressait autour de lui, et il s'entretenait avec chacun; quand il fut blessé, les soldats s'inquiétèrent de son absence; et, à sa mort, on les entendit répéter comme ceux de Turenne : *nous avons perdu notre père!* Sa popularité n'affaiblit jamais la discipline, et l'exemple suivant en est la preuve. Deux jeunes militaires étaient renfermés, depuis quelques jours, pour une légère faute qu'ils avaient eux-mêmes reconnue avant l'arrêt de leur général. Ils entendent de leur prison le bruit des préparatifs de leurs camarades, qui se disposent à présenter la bataille; dès ce moment ils ne se contiennent plus; ils menacent de rompre leurs chaînes, effraient leurs gardiens, et ne s'appaisent qu'à l'aspect de Dugommier, que ceux-ci avaient fait prévenir; ils le conjurent alors avec une telle instance de les faire participer au combat, qu'il se laisse toucher par de si nobles prières, et les délivre. Ils agissent en braves durant l'action, et, à l'issue de l'affaire, contens d'avoir satisfait à leur honneur, et ne voulant pas devoir leur liberté à une grâce, ils reviennent s'acquitter envers la discipline et se constituer prisonniers. Deux fils de Dugommier partagèrent ses dangers et ses fatigues dans ses campagnes, et se firent remarquer, comme lui, par leur audace et leur intrépidité. Il citait souvent les officiers qui se distinguaient sous sa conduite, et se plaisait à les récompenser sur le champ de bataille. Il avait deviné les talens militaires du jeune Buonaparte; il dit un jour en le présentant au comité de la guerre : *Voici un jeune officier du plus grand mérite; il ira loin. Représentans! que ce jeune homme fixe votre attention; car si vous ne l'avancez pas, je vous réponds qu'il saura bien s'élever lui-même.*

LAURIA.

Août 1806. — Après avoir battu et dissipé les insurgés napolitains, à Lango-Negro, le maréchal Masséna se porta sur Lau-

ria, dans la Basilicate, au sud-est de Policastro : c'est là que se fomentait la guerre civile. Le vainqueur y arriva avec le reste des rebelles. Ceux-ci, au lieu d'implorer sa clémence, comptant sur des auxiliaires qu'ils avaient dans la ville, irritèrent le général par des excés, et le portèrent à détruire entièrement ce foyer de la rebellion, et des désordres qui la suivent. Lauria, qui fit résistance, fut bientôt emportée, et livrée aux flammes. Ce terrible exemple contint les insurgés qui échappèrent par la fuite.

LAUTERBOURG.

Du 4 août au 25 décembre 1793. — Après le siége et la reddition de Mayence, le roi de Prusse, à la tête de trente-cinq mille hommes, se replia sur Neustadt, Spire et Guernersheim, et se porta, par Kirkeim, sur Turkeim, où il avait placé son quartier-général. Des Autrichiens, réunis à des troupes palatines, qui accouraient augmenter les forces du général Wurmser, établirent leurs cantonnemens à Weingarten. La colonne prussienne, dirigée par le duc de Brunswick, défila par Kayserslautern, sur le duché de Deux-Ponts, et prit position entre Munichsveiller et Pirmasens; un autre corps de la même nation, commandé par le général Kleist, s'établit sur les hauteurs de Ketterich et de Sutterzelbrun. Des troupes légères, formant un camp volant, marchèrent sur Althornbach; et le général Kalkreutz, parti de Mayence, se porta par Kirn et Tholei, sur la Sarre, pour se poster sur les hauteurs de Sarre-Louis et de Sarre-Bruck. Le but de ces grandes manœuvres était d'investir les lignes de la Lauter, en faisant une trouée sur Bitche. Le 1er août, Landau fut cerné, du côté des Vosges, par le roi de Prusse, cantonné à Edickoffen, et, du côté du Rhin, par le général Wurmser, posté à Offembach et Herxheim. Le 20 août, celui-ci dirigea une attaque sur tout le front, principalement sur la ligne de Jockrim, où les Français, accablés par le nombre, furent forcés de se replier dans la forêt de Bienwald, derrière Hagemback, et perdirent plusieurs canons. Le général Landremont, commandant en remplacement du général Beauharnais, attaque les alliés dans leurs nouvelles positions, mais sans succès; la division de droite se retira dans son camp de Lauterbourg, et les coalisés marchèrent sur le bois de Bienwald. Le mois suivant se passa, comme celui-ci, en combats généraux ou particuliers, sans aucune affaire décisive. L'armée

de la Moselle, forcée d'abandonner ses positions de Bliescastel, s'était retirée sur Bitche. Les Prussiens étaient alors établis à Echweiller, et leur gauche s'étendait à Freudemberg, vers le même endroit où les Français s'étaient repliés. L'armée du Rhin, fortement retranchée sur les lignes de la Lauter, depuis quatre mois, y avait repoussé les alliés dans toutes leurs attaques. Tout-à-coup elle se vit assaillie de front, et tournée à ses deux extrémités. L'armée prussienne, sous les ordres du duc de Brunswick, se porta, par les gorges des Vosges, sur la gauche des Français, pour les contenir sur ce point, et les empêcher de fournir des secours au centre, qui devait être principalement attaqué. Le prince de Waldeck, qui commandait dix mille hommes sur la droite du Rhin, reçut ordre de traverser le fleuve à la hauteur de Seltz, de se rendre maître de cette ville, et de prendre enfin une position de revers, entre Lauterbach et le camp des Français, en arrière de leur droite, qui se trouvait tournée par ce mouvement. Si cette entreprise avait du succès, la retraite des Français risquait d'être entièrement coupée, et, dans tous les cas, elle offrait les plus grandes difficultés. Le corps de Waldeck effectua son passage, le 3 octobre, à Blietesdorff : Seltz fut surpris, livré au pillage et à toutes les horreurs de la guerre. Dès-lors trois colonnes, disposées par Wurmser, s'avancèrent pour attaquer le centre, la première sur le camp et les batteries de Steinfeldt, la seconde par la forêt de Bienwald, et la troisième, dans laquelle se trouvait un corps d'émigrés français, aux ordres du prince de Condé, par Bergzabern. Le succès de cette journée est dû à la valeur que déployèrent principalement les émigrés, qui emportèrent plusieurs redoutes, et enlevèrent dix-sept canons; ils se jetèrent ensuite sur Weissembourg, et s'en rendirent maîtres. Le centre de l'armée française, dont les deux ailes étaient déjà tournées, ne put opposer qu'une faible résistance. On évacua Lauterbourg vers trois heures après midi. Du moment que Weissembourg et Altsat furent emportés de vive force, les coalisés forcèrent tous les postes français, qui firent leur retraite en désordre, par Geisberg au centre, par Fortfelden et Inffenheim, à la droite, et se dirigèrent sur Haguenau. Le 11 octobre, le duc de Brunswick, laissant le prince de Hohenlohe devant Bitche, marcha sur la gauche avec neuf bataillons et quinze escadrons, par l'abbaye de Sturszelbrunn et Ober-Steinbach, et s'avança, le 13, sur Lembach et Notheveiller. Les généraux Ferrière et Desaix, qui s'étaient

défendus jusqu'au dernier moment dans leurs positions, firent leur retraite en bon ordre. Les Français se postèrent alors derrière les anciennes lignes de la Motter, la droite à Druzenheim, le centre à Haguenau, et la gauche dans la vallée de Reischoffen, occupant cette petite ville et Utenkoffen, afin de pouvoir librement communiquer avec Bitche. Attaqués sur tous les points, le 17 octobre, ils firent la plus vigoureuse résistance; le centre et la gauche, après des prodiges de valeur, avaient fait perdre du terrain à l'ennemi, lorsque toute la droite du centre, mise à découvert par la retraite du général Dubois à Honheim, força le général en chef de diriger l'armée derrière la rivière de Suffel, et le quartier-général à Schitgeheim, devant Strasbourg. La plupart de ces désastres furent attribués à la trahison. Tous les généraux, appartenant à l'ancienne noblesse, furent destitués; on les remplaça par des officiers, sortis des rangs, qui se sentirent le courage de supporter le commandement dans cette situation critique. Pichegru fut mis à la tête de l'armée du Rhin; Hoche, jeune et habile général, commanda l'armée de la Moselle. Leur mission était de chasser l'ennemi du territoire français, malgré les obstacles que leur opposait la rigueur de la saison. Hoche désira l'accomplir le premier; et, quoiqu'une première entreprise sur Kayserslautern, où les alliés étaient retranchés, n'eût pas de succès, il ne fit que redoubler de courage et d'activité; ce faible échec était encore la suite du peu d'accord et de précision dans les opérations de ses généraux divisionnaires. Il fond sur les impériaux, et, pendant que son aile gauche, venant de Sarre-Louis, contenait la masse principale des forces ennemies qu'il y avait attirés, il franchit, au nord-est de Bitche, la chaîne prolongée de montagnes qui n'auraient pu être prises à revers à Kayserslautern. Il oblige en même temps les Prussiens, qu'il avait battus dans une première affaire à Bliescastel, à se replier entre Hombourg et Deux-Ponts. Les impériaux se voient forcés, par ce mouvement rétrograde des Prussiens, d'opérer leur retraite devant Strasbourg, ce qui donne au général Pichegru la faculté de presser de son côté l'ennemi. Hoche, dont les mouvemens sont encore plus rapides, et sur-tout plus décisifs, débusque les Autrichiens de leurs positions à Frechweiller, à Verdt, à Geisberg. Il reprend Lauterbourg, délivre Landau, et repousse du territoire français ces forces étrangères, auxquelles la trahison et l'inertie en avaient facilité l'invasion. Les ennemis, outre leurs magasins, avaient abandonné à Lauterbourg une poudrière,

où ils laissèrent toutefois une mèche, dont ils avaient calculé la durée de manière que l'explosion n'eût lieu que quand ils n'auraient plus rien à craindre ; mais on découvrit cette affreuse perfidie, qui ne tendait à rien moins qu'à faire sauter la ville et une partie de l'armée qui l'occupait, et la mèche fut enlevée.

LAVAL.

Du 24 au 28 octobre 1793.—Battus à Mortagne, et voyant leurs provinces continuellement ravagées par les colonnes qui les traversaient, les Vendéens résolurent de passer la Loire, de se réunir aux chouans du Maine et de la Bretagne, et de se mettre à même, en s'approchant des côtes, de recevoir les secours que pourrait leur fournir l'Angleterre. Deux cents Bretons, détachés par Bonchamp, se rendirent maîtres de Varades pendant l'affaire de Mortagne. Ce poste avantageux fut assailli avec vigueur, en plein jour et à l'improviste, par une petite troupe de braves, voguant d'îles en îles sur de légers bateaux. Ses défenseurs l'abandonnèrent lâchement pour se joindre au cantonnement d'Ancenis, auquel on fit partager leur défaite. De là toutes les calamités qui accablèrent trois provinces. En moins de trois jours, ces deux cents braves eurent quatre-vingt mille Vendéens sur leurs traces. Sept à huit barques furent suffisantes pour ce fameux passage, qui s'opéra presque sous les yeux des républicains, sans préparatifs et sans pontons, malgré la foule de bagages, de chariots, de voitures et de caissons qu'il fallait également faire passer. Le 19 octobre 1793, les républicains se trouvèrent à Saint-Florent : ils firent une canonnade inutile avec une artillerie postée à la Meilleraye. Les Vendéens, rassemblés à Varades, occupaient une formidable position, munie de quarante pièces de canon : ils y remplacèrent Bonchamp, nommèrent Laroche-Jacquelein généralissime, Stofflet major-général, le prince de Talmont général de la cavalerie, le chevalier Duhoux lieutenant-général, et décidèrent de se porter sur Laval. Le besoin de nourrir une foule de vagabonds, sans autre ressource que le pillage dans les contrées qu'ils traversaient, les forçait à cette résolution. Quel dut être l'étonnement des républicains à la vue de cette armée, passée tout-à-coup de l'autre côté de la Loire, démarche qui déjouait toutes les mesures d'ex-

termination? Le général Lechelle proposa dans un conseil de guerre, qui se tint à Beaupreau, de passer aussi la Loire et de poursuivre l'ennemi; mais il fallait des embarcations. Les Vendéens s'annonçaient par leurs dispositions comme déterminés à une vigoureuse défense; ils pouvaient d'ailleurs se diriger sur Nantes ou sur Angers, et dès-lors plus de moyens de les anéantir : il était urgent d'agir sans perdre du temps dans les délibérations. La majorité l'emporta par ces considérations : l'armée marcha sur Nantes et sur Angers, afin de passer la Loire devant ces deux villes. La plus forte colonne devait arriver à Nantes le 20, et en partir le 21, divisée en deux corps, marchant, l'un sur Rennes, sous la direction du général en chef, l'autre sur Angers, sous celle du général Beaupuy. Quelques bataillons furent laissés dans la Vendée pour la contenir par la terreur et la crainte de la dévastation. On ne connaissait pas positivement les opérations des Vendéens : deux ou trois mille d'entre eux, arrivés les premiers, se presentèrent dès le 18 à Varades, et chassèrent jusqu'aux portes d'Angers le peu de troupes de l'adjudant-général Tabary, qui voulait défendre le poste d'Ingrande, près de Varades, où il perdit deux canons. Le général Aulanier n'eut pas plus de succès dans une sortie qu'il dirigea sur le Pont-de-Cé. Dans cette situation critique, l'administration de Maine-et-Loire députa à l'armée, en qualité de commissaires, Benaben et Jacques Duverger. Les éclaireurs vendéens, postés au bourg de Saint-Georges, entre Ingrande et Angers, se tinrent sur le qui-vive toute la nuit du 19 au 20, de peur d'une surprise, et se replièrent sur Candé. L'adjudant Tabary et le commissaire Duverger, les ayant suivis, commirent l'imprudence de s'engager à trois lieues de l'armée, sans pouvoir être protégés : descendus à Ingrande, ils se trouvèrent presque investis par les éclaireurs royalistes qui avaient filé dans les vignes le long de la route. L'adjudant Tabary, élancé sur son cheval, s'échappe à bride abattue; le commissaire Duverger ne put le suivre, sa selle tourna, le renversa à terre, où il fut atteint d'une balle, et achevé à coups de sabre par les cavaliers vendéens. Les hussards républicains firent leur retraite au galop sur Chantocé. Le gendarme Marchand ne prit point la fuite : il se fit sabrer à côté de son ami Duverger. Le général Aulanier ne voulut pas se mettre à la poursuite de l'arrière-garde vendéenne, qui se porta aussitôt sur la route de Candé, occupée

déjà par les royalistes : il préféra s'arrêter au château de Serent. Laroche-Jacquelein s'avança, le 21, sur Château-Gonthier, qui se rendit après un combat de quelques heures.

Le 22, à dix heures du soir, Laroche-Jacquelein, après avoir fait battre la générale, donna ordre de se porter sur Laval, où il lui tardait d'arriver. Ses tirailleurs, munis de deux pièces de canon, s'avançaient les premiers, les bagages marchaient au centre ; on s'approcha dans cet ordre de Laval, que le général Talmont désignait aux royalistes comme le foyer d'une nouvelle Vendée : ceux-ci se rallièrent à Antraim. Laval était agité de troubles ; on sonne le tocsin, le canon d'alarme est tiré ; on appelle du secours de tous les districts voisins : Laval fournit trois bataillons et trois canons ; ils sont renforcés des volontaires d'Ernée, de Craon et de Mayenne ; des vedettes sont postées sur toutes les routes ; cinq à six mille hommes se réunissent armés de fourches et d'instrumens aratoires ; la générale bat, les avant-postes sont toute la nuit sur le qui-vive. Au point du jour, l'armée vendéenne présente une masse imposante. A huit heures du matin, après avoir forcé les avant-postes, les royalistes pénétrent en même temps sur plusieurs points, et repoussent les républicains, qui opposaient cependant une vigoureuse résistance ; mais l'adjudant-général Letourneur détermine la déroute, en se sauvant à cheval au travers de ses soldats, qui se laissèrent tous entraîner par cet exemple. Laval fut pris ; on fusillait les républicains, dont cinq à six cents se dévouèrent en vain. La perte des royalistes fut peu sensible : ils n'en furent pas moins irrités par la mort de la Guerinière, frappé aux côtés de Laroche-Jacquelein, et ne firent aucune espèce de quartier aux vaincus. Quelques-uns furent toutefois épargnés, grâce à madame de Montfranc, qui leur accorda un asile, et obtint leur salut du général Lescure, près d'expirer. Un conventionnel la fit périr ensuite pour ses opinions.

L'armée républicaine, décrivant un long cercle dans sa marche en deux colonnes, s'écartait depuis cinq jours de l'armée royale. Le défaut de vivres et sur-tout sa faiblesse mettaient la petite troupe du général Aulanier hors d'état de rien entreprendre. Sans l'espérance de se recruter, qui les attira à Laval, les Vendéens pouvaient aller se joindre aux chouans en Bretagne. Les têtes des colonnes républicaines étaient cependant, dès le 24, à Château-Gonthier.

A leur approche, les royalistes délibérèrent s'ils iraient à leur rencontre, ou s'ils poursuivraient leur route vers la Bretagne : la majorité décida de marcher à l'ennemi. Westermann, avec l'avant-garde des républicains, s'avançait déjà sur Laval, le croyant évacué. Ses quatre mille hommes étaient à trois lieues de l'armée qui devait les protéger; il avait même négligé de se joindre au général Aulanier qu'il pouvait rencontrer sûrement entre Segré et Candé. Il marcha donc pendant une partie de la nuit; mais à peine arrivé dans la lande de la Croix-de-Bataille, à trois quarts de lieue de la ville, il fut attaqué à l'improviste par les Vendéens, postés en embuscade au même endroit. Une vive fusillade fut également soutenue par l'infanterie mayençaise, qui, loin d'en être ébranlée, y riposta courageusement. Après deux heures de combat, criblés par les royalistes et sur le point d'être tournés par Stofflet, les républicains firent leur retraite en bon ordre, et établirent leur bivouac à une lieue du champ de bataille. Cet engagement très-meurtrier fut bientôt suivi d'une bataille.

Le général Lechelle se montra le lendemain à la tête de vingt-cinq mille hommes prêts à attaquer. Il devait marcher droit à Laval, tandis que l'une des deux colonnes des généraux Chambertin et Aulanier devait couper la retraite aux Vendéens, et l'autre attaquer Laval par Cossé. Ces deux attaques furent sans succès; le général Chambertin manqua de précision, le général Aulanier fut prévenu trop tard. Avant d'arriver à Laval, on avait à franchir un point dominé par deux hauteurs, au-delà d'Autrances. Westermann et Danican s'y portèrent avec trois cents hommes; mais le général Lechelle, qui avait établi ses forces deux lieues en arrière, leur fit abandonner cette position. Dès ce moment, Westermann regarda la perte de la bataille comme certaine; il y fit lui-même les *cents diables*, comme disaient ses grenadiers; au fort de l'action, il était par-tout; canonnier, il chassait les Vendéens des hauteurs dont ils s'étaient rendus maîtres; cavalier, on le voyait à leur poursuite; fantassin, il les chargeait à la baïonnette.

Averti par ses espions que les républicains se disposaient à une affaire générale, Laroche-Jacquelein voulut animer ses troupes, qu'il se hâta de rassembler : il parcourait les rangs, faisant porter avec lui Lescure, dont sa présence enflamma le courage des Vendéens, qui, à l'aspect de ce chef

mourant, demandèrent la bataille à grands cris. Il faut, leur disait-il, effacer aujourd'hui la honte des combats précédens; il ne s'agit pas seulement de vous défendre, de sauver la vie de vos femmes, de vos enfans; votre cause est celle de tous les royalistes de France; c'est celle de Dieu, c'est celle de la foi de nos pères; marchons à la victoire; les Bretons nous tendent les bras, ils nous aideront à reconquérir nos foyers : mais il faut d'abord vaincre; une défaite serait irréparable. Aussitôt les royalistes se rendent maîtres des hauteurs que Westermann venait de quitter à regret; et, à demi-portée de canon, ils firent feu à mitraille, d'après les ordres de Bernard de Marigny, sur les Mayençais, qui formaient l'avant-garde des républicains, et qui leur opposèrent le plus grand courage. L'armée du général Lechelle était toute resserrée sur une seule colonne, et le terrain l'empêchait de la déployer davantage dans l'espace qu'il lui fallait parcourir : il avait l'intention d'attaquer le premier. L'ennemi le prévint, il crut alors pouvoir diviser sa colonne au moment où elle était assaillie brusquement; mais aucun de ses mouvemens ne réussit, tant à cause de sa mauvaise position, que par le défaut de combinaison et d'ensemble. L'avant-garde républicaine était ébranlée; les tirailleurs vendéens se jetaient sur elle par pelotons, et faisaient tout plier : son désordre se communiqua bientôt à toute l'armée. Le général Blosse qui, le même jour, était accouru de Château-Gonthier avec sa division pour soutenir les républicains, ne put prévenir la retraite dans laquelle il fut entraîné. Après de longs et inutiles efforts pour arrêter la colonne gauche, le général Lechelle se vit forcé de toutes parts, et ne fit, en retrogradant, que préparer un plus beau triomphe à l'armée royale.

On se battait depuis cinq heures aux environs de Château-Gonthier. Le major-général Stofflet se glissant à la chute du jour, avec ses tirailleurs d'élite, derrière les colonnes des républicains, les attaque en flanc, ne faisant feu qu'à quarante pas, et les enfonce à l'arme blanche. Ce mouvement est décisif; le désordre devient à son comble; les combattans, confondus, pèle-mêle, se munissent aux mêmes caissons; bientôt ils ne se servent plus que des baïonnettes, et se massacrent sans se distinguer; le champ de bataille est jonché de morts; des régimens entiers sont coupés et faits prisonniers par les Vendéens, malgré la plus vive résistance; accablés par le nombre, les Mayençais ne peuvent ni se battre, ni se rallier, ni opérer

leur retraite en bon ordre; chacun cherche son salut dans la fuite; plusieurs périssent dans la Mayenne, trois cents se sauvent à la nage, et se réfugient sur Craon. Un corps entier jette ses armes; Schetou, chef secondaire des chouans, fait cerner les prisonniers dans un vallon, et les fait tous fusiller, barbarie atroce, dont le droit de représailles ne peut excuser l'horreur. Les fuyards se jettent sur Château-Gonthier, où ils croyaient trouver un asile; mais, malgré les distances, le canon et les retranchemens, les vainqueurs les eurent bientôt atteints. Le général Beaupuy soutint long-temps leurs efforts sur les ponts de Château-Gonthier, où il avait rallié quelques Mayençais. Frappé d'un coup de feu dans la poitrine, on le vit tomber en s'écriant : *Je n'ai pu vaincre pour la république, je meurs pour elle.* Eloigné du champ de bataille, il fait porter sa chemise toute sanglante à ses grenadiers, qui redoublent d'efforts en la voyant, et font des prodiges de valeur; mais n'étant pas soutenus, ils cèdent enfin au grand nombre des assaillans, et leur abandonnent ce dernier poste. Les républicains éprouvèrent une perte immense en hommes, bagages et artillerie; quinze mille d'entre eux, qui s'étaient réfugiés derrière les murs d'Angers, purent à peine achever de se réorganiser dans l'espace de douze jours. Le général Lechelle ne put survivre à ce grand désastre : en butte aux insultes de ses propres soldats et aux menaces de Merlin de Thionville, il mourut peu après à Nantes de honte et de douleur. Il avait obtenu quelque temps avant cette malheureuse affaire trois brillantes victoires sur les Vendéens; mais la défaite de Laval les avait effacées.

Les chouans s'emparèrent bientôt de Château-Gonthier; on était par-tout dans la consternation. Que pouvait-on opposer à des troupes victorieuses, qui, n'ayant plus à craindre l'armée de l'ouest, allaient se porter sur Rennes sans trouver des obstacles capables de les arrêter? L'alarme s'étendait jusqu'à Paris; on ne pouvait accorder les nouvelles contradictoires qui arrivaient sur la Vendée; un jour elle était éteinte, le lendemain elle renaissait plus formidable. Barrère ne chercha point à atténuer aux yeux de la convention les calamités que la déroute de Laval allait attirer sur la Bretagne : irrité de la faible résistance des villes dont les Vendéens s'étaient rendus maîtres, il fit décréter que celles qui les protégeraient, ou ne se défendraient pas jusqu'au dernier moment, seraient rasées; la convention ajouta à ce décret

la confiscation des biens de leurs habitans. On ne se borna point à ces seules mesures pour arrêter les progrès des royalistes, et dans la conviction où l'on était, que c'était une issue, et non un établissement qu'ils voulaient en Bretagne, le général Sépher fut chargé de leur couper le chemin de la mer par le Calvados et la Manche, et le général Rossignol vers le département d'Ille-et-Villaine. On se disposa en même temps à les mettre hors d'état de pouvoir regagner la Loire. Ainsi, la défaite des royalistes exigeait encore une fois le rassemblement de forces considérables, et l'on chargea de leur commandement le général Rossignol, qui était incapable de soutenir un tel fardeau. Toutefois, on vit alors de brillantes actions et des traits innombrables d'une rare intrépidité. Le canonnier Guibon, saisi au collet par un Vendéen, qui lui dit : *Tu es mon prisonnier*, le renverse d'un coup de poing dans la poitrine, lui assène un coup d'écouvillon sur la tête, et, portant la mèche sur la lumière de son canon, il foudroie un peloton de Vendéens. Laissé presque seul sur le champ de bataille, il voit, au moment où il se dispose à faire une seconde décharge, qu'il est sur le point d'être fait prisonnier, et qu'il n'a bientôt plus de retraite ; il s'élance alors dans la Loire, dont il traverse un bras à la nage, le sac sur le dos, le sabre entre les dents. Emporté par son courage, il tombe peu de jours après dans une embuscade de royalistes. Conduit au prince de Talmont, il est condamné avec quarante républicains à être fusillé. Les Vendéens, poussant des cris affreux, les traînaient au supplice à travers une forêt obscure, où la terre, abreuvée du sang de nombreuses victimes, offrait par-tout des canons; des fusils, des massues parmi des crânes brisés, des ossemens et des lambeaux de chair humaine. Tout-à-coup un officier royaliste, jetant un cri de surprise et de joie : *C'est lui, c'est cet homme généreux qui a sauvé mes jours!* arrête l'exécution. Il court ensuite apprendre au prince de Talmont que Guibon lui sauva la vie dans un combat, malgré la loi barbare qui lui ordonnait de le massacrer, et, qu'après l'avoir dérobé aux proconsuls, il avait refusé cents louis pour prix de sa générosité, en lui disant : *Fuyez avec votre or ; je n'ai pas besoin des dons d'un ennemi vaincu, pour sauver un malheureux.* Le prince de Talmont, touché d'un si beau trait, lui accorda non-seulement sa grâce, mais celle des quarante prisonniers qui devaient partager son sort. Gnibon fut toutefois retenu captif dans son château.

LAVIS (LE).

2 *novembre* 1796. — A la fin de 1796, la maison d'Autriche forme une armée de cinquante mille hommes pour débloquer Mantoue, place qui lui paraissait essentiellement importante pour protéger ses états héréditaires d'Italie. Les Autrichiens passèrent en conséquence le Lavis, le 2 novembre; mais ils furent chassés de leurs postes par l'infanterie du général Vaubois, et contraints de repasser la rivière. Cependant les impériaux, devenus plus nombreux, mirent bientot fin à ces succès, et éloignèrent à leur tour, pour quelque temps, les Français du Tyrol.

20 *mars* 1797. — Les généraux de division Joubert, Baraguey-d'Hilliers et Delmas, après quelques opérations, investirent, le 20 mars, tous les corps ennemis postés sur le Lavis. Dans une affaire extrêmement vive, les Autrichiens perdirent six mille hommes tués ou prisonniers et trois pièces de canon. Cette campagne du Tyrol fit le plus grand honneur au général Joubert, et l'ordre qu'il donna au commissaire-ordonnateur Villemauri, d'employer au soulagement de sa division l'argent qui lui revenait pour ses honoraires, peut donner une idée de son désintéressement. De retour de la conquête du Tyrol, le général Joubert se rendit au quartier-général de Buonaparte; un factionnaire, qui avait ordre de ne laisser pénétrer personne, lui en interdit l'entrée; le général, malgré la consigne, arriva jusqu'à Buonaparte qu'il trouva dans son cabinet, occupé de ses plans. Le factionnaire avait cependant suivi Joubert, et sentait sans doute la peine que lui avait méritée sa faible résistance, quand Buonaparte lui dit : *Va, celui qui a forcé le Tyrol peut bien forcer une sentinelle.*

LAX.

1er *avril* 1799. — Ayant reçu l'ordre de s'opposer aux Grisons, qui cherchaient à protéger les Autrichiens et à les établir sur leur territoire, le général Xaintrailles les chassa d'abord de Brigg, poste très-important sur la rive droite du Rhône, et les atteignit ensuite auprès de Lax, où ils avaient augmenté leurs forces de plusieurs régimens autrichiens. Il

les défit entièrement, après une vive résistance. Les troupes impériales éprouvèrent elles-mêmes de grandes pertes, et il leur fut fait deux cent cinquante prisonniers. Les conscrits français disputèrent la palme à leurs anciens camarades par leur intrépidité ; mais ils n'étonnèrent point, parce qu'on était accoutumé depuis long-temps à ne plus distinguer les recrues des vieux soldats, quand une fois elles avaient vu le feu.

LECH (LE). *Voyez* FRIEDBERG.

11 *et* 12 *juin* 1800. — Après un mémorable combat où le général Richepanse avait soutenu seul les attaques de quarante mille Autrichiens sur les rives de l'Iller, le général Moreau se décida à diriger une seconde fois l'aile droite de son armée sur le Lech. Le général Lecourbe se porta en conséquence sur deux points à-la-fois, Kauffringen et Lechausen, afin de traverser cette rivière. L'ennemi, posté à Kauffringen se dispose à lui disputer le passage avec de l'artillerie et de l'infanterie, mais il est enfoncé par les soldats français, qui s'étaient jetés à la nage, et qui rétablirent le pont ; le pont entre Zollhaus et Lechausen est également emporté ; les carabiniers y passèrent un à un sur une seule poutre qu'on avait laissée sur les chevalets en le coupant, se rangèrent en bataille sur l'autre rive, renversèrent l'ennemi, lui enlevèrent deux canons, et donnèrent le temps d'assurer le pont pour le passage du reste des troupes. Le lendemain, l'armée du Rhin se reporta sur le Danube, pour protéger le général Lecourbe. La division Decaen, appuyée à la Kamlach par Krumbach, vers la gauche de Baraguey-d'Hilliers, atteignit l'Iller vers Wœringen. Les flanqueurs de gauche, établis à la gauche de l'Iller, prirent position entre Ricklersweiller et la Riss. L'ennemi, repoussé sur tous les points où il voulut faire résistance, perdit dans cette journée quatre cents hommes morts ou blessés et cinq à six cents prisonniers. Le prince de Reuss partit d'Immenstadt et de Nesselvangen pour attaquer les flanqueurs de droite postés à Kempten ; mais il fut joint derrière la Wertach par le général Molitor, qui étant accouru à sa rencontre, le repoussa et le mit en fuite, et lui fit cent cinquante prisonniers.

6 *et* 7 *octobre* 1805. — De nouveaux traités entre l'Autriche et les ennemis de la France furent le sujet de nouvelles hosti-

lités. Une des premières affaires s'engagea sur le pont de Donawert, ville située sur la rive gauche du Danube, au confluent de la Vernitz; la seconde division du corps d'armée du maréchal Soult, qui, ne s'étant arrêtée que deux heures à Nordlingen, était arrivée à Donawert par une marche forcée, s'empara du pont défendu par le régiment de Colloredo, et lui fit quelques prisonniers. Le prince Murat, à la tête de la division de dragons commandée par le général Walther, se porte le lendemain sur Donawert, fait rétablir le pont, et marche sur le Lech. Le colonel Waltier, auquel on avait confié l'attaque du pont de cette rivière, charge vigoureusement les Autrichiens avec quatre cents dragons, et, malgré la supériorité de leurs forces, il parvient à leur enlever cette position. Marmente, dragon du quatrième régiment, sauva son capitaine dans cette affaire; celui-ci l'avait cassé du grade de sous-officier quelques jours auparavant. Buonaparte, informé de ce trait de générosité, le fit venir en sa présence, et lui demandant quels motifs avaient dirigé sa conduite: *Sire*, lui répondit-il, *je n'ai fait que mon devoir; mon capitaine m'avait cassé pour quelques fautes de discipline, mais il sait que je suis un bon soldat.* Buonaparte le fit décorer.

LEGNAGO.

12 *juillet* 1796. — La division de l'armée d'Italie, sous les ordres du général Augereau, se présenta, le 12 juillet, devant Porto-Legnago; et, après avoir formé une partie du blocus, que la brigade du général Victor compléta du côté de l'Adige, elle força la garnison à se rendre prisonnière. Il y avait dans la place vingt-deux pièces de campagne attelées, avec leurs caissons. Le général Augereau eut l'heureuse occasion de rendre la liberté à cinq cents hommes, que Wurmser avait faits prisonniers à Cerea.

LEIPSICK.

18 *octobre* 1806. — La bataille de Jéna avait tellement dispersé les armées prussiennes, en octobre 1806, que les Français ne rencontrèrent plus d'obstacle sur leur route, et effectuèrent leurs mouvemens, sans presque aucune difficulté. Les villes, couvertes par des corps errans qui les abandonnaient

à la première menace, n'attendaient pas qu'elles fussent sommées pour se rendre, et ouvraient leurs portes avant d'avoir fait la moindre résistance. Léipsick suivit l'exemple commun, et le maréchal Davoust en prit possession le 18 octobre. Sous le rapport militaire, cette place n'offrait pas de grands avantages : la nature en avait rendu l'accès trop facile, et l'art, depuis, n'avait pas corrigé la nature ; mais ses magasins recelaient une immense quantité de marchandises anglaises dont on résolut de profiter. Napoléon prononça leur saisie, et donna ordre que ses troupes fussent habillées avec les draps apportés sur le continent par les Anglais. Il crut faire un double acte de justice en faisant contribuer par cette mesure, aux besoins de ses soldats, les éternels moteurs de la guerre. Son grand projet était de fermer au commerce britannique tous les ports du continent : certes, c'était le meilleur moyen de tuer l'Angleterre.

18 *et* 19 *octobre* 1813. — L'armée française, commandée par Napoléon en personne, victorieuse à Wachau, voulait tirer profit de cette grande bataille. Mais Napoléon, ayant reconnu que la position de l'ennemi était très-forte, résolut de l'attirer sur un autre terrain, et se mit en marche le 17 octobre ; le 18 il se rapprocha de Léipsick, fit prendre position à son armée : la droite à Connewitz, le centre à Probstheyde, la gauche à Stœtteritz, et il se plaça lui-même au moulin de Ta. La position et le faubourg de Léipsick étaient gardés par les troupes du duc de Padoue, avec le général Dombrowski, sur la route de Halle. Les troupes sous les ordres du prince de la Moskowa avaient pris position vis-à-vis l'armée de Silésie, sur la Partha ; le sixième corps était à Schœnfeld, le troisième et le septième le long de la Partha, à Neutsch et à Teckla. Napoléon fit aussitôt ses dispositions pour assurer ses communications ; il ordonna au général Bertrand de se porter sur Lutzen et Weissenfelds, de chasser l'ennemi de la plaine pour s'assurer des débouchés de la Saale et de la communication avec Erfurt ; la plaine fut bientôt balayée, Weissenfelds fut pris, ainsi que le pont sur la Saal. Après toutes ces dispositions, les coureurs français annoncèrent bientôt que l'ennemi marchait sur toute la ligne. Une heure ensuite la canonnade s'engagea, et l'affaire commença par les attaques de Connewitz et de Probstheyde ; elle s'étendit sur toute la ligne, et une canonnade épouvantable portait la

mort dans les rangs des deux armées ennemies. Les efforts de l'armée coalisée se concentrèrent principalement sur le village d'Holzhausen, où commandait le duc de Tarente, sur Connewitz, défendu par le prince Poniatowski et le général Lefol, sur Probstheyde, où était le roi de Naples avec le deuxième corps, et, sur le centre, contre un bois défendu par le duc de Castiglione. La garde était rangée en réserve sur une élévation, formant quatre grosses colonnes dirigées sur les quatre principaux points d'attaque. Sur trois de ces points, tous les efforts de l'ennemi échouèrent; mais le duc de Tarente, débordé à Holzhausen, reçut ordre de se porter au village de Stœtteritz. Pour soutenir le maréchal prince Poniatowski, Napoléon y envoya le duc de Reggio, tandis que le duc de Trévise marchait pour garder les débouchés de la ville de Léipsick. Le sort de la bataille n'était pas encore décidé; les manœuvres, les attaques se succédaient avec rapidité des deux côtés, et étaient protégées par un feu terrible; mais le succès de la journée dépendait de l'attaque du village de Probstheyde, et l'ennemi faisait tous ses efforts pour l'emporter: quatre fois il s'y porta avec des forces considérables, et quatre fois il fut repoussé avec une grande perte. En même temps le combat s'était aussi engagé avec les troupes du prince de la Moskowa et l'armée de Silésie. Ce brave et habile maréchal repoussa, avec le plus grand succès, trois attaques successives des ennemis, qui voulaient passer la Partha à Schœenfeld et à Saint-Teckla. Les Français culbutèrent enfin et chassèrent à la baïonnette ces troupes, qui ne tardèrent pas à céder le champ de bataille et la victoire. De l'autre côté, Napoléon, pour décider le sort de la journée, avait fait avancer ses réserves d'artillerie, et reployait avec vigueur tout le feu de l'ennemi, qui se retira bientôt à une lieue du champ de bataille. La victoire était du côté des Français. Les armées alliées ne pouvaient tarder à effectuer leur retraite, lorsque, par un mouvement inattendu, l'armée saxonne, infanterie, cavalerie et artillerie, et la cavalerie wurtembergeoise, passent tout entières à l'ennemi. Cette trahison odieuse changea tout-à-coup le sort de la bataille: un débouché important, confié aux Saxons, fut livré aux Russes. Par cette désertion, il se trouva du vide dans les lignes des Français; et les Saxons eurent l'infamie de tourner contre eux leurs quarante pièces de canon. Le désordre se mit un instant sur ce point; et, à la faveur de ces nouveaux

avantages, les ennemis passèrent la Partha et marchèrent sur Reidnitz, dont ils s'emparèrent, et se trouvèrent bientôt à une demi-lieue de Léipsick. Napoléon veut arrêter ce mouvement dangereux : il envoie sa garde à cheval, commandée par le général Nansouty, avec vingt pièces de canon, afin de prendre en flanc les troupes qui s'avançaient le long de la Partha pour attaquer Léipsick ; lui-même se porte avec une division de la garde au village de Reidnitz, l'attaque avec impétuosité, s'en empare, et pousse l'ennemi fort loin. Malgré la défection de l'armée saxonne, les Français surent ressaisir et conserver leurs avantages. Victorieux et maîtres du champ de bataille, ils continrent les ennemis à une lieue par le feu de leur artillerie, et se disposèrent à combattre encore le lendemain. Mais on annonça à Napoléon qu'il ne restait plus de munitions ; qu'on avait tiré dans la journée quatre-vingt-quinze mille coups de canon, et qu'on n'avait plus que seize mille coups à tirer ; qu'on ne pouvait se réapprovisionner qu'à Magdebourg ou à Erfurt. Cet état de choses ne permettait pas aux Français de profiter des deux victoires qu'ils venaient de remporter avec tant de gloire. La retraite fut décidée pour Erfurt : le lendemain matin, dès la pointe du jour, tous les parcs, les bagages, l'artillerie, la cavalerie, la garde et les deux tiers de l'armée avaient passé le défilé. Napoléon chargea le duc de Tarente et le maréchal prince Poniatowski de défendre les faubourgs de Léipsick, et de les conserver assez de temps pour laisser tout déboucher, et d'exécuter ensuite eux-mêmes le passage du défilé, vers onze heures. De-là il arriva à Léipsick, alla voir le roi de Saxe, qu'il laissa maître de faire ce qu'il voudrait, et fit ranger pour sa garde le seul bataillon de six cents hommes qui fût resté fidèle, avec le général Zeschau, commandant l'armée saxonne. Il se porta ensuite sur Lindenau, pour voir l'évacuation de Léipsick et les dernières troupes passer les ponts avant de se mettre en marche. L'ennemi, instruit de cette retraite, parut bientôt, attaqua le duc de Tarente et le prince Poniatowski ; il fut repoussé plusieurs fois ; et l'arrière-garde, toujours en combattant, opérait sa retraite ; mais elle fut un peu précipitée et désorganisée par le feu des Saxons, restés dans la ville, qui n'eurent pas honte de tirer sur les Français, du haut des remparts. Le reste de l'armée française allait défiler sur le pont de Léipsick à Lindenau, avec un parc de quatre-vingts pièces, lorsque, par une précipitation bien malheureuse, le pont fut

coupé. Napoléon avait fait charger le colonel Montfort de couper ce pont lorsque l'ennemi paraîtrait de l'autre côté, et que toutes les troupes françaises auraient passé ; mais ce colonel, au lieu de commander lui-même cette opération, en laissa le soin à un caporal et à quatre sapeurs. Cet homme, sans intelligence ou par une frayeur prématurée, entendant les premiers coups de fusil tirés des remparts de la ville, mit le feu aux fougasses et fit sauter le pont. Le désordre se met aussitôt dans cette partie de l'armée : tous se débandent, tous prennent la fuite, et ne savent par où se sauver; les chefs font en vain tous leurs efforts pour les rallier; en vain le brave Poniatowski, avec une poignée de gens, charge et repousse l'ennemi. Il faut céder au nombre, à la nécessité. Les généraux, abandonnés de leurs troupes, cherchent comme elles un salut en se précipitant dans la rivière ; quelques-uns réussissent à se sauver; mais le plus grand nombre y périt. Le duc de Tarente parvint à la passer en nageant; le comte Lauriston, moins heureux, se noya; le brave Poniatowski, voyant qu'il fallait céder, voulut mourir comme il avait vécu; il s'élança, blessé en plusieurs endroits, au milieu de la rivière, et pour toujours disparut le héros de la Pologne, le fidèle ami et le défenseur de la France, qui versa des larmes amères sur sa mort.

LEOGANE.

1795. — Les Français rentrèrent en possession de la ville de Léogane, le poste le plus avantageux de l'île Saint-Domingue, et en chassèrent les Anglais après un vif combat, où ces derniers perdirent cinq cents hommes.

LERIDA.

23 *avril* 1810. — Le général espagnol O-Donell, qui commandait l'armée de Catalogne, ne put rester spectateur oisif du siége de Lérida. Le 23 avril, à deux heures après midi, il se présenta devant le port de cette ville avec douze à quinze mille hommes. Le général Harispe envoya d'abord le quatrième régiment de hussards contre l'avant-garde ennemie. Le colonel Burthe conduisit la charge avec tant d'intrépidité, que, dans un instant, l'ennemi fut culbuté, et, pour la plus grande partie, obligé de mettre bas les armes. Cepen-

dant la garnison voulut déboucher par la tête du pont : le colonel Robert, chargé de l'observer, la fit repentir de son audace, et força la ville à n'être que spectatrice du combat. Irrité de la défaite de son avant-garde, le corps ennemi se hâta pour la soutenir, et déploya une très-belle ligne d'infanterie. Le général de division Musnier s'avança pour la combattre, et le général Boussart voulut aussi partager la gloire de cette journée; avec le treizième de cuirassiers il chargea l'ennemi au dos, et bientôt l'infanterie espagnole se trouva dans un épouvantable désordre. La cavalerie qui voulut la secourir fut aussitôt culbutée. Tout ce qui ne tomba pas au pouvoir des Français chercha son salut dans la fuite. Le quatrième de hussards, profitant de la facilité de ses mouvemens, prit une part très-active aux succès du treizième de cuirassiers. L'ennemi laissa le champ de bataille couvert de ses meilleures troupes, et il fut poursuivi, pendant près de trois lieues, l'épée dans les reins; on lui fit cinq mille six cent dix-sept prisonniers, parmi lesquels le major Dupaty, qui fut blessé, huit colonels et deux cent soixante-onze officiers. De leur côté, les Français eurent à regretter le jeune d'Houdetot, qui fut blessé à mort, ayant déjà obtenu, à dix-huit ans, la décoration de la légion-d'honneur.

14 *mai* 1810. — Après la défaite du général O-Donell, devant Lérida, par les troupes du troisième corps d'armée, sous les ordres du général comte Suchet, le colonel du génie, Haxo, ouvrit la tranchée devant cette place, et en fit continuer les travaux jusqu'au 7 mai, jour où le feu commença avec cinq batteries, dont deux de brèche contre la ville, et les autres contre le château. Malgré les pluies continuelles qui ralentissaient beaucoup les efforts des travailleurs, et la vigoureuse résistance des assiégés, le 12 toutes les batteries ouvrirent à huit heures du matin l'attaque décisive, et commencèrent les deux journées qui finirent la destinée de Lérida.

Le 12, au soir, un magasin d'obus du château sauta et la brèche fut ouverte en deux endroits. Quelques hommes y descendirent et parvinrent à s'y maintenir. En même temps le comte Suchet envoya le général Vergès avec le deuxième bataillon du cent quatorzième régiment, quatre compagnies d'élite et cent travailleurs pour enlever les deux premières redoutes de l'extrémité du plateau de Garden, défendu par

un fossé de douze toises de largeur, sur quinze pieds de profondeur, et protégé par tous les feux du fort. Le général Buzet, avec quatre compagnies d'élite du cent quatorzième, deux du cent vingt-unième, deux du troisième de la Vistule, et quatre cents travailleurs, reçut ordre également de se diriger, à la faveur de la nuit, contre le grand ouvrage à corne qui couvrait le milieu de ce plateau, et en liait toute la défense. Ces deux opérations eurent le résultat le plus avantageux. Après une fusillade des plus vives et plusieurs décharges de mitraille, les troupes espagnoles, attaquées dans l'enceinte même, furent enveloppées et massacrées sans quartier. Dans une demi-heure les trois ouvrages furent enlevés par les Français, qui s'y établirent en faisant retentir les airs de leurs cris accoutumés.

Le lendemain 13, l'artillerie recommença son feu contre le front de la ville avec un nouveau succès. A quatre heures après midi la brèche principale était large et accessible, et la seconde, quoique moins bonne, était praticable avec le secours des échelles; à sept heures du soir, toutes les dispositions étant faites pour un assaut général, les carabiniers et voltigeurs du cinquième régiment, sous les ordres du général Habert, commandant de tranchée, franchirent le parapet et s'élancèrent à la double brèche. L'ennemi eut un moment d'hésitation; mais bientôt après il commença un feu terrible de toutes ses batteries sur la brèche, et une fusillade des plus vives s'engagea des maisons dans les rues et sur le quai. La porte de la Madeleine fut brisée en même temps, quoiqu'avec peine et sous un feu meurtrier. En un clin-d'œil tous les passages furent forcés; on se précipita, et l'ennemi culbuté, fut mené la baïonnette dans les reins jusque près du pont, où six pièces de campagne faisaient un feu très-vif. Aussitôt le général Harispe, avec le cent dix-septième régiment, attaqua la tête du pont sur la rive gauche, et un instant après, grâce à l'impétuosité du cent seizième, le quai entier fut occupé et le pont au pouvoir des Français.

Malgré le feu du château, qui semblait devoir anéantir la ville, le général comte Suchet ne donna point de relâche aux habitans, et les rejeta jusque dans le château même, évitant ainsi la guerre des maisons, qui n'aurait pas manqué d'être encore plus funeste à ses troupes. Les fossés, les cours et les bâtimens ne tardèrent pas à se remplir d'hommes, de femmes et d'enfans, qui ne faisaient qu'en embarrasser en-

core la défense ; un feu non interrompu de bombes et d'obus augmentait le désordre. Le 14 au matin le château cessa de tirer ; à dix heures le drapeau blanc fut arboré, et bientôt après un brigadier, suivi de quelques officiers et d'un membre de la junte, se présentèrent pour capituler ; à quatre heures toute la garnison, sous les ordres du général Garcia, défila par la brèche, et le lendemain matin celle du fort Garden déposa les armes de la même manière.

La prise de Lérida valut au général Habert, au colonel Rouelle, au major Barbarou, au capitaine du génie Valentin, et au sergent de sapeurs Baptiste, une mention toute particulière de la part du général en chef. Les Français trouvèrent dans cette ville cent cinq bouches à feu et des munitions considérables.

LESCUN.

4 septembre 1794. — Dans une affaire où six cents Français repoussèrent, vers la vallée d'Aspres, plus de six mille Espagnols, les avant-postes de ces derniers furent chassés sur Lescun par une division de l'armée des Pyrénées-Occidentales, aux ordres du général Marbot. Il y eut cent hommes tués, trois cents blessés et soixante-quatre prisonniers.

LIÉGE.

Novembre 1792. — Les Français pousuivaient vivement le général Clairfait, chargé de conduire l'armée impériale dans sa retraite, et leur approche causait une grande joie dans Liége. Cette ville était fatiguée, non-seulement de ses discordes civiles, mais encore des violences exercées par son prince-évêque, car tel est le sort de tout despote : ses ennemis sont les amis de ses sujets. L'armée autrichienne était encore forte de douze mille hommes, et ces troupes vieilles et aguerries semblaient devoir opposer une vive et opiniâtre résistance à des soldats nouvellement levés et qui ne connaissaient pas le métier de la guerre ; mais chez les Français lorsque l'instruction manque, l'ardeur la remplace souvent. L'arrière-garde ennemie s'arrêta sur les hauteurs de Flemal, au-dessus de Liége, et au-dessous d'Herstal. Avec une impétuosité extraordinaire, les troupes françaises se jetèrent sur les Autrichiens, et les délogèrent successivement de six

villages et d'un retranchement bien fortifié : jamais, dans les combats livrés dans la Belgique, ils ne déployèrent tant d'artillerie; jamais leurs manœuvres ne furent plus savantes ni leur courage plus excité : cependant ils furent contraints de céder tous leurs postes aux assaillans, et cette arrière-garde, cernée et séparée par la Meuse, se retira. De l'aveu même du général français, l'honneur de cette journée fut acquis au général autrichien Starray, qui fut blessé. Les Français ne durent cette victoire qu'à la rapide agilité de toutes leurs opérations. Les impériaux évacuèrent entièrement les Pays-Bas, divisés en deux corps; l'un se retira, avec Clairfait, sous Aix-la-Chapelle; l'autre, sous les ordres de Beaulieu, prit ses quartiers aux alentours de Luxembourg. Le lendemain, 28 novembre, Dumouriez entra dans Liége.

27 *juillet* 1794. — Lors de la déroute de Dumouriez, le prince-évêque se hâta de rentrer dans Liége pour y continuer ses nobles vexations; mais le sort des armes tourna de nouveau contre l'Allemagne et fit respirer cette ville. Jourdan, victorieux à Fleurus, continuait son mouvement vers le Rhin et la Moselle, dans le mois de juillet. Il voulait, en resserrant toujours l'ennemi, s'emparer de Liége et le forcer ainsi de repasser la Meuse Son avant-garde se porta donc sur la petite rivière de Jaur; l'aile gauche appuyée à Wontreuge, la droite à Saint-Nicolas. C'est dans cet ordre qu'elle attaqua les postes ennemis, placés en avant de Liége; la canonnade fut vive, mais ne put rien; la baïonnette décida bientôt l'affaire. Liége revit les Français après une longue attente; les hauteurs de la Chartreuse parurent convenables aux Autrichiens qui s'y établirent et tournèrent contre Liége le feu violent de quelques batteries : on se contenta de leur répondre avec les canons de la citadelle, dont les batteries furent sur-le-champ réparées; mais le général Jourdan ayant fait mine d'opérer un mouvement d'attaque, les Autrichiens abandonnèrent leur poste; ils ne furent pas poursuivis. Les Français voulaient rester à portée du corps du général Schérer, qui assiégeait le Quesnoy.

LIGNY (Sous Fleurus).

16 *juin* 1815. — Le quartier-général de Napoléon était à Charleroy, où se trouvaient la garde impériale et le sixième

corps; son aile gauche, commandée par le duc d'Elchingen, occupait la position de Fresne, et l'aile droite, sous les ordres du maréchal Grouchy, occupait les hauteurs derrière Fleurus. L'aile gauche reçut ordre de marcher sur les Quatre-Bras, et la droite sur Sombre. Napoléon se porta à Fleurus avec sa réserve. Les colonnes du maréchal Grouchy, étant en marche, aperçurent, après avoir dépassé Fleurus, l'armée des confédérés, commandée par le maréchal Blücher, occupant les plateaux du moulin de Bussy, par la gauche, le village de Sombre, et prolongeant sa cavalerie fort avant sur la route de Namur. Sa droite était à Saint-Amand, et occupait le village avec de grandes forces, ayant devant elle un ravin qui fermait sa position.

Napoléon alla reconnaître la force et les positions de l'ennemi, et résolut d'attaquer sur-le-champ. Le général Vandamme marcha sur Saint-Amand, le général Gérard sur Ligny, et le maréchal Grouchy sur Sombre. Le général Girard, qui commandait la quatrième division du deuxième corps, marcha en réserve derrière le corps du général Vandamme. La garde se rangea à la hauteur de Fleurus, ainsi que les cuirassiers du général Michaud. Toutes ces dispositions furent achevées à trois heures après midi. La division du général Lefol, faisant partie du corps du général Vandamme, s'engagea la première, et s'empara du village de Saint-Amand, d'où elle chassa l'ennemi à la baïonnette. Pendant tout le combat, elle se maintint au cimetière et au clocher de Saint-Amand; mais ce village, qui est très-étendu, fut le théâtre de différens combats pendant la soirée. Tout le corps du général Vandamme y fut engagé, et l'ennemi y porta des forces considérables.

Le général Girard, placé en réserve, tourna le village par sa droite, et s'y battit avec acharnement, les forces respectives étant soutenues de part et d'autre par une soixantaine de bouches à feu.

Le maréchal Grouchy, à l'extrême droite, et le général Pajol combattirent au village de Sombre. L'ennemi déploya quatre-vingts à quatre-vingt-dix mille hommes, soutenus par un grand nombre de pièces de canon.

A sept heures, l'armée française avait emporté tous les villages situés sur le bord du ravin qui couvrait la position de l'ennemi; mais il occupait encore, avec toutes ses masses, le plateau du moulin de Bussy.

Napoléon se porta, avec toute sa garde, au village de Ligny. Le général Girard, qui, avec le quatrième corps, avait déjà fait des prodiges de valeur à l'attaque de ce village, pris et repris diverses fois, fit déboucher le général Pécheux avec ce qui lui restait de réserve. Huit bataillons de la garde débouchèrent à la baïonnette, et derrière eux les quatre escadrons de service, les cuirassiers du général Delort, ceux du général Milhaud et les grenadiers à cheval. La vieille garde aborda à la baïonnette les colonnes placées sur les hauteurs de Bussy; et, en un instant, le champ de bataille fut couvert de morts. L'ennemi fut repoussé dans toutes les directions, et chercha son salut dans une fuite précipitée. A dix heures, le combat était fini; et les Français se trouvaient maîtres du champ de bataille, après avoir détruit l'élite de l'armée prussienne, dont la perte fut évaluée à quinze mille hommes tués ou blessés.

De leur côté, la perte fut légère; mais ils eurent à regretter le général Letort, blessé mortellement en chargeant à la tête des escadrons de service.

A la gauche, le maréchal Ney avait marché sur les Quatre-Bras, avec une division qui avait fait beaucoup de mal aux Anglais, qui s'y trouvaient placés; mais, attaqué par le prince d'Orange avec vingt-cinq mille hommes, il s'était replié sur sa position de Frasnes. Là s'engagèrent des combats multipliés, sans que l'ennemi pût parvenir à le forcer. Le drapeau du soixante-neuvième régiment anglais y tomba entre ses mains. Le prince de Brunswick y fut tué, et le prince d'Orange grièvement blessé. De ce côté, la perte de l'ennemi fut d'environ cinq mille hommes; les Français y perdirent aussi un grand nombre des leurs.

Le lendemain, Napoléon se mit en marche pour attaquer l'armée anglaise, qu'il poussa jusqu'à l'entrée de la forêt de Soignes, avec l'aile gauche et la réserve, son aile droite s'étant postée à la suite du maréchal Blücher qui se dirigeait sur Savres. A dix heures du soir, l'armée anglaise occupa Mont-Saint-Jean par son centre, et se trouva en position en avant de la forêt. De son côté, Napoléon, voyant l'heure peu favorable, et la pluie tomber par torrens, établit son quartier-général à la ferme de Caillon, près Planchemont, et remit l'attaque au lendemain.

LILLE.

Du 26 septembre au 9 octobre 1793. — Tandis que les Autrichiens et les Prussiens occupaient la Champagne, le duc de Saxe-Teschen semblait se préparer à quelque grande tentative sur la Flandre française : les ingénieurs autrichiens, qui se trouvaient répandus dans les différentes places, avaient reçu ordre de se réunir à l'armée active. Des canons, des munitions de guerre et des mortiers les mirent en mesure, sur divers points, d'attaquer une ou plusieurs places françaises, et découvrirent leur intention de faire une diversion avantageuse, au moment où la France portait toutes ses forces, dans la Champagne, sur Châlons et Sainte-Menehould. Aussitôt les Autrichiens partagèrent en trois colonnes les divisions qu'ils avaient cantonnées aux environs de Mons, et les firent marcher, la première, commandée par le général Beaulieu, sur Bosne, par les routes de Quiévrain et de Valenciennes, la seconde, aux ordres du général Lisien, sur Maubeuge, et la troisième, dirigée par le général Starray, sur Philippeville. Le général Latour paraissait également menacer par sa position Lille et Douai.

Dès le 10 septembre, le général Ruault, commandant à Lille, se prépara à repousser les efforts des Autrichiens, qui semblaient devoir se porter principalement sur cette ville. Il distribua les dix mille hommes, qui formaient sa garnison, sur les diverses positions de la Haute-Deule, telles que le Haut-Bourdin, et l'abbaye de Loos, et de la Basse-Deule, telles que Vambrechies et le Quesnoy; mais la discipline était dans ce moment très-relâchée parmi les troupes, et les généraux français avaient de la peine à s'en faire obéir.

Le 17 septembre, le duc de Saxe-Teschen transporta son quartier-général à Tournai, où se replièrent aussi les colonnes, qui menaçaient auparavant Valenciennes, Maubeuge et Philippeville. Les Autrichiens, au nombre de vingt-quatre à vingt-cinq mille hommes, vinrent établir leur camp, le 24, à Helemmes à la vue de Lille, qui fut bloquée, le lendemain, depuis la Madelaine, sur la Basse-Deule, jusqu'à la hauteur du Haut-Bourdin, sur la Haute-Deule; n'ayant pas assez de monde pour compléter le blocus, ils furent forcés de laisser libre le côté de la porte d'Armentières, qui ménageait à la place une communication avec Dunkerque. Le duc fit répan-

dre, le même jour, une proclamation ; il s'était flatté qu'en faisant éclater sur la ville une forte pluie de boulets rouges et de bombes, il en serait bientôt le maître. Mais les Français commencèrent par brûler les faubourgs de Five et de Saint-Maurice, qui pouvaient favoriser les Autrichiens pour s'approcher de la place. Le général Labourdonnaie eut ordre, du ministre de la guerre, de ramasser des troupes dans les plaines de Lens, afin de tourmenter les Autrichiens sur leurs communications. Les ennemis avaient reçu d'Ath une nombreuse artillerie, et un amas prodigieux de poudre, de bombes et de boulets ; ils commencèrent donc leurs travaux, dans la nuit du 25 au 26, du côté des portes de Five et des Malades ; mais ils en furent délogés par les assiégés qui firent une sortie, dès l'après-midi, se jetèrent sur la tête de leurs ouvrages, et les obligèrent de les abandonner.

Les deux jours suivans, les Autrichiens s'étendirent sur la gauche et sur la droite, à l'abri des masures du faubourg de Five, et y placèrent de formidables batteries avec des grils pour rougir les boulets. Après avoir achevé leurs travaux, et reculé à Hanaspes leur quartier-général, ils envoyèrent au commandant et à la municipalité, le major autrichien d'Aspes, précédé d'un trompette, avec deux sommations : on y flattait les habitans d'être traités avec la plus grande modération, s'ils voulaient oublier la cause qu'ils avaient servie jusqu'à ce jour, et se livrer à leur souverain ; et on les menaçait en même temps de tous les fléaux de la guerre, s'ils opposaient quelque résistance. Le parlementaire est renvoyé sans avoir rien obtenu. Les Lillois avaient juré de s'ensevelir sous leurs murailles plutôt que d'ouvrir leurs portes à l'ennemi ; et les premières bombes lancées sur la ville ne font que ranimer ce noble dévouement. Vingt-quatre pièces de canon de gros calibre, chargées à boulets rouges, tirent sur la ville avec une extrême violence. Les Lillois oublient leurs propres intérêts pour ne songer qu'à se défendre, et à veiller à l'intérêt général : ils agissent dans le plus grand ordre. Des veilleurs étaient postés dans tous les quartiers pour arrêter les ravages des bombes, aux lieux où elles tombaient ; des vases pleins d'eau étaient prêts à toutes les portes, et, au premier cri, des groupes de citoyens, des enfans même, qui se disputaient à arracher les mèches des obus, accouraient à la demeure en danger, et le dommage se bornait au trou du boulet, ou à l'éclat de la bombe. Un canonnier bourgeois servait une pièce sur les remparts ; on accourt l'avertir qu'un boulet rouge a

incendié sa maison ; il se retourne, voit les flammes qui la dévoraient, et continue sa charge, en disant : « *Je suis ici à mon poste; rendons-leur feu pour feu.* Quand une maison ne pouvait plus être habitée, on s'empressait d'offrir un asile aux malheureux qui en avaient été possesseurs ; et dès-lors tout leur était commun. *Buvez ; mangez*, leur disait-on, *tant que ma provision durera ; la providence pourvoira à l'avenir.*

La fureur de ce siége était encore excitée par l'archiduchesse Christine, gouvernante des Pays-Bas, qui le dirigeait elle-même, en plaisantant sur les calamités des courageux Lillois. Ceux-ci répondaient vivement de leurs remparts au feu terrible de l'ennemi : mais ce n'était qu'un faible secours pour la ville. L'incendie avaitconsumé l'église Saint-Etienne et plusieurs maisons voisines ;le quartier de la paroisse Saint-Sauveur était encore plus endommagé.

Le 1er octobre, l'ennemi continua un feu très-vif ; des incendies partiels se manifestèrent à l'hôpital militaire et à l'hôtel-de-ville. Le même jour, le général Lamorlière entra dans la place avec huit bataillons, Le feu, qui avait paru se ralentir dans la journée du 2, reprit le lendemain avec une telle violence, que les pompes de la ville ne furent pas suffisantes, et que ce fut avec la plus grande reconnaissance qu'on vit arriver celles de Béthune, d'Aire, de Saint-Omer et de Dunkerque. Le bombardement et la canonnade duraient depuis cent quarante-quatre heures sans interruption, et les ennemis semblaient moins acharnés contre les remparts et les troupes, que sur les demeures des malheureux habitans. Six mille bombes et trente mille boulets étaient déjà tombés dans la ville, dont la garnison se vit augmentée de deux nouveaux bataillons de volontaires et d'un bataillon de troupes de ligne. Le feu des Autrichiens diminua dès-lors sensiblement jusqu'au 6 octobre, où il cessa tout-à-fait dans l'après-midi. Des traits d'une rare fermeté se multiplièrent durant ce mémorable siége. Un boulet, tombé dans le lieu des séances du conseil de guerre, y fut déclaré en permanence comme l'assemblée ; d'un autre côté un barbier ramasse un éclat de bombe, et, avec cette gaieté naturelle aux Français, même au fort des plus grands dangers, il s'en sert de bassin pour raser quatorze citoyens. Fatigué de la résistance des Lillois, averti d'ailleurs des avantages des Français en Champagne, et de l'obligation où ils avaient mis les alliés de battre en retraite, le duc de Saxe-Teschen songea lui-même à se retirer.

L'armée du camp de Lens augmentait de jour en jour; Dumouriez était près de s'y réunir. Le duc courait donc les risques, en demeurant quelques jours de plus devant Lille, de se trouver entre deux armées, l'une sortie des murs de la place, l'autre venant de Champagne vers Valenciennes, et se portant entre Tournai et ses derrières pour le couper, avant qu'il eût le temps d'être secouru par le général Clairfait. Il fut forcé en conséquence d'abandonner une place dont il avait tenté vainement de faire la conquête, et qu'il avait cruellement incendiée par un bombardement inutile, puisque, loin de pouvoir entreprendre un siége en règle, il n'avait pas même assez de troupes pour la cerner. On apprit, pendant la nuit, la retraite des Autrichiens, à la droite de la rivière de Marque, à Pont-à-Tressin. On se mit sur-le-champ à détruire les travaux de l'ennemi, qui perdit dans cette tentative un grand nombre d'affûts et d'attirails d'artillerie, et environ deux mille hommes tués ou blessés; les Français eurent à regretter à-peu-près autant de leurs camarades, outre le dommage immense qu'éprouva cette ville célèbre.

LIMBOURG.

9 *novembre* 1792. — Tandis que les forces prussiennes faisaient difficilement leur retraite de la Champagne, le général Custine eut le courage d'exécuter une expédition pleine d'audace qu'il avait en vue sur les bords du Rhin. Il s'empara successivement de Spire, de Worms, de Mayence et de Francfort. Ces succès faciles l'arrêtèrent à Mayence, où il se confia à une dangereuse sécurité, ne pensant pas que les Allemands viendraient le tourmenter dans ses nouvelles conquêtes. Mais le duc de Brunswick, à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, rassemblés par la jonction du roi de Prusse et de l'électeur de Hesse, marchait déjà sur Francfort, la plus éloignée. Ses troupes s'étendaient depuis Coblentz, sur la rive droite de la Lahn; jusqu'à Giessen. Le général Custine sentit alors qu'il importait de lui disputer promptement le passage de cette rivière, et donna ordre au général Houchard de s'avancer avec tous ses détachemens sur Limbourg, où se trouvaient postés un corps d'infanterie et de hussards prussiens; commandés par le général d'Eben. Il fut, en même temps ordonné au général Meunier de soutenir Houchard. Ces deux corps réunis formaient huit à dix mille hommes,

Les Prussiens, ne s'attendant pas à être attaqués à Limbourg, se gardaient négligemment. Toutefois ils se rangèrent en bataille devant la ville, dès qu'ils virent les Français se montrer; mais après avoir fait faire une charge très-vive à leurs hussards, ils furent forcés de céder au feu de l'artillerie ennemie, et de rentrer dans Limbourg. Ils ne purent s'y soutenir long-temps; les Français les en délogèrent, et les chassèrent jusqu'à Montabaur. Houchard, maître de la ville, la mit à couvert par différens postes, à la gauche de la Lahn, dont les détachemens ne rencontrèrent aucun obstacle. Le général Custine pouvait mettre à profit cette journée pour gêner les Prussiens dans leurs mouvemens ultérieurs; en faisant occuper les gorges au-delà de Limbourg; mais il se contenta de lever des contributions sur le pays, ce qui laissa au duc de Brunswick la faculté de rassembler ses troupes à Montabaur. Bientôt elles s'augmentèrent au point que Custine se vit obligé de réunir ses forces, pour assurer Mayence contre les attaques de l'ennemi qui la menaçait.

De septembre au 29 octobre 1795. — Après la prise de Manheim, le corps d'armée, aux ordres du général Clairfait, se réunit à celui du prince de Wurtemberg, sur les bords de la Lahn; mais l'approche du général Pichegru, qui avait passé le Rhin à Manheim, rendait la défense de cette position très-difficile. Les troupes chargées de disputer le passage du Rhin, à Dusseldorff et à Coblentz, avaient été successivement délogées de toutes leurs positions par le général Lefebvre, remontant la rive droite de ce fleuve dans tout l'espace compris entre ces deux villes. L'adjudant-général Ney, après un combat très-vigoureux qu'il avait lui-même soutenu en personne, était parvenu à repousser un corps d'émigrés français, commandé par le duc de Rohan, qui cherchait à s'opposer aux mouvemens du général Lefebvre pour traverser la Sieg; il l'avait déjà chargé et enfoncé trois fois; ses cavaliers, tournant une redoute près du village d'Alneshorn, avaient massacré tout ce qui s'était offert à leur rencontre, et étaient entrés dans la route pèle-mêle avec l'infanterie. Le général Jourdan se disposa alors à attaquer les impériaux, qui commençaient leurs retranchemens derrière la Lahn, où il fixa son arrivée pour le 17 septembre : cette confiance relevait le courage des troupes, mais les évènemens devaient bientôt l'abattre. Elles s'étaient partagées en cinq colonnes, marchant

sur Wetzlar, Weilbourg, Limbourg, Dietz et Nassau. Le général Wurmser accourait du haut Rhin à grandes journées au secours du général Clairfait, qui n'était séparé de la gauche de l'armée de Pichegru que par le Necker. Une première tentative de ce dernier contre les impériaux, près d'Heidelberg, y fut sans succès; les Français y perdirent même assez de monde, et un de leurs généraux fut fait prisonnier. Ils avaient attaqué avec dix mille hommes : l'infanterie ennemie se contenta de défendre ses positions; et sa cavalerie, profitant de cet intervalle, tourna l'aile droite des Français, et la fit plier jusque sous les batteries de Manheim. De là le changement de fortune qui ne tarda pas à se manifester. Les Français dans leur premier choc n'avaient pu trouver d'obstacles. Le général Jourdan, fondant l'appui de sa gauche sur la ligne de neutralité, protégée par les forces prussiennes, avait chassé l'ennemi de poste en poste, depuis Dusseldorff jusqu'à Manheim : mais la cour de Vienne avait trouvé dans le passage dn Rhin, exécuté récemment à Eichelcamp, assez de raisons pour ordonner à ses généraux de se conduire sans égard à la neutralité convenue. Dès ce moment, la position transversale de l'armée de Sambre-et-Meuse devenait extrêmement critique, et sa gauche restait isolée au milieu d'un pays ennemi. Sur ces entrefaites, le général Clairfait, maître de ses mouvemens, d'après les nouvelles décisions de sa cour, renforcé de quinze mille grenadiers hongrois, augmenta son aile droite de plusieurs corps séparés qu'il y fit passer secrètement, après avoir forcé la ligne de neutralité, dont les postes prussiens se retirèrent; il se hâta de mettre à exécution le dessein qu'il avait conçu de tourner la gauche des Français, et de les mettre dans la nécessité, à la vue de leur seule situation, de se replier promptement pour lui faire face, ce qui ne pouvait guère avoir lieu que sur le Rhin. Les rivières, qui se jettent dans ce fleuve cessaient de l'arrêter dans la poursuite de ses projets, se trouvant toutes passées, ou vers leurs sources, ou hors de la portée des défenses. Toutes ces opérations se firent avec tant de justesse, qu'il n'y eut pas même une affaire décisive, et que, sans avoir été battu, le général Jourdan se vit contraint d'abandonner toutes ses positions dans lesquelles il était pris de front et de revers, avant qu'il eût formé une ligne capable de résister à l'ennemi, et que le reste de ses troupes pût opérer un changement de position sur son centre, pour faire front à une attaque imprévue. Le

général Clairfait, dont la gauche était établie vers Manheim, et dont la droite se prolongeait dans le comté d'Erlach, exécuta ses différentes manœuvres, si près des Français, que ce n'est qu'à leur aspect qu'ils en furent avertis. D'Erlach, il alla dépasser la gauche de Jourdan à Achaffenbourg, où il traversa le Mein.

Les troupes françaises, qui envahissaient tout dans leur marche, avaient négligé la discipline au milieu de leurs rapides succès, et elles devaient nécessairement s'en ressentir du moment que la chance allait tourner. Ne songeant qu'à sauver le butin qu'elles avaient ramassé, elles firent leur retraite avec une funeste précipitation; le désordre était à son comble; elles arrivaient par bande de quarante à cinquante hommes des différens corps sur la rive droite du Rhin, où elles se jetaient pèle-mêle et sans chef dans un camp formé sous Neuwied pour les recueillir. Leur retraite fut néanmoins à couvert par quelques têtes de colonnes que les généraux parvinrent à maintenir, et c'est ce qui rendit la perte en hommes peu considérable. Le général Clairfait n'en poursuivait pas moins avec assiduité sa bonne fortune. Après avoir réuni tous les détachemens du Necker, il était arrivé le 11 octobre à Bergen, poussant devant lui, jusqu'au-delà de la Nidda, les avant-postes français, placés sur les hauteurs d'Hoehn à Kœnigstein. Son avant-garde s'étendait à la gauche de cette rivière, et menaçait l'aile gauche de l'armée française; mais il se vit forcé de différer l'attaque jusqu'à l'arrivée de son artillerie, qui venait difficilement à cause du mauvais état des chemins. Le général Jourdan fit, le 12, une tentative contre le poste de la Nidda; mais, après plusieurs attaques infructueuses, il se replia dans la nuit sur les montagnes de Kœnigstein. L'avant-garde autrichienne se porta sur les points de Hombourg et de Wisbaden pour le suivre. La garnison de Mayence fit alors une sortie jusque sur cette dernière ville. D'après ces mouvemens, il était à craindre que les Français ne fussent coupés sur leur droite d'avec le Rhin, et c'est ce qui hâta leur retraite. L'avant-garde autrichienne, déjà arrivée sur la Lahn à Weilmunster, passa le lendemain cette rivière à Weilbourg. Les Français perdirent, après une défense vigoureuse, le poste d'Esch, entre Francfort et Coblentz; le centre de l'armée se trouva ainsi à découvert. Le général Jourdan soutint encore sur la ligne de Staffel à Isembourg tous les efforts du général Haddick,

mais l'abandon de tous les autres points, que l'ennemi avait enlevés, le força de rétrograder jusque sur les postes qui bloquaient la forteresse d'Ehreinbreistein. Les Français se voyaient encore obligés de suivre l'impulsion de l'avant-garde autrichienne, et de se replier sur toute leur ligne, à mesure que celle-ci dépassait leur aile gauche. Le 16 octobre, ils furent encore forcés de lever le blocus d'Ehreinbreistein, où les impériaux étaient déjà arrivés, après être entrés dans Nassau et Limbourg, et avoir fait porter leur centre au-delà de la Lahn à l'appui du général Haddick. Jourdan se mit alors à repasser le Rhin, entre Coblentz et Dusseldorff, afin de marcher sur Bonn et Cologne.

L'avant-garde ennemie continuait toujours ses mouvemens; elle assaillit les Français, à la droite, jusque sur les derrières de la Sieg, et aux portes de Dusseldorff, qu'on mit à même de se défendre, parce qu'on tenait à la conservation de cette place. Toute cette retraite s'était opérée par un grand mouvement de conversion en arrière, la droite toujours à Manhein et servant de pivot. Le général Pichegru, à la tête de l'armée de Rhin-et-Moselle, était encore maître de cette place, et quoiqu'on eût abandonné les ouvrages entrepris devant Mayence, sur la droite du Rhin, une trop grande confiance dans ses positions, lui fit voir la retraite précipitée de l'armée de Sambre-et-Meuse, d'un œil presque indifférent, et le retint sur la rive gauche dans ses doubles lignes de circonvallation, où des travaux construits depuis plus d'un an le mettaient à couvert. Il avait pensé que dans cette retraite les Français ne cherchaient qu'à se mettre à l'abri dans leurs positions antérieures, et qu'ils tiendraient toujours les passages du Rhin; mais le général Clairfait, qui fit souvent preuve d'un mérite supérieur, ne devait pas perdre les avantages qu'il s'était flatté d'obtenir. Il cesse tout-à-coup de poursuivre l'aile gauche de l'armée française, et, laissant un faible corps devant Dusseldoff, il se porte à marches forcées sur Mayence. Il y entre le soir, à la tête d'un corps d'élite qu'il partage en plusieurs colonnes, et qu'il fait sortir de la ville dès le point du jour, pour attaquer les lignes de circonvallation sur tous les points.

Ces lignes, admirablement travaillées, exigeaient par leur immense étendue une armée entière pour les défendre. Une partie des troupes en avait été retirée par suite des évènemens, et les impériaux dérobèrent si bien leur marche, que

les Français ne l'apprirent que le jour même où ils les virent se déployer entre la ville et les retranchemens. Ils s'y attendaient si peu, que les premiers postes eurent à peine le temps de s'armer. Le corps de réserve des Autrichiens traversa le Rhin, divisé en deux fortes colonnes, dont l'une devait tourner les batteries du poste de circonvallation à Montbach, au-dessous de Mayence, l'autre en couper la retraite au-dessus de Mayence, vers la chaussée de Manheim. L'armée, sortie de la place marcha sur trois colonnes, l'une sur la droite des retranchemens français, vers le village de Hechtesheim, l'autre sur le centre des lignes, et la troisième sur Montbach. La première ligne ne put être défendue dans le désordre de la première surprise. La seconde fut le théâtre d'une action très-vive, jusqu'au moment où la colonne autrichienne, qui avait passé le Rhin au-dessous de Mayence, se montra et parut vouloir tourner les Français; ils se replièrent alors vers la redoute la moins éloignée de leur droite, mais l'ennemi l'avait déjà forcée. La confusion commença à se manifester parmi les troupes, à cet aspect, et dans leur premier égarement elles se jetèrent dans le bois de Montbach, où elles se défendirent encore long-temps. Cependant la droite des lignes, assaillie à Ensheim par la colonne de gauche, soutenait de son côté un combat opiniâtre et sanglant; mais bientôt, comme à Montbach, elle se décida à la retraite, à la vue de la colonne qui avait passé le Rhin au-dessus de Mayence, et qui s'avançait pour tourner les redoutes, et d'un corps de mille Allemands que le major anglais Williams avait débarqués sur une flottille de sept chaloupes, et qui prenaient l'armée française à dos. Quatorze escadrons de cavalerie chargèrent cette infanterie dans la plaine, et l'affaire devint encore plus sanglante. Vers le centre, à Gonshenheim, on se battit en désespérés; mais les deux ailes étant enfoncées, et toutes leurs redoutes ayant pareillement succombé, il fallut céder au torrent, et la déroute fut générale. Le combat avait cessé le 29 octobre, à midi.

Les généraux Clairfait et Wurmser, fidèles au système de grande tactique qu'ils tenaient des généraux français, combinèrent le même jour une attaque sur tous les points de la ligne, depuis Coblentz jusqu'à Manheim : Wurmser fit même une tentative pour faire évacuer Manheim au général Pichegru. Elle ne fut pas heureuse d'abord, mais l'ensemble

des mouvemens ne tarda point à nécessiter cette retraite. Le même jour encore, un corps autrichien, aidé des troupes électorales de Trèves, se rendit maître d'une île du Rhin, située une lieue au-dessous de Coblentz, fortifiée par les Français. D'un autre côté, Wurmser s'était porté sur les rives du Necker jusqu'auprès de Manheim; il était même parvenu jusqu'au pont de ce fleuve, après avoir emporté une grande redoute que les Français avaient construite sur la rive droite, et qui mettait le pont à couvert. Le canon de Manhein le força néanmoins de se retirer; mais ce fut sur les hauteurs et dans les retranchemens dont il se trouvait le maître, de manière que la ville, cernée de près sur la rive droite, se vit menacée d'un bombardement On voulait la rendre responsable des traités de son souverain avec la France. Mais dès que le général Pichegru eut appris que les lignes avaient été forcées à Mayence, il sortit de Manheim, et alla s'établir avec toute sa cavalerie sur la gauche du Necker, sa droite appuyée sur la grande redoute du Rhin, sa gauche se prolongeant jusqu'à Franckental : il laissa une garnison de dix mille hommes dans la place. Le général Clairfait avait traversé le Rhin, et avait pris position à peu de distance dans les montagnes de Hunsdruck. Jourdan, ayant également passé ce fleuve avec les généraux Kléber, Marceau, Championnet et Lefebvre, protégeait Trèves, et contenait les forces impériales qui s'étaient répandues dans le pays après la levée du siége de Mayence. Dans une étendue de dix lieues, on eût vu de cette manière quatre armées croisées et prêtes à en venir aux mains, Wurmser, Clairfait, Jourdan et Pichegru.

Une affaire générale et décisive était inévitable. A la guerre, la résolution et le découragement sont toujours proportionnés aux succès ou aux revers. Les Autrichiens se croyaient déjà les libérateurs de l'empire. Le général Clairfait, qui voyait tous les avantages que la fortune lui offrait dans le moment, se hâta de les mettre à profit, et finit par exécuter son plan, de repousser les Français sur leur ancien territoire. Le général Pichegru devait être attaqué le premier, parce que la reddition de Manheim, et l'évacuation de tous les autres postes sur les passages du Rhin dépendaient principalement de sa retraite. Afin de se joindre au général Jourdan, Pichegru se porta sur la petite rivière de Primen; mais il y fut attaqué par le général Clairfait, auquel s'était

déjà réunie une partie de l'armée de Wurmser, et qui se rendit maître de tous les villages défendus sur les bords de la rivière. Ces mouvemens forcèrent l'aile gauche de se retirer derrière l'Esbach, où elle prit position entre Neustadt et Turkheim, laissant Manheim abandonnée à ses propres forces. Les généraux français tentèrent cependant une forte diversion en avant de Dusseldorff, dont ils étaient encore possesseurs. Le général Hatry s'était avancé jusque sur la Sieg, avec une division de vingt mille hommes; l'armée du Nord, restée en Belgique, avait envoyé des renforts; mais les désastres qui affligèrent successivement les armées du Rhin déterminèrent toutes les opérations des autres armées, et paralysèrent en quelque sorte les heureux résultats et les avantages qu'avait procurés cette diversion. Si l'on en exempte l'occupation de Dusseldorff, les positions respectives devaient être les mêmes à la fin de cette campagne qu'au commencement. Le général de division Marceau obtint encore divers succès qui continrent l'ennemi dans ses positions, sur le Huns-druck et à Creutznach, dans le pays de Trèves. La cavalerie autrichienne, battue et enfoncée par celle des républicains, se replia sur Mayence. Les différens corps de l'armée de Sambre-et-Meuse, stationnés sur la rive gauche du Rhin, poursuivirent leurs opérations. Bernadotte et Championnet se replièrent sur la Nahe avec leurs divisions jusqu'à Bingen, où le général Jourdan avait ramassé un corps de soixante-dix mille hommes. Les deux armées françaises se trouvaient ainsi séparées, sur la gauche du Rhin, par celles de Wurmser et Clairfait. Les impériaux tenaient toutes les positions qui gardaient les passages, en sorte que les armées républicaines ne purent ni se joindre ni se concerter. Les mouvemens combinés des ennemis obligèrent même le général Pichegru de rétrograder vers l'Alsace, d'abord sur les lignes de la Queich, ensuite vers Landau. Toutes ces diverses manœuvres mirent fin aux négociations déjà commencées, et l'on se disposa des deux côtés à une nouvelle campagne.

9 *juillet* 1796.—Les Français passèrent encore le Rhin, l'année suivante, et se présentèrent devant Limbourg. Les Allemands, furent d'abord enfoncés par les grenadiers républicains, qui gardèrent le débouché du pont, après l'avoir enlevé à la baïonnette, malgré les vigoureuses décharges d'une nombreuse artillerie. La place [illegible] emportée de la même manière,

et le passage de la Lahn forcé. Cette belle journée ne fut pas cependant décisive ; le général Jourdan fut bientôt obligé de céder aux forces que l'archiduc Charles avait rassemblées sur le bas Rhin pour le forcer à la retraite, tandis qu'il laissait un faible corps pour harceler Moreau qui s'était imprudemment avancé dans la Bavière, sans être appuyé sur ses ailes. C'était à l'armée d'Italie que la fortune devait se fixer, et décider la défaite entière de l'Autriche, en portant les armes françaises dans le centre de ses états-héréditaires.

LISBONNE.

30 *août* 1808. — Sir Arthur Wellesley, surnommé depuis Wellington, débarqua, le 1er août 1808, dans la baie de Mondego. Il commandait vingt-quatre mille hommes ; le général Spencer, parti de Cadix, le rejoignit avec cinq mille, et ces forces furent augmentées de six mille Portugais. L'armée française en Portugal comptait à peine quinze mille combattans : tout le reste payait tribut au climat du pays, et des maladies contagieuses avaient paralysé le moral et le physique du soldat. Ce fut dans de pareilles circonstances que sir Arthur commença ses attaques.

« Trois engagemens ont eu lieu en Portugal, disait *le Times*, entre notre armée et les troupes françaises, les 16, 17 et 21 du mois d'août. Notre perte a été de plusieurs officiers supérieurs, de quatre cents hommes tués et de six cents blessés. Les Français se battent avec la plus grande vigueur. Nous avions le 17 notre quartier-général à Villa-Verde. Après avoir retrogradé d'une demi-marche, nous avons été attaqués le 21 dans notre position de Vimiera. L'attaque des Français fut des plus chaudes : notre vingtième régiment de dragons a été presque entièrement détruit ; les corps commandés par les lieutenans-colonels Lake et Taylor ont aussi considérablement souffert ; ces deux braves officiers ont été tués : les Français nous ont fait environ cinq cents prisonniers.

» Après la bataille du 21, nous avons concentré nos forces sur les bords de la mer, auprès de Maceira. Les Français étaient demeurés dans leur position, où ils paraissaient se renforcer, et depuis dix-huit jours que ces sanglans combats ont eu lieu, il n'y a eu que des escarmouches. Les relations des affaires du 17 et du 21, qui avaient été envoyées par le général Wellesley, étaient fort exagérées : les treize

canons que nous avons pris dans notre marche, sont des pièces de fer, que les avant-postes français avaient retirés des châteaux qui se trouvent dans les défilés; ces trophées ne sont pas glorieux.

» La cavalerie des Français est redoutable, et l'on dit qu'ils ont soixante pièces de campagne attelées. Nous croyons que notre infanterie est plus nombreuse que la leur, sur-tout d'après l'arrivée du général Moore; mais s'il est vrai que le duc d'Abrantès ait fait sous les forts de Saint-Julien un camp retranché, hérissé de cinq cents pièces de canon, et ait rassemblé des vivres pour six mois, il est probable que, quand bien même nous parviendrions à le forcer dans sa position actuelle, qui couvre Lisbonne, rien ne l'empêcherait de se retirer dans son camp.

» Nous oublions de dire et nous remarquons avec douleur que le corps de Spencer a été totalement détruit, et cependant, dans la bataille du 21, le duc d'Abrantès n'avait qu'une partie de ses forces. »

A la journée de Vimiera, le général Laborde, qui commandait l'avant-garde du corps français, se couvrit de gloire : il défendit le terrain pied à pied, et se retira en bon ordre, quoique attaqué par des forces quadruples. Sir Arthur Wellesley réunit toute son armée, et prit position sur les hauteurs de Lourinha.

L'intrépide Junot osa l'attaquer; mais il était au-dessus des forces humaines de pouvoir complètement réussir : les hauteurs de Lourinha, presque inaccessibles, étaient hérissées de trois cents pièces de canon, et défendues par trois fois plus de troupes que n'en avait le duc d'Abrantès. Sachant qu'une nouvelle expédition avait débarqué en Portugal peu de temps après la bataille du 21, éprouvant de l'incertitude à l'égard de l'époque plus ou moins éloignée où il pourrait recevoir des renforts, et connaissant la facilité qu'avaient les Anglais d'approvisionner leurs troupes et de renforcer leur armée, Junot aima mieux signer une convention, que d'occuper son camp et les forts de Lisbonne, et que d'exposer ainsi cette belle ville aux désastres d'un siége.

La convention de Cintra fut vivement blâmée par les Anglais. En effet, sir Arthur ne tira point parti de la circonstance : il commandait quarante mille hommes; le duc d'Abrantès n'en avait que quinze mille; éloignés de leur patrie, sachant par les paysans que toute l'Espagne était en insur-

rection, ils se croyaient perdus. Tout fait donc présumer que, si le général anglais eût attendu quelques jours, Junot aurait été contraint de se rendre, lui et son armée.

LISSA (Ile de.)

13 *mars* 1811. — Une division de quatre frégates et de deux petites corvettes, en tout six bâtimens, dont deux de la marine française et quatre de la marine italienne, sous les ordres du capitaine de vaisseau Dubourdieu, après s'être embarquée à Ancône, était arrivée à la pointe est de Lissa; lorsque le 13 au matin, elle aperçut une division anglaise composée d'un vaisseau rasé et de trois frégates. Le commandant fit faire le signal de branle-bas du combat. Comme *la Favorite* marchait mieux que les autres bâtimens, il mit en panne, le reste de la division étant encore à deux lieues; et ordonna bientôt d'engager le combat. Il fut représenté au capitaine Dubourdieu, qu'il serait plus prudent d'attendre les autres bâtimens et de se mettre en ligne; il ne voulut pas y consentir, disant qu'il craignait que deux bâtimens, dont la prise lui paraissait certaine, ne pussent lui échapper. La frégate *la Favorite*, qui était animée de la plus grande ardeur, se trouvant à portée de deux frégates anglaises, reçut leur feu, et répondit de ses deux bords avec beaucoup de vivacité. Dans le moment le vent qui était très-frais faiblit et tomba entièrement; la frégate française était engagée depuis plus d'une heure, et aucun bâtiment de la division ne l'avait encore ralliée. Le capitaine Dubourdieu reconnut alors sa précipitation; mais il n'avait pas moins l'espoir du succès, lorsqu'il fut emporté par un boulet. Enfin la frégate *la Flore* entra en ligne; elle fut suivie une heure après par *la Couronne*, qui avait précédé de demi-heure *la Danaé*. La frégate ayant perdu son capitaine et son lieutenant, le colonel Giflenca prit le commandement, et l'enseigne Villeneuve fut chargé des manœuvres. Le feu des Anglais inquiètait vivement le mât de *la Favorite*, et la força à céder de sorte qu'il fut impossible à l'enseigne Villeneuve de gouverner. La frégate toucha en même temps sur les rescifs de l'île de Lissa, et le colonel ordonna le débarquement; après avoir reçu ses matelots dans quelques bâtimens, il mit le feu à la frégate et la fit sauter. Cependant *la Couronne*, après une résistance très-opiniâtre, ayant été dégréée de tous ses mâts, fut obligée d'amener au bout de

quelques heures, et fut prise par les Anglais, qui y mirent le feu, en même temps qu'à une de leurs frégates. Le vaisseau, rasé, démâté de tous ses mâts, ne put les suivre dans le port Saint-Georges, où ils se retirèrent, et échoua sur les rochers de l'île. Les autres frégates *la Danaé* et *la Flore* avec une corvette entrèrent à Lésina dans la nuit. Ainsi dans ce combat, qui fut très-sanglant, et qui coûta de part et d'autre la moitié des hommes de l'équipage, les Français perdirent deux frégates, et les Anglais une frégate et un vaisseau rasé. Si l'on examine la précipitation du capitaine Dubourdieu, et l'imprudence des manœuvres qu'elle occasionna, on ne pourra refuser de donner aux Français et aux Italiens la gloire de cette journée, puisque la perte fut égale des deux côtés, malgré la supériorité des Anglais.

LIVOURNE.

1796.—Livourne était devenu le premier entrepôt du commerce des Anglais avec l'Italie, et c'est là que relâchaient ordinairement les croisières qu'ils envoyaient sur ses côtes. Le pavillon et les propriétés de la république étaient tous les jours attaqués. Les ministres du duc de Toscane, qui ne conservait la neutralité que de nom, ayant favorisé les Anglais, tant que les forces du général Buonaparte ne le menaçaient pas, se virent hors d'état de les contenir, quand les Français parurent à leurs frontières. Un gouvernement qui ne sait pas se faire respecter chez lui, se trouve nécessairement forcé de faire céder ses intérêts et ses affections à la loi du plus fort qui le subjugue. L'unique moyen de réprimer les excès des Anglais contre les propriétés françaises était, d'après le conseil du ministère toscan, que Buonaparte se rendît maître du port de Livourne et y établît une garnison. Le général Vaubois, à qui l'occupation fut confiée, entra dans la ville, comme une frégate anglaise s'échappait du port, après avoir capturé, sous le feu de ses forts, deux riches vaisseaux marchands. Le gouvernement républicain se vit amplement dédommagé par 7,000,000 de marchandises anglaises, qui furent saisies. Les habitans de Livourne, toujours gouvernés au nom du grand-duc, qui en recevait les revenus, eurent les mêmes libertés qu'avant l'occupation. La garnison ne faisait qu'éloigner les Anglais du port, et elle sut maintenir les choses dans

cet état jusqu'à ce que le traité de Campo-Formio fût entièrement exécuté.

16 *octobre* 1800. — La paix que Buonaparte venait de conclure parut avoir pris la forme d'un simple armistice, du moment que l'expédition de l'armée d'Orient l'éloigna de l'Italie. L'Autriche et la Russie s'unirent et prirent les armes; Naples embrassa ouvertement le parti des Anglais, et le duc de Toscane viola encore sa neutralité. Une escadre de huit mille hommes de débarquement, tant Anglais que Napolitains, se présenta devant Livourne, avec menace de bombarder la ville et le port, si l'on refusait l'offre qu'ils faisaient d'entrer comme amis, et les portes s'ouvrirent. Le grand-duc obtint peu après la permission de l'évacuer, moyennant cent mille ducats que les Napolitains exigèrent pour prix de cette faveur. Malgré ces démonstrations, le cabinet du Luxembourg ne se laissa point abuser. Le grand-duc avait cessé d'être fidèle à la neutralité; en conséquence, le général Miollis fut chargé de se rendre maître de Livourne. Il se mit en marche, et y entra le 31 mars 1799, avec deux mille cinq cents hommes, mit un embargo sur le port, fit saisir les marchandises anglaises, et reconnaître la souveraineté de la république. Cette occupation ne pouvait se consolider que par des victoires, et cette année fut des plus malheureuses pour les armes républicaines. La déroute de Schérer avait fait évacuer la Toscane; son territoire était devenu, durant l'espace d'un an, le théâtre des excès et des vexations des insurgés d'Arrezo, quand l'immortelle journée de Marengo, décidant encore une fois du sort de l'Italie, procura au premier consul Buonaparte la facilité d'envoyer le général de brigade Clément s'emparer de Livourne.

LOANO.

23 *novembre* 1795. — Depuis trois ans les Français, continuellement aux prises sur les Alpes avec les Piémontais, avaient appris à faire la guerre des montagnes, et les actions qui avaient lieu chaque jour avaient formé des officiers habiles. Nous avions emporté le mont Cenis; nous nous étions illustrés sur Cairo par des combats continuels, et si le général Dumerbion eût été un peu plus hardi, nous serions entrés dans les plaines du Pô; il manqua l'occasion, et l'ennemi

s'opposa à nos progrès. L'armée d'Italie, que sa faiblesse avait jusqu'alors empêchée d'agir, reprit l'offensive quand les bataillons des Pyrénées se portèrent sur les Alpes. Kellermann, qui défendait Vintimille, appuyant sa droite à la mer, sur Borghetto, sa gauche à Ormea, et son centre devant les postes de Banco et Bardinetto, se soutint dans cette position, tant qu'il put communiquer avec Gênes par mer; mais ses convois se trouvant interceptés par les Anglais, qui croisaient sur les côtes, sa position perdit de ses avantages, et devint même inquiétante. Les choses étaient dans cet état, lorsque le gouvernement ayant changé en France, le directoire, qui avait remplacé le comité de salut public, rappela Kellermann, et lui donna pour successeur Schérer, avec ordre d'attaquer et de vaincre. Les directeurs, qui faisaient la guerre dans le cabinet, ignoraient les difficultés du terrain; Schérer ne les connaissait pas d'avantage : heureusement Masséna, le plus habile des officiers-généraux, avait appris la guerre des montagnes, et Schérer eut le bon esprit de le consulter. L'armée des alliés, forte de quarante mille hommes, avait ses positions fortifiées et liées les unes aux autres par des retranchemens, appuyant sa gauche à la mer, sur Loano, avec de l'artillerie placée à Finale et à Brescia, tandis que son centre occupait des positions fortement unies à Roccabardène, Melogno et Settepani. Ces positions étaient liées à la droite, fermées par les troupes piémontaises, par les places de Ceva, Mondovi et Coni; rien ne gênait ces communications. Les positions occupées par les Austro-Sardes, en arrière, n'étaient ni moins fortes ni moins assurées. Cependant l'armée française manquait de subsistances, et ne pouvait s'en procurer tant qu'elle resterait dans ses positions; la saison d'ailleurs était très-avancée; les soldats français, sans pain, sans souliers, manquant de tout, demandaient à grands cris de marcher contre un ennemi qu'ils savaient être de beaucoup supérieur; l'avantage des positions était encore en faveur de l'armée ennemie. L'armée française étendait sa ligne de défense depuis le rocher de Borghetto, baigné par la Méditerranée, jusques sur la cîme des montagnes parallèles aux monts de la Planète et Saint-Bernard. Son centre, formé de deux divisions de l'ancienne armée d'Italie, occupait Zucarello, Castel-Vecchio, et s'étendait, sur une chaîne de montagnes, jusques sur les défilés de Garrezio et du Tanaro; la troisième division, commandée par le général Serrurier, for-

mait la gauche, et Augereau, qui venait d'arriver de l'armée d'Italie avec douze mille hommes. était au centre. L'armée des alliés, occupant des positions également fortifiées par l'art et par la nature, avait à son front cent pièces de canon, et se trouvait séparée de l'armée française par un vallon étroit, escarpé et profond de huit cents toises, et qui n'était ouvert que sur le point de Loano, en avant duquel on avait élevé trois grandes et fortes redoutes sur trois mamelons qui dominaient entièrement cette petite plaine d'une lieue, en tout sens. Le général Schérer proposa d'abord de tourner la droite des Austro-Sardes, composée en partie de troupes piémontaises; on pouvait, selon lui, entreprendre, à l'aide de nouvelles troupes qui étaient venues renforcer l'aile gauche et le centre de l'armée française, de prolonger à revers la ligne ennemie de sa droite à sa gauche, et placer ainsi l'ennemi entre deux feux. Ce plan, si l'on ne consultait que l'ardeur et l'impétuosité des Français, était d'une facile exécution. Masséna, toutefois, chargé de rédiger le plan d'attaque, n'admit pas le projet de Schérer sans examen et sans observations. Il avait pris dans cette campagne une grande connaissance du pays; et, pour cette raison comme pour ses talens, il jouissait de l'intime confiance de Schérer; tout en louant ses vues, il objecta que les contrariétés de climat, de saison, les brouillards continuels et les neiges abondantes empêchaient d'exécuter son plan. Il proposa d'attaquer le centre de l'ennemi, au lieu de le faire sur son aile gauche, de s'emparer des positions qu'il couvrait à Banco, à Roccabardène, à Bardinetto, de les dépassser et de le prendre en arrière de sa ligne. Ce projet était hardi; Masséna se chargea d'en mener l'exécution. Il commença par diriger vers le centre les troupes qui avaient reçu ordre de renforcer la gauche; et, pour dérober à l'ennemi le but de ce mouvement, il fit préparer des logemens dans les villages et répandre le bruit que l'armée allait prendre ses quartiers d'hiver.

Pendant qu'il donnait ainsi le change à l'ennemi, Masséna faisait ses dispositions d'attaque; il donna le commandement de la gauche de l'armée au général Serrurier, qui devait contenir l'ennemi et l'empêcher de se porter aux points attaqués; Schérer, quoique général en chef, prit la droite et dut agir avec vigueur au commencement de l'action, pour faire croire que cette attaque était véritable; pour Masséna, il se met à la tête du centre. Dès la nuit du 23 novembre, il

harangue ses troupes ; et les colonnes conduites par les généraux Laharpe, Charlet, Cerroni, Saint-Hilaire, Joubert, Mercier, Chabran, Bizanet se mettent en marche et commencent l'attaque. La ligne ennemie qui tenait le centre des positions était aux ordres du général autrichien d'Argenteau, qui défendait vigoureusement les postes de Melogno et Bardinetto, et fit une marche rétrograde sur la rive gauche de la Bormida ; ce premier avantage en amenait un autre : c'était de pouvoir repousser le centre de l'armée ennemie, et prendre à revers ses deux ailes. Le 24 novembre, Masséna força le poste de San-Pietro-del-Monte, qui dominait toute la droite des alliés, et celui de la redoute de Castelare. Les Autrichiens, contraints de replier leur centre, laissèrent leur aile entièrement à découvert. Masséna se trouvait alors en face des retranchemens de Saint-Pantaléon, derrière lesquels se trouvait la partie de l'ennemi portée à Loano, et que commandait le général Wallis, en l'absence du général Devins. Cependant les généraux Victor, Banel et Augereau avaient, par les ordres de Schérer, attaqué simultanément les postes en avant de Loano, tandis que les chaloupes canonnières, armées de pièces de gros calibre, rasant la côte, battaient l'extrémité de l'aile gauche autrichienne dans toutes ses positions. L'ennemi soutint d'abord ces diverses attaques sur le point de Loano ; mais, lorsqu'il vit les colonnes françaises paraître sur sa droite et menacer de lui couper communication avec l'armée piémontaise, il évacua Loano, et Wallis alla prendre position en arrière, vers Ponte-di-Nava. Il n'y resta pas long-temps tranquille ; car Masséna, ayant réuni les troupes du centre à celles de l'aile droite, que commandait Schérer, fit un mouvement pour se rendre maître des Apennins et se placer entre les états du roi de Sardaigne et l'armée des alliés ; celle-ci, craignant d'être enveloppée, continua sa retraite sur Acqui et Dego, et de là sur Alexandrie, occupant la vallée de la Bormida, où elle prit ses cantonnemens d'hiver. Ainsi, l'attaque simulée atteignit le but que s'était proposé Masséna, qui avait en vue de contenir les forces de l'ennemi et de l'empêcher de secourir son centre ni sa droite. Les généraux Pigeon et Miollis, qui commandaient les colonnes, attaquèrent par trois fois les redoutes de Saint-Bernard ; ils s'emparèrent même du poste de la Dondela ; l'ennemi le reprit ; mais la bataille de Loano le détermina bientôt à la retraite. Cette victoire coûta presque aussi cher

aux vainqueurs qu'aux vaincus, parce que l'attaque et la défense se firent avec une égale vigueur; il y eut quatre mille morts, tant d'une part que de l'autre; cinq mille Autrichiens furent faits prisonniers. La journée de Loano, en faisant perdre aux Austro-Sardes une quantité considérable d'artillerie, mit les Français en possession de Savonne, rétablit leur communication avec Gênes, ouvrit l'entrée du Piémont, et prépara les triomphes que les Français obtinrent dans la suite en Italie.

LOBAU (Ile de).

30 *juin* 1809. — L'armée française voulant tenter le passage du Danube, d'où dépendait le succès de ses victoires en Autriche, le duc d'Averstaedt donna des ordres au général Gudin pour attaquer et s'emparer de l'île de Lobau, peu éloignée de la rive droite de ce fleuve, vis-à-vis Presbourg, où l'ennemi avait quelques troupes.

Le général Gudin, déterminé à prendre cette île de vive force, dirigea cette entreprise avec un talent qui assurait le succès d'un combat d'autant plus important, que les Français une fois maîtres de cette place, l'étaient également du Danube, et menaçaient Vienne d'une invasion certaine; en conséquence il chargea le colonel Decouz de l'exécution de ses ordres.

Ce colonel, à la tête du vingt-unième régiment d'infanterie de ligne, arriva sur les bords du Danube le 30 juin 1809, et à deux heures du matin, ce régiment, partie à la nage, partie dans des nacelles, passa le petit bras de ce fleuve et s'empara de l'île Lobau, après avoir culbuté quinze cents hommes qui s'y étaient fortement retranchés pour la défendre, fait deux cent cinquante prisonniers, parmi lesquels se trouvait le colonel du régiment de Saint-Julien avec quantité d'officiers, pris trois pièces de canon que l'ennemi avait débarquées pour la défense de l'île, qui fut obligée de se rendre, en laissant un nombre considérable de morts sur le champ de bataille.

Après cette attaque, qui ne coûta que fort peu de monde aux Français, et qui les rendit maîtres de la place, le général Bertrand fit construire sur le Danube, sur le fleuve le plus rapide du monde, et dans une largeur de quatre cents toises, un pont formé de soixante arches, où trois voitures

pouvaient passer de front; ce pont, qui fut construit en quinze jours, était un chef-d'œuvre de l'art, et un des plus magnifiques ouvrages de campagne qui aient jamais paru ; il surpassait en beauté le pont de pierre que Trajan avait ordonné de faire construire sur ce fleuve, au-dessous de Dorsowa, entre Vetislaw et l'ancienne Egeta, et qui avait été fait en plusieurs années.

Le pont que César avait fait jeter sur le Rhin, et qui fut construit en huit jours, ne peut lui être comparé, ni par la richesse de l'art, ni par la solidité, parce qu'aucune voiture chargée ne pouvait y passer.

LOBBES.

24 *mai* 1794. — Les bords de la Sambre furent souvent le théâtre de combats sanglans entre les Français et les Autrichiens. Dès le mois de mai, les deux partis dirigèrent leurs forces sur Charleroi; tous les points de passage de la Sambre furent fréquemment attaqués avec vigueur et défendus avec énergie. Le 24 mai, les Autrichiens fondirent avec furie sur les républicains, postés au-dessus de Merbes; c'était au moment où le général Kléber s'avançait au-dessus de Lobbes, à la tête de quinze mille hommes. A peine entendit-il le feu, qu'il mena sa division à Lobbes, où commandait le général Duhesme, et, après s'être joint à un autre corps situé à Binch, qui aurait pu également être coupé, ils soutinrent toute la journée la mitraille de huit à dix bouches de gros calibre, parvinrent, malgré leur infériorité, à s'emparer de quelques positions, repoussèrent l'ennemi et lui firent deux cents prisonniers. C'est par ces brillantes escarmouches que les républicains préludaient à la journée de Fleurus.

LOBREGAT.

21 *décembre* 1808. — Après la bataille de Cardedon, le septième corps de l'armée française en Espagne partit de Saint-André le 20 décembre, et s'unit à la division du général Chabran, sortie de Barcelonne pour marcher sur le Lobregat. Les Espagnols avaient pris position dans un camp retranché, sur la droite de cette rivière. Le général en chef, Gouvion-Saint-Cyr, ordonna, le 21, une attaque sur tous les points; l'ennemi fut mis en déroute, perdit beaucoup de

monde, et on lui prit vingt-cinq pièces de gros calibre, ses attelages, ses munitions, ses magasins, avec douze cents prisonniers.

LODI.

11 *mai* 1796. — Par le passage du Pô, le général Buonaparte s'était ouvert la route de Milan; sans s'arrêter au délicieux pays des Lombards, il poursuivit sa marche jusqu'à l'Adda, qui le séparait du général Beaulieu, qu'il avait vaincu tour-à-tour, par la force et par la ruse. Celui-ci, comptant effacer sur les rives de ce fleuve les revers qu'il avait essuyés sur le Pô, en occupait tous les ponts jusqu'à son confluent, et avait garni ses bords escarpés d'une file de batteries, et de redoutables retranchemens. Sa position, au-dessus de tous les stratagèmes, ne pouvait être emportée que par le plus courageux dévouement et la plus heureuse audace. Son armée était rangée en bataille à l'issue du pont de Lodi, de plus de cent toises de longueur, qu'il n'avait pas eu le temps de couper, ou plutôt qu'il s'était imaginé rendre impraticable aux troupes françaises, en y dirigeant une nombreuse artillerie. Deux bataillons, chargés de sa défense, sont bientôt repoussés dans la ville, et rejoignent les impériaux. Buonaparte, à la tête du pont, du côté de Lodi, braque lui-même deux batteries, afin de s'opposer aux efforts que pourrait faire l'ennemi pour le couper, et dispose en même temps une colonne de braves à franchir ce périlleux passage. Dans un de ses rapports, il décrit lui-même les opérations de cette fameuse journée avec beaucoup de précision et d'élégance. Nous croyons devoir le citer.

« Je pensais, dit-il, que le passage du Pô serait l'opération la plus audacieuse de la campagne, comme la bataille de Millesimo l'action la plus vive; mais j'ai à vous rendre compte de la bataille de Lodi. Mon quartier-général arriva à Casal le 11 mai à trois heures du matin; à neuf heures notre avant-garde rencontra les ennemis défendant les approches de Lodi. J'ordonnai aussitôt à toute la cavalerie de monter à cheval avec quatre pièces d'artillerie légère. Les divisions des généraux Augereau et Masséna se mirent aussitôt en marche. L'avant-garde, pendant ce temps, culbuta tous les postes ennemis, et s'empara d'une pièce de canon. Nous entrâmes dans Lodi, poursuivant les ennemis, qui déjà avaient passé l'Adda sur le pont. Beau-

lieu, avec toute son armée, était rangé en bataille; trente pièces de canon de position défendaient le passage du pont. Je fis placer toute mon artillerie en batterie; la canonnade fut très-vive pendant plusieurs heures. Dès l'instant que l'armée fut arrivée, elle se forma en colonne serrée, le second bataillon en tête, et suivi par tous les bataillons de grenadiers au pas de charge et aux cris de Vive la république! L'on se présenta sur le pont; l'ennemi fit un feu terrible; la tête de la colonne paraissait même hésiter. Un moment d'hésitation eût tout perdu: Les généraux Berthier, Masséna, Cervoni, Dallemagne, le chef. de brigade Lannes et le chef de bataillon Dupat le sentirent, se précipitèrent à la tête, et décidèrent le sort encore balancé. Cette redoutable colonne renversa tout ce qui s'opposa à elle; toute l'artillerie fut sur-le-champ enlevée, l'ordre de bataille de Beaulieu rompu; elle sema de tous côtés l'épouvante, la fuite et la mort : dans un clin-d'œil l'armée ennemie fut éparpillée. Les généraux Rusca, Augereau et Bayrand passèrent dès l'arrivée de leurs divisions, et achevèrent de décider la victoire. La cavalerie passa l'Adda à un gué; ce gué s'étant trouvé extrêmement mauvais, elle éprouva beaucoup de retard, ce qui l'empêcha de donner. La cavalerie ennemie essaya, pour protéger la retraite de l'infanterie, de charger nos troupes; mais elle ne les trouva pas faciles à épouvanter. La nuit survint; l'extrême fatigue des troupes, dont plusieurs avaient fait dans la journée plus de dix lieues, ne permit pas de s'acharner à leur poursuite. Les Autrichiens perdirent vingt pièces de canon, deux à trois mille hommes morts, blessés et prisonniers. Si j'étais tenu de nommer tous les militaires qui se sont distingués dans cette journée extraordinaire, je serais obligé de nommer tous les carabiniers et grenadiers de l'avant-garde et presque tous les officiers de l'état-major; mais je ne dois pas oublier l'intrépide Berthier, qui a été, dans cette journée, canonnier, cavalier et grenadier. Le chef de brigade Sugny, commandant l'artillerie, s'est très-bien conduit. Beaulieu fuit avec les débris de son armée; il traverse dans ce moment les états de Venise, dont plusieurs villes lui ont fermé les portes. Quoique depuis le commencement de la campagne nous ayons eu des affaires très-chaudes, et qu'il ait fallu que l'armée de la république payât souvent d'audace, aucune cependant n'approche du terrible passage du pont de Lodi. Si nous n'avons perdu que peu de monde, nous le devons à la promptitude de l'exécution et à l'effet subit qu'ont produit sur

l'armée ennemie la masse et les feux redoutables de cette invincible colonne. »

Le Milanais, autrefois le théâtre des désastres et de la mauvaise fortune de deux rois de France, fut le prix de cette victoire Beaulieu se jeta sur Mantoue, qu'il regardait comme son unique asile; mais il fut long-temps harcelé par une avant-garde, dont les vives attaques traversaient ses opérations. A peine s'opposa-t-il au passage de l'Oglio par les républicains, qui le forcèrent, tentèrent celui du Mincio, et y firent naître une nouvelle affaire digne de la bravoure des vainqueurs de Lodi.

LODRON.

13 *juillet* 1796. — Les Français, pendant le blocus de Mantoue, étaient continuellement exposés aux irruptions des impériaux, qui, du haut des montagnes du Tyrol, se jetaient à chaque instant sur leurs retranchemens pour faire débloquer cette place; mais ils savaient rendre leurs efforts infructeux, et Buonaparte, de son côté, déjouait tous leurs desseins par la promptitude de ses mouvemens. Les Autrichiens semblaient vouloir se ménager les postes de Lodron et de la Roque-d'Anfonce; les généraux Soret et Saint-Hilaire s'avancent aussitôt, et, après un léger combat, ils leur prennent leurs bagages, six canons et onze cents hommes.

LŒVEMBERG.

29 *août* 1813. — L'armée française de Silésie poursuivait vivement l'ennemi, qu'elle voulait chasser de Jauer. Mais, dans la nuit du 26 au 27 août, le Boberet et tous les torrens qui y affluent débordèrent, et bientôt les chemins furent couverts de sept à huit pieds d'eau; et tous les ponts furent emportés, excepté celui de Bunzlau, où le duc de Tarente fit passer ses colonnes après les avoir réunies. Mais une brigade de la division Puthod voulut revenir par Lœvemberg, au lieu de se jeter dans les montagnes, où elle aurait pu se sauver facilement. Le général ordonna donc à ses troupes de marcher sur Lœvemberg, qu'il ne croyait pas occupé par l'ennemi : mais bientôt il fut entouré par des forces bien supérieures aux siennes. Malgré son infériorité, il résolut de combattre, et de se faire jour à travers les rangs ennemis, seul

moyen de se sauver, ayant la rivière débordée à dos. Les Français se battirent avec leur valeur accoutumée, et se surpassèrent même dans ce combat inégal. Enfin, le courage fut obligé de céder au nombre; apres la plus vive résistance, le désordre se mit dans leurs rangs, et les deux régimens déposèrent les armes, excepté sept à huit cents hommes, qui parvinrent à se sauver en passant la rivière à la nage. Ce qui fut plus malheureux pour les Français, dans cette affaire, c'est la perte des aigles des deux régimens, et du canon de la brigade; cependant, on ne saurait trop louer la bravoure et le courage que les soldats déployèrent dans cette circonstance difficile.

LOMITTEN.

1807. — Les hostilités, entre la Russie et la France, suspendues par la rigueur de l'hiver, recommencèrent aux approches du printemps. Le passage de la Passarge, vers Spandau; fut le théâtre des premiers combats des deux armées qui se le disputaient. En même temps deux colonnes russes attaquèrent les têtes du pont de Lomitten, ville de Prusse, dans, le Palatinat de Marienbourg, non loin de la Passarge. Le général Ferey était chargé de la défendre. En vain les ennemis tentèrent plusieurs assauts; les trente-septième et quarante-sixième les repoussèrent constamment, et couvrirent de leurs morts les abatis et les ouvrages. Il y eut onze cents hommes tués, cent prisonniers et une infinité de blessés : les Français perdirent cent vingt hommes tués ou blessés.

LONGWY.

23 *août* 1792. — La forteresse de Longwy présente un hexagone régulier, avec cinq ravelins et un ouvrage à corne. Les agresseurs de la France se montrèrent, le 19 août, sous ses murs, y étant arrivés par la forêt des Ardennes. Dix-huit cents hommes, soixante pièces de canon, des magasins abondans en tout, rendaient Longwy capable de la plus belle défense : elle n'en fit presque pas, tant la crainte paralyse le pouvoir! Le général Clairfait commandait les troupes ennemies : il fit une première sommation, à laquelle on répondit avec cette mollesse qui dénote l'incertitude prête à céder à l'effroi. Dans la nuit du 22, les assiégeans je-

tèrent quelque obus; les assiégés ripostèrent par un feu dont les Allemands souffrirent à peine, car il était mal dirigé par l'inexpérience des canonniers. L'ennemi est obligé d'envoyer chercher d'autres canons; la résistance, quelque faible qu'elle fût, n'était pas son affaire. Longwy se sent alors pressée plus vivement; quelques bombes lancées dans le sein de ses murailles y répandirent l'alarme; elle fut portée à son comble par l'incendie de deux maisons et par les flammes qui entamèrent deux magasins de fourrage. Le peuple s'attroupe, il court en grondant chez les officiers municipaux qui faisaient partie du conseil, les menace de sa fureur s'ils n'ouvrent les portes à l'ennemi. Que faire dans ces circonstances? L'accord des citoyens est la force des villes; à Longwy le plus grand désordre régnait, et c'est peut-être ce qui détermina le conseil à le livrer aux ennemis. Le commandant et les officiers capitulèrent dans la matinée du 23 août. Un seul des municipaux déclara qu'il ne signerait pas un acte de déshonneur: son courage ne resta pas impuni; la populace furieuse mit le feu à sa maison, qui disparut. Les Prussiens n'eurent pas plus de respect pour sa personne, car, à quelque temps de là, étant tombé entre leurs mains, il fut condamné à être pendu. Cela rappelle les siècles de barbarie. Déjà on accrochait ce martyr de son devoir; le clou se détache, il tombe d'une hauteur considérable, précipite ses pas et atteint heureusement les avant-postes français: c'est là que l'attendait sa récompense. Il fut nommé lieutenant sur le champ de bataille. La reddition de Longwy porta le deuil dans la capitale et la confiance chez les Prussiens; mais la face des évènemens changea bientôt.

22 *octobre*. — Deux mois après, les Français ayant vaincu les Prussiens à Valmy, ceux-ci, exténués par les maladies et par le défaut de vivres, s'estimèrent trop heureux de pouvoir, à la faveur d'une capitulation secrète, évacuer la Champagne, en abandonnant les places qui leur avaient été livrées. Clairfait fit ramener à Longwy soixante pièces de canon transportées à Luxembourg, et rendit aux caisses publiques cent mille francs que son armée y avait puisés. C'est ainsi que les Français, par leur bravoure, reprirent cette place, cédée par lâcheté, et ils purent, en y rentrant, voir l'ennemi effectuer sa retraite sur la route de Luxembourg, dont il avait à peine parcouru deux lieues.

LOPACZIM.

25 *décembre* 1806. — Après leur défaite à Pulstuck, l'obscurité de la nuit favorisa les Russes pour diriger leur retraite sur Ostrolenka. Le général Gardanne, envoyé par Napoléon pour s'assurer de leurs opérations, les vit traverser la rivière de Sona, sur le pont de Lopaczim, village de Pologne dans le palatinat de Mazovie. Aussitôt le grand-duc de Berg, avec deux escadrons de chasseurs de la garde, se chargea d'observer leurs mouvemens. Il fut joint par les divisions Klein et Nansouty, et les brigades de cavalerie légère de la réserve. Le pont de Lopaczim était défendu par un régiment de hussards russes; les chasseurs de la garde les chargent à l'instant, les enfoncent et les culbutent dans la rivière. Une colonne russe, qui passait plus haut, est également chargée par le colonel des chasseurs Dalhmann, et tandis qu'elle veut atteindre la Narrew pour arriver à Tycokzim, rendez-vous général de la retraite, les chasseurs lui enlèvent trois canons et mettent plusieurs de ses escadrons en désordre. Le maréchal Davoust s'était rendu maître de Tycokzim avant que cette colonne, si imprudemment jetée sur leur droite par les ennemis, y fût arrivée; il y avait même précédé les Russes. A leur approche il se glisse le long de la rive gauche de la Narrew, et s'empare de deux cents voitures de bagages et d'un grand nombre de traîneurs. L'entier anéantissement des armées de Benigsen et de Buxhowden devait s'achever endeçà de la petite rivière de l'Orcie, si les Français ne s'étaient vus traversés dans leurs projets par une infinité de rivières et de marais, qui paralysaient leur marche. Le dégel rendit les chemins impraticables, au point que l'artillerie mit deux jours pour faire trois lieues. Cependant on prit aux ennemis quatre-vingts pièces de canon, tous leurs caissons, plus de douze cents voitures de bagages, et on leur fit perdre douze mille hommes, tués, blessés ou prisonniers. Les Français eurent huit cents hommes tués et deux mille blessés.

LORETTE.

10 *février* 1797. — Le baron de Colli, général de l'armée du pape, s'était posté près de Lorette, qu'il voulait protéger contre une colonne française, aux ordres du chef

de brigade Marmont, aide-de-camp de Buonaparte. Les Français ne devaient jamais pénétrer dans cette ville, si renommée par les nombreux pélerinages que la dévotion y attirait. Colli avait juré de les battre; mais à leur seule approche, il abandonna Lorette et sa position, prit la fuite et laissa les Français maîtres de la Madone et de près d'un million.

LOSS (Iles de).

7 *avril* 1813. — Le capitaine Bouvet, commandant la frégate française l'*Arethuse*, envoyé en croisière avec la corvette le *Ruby*, montée par le capitaine Olivier, rencontra le 6 avril, près de la côte d'Afrique, à six lieues des îles de Loss, une frégate anglaise, qui fut aperçue dans la matinée au vent, et qui portait sur les bâtimens français. Le capitaine Bouvet donna aussitôt ses ordres, fit appareiller et se disposa à combattre; le bâtiment anglais fut reconnu pour une frégate, et n'était plus qu'à une lieue; la brise commençait à fraîchir. Le capitaine Bouvet fit mettre sous voiles, serra le vent tribord, et bientôt les Anglais s'avancèrent au plus près du même bord et sous la même voile que sa frégate. Les bancs forcèrent le capitaine Bouvet à virer de bord; les Anglais l'imitèrent et firent la même manœuvre : il mit toutes voiles dehors, les Anglais l'imitèrent encore. Les deux frégates anglaise et française coururent ainsi au large avec un joli frais de sud-sud-ouest; mais l'*Arethuse* gagnait évidemment la frégate ennemie, et le capitaine français comptait pouvoir l'attaquer avec avantage dans la nuit, lorsqu'elle fut dérobée à sa vue par un épais brouillard. Le lendemain, la frégate française se trouvait à six lieues de l'ouest des îles de Loss. Le calme empêcha le capitaine Bouvet de prendre connaissance de la frégate anglaise, qu'il n'aperçut qu'à onze heures. Il porta aussitôt dessus; mais les Anglais prirent chasse avec toutes leurs voiles; cependant au coucher du soleil, l'*Arethuse*, qui sans doute marchait mieux, n'était pas éloignée de la frégate anglaise, soit que celle-ci eût fait quelque manœuvre pour attendre les Français. La brise mollissait toujours; les deux bâtimens restèrent quelque temps sans rien entreprendre; mais vers sept heures du soir les Anglais laissèrent porter sur le bossoir des Français et commencèrent l'attaque : les deux frégates se trouvèrent bientôt l'une et l'autre à portée de

pistolet sous les humières, avec un petit frais d'ouest. Un beau clair de lune s'étendait sur toute la mer et allait éclairer une scène terrible. Le feu commença aussitôt des deux bâtimens, avec tant de vivacité, que l'espace des deux frégates était sans cesse sillonné par un feu continuel ; on eût dit qu'elles étaient liées par une colonne de flammes. Les Français furent abordés pendant plusieurs minutes, et furent pendant plus d'une heure et demie à portée de pistolet travers à travers : les deux bâtimens combattaient de si près qu'on s'arracha des écouvillons, et qu'on se sabra de part et d'autre par les sabords. Cependant le feu de la frégate française semblait surpasser celui des Anglais, et la supériorité paraissait être de son côté. Le capitaine Bouvet voulut à son tour venir à l'abordage; mais les bras et les coutines étaient coupés par-tout de l'avant et de l'arrière, et il lui fut impossible d'arriver au plus près. La frégate anglaise augmenta alors de voiles; ranima son feu, qui avait semblé s'éteindre, ayant ouvert la distance des Français, et fit beaucoup de mal à leur gramont : le feu cessa de part et d'autre vers onze heures du soir. Les bâtimens se trouvèrent bientôt hors de portée; les Anglais abandonnèrent le champ de bataille et se couvrirent de voiles. Le capitaine Bouvet, ayant réparé le dommage que la frégate avait éprouvé pendant le combat, se mit à la poursuite de l'ennemi; il l'aperçut le lendemain matin et lui donna la chasse pendant la journée; mais à la nuit il le perdit de vue. L'*Arethuse* eut vingt hommes tués dans le combat et quatre-vingt-huit blessés dangereusement. Le capitaine se loua de la bravoure et du dévouement de tout son équipage; il mérite lui-même beaucoup d'éloges. Cet officier, pendant sa croisière, qui dura depuis le 25 novembre 1812 jusqu'au 19 avril 1813, prit quinze bâtimens à l'ennemi, et dans le dernier combat soutint dignement l'honneur du pavillon français. Il eut le malheur de perdre le *Ruby*, qui toucha sur un banc où la tempête l'avait porté; il fut obligé de le détruire après en avoir retiré l'équipage et le brave capitaine Olivier qui le commandait.

LOS-SANTOS.

23 *juin* 1810. — Dans la nuit du 22 au 23, un bataillon du cinquième corps de l'armée d'Espagne fut attaqué à Los-Santos, en Portugal, par quinze cents hommes d'infanterie

et trois cents de cavalerie de la division espagnole, commandée par Mendizabal. Il y eut mêlée; l'ennemi fut complètement battu, et laissa beaucoup de morts, de blessés et de prisonniers.

LOSTERENIA.

13 *décembre* 1813.—Les Anglais étendaient et fortifiaient leurs lignes devant le camp retranché de Bayonne. Le maréchal duc de Dalmatie résolut de les attaquer sur les hauteurs de Losterenia, entre Saint-Jean-le-Vieux-Mouguere et Ville-Franque. Le général comte d'Erlon s'avança contre l'ennemi, à la tête des deuxième, troisième et sixième divisions d'infanterie, une brigade de cavalerie et vingt-deux pièces de canon, soutenu d'abord par la première division d'infanterie, et ensuite par la cinquième. Le général Abbé, ayant sous ses ordres la troisième division, se porta par la grande route, et attaqua de front la position de l'ennemi, tandis que le général Darricau, avec la sixième division, se dirigeait à droite pour prendre le contrefort à sa naissance, et attaquer les Anglais par leur gauche. Dans ce même moment, la deuxième division, sous les ordres du général Darmagnac, s'emparait de la montagne de Parthouhiria, et de là se portait sur Saint-Jean-le-Vieux-Mouguere. Le combat s'engagea aussitôt là, à la droite de la position ennemie, tandis qu'il se soutenait avec succès sur les autres points. Bientôt les Anglais, forcés de céder par-tout, se firent remplacer par de nouvelles troupes. Mais alors les Français renforcent leur ligne avec les divisions des généraux Foi et Maronsin, et la brigade Gruardet de la division Darmagnac. Ces troupes secondent les efforts des premières, détruisent et enfoncent plusieurs fois la ligne ennemie, qu'elles ont toujours tenue en respect pendant un combat qui a duré plusieurs heures, et qui a été signalé par des avantages que les Français ont obtenus sur leurs ennemis, favorisés par le nombre et les positions. Mais, malgré cette double supériorité, les troupes du maréchal duc de Dalmatie trouvèrent dans leur fermeté et leur courage de nouvelles forces pour surmonter de si grands obstacles, et firent éprouver à leurs ennemis une perte très-considérable.

LOUBI.

11 *avril* 1799. — Durant le siége de Saint-Jean-d'Acre, par l'armée d'Orient, Djezzar pacha conseilla à une infinité de Maugrabins, de janissaires, et de Mameloucks, de traverser le Jourdain et de se joindre aux Arabes et aux Naplousins pour assaillir les Français devant Acre, tandis qu'il protégerait leur attaque par une vigoureuse sortie. Le général Junot, dépêché à Nazareth, afin de reconnaître les mouvemens de ces nouveaux ennemis, fut averti qu'il se formait, à quatre lieues de Nazareth, sur les hauteurs de Loubi, un attroupement dont les partis se montraient dans ce dernier village. Aussitôt, à la tête de la deuxième légère, de trois compagnies de la dix-neuvième, formant à-peu-près trois cents cinquante hommes, et d'un détachement de cent soixante chevaux de différens corps, ce général fait une reconnaissance. Il apperçoit l'ennemi, non loin de Ghafar-Kana, sur la crête des hauteurs de Loubi, et ayant tourné la montagne, il s'engage dans une plaine où il se voit investi et accablé par trois mille hommes de cavalerie. Cependant, quoique exposé à la fureur d'une foule d'ennemis qui se jettent sur lui de toutes parts, il ne se déconcerte pas, et s'abandonnant à son courage, dignement secondé par ses soldats, il a bientôt repris l'avantage, contraint l'ennemi d'abandonner cinq drapeaux dans ses rangs, et, sans se laisser entamer, il gagne successivement, en combattant toujours, les hauteurs de Nazareth. Il fut suivi jusqu'à Ghafar-Kana, à deux lieues du champ de bataille. L'ennemi éprouva une perte de cinq à six cents hommes.

LOUESCH.

1er *juin* 1799. — Tandis que le général Masséna se battait contre les Russes et les Autrichiens, sur les bords de la Limath, le général Xaintrailles, son lieutenant, se vit assailli, le 31 mai, par six mille paysans insurgés du Haut-Valais. Il les chassa sur les deux rives du Rhône, et la nuit l'empêchant de les rejoindre, il fit ses préparatifs pour les attaquer le lendemain. En conséquence il se porte à la pointe du jour sur Louesch, enfonce de tous cotés les Valaisans, les charge sur la rive droite du Rhône jusqu'à Eisch, et sur la

gauche jusquà trois lieues au-dessus de Louesch, non sans leur avoir fait éprouver une perte considérable. Dès ce moment ils ne reparurent plus en si grand nombre : canons, munitions, magasins, ambulances, tout l'attirail de guerre qu'ils avaient amené resta au pouvoir des Français.

LOUVAIN.

20 *novembre* 1792.—Les impériaux avaient été chassés de la Champagne, mais d'autres revers les attendaient dans la Belgique; malgré leur heureuse retraite, ils n'y purent soutenir les attaques de Dumouriez, qui s'empara de toutes leurs positions jusqu'à ce qu'il leur eût enlevé Louvain.

22 *avril* 1793.—Dumouriez, quoique assez bon général, ne savait pas assurer ses conquêtes : il s'arrêta derrière la Roër, quand il aurait dû poursuivre sa bonne fortune, et cantonna son armée dans les environs d'Aix-la-Chapelle, au lieu de chasser les impériaux au-delà du Rhin. Des Prussiens, des Allemands, des Hessois se réunissent sur les bords de ce fleuve, à l'insçu de ses lieutenans, et les forcent d'abandonner le blocus de Maëstrich et les cantonnemens d'Aix, où ils les surprennent. Accablés par le nombre, les Français vont se rallier en désordre sous les murs de Louvain, et, le général Valence à leur tête, ils se préparent à faire face à l'ennemi : Dumouriez survient, et la bataille de Nerwinde est perdue. Il se poste sur le Pellemberg, afin de protéger Louvain et Bruxelles; les impériaux l'y attaquent, et dès-lors il reprend l'avantage. Durant toute la journée, le général Champmorin soutint l'ennemi qui revenait à tout moment à la charge avec plus de fureur; dix-huit bataillons de l'armée des Ardennes occupent les hauteurs de Marendaël, sous les ordres du général Leveneur; les grenadiers hongrois, qui s'étaient rendus maîtres d'un village, en avant de leur position, en sont chassés avec une grande perte par le régiment d'Auvergne. Les républicains sont par-tout aussi heureux, l'avant-garde, moins vivement attaquée, repousse pareillement les impériaux; enfin la courageuse résistance des Français, dans cette brillante affaire, fit naître des négociations entre les chefs des deux armées comme après la bataille de Valmy, et décida les alliés à leur offrir la liberté de faire leur retraite. Le lendemain du combat de Louvain, les républicains

soutinrent encore, toute la journée, avec avantage, une seconde attaque des Autrichiens sur le Pellemberg; mais, vers le soir, le général Lamarche entraîna par sa retraite celle de la droite et du centre, et rendit la déroute générale. Dumouriez fit partir, dès le lendemain matin, pour le camp des impériaux, le colonel Montjoie, sous prétexte de l'échange des prisonniers. Le colonel Mack se rendit le même soir à Louvain; il fut convenu verbalement que les Français se retireraient tranquillement et en ordre, et qu'on ne les inquiéterait qu'autant que l'exigerait la sûreté des chefs et la nécessité de vouloir leur intelligence. Le retraite de Louvain, que les impériaux occupèrent sur-le-champ, se fit dans un désordre complet; à peine les généraux parvinrent-ils à ramasser leurs troupes sur la route de Bruxelles, vers le Costemberg. Les deux chefs eurent le lendemain une entrevue sur la montagne de Fer, dans une maison isolée, et c'est là que se prirent les mesures qui entraînèrent peu après la défection de Dumouriez.

15 *juillet* 1794. — Du moment que les armes françaises furent dirigées par d'habiles généraux, quoique sortis de la classe du peuple, la victoire revint dans leurs rangs. Les républicains, par les batailles d'Hondscoote et de Fleurus, s'étaient ouvert les champs de la Belgique. Le général Kléber se présente au pied de la montagne de Fer, près de Louvain: sans être arrêté par le feu de l'artillerie, il emporte les retranchemens ennemis à la baïonnette, franchit les redoutes, en débusque les impériaux, et les culbute dans Louvain. L'affaire s'y ranime avec une nouvelle fureur; mais les Français sont maîtres de la place, et Louvain reste en leur pouvoir. Deux cents de leurs camarades, faits prisonniers à Landrecies, furent rendus à la liberté.

LOWERS.

5 *décembre* 1805. — Après avoir battu les Autrichiens, Napoléon se servit contre eux des Bavarois qu'ils avaient voulu subjuguer. Il s'engagea une affaire très-chaude entre un corps de ces derniers, aux ordres du général Deroi, et l'avant-garde d'une colonne de cinq régimens des impériaux, qui se rencontrèrent à Lowers. Les Autrichiens se trouvaient retranchés au-delà de Lowers dans un défilé

presque inabordable, protégé à droite et à gauche par des montagnes à pic, dont le couronnement était occupé par des chasseurs tyroliens : trois forts de maçonnerie en rendaient l'accès impossible. Cependant, après une vigoureuse résistance, les Bavarois franchirent tous les obstacles, et firent six cents prisonniers. Mais les Tyroliens se jetèrent sur tous les forts, s'en rendirent maîtres, et enlevèrent même deux pièces d'artillerie : ils perdirent, dans cette affaire, douze officiers tués ou blessés. Les Bavarois eurent à regretter, de leur côté, cinquante soldats tués, et deux cent cinquante blessés.

LUBECK.

1806. — Les Prussiens, battus à Jéna, et chassés de Berlin, ne formaient plus de corps d'armée. Leurs troupes éparses fuyaient sans ordre, sans plan et sans point de ralliement, pour éviter la rencontre des Français, tandis que ceux-ci se portaient rapidement et en bon ordre, par-tout où il y avait encore des ennemis à vaincre et des places à occuper. Ils épiaient principalement deux corps de troupes des débris de l'armée prussienne; l'un de quatorze mille hommes, commandé par le duc de Saxe-Weimar, et l'autre de sept mille hommes aux ordres du général Blücher. Le premier, ayant passé l'Elbe le 22 octobre à Rathenau, se présenta le 30 à Rhinsberg; mais apprenant que le général Milhaud faisait mettre bas les armes à six mille Prussiens et s'emparait de Stettin, il se replia sur New-Strelitz, et de-là sur Wistock. Le second suivit ce mouvement sur New-Strelitz, y arriva le 30 octobre 1806, et sans s'arrêter, continua sa marche sur Wharen pour se réfugier sur Rostock. Ces deux colonnes, cernées de toutes parts, désespérant de faire leur retraite sur le continent, cherchaient à gagner les bords de la Baltique; mais les généraux Murat, les maréchaux Soult, le prince de Ponte-Corvo et le général Savary, qui formaient une avant-garde, les suivaient à la piste. Savary poussa jusqu'à Strelitz, et fit prisonnier le frère de la reine de Prusse, pendant que le grand-duc de Berg se portait à Friedland avec ses divisions du centre, et y établit son quartier-général. Le 31 octobre, il trouva dans la plaine, entre Anclam et Friedland la colonne du général Bila, et la fit attaquer par le général Becker. Le général Boussard chargea cette colonne à la tête

de ses dragons et l'enfonça. Le général Becker suivit les Prussiens dans Anclam, leur fit quatre mille prisonniers; et les força de capituler. Parmi les prisonniers, se trouvait le régiment de hussards de la garde du roi de Prusse, qui avait reçu de l'impératrice Catherine II, des pelisses de tigres, en récompense de la conduite distinguée qu'il avait tenue dans la guerre de sept ans. Quelques prussiens, échappés de l'affaire d'Anclam, avaient emmené la caisse du général Bila et une partie de ses bagages : déjà même ils avaient passé la Penne, et se trouvaient dans la Poméranie suédoise; mais le grand duc les réclama, et se les fit ramener. Cependant le maréchal Soult, ayant appris que le duc de Weimar se dirigeait sur Wistock, s'avança par Werkenhausen, et y arriva le 30 octobre; et le prince de Ponte-Corvo, qui s'était mis à la poursuite de la colonne du général Blücher, l'avait déjà devancé. Le général Savary, de son côté, obtenait tous les jours avec son avant-garde de nouveaux succès. Le général prussien Husdanne, n'ayant pu l'éviter, avait pris position près de Wismar sur la Baltique; il fut tourné et fait prisonnier avec deux brigades de hussards et deux bataillons; on lui prit aussi plusieurs pièces d'artillerie. La colonne du général Blücher, à force de se replier pour échapper à la poursuite des Français, se trouva acculée sur Lubeck, où elle fut jointe par celle du duc de Saxe-Weimar et celle du duc de Brunswick-Oels, et ces trois colonnes n'en formèrent plus qu'une seule qui passa sous le commandement du général Blücher, le duc de Saxe-Weimar, ayant jugé à propos de se retirer. Cette troupe fugitive, craignant la rencontre des Français, essayait de pénétrer par les chemins qu'elle croyait trouver libres : elle se porta successivement sur Anclam et Rostock; mais, ayant trouvé tous les passages coupés, ells se replia sur l'Elbe, et, n'ayant pas été plus heureuse de ce côté, elle revint à Lubeck. Cependant Murat s'avançait sur Teterow, et Savary, avec son avant-garde, se dirigeait snr Ratzebourg, Wharen et Jabel. Le 1er novembre, le prince de Ponte-Corvo atteignit à Jabel l'arrière-garde de l'ennemi; il attaqua, et, malgré la plus vigoureuse résistance, il la défit si complètement, que, sans la difficulté des lacs et des chemins de Mecklembourg, il ne serait pas échappé un seul soldat. A la suite de cette affaire, le prince de Ponte-Corvo fit une chute de cheval, mais heureusement il n'en fut pas blessé. Le 2 novembre, le maréchal Soult arriva à Palven. Tous les

corps de l'armée française avaient si bien dirigé leurs mouvemens, que les Prussiens, cernés de toutes parts, ne savaient plus où se retirer. L'Oder, l'Elbe et la Poméranie supérieure se présentaient alternativement à leurs regards; mais ne leur offraient qu'une retraite très-peu sûre. Dans cette incertitude, ils se retirèrent à Grevischmuhlen : ils furent battus. Le colonel Morain avait aussi pris le port de Lubeck pour point de retraite avec un corps de quatorze cents Suédois; son intention était de se rendre par mer à Stralsund. En conséquence, il fit demander au sénat la liberté de passer, et sur le refus qu'on lui en fit, il se présenta le lendemain aux portes de la ville, et, après s'y être arrêté pendant quelques heures, il les fit enfoncer. Déjà les bâtimens étaient préparés sur la Trave, et les Suédois étaient sur le point de s'embarquer : mais, le prince de Ponte-Corvo, étant survenu, les fit cerner et couler les bâtimens. Le colonel Morain voulut faire résistance; mais voyant qu'il n'y avait rien à gagner, il mit bas les armes après avoir perdu cinquante hommes, tant tués que blessés. Enfin, toutes les troupes françaises se réunissaient à Lubeck; le maréchal Soult qui marchait par Ratzebourg, y entra par la porte Mulhen, et le prince de Ponte-Corvo par celle de la Trave. Le grand-duc de Berg, à la tête de la cavalerie, s'avançait entre ces deux corps d'armée. La garnison de Lubeck, aux ordres du général Nuzmer, était forte de quatre mille hommes, sans compter les colonnes que le général Blücher y avait amenées. Les Prussiens, sans se flatter de pouvoir résister aux Français, travaillaient à se fortifier; déjà ils avaient réparé l'ancienne enceinte, et garni les bastions de batteries. Leur intention n'était de tenir qu'autant de temps qu'il en faudrait pour qu'on leur amenât des bâtimens de transport, qui étaient à Rostock, pour s'échapper par la Baltique; mais Savary s'empara de ces bâtimens, et leur enleva cette dernière ressource. Bien certains que les Prussiens ne pouvaient plus leur échapper, les Français commencèrent l'attaque. Trois régimens d'infanterie, aux ordres du général Drouet, abordèrent les batteries ennemies avec un courage sans exemple, et, malgré le feu des batteries qui tiraient à mitraille, les bastions sont emportés, l'ennemi repoussé, les portes de la ville enfoncées, et le prince de Ponte-Corvo entre au pas de charge dans Lubeck. D'un autre côté, l'avant-garde du général Legrand, composée des chasseurs corses, des tirailleurs du Pô et de la vingt-huitième d'infanterie

légère, fond sur les redoutes, franchit les fossés, et enlève les batteries avec une rapidité étonnante, pendant que le maréchal Soult entrait par la porte de Mulhen. Les Prussiens, attaqués sur tous les points, veulent en vain retarder leur défaite; en vain ils se retranchent dans les rues, établissent de nouvelles batteries et se battent en désespérés. Rien ne peut arrêter l'impétuosité des Français; ils se répandent dans les différens quartiers de la ville, poursuivent l'ennemi de maison en maison, dans les églises et autres édifices publics, à travers une grêle de balles qui pleut des étages supérieurs et des toits. Les rues sont encombrées de cadavres, le sang ruisselle comme dans une boucherie, et Lubeck présente par-tout le spectacle horrible d'une ville prise d'assaut. Enfin la garnison, réduite aux abois, met bas les armes. Quatre mille hommes devaient être passés au fil de l'épée; mais la générosité du vainqueur ne permet pas cet acte d'inhumanité, et l'on se contenta de les faire prisonniers. Le général Blücher avait profité de la chaleur de l'action pour sortir de la ville avec ce qu'il put emmener des débris de ses colonnes; mais le grand-duc de Berg, qui épie tous les mouvemens de l'ennemi, se met à sa poursuite, l'atteint et le force à capituler. L'occupation de Lubeck, vingt-un mille prisonniers, dont cinq mille de cavalerie, et parmi lesquels se trouvaient le général Blücher, le prince Ferdinand-Guillaume de Brunswick-Oels et plusieurs généraux, furent le fruit de cette victoire. Quoique les guerres soient quelquefois nécessaires, et peut-être dans l'ordre de la providence, on ne peut se dissimuler que l'humanité y est presque toujours outragée de la manière la plus indigne. Il ne faudrait pas être homme pour ne pas frémir d'horreur à la vue d'un champ de bataille où des hommes, qui n'ont l'un contre l'autre aucune animosité particulière, qui même ne se connaissent pas, se précipitent avec furie les uns sur les autres, se déchirent les entrailles, et se baignent pour ainsi dire dans le sang de leurs frères. Le soldat est, il est vrai, excusable de toutes ces horreurs, il est forcé de marcher et de défendre sa vie; mais les souverains.................

Lorsque les hostilités eurent cessé dans Lubeck, l'humanité reprit ses droits, l'ordre se rétablit, les rues furent déblayées et chacun reprit ses occupations habituelles. Les Lubeckois avaient beaucoup souffert; il ne restait plus aucune provision; toutes les villes voisines, et sur-tout Hambourg, s'empressèrent à les soulager.

LUCIE (SAINTE-).

30 *mars* 1799. — Lorsque Buonaparte fut parti pour l'Egypte avec l'élite des braves de l'armée d'Italie, l'Autriche, débarrassée d'un ennemi toujours victorieux, ne regarda plus le traité de Campo-Formio que comme un simple armistice. La Russie avait mis à sa disposition une armée formidable sous le commandement du général Suwarow ; elle se promettait les plus brillans succès, et se disposa à de nouveaux combats. L'armée française, inférieure à celle des Allemands et des Russes réunis, n'occupait pas des positions avantageuses. Les bords de l'Adige allaient encore être le théâtre de la guerre ; et les Français, obligés de se battre dans un pays de plaines où de larges rivières formaient la seule barrière capable d'arrêter l'ennemi, risquaient de perdre le Milanais et l'Italie par quelques batailles malheureuses. Le directoire eût pu couvrir et défendre le Milanais en s'emparant des montagnes du Tyrol, il eût par-là assuré à notre armée des positions plus avantageuses, et Schérer, qui la commandait, aurait pu au moins se défendre quelque temps contre les Austro-Russes ; mais le gouvernement français craignit de se faire un nouvel ennemi, en violant le territoire de la république de Venise et laissa l'armée d'Italie exposée aux attaques d'un ennemi qui joignait à la supériorité du nombre l'avantage des positions. Dès l'ouverture de la campagne, les Autrichiens occupèrent les villages de Sainte-Lucie et de Saint-Maximin, et distribuèrent leurs forces en quatre camps, qui, peu éloignés des uns des autres, pouvaient facilement se secourir, et même se réunir au besoin. Le premier camp fut placé à Arquoi, dans la Polésine, à deux milles du confluent du canal de la Polisella et du canal Blanc ; le second à Bevillacqua, dans le Véronais, à cinq milles au-delà de Legnago ; le troisième à Consalte dans le Padouan, et le quatrième à Bussolengo, près le lac de Garda. Outre ces dispositions, les Autrichiens garnirent de redoutes, de retranchemens et de batteries, les hauteurs de Pastringo, que leurs positions rendaient déjà fortes par elles-mêmes ; ils mirent en avant-garde au village de Bussolengo six bataillons qui liaient la communication avec Vérone. Ils firent aussi à douze milles de cette ville, en arrière de Pastringo, un pont de bateaux, et un autre à Pollo. Les hauteurs de la Cize et celles de Calmazin furent occupées par quelques bataillons avec du

canon. Ainsi la droite des Autrichiens touchait au lac Garda, et leur gauche à l'Adige; ils avaient à Vérone, à Saint-Maximin et à Sainte-Lucie un corps de vingt à vingt-cinq mille hommes, tandis qu'un autre de douze mille hommes occupait Legnago et les postes placés à l'extrémité de leur gauche. L'armée française était rassemblée sur les frontières de la république cisalpine, derrière Peschiera et Mantoue, où Schérer avait placé son quartier-général. Le 23 mars, il y tint un conseil de guerre où il fut décidé qu'on attaquerait les Autrichiens sans leur laisser le temps de recevoir des renforts. Comme les montagnes du Bergamasque et du Bressan étaient impraticables, Schérer, regardant son flanc gauche comme suffisamment garanti par le général Dessoles, qui commandait une division dans la Valteline et par les secours qu'il pourrait au besoin tirer de l'Helvétie, où commandait le général Lecourbe, se contenta de laisser quatre bataillons dans Brescia, Bergame et Peschiera. Ces premières dispositions faites, il partage son armée en six divisions, dont trois commandées par Montrichard, Victor et Hatry, aux ordres du général Moreau, afin de masquer Vérone et Legnago, et de tenir en échec les secours que les impériaux pourraient en tirer pour la défense de Pastringo; les trois autres, aux ordres du général en chef Schérer, et commandées par Delmas, Grenier et Serrurier, devaient attaquer et tourner les positions de la droite des Autrichiens. Le 26 mars, dès que le jour parut, Delmas et Grenier attaquèrent les redoutes et le camp retranché à la droite des Autrichiens; et, après un combat de quatre heures, ils chargèrent à la baïonnette, s'emparèrent du canon de l'ennemi et des deux ponts qu'il avait sur l'Adige. Pendant ce temps-là Serrurier chassait l'ennemi, qui occupait les montagnes depuis la Cize jusqu'à Rivoli et la Corona; et, après avoir fait beaucoup de prisonniers, il prit position à Rivoli. Pendant que la gauche de l'armée française culbutait ainsi l'ennemi, la droite et le centre ne restaient point inactifs, les Autrichiens, sortis de Vérone et de Porto-Legnago, avaient marché contre elle. Déjà les divisions Victor et Hatry s'étaient emparées de Sainte-Lucie et de Saint-Maximin; ces deux places furent réattaquées par des troupes fraîches qui parvinrent à rester maîtresses de Saint-Maximin après l'avoir perdu trois fois; Sainte-Lucie resta au pouvoir des Français. La division de droite n'obtenait pas des succès moins brillans. Le général Moreau attaqua les Autrichiens devant Vé-

rone, leur fit quinze cents prisonniers, leur tua beaucoup de monde, et resta maître du champ de bataille. Les troupes qui étaient à Legnago, ayant fait une sortie, furent culbutées par la division Montrichard qui les poursuivit jusque sur les glacis. L'ennemi se représenta une seconde fois avec de nouvelles forces contre la même division, et l'obligea de battre en retraite. Ce fut presque la seule fois que les Autrichiens eurent un peu le dessus, encore ne durent-ils cet avantage qu'à la faveur de la nuit qui ne permit pas à Montrichard de tenir devant un ennemi beaucoup plus nombreux. Partout ailleurs les Autrichiens furent battus, repoussés, ou contenus. Ils eurent quatre mille cinq cents hommes de tués et autant de faits prisonniers; ils perdirent en outre deux drapeaux, douze pièces de canon et deux ponts sur l'Adige. Les Français perdirent environ trois mille hommes, et ne tirèrent pas de cette journée tout l'avantage qu'on devait s'en promettre. Ce défaut de succès ne peut être attribué ni aux soldats, dont le courage ne se démentit pas, ni aux chefs dont le plan avait été conçu avec sagesse et dirigé avec sans-froid; sans doute, il y eut quelque mal entendu dans l'exécution.

LUÇON.

28 *juin* 1793. — Pendant que les Vendéens marchaient sur Nantes, en 1793, un chef de royalistes, nommé Royrand, se présenta devant Luçon avec toutes les forces qu'il put réunir. Les républicains étaient sur leurs gardes; et, lorsqu'ils virent l'ennemi à deux cents toises environ des portes de la ville, ils se mirent en bataille et firent jouer leur artillerie. Aussitôt les royalistes, au nombre de huit mille, se déployèrent, et leurs mouvemens annoncèrent l'intention d'envelopper les républicains, qui n'étaient pas plus de douze cents. Sandoz, se voyant de beaucoup inférieur à l'ennemi, ordonne la retraite et se replie lui-même sur Luçon avec un bataillon de la Charente. L'ordre de Sandoz n'étant pas parvenu à ceux qui commandaient ses deux aîles, les chefs tinrent ferme et opposèrent une courageuse résistance à l'attaque des royalistes. Royrand avait dans son armée plusieurs prisonniers et déserteurs du régiment de Provence; soit qu'il se défiât de leur courage ou qu'il voulût les sacrifier, il les avait placés en première ligne; mais aussitôt qu'ils se virent en présence ils font volte face et vont rejoindre les républicains. Lecomte, chef

du bataillon le Vengeur, s'aperçut que cette défection avait mis le désordre dans les rangs des Vendéens; il en profite, les attaque avec une poignée de braves, les met en déroute, et ne cesse de les poursuivre qu'après leur avoir tué quatre cents hommes, fait cent vingt prisonniers et pris une pièce d'artillerie. Ce succès ne justifiait pas la retraite de Sandoz; aussi, fut-il traduit au conseil de guerre; mais, comme il fut prouvé que la victoire des républicains n'était due qu'au désordre qu'avait occasionné, parmi les royalistes, la défection des déserteurs, ce qu'il était impossible de prévoir, le conseil ne put s'empêcher d'acquitter Sandoz.

13 *octobre* 1793. — Nous avons déjà eu occasion de remarquer que le peu d'ensemble dans les opérations des Vendéens avait presque toujours été la cause de leurs défaites. L'échec qu'ils essuyèrent le 13 octobre 1793, dans la plaine de Luçon, en est une nouvelle preuve. Les chefs royalistes tendaient tous au même but, à l'anéantissement de la république et au rétablissement de la royauté; mais, soit envie de signaler leur zèle, soit jalousie d'autorité, ils étaient rarement d'accord sur les moyens d'exécution. Pendant que Bonchamp et le prince de Talmont voulaient marcher sur Nantes pour étendre l'insurrection dans la Bretagne, le comte d'Elbée croyait qu'il était plus à propos d'envahir le Poitou méridional. Ses vues se portèrent d'abord sur Luçon, où il comptait trouver des munitions dont son armée avait le plus grand besoin; il marcha donc contre cette ville, à la tête de vingt mille hommes : Charette se joignit à lui le 12 août, et il fut décidé entre eux qu'on attaquerait Luçon le lendemain. Cette ville est ouverte et sans aucune fortification, mais ses dehors présentent des positions avantageuses qui peuvent suppléer à l'inégalité des forces; elle est d'ailleurs environnée de plaines qui prêtent facilement aux mouvemens de la cavalerie et aux manœuvres de l'artillerie volante. Au moment où les Vendéens se disposaient à attaquer cette ville, elle était défendue par neuf mille républicains, sous les ordres du général Tuncq. Un espion, sur lequel on pouvait compter, ayant instruit ce général de l'heure précise à laquelle les Vendéens devaient attaquer, il fit aussitôt ses dispositions pour les bien recevoir. Pendant qu'il se livrait tout entier à rédiger son plan de défense, il reçut une lettre du ministre de la guerre, qui le destituait. On prétendit que cette disgrâce était la suite d'un

différent qu'il avait eu avec Rossignol. Quoi qu'il en soit, Tuncq allait se retirer ; mais les représentans du peuple Bourdon de l'Oise et Goupillau de Fontenay prirent un arrêté qui l'autorisait à continuer ses fonctions. Le lendemain, à cinq heures du matin, les royalistes, au nombre de trente-cinq mille, après avoir reçu la bénédiction du curé de Saint-Lô, vinrent se ranger en bataille en face du camp des républicains. Charette commandait la droite de l'armée des Vendéens, d'Elbée la gauche, et Royrand le centre. Le général Tuncq sentit bien qu'il lui serait difficile de résister à une armée si nombreuse ; c'est pourquoi, afin de suppléer à l'insuffisance de ses forces, il eut recours à la ruse ; et, pour cacher sa faiblesse, il fit ranger son armée sur deux lignes, et ordonna à ses soldats de se coucher à plat-ventre. L'artillerie légère était au centre ; et les intervalles des bataillons étaient garnis de quelques pièces de quatre. Ces dispositions étaient à peine achevées qu'on vint donner avis que l'ennemi se déployait dans la plaine pour se ranger en bataille. Aussitôt Tuncq fait avancer deux bataillons, suivis de deux pièces d'artillerie volante, avec ordre de ne tirer qu'à demi-portée de fusil. Cet ordre fut ponctuellement exécuté ; les bataillons se présentèrent au moment où le centre des royalistes se mettait en mouvement. Ceux-ci, croyant n'avoir affaire qu'à une poignée de sans-culottes, fondent sur eux en poussant des cris épouvantables. Les républicains les attendent avec sang-froid, exécutent la fusillade avec précision, et, s'ouvrant ensuite de droite et de gauche, ils démasquent l'artillerie légère dont la mitraille éclaircit les rangs des Vendéens, qui se trouvaient rangés sur quinze à vingt hommes de hauteur. La première décharge étonna l'ennemi ; mais, revenus de leur surprise, les royalistes fondent avec intrépidité sur les deux bataillons, qui se replient en bon ordre, sans discontinuer la fusillade ni la manœuvre de l'artillerie légère. A mesure qu'ils s'avancent de leur ligne, les Vendéens pressent leur marche pour les atteindre ; lorsqu'ils furent à portée, Tuncq donne le signal ; tous les soldats qui étaient couchés se relèvent, et toute l'armée fond sur l'ennemi et le foudroie du feu de sa mousqueterie et de l'artillerie légère. C'était la première fois qu'on faisait usage, dans la Vendée, de cette arme meurtrière ; aussi, comme le terrain était uni et favoraisait la manœuvre, les Vendéens en furent tellement criblés que la plaine était couverte de cadavres. Pendant cette déroute, Charette s'avan-

çait lentement à la tête de l'aile ; il attaqua quelques bataillons, qui se replièrent. D'Elbée, sur la gauche, n'ayant pas trouvé de républicains à combattre, crut devoir voler au secours du centre, qui pliait ; mais les soldats de Royrand furent tellement épouvantés du ravage que faisaient les obusiers, que, voyant d'Elbée revenir sur ses pas, ils crurent qu'il était en pleine déroute. Les républicains, voyant Charette séparé de la gauche et du centre, fondirent avec impétuosité sur son armée et la mirent en désordre ; il fut obligé de fuir après avoir perdu l'élite de ses troupes. D'Elbée et Royrand ne furent pas plus heureux ; le premier fut contraint d'abandonner son artillerie, et le second laissa deux pièces de douze au pouvoir des républicains. Cette affaire fut une des plus sanglantes qu'eussent jusques-là essuyées les royalistes ; ils laissèrent six à sept mille morts sur le champ de bataille, sans compter ceux que la cavalerie atteignait dans leur fuite, et auxquels elle ne faisait pas de quartier. L'armée fugitive avait repris le chemin par lequel elle avait débouché ; lorsqu'elle fut arrivée au pont Minclet, elle trouva le passage barré par deux pièces de canon démontées. Cet obstacle augmenta bientôt la confusion, et toute l'armée serait tombée au pouvoir des républicains, sans la bravoure de quelques transfuges de la légion germanique, qui se portèrent à la tête du pont, firent face aux républicains, et donnèrent ainsi le temps aux Vendéens de filer dans le bocage. La défaite des royalistes jeta parmi eux la discorde ; ils s'imputaient les uns aux autres les revers qu'ils venaient d'essuyer : ceux d'Anjou et du Haut-Poitou reprochaient la perte de la bataille à la division du centre ; c'étaient, disaient-ils, les protestans, que Royrand avait fait marcher de force, qui avaient jeté leurs armes en criant, Sauve qui peut ! Charette, d'un autre côté, attribuait la défaite aux chefs du Haut-Poitou. Quoi qu'il en soit, on ne peut contester que le succès de cette mémorable victoire, dans laquelle neuf mille républicains battirent près de vint-cinq mille royalistes, ne soit dû aux sages dispositions du général Tuncq, aux ravages foudroyans de l'artillerie volante, mais sur-tout au sang-froid et à l'intrépidité des républicains.

LUGO.

9 *juillet* 1796. — L'armée de Buonaparte, en Italie, ex-

citait de grandes démonstrations de joie de la part de ses habitans; mais on savait qu'il faut être en garde sur les marques extérieures de ce peuple, dont la dissimulation fait le principal caractère. Habile à cacher son mécontentement et sa haine, l'Italie est toujours disposée à se révolter à la voix de ses prêtres, du moment qu'ils lui font voir sa religion attaquée, et ses ennemis dans l'adversité. Un moine, venu de Trente dans le Ferrarois, proclame que les impériaux ont traversé l'Adige, débloqué Mantoue, et qu'il se portent précipitamment sur la Romagne. Aussitôt il éclate une insurrection parmi la populace, qui se livre aveuglément à la conduite de fanatiques prédicateurs, s'organise à la hâte, sous le nom *d'armée Catholique et Papale*, et prend ses positions à Lugo, gros bourg de la légation de Ferrare, enclavé dans la Romagne. A la nouvelle de cette révolte, le général Augereau fait partir le chef de bataillon Pouraillet, pour faire rentrer les insurgés dans le devoir; mais, au mépris de la sommation de cet officier de se rendre dans trois heures, s'ils ne veulent causer la ruine et la dévastation de leur ville, ils se portent en embuscade, tirent sur une avant-garde de soixante dragons, qui s'avançaient contre eux, lui tuent cinq hommes, et, après avoir coupé la tête à deux de ces soldats, ils les portent à Lugo en triomphe, et les laissent en exposition sur l'hôtel-de-ville. Un châtiment exemplaire devait être le prix de cette atrocité. Cependant le baron de Capelleti, chargé d'affaires d'Espagne, est encore envoyé pour médiateur aux Lugois, qu'il s'efforce de convaincre de leur mauvaise démarche, qui peut leur devenir très-nuisible, et que les Français, victorieux sur tous les points, sont prêts à leur pardonner s'ils veulent la réparer. Il revient sans rien obtenir. Le général Augereau fait avancer alors de bonnes troupes, bien munies d'artillerie; deux corps attaquent aussitôt une bande nombreuse d'insurgés, qui se défendent vivement durant trois heures, mais sont à la fin dispersés et taillés en pièces; quelques-uns trouvent leur salut dans la fuite; plus de mille restent sur la place tués ou blessés. Lugo est livré au pillage; tout ce qui est surpris les armes à la main est massacré; les femmes et les enfans sont seuls exceptés. L'armée se retira avec un butin considérable. Le calme fut rétabli par ce terrible exemple : les paysans posèrent les armes, et une proclamation, portant que l'incendie serait dorénavant la peine de tout village qui se révolterait, et la mort

celle des individus qui feraient feu sur des soldats marchant isolément, acheva de contenir l'Italie pendant le siége de Mantoue.

LUTZEN.

2 *mai* 1813. — Le 1er mai, le corps d'armée sous les ordres du maréchal Ney se mit en mouvement à neuf heures du matin vers la belle plaine qui s'étend des hauteurs de Weissenfels jusqu'à l'Elbe. Pour ménager sa cavalerie et balancer l'avantage que donnait à l'ennemi la supériorité de la sienne, Napoléon fit former les divisions des généraux Souham, Gérard et Marchant en quatre carrés de quatre bataillons chacun, avec quatre pièces de canon. Chaque carré était séparé par une intervalle de cinq cents toises. Derrière la division Souham se plaça la brigade de cavalerie du général Laboissière, commandée par le comte de Valmy. Les divisions Gérard et Marchant venaient après la division Souham et disposées dans le même ordre; le maréchal duc d'Istrie tenait la droite avec toute la cavalerie de la garde. A onze heures le corps d'armée s'ébranla en présence d'une nuée de cavalerie ennemie qui couvrait la plaine, et se porta sur le défilé de Poserna. L'ennemi occupait sur les hauteurs de ce défilé une très-belle position; il avait six pièces de canon et présentait trois lignes de cavalerie. Le premier carré de la division Souham passa le défilé au pas de charge et s'empara de la hauteur. Les quatre autres carrés de la même division franchirent aussi le défilé. En ce moment deux nouvelles divisions de cavalerie vinrent renforcer l'ennemi avec vingt pièces de canon. Le feu devint très-vif; l'ennemi plia de toutes parts. La division Souham marcha sur Lutzen; la division Gérard prit la direction de la route de Pegau. Napoléon renvoya à cette division un renfort de douze pièces de la garde sous les ordres du général Drouot. Elles foudroyèrent les rangs de la cavalerie ennemie, qui fut écrasée par la mitraille. Au même moment le prince Eugène débouchait de Mersebourg avec le onzième corps, commandé par le duc de Tarente, et le cinquième sous les ordres du général Lauriston. Ce cinquième corps tenait la gauche sur la grande route de Mersebourg à Léipsick; celui du duc de Tarente tenait la droite. Le prince Eugène, qui se trouvait à ce dernier corps, ayant entendu la vive canonnade qui avait lieu près de Lutzen, fit un mouve-

ment à droite, et Napoléon entra presque en même temps au village de Lutzen. Les divisions sous les ordres des généraux Marchant, Brenier et Ricard passèrent successivement le défilé; mais déjà l'affaire était décidée lorsqu'elles entrèrent en ligne. La perte des Français fut très-légère en comparaison de celle qu'éprouva l'ennemi. Mais l'armée française en fit une qu'elle ressentit vivement. Le premier coup de canon qui fut tiré dans cette journée emporta le poignet au duc d'Istrie, lui perça la poitrine et l'étendit mort sur le champ de bataille. Il s'était avancé à cinq cents pas du côté des tirailleurs pour bien reconnaître la plaine. Il emporta les regrets de toute l'armée, et l'estime des ennemis. Le combat de Lutzen et celui de Weissenfels, qui l'avait précédé, n'étaient que le prélude d'évènemens d'une plus haute importance. Les champs de Lutzen, déjà célèbres dans l'histoire, allaient devenir le théâtre d'une lutte terrible, où l'élite des soldats de l'Europe, animés par les regards de leur souverain, et conduits par les plus grands capitaines, s'apprêtaient à déployer toute l'énergie du courage, toutes les ressources du génie militaire. L'empereur Alexandre et le roi de Prusse avaient résolu de combattre l'armée française dans ces vastes plaines si favorables au développement de leurs forces, et sur-tout aux manœuvres de leur nombreuse cavalerie. Napoléon de son côté, convaincu de la nécessité de frapper un grand coup, ne refusait pas le combat. Les deux armées ne tardèrent donc pas à se trouver en présence.

La position de l'armée française, le 2 mai à neuf heures du matin, était de la manière suivante. La gauche, qui était formée des cinquième et onzième corps, sous les ordres du prince Eugène, s'appuyait à l'Elster. Le centre occupait le village de Kaïa, commandé par le maréchal Ney. La jeune et la vieille gardes étaient à Lutzen, où se trouvait Napoléon en personne. Le duc de Raguse, avec ses trois divisions, se tenait au défilé de Poserna, et formait la droite. Enfin, le général Bertrand devait se rendre à ce défilé avec le quatrième corps. L'ennemi ne tarda pas à déboucher, et déjà commençait à passer l'Elster sur les ponts de Zweukau, Pegau et Zeitz. Napoléon, qui ne croyait livrer la bataille que le 3, espérant prévenir les Russes dans leur mouvement, fit marcher aussitôt le corps du général Lauriston, qui se trouvait à l'extrême droite, sur Léipsick, afin de déconcerter les projets de l'ennemi, et de placer l'armée française, pour la jour-

née du 3, dans une position toute différente de celle où l'on avait présumé la trouver, et de porter ainsi du désordre et de la confusion dans leurs colonnes, obligées de manœuvrer tout autrement. Cependant la canonnade s'était engagée vivement du côté de Léipsick, et au premier bruit du canon, Napoléon s'y porta au galop. Les Français attaquaient avec beaucoup d'ardeur le petit village de Listenau et les ponts en avant de Léipsick. Ces positions étaient nécessaires au plan de Napoléon, qui voulait mettre toute son armée en mouvement sur ce point, la faire pivoter sur Léipsick, passer sur la droite de l'Elster et prendre l'ennemi à revers. Mais à dix heures l'armée ennemie déboucha vers Kaïa sur plusieurs colonnes, qui présentaient une très-grande profondeur. Bientôt les Russes déployèrent des forces immenses : Napoléon se hâte alors de faire ses dispositions ; il ordonne au prince Eugène de se porter sur la gauche du maréchal Ney avec toute la promptitude possible. Car déjà les troupes du maréchal s'étaient engagées contre l'ennemi et soutenaient avec beaucoup d'ardeur son attaque. Pendant que le prince Eugène exécutait son mouvement, qui demandait trois heures de marche, le combat devint terrible à l'endroit où les cinq divisions du maréchal Ney étaient engagées.

Napoléon, voulant soutenir la droite du maréchal, se porta de sa personne à la tête de la garde, derrière le centre de l'armée ; et le duc de Raguse, avec ses trois divisions, occupait l'extrémité de la droite. Napoléon donna ordre au général Bertrand de déboucher sur les derrières de l'armée russe, au moment où leur ligne serait occupée presque tout entière. Ces dispositions n'arrêtèrent pas l'élan des Russes, qui paraissaient certains de la réussite de leur entreprise, et qui marchaient promptement pour déborder la droite des Français, et gagner le chemin de Weissenfels. Mais ils sont arrêtés tout court par le brave général Compans, qui les attaqua avec vigueur à la tête de la première division du duc de Raguse. Les régimens de marine, chargés par l'élite de la cavalerie ennemie, la repoussèrent plusieurs fois, par leur bravoure et leur sang-froid, et couvrirent le champ de bataille des plus beaux régimens russes et prussiens. Cependant la lutte continuait avec bien plus d'ardeur et d'acharnement au centre de l'armée : infanterie, cavalerie, artillerie, tout rivalisait d'efforts, tout donnait avec une extrême vigueur. Une seule division du maréchal Ney n'était pas encore engagée ; les autres

combattaient depuis quelque temps avec une intrépidité incroyable, et soutenaient l'effort de toute l'armée ennemie. On se disputait vivement le village de Kaïa, qui fut pris et repris plusieurs fois; enfin il fut enlevé par le général Ricard, qui en chassa les armées des deux souverains. On ne saurait dépeindre l'ardeur des troupes des deux côtés : le tableau du champ de bataille, qui embrassait une ligne de deux lieues, couvert de feu, de fumée et de tourbillons de poussière; le bruit de l'artillerie et de la mousqueterie mêlé avec les cris horribles de ces peuples différens. Jusqu'ici le sort de la journée avait été incertain, et les succès balancés. Le maréchal Ney, le général Souham, le général Girard semblaient se multiplier; ils étaient par-tout, faisaient face à tout. Mais le brave Girard fut atteint de plusieurs balles qui devaient le forcer à quitter le champ de bataille; il s'y refusa, et déclara vouloir mourir en commandant et dirigeant ses troupes, puisque le moment était arrivé où tous les Français qui avaient du cœur devaient vaincre ou périr. Bientôt on aperçut, dans le lointain, les premiers feux du corps du général Bertrand. Et le prince Eugène, qui avait exécuté sa marche avec une grande célérité, commençait à entrer en ligne sur la gauche, tandis que le duc de Tarente attaquait la réserve de l'armée ennemie, et abordait au village, où sa droite était appuyée. Les Russes, voyant que les Français se renforçaient à chaque instant, envoyèrent de plus grandes forces sur le centre, où ils redoublaient d'efforts, et ils emportèrent de nouveau le village de Kaïa. Ces succès ébranlèrent le centre des Français, y jetèrent un peu de désordre, par les mouvemens de quelques bataillons qui s'étaient débandés. Mais, ranimées par la voix de leurs chefs, enthousiasmées par la présence de Napoléon, ces troupes se rallièrent, déterminées à expier un moment de crainte par des prodiges de valeur, et marchèrent au combat plus terribles que jamais. Il n'y avait plus un instant à perdre : Napoléon le sentit, et jugea que le moment qui décide du gain ou de la perte d'une bataille était arrivé. Il ordonne au duc de Trévise de se porter au village de Kaïa, avec seize bataillons de la jeune garde, de donner tête baissée, de culbuter l'ennemi, de reprendre le village, et de faire main basse sur tout ce qui s'y trouverait. Au même moment il donna ordre à son aide-de-camp, le général Drouot, de réunir une batterie de quatre-vingts pièces, et de la placer en avant de la vieille garde, disposée en échelons, comme quatre redoutes, pour soutenir le centre. Il fit

ranger toute sa cavalerie en bataille derrière; et ordonna de marcher. Déjà les quatre-vingts pièces de canon, placées en un même groupe, étaient parties au galop, sous les ordres des généraux Drouot, Dulaulay et Devaux; déjà elles faisaient un feu épouvantable, et portaient le ravage et la mort dans les rangs ennemis. Bientôt les Russes, ne pouvant supporter cette terrible artillerie, fléchirent à leur tour, abandonnèrent le village, où le duc de Trévise entra sans coup férir. De là, il se porta vivement contre l'ennemi, le culbuta, se porta en avant au pas de charge, et suivit le mouvement de l'armée ennemie, qui commençait à plier tout entière et à opérer sa retraite : cavalerie, infanterie, artillerie, tout s'ébranlait pour opérer ce mouvement rétrograde. Mais il ne suffisait pas d'avoir repoussé l'ennemi sur ce point, il fallait achever sa défaite, en poursuivant ce succès sur le centre. Le général Bonnet, commandant une division du duc de Raguse, reçut ordre de faire un mouvement sur le centre par sa gauche. Les Russes lui firent essuyer, dans cette manœuvre, plusieurs charges de cavalerie, qui furent toutes repoussées avec de grandes pertes du côté de l'ennemi. Dans le même moment, le corps du général Bertrand s'avançait en toute hâte et entrait en ligne, malgré tous les efforts de la cavalerie russe, qui, pour arrêter sa marche ou la ralentir, caracolait en grand nombre autour de ses carrés. Mais, comme il importait beaucoup que le général Bertrand eût joint ses forces à celles du centre, Napoléon ordonna un changement de direction, en pivotant sur Kaïa : toute la droite fit un changement de front la droite en avant. Ce mouvement détermina tout-à-fait la retraite des Russes : ils commencèrent à l'opérer en toute hâte; plusieurs corps se mirent en fuite. Les Français vainqueurs poursuivirent l'armée ennemie avec vigueur pendant une lieue et demie. Mais, comme la cavalerie française n'était pas nombreuse, et que Napoléon voulait l'épargner, les Russes échappèrent plus facilement, et il ne leur fut pas enlevé un nombre considérable de prisonniers. La perte des Français, dans cette journée, fut évaluée à environ dix mille hommes; et celle de l'ennemi à près de trente mille hommes. Les gardes de l'empereur Alexandre, qui donnèrent beaucoup, furent très-maltraités; et la garde royale de Prusse fut presque entièrement détruite. Des deux côtés, les troupes combattirent avec autant de bravoure que d'acharnement : les soldats français méritèrent les éloges de Napoléon. La vieille garde ne fut engagée qu'en partie : la

moitié était encore à Erfurt, sous les ordres du général Decouz ; six bataillons d'infanterie s'avancèrent seulement contre l'ennemi ; et, sans tirer un coup de fusil, soutinrent, par leur présence, un combat si meurtrier, avec ce sang-froid que toute l'Europe leur a connu. Les autres corps d'armée ne donnèrent qu'en partie : les quatre divisions du corps du général Lauriston ne firent qu'occuper Léipsick. Le duc de Reggio, avec ses trois divisions, se trouvait encore à deux journées de Lutzen : une seule division du comte Bertrand fut engagée, mais très-légèrement. Le général Barrois, avec la seconde division de la jeune garde, était encore à cinq journées du champ de bataille, ainsi que le corps du maréchal duc de Bellune. Le général Sébastiani, avec sa cavalerie et les trois divisions du prince d'Eckmülh, manœuvrait encore du côté du bas Ebre. Tels furent les principaux évènemens de la bataille de Lutzen, où l'on vit plus de trois cent mille hommes combattre avec courage pour donner la victoire, chacun aux souverains qui les gouvernaient, et décider du sort de trois empires. De chaque côté, les souverains animaient les soldats par leur présence. On remarquait, sur une hauteur voisine du champ de bataille, l'empereur de Russie, le roi de Prusse, et tous les princes de sa maison. De l'autre côté, on voyait Napoléon commander ses troupes en personne, donner des ordres au milieu du feu le plus vif, se porter par-tout où le danger plus pressant exigeait sa présence, diriger les mouvemens et les manœuvres comme un simple général, et donner de nouvelles preuves d'habileté et de talent aux grands capitaines qui l'entouraient. Les Russes vaincus se retirèrent précipitamment; et, le lendemain, l'armée française se mit à leur poursuite, et tous les corps continuèrent leur mouvement en avant. Napoléon, à la pointe du jour, avait parcouru le champ de bataille, et s'était ensuite porté sur Pégau, où il établit son quartier-général vers le soir. La veille, l'empereur de Russie et le roi de Prusse y étaient arrivés après la perte de la bataille, à-peu-près à la même heure où Napoléon victorieux y entra le lendemain. Cette bataille sanglante, où les deux armées ennemies rivalisèrent d'intrépidité et de courage, ne fut pas décisive, quoiqu'elle eût porté un grand coup aux souverains alliés, et les eût forcés d'abandonner une grande partie de terrain. Les Français, vainqueurs tant de fois, étaient destinés à trouver encore des batailles aussi sanglantes, des victoires aussi disputées, des obstacles plus grands et plus

terribles, et même des malheurs que tout leur courage et toute leur bravoure ne sauraient réparer.

LUXEMBOURG.

12 *juin* 1795.—Lors de l'invasion de la Champagne, par les puissances coalisées, Luxembourg devint leur place d'armes et un de leurs principaux magasins. Après leurs désastres dans la Belgique, sa garnison, forte de quinze mille hommes, resta dans ses immenses fortifications, et ravagea long-temps les pays circonvoisins. La journée de Fleurus et l'occupation de la West-Flandres, reportèrent les forces impériales au-delà du Rhin. Les Français jugèrent le moment favorable pour s'emparer de Luxembourg; mais ils ne pouvaient disposer d'un assez grand nombre de troupes pour en faire le siége, à cause de la nécessité d'entretenir des armées sur les Alpes, aux Pyrénées, à Toulon, en Hollande, le long du Rhin, dans la Vendée. Il fallut donc se contenter de la méthode lente, mais infaillible, de réduire la place par la famine. Le général Hatry, commandant plusieurs corps de l'armée de la Moselle, commença à l'investir au printemps de 1795; les travaux furent confiés à la direction du commandant du génie Bizot, et achevés par les troupes avec une rare intrépidité; malgré une vive canonnade de huit cents bouches à feu, dirigée par une forte garnison, munie de plus d'un million de livres de poudre, seize mille fusils, pistolets, mousquetons, cent quatorze mille bombes, boulets, grenades, et pouvant braver tous les obstacles si elle eût été soutenue. Mais les impériaux, chassés au-delà du Rhin, ne lui laissaient aucune espérance, et elle était trop resserrée pour se procurer des vivres. Dans cette situation, la défense de la place ne pouvait que lui coûter de cruelles privations, et n'offrait aucun avantage. Le maréchal de Bender, gouverneur pour l'Autriche, se décida en conséquence à remettre la place, se réservant qu'outre les honneurs de la guerre, sa garnison serait renvoyée sur sa parole d'honneur de ne plus servir jusqu'à son entier échange. Elle évacua donc Luxembourg, laissant vingt-quatre drapeaux sur les glacis, et abandonnant une place très-importante, qui devait fortement appuyer les armées françaises, en cas de revers, et défendre le nord des frontières d'une manière encore plus redoutable que les murs de Thionville.

LYON.

Du 29 *mai au* 9 *octobre* 1793. — Quoique le peuple aime le changement, quoiqu'il adopte avidement tout ce qui porte l'empreinte de la nouveauté, parce qu'il croit y trouver son bonheur, on peut assurer néanmoins que les révolutions même les plus salutaires, et celles qui tendent au bien commun, font plus de mécontens que d'heureux. Pour s'en assurer, il suffit de jeter les yeux sur l'état de la France, à l'époque de la révolution, après le premier moment d'enthousiasme. Que l'on parcoure les communes; qu'on en interroge les habitans; que l'on compte les voix, et l'on verra que le plus grand nombre dit : Tout bien calculé, nous étions mieux autrefois. Quoique cette assertion ne soit pas d'une exacte vérité, la manie de regretter le passé quel qu'il ait été, ne la met pas moins dans la bouche du plus grand nombre. Faut-il s'étonner après cela de la discorde qui s'est introduite, on ne dit pas seulement dans la société, dans les grandes villes, dans les simples villages, mais jusque dans le sein des familles? C'est à ce funeste germe de division que sont dus les malheurs qui fondirent sur Lyon, et qui mirent cette ville célèbre, la seconde de la France, à deux doigts de sa perte. Les habitans de Lyon, tout adonnés aux arts et au commerce, ne pouvaient voir avec satisfaction une révolution qui, paralysant l'industrie, faisait languir les manufactures, tuait le commerce, et froissait ainsi tous les intérêts. On ne devait donc pas s'attendre à trouver parmi les Lyonnais beaucoup de partisans de la république, et si l'on ajoute aux mécontens de la classe ouvrière et commerçante, ceux qui tenaient au clergé et à la noblesse, on trouvera que le nombre des républicains se trouvait considérablement restreint. Cependant les gens en place et les salariés des administrations, qui sont nécessairement multipliés dans une grande commune, furent en assez grand nombre pour former un parti, sinon dangereux par le défaut de majorité, au moins redoutable par l'exagération de ses principes. On vit alors dans Lyon deux factions bien distinctes : celle des municipaux, soutenue par la convention, et celle des sections composée de républicains purs et de royalistes déguisés. Il était impossible que le conflit d'opinions ne réveillât les haines particulières, et que ceux qui avaient quel-

ques discussions d'intérêt ne se prévalussent des circonstances pour faire valoir leurs prétentions; aussi les esprits s'exaspérèrent au point que chacun s'habitua à regarder comme un ennemi irréconsiliable celui qui était d'une opinion contraire, et soupirait après le moment qui devait les mettre aux prises. Il se présenta enfin, et l'orage qui grondait depuis longtemps éclata. Le 29 mai, deux commissaires de la convention siégeaient à la municipalité avec Châlier, qui, n'ignorant pas qu'il était signalé, avait fait de la maison commune une place d'armes, dans laquelle il se tenait, avec les représentans, comme dans une forteresse. Les sectionnaires, de leur côté, avaient réuni leur colonne, et se tenaient sur la défensive. Il y eut trois tentatives d'accommodement; mais Châlier, qui savait bien qu'il n'y a jamais de grâce pour les traîtres, les rendit inutiles. Cependant, pour ne pas mettre tous les torts de leur côté, les commissaires mandèrent un bataillon de Lyonnais, sous prétexte de conciliation; mais aussitôt qu'il fut à portée, Châlier ordonne une décharge d'artillerie et de mousqueterie. En un instant, la place est jonchée de cadavres, et ceux qui échappent au massacre se répandent dans la ville, et crient vengeance. De tous côtés on prend les armes, deux colonnes d'environ deux mille hommes partent de la place de Belcour, et vont assiéger l'Hôtel-de-Ville, qui était défendue par dix-huit cents hommes et deux pièces de canon. Le siége dura deux heures, au bout desquelles les assiégeans furent maîtres de l'Hôtel-de-Ville. On croira peut-être que les vainqueurs, irrités de la conduite atroce des partisans de la convention, en tirèrent une vengeance éclatante. Le contraire arriva, la victoire ne fut nullement ensanglantée, et les soldats, bien loin de maltraiter leurs prisonniers, les garantissent de la fureur du peuple. Les deux commissaires de la convention furent mis en liberté, à condition de faire un récit sincère de la conduite de Châlier, dont la perfidie avait amené le combat. Un premier rapport fait à la convention nationale sur l'affaire de Lyon avait été favorable aux habitans de cette malheureuse cité; mais quatre jours après, les représentans peignirent les Lyonnais comme des rebelles, et demandèrent vengeance pour la représentation nationale, méconnue, avilie et outragée en leur personne. Cependant les Lyonnais s'étaient nommé de nouveaux magistrats; on créa une commission pour juger les prisonniers faits dans le combat du 29 mai. Châlier seul est

condamné à mort, on garde les autres prisonniers comme otages.

Cependant Kellermann, général de l'armée des Alpes, avait besoin de quelques pièces d'artillerie et d'autres objets d'approvisionnement; il en fait la demande aux Lyonnais, qui s'empressèrent de les lui fournir. Kellermann, sensible à ce trait de dévouement et d'amour pour la patrie, devint l'intercesseur des Lyonnais, et intéressa en leur faveur Robert Lindet, commissaire de la convention près l'armée des Alpes. Leur médiation était assez puissante pour faire rentrer la ville de Lyon dans les bonnes grâces du gouvernement français; mais la perte des Lyonnais était irrévocablement décidée dans les arrêts du destin, et les circonstances ne firent que l'accélérer. La journée du 31 mai avait écrasé le parti modéré dans la convention; et, pendant que Toulon se livrait aux Anglais, Marseille envoyait une armée au secours de Lyon. Ces incidens réunis firent craindre que Lyon, faisant cause commune avec Marseille et Toulon, tout le midi de la France ne se détachât du nord et ne se soulevât contre le gouvernement. Carteau fut chargé par Kellermann de marcher contre les Marseillais avec un corps de troupes très-inferieur, mais qui devait se recruter en route des gardes nationales et des volontaires du pays. Carteau, s'avançant sur la rive gauche du Rhône, s'assure du Pont-Saint-Esprit et d'Avignon, rencontre l'ennemi à Salon, ensuite à Septêmes, le défait complètement, et prive ainsi les Lyonnais des secours qu'ils attendaient du midi. Ceux-ci, abandonnés à leurs propres forces, sollicitèrent un armistice; un député répond ainsi à leur demande : « Rebelles, confessez votre crime, ouvrez vos portes, montrez-vous obéissans, soyez désarmés, et devenez, à force de repentir, dignes de la clémence de la convention. » Les Lyonnais ne peuvent croire à cette clémence, ni détourner l'orage : le siége est résolu. Une armée de soixante mille hommes, composée des troupes que Kellermann a amenées des Alpes, des gardes nationales des villes et des campagnes voisines de Lyon, et de cinq cents canonniers destinés au service de cent pièces d'artillerie, est sous les murs, et n'attend que le signal pour foudroyer cette malheureuse ville. Cependant les Lyonnais protestaient hautement de leur soumission au décret de la convention nationale; ils avaient accepté, en assemblées primaires, la constitution de 1793, célébré l'anniversaire du 10 août, brûlé

les titres féodaux, et invité Kellermann d'assister à cette fête; mais, tout en entretenant avec ce général une correspondance régulière, ils évitaient de communiquer avec les commissaires de la convention. Cependant c'était d'eux que dépendait le sort de leur ville; et, s'ils eussent pu se plier à des démonstrations de soumission, peut-être seraient-ils parvenus à les fléchir, et se seraient-ils épargnés bien des malheurs; mais, soit défiance, soit opiniâtreté, ils refusèrent de traiter avec les commissaires de la convention, et, en ayant reçu des propositions équivalentes à se rendre à discrétion, ils répondirent : « Citoyens représentans du peuple, vos propositions sont encore plus atroces que votre conduite; nous vous attendons; vous n'arriverez à nous que sur des monceaux de cadavres, ou la cause de la liberté et de la république triomphera. » Cette réponse ne laissant plus d'espoir de conciliation, on se dispose de part et d'autre au combat. Dans Lyon toutes les têtes s'électrisent; chacun court aux armes, et malheur à celui qui montrerait de la lâcheté ou de l'indifférence! Les femmes ne sont pas les dernières à offrir leurs services : on les voit se montrer sur la brèche et travailler comme des pionniers aux fortifications. On forme une caisse militaire; mais comme le numéraire était rare, on le remplace par des billets des principaux négocians. L'immense population de la ville nécessitait des approvisionnemens considérables; on n'épargna ni peine, ni dépense pour s'en procurer. Pendant qu'on travaillait ainsi dans l'intérieur à pourvoir la ville de tout ce qui était nécessaire pendant la durée du siége; on ne négligeait rien pour la mettre en état de repousser les attaques du dehors. Un ingénieur, nommé Chennelette, traça des redoutes sur les hauteurs qui couvrent, au nord, une partie des faubourgs de la ville; ces redoutes furent élevées avec une célérite étonnante; les maisons furent crénelées; on construisit des batteries, on fondit de l'artillerie, on fabriqua de la poudre, et l'on ne négligea aucun des moyens qui pouvaient contribuer à la défense de la place. Le midi de la ville était occupé par les maisons des riches négocians, et protégé par le Rhône; mais, sur la plage opposée, la rive était découverte; et les édifices, mal défendus par les canons qu'on avait placés sur le quai du Rhône, étaient exposés au feu des bombes et des boulets rouges qui partaient de la rive gauche du fleuve. La principale attaque fut dirigée par Kellermann contre la partie de l'isthme, au confluent du Rhône et de la

Saône, vers le faubourg de la Croix-Rousse. Le quartier de Fourvières, compris dans la grande anse formée par le cours des eaux de la Saône, est attaqué par le faubourg de Vaise; une autre attaque est dirigée contre la partie de la ville qui occupe les terrains nouvellement conquis sur les eaux par l'ingénieur Perrache.

A tous ces moyens d'attaque, Lyon n'opposa d'abord que vingt-cinq mille hommes, commandés par Précy, ancien militaire, Virieu, ex-constituant, et Nervo; mais les chefs militaires entretenaient à l'extérieur des intelligences dont ils faisaient un secret aux autorités civiles et administratives; l'insurrection était combinée avec les mouvemens des armées ennemies dans la Savoie. Les Prussiens et les Autrichiens auraient chassé les Français des lignes de Weissembourg, pendant qu'un corps d'armée, aux ordres du prince de Condé, aurait surpris Huningue, traversé sans obstacle la Franche-Comté, et serait venu au secours de Lyon; mais ce projet échoua, ainsi qu'un autre qui avait pour but de faire avancer vers Lyon un corps d'émigrés qui s'étaient réunis dans la Suisse, et auquel le corps helvétique refusa le passage. Quoique les assiégeans se fussent avancés très-près des murs de la ville, ils n'avaient cependant pu empêcher les Lyonnais de s'étendre au-delà de l'enceinte, et d'y prendre des positions avantageuses pour favoriser les communications avec Mont-Brison et Saint-Etienne, d'où ils tiraient leurs vivres; ils étaient en outre maîtres du pont d'Oullins, à une lieue de Lyon, sur les hauteurs de Sainte-Foi et sur celles de la Croix-Rousse. Les bataillons de garde nationale, commandés pour le siége de Lyon, ne se décidèrent qu'avec peine à tourner leurs armes contre leurs concitoyens; les représentans eurent besoin de toute leur autorité pour décider l'attaque; et le général Kellermann leur déclara par écrit qu'en déférant à leur réquisition, il n'entendait se charger d'aucune responsabilité. Il résulta de la répugnance des troupes, qu'au lieu de faire le siége de Lyon selon les règles de l'art, on se borna à une attaque dirigée sur les ouvrages extérieurs, que les assiégés avaient éteudus assez loin pour éloigner de leurs habitations le feu des assiégeans. Ces postes et ces batteries, qu'ils avaient placés au dehors, se trouvaient journellement, et même plusieurs fois dans un jour, attaqués, défendus, pris et repris, en sorte que, les pertes se trouvant égales, les résultats étaient nuls, les assiégés, ou du moins les chefs,

s'opiniâtraient dans leur résistance, parce qu'ils comptaient sur l'arrivée des Piémontais, qui étaient descendus des montagnes et avaient envahi le Faussigny, la Tarentaise et la Maurienne. D'un autre côté, l'armée des Alpes, affaiblie, avait été forcée de se retirer, et l'armée française, en Savoie, se trouvait tellement engagée, que Kellermann fut obligé de laisser la conduite du siége au général Dumuy, pour aller repousser les Piémontais. Son expédition eut tout le succès possible; mais la convention jugeant, par les mouvemens des armées étrangères, que l'insurrection des Lyonnais n'était pas simplement locale, mais qu'elle se trouvait liée aux opérations des ennemis du dehors, ne garda plus de ménagemens, et ordonna l'incendie de Lyon. Les batteries de l'est, du nord et du sud foudroyèrent la ville pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, et portèrent par-tout la destruction et l'embrasement. Le quartier Saint-Clair, les édifices publics et les belles maisons de Bellecour furent écrasés par les boulets, les bombes, ou devinrent la proie des flammes. Tous ceux qui ne combattaient pas se réunissaient pour arrêter les progrès de l'incendie; mais, malgré toute l'activité possible, plus de cent maisons furent consumées; des magasins de munitions, de fourage, et l'arsenal même, furent dévorés par l'incendie.

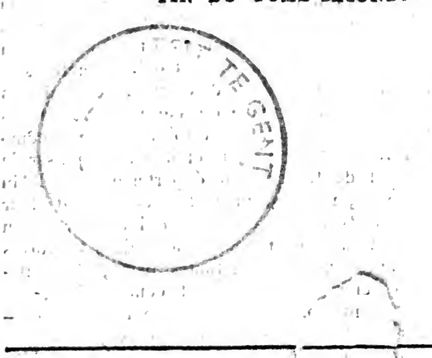
On a eu quelques raisons de croire que ce désastre ne fût pas l'effet des bombes, mais le crime de quelques scélérats qui mirent eux-mêmes le feu, ou qui indiquèrent aux assiégeans, par des signaux, les lieux où il était utile de faire tomber les bombes. La postérité n'apprendra pas, sans frémir d'horreur, un crime affreux dont se rendit coupable un soi-disant représentant du peuple. Tout le monde sait que l'Hôtel-Dieu de Lyon est un des plus beaux et des plus vastes de la France, et celui peut-être où les secours étaient le mieux administrés. Quelques bombes y ayant mis le feu, et les Lyonnais ne pouvant croire qu'il y eût de préméditation dans cet incendie, font hisser un drapeau noir au-dessus de l'hôpital : ce signal aurait dû préserver un lieu où la mort fait tant de victimes; loin de là, il devient, par l'ordre d'un monstre que nous ne nommerons pas, un point de mire pour diriger les bombes. Cependant les vivres commençaient à s'épuiser; les communications avec le Forez étaient coupées, les moulins détruits, et l'on commençait à ressentir toutes les horreurs de la famine. Les femmes, voulant que le pain de seigle ou de froment fût réservé aux combattans,

avaient déclaré qu'elles se contenteraient d'une demi-livre de pain d'avoine par jour. Malgré ces sacrifices et ces privations, toutes les espèces de comestibles furent bientôt épuisées, au point qu'on fut obligé de faire sortir de la ville grand nombre de personnes qui étaient inutiles à sa défense; parmi elles se trouvait une sœur propre d'un conventionnel, elle se présenta dans le camp des assiégeans avec ses enfans, qui, comme elle, étaient exténués de faim; elle se réclamait de son frère; le commissaire, au lieu de l'accueillir, dit à ceux qui étaient venus le demander: « Qu'elle retourne à Lyon, qu'elle aille demander du pain aux rebelles. » L'activité des assiégeans les avait rendus maîtres des hauteurs de la Cróix-Rousse, qui dominent la ville de plus près; de nouveaux bataillons, levés dans le département de la Saône, avaient pressé les travaux de la pointe de l'isthme, vers Oullins et Sainte-Foi. Il ne restait plus qu'à tenter une attaque générale sur les deux côtés de l'ouest et du sud; elle fut décidée, et les assiégeans furent bientôt en possession des deux quartiers de la pointe Perrache et des Brottaux, auxquels ils mirent le feu. Les Lyonnais, pressés de toutes parts, et ne comptant plus sur le secours des Piémontais, auxquels Kellermann avait fait repasser le mont Cénis, excédés de besoins et de fatigues, se lassèrent de prendre part à une querelle dont la fin n'intéressait que les chefs. Les commissaires de la convention, instruits de cette disposition des esprits, firent une proclamation qui eut son effet; les sections réunies nommèrent des commissaires pour entrer en négociation. Précy et Virieu, qui avaient été les moteurs et les chefs de l'insurrection, sentant qu'on ne leur ferait pas de quartier, sortirent par la porte de Vaise, accompagnés de trois mille hommes, que la crainte de l'avenir rendit compagnons de leur fuite. Leur projet était d'aller passer la Saône à Riottier, et de traverser le département de l'Ain pour gagner la Suisse; mais les représentans envoyèrent à leur poursuite deux gros corps de cavalerie qui les mirent en pleine déroute. En vain ils cherchent un asile dans les forêts les plus épaisses; le tocsin sonne de toutes parts, des paysans armés de fourches les poursuivent comme des bêtes fauves et les massacrent sans pitié; il n'échappa qu'une cinquantaine d'hommes de la colonne de Précy; celle de Virieu fut totalement détruite. Le 9 octobre, les républi-

cains prirent possession de tous les postes de la ville, et y entrèrent sans éprouver la moindre résistance.

Le lecteur, fatigué des scènes d'horreur dont Lyon vient d'être le théâtre, s'attend sans doute qu'un spectacle plus consolant va dissiper le noir de ses idées; il s'attend, dis-je, qu'un gouvernement réparateur va cicatriser les plaies et réparer les maux qu'a soufferts cette ville infortunée. Qu'il cesse de se bercer d'un vain espoir, qu'il ne pousse pas plus loin sa curiosité; qu'il lui suffise de savoir qu'aux désastres inséparables du siége ont succédé des assassinats judiciaires, et que l'artillerie et la mousqueterie, entre les mains de monstres animés par la vengeance, ont fait plus de victimes que quand elles étaient dirigées par de braves guerriers, qui ne s'en servaient qu'à regret, et parce que leur état leur en faisait un devoir.

FIN DU TOME SECOND.



IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU JEUNE.

